Abdellaziz Ben-Jebria

Les périples de l'enfant de Ksiba

EDILIVRE

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

194, avenue du Président Wilson – 93210 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50
Mail : client@edilivre.com
www.edilivre.com

Imprimé en France
Texte intégral

Dépôt légal.
© Edilivre, octobre 2020

ISBN papier : 978-2-414-47166-9

Tous nos livres sont imprimés dans les règles environnementales les plus strictes. Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

À la mémoire de :

Aziza, une femme de bravoure ; une jeune mère qui s'est dévouée pleinement à ses deux petites gamines, tout en prenant soin des oliveraies de son défunt mari. C'est elle qui m'avait inculqué l'amour de l'olivier. Mais c'est aussi elle qui avait veillé sur ma bonne éducation traditionnelle ; elle m'avait accompagné dans mes soirées d'études, sous la lumière de la lampe à pétrole. Elle m'avait réservé une place privilégiée dans son cœur, et elle m'avait aimé profondément de ses pleins poumons lorsqu'ils se remplissaient régulièrement de leur oxygène vital. C'était une grand-mère exemplaire.

Aïcha, une mère adorable, tendre et gentille qui ne m'avait jamais grondé. Elle aimait prendre méticuleusement son temps pour accomplir ses tâches ; elle aimait vivre au ralenti, mais elle adorait l'entrain de ses petits et arrière-petits-enfants, comme elle se plaisait à regarder les films d'action. Ma mère, qui ne se plaignait de rien, disait souvent qu'elle n'a jamais senti de douleurs lors de ses accouchements. C'est peut-être pour ça qu'elle avait aimé tendrement tous ses enfants et qu'elle avait été comblée par eux.

Kacem, un père transparent et sensible malgré sa pudeur, il était fidèlement amoureux de ma mère ; malchanceux en dépit de sa constante bonne santé, il voulait pourtant vivre très longtemps. D'une intégrité sans faille, il ne comptait que sur son travail pour concrétiser ses projets. De tempérament actif, il aimait travailler efficacement. De nature laïque sans le savoir, il mémorisait pourtant une grande partie du Coran et faisait ses prières sociales. Il notait tout sur ses carnets de mémoire et il aimait jongler avec le calcul mental. C'était un père ambitieux qui me poussait dans mes études, mais qui me faisait confiance. Je m'identifie à lui ; il est mon modèle.

Sommaire

AVANT MA NAISSANCE

Aïcha, le choix préféré de Kacem 9
Les réactions au coup de foudre théâtral de Kacem 12
Mohamed l'homme malchanceux
et Aziza la femme de bravoure 24
Les deux orphelines..... 38
Les noces de Kacem et d'Aïcha..... 42

LES ANNÉES TUNISIENNES : KSIBA – SOUSSE – BIZERTE

Ma naissance à Ksiba 55
Ksiba, le berceau de ma paisible enfance 64
Entre Sousse et Ksiba, mon adolescence vacillait 112
Bizerte, une expérience inoubliable 151
Mes adieux à grand-mère..... 170

LES ANNÉES FRANÇAISES : PARIS – BORDEAUX

Paris m'accueille 181
Paris m'éduque 217
Paris trace mon avenir professionnel 261
Bordeaux m'attire et me captive..... 301

LES ANNÉES AMÉRICAINES :
STATE COLLEGE – PENN STATE – BOSTON

Un village familial et un beau campus universitaire..... 341
Le retour avorté à Bordeaux..... 386
La Pennsylvanie,
un bonheur professionnel et familial..... 417
Boston, une aventure d'innovation
technologique biomédicale 444
Le nouveau millénaire et le plaisant séjour américain
de ma mère..... 471
Fulbright, ma dernière année sabbatique à Sousse 486
Mes Regrets Adieux à la Pennsylvanie..... 499

Avant ma naissance

Aïcha, le choix préféré de Kacem

« *Toi la fillette, ne reviens plus ici, et ne fais plus les courses pour ta mère ; je t'épouserai dans quelques années.* » C'est dans ces termes que Kacem s'était adressé à Aïcha, alors âgée de douze ans. Depuis sa jeune enfance, Aïcha allait souvent à la petite boutique de son oncle maternel, Othman, chercher les courses d'aliments nécessaires à la vie quotidienne de sa mère Aziza, de sa petite sœur Zeynab et d'elle-même. L'oncle Othman était un jeune notaire secondaire (second auprès du notaire principal) ; mais comme ce métier ne lui rapportait pas beaucoup d'argent à l'époque, il tenait aussi une petite boutique qui lui servait à la fois d'épicerie et de bureau de notariat, où il rédigeait de temps à autre un contrat de mariage ou une transaction d'achat et de vente dans le village. D'une intégrité sans faille, l'oncle Othman était, depuis son jeune âge, un homme très respecté par tous les habitants du village. D'ailleurs, lorsque le vieil imam de la mosquée du village décéda, c'est l'oncle Othman qui fut choisi par ces mêmes habitants pour le succéder comme chef spirituel, donner les discours et diriger les prières des vendredis. Il avait tenu cette responsabilité morale et religieuse pendant plusieurs années jusqu'à sa mort en 1994. Le village s'appelait et s'appelle toujours Ksibet-Sousse ou tout bonnement et simplement Ksiba ; il est situé à cinq kilomètres au sud de la fameuse ville de Sousse que les Phéniciens avaient fondée sous le nom d'Hadrumète.

C'était donc dans cette petite boutique d'épicerie multifonctionnelle que l'oncle Othman rédigeait ses documents notariaux pour ses quelques clients, donnait ses conseils confidentiels pour ceux qui venaient les lui demander volontairement et accueillait les migrants dans le village en les aidant à trouver du travail agricole saisonnier tel que cueillettes d'olives l'hiver ou moissons de blé et d'orge l'été. C'était aussi dans cette petite boutique intime que l'oncle Othman recevait ses amis jeunes et moins jeunes pour se reposer, passer le temps et bavarder un peu, en buvant une tasse de thé ou de café, pendant les heures creuses entre les prières quotidiennes. Mais lorsque les deux principales saisons d'activités agricoles du village étaient terminées, moissons et cueillettes d'olives, la petite boutique devenait le lieu privilégié des retrouvailles, de passe-temps et des réunions sociales presque quotidiennes où se mêlaient plaintes, jacasseries et plaisanteries. Quoi qu'il advînt durant ces séances de bavardages et de discussions houleuses, et quelquefois orageuses, l'oncle Othman restait toujours discret ne faisant apparaître que son sourire habituel et laissant au plus vieux de l'assemblée le soin d'asseoir son autorité pour apaiser l'atmosphère et d'exiger à tout le monde de retrouver sereinement son calme.

C'était aussi dans cette petite boutique que le jeune Kacem avait eu le coup de foudre pour la petite Aïcha, une sorte d'étincelle qui l'avait poussé spontanément à lui déclarer son amour pour elle, et pour toujours. Il lui avait fait cette déclaration maladroitement d'une manière brutale, sans réfléchir, sans préméditation et sans qu'il pensât à formuler les bons termes appropriés, oui les termes qui convenaient à une fille honorable. Pire, il s'était adressé directement à une

fillette de douze ans sans façon, devant une assemblée d'hommes, en plus dans la boutique de son oncle qui était aussi son tuteur, car la petite Aïcha était en effet orpheline. Habituellement et traditionnellement, les demandes de mariage se passaient par des intermédiaires ; c'étaient notamment les parents du prétendu jeune époux qui allaient informer, chacun de son côté mais d'une manière coordonnée, la mère et le père de la future jeune épouse sur les intentions de leur fils. D'accord, la petite Aïcha était orpheline ; oui mais elle avait sa mère Aziza et surtout l'oncle Othman, son tuteur. Mais alors, pourquoi Kacem n'avait-il pas attendu que la petite boutique de l'oncle Othman se vidât de ses hommes pour se confier à lui en douceur et lui avouer avec respect ses sentiments ? D'ailleurs, l'oncle Othman connaissait bien le jeune Kacem. Il l'aimait bien et avait beaucoup d'estime pour ce jeune homme, beau, éduqué et dynamique dans tout ce qu'il entreprenait. Cette estime était pourtant plus que réciproque, puisque Kacem ne manquait jamais de respect pour l'oncle Othman. Mais ce jour-là, Kacem n'était pas proprement dit dans son assiette ; il n'était pas dans un état normal lorsqu'il a vu soudainement la petite Aïcha entrer dans la petite boutique. Son cœur battait comme s'il venait de terminer une course de compétition ; il avait le trac et son esprit était déréglé. Rien ne fonctionnait comme à la normale, seuls ses sentiments envers la petite Aïcha étaient fonctionnels. Quand il s'était adressé à elle en ces termes, « *Toi la fillette, ne reviens plus ici et ne fais plus les courses pour ta mère ; je t'épouserai dans quelques années* », il avait d'abord employé l'article défini « toi LA fillette » mais pas « toi fillette ». Il ne voyait pas d'autres filles ; elle était la seule, l'unique jeune fille qui existait dans le village, pour lui. Elle était sa destinée. Ensuite, et sans penser à autre chose, il

éprouvait un sentiment de possession, c'était une affaire entre elle et lui ; les intermédiaires joueraient leurs rôles traditionnels après. Cependant, son intention n'était pas de révolutionner les coutumes, mais il voulait seulement montrer à Aïcha que ses sentiments étaient sincères et spontanés. Évidemment, il aurait pu lui dire plus poliment qu'il l'aimait et qu'il souhaiterait l'épouser plus tard. Mais ce genre de déclaration plus intime ne pouvait se faire qu'à deux. Or il ne se trouvait pas tout seul avec elle. D'abord, la petite Aïcha n'était qu'une fillette de douze ans, et d'une dizaine d'années plus jeune que lui. Mais ceci importait peu, car de toute façon il ne pouvait pas la rencontrer en tête-à-tête ; ça ne se faisait pas à l'époque ; on ne pouvait pas se trouver seul avec une jeune fille ; ça serait plutôt déshonorant pour la petite. Non, Kacem était un jeune homme transparent. Il n'avait rien à cacher ; il avait fait sa déclaration d'amour à la petite Aïcha spontanément en public, à sa façon. D'accord, il l'avait fait devant une petite assemblée d'hommes du village et en plus dans la boutique de l'oncle Othman. Mais au moins, ces hommes avec l'oncle Othman le savaient maintenant, et très bientôt tout le monde dans le village le saurait. Ce qui était sûr, c'était qu'aucun autre jeune homme du village n'oserait dans l'avenir penser à demander la main de la petite Aïcha à sa mère Aziza ou à son oncle et tuteur Othman.

Les réactions au coup de foudre théâtral de Kacem

Dès que Kacem eut terminé, à sa façon, ses phraséologies de déclaration d'amour, la petite Aïcha laissa tomber son petit panier de courses par terre dans la boutique, se tourna rapidement vers la sortie et s'enfuit sans se retourner, en

direction de la maison de sa mère. Ensuite, un court silence régna d'abord dans la petite boutique de l'oncle Othman, puis soudain tout le monde commença à rigoler, sauf l'oncle Othman qui restait silencieux. Était-ce un bon ou un mauvais signe pour le jeune Kacem ? On ne pouvait pas le deviner sur le moment. On avait seulement changé de sujet de conversation, mais le jeune Kacem qui était d'habitude bavard n'avait pas versé un mot de plus dans les discussions qui avaient suivi. Cependant, alors que l'heure de la prière approchait et que tout le monde commençait à se préparer pour quitter la petite boutique afin de se diriger vers la mosquée, l'oncle Othman retint le jeune Kacem par le bras pour qu'il ne partît pas. Il lui demanda de l'aider à remplir le petit panier d'Aïcha avec les achats alimentaires qu'il avait préalablement achetés, comme à son habitude, pour sa grande sœur Aziza et ses deux petites nièces, Aïcha et Zeynab. Ensuite, l'oncle Othman ordonna immédiatement au jeune Kacem de porter, rapidement et sans tarder, le panier rempli d'aliments à la maison de sa sœur. Il lui rappela que l'appel à la prière allait bientôt commencer et qu'il ne fallait pas qu'il traîne en route, car il s'attendait à le voir, dès son retour, à la mosquée. Cette tâche était plutôt une bonne nouvelle pour le jeune Kacem ; c'était même un signe de confiance et une réaction d'acquiescement indirecte de la part de l'oncle Othman à la démarche hasardeuse et à la requête maladroite du jeune Kacem. Ce dernier était plus que rassuré ; il était heureux, même très joyeux. Il porta le panier en courant et il le livra au domicile de la mère des deux petites filles, Aziza. Mais, ce fut dans les mains de la petite sœur Zeynab qu'il remit rapidement les courses, avant de retourner à la mosquée, en courant comme à l'aller. Avant de s'éclipser, il avait cependant remarqué un petit sourire non innocent sur

le visage de Zeynab. Kacem était ravi, car il avait compris que son message, quoique transmis par une messagère émue et confuse par pudeur, avait été plutôt bien accueilli par la petite famille orpheline.

Le panier contenait du thé, du café, du sucre, un peu de condiments et d'épices ainsi que quelques fruits et légumes de saison. Quant à la grande consommation de nourriture quotidienne, telle que farine, semoule, pâtes, pain, huile d'olive, elle ne s'achetait pas. Comme la plupart des villageois de Ksiba, ces produits faisaient partie des réserves stockées et obtenues grâce à la culture de la petite propriété agricole locale dont la mère et les deux petites filles avaient hérité de leur défunt mari et père. En outre, et comme presque tous les habitants du village, elles possédaient une vache qui leur fournissait du lait, des poules et des lapins pour manger des œufs et un peu de viande. La viande de veau, de bœuf, de mouton ou d'agneau ne se mangeait qu'à l'occasion des fêtes religieuses, notamment pendant les deux Aïds qui commémoraient la fin du Ramadan et le pèlerinage à La Mecque. D'ailleurs, c'était à l'occasion de cette dernière fête religieuse que traditionnellement les quelques riches cultivateurs faisaient le sacrifice rituel en égorgeant beaucoup de moutons. Ils distribuaient une partie de la viande fraîche à ceux qui n'avaient pas les moyens d'en acheter, et faisaient sécher l'autre partie au soleil après l'avoir salée pour la conserver et la consommer plus tard ; cette viande salée et séchée s'appelle « *Kaddid* ».

Aziza et ses deux petites filles, Aïcha et Zeynab, habitaient toutes les trois dans une maison typiquement arabo-méditerranéenne dont elles avaient hérité de leur défunt mari et père. Cette demeure se situait dans une étroite impasse du

quartier « Ksar » et avoisinait trois autres maisons du même type. « Ksar » veut dire château, mais ça n'avait rien de tel. On l'apparentait à un château parce qu'il se trouvait tout simplement sur une colline ; mais il semblerait qu'il était à un moment donné le lieu d'une forteresse, ou une casbah, probablement au début de l'invasion musulmane ; c'était donc le plus haut des quatre quartiers du village. Les trois autres s'appelaient « Toihrilla », « Driba » et « Rahba » ; ce dernier était le centre ou cœur du village. C'était là, non loin de la mosquée, que se trouvait la petite boutique de l'oncle Othman. La maison de la veuve et des deux petites orphelines se composait de deux chambres, d'une petite cuisine et d'une basse-cour. Juste à l'entrée, on avait construit une sorte de vaste hall dans lequel on avait conçu à droite un grenier pour stocker les récoltes de blé et d'orge, et à gauche un coin pour ranger des jarres en terre cuite destinées à conserver les réserves d'huile d'olive. À quelques pas de la maison, dans la même impasse, la petite famille orpheline possédait aussi un petit jardin potager qu'on avait clôturé par des cactus ou des figuiers de barbarie ; on y avait planté trois arbres fruitiers, un poirier et deux figuiers, et on y cultivait des plantes potagères pour la consommation saisonnière, notamment des fèves et des petits pois.

Arrivée à la maison en courant, la petite Aïcha se présenta devant sa mère et sa petite sœur avec une poitrine haletante et des yeux larmoyants. La petite Zeynab s'approcha solidairement de sa grande sœur pour la consoler. Par contre, Aziza, très occupée comme à son habitude par ses tâches quotidiennes, ne lui prêta pas attention au début, pensant instinctivement qu'elle s'était disputée avec d'autres enfants dans l'une des ruelles du village. Mais lorsqu'elle s'aperçut

qu'Aïcha avait les mains vides, sans le panier, elle lui jeta un regard inquiet avant de lui demander ce qu'il lui était arrivé de si grave. Sans hésiter une seconde, Aïcha leur récita en répétant, mot pour mot, le petit discours du jeune homme, en le nommant, car tout le monde se connaissait dans le village. Zeynab se mit alors à rigoler en chantonnant à haute voix des mots insaisissables, incompréhensibles et sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'Aïcha se joignît curieusement à elle pour chanter en chœur l'opéra-comique d'*Aïcha et Kacem*. Pendant ce temps-là, d'abord spontanément ébahie de voir ses deux fillettes joyeuses, puis sérieusement pensive face aux intentions du jeune Kacem, Aziza s'était enfin ressaisie pour les faire taire avant de demander à Aïcha ce qu'avait été la réaction de l'oncle Othman. L'intéressée ne pouvait pas lui donner une réponse, car elle s'était éclipsée sans attendre la suite de l'événement dans la boutique. Mais peu de temps après le retour d'Aïcha, Aziza apprenait que son frère Othman avait fait livrer, à la maison, le panier rempli des courses par le jeune Kacem. Elle se sentit alors plus à l'aise au fond d'elle-même ; à vrai dire, elle avait l'âme sereine, car elle pensait que son jeune frère serait sur la même longueur d'onde que son propre instinct. Bref, tous les deux semblaient apprécier ce jeune homme. Mais pourquoi Aziza et l'oncle Othman porteraient intuitivement un jugement favorable pour Kacem ? Car, après tout, celui-ci était issu d'une famille nombreuse, très modeste et sans beaucoup de ressources. Alors que la petite famille orpheline vivait beaucoup plus confortablement de sa propriété agricole. Oui mais Kacem jouissait favorablement de grandes qualités que beaucoup de jeunes du village lui enviaient. C'étaient notamment son éducation scolaire, son indépendance précoce vis-à-vis de ses parents, son dynamisme de *leadership* et sa débrouillardise

d'entreprenant, sans évoquer enfin son charme physique qui ne pouvait être qu'une plus-value supplémentaire pour séduire la belle petite Aïcha. En plus, ce qui manquait à cette petite famille féminine c'était un homme d'avenir, de la carrure et de la valeur de Kacem, d'abord pour l'agrandir avec des enfants en épousant Aïcha et puis pour mieux rentabiliser la petite propriété agricole en prenant en charge les travaux saisonniers qui permettraient d'optimiser les productions de céréales et d'olives.

Comme dans tous les villages, le bruit circulait vite et la nouvelle s'était bien répandue à Ksiba. En particulier, Mohamed et Amna apprenaient par leurs voisins que leur fils, Kacem, avait l'intention d'épouser la fille d'Aziza, en visant diligemment, avec empressement et audacieusement la petite Aïcha dans la boutique même de son oncle Othman. Le connaissant mieux que quiconque, les parents de Kacem ne s'étaient vraiment pas étonnés de la démarche intrépide de leur fils, car ils savaient qu'il avait toujours un certain toupet et ne manquait jamais d'aplomb. Ils ne s'étaient pas non plus étonnés sur le fait qu'il ne s'était pas entretenu avec eux de ses intensions, de ses plans, ni de ses sentiments, car Kacem leur avait montré très tôt une certaine indépendance dans ses initiatives, dans ses démarches, et dans ses projets d'avenir, sans jamais pour autant témoigner ou manifester de l'indifférence à leur égard. Kacem souhaitait seulement accomplir une certaine réussite sociale dans sa vie, par lui-même et sans l'aide de personne. Cependant, ce qui avait étonné le plus Mohamed et surtout Amna, c'était le choix de leur fils. Sa visée ambitieuse les mettait dans l'embarras, car Aïcha appartenait à une famille qui possédait une petite propriété agricole qui lui garantissait une vie sociale

beaucoup plus confortable que la leur. Mais Kacem n'avait jamais pensé à concevoir ce genre de calcul, lui qui avait le sentiment de la fierté personnelle, le sens de l'indépendance, la volonté individuelle de l'entreprenariat et l'esprit du travail productif. Non, il avait choisi Aïcha parce que, dès qu'il l'avait vue, il avait senti qu'elle était sa destinée par amour spontané, sa compagne de toujours et la future mère de ses enfants.

En fait, Mohamed et Amna avaient plutôt des réactions complexes vis-à-vis de leur future belle-fille et de sa mère. Alors qu'ils éprouvaient instinctivement une sensation apparente de fierté de se lier à cette respectable et honorable famille, ils imprimaient en même temps un sentiment profond et prolongé de jalousie et de méfiance, comme on le verra plus tard. Mais pouvait-on deviner de prime abord les raisons de cet accueil mitigé de leur part ? Ils se sentaient possiblement vexés d'être ignorés par leur fils dans ses projets de se marier en général et d'épouser la petite Aïcha en particulier. Ou peut-être parce qu'ils avaient encore besoin de Kacem, et qu'ils s'attendaient à ce qu'il restât sous leur tutelle pour les aider à subvenir aux besoins quotidiens de la grande famille. Les deux hypothèses seraient plausibles, mais il était vraisemblable que la deuxième raison hypothétique était la plus probable. En effet, Kacem avait à cette époque-là vingt-deux ans, alors que la petite Aïcha n'en avait que douze, et qu'elle était donc trop jeune pour se marier tout de suite. Par conséquent, Kacem devait patienter au moins trois ans pour l'épouser. Mais trois ans d'attente arrangeaient bien ses affaires, car c'était le temps nécessaire pour qu'il pût se préparer non seulement à célébrer ses noces avec Aïcha, mais aussi à lui procurer les besoins d'habitation en couple et à

réunir les conditions d'un minimum de confort chez ses parents. C'était bien ce que craignaient Mohamed et Amna. Ils savaient pertinemment qu'en se fiançant à Aïcha, Kacem allait s'atteler laborieusement à démontrer qu'il était à la hauteur des attentes de sa future belle-famille tout en négligeant ou du moins en diminuant sa principale contribution à la famille nombreuse de ses parents. La réalité était qu'effectivement la famille était composée de neuf membres. Kacem, qui jouissait presque du rang de chef de famille, était l'aîné de six frères, dont Salem, Boufarès, Nacer, Khémayès et Amor, ainsi que d'une future petite sœur, Fatma, qui naîtrait d'ailleurs peu de temps avant le mariage de son grand frère. Ils étaient tous analphabètes, sauf Kacem qui avait reçu une excellente éducation scolaire laïque dans les deux langues, arabe et française, même s'il avait manqué l'obtention du certificat de fin d'étude primaire (CFEP) à sa première et dernière tentative. De toute manière, Kacem n'envisageait son avenir ni dans l'administration comme employé de bureau ni dans l'éducation comme instituteur d'école primaire. À cette époque, ce CFEP avait en effet une valeur très appréciée par les administrations publiques, mais il était difficile à décrocher par les enfants autochtones. Le pouvoir politique dominant du protectorat ne souhaitait pas d'ailleurs que l'éducation de ces enfants aille plus loin que le minimum d'alphabétisation. Pour le colonisateur, l'acquisition de ce diplôme serait un premier pas, un outil et même une arme intellectuelle qui pourrait ouvrir, aux jeunes autochtones, des nouveaux horizons de prospérité économique, de justice sociale et beaucoup d'autres voies d'avenir, y compris la lutte pacifique pour l'indépendance de leur pays.

Kacem avait la chance d'acquérir cette scolarisation franco-arabe relativement élevée grâce à son unique oncle paternel, Ameur. N'étant pas fécond, celui-ci avait en effet adopté le bébé Kacem dès la naissance de son petit frère Salem, avec bien entendu l'accord conjoint de Mohamed et de sa femme Amna ; le bébé Kacem était alors âgé de deux ans. Curieusement, alors que le père de Kacem était analphabète, son oncle Ameur était un homme de culture. Il avait reçu, dès son jeune âge, une instruction arabo-coranique qui lui avait permis par la suite de bien lire, écrire et s'exprimer en langue arabe. Il avait en outre complété et perfectionné cette éducation initiale par des apprentissages variés, d'abord en pratiquant personnellement les lectures répétitives, les récitations quotidiennes et les mémorisations continuellement entretenues du Coran. Il avait ensuite poursuivi volontairement son instruction en explorant et en lisant des livres d'histoire. Il s'était enfin intéressé à la poésie harmonique en prenant plaisir à apprendre par cœur des poèmes religieux et même de créer de la prose lyrique pour s'en servir durant les cérémonies pendant lesquelles on célébrait avec festivité les mariages traditionnels. Son attirance, son goût et sa disposition à la culture lui avaient donné la vocation artistique de composer la musique des chants religieux de groupe. Il était d'ailleurs le chef d'orchestre de la troupe de Ksiba. C'était en effet à l'occasion des mariages et des fêtes religieuses que l'oncle Ameur réunissait sa troupe de chanteurs et de joueurs d'instruments traditionnels tels que timbale, tambour, tambourin et cornemuse, pour organiser les spectacles qui convenaient à l'événement. Ensemble, ils jouaient et chantaient des chansons populaires rythmées sur lesquelles un groupe de nombreux hommes, bien entraînés à la tâche, menait des

danses cadencées par des mouvements coordonnés, en se tenant les mains et en se présentant en un seul rang bien aligné devant les spectateurs du village. Ce spectacle traditionnel qu'on appelait « *Hizb* » ou « *Hadhra* » était unique en son genre. Il créait une ambiance joyeuse de commémoration religieuse ou de célébration d'union cérémoniale qui plaisait bien aux hommes, aux femmes et aux enfants du village. N'étant pas très nombreux, les habitants de Ksiba étaient tous invités à chaque occasion pour célébrer ensemble l'événement dans la joie fraternelle. L'oncle Ameur et les membres de sa troupe étaient habituellement récompensés en nature, sans revenu monétaire. On leur offrait tout simplement un grand festin de couscous bien soigné et copieux, accompagné de grands morceaux de viande. Bien évidemment, Kacem qui était toujours avec son oncle pendant ces festivités ne manquait jamais l'occasion pour se régaler. En outre, l'oncle Ameur qui était gourmand, comme tous les artistes de l'époque, trouvait le moyen de se procurer une grande portion supplémentaire du festin et chargeait Kacem de la porter à la maison.

Kacem avait donc grandi radieux, au milieu de cet environnement culturel agréablement favorable à une croissance joyeuse, chez son oncle Ameur qui l'adorait et qui le gâtait sans limite, parce que son unique garçon adoptif. Kacem s'épanouissait ainsi dans la plénitude de son enfance et dans la confiance de l'oncle. En jouissant de son influence intellectuelle, il avait évidemment suivi une scolarité laïque, bilingue, exigeante et rigoureuse. N'ayant pas réussi le CFEP à son premier essai, Kacem n'a pas voulu redoubler pour repasser l'examen. En réalité, il n'était pas vraiment motivé pour poursuivre les études. Il n'avait pas non plus le don littéraire ni

la curiosité culturelle et encore moins la passion artistique de son oncle. Par contre, il aimait les mathématiques et les applications quantitatives. En particulier, il était fort en calcul mental qu'il s'amusait souvent à pratiquer, notamment en calculant rapidement les superficies de terrains ayant des géométries compliquées, en estimant les rendements de productions agricoles ou en chiffrant le bénéfice résultant d'une transaction commerciale. En fait, il cultivait l'esprit pratique de la vie et il possédait le sens du concret dans la réalisation de ses projets. En plus, il aimait travailler avec ténacité, détermination et efficacité, mais il ne se voyait pas exécuter les ordres quotidiens et routiniers d'un supérieur. C'était donc dans le domaine libéral en général que Kacem souhaitait s'engager, et c'était dans la voie commerciale en particulier qu'il allait s'impliquer.

Bien qu'il fût épanoui dans la confiance de l'oncle Ameur et qu'il se sentît toujours heureux en sa compagnie, la vie quotidienne de Kacem n'était pas tout à fait comblée de bonheur dans la maison de son oncle. En effet, le courant ne passait pas bien entre lui et sa tante, Azza. En réalité, Kacem n'aurait pas pu vivre longtemps en compagnie du couple infertile s'il n'y avait pas l'autorité de l'oncle Ameur qui dominait l'atmosphère et qui faisait régner la paix dans la maison. Au début, Azza l'avait bien accepté, mais quelques années plus tard, et dès la naissance d'une nouvelle nièce du côté de sa sœur, ses sentiments envers Kacem avaient changé au bénéfice de la nouvelle arrivée qu'elle voulait, coûte que coûte, adopter pour prendre la place de son neveu. Puis à force d'observer l'enfant Kacem grandir en prenant les allures d'un jeune homme dynamique manifestant une grande vitalité, elle commençait alors à nourrir le sentiment qu'il prendrait un jour

la liberté d'épouser une femme à sa guise, qui viendrait réduire son espace vital à la maison. À moins qu'il ne le laissât prendre en charge la responsabilité de lui trouver une épouse de son propre choix, et de préférence du côté de sa propre famille, une de ses nièces par exemple. Mais à chaque fois qu'Azza essayait de le tester en caressant ses projets, Kacem fuyait à toute vitesse, sans même prendre le temps de l'écouter. Enfin, alors qu'elle était devenue progressivement agressive et de plus en plus agaçante dans ses tracasseries insistantes, il avait anéanti tous ses espoirs et avait fait dissiper ses illusions en lui répondant avec sa franchise habituelle qu'il n'aimait pas qu'on s'immisce sournoisement dans ses affaires intimes. Kacem n'était plus un enfant ; il était devenu un adolescent assez mûr, ayant l'air de vouloir prendre son indépendance dans ses démarches et dans ses projets, surtout après son échec au CFEP. Effectivement, les événements coïncidaient et convergeaient presque en même temps. D'abord, Kacem ne se sentait plus à l'aise chez son oncle à cause de sa femme, Azza, qui était devenue de plus en plus envahissante avec lui ; ensuite, ses parents souhaitaient son retour à la maison, car ils avaient besoin de partager les fruits de son labeur ; et enfin lui-même souhaitait prendre de l'air frais dans sa vie d'adolescent. Il avait alors à peine treize ans lorsqu'il avait demandé à son oncle de quitter sa maison pour prendre un peu de liberté dans ses actions quotidiennes. L'oncle Ameur avait de la peine de le voir quitter la maison, mais ne pouvait pas l'empêcher. C'était injuste vis-à-vis de son oncle qui ne méritait pas cet abandon, car il l'adorait et avait beaucoup d'affection pour lui. En réalité, Kacem avait quitté la maison, mais n'avait jamais quitté son oncle. Il le voyait presque tous les jours. D'ailleurs c'était à lui, le premier, qu'il s'était confié au sujet de ses sentiments envers Aïcha. L'oncle Ameur lui avait donné son consentement et son approbation sans la

moindre hésitation, car il aimait la petite Aïcha, appréciait son oncle Othman et respectait sa famille.

Mohamed l'homme malchanceux et Aziza la femme de bravoure

Comme le père de Kacem et bien d'autres, celui d'Aïcha s'appelait Mohamed. Il était un petit bonhomme aimable, agréable et bienveillant, au regard doux, au visage sympathique et d'une gentillesse extrême. Malgré ses qualités humaines, le petit Mohamed n'était pas toujours chanceux dans sa vie de courte durée. Sa première malchance l'avait croisé lorsqu'il était devenu un peu bossu à cause d'une maladie qu'il avait contractée pendant son enfance. Il s'agissait, au départ, d'un petit bouton banal, une sorte d'acné rosacée ordinaire, qui était apparu légèrement enflé et rougeâtre à la surface de la peau de son épaule gauche, et qui s'était ensuite agrandi en s'emplissant de substance jaunâtre. Ses parents s'étaient alors inquiétés et avaient pensé qu'il fallait percer la partie saillante du bouton avec la pointe d'une épingle pour le vider de son liquide et diminuer son volume en espérant désamorcer sa progression inquiétante. Cependant, le bouton banal s'était transformé en une lésion superficielle, visiblement enflammée, puis progressivement en une plaie profonde, large et béante qui lui labourait l'épaule. L'ouverture de la plaie et son exposition à un environnement septique qui manquait d'hygiène avaient probablement permis aux germes pathogènes de s'introduire dans l'organisme du pauvre Mohamed. C'était l'inéluctable infection qu'il fallait absolument soigner sérieusement, si on voulait éviter l'irrémédiable. Ses parents s'étaient alors adressés au meilleur guérisseur du village qui connaissait

bien la médecine des plantes et leurs bienfaits antiseptiques. Il possédait aussi quelques connaissances de prophylaxie qu'il venait d'acquérir pendant le service militaire qui le préparait à l'affrontement de la Première Guerre mondiale. Il s'était attelé d'abord à bien nettoyer la grosse plaie avec un désinfectant pharmaceutique, avant d'appliquer ses plantes médicinales pour l'aseptiser et la fermer. Au bout de quelques mois, la plaie s'était cicatrisée et le petit Mohamed était sauvé ; mais cette épreuve lui avait créé une bosse aux allures inesthétiques et aux effets apparemment handicapants. Cette apparence d'infirmité mineure ne l'avait jamais empêché par la suite de s'occuper lui-même de ses terres et n'avait jamais constitué pour lui un réel obstacle au travail. Au contraire, il prenait cette apparente invalidité comme un challenge à parfaire son labeur de tous les jours.

Avant sa deuxième et dernière grande malchance de sa vie, le père d'Aïcha avait eu tout de même deux bonnes chances, l'une d'avoir hérité de son père quelques petites propriétés agricoles et l'autre d'avoir épousé la belle Aziza, devenue mère de ses deux filles Aïcha et Zeynab. En effet, le petit Mohamed avait grandi un peu bossu sans rancune à sa malchance. Au contraire, il restait fermement inébranlable dans ses résolutions quotidiennes, quelques fois taciturne, mais plaisant dans ses relations avec les gens du village, et positivement entreprenant dans ses projets d'avenir. Avec ses qualités humaines inégalées, il acceptait naturellement son état physique avec courage et détermination pour affronter les obstacles et s'adapter à une vie normale. Ainsi, il était devenu un jeune homme assidu à sa tâche de bon cultivateur. Il avait appris ce métier avec persévérance en développant un amour sincère pour ses petits champs de campagne. Il ne

voulait pas s'asseoir tout bonnement et simplement sur les quelques oliviers et parcelles agricoles dont il avait hérité de son père. Il ne voulait pas non plus se contenter d'une maigre production saisonnière irrégulière de blé ou d'huile d'olive qui lui permettait de vivre dignement au jour le jour. À l'inverse, il voulait démontrer son savoir-faire de cultivateur soigneux et productif. Pour ce faire, il avait commencé par clôturer ses champs avec des oponces qui servaient d'une part à produire des fruits de figues de barbarie pour la consommation familiale, et d'autre part à protéger ses cultures contre les destructions fréquemment occasionnées par les brebis et les chèvres errantes qui rôdaient pour brouter l'herbe, les pousses ou les feuilles. Ensuite, il avait planté quelques variétés d'arbres fruitiers de saison dans les petites parcelles, notamment des figuiers, des pommiers, des poiriers et des amandiers. Il avait limité le nombre de ces arbres fruitiers juste pour la consommation familiale, à cause du manque d'eau d'irrigation. Par contre, il avait ajouté beaucoup d'autres oliviers dans les espaces vides de ses oliveraies. En effet, l'olivier est un arbre qui nécessite un peu d'arrosage au début de sa plantation, mais une fois poussé, il se contente de l'eau de pluie. Au bout de cinq ans, il devient productif. C'est un arbre robuste et résistant à la sécheresse. En plus, l'oléiculture n'exige pas beaucoup de soins de la part du cultivateur ; il suffit de tailler les arbres une année sur deux et de labourer la terre deux ou trois fois par an. L'oléiculture peut être un investissement agricole rentable, d'autant plus lorsque la nature coopère avec une pluviométrie régulière. Dans ce cas, l'huile d'olive est une source lucrative appréciable des cultivateurs qui, en la pressant l'hiver, peuvent la stocker et la conserver dans des jarres en terre cuite pour les prochaines saisons et même pendant quelques

années à l'abri de la lumière du jour. Comme les céréales, ou leurs produits primaires et secondaires de semoule et de pain, les olives salées et l'huile d'olive constituaient des produits de première nécessité à l'alimentation quotidienne des habitants du village. Les gens se nourrissaient tout simplement et le plus souvent de pain, d'huile et d'olives.

En poursuivant ses projets de petit cultivateur motivé, le jeune Mohamed prenait bien soin de ses champs avec enthousiasme et optimisme. Ses vergers étaient clôturés et joliment entourés de cactus sur lesquels bourgeonnaient les fleurs de figues de barbarie. En particulier, il prenait plaisir à labourer personnellement ses terres cultivables en poussant avec application sa légère charrue derrière sa petite mule, tout en admirant les résultats de son labeur. De temps en temps, il se reposait pour contempler ses vergers fertiles et verdoyants avec ses quelques pommiers, figuiers, poiriers et amandiers qui fleurissaient le printemps et produisaient des fruits au début ou à la fin de l'été pour le plaisir de sa famille, ses proches et ses bons voisins. L'été était aussi la saison de la moisson des céréales. Au milieu de l'été, le jeune Mohamed s'attelait, avec l'aide de quelques ouvriers journaliers, à moissonner ses champs à la main avec des faucilles, à recueillir sa récolte de céréales et à emmagasiner blé et orge dans son grenier pour la consommation familiale et éventuellement pour la vente du surplus sur le marché local. L'hiver était essentiellement la saison de la cueillette des olives. Comme pour la saison des moissons, le jeune Mohamed engageait des ouvriers journaliers pour l'aider à cueillir sa bonne récolte d'olives qu'il pressait artisanalement dans l'une des petites manufactures du village. La quantité d'huile pressée était convenablement conservée, dont une

partie était réservée à la consommation familiale et le reste servait à la vente pour l'investissement personnel du jeune Mohamed.

Au bout de quelques années, il avait réussi avec persévérance et efficacité à mettre en place une petite propriété agricole productive qui lui avait permis de devenir un petit cultivateur prospère. Avec le fruit de son labeur, il avait constitué une économie suffisante pour reconstruire, ajouter ou améliorer les principaux locaux de la maison de ses parents. Il ne lui restait donc plus qu'à trouver la femme idéale avec qui il partagerait une meilleure vie dans sa maison bien rénovée. Son choix était tombé sur Aziza, l'aînée de la famille et la grande sœur d'Othman. Le jeune Mohamed était alors âgé de vingt-trois ans lorsqu'il épousa Aziza qui avait à peine dix-huit ans. Elle était une belle jeune femme, de taille moyenne, un peu plus grande que son époux. Elle était mince et légère, mais de nature vigoureuse. Comme son mari, son père était aussi un cultivateur qui lui avait transmis l'amour de la campagne et lui avait appris le travail de la terre, notamment la culture maraîchère, le fauchage du foin et la cueillette des olives. Étant l'aînée et la fille unique de ses parents jusqu'à la mort précipitée de sa mère, Aziza avait donc grandi en accompagnant le plus souvent son père à la campagne et en aidant de temps en temps sa mère à la tâche domestique. C'est pour cette raison qu'elle était une jeune femme villageoise qui débordait d'entrain, de vitalité et d'enthousiasme dans la vie rurale de tous les jours. Ses qualités physiques et énergiques créaient une bonne harmonie dans la nouvelle vie du jeune couple. Mohamed et Aziza étaient donc un couple heureux, d'autant plus que deux ans après leur mariage, leur vie était comblée de bonheur

d'abord avec l'arrivée de la petite Aïcha, puis trois ans plus tard avec la naissance de la petite Zeynab. Les deux petites filles étaient les bienvenues pour agrandir la petite famille, même si Aziza avait dû perdre deux garçons, l'un à la naissance et l'autre peu après sa naissance.

Puis un jour, la deuxième et dernière déveine du malchanceux Mohamed arriva. Son grand bonheur avec Aziza, Aïcha et Zeynab fut soudain interrompu par un très grand malheur, inattendu, imprévu, mais vraisemblablement dû à la fatalité du hasard d'une faible probabilité. C'était un jour d'automne, une saison de labour, de semence et de chasse ; une saison assez calme pendant laquelle le travail agricole est moins intense que celui des autres saisons, comme celle de la cueillette des olives ou celle des moissons. Ce jour-là, Mohamed était parti comme à son habitude à la campagne pour rejoindre son bon voisin et ami, Mokhtar. La veille, ils avaient d'ailleurs décidé tous les deux de chasser du gibier. Le matin de ce jour de relaxation, Mokhtar attendait donc Mohamed pour l'accompagner sur le chemin de la petite promenade de chasse. À peine arrivés aux champs, les deux hommes avaient d'abord partagé leurs petits-déjeuners que leurs femmes avaient préparés pour eux, puis ils avaient poursuivi leur journée de chasse. Après quelques heures de marche et de recherche, ils n'avaient découvert aucun gibier. Ils avaient donc décidé de retourner bredouilles à leurs champs. Chemin rentrant, et pendant que les deux voisins jacassaient ensemble, Mokhtar se dirigea soudain vers Mohamed alors qu'il manipulait son fusil de chasse pour le désarmer des deux cartouches tout en continuant à raconter ses histoires et plaisanteries. Et voilà, le coup était parti à bout portant par inadvertance. Mohamed fut atteint en pleine

poitrine. Mokhtar, ébahi, stupéfait et abasourdi, ne comprenait rien de ce qui était arrivé à son bon voisin et meilleur ami. Il s'était précipité pour le ramener en toute hâte au village sur sa charrette tirée par sa mule. Malheureusement, Mohamed mourut quelques heures plus tard à la maison. C'était donc la fin injustement précipitée d'un destin tragique et non mérité d'un petit bonhomme qui, malgré son handicap, avait fait tout le nécessaire et avait réuni toutes les conditions pour vivre heureux avec sa petite famille composée d'une épouse, belle et de bonne santé, et de deux fillettes en pleine enfance.

La police avait dû investiguer le meurtre ; Mokhtar avait même été emprisonné pour quelques semaines ; mais toute la famille de Mohamed, notamment Aziza, son père et son jeune frère Othman, avait évidemment pardonné à Mokhtar son geste involontairement mortel. Ils étaient tous persuadés que c'était un acte non prémédité, non voulu et non intentionnel. C'était tout simplement un accident maladroit. Ils ne pouvaient rien faire. Ils s'étaient donc tous résignés à accepter ce coup du sort, cet aléa du hasard, ce destin fatal. D'ailleurs ne pouvant survivre au contrecoup du choc psychologique causé par la mort de son copain, Mokhtar suivit Mohamed dans sa destinée finale quelques mois plus tard. Ils s'étaient rejoints en voisins au cimetière comme ils l'étaient à la campagne.

Mohamed était donc parti précipitamment en laissant sa jeune épouse Aziza âgée alors de vingt-cinq ans, en charge des petites Aïcha et Zeynab qui n'avaient respectivement que cinq ans et trois ans, à la mort de leur pauvre et déveinard père. C'était donc un événement tragique pour la jeune femme et ses deux fillettes qui vivaient en effet dans une

société conservatrice et patriarcale où le pouvoir de l'homme était dominant. Mais Aziza n'allait pas se laisser abattre par cette tragédie et encore moins par cette situation sociale qui était traditionnellement défavorable à la cause féminine. Elle allait réagir vigoureusement contre ces tabous sociétaux qui ne permettaient pas à la femme de jouer un rôle prépondérant, indépendant ou même équivalent de l'homme, et qui limitaient beaucoup ses droits humains. Cependant, la jeune Aziza n'avait pas l'intention de bouleverser les mœurs ou les traditions du village ; elle n'avait pas non plus l'intention de jouer l'héroïne et encore moins la jeune femme révolutionnaire de Ksiba. Non, son seul objectif était de protéger Aïcha et Zeynab. Aziza allait donc faire preuve de perspicacité en agissant avec intelligence pour surmonter les obstacles qu'elle allait rencontrer dans le village, pour sa cause et les droits légitimes de ses deux fillettes. Elle devait d'abord résoudre, avec l'aide de ses proches, l'énorme problème de l'héritage, ensuite elle devait courageusement faire face aux pressions masculines concernant sa situation de très jeune veuve et sa position personnelle dans une société villageoise où le statut de chef de famille était presque exclusivement réservé aux hommes. En effet, son malchanceux époux avait travaillé durement et efficacement pour leur laisser une jolie petite propriété agricole à la campagne composée de 300 oliviers et de quelques petits champs de cultures céréalières, dont certains comportaient quelques arbres fruitiers, ainsi que deux jardins potagers et une maison située dans un bon voisinage au sommet du village. Théoriquement, Aziza et ses deux fillettes devraient être les seules héritières du défunt Mohamed, puisqu'il n'avait laissé ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs, ni cousins, ni d'autres survivants qui pouvaient prétendre à

l'héritage. D'ailleurs, on pouvait dire que d'un côté le hasard ne faisait pas bien les choses en laissant la malédiction poursuivre les descendants mâles de cette famille Rabbègue au sein de laquelle la procréation masculine, en particulier, ne survivait pas longtemps. Aïcha et Zeynab étaient ainsi les deux dernières personnes à porter le nom de jeunes filles de leur père Rabbègue. Mais de l'autre côté, le hasard avait fait bien les choses pour qu'elles fussent avec leur mère les seules héritières de l'époux et père. Seulement, voilà, on vivait à l'époque dans une société régie par la loi du mâle qui, en favorisant l'homme, préconisait le fait que la femme ne pouvait prétendre qu'à une petite part d'un héritage. Ceci était valable même en l'absence d'un frère ou d'un cousin ; ce qui était le cas pour Aziza, Aïcha et Zeynab qui risquaient de perdre, en l'occurrence, la majorité de leur héritage pour le bénéfice du gouvernement. Cependant, la jeune veuve Aziza, qui jouissait déjà de la sympathie de presque toutes les bonnes familles de Ksiba, allait surtout trouver un soutien sans faille chez son père qui l'aimait tendrement et qui avait ancré l'amour de la campagne dans son cœur et dans ses veines, en lui apprenant avec soin et rigueur le métier de cultivateur comme si elle était un garçon. Elle devait néanmoins convaincre son jeune frère, l'oncle Othman, qui était éduqué dans le métier notarial, de trouver un moyen astucieux qui lui permettrait de garder avec ses deux fillettes la totalité de l'héritage de son époux tout en empêchant le gouvernement de chiper injustement une grosse part de leurs biens. L'oncle Othman, qui était un homme intègre et de loi, ne voyait pas d'issue évidente et légale à cette situation certes injuste dans laquelle se trouvaient sa grande sœur et ses petites nièces. Mais en s'entretenant avec son père, celui-ci lui avait suggéré de demander conseil au *cheikh* du village. Sans

perdre de temps, l'oncle Othman avait obéi à son père en organisant, après la prière du vendredi, une réunion avec le cheikh en présence des principaux vieux sages du village. À sa grande surprise, l'ensemble du groupe réuni lui avait spontanément proposé, d'une seule voix, la seule solution échappatoire satisfaisante. À les entendre, on aurait dit qu'ils avaient préalablement réfléchi sur la question avant de se réunir avec l'oncle Othman ; ou peut-être était-ce bien le père d'Aziza qui avait soufflé cette solution aux oreilles du groupe pour la partager avec son fils ? En réalité, depuis la mort de son malheureux gendre, le père d'Aziza ne pensait qu'à l'avenir de ses petites-filles et de leur mère, car il connaissait bien cette loi stupide et injuste de l'héritage des femmes. C'était en réfléchissant bien sur la question qu'il s'était souvenu d'une rencontre fortuite sur le marché de Msaken, une petite ville se trouvant à trois ou quatre kilomètres à l'ouest de Ksiba. En effet, étant cultivateur, le père d'Aziza y allait presque tous les lundis pour vendre un peu de blé, d'orge ou quelques agneaux pour subvenir aux besoins quotidiens des dépenses familiales. C'était là, sur son marché habituel, qu'il avait fait la connaissance de Mhamed et Salem, deux honnêtes frères qui étaient tellement gentils et agréables qu'ils étaient devenus par la suite ses meilleurs clients. Ils étaient tous les deux commerçants agricoles ; ils achetaient les animaux et les céréales chez les petits cultivateurs sur le marché de Msaken pour les revendre ailleurs sur des marchés lointains ou les stocker chez eux dans leurs grand magasin et enclos situés à côté de leur maison commune de Msaken où ils vivaient avec leurs familles. Un beau jour, alors que le père d'Aziza avait amené une grande quantité de céréales et beaucoup d'agneaux pour la vente sur le marché, les deux frères s'étaient présentés devant lui, comme à leur habitude,

pour acheter ce qu'il avait à vendre. Cependant, avant de conclure leur petite transaction habituelle, les deux frères ne pouvaient pas s'empêcher de lui demander s'il préparait un événement important à célébrer au sein de sa famille, vu le nombre inhabituel d'animaux et la grande quantité de blé et d'orge qu'il vendait ce jour-là. Tout fièrement, le père d'Aziza leur avait annoncé que sa fille aînée allait se marier avec un jeune homme, un cultivateur comme lui, et un fils de la très honorable famille Rabbègue de Ksiba. Dès qu'il eut prononcé le nom de Rabbègue, les deux frères lui avaient adressé des grands sourires de joie et d'étonnement, avant de le féliciter de l'heureux événement. Puis ils avaient expliqué rapidement au père d'Aziza la raison de leurs réactions spontanées et coordonnées, car les deux frères msakéniens s'appelaient curieusement aussi Mhamed et Salem Rabbègue. Ce jour-là, les deux bons frères furent particulièrement généreux avec le père d'Aziza. En plus d'une bonne proposition des prix d'achat de ses céréales et animaux, chacun d'eux lui avait offert un agneau pour le mariage de sa fille. Cependant, les deux bons et généreux frères n'avaient aucune descendance familiale et aucun lien avec le défunt époux d'Aziza. Ceci n'avait pas empêché son père de penser, *a posteriori*, que Mhamed et Salem Rabbègue pourraient bien être la solution que tout le monde cherchait pour résoudre l'héritage de la veuve et ses fillettes. C'était donc en se souvenant du curieux nom de famille de ces deux frères, mais aussi de leur gentillesse et de leur générosité, que le père d'Aziza avait suggéré au cheikh et aux vieux sages de Ksiba d'explorer cette voie pour résoudre au plus vite le problème d'héritage. Mais il ne voulait pas être directement mêlé à la discussion avec les intéressés pour que Mhamed et Salem ne se sentissent pas contraints à réagir contre leur gré. Suite donc à la réunion

organisée par l'oncle Othman avec le groupe du village, un des sages, qui était aussi un vieux notaire expérimenté, s'était proposé de prendre contact avec les deux frères msakéniens. Mission accomplie rapidement et avec succès ; et l'affaire allait bientôt être conclue avec la plus grande discrétion, puisque Mhamed et Salem avaient très vite, et sans la moindre hésitation, sympathisé avec la cause des héritières. Le lendemain de leur entrevue avec l'envoyé spécial, le vieux sage et notaire de Ksiba, ils avaient d'abord rendu visite à la famille endeuillée pour lui présenter leurs condoléances. À cette occasion et sans perdre du temps, le cheikh et les deux notaires du village avaient rédigé deux documents légaux en présence des deux frères msakéniens et du frère d'Aziza. L'un des deux documents reconnaissait l'attribution des parts appropriées de l'héritage du défunt Mohamed au profit des « cousins » Mhamed et Salem Rabbègue, tandis que l'autre document certifiait la vente de ces mêmes parts à Aziza, Aïcha et Zeynab pour le prix d'une somme modique. Avec leurs consentements mutuels, Mhamed et Salem ainsi que le frère d'Aziza par procuration avaient signés les deux documents notariaux légaux. Les deux frères avaient évidemment consenti de bon cœur de ne pas encaisser le prix de vente. En revanche, en guise de remerciement et de reconnaissance, Aziza tenait à envoyer à la fin de chaque saison d'hiver le dixième de sa récolte d'huile d'olive aux nouveaux « cousins » msakéniens. Et depuis cette résolution heureuse pour la veuve et ses deux fillettes, les deux familles Rabbègue avaient gardé des attaches amicales en organisant de temps à autre des visites réciproques. Il est cependant intéressant de noter que le hasard de la probabilité poursuivait son chemin héréditaire, puisque les nouveaux Rabbègue de Msaken étaient poursuivis par la même

malédiction de la procréation masculine que leurs « cousins Rabbègue » de Ksiba : les deux frères Mhamed et Salem qui étaient dans leur soixantaine n'avaient enfanté que des filles, beaucoup de filles, mais aucun garçon.

Le problème de l'héritage étant résolu rapidement grâce à l'heureuse démarche efficace de son père, et la longue période du deuil étant passée, la jeune Aziza allait réfléchir sérieusement et profondément sur son avenir commun avec ses deux fillettes. Elle devait mener cette méditation toute seule à tête reposée, pendant qu'elle continuait à subir la pénible épreuve du vide laissé par le départ précipité de son mari. Elle devait se préparer à confronter les propositions variées de ses proches concernant sa situation sociale. Étant veuve très jeune, à l'âge de vingt-cinq ans, un âge où beaucoup de filles étaient encore célibataires, Aziza n'était pas dupe. En plus de son jeune âge, avec une beauté reconnue qui était la sienne et une jolie propriété agricole prospère qui était celle de son défunt mari, elle s'attendait à des propositions alléchantes et séduisantes de remariage. Mais en même temps, elle contemplait des images de disputes interminables avec la première femme d'un mari polygame qui la calomniait et dénigrait les talents d'Aïcha et Zeynab ; elle voyait aussi se défiler devant elle des scènes insoutenables d'un mari qui se disait au départ monogame, mais qui s'impatientait de voir naître ses propres enfants, à défaut il se remarierait avec une deuxième femme qui lui donnerait des garçons, car il n'aimait pas les filles ; elle s'absorbait enfin dans l'observation avec horreur et frayeur d'une séance terrifiante où un nouveau mari punissait violemment Aïcha et Zeynab à cause d'une petite bêtise infantile insignifiante. Pendant qu'elle était plongée dans ces images virtuelles de

tonnantes algarades et de fâcheux esclandres, Aziza s'était soudain ressaisie en reprenant son instinct d'une femme qui avait grandi en compagnie d'un père qui lui avait fait aimer la terre cultivable, et qui avait vécu la tendresse de quelques années intimes en compagnie d'un mari gentil qui lui avait fait embrasser l'amour de la campagne cultivant en elle l'affection d'une femme et la force d'un homme. Et lorsqu'elle commençait à entendre des rumeurs de prétendants, elle se sentait encore plus forte que jamais. Elle allait faire face à tous les dangers qui guetteraient ses fillettes ; elle allait confronter tous ceux qui, de près ou de loin, à tort ou à raison, pensaient à l'embarquer dans une aventure aléatoire de remariage. Ainsi, après mûre réflexion et pour couper court à toutes les rumeurs, elle était allée voir son père, à qui elle avait longuement expliqué comment elle était arrivée à prendre la décision définitive en ces termes : « Père, je ne veux pas me remarier ; je veux consacrer ma vie à l'amour protecteur d'Aïcha et Zeynab, fillettes, jeunes filles ou femmes mariées. » Bien qu'attristé par la fatalité de la destinée inimaginable de sa fille aînée, le père d'Aziza ne pouvait que comprendre, respecter et soutenir sa décision personnelle.

Aziza, qui veut dire « Chère, Chérie ou Tendrement Aimée », avait reçu, au cours des années qui avaient suivi la mort de son époux, beaucoup de demandes de mariage qu'elle avait constamment balayées d'un simple mouvement latéral négatif de sa tête. Jusqu'à sa mort, elle resterait veuve. Jusqu'à sa maladie, elle travaillerait comme un homme. Toute sa vie, elle se dévouerait entièrement à l'amour de ses deux filles, de ses onze petits-enfants et de ses plus de vingt arrière-petits-enfants.

Les deux orphelines

Âgée de cinq ans, Aïcha ne se souvenait pas de son père, encore moins Zeynab qui n'avait que deux ans à sa mort. Elles ne commencèrent donc à éprouver réellement la sensation naturelle de ce manque d'amour et d'affection paternels que lorsqu'elles avaient l'âge de saisir le sens de la présence ou de l'absence d'un père dans la vie quotidienne d'un petit village. Elles n'avaient ni cousins ni cousines paternelles, car elles étaient les seules rescapées de l'extinction de l'héritage génétique de la lignée Rabbègue. Par contre, il fallait attendre pas moins de dix ans, après la mort de leur père, pour qu'Aïcha et Zeynab puissent voir naître, la même année, leurs trois premières cousines maternelles, filles de deux oncles et d'une tante. Elles n'en avaient donc pas connu de leur âge, avec qui elles pouvaient jouer pendant les années de leur enfance. Pas même de petits camarades de voisinage pouvant se joindre à elles pour participer à quelques jeux de loisir que les enfants savaient bien improviser ensemble pour la circonstance. En effet, dans le quartier où elles habitaient et dans l'impasse où se trouvait plus précisément leur maison, il n'y avait que des vieux et jeunes couples ou des jeunes garçons prêts à être mariés, mais pas d'enfants de leur âge. Aïcha et Zeynab s'étaient donc fatalement résignées à jouer ensemble, seules. Par ce fait, ou par instinct ou peut-être par l'éducation maternelle d'Aziza, elles étaient solidairement unies pour le meilleur et pour le pire, pour les circonstances les plus heureuses comme pour les plus difficiles de la vie. Cependant, étant donné qu'elles étaient, jusqu'à l'âge de l'adolescence, les deux seules petites filles de la famille proche ou lointaine, et même des voisins de l'impasse où elles habitaient, Aïcha et Zeynab étaient vernies, car l'absence de

concurrentes leur donnait l'avantage d'être adorées, dorlotées et entourées de prévenances de la part de beaucoup de monde.

D'abord, le grand-père Mohamed éprouvait pour elles une extrême affection et une gâterie inégalée ; il les choyait même plus que leur mère Aziza, sa fille aînée. Comme leur mère, il les amenait inséparablement à la campagne, surtout pendant les saisons du printemps et de l'automne. Au printemps, Aïcha et Zeynab s'amusaient bien ensemble autour des brebis qui broutaient l'herbe dans la prairie verdoyante. Vers la fin de l'été et pendant l'automne, Grand-Père se donnait un grand plaisir de les observer grimper sur ses deux uniques mûriers blanc et noir, et de les voir se régaler avec les fruits frais qu'elles cueillaient avec leurs propres petites mains ; et lorsque les grenadiers montraient leurs grosses et belles grenades rougeâtres, Grand-Père les aidait à se débarrasser de la peau de ces beaux fruits pour qu'Aïcha et Zeynab puissent ensuite s'amuser à séparer elles-mêmes les grains et les manger en se régalant. Cependant, Grand-Père Mohamed n'avait jamais voulu inculquer à ses petites-filles les mêmes orientations du travail agricole qu'il avait ancrées chez sa fille Aziza. Il avait tenu, néanmoins, à ce qu'elles aimassent la campagne, qu'elles appréciassent la valeur et la générosité de la culture agricole, et qu'elles fussent heureuses d'être baignées dans la nature et son environnement agricole, et qu'elles se sentissent joyeuses en compagnie des petits animaux. En outre, il tenait à respecter les vœux de sa fille Aziza pour que les deux petites soient le plus souvent proches de leur mère, afin qu'elle puisse avoir suffisamment de temps de leur cultiver son amour maternel, de les éduquer à sa manière avec les règles de la civilité et le sens du civisme dans

la société, et de bien leur apprendre les tâches ménagères pour les préparer progressivement à leurs futures vies conjugales et familiales.

En réalité, Aïcha et Zeynab n'avaient pas vraiment de grand-mère maternelle. En effet, la mère d'Aziza était décédée très jeune. Elle avait laissé derrière elle une fille et deux garçons, Aziza, Othman et Hmyed, âgés respectivement d'à peine dix ans, six ans et quatre ans. Grand-Père Mohamed avait eu ensuite une autre fille, Selma, d'un deuxième court mariage qui s'était très vite terminé par un divorce. Par contre, son troisième mariage avec Grand-Mère, Chelbilla, avait bien duré. Celle-ci, qui était une femme solide, grande et puissante, avait vécu presque cent ans. En plus de ses deux garçons, oncles Mokhtar et Sadok, qu'elle avait eus avec Grand-Père Mohamed, Grand-Mère Chelbilla avait entouré tous les autres enfants, sans exception, d'amour réel et d'affection maternelle. D'ailleurs, elle était devenue, plus tard, progressivement la grand-mère de beaucoup de petits et arrière-petits-enfants, et en premier lieu Aïcha et Zeynab. Avec sa grandeur de taille et sa puissance physique ainsi que sa générosité démesurée de dévouement naturel et son affection de tendresse maternelle, Grand-Mère Chelbilla était assurément à la fois une vraie protection et un réel refuge chez qui Aïcha et Zeynab trouvaient souvent tendresse, confiance et confidence. Au début de leur enfance, c'était donc là, chez Grand-Père Mohamed et Grand-Mère Chelbilla, leur seconde maison, qu'Aïcha et Zeynab allaient le plus souvent jouer, quand elles s'ennuyaient chez elles toutes seules avec leur mère. Il est vrai qu'il y avait plus d'animation avec plus de monde chez les grands-parents ; on y comptait d'abord le petit oncle Sadok qui avait à peu près le

même âge qu'Aïcha, ensuite l'unique tante Selma qui en avait dix de plus, et enfin les deux jeunes femmes des oncles Othman et Hmyed, sans compter les va-et-vient des petits enfants du voisinage qui étaient nombreux et avec qui Aïcha et Zeynab pouvaient jouer.

Lorsque les deux petites eurent grandi peu à peu en âge, mais pas vraiment en taille, et surtout lorsqu'elles eurent atteint l'âge de la préadolescence et de l'adolescence, elles passaient le plus souvent de leur temps auprès de leur mère pour l'aider dans ses tâches ménagères. Elles l'assistaient dans la traite des deux vaches qu'elles possédaient à la maison ; elles tamisaient avec elle la farine du blé pour la fabrication de la semoule, du couscous, des pâtes et du pain qui étaient les éléments nécessaires et même essentiels à la consommation quotidienne de la famille. Mais lorsqu'Aïcha s'était fiancée à Kacem, les trois années qui avaient suivi les fiançailles et qui avaient précédé le mariage étaient particulièrement remplies d'activités intenses de la part d'Aziza et de ses deux filles, dans la préparation du trousseau de mariage. En réalité, la maison d'Aziza était de temps à autre bien animée d'ambiances conviviales formées d'abord et surtout de Grand-Mère Chelbilla, de la tante Selma maintenant mariée, des deux femmes des oncles Othman et Hmeyed, et d'autres nouvelles voisines, devenues femmes d'anciens voisins. Tout ce monde féminin se réunissait chez Aziza pour l'aider au lavage, au battage, au dessuintage, au dégraissage, au cardage, au peignage et au filage de la laine de brebis pour tisser les couvertures d'hiver, de tailles différentes, qui devaient composer une bonne partie du trousseau de mariage de la petite Aïcha.

Il faudrait préciser, sans détour et sans façon, que dès l'âge de leurs préadolescences et jusqu'à présent, Aïcha et Zeynab n'avaient pas changé de taille ; elles étaient et resteraient petites, vraiment petites ; elles mesuraient respectivement 139 cm et 143 cm. Kacem devait aimer, entre autres choses, Aïcha pour sa petite taille, quoiqu'il ne fût pas non plus particulièrement, grand puisqu'il mesurait seulement 164 cm. Quoi ? C'est juste 25 cm de plus.

Les noces de Kacem et d'Aïcha

Dès que Kacem eut quitté la maison de son oncle Ameur, il commença immédiatement à travailler sans relâche. Avec les revenus de son travail, il venait d'abord en aide à ses parents, ensuite il économisait le reste de ce qu'il pouvait gagner pendant au moins trois ans. Puis, dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans, et avec le petit capital qu'il avait constitué de ses économies, il s'était mis à travailler pour son propre compte en exerçant le métier de marchand ambulant ou semi-ambulant, selon les saisons. En pratique, il faisait le commerce de produits variés en s'adaptant à la réalité des quatre saisons et aux situations géographiques des marchandises qu'il achetait et vendait. Par exemple, pendant l'hiver, qui était principalement voire exclusivement la saison de la cueillette des olives de la région du Sahel, Kacem ne se déplaçait pas. Il louait plutôt une petite boutique qu'il utilisait pour entreposer, à court terme, les petites quantités d'olives qu'il achetait tous les soirs chez les petits cultivateurs du village, avant de les vendre les jours suivant aux grands marchands. Ceux-là venaient quelques fois de loin avec leurs chariots et charrettes pour acheter et transporter les sacs d'olives qu'ils revendaient à leur tour aux manufactures

d'huile, là où elles se trouvaient dispersées dans la région. En outre, lorsque Kacem tombait sur une petite quantité d'olives qu'il jugeait d'excellente qualité et d'un taux de rendement d'huile très élevé, il la mettait à part dans la boutique pour la pressurer dans la petite manufacture artisanale du village. Il gardait ces petites quantités d'huile cumulées dans la maison de ses parents ; il les stockait en l'occurrence dans des bidons appropriés, d'une contenance de vingt litres chacun, pour les vendre plus tard dans des régions lointaines, à meilleur prix. Ainsi, la saison d'hiver était presque toujours une époque prospère pour le jeune Kacem ; elle l'était aussi pour beaucoup de gens du village de Ksiba, surtout lorsque la récolte était bonne.

Après une pause bien méritée à la fin de l'hiver et au début du printemps, Kacem se préparait aux grands voyages à l'intérieur du pays, au centre-sud et au nord-ouest de Sousse. Pendant une bonne partie du printemps et toute la saison d'été, il se déplaçait vers ces régions lointaines par train ou par autocar en faisant des allers avec son huile d'olive à vendre et des retours avec des marchandises qu'il achetait pour les revendre dans le village ou sur le marché de Sousse. En particulier, il transportait, à chaque voyage, quelques bidons d'huile qu'il avait préalablement stockés pendant l'hiver dans le but de les vendre dans les régions intérieures qui n'en produisaient pas. Il alternait ses voyages entre les marchés de deux principales régions du centre-sud, incluant Kairouan, Kasserine et Sidi-Bouzid, et du nord-ouest, dont Makthar, Siliana et Béja faisaient partie. Après qu'il vendait ses bidons d'huile à bon prix dans les deux régions, c'était aux marchés du centre-sud que Kacem achetait des laines ovines lors d'un de ses déplacements, et à ceux du nord-ouest qu'il

achetait du blé dur, des fèves sèches ou des pois chiches, lors d'autres déplacements. Il revendait une partie de la laine et la plupart de ces produits de consommation sur le grand marché hebdomadaire de Sousse, « le souk du dimanche matin ». En outre, les laines de Kacem avaient beaucoup de succès auprès des femmes de Ksiba ; ces clientes s'intéressaient à ces toisons ovines, car elles les travaillaient en plusieurs étapes pour les transformer au final en étoffes et couvertures d'hiver, de différentes tailles, qui constituaient traditionnellement les trousseaux des jeunes filles célibataires et virtuellement des futures mariées.

L'automne était essentiellement la saison du grand labour qui se pratiquait au moyen traditionnel d'une charrue guidée avec les mains d'un laboureur et tirée par un dromadaire, un cheval, une mule ou un mulet. C'était pendant cette période de l'année que certains petits cultivateurs du village labouraient leurs petits champs d'oliviers pour déraciner les mauvaises herbes et rafraîchir la terre ; mais c'était aussi et surtout pendant cette période que d'autres s'attelaient à labourer leurs petites parcelles de terre pour les semences du blé et de l'orge. Pour Kacem, l'automne était la saison de relâche ou plutôt une période d'activité commerciale qui tournait à un rythme ralenti. C'était alors pour lui le moment annuel de faire le bilan de ses comptes ; il était tout à fait satisfait de ses affaires qui progressaient bien chaque année, et de mieux en mieux avec le temps et l'expérience. Ceci avait duré cinq ans jusqu'au jour où la guerre avait éclaté. C'était le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale en Europe. Kacem avait alors précisément vingt ans. La Tunisie n'était pas encore affectée par la guerre, car ce n'était que le début. Mais lorsque l'Allemagne avait occupé la France, on s'attendait à ce que des troupes

débarquent dans les colonies. Malgré cette crainte, les gens du village continuaient à travailler leurs champs, à cultiver leurs terres et à cueillir leurs olives. Après tout, ils n'avaient pas le choix, puisqu'à part le sucre, le café ou le thé, ils vivaient tous de la production agricole locale. D'ailleurs, au pire, ils se contenteraient de pain, d'huile et d'olives salées pour survivre. C'était donc dans ce nouvel environnement de méfiance, de malaise et de déprime que Kacem continuait son petit commerce avec précaution tout de même, et en prenant le moins de risques. Mais l'ambition lui manquait pour faire le point sur le présent, pour réfléchir sur le futur et pour élaborer de nouveaux projets pour son propre avenir. Il vivait au jour le jour, avec le souci du lendemain, dans l'attente d'un jour meilleur. Cet état d'esprit avait duré plus de deux ans, jusqu'au jour où il vit la petite Aïcha dans la petite boutique de l'oncle Othman. Il avait ce jour-là presque vingt-deux ans, alors qu'elle n'avait que douze ans. Mais l'amour qu'il éprouvait pour elle était incontrôlable, car on ne pouvait pas badiner ni même réfléchir avec l'amour. C'était pour toutes ces raisons qu'il avait osé prononcer sa fameuse phrase : « *Toi la fillette, ne viens plus ici et ne fais plus les courses pour ta mère, car je t'épouserai dans quelques années.* » Cette rencontre avait manifestement changé positivement l'état d'esprit de Kacem.

Tout d'un coup, il avait repris ses esprits, ses sens ; et son enthousiasme habituel lui revenait. Malgré l'atmosphère étouffante de la guerre, malgré cet air lugubre qui inspirait une profonde tristesse, et en dépit de ces mines moroses d'un sombre accablement dans le village, la vie reprenait soudain son cours, son évolution normale pour Kacem. Il semblait maintenant reprendre connaissance après un temps mort qui n'avait duré que trop longtemps. Il allait essayer coûte que

coûte de rattraper le temps perdu. Rien n'allait l'arrêter, même pas la guerre qui faisait rage en Europe, mais qui continuait à être gérable en Tunisie en général, et à Sousse et à Ksiba en particulier. D'ailleurs, après l'événement de Pearl Harbour et avec l'entrée en guerre des États-Unis, il paraissait vraisemblable que l'année 1942 constituerait le tournant de la Seconde Guerre mondiale, car à partir de cette date, le rapport de force ne paraissait plus en faveur de l'Allemagne et de ses alliés italiens et japonais. Quelle heureuse coïncidence ! Est-ce que la rencontre amoureuse de Kacem avec Aïcha avait un lien avec l'espoir du nouveau déroulement de la terrible guerre ? La réponse est oui, puisque l'histoire confirmera la longue débâcle de l'Allemagne. Tant mieux, car Kacem s'était donné trois ans pour se marier avec Aïcha, le temps qu'elle grandisse un peu et qu'il se prépare pour lui fournir un logement décent chez ses parents, comme se faisait la tradition. Il y avait en effet assez d'espace vide dans cette maison pour construire une chambre destinée au futur couple. Tout en poursuivant son travail commercial, Kacem s'était mis à bâtir peu à peu cette chambre, avec l'aide de ses frères et d'un maçon local du village. Comme de coutume, il s'agissait d'une grande chambre rectangulaire avec une belle hauteur de quatre mètres. On avait conçu, au milieu, une entrée et, de part et d'autre, deux fenêtres garnies d'un joli fer forgé à l'extérieur et donnant sur la cour de la maison. Les murs étaient bâtis avec des pierres taillées et du mortier, de cinquante centimètres d'épaisseur. Cette grande hauteur du toit et cette épaisseur des murs garantissaient la fraîcheur tant désirée pendant la chaleur de l'été. En plus, cette hauteur et cette forme rectangulaire de la chambre convenaient pour concevoir, de part et d'autre de la pièce, deux mezzanines au-

dessus desquelles dormiraient les parents et les enfants, et en dessous desquelles on pouvait ranger les affaires de la petite famille.

Donc, après la grande misère de la Seconde Guerre mondiale, après la déclaration de la fin de cette détresse au début de l'été 1945, et après la mélancolie de l'automne qui inspirait le bonheur d'une tristesse achevée, l'hiver s'annonçait prometteur d'une bonne récolte d'olives, pour les gens du village de Ksiba en général et pour Kacem et Aïcha en particulier. En effet, la tradition de la région voulait que presque tous les mariages se célèbrent après la cueillette des olives ; et pour cause, les revenus de ces oléicultures, qui dataient d'ailleurs de l'époque romaine, permettaient de financer ces noces. Kacem et Aïcha n'avaient pas suivi cette règle traditionnelle. En effet, peu de temps après la cueillette des olives, le pressurage et l'extraction d'huile prenaient fin aussi. L'hiver suivait donc son cours normal en faisant ses adieux pour laisser la place à la saison des amours. Dès que le printemps eut fait savoir sa présence par le verdoiement des prairies et la floraison des arbres fruitiers, les deux fiancés étaient alors presque prêts pour le mariage de leur vie. Mais bien que très amoureux, Kacem était un homme de raison et de logique. Il le serait pendant toute sa vie. D'un commun accord avec la famille de sa fiancée, il préféra reculer les noces jusqu'au début de l'automne. Pourquoi ? D'abord, Aïcha n'avait pas encore achevé la constitution de son trousseau. Comme la saison de l'hiver était effectivement prospère pour presque tout le monde du village grâce à la bonne récolte des olives, Aziza et ses proches étaient tous occupés par la cueillette qui était la première source vitale des habitants de Ksiba. Ensuite, Kacem voulait profiter de cette embellie

saisonnière pour poursuivre dans la foulée son travail d'échanges commerciaux entre les régions intérieures et celle du Sahel. Enfin pour Kacem, l'automne était la saison de relâche qui convenait parfaitement à un mariage bien mérité après des activités professionnelles bien intenses depuis l'hiver. Il pouvait ainsi se consacrer, pendant ce repos saisonnier, à sa très jeune épouse. Au début de l'automne 1945, plus exactement le 23 septembre, Kacem avait presque vingt-cinq ans et Aïcha n'en avait que quinze. C'était donc à cette date qu'ils fixèrent leur semaine de mariage, car à cette époque, il durait tout ce temps. On réservait des jours spécifiques de célébrations indépendantes pour chacune des deux familles, à l'exception du premier jour de la semaine qui était habituellement l'ouverture commune du mariage, connue sous le nom de « *Watilla* ». Ce jour-là, les membres de la famille de Kacem, accompagnés de leurs proches, voisins et amis, allaient chez la famille d'Aïcha en amenant, sur une charrette et en musique, un grand sac de semoule de couscous, vingt litres d'huile d'olive et deux moutons vivants pour servir à la préparation des repas de leurs convives féminins pendant le mariage. Ce jour-là était aussi l'occasion pour la famille de Kacem d'exposer publiquement, chemin faisant, les bijoux qu'elle allait offrir à Aïcha et qui faisait partie du contrat de mariage. À leur arrivée, ils étaient accueillis, comme voulait la coutume, par les membres et les proches de la famille de la future épouse. On s'asseyait par terre sur des tapis ou sur des bancs en bois, les femmes d'un côté et les hommes de l'autre, et au milieu la petite troupe de musique jouait au *tabla* et à la cornemuse en faisant danser les hommes. Pendant ce temps, la famille accueillante distribuait aux invités des rafraîchissements de sirop d'orgeat et des gâteaux. Les quatre derniers jours de la semaine du

mariage étaient réservés chronologiquement aux événements suivants : pour la mariée, le jeudi soir était dédié à la petite « *Henna* » et le vendredi soir était consacré à la grande « *Henna* » ; et pour le marié, le samedi était destiné au « *Hizb* » ou la « *Hadhra* » ; enfin le dimanche était le jour commun de la clôture des noces qu'on appelait « *Arrêssa* » pour le marié et « *Zina* » pour la mariée. Le mardi et le mercredi sont les deux jours qui servaient à la préparation de ces quatre événements afin d'être prêt à les célébrer convenablement.

La petite « *Henna* » était une petite soirée intime où les amies et les voisines de la mariée se retrouvaient pour fêter, dans la joie, le départ d'Aïcha et lui souhaiter bonne chance, mais aussi pour souhaiter à celles qui étaient encore célibataires de trouver des bons prétendants ; c'était aussi la soirée où on teintait les cheveux et on enluminait les mains et les pieds d'Aïcha de henné. La grande « *Henna* » était une grande soirée pour la mariée, exclusivement féminine, où toutes les jeunes filles du village étaient invitées pour apprécier l'ornement, le maquillage et les beaux habits d'Aïcha, et pour célébrer la fin de son célibat dans la gaieté et l'ambiance jubilante de la musique dansante. Accompagnées de leurs mères, ces jeunes filles venaient chez la mariée bien maquillées et enjolivées d'habits et de bijoux, car cette soirée était aussi l'occasion pour les jeunes filles célibataires du village de se montrer belles aux yeux des mamans qui cherchaient des candidates pour leurs prétendants fils qui aspiraient à la main d'une femme.

Le « *Hizb* » ou la « *Hadhra* » était une grande fête traditionnellement masculine, mais à laquelle les femmes pouvaient assister. C'était à cette occasion que l'oncle Ameur

intervenait avec sa troupe musicale, composée de chanteurs et de joueurs de tambourin, pour donner son spectacle traditionnel en faisant danser des volontaires, devant presque tous les habitants du village de Ksiba. En se tenant bien ordonnés côte à côte en ligne droite, les danseurs tous habillés de la même façon avec des « *jobba* » blanches et des « *chéchias* » rouges se donnaient les mains en exécutant des mouvements à cadences bien rythmées sur les sons de la cornemuse, des tambourins et les voix des chanteurs. Ce spectacle, qui se passait en fin d'après-midi, durait à peu près quatre heures durant lesquelles on prévoyait plusieurs entractes qui permettaient aux artistes de se reposer, et qui accordaient aussi aux membres de la famille du marié la libre circulation pour distribuer du thé, des rafraîchissements et des petits gâteaux à tous les présents.

La clôture des noces se faisait en trois étapes le dimanche, aussi bien pour la mariée que pour le marié. D'abord vers midi, les convives plutôt adultes arrivaient chez Kacem pour le déjeuner en payant une certaine somme d'argent selon les efforts de chacun, comme voulait la coutume de l'époque. Durant cette première étape, les convives mangeaient du couscous préparé traditionnellement et simplement avec des bons morceaux de viande, des pois chiches et des raisins secs sans autres légumes. Au milieu de l'après-midi, chacun de son côté, Kacem chez ses parents et Aïcha chez sa mère, fêtait en même temps, mais à part, respectivement, leurs « *Arrêssa* » et « *Zina* ». À cette occasion, les jeunes copains intimes habillaient Kacem de ses beaux habits traditionnels de marié, dans sa chambre, en lui chantant des chansons populaires d'ambiance rapide sur la musique de la cornemuse et les frappes rythmées du *tabla*. Dès que le marié

était élégamment habillé et présentable, il sortait avec ses copains dans la cour de la maison pour apparaître devant les autres invités puis s'installer confortablement sur un banc rembourré. La fête se poursuivait pendant le reste de l'après-midi, jusqu'au coucher du soleil, dans l'ambiance de la musique et les danses variées selon les goûts des danseurs volontaires. Après la fin de cette deuxième étape, Kacem et ses copains s'isolaient dans un café pour bavarder en attendant la troisième étape de la clôture du mariage. Presque en même temps et de la même manière, Aïcha se préparait chez elle, dans sa chambre, en s'habillant intimement seulement avec l'aide de sa propre maquilleuse et habilleuse. Lorsqu'elle était prête, elle apparaissait dans la cour devant ses invitées, puis s'avançait très lentement vers elles. Elle restait debout pendant un long moment au milieu de ses invités qui lui offraient publiquement des donations d'argent que sa mère ou sa sœur se chargeaient d'encaisser. Après quoi, la mariée allait s'asseoir confortablement en position assez élevée pour que toutes les invitées puissent la voir sans effort particulier. Comme chez le marié, la fête se poursuivait ainsi dans l'ambiance de la musique et les danses volontaires des invitées sous les yeux d'Aïcha. En fin d'après-midi et à l'inverse du marié, les convives de la mariée s'invitaient à dîner avant la fin de la « *Zina* ». La troisième étape de ce dernier jour du dimanche se passait le soir. On commençait par amener Aïcha sur un petit carrosse, accompagnée de sa mère, de sa sœur et de ses proches féminins, jusqu'à la maison du marié ; les hommes devant et les femmes derrière poursuivaient lentement le même chemin en direction de la maison de Kacem, en dansant et en chantant sur une joyeuse musique rythmée. Arrivés à la maison du marié, on laissait le passage aux femmes pour accompagner Aïcha jusqu'à la

chambre de son futur mari. Là, toujours accompagnée de sa mère et de sa sœur, on l'installait confortablement dans sa chambre en attendant l'arrivée du marié. C'est alors que tout le monde masculin amenait enfin le marié du centre ou du cœur du village Rahba. Là, toujours en compagnie de ses amis, Kacem se mettait debout au milieu d'eux ; et de part et d'autre s'alignaient beaucoup de jeunes hommes de façon à former la lettre U en tenant dans leurs mains des bougies allumées pour éclairer le chemin qui allait être parcouru. Devant, la troupe de l'oncle Ameur jouait de la cornemuse et des tambourins en chantant des chansons traditionnelles rythmées le long du parcours jusqu'à la maison du marié. Ainsi, on s'avançait lentement dans cette joyeuse ambiance de la toute dernière étape des noces jusqu'à l'arrivée à la maison. Dès le franchissement de la maison, les jeunes copains se séparaient du marié, évacuant un grand passage dans la cour, et laissaient alors le chemin libre à Kacem pour aller rencontrer Aïcha qui l'attendait seule dans leur chambre commune. La troupe de l'oncle Ameur continuait à jouer pendant un moment, le temps que Kacem vérifie très intimement si Aïcha était bien vierge. Au bout de quelques minutes, Kacem entrouvrait la porte de sa chambre pour tendre discrètement quelques bougies allumées à une proche de la famille d'Aïcha qui l'attendait devant l'entrée, qui signifiaient que la jeune mariée était vierge ; éteintes, cela aurait signifié l'absence de virginité. Ouf ! Mon Dieu, tout le monde respira. Enfin, la fête était bien terminée, ou presque, mais pour le moment on devait se débiner pour les laisser savourer intimement leur rencontre.

En réalité, le mariage était bien terminé ce jour du dimanche. Mais pour ne pas abandonner la toute nouvelle

mariée à son propre sort au milieu d'une belle-famille qu'elle connaissait à peine, et pour donner l'opportunité à sa famille et à ses amies de fêter sa nouvelle situation, on organisait deux petits événements de post-noces dans sa nouvelle demeure. Il s'agissait de « *Sabah* » ou le matin du lendemain du mariage, et de « *Sêbâa* » ou l'après-midi du septième jour après le mariage. Dans les deux cas, la famille, les proches et les amies intimes de la mariée lui rendaient visite pour lui donner une petite fête tout en s'assurant de sa nouvelle situation de femme mariée. En outre, Aziza élaborait, tous les jours pendant toute la semaine qui suivait les noces, des repas qu'elle préparait chez elle et amenait aux nouveaux mariés, Kacem et Aïcha. Cette coutume avait été conçue pour permettre à la nouvelle mariée de s'adapter progressivement à la nouvelle vie chez sa belle-famille avec son nouveau mari.

Les années tunisiennes : Ksiba – Sousse – Bizerte

Ma naissance à Ksiba

Après le mariage, Kacem était un homme heureux, au comble de la joie, avec sa petite épouse Aïcha qui ne dépassait pas ses 140 cm de taille. Il l'avait aimée platoniquement pendant leurs trois ans de fiançailles ; mais il était encore plus amoureux d'elle après l'avoir épousée, car ils avaient trouvé ensemble leur bonheur intime.

Conscient de la prime jeunesse d'Aïcha et soucieux de sa petite nature d'enfant, Kacem avait décidé de ne jamais la laisser passer une nuit toute seule dans sa chambre. De ce fait, après le passage de l'automne qui était pour eux une longue période de relax, une sorte de saison de lune de miel, et après l'hiver qui était la saison pendant laquelle Kacem travaillait au village dans le commerce des olives, il était toujours de retour à Ksiba le jour même, auprès de sa jeune épouse, lorsqu'il voyageait à l'intérieur du pays pour ses affaires commerciales. Il avait même diminué les fréquences de ses déplacements lointains, du moins pendant les cinq premières années après leur mariage.

Bien qu'installé confortablement dans une grande chambre, le nouveau couple habitait dans une maison qu'ils partageaient avec huit autres membres, incluant les parents, les frères et la toute petite sœur de Kacem. De ce fait, les jeunes époux avaient connu des relations compliquées avec les parents, Mohamed et

Amna. En réalité, Aïcha avait toujours témoigné du respect à leur égard. C'était plutôt Kacem qui, cherchant son indépendance avec sa jeune épouse, argumentait souvent contre leurs interférences, et surtout celles de sa mère qui, sans être forcément sournoise, avait le défaut naturel de ne pas s'empêcher de s'immiscer souvent dans les choses qui ne la regardait pas. Cependant, il fallait reconnaître que tous les frères de Kacem respectaient sans faille leur belle-sœur. D'ailleurs, ils craignaient énormément avec une obéissance absolue leur grand frère qui avait plus d'autorité sur eux que leur père. Kacem était en fait le vrai chef de famille. Il lui arrivait même de leur infliger des punitions, y compris Salem qui n'avait que deux ans de moins que lui. Ils avaient tous subi son autorité pendant leur enfance, leurs jeunesses et même leur âge d'adultes mûrs, dans le respect total, sans oser hausser ni leurs épaules, ni leur tête, ni leurs yeux et encore moins leur voix. Une telle constance d'obéissance et de respect sans faille des cinq frères à leur aîné dura toute une vie ! C'était du jamais vu à Ksiba.

Étant donné son très jeune âge, Aïcha n'était tombée enceinte qu'au bout de deux ans après son mariage. Elle n'avait pas encore dix-huit ans lorsqu'elle perdit son premier bébé né suite à un avortement spontané ou fausse couche ; bien qu'arrivé à son terme gestationnel, ce petit garçon était donc mort-né. Un an plus tard, elle accoucha d'une petite fille prématurée dont la gestation dans le ventre de sa mère n'avait duré que huit mois ; là encore, le bébé n'avait malheureusement vécu que dix jours après sa naissance. Ces deux tristes événements successifs avaient traumatisé psychologiquement en premier lieu la jeune maman, ensuite sa mère Aziza et enfin Kacem. Mais parce que celui-ci la connaissait maintenant bien

au bout de trois ans de vie commune, il était persuadé qu'elle se remettrait sûrement de sa déception en prenant soin d'elle et en faisant d'autres bébés plus résistants. Il était cependant conscient qu'Aïcha avait préalablement besoin de son soutien moral et d'un environnement plus reposant, plus rassurant et plus intime. Il avait donc pris, comme à son habitude de responsable pragmatique, l'initiative de chercher les conditions favorables à leur épanouissement quotidien. Trois ans après leur mariage et seulement quelques semaines après la perte de leur deuxième bébé, sans plus attendre, Kacem eut le courage de prendre la ferme décision de quitter avec Aïcha la maison de ses parents. C'était en effet une décision courageuse vis-à-vis de ses parents, mais tout de même généreuse en abandonnant une grande chambre pour eux et pour le reste de la famille. Une décision de la sorte n'était pas à la portée de n'importe qui à cette époque-là, car il fallait avoir du cran, de l'audace et de la détermination pour oser se dissocier quotidiennement du cercle socio-familial et de la vie en communauté avec ses parents. Ceux-là n'étaient évidemment pas heureux de voir leur fils les lâcher en s'éloignant géographiquement d'eux, même s'il leur avait promis de continuer à veiller autoritairement sur la bonne conduite de ses frères et de leur venir en aide quand c'était nécessaire. Mais Mohamed et Amna ne lui avaient jamais pardonné son indépendance. Et pourtant, ils devaient être contents, car Kacem leur avait généreusement laissé de l'espace bien aménagé, une grande chambre bien agencée à leur disposition, après l'avoir construite avec une bonne partie de ses économies en pensant s'assurer du confort pour sa jeune épouse. À ce sacrifice financier, un autre devait s'ajouter pour Kacem, celui de payer la location d'une habitation qu'il n'était d'ailleurs pas facile de trouver dans le village. Après de longues recherches et de négociations avec des propriétaires, le jeune

couple s'était finalement installé dans une toute petite maison qui leur convenait. Elle appartenait à deux mineurs orphelins qui habitaient temporairement avec leurs grands-parents. En réalité, ces recherches et négociations ne portaient pas tant sur le plan financier, mais sur l'exigence et la difficulté de la part de Kacem de trouver une habitation qu'il ne partageait pas avec les propriétaires afin d'en disposer privativement avec Aïcha. En fait, quasiment personne ne vivait en location à Ksiba, à cette époque-là. Kacem et Aïcha étaient probablement le premier couple du village ayant vécu en location. C'est dire que Kacem était réellement en avance sur son époque villageoise, un homme moderne au sens social du mot. Il avait aimé Aïcha dès la première seconde de son apparition dans la petite boutique de l'oncle Othman ; il avait osé lui déclarer publiquement, à sa façon, son amour ; il l'avait attendue trois ans, le temps de grandir un peu, pour l'épouser ; il avait trouvé le bonheur avec elle ; mais il manquait l'espace environnemental idéal pour l'épanouissement de ce bonheur dans toute sa plénitude. N'est-ce pas un signe de consistance et de constance dans ses sentiments d'amour paisible et dévoué envers une compagne, douce, petite et gentille, dont il se sentait responsable de son bien-être, car après tout elle était beaucoup plus jeune que lui ?

Après le déménagement Kacem et Aïcha se sentaient paisiblement bien à l'aise dans leur nouveau petit logement de location, bien que celui-ci ne fût pas confortable, surtout l'hiver pendant le temps pluvieux et humide. Aimant bien son travail, Kacem avait repris ses activités commerciales à un rythme de croisière, maintenant qu'il avait la paix socio-familiale. Il continuait cependant à ne pas s'absenter plus de la journée de façon à retrouver Aïcha avant la tombée de la nuit. D'ailleurs, lorsqu'il voyageait, Aïcha recevait la

compagnie de sa petite sœur Zeynab, de sa mère Aziza ou les deux à la fois. Elle accueillait aussi de temps en temps ses petites cousines accompagnées souvent de leurs jeunes mamans. Bref, fini pour elle le stress quotidien chez les beaux-parents, adieu les chamailleries de la belle-mère Amna, bienvenue à la liberté de recevoir, d'accueillir, et enfin quel plaisir de retrouver Kacem après une journée de travail bien remplie. Ainsi ces jours heureux passaient et se suivaient, et le temps continuait son cours normal jusqu'au jour où Aïcha était enfin tombée enceinte pour la troisième fois. Quel bonheur apaisé pour elle, quel ravissement exaltant pour Kacem et quel plaisir enchanté pour Aziza !

En effet, un an presque jour pour jour après l'aménagement dans la petite maison louée, le jeune couple avait deviné l'heureux événement lorsque la période menstruelle d'Aïcha était bien passée sans avoir ses règles habituelles. Au bout d'un mois, alors qu'elle était sûre d'elle-même et qu'elle se portait à merveille, elle annonça la bonne nouvelle à sa mère Aziza. Évidemment ravie, celle-ci avait fortement conseillé à sa fille et à son gendre d'aller visiter les beaux-parents pour leur annoncer aussi la nouvelle. Ils avaient acquiescé sur le principe, mais Kacem voulait attendre l'occasion qui convenait le mieux pour cette visite, sachant que ses parents n'avaient pas digéré son déménagement et surtout sa mère avec ses interminables chicaneries pour des vétilles. En fait, depuis qu'il avait quitté la maison de ses parents, Kacem avait exigé à tous ses frères de venir le voir au moins une fois par semaine dans sa nouvelle demeure, pour s'assurer d'une part de leur bonne conduite dans le village et pour leur demander d'autre part des nouvelles des parents. C'était à l'occasion d'un de ces

pointages, en quelque sorte, qu'il apprit que sa petite sœur Fatma, alors âgée de quatre ans, était malade de la rougeole. Sans tarder, il s'était précipité vers la boutique de l'oncle Othman pour acheter du loukoum et du halva, puis il avait demandé à Aïcha de préparer des beignets soufflés avant de l'accompagner le soir même chez ses parents. Conscient lui-même de sa propre forte personnalité au milieu de sa famille, et sachant qu'il jouissait d'une grande autorité sur tous les membres, à l'exception de son père, Kacem n'avait pas lâché Aïcha d'un pouce pendant toute la soirée. Il s'était d'abord assuré qu'elle ne s'approche pas de la petite Fatma qu'on avait pris soin d'isoler, pour minimiser la contagion de la rougeole. Ensuite comme il voulait protéger Aïcha contre les ergoteries de sa mère, il ne l'avait pas laissée seule avec elle. C'était même lui qui s'était chargé de lui annoncer la grossesse d'Aïcha. Malgré les quelques bouderies de courte durée, la visite s'était raisonnablement bien déroulée ; et grâce au *leadership* de Kacem, la paix consolée se rétablissait progressivement entre lui et ses parents, pour un certain laps de temps, du moins pendant la période de grossesse d'Aïcha.

Cette fois-ci, Kacem prenait grand soin de son épouse ; il veillait bien sur elle. Là où il pensait voir les menaces, il avait décidé de faire face. D'abord, il l'empêchait, au début de sa grossesse, de faire le moindre effort physique qui pourrait nuire au bon développement embryonnaire de son futur fœtus ; puis il l'aidait dans ses tâches ménagères quotidiennes en s'appropriant à sa guise tout ce qui pourrait affecter la maturation et la croissance du futur bébé. Il s'attribuait, par exemple, les travaux les plus fatigants du ménage ; et il vaquait aux soins, même de la cuisine en préparant et en accommodant des bons petits plats pour les deux, car il avait

appris à cuisiner ses propres repas au cours de ses nombreux, longs et lointains voyages de jeune célibataire. Se faisant, il veillait aussi à ce qu'Aïcha mangeât bien en lui concoctant des plats garnis de viande et de poisson afin qu'elle soit assez forte et par là même qu'elle puisse bien nourrir son futur bébé pendant sa gestation latente. Dans ces circonstances, Kacem avait l'air de prendre une année sabbatique, un congé paternel en quelque sorte. Aïcha n'appréciait guère, car elle se souciait du bien-être de son mari qu'elle savait pertinemment en train de sacrifier pour elle son propre travail professionnel qu'il aimait tant. Elle entamait déjà son quatrième mois de grossesse qui progressait normalement, sans entrave particulière. Alors elle aussi, à son tour, avait décidé de venir à son secours, en lui demandant un beau soir, après leur dîner, de s'allonger tranquillement auprès d'elle pendant qu'elle lui préparait le fameux thé noir populaire, à la façon régionale du Sahel tunisien. Cette préparation, qui durait presque deux heures, servait à accompagner l'ambiance d'une longue soirée familiale. Elle consistait à faire cuire la même quantité de thé fort à trois reprises dans une théière appropriée. À chaque reprise, on laissait mitonner le thé suffisamment de temps, à feu doux, sur un « *kanoun* » conçu en terre glaise et rempli de petits morceaux de charbons de bois d'olivier, qui n'émanait pas beaucoup d'oxyde de carbone. Ainsi, on sirotait la première tournée du thé à forte concentration, et on savourait la deuxième et la troisième, de moins en moins concentrées, accompagnées de pignons, d'amandes ou de cacahouètes grillés, selon les moyens financiers. Pendant que le thé cuisait à son rythme imposé et que Kacem cassait avec ses dents les coquilles des amandes sèches, Aïcha lui exposait sa proposition, en commençant par le rassurer sur le fait qu'elle se sentait très

bien, qu'elle se portait à merveille et qu'elle était en excellente santé. Puis elle lui demandait simplement de reprendre le cours normal de son travail qui serait, de toute manière, bientôt limité au marché local des olives. En effet, l'hiver s'approchait avec une assez bonne olivaison en perspective, et de ce fait, Kacem n'aurait pas besoin de voyager loin. Il allait avoir suffisamment de travail dans le village avec le commerce d'olives. Par conséquent, il serait tout près d'elle à Ksiba. En outre, elle suggérait l'idée de faire appel à sa mère et sa petite sœur pour l'aider dans ses activités ménagères pendant la journée ; après tout, Aziza et Zeynab n'étaient pas tous les jours très occupées. Alternativement, Aïcha pouvait aller chez elles pour changer un peu d'atmosphère et réduire l'ennui de passer la journée seule à la maison. Après avoir terminé son exposé, Kacem acquiesça sans hésitation, car il pensait que la proposition d'Aïcha était de bon sens. De leur côté, Aziza et Zeynab étaient bien réjouies de se retrouver fréquemment ensemble.

Ainsi, tout se passait comme le prévoyait Aïcha, sa grossesse se déroulait merveilleusement bien jusqu'à son terme normal. En effet, petite de nature, elle restait ; un peu plus ronde avec un gros bébé dans son ventre, elle devenait ; mais de jour en jour embellie, elle ravissait ses proches. Évidemment, Kacem s'enivrait en la retrouvant le soir à la maison. À travers Aïcha, il se sentait emporté par l'extase d'un bonheur à deux, bientôt à trois, et plus tard au pluriel. De leur côté, Aziza et Zeynab se sentaient bien heureuses à la pensée qu'Aïcha portait en elle l'annonce prochaine de la bienvenue d'un nouveau-né et l'espoir de fonder une petite famille en état de démarrage, et peut-être en pleine expansion plus tard. Aziza avait la forte intuition, et peut-être l'intime

conviction, que le futur bébé était un petit garçon qui bougeait allégrement dans le ventre de sa mère. Elle l'avait même vu dans ses rêves, l'appelant même par son prénom, qu'elle avait fortement suggéré à ses parents. Aïcha et Kacem n'en voyaient aucune objection. En outre, lorsque la grossesse eut atteint le terme du septième mois, Aziza insista auprès de Kacem pour qu'il accepte son invitation d'emménager chez elle avec son épouse. Il accepta, jugeant qu'elle était pleine de bon sens. Il pensait que c'était dans l'intérêt de tout le monde et surtout celui d'Aïcha de se sentir bien entourée des siens en mettant au monde son nouveau-né dans un environnement plus confortable que celui de la petite maison louée, pour que ce dernier vive dans un milieu réconfortant, chez sa grand-mère qui l'avait tant souhaité et qui avait souvent rêvé de lui.

Après leur habituelle soirée du thé aux amandes et de quelques friandises, ils s'étaient couchés tard ce soir-là où il faisait bon dehors. La fin du printemps s'approchait avec un air tièdement parfumé d'un mélange miscible de végétations odoriférantes et de pétales aromatiques. Peu de temps avant le crépuscule du matin, au milieu des chants des coqs, Aïcha commençait à sentir des petites douleurs au ventre ; le bébé bougeait beaucoup plus que d'habitude ; et puis une perte d'eau tiède se fit sentir, dont elle connaissait préalablement bien la signification. Alors, elle sortit Kacem de son sommeil. Celui-ci réveillé alla à son tour frapper à la porte de la chambre d'Aziza qui se précipita auprès de sa fille, alors que Kacem continuait son chemin en allant comme une flèche chez la sage-femme, dada Halima, à la rescousse. C'était au début des moissons d'orge, au crépuscule du printemps, à l'aube de l'été, et plus précisément le 6 juin 1950 à 6 heures

du matin qu'Aïcha accouchait d'un gros petit garçon. L'intuition d'Aziza était donc juste. C'était moi qu'elle voyait dans ses rêves ; c'était moi qu'elle espérait voir dans sa vie ; et c'était elle qui avait choisi mon prénom. Je m'appelle donc Abdellaziz ; un nom composé de « *Abd* » (esclave, serviteur ou fils), « el » (l'article défini « le », signifiant l'unique ou le seul), et « *Aziz* » (cher, chéri ou bien aimé) ; *Abdellaziz* veut donc dire esclave, serviteur ou fils de Dieu (le seul, l'unique). J'aurais préféré Aziz tout court ; c'est exactement l'équivalent du féminin Aziza, ma grand-mère maternelle ; c'est plus facile à prononcer ; et je ne suis ni esclave ni serviteur. J'étais le bébé bien-aimé et adoré par ma toute petite mère, Aïcha, par mon père, Kacem, et par ma grand-mère, Aziza. J'étais l'Aziz du même trio pendant toute mon agréable enfance ; je restais leur Aziz durant ma belle jeunesse ; et je continuais à être l'Aziz de Kacem jusqu'au 17 octobre 1997, d'Aziza jusqu'au 29 novembre 1998 et d'Aïcha jusqu'au 18 février 2016.

Ksiba, le berceau de ma paisible enfance

Le hasard a fait que le chiffre 6 résume assez bien l'acte temporel de ma naissance. En effet, je suis né à 6 heures du matin, le sixième jour du sixième mois de l'année, et à six ans de l'année de l'indépendance de la Tunisie (1956) ; chiffre donc très facile à retenir comme celui de mon année de naissance (1950) qui était, à quelques mois près, juste au milieu du XXe siècle. Le hasard a fait aussi que d'autres chiffres qui se succédaient bien précédemment à l'année de ma naissance, en relation avec les trois personnes qui m'étaient et qui resteraient les plus chères dans ma vie, demeuraient facilement imprimés dans ma mémoire. 1910,

1920 et 1930 étaient respectivement les années de naissance de ma grand-mère, de mon père et de ma mère, qui avaient respectivement quarante, trente et vingt ans à ma naissance. Pendant toute mon enfance, j'étais le fils rêvé de ma grand-mère, l'espoir de ma mère et le chouchou de mon père. Bien évidemment, il y aura d'autres chouchous de mon père avec d'autres naissances, et surtout avec l'arrivée un peu plus tard de notre unique sœur qui était, elle, véritablement sa chouchoute, car je me souviens bien de leur relation privilégiée. Mais je dois reconnaître qu'avec le temps j'étais vraiment le fils rêvé de ma grand-mère Aziza, le fils qu'elle n'avait pas pu avoir avec le malchanceux grand-père Mohamed Rabbègue.

Ma mère et surtout ma grand-mère m'avaient souvent raconté que j'étais un gros bébé, et parce que mon père me gâtait excessivement en me gavant de confiseries et de gâteaux miellés et en me gorgeant de boissons sucrées, j'étais resté bien gros jusqu'au moins l'âge de trois ans. Et pour bien me convaincre plus tard de l'effet de cette obésité précoce, on s'amusait à m'expliquer que mon poids lourd était la cause essentielle de la forme légèrement arquée de mes jambes. En ce qui me concerne, je n'ai pas le moindre souvenir que j'étais gros ; il est vrai que je ne peux pas me remémorer du début de mon enfance, car mes vagues souvenirs commençaient à l'âge de mes cinq ans, lorsque ma petite sœur est née ; il est vrai aussi que la plus jeune photo que je possède de mon enfance datait seulement de 1957 ; c'était une photo de groupe avec mes camarades de classe préparatoire de l'école primaire ; j'avais à peine six ans. Dans cette photo, que j'ai toujours, je parais normalement maigrichon comme la plupart de mes camarades de l'époque. Mais pour ce qui est

de la forme de mes jambes, je pense qu'elle provenait tout simplement de l'héritage génétique de mon père qu'il possédait aussi légèrement arquées. D'ailleurs, ceci n'est qu'une des nombreuses ressemblances physiques et surtout comportementales dont j'évoquerai plus tard les plus importantes pour la circonstance.

L'essai de réconciliation de mon père avec ses parents et ses fréquents efforts de se rapprocher d'eux pour les préparer à m'accueillir dans ce monde avec tendresse et amour ne semblaient pas donner le résultat espéré. L'emménagement de mes parents, deux mois avant ma naissance, chez ma grand-mère Aziza n'avait pas arrangé les choses. Il avait même tellement empiré leurs relations que Mohamed et Amna n'étaient jamais allés voir leur premier petit-fils chez Grand-Mère Aziza. Malgré cette imperturbable froideur d'indifférence émotionnelle, ce coup-ci plus du côté de Grand-Père Mohamed que de Grand-Mère Amna, ma grand-mère Aziza avait une fois de plus cherché l'apaisement et la médiation en insistant auprès de mon père pour qu'il aille voir ses parents chez eux avec ma mère et moi dès que j'eus atteint l'âge de trois mois. Au début, mon père avait refusé par frustration de tempérament naturel de révolte, qui n'était d'ailleurs que de courte durée. Mais comme il avait toujours respecté son père, il avait finalement accepté de faire encore l'effort d'amadouer ses parents pour avoir la paix. Habituellement, c'était auprès de son père adoptif, l'oncle Ameur, que mon père trouvait refuge pour se plaindre, vider son cœur et éteindre son émotion. C'était ce bon et unique oncle paternel, qui possédait une large culture et un grand bagage intellectuel, mais aussi une noble valeur humaine, que Kacem utilisait comme médiateur pour user de son influence

sur son jeune frère Mohamed afin de le rendre plus compréhensible, plus docile et plus réconciliable. Mais malheureusement l'oncle Ameur n'était plus parmi nous à ma naissance. Il était en effet décédé le 6 avril 1948, à peine trois ans après le mariage de mes parents. Cette fois-ci, Kacem ne pouvait plus compter sur lui. Il devait donc se débrouiller tout seul pour apaiser l'atmosphère en allant les visiter chez eux. Pour ce faire, il avait convoqué son frère junior, Oncle Salem, qui n'était pas non plus en bons termes avec ses parents, car il allait épouser, sans leur consentement, une orpheline migrante, Faïza, originaire d'une région non développée à l'intérieur du pays. C'était une très belle jeune fille qui s'était déplacée à Ksiba avec sa mère et son petit frère à la recherche d'un travail saisonnier. Mon père avait donc ordonné à l'oncle Salem d'informer Grand-Mère Amna qu'il allait avec ma mère et moi passer la soirée à la maison. Et pour créer une atmosphère accueillante en minimisant les hostilités de mes grands-parents, il lui avait aussi ordonné de mettre au courant ses cinq tantes maternelles en les incitant à venir le soutenir et par la même occasion voir le bébé. Oncle Salem qui, comme tous mes oncles, obéissait aveuglément à mon père, mais qui, en plus, aimait très respectueusement ma mère, avait discrètement bien organisé ma première visite chez les grands-parents. En effet, avec la présence animée de mes grands-tantes paternelles, l'ambiance générale de la soirée était plutôt gaie et agréable pour mes parents qui craignaient le pire. On avait évité les blâmes et les remontrances habituelles. C'était donc une visite temporairement réussie, malgré la persistance d'une apparence particulièrement austère de mon grand-père. Mais mon père se sentait à l'heure déculpabilisé de sa

responsabilité humaine et de son devoir moral vis-à-vis de ses parents.

J'avais un peu plus d'un an et je commençais à peine à changer mes pas lorsque mon père se trouvait pour la première fois en différend avec Grand-Mère Aziza sur une affaire commerciale dans laquelle elle avait perdu presque tout l'argent qu'elle avait investi. En effet, mon père, voulant aider ses frères cadets à travailler au lieu de les voir glandouiller tous les jours dans le village, avait demandé à sa belle-mère de lui avancer un peu d'argent pour démarrer un projet commercial ambitieux, une sorte d'épicerie de gros. Il n'avait pas l'intention de changer son propre job de marchand ambulant qu'il adorait et qui lui réussissait bien. Non, son idée était plutôt d'impliquer ses frères, de leur apprendre le métier du commerce et de les rendre de plus en plus actifs et responsables dans la vie quotidienne. En faisant de la sorte, Kacem souhaitait montrer clairement à ses parents son esprit familial de solidarité et sa sensibilité compatissante vis-à-vis de la situation sociale de ses frères. Il espérait en même temps que cette solution économique pourrait améliorer ses relations avec eux, rendre l'atmosphère familiale un peu plus sereine et prouver que son indépendance dans sa vie conjugale ne signifiait pas l'abandon de ses parents. Grand-Mère Aziza trouvait que l'idée de mon père était pleine de noblesse ; elle était elle-même touchée de compassion et elle ne pouvait qu'approuver le principe. Cependant, elle avait essayé de prévenir mon père qu'économiquement, son projet commercial donnerait rapidement et à coup sûr des résultats désastreux. Elle pensait que ce genre de projet ne leur convenait pas car, étant tous analphabètes, ne sachant ni lire,

ni écrire, ni bien calculer, ils ne pouvaient pas se débrouiller avec le commerce qui était une tâche très difficile et compliquée pour eux, même si mon père devait les superviser de près. Elle avait suggéré vivement à son gendre d'orienter son projet plutôt vers l'élevage des bovins en commençant par leur acheter quelques vaches laitières. Ne pouvant pas persuader mon père du danger économique de son projet commercial et n'arrivant pas à le faire embrasser l'alternative agricole, elle ne pouvait que lui faire confiance en coopérant avec une part importante de ses économies pour le démarrage de l'épicerie. Au début, mon père veillait de près à la gestion quotidienne de l'affaire, et il restait vigilant à contrôler et bien superviser les activités et les attitudes de ses deux frères cadets, Oncles Boufarès et Nacer. Oncle Salem ne voulait cependant pas être impliqué, ni de près ni de loin, avec aucun membre de sa famille, car personne, sauf peut-être mon père, ne voulait ni admettre ni comprendre son désir d'épouser par amour Faïza, la belle Bédouine à la peau blanche comme de la chaux. Pendant les quelques premiers mois de la lune de miel de la petite entreprise, les affaires marchaient bien. Mais, dès que mon père commença à jeter peu à peu du lest lors de ses fréquents voyages, en lâchant la bride à ses deux frères, on n'avait même pas eu le temps d'observer le naufrage du projet et son effondrement rapide. Il était très étonnant de la part de mon père, qui était le mieux placé pour trop connaître ses deux frères, de les laisser agir à leur guise pour détruire tous les espoirs qu'il avait eus dans son projet pour eux. En effet, Oncles Nacer et Boufarès n'étaient pas à la hauteur de la tâche. Le premier, qui était plus jeune que le deuxième, était tout simplement un farfelu et un plaisantin, mais aussi un jaloux inconscient qui suivait sottement Oncle Boufarès qui, lui, était un malin renard, un

chafouin rusé et un envieux avide de concurrence déloyale. Il était le principal responsable de la débâcle. Il avait tout fait pour ruiner le projet de mon père en lui cachant son commerce parallèle ; il pensait le doubler en se mettant à son propre compte. Mon père était évidemment ébranlé par cet échec flagrant. Il était surtout humilié face à Grand-Mère Aziza qui avait pourtant essayé de le dissuader explicitement sur le plan économique tout en espérant qu'il se méfierait implicitement de l'attitude morale de ses frères. Furieux comme à son habitude, dans ces circonstances intolérables, mon père avait tenté à plusieurs reprises de faire avouer Oncle Boufarès du devenir des pertes énormes des marchandises. Il ne pouvait rien lui tirer, ni par des explications morales, ni par des châtiments corporels, ni par des punitions d'isolement, ni par privation de nourriture. Après avoir donc pressé l'éponge, mon père avait fini par la jeter, car il pensait qu'il y avait là-dessous une sorte de manigance entre Oncle Boufarès et Grand-Mère Amna.

Comme à son habitude, mon père avait non seulement assumé complètement la responsabilité de son erreur, mais il allait s'atteler à rétablir les comptes en travaillant plus vigoureusement tout en économisant plus pour rembourser surtout la part d'investissement qui devait revenir à Grand-Mère Aziza. Cependant, il ne souhaitait plus continuer à habiter chez elle, parce qu'il se sentait profondément blessé dans son orgueil et dans sa dignité. Il voulait donc retrouver son indépendance de vie conjugale quotidienne avec sa femme et son enfant, en dehors des deux familles, aussi bien de ses parents que de sa belle-mère. Cette fois-ci, ma mère s'y était opposée, car elle se sentait d'abord bien à l'aise dans la maison de son père, auprès de sa mère et de sa jeune sœur qui

n'y étaient pour rien dans cette affaire, en plus elle était enceinte et sa grossesse était déjà bien avancée. Mais étant résolument décidé à déménager, et voyant que ma mère tenait fermement à ne pas bouger, mon père était bizarrement amené à opter pour un chantage en me retenant avec lui pendant quelques jours, dans sa chambre chez ses parents. Puis s'apercevant de sa grosse bêtise et craignant son effet délétère sur l'état de santé de ma mère et de son futur bébé, il me ramena finalement la voir et me laissa dormir chez elle sans lui qui continuait à montrer son mécontentement d'un air renfrogné. Nous étions, somme toute, en présence de deux amoureux qui boudaient réciproquement. Que faire ? C'était encore une fois la raisonnable, la sensée et la judicieuse grand-mère Aziza qui allait trouver une issue d'apaisement en faisant pression sur sa fille pour qu'elle accepte de suivre son mari, car elle était persuadée que son gendre voulait psychologiquement résoudre son problème seul, au sein de sa petite famille, mais en dehors du reste. Aziza avait confiance en la capacité de son gendre de surpasser cette difficulté du moment. Après avoir écouté attentivement le raisonnement de sa mère, Aïcha s'était résignée à suivre ses conseils. Mais pour la consoler de son côté, Kacem avait cette fois-ci trouvé une bien meilleure petite maison à louer que la première ; en plus, elle se trouvait juste à une centaine de mètres entre le centre du village et la maison d'Aziza ; ce qui n'avait pas déplu à ma mère, elle qui ne souhaitait pas s'éloigner de sa mère et de sa jeune sœur. À peine deux mois après notre déménagement, et presque deux ans après ma naissance, mon premier petit frère naquit dans la nouvelle petite maison du Rahba. Mon père l'appela Ameur, à la mémoire de son oncle et père adoptif, et en reconnaissance de l'influence de sa bonne éducation et de ses

bienfaits humains. Dès la naissance de mon petit frère Ameur, je rejoignis Grand-Mère Aziza pour dormir chez elle, auprès d'elle, dans sa chambre. Depuis, je ne l'avais jamais quittée jusqu'à mon départ en France en 1971. Mes parents et leur nouveau-né étaient restés dans cette maison un peu plus de trois ans, du moins jusqu'à quelques mois après la naissance de ma petite sœur que mon père attendait avec impatience, et qu'il appela Jamila qui veut dire « jolie », certainement à ses yeux. Mais Jamila était en réalité enregistrée dans l'acte communal de naissance sous le nom de Souad, qui veut dire « bonheur ». D'ailleurs, mon père était tellement comblé de bonheur par cette naissance féminine qu'il ne cessait de répéter qu'elle lui portait chance dans ses affaires, car elle coïncidait avec le rétablissement de ses comptes et le remboursement des dettes occasionnées par ses frères.

J'avais cinq ans lorsque ma petite sœur vint au monde. Je me souviens bien de sa naissance, car j'étais en train de jouer dehors avec mon père lorsque quelqu'un de la famille est venu lui chuchoter quelques mots à son oreille. À ce moment-là, et d'un seul coup, il m'a soulevé très haut avec ses mains en criant joyeusement à plusieurs reprises « je le savais, je vous l'avais dit », puis il m'a serré dans ses bras en m'embrassant fortement. En voyant mon père irrésistiblement radieux, j'ai compris qu'il était réellement content, heureux et ravi d'avoir une fille. Il avait raison de l'être, car il n'y en aurait pas d'autres ; elle sera l'unique sœur, née chronologiquement, au milieu de deux grands et deux petits frères. En cette année de 1955, j'avais de vagues souvenirs d'enfance qui m'indiquaient que nous étions à la veille de quelques célébrations, que cette année-là était le prélude d'heureux événements qui se passeraient très

prochainement et que, sans le savoir avec précision, la suivante allait être une année d'espoir et d'espérance pour la Tunisie. Quels étaient donc les signes annonciateurs de ces événements ? Tout d'abord je voyais, partout dans notre quartier, des guirlandes de couleurs variées qui étaient suspendues entre plusieurs murs opposés et qui décoraient les petites ruelles du village. Pour la première fois, à l'occasion de la grande fête de l'Aïd-el-Fitr, qui commémorait la fin du mois de Ramadan, on voyait les murs et les rues du village ornés non seulement de festons, mais aussi de beaucoup de drapeaux rouge et blanc et des photos de Bourguiba. Ces images de Ksiba ne représentaient en effet qu'un avant-goût d'ambiance de célébration nationale, d'une part, du retour, le 1er juin 1955, de Bourguiba dans le pays natal après plus d'un an d'exil forcé en France, et d'autre part, des conventions d'autonomie interne de la Tunisie signées à l'hôtel Matignon le 3 juin 1955 et ratifiées le 31 août de la même année. Ensuite, j'observais un autre signe indicateur de la préparation d'une célébration cette fois-ci plutôt familiale. Je voyais presque tous les jours beaucoup de réunions familiales inhabituelles chez Grand-Mère Aziza. En effet, conduites par Grand-Mère Chelbia, des grands-tantes et même des voisines venaient à tour de rôle chez Grand-Mère Aziza et Tante Zeynab pour les aider à faire plein de choses. Il y avait des jours où elles battaient, lavaient et dégraissaient la laine de brebis ; et dès que celle-ci était séchée, elles passaient ensemble plusieurs jours à faire un vrai travail à la chaîne qui consistait à la carder, à la peigner et à la filer pour tisser des couvertures d'hiver. On avait tous compris que ce grand travail féminin allait servir à constituer une bonne partie du trousseau de mariage de ma tante Zeynab. Mais ces réunions presque quotidiennes n'étaient pas terminées, car d'autres jours, ce monde féminin se réunissait encore pour s'organiser aussi à la

chaîne en passant aux tamis de différentes tailles du blé tendre moulu afin d'extraire les différents éléments composant la farine blanche pour faire du pain et de la pâtisserie, et la semoule pour la préparation du couscous. Ces grandes quantités de farine et de semoule allaient aussi servir à nourrir les invitées du futur mariage de ma tante Zeynab. Enfin, le troisième signe annonciateur d'une prochaine année particulière me concernait personnellement. Au début, je ne comprenais pas pourquoi mon père, qui ne m'amenait presque jamais à l'école coranique, se mettait d'un seul coup à le faire régulièrement, lui qui n'était même pas régulier dans la pratique de ses cinq prières quotidiennes. Mais lorsqu'il avait commencé à me prendre à part tous les soirs, pendant à peu près une heure, pour m'apprendre à lire, à écrire l'alphabet français et à m'initier au calcul mental dans les deux langues, j'avais deviné que mon année d'apprentissage scolaire allait bientôt arriver. Il m'avait en outre expliqué la logique de son approche pédagogique. Il pensait que l'école coranique était un bon lieu d'appréciation de l'arabe littéral et d'entraînement à la mémorisation, car en répétant plusieurs fois par jour la lecture des sourates, on devait arriver à les retenir par cœur. Ce genre de répétition était pour lui, en quelque sorte, un bon entraînement du cerveau pour améliorer la mémorisation et les facultés intellectuelles, à la manière de l'entraînement physique qui optimiserait les performances sportives. Il pensait aussi que ses séances particulières de français étaient une manière de me préparer très tôt à l'articulation et à la prononciation correcte de la langue. En réalité, comme le calcul mental était le point fort de mon père, il prenait plaisir à me faire des tests de performance comme si c'était pour se tester lui-même. Je dois dire que la plupart de ces sourates, que j'ai apprises pendant cette année coranique, sont restées, jusqu'à présent, presque

toutes bien ancrées dans ma mémoire. La raison essentielle à cette mémorisation durable est que ces sourates coraniques, que je mémorise encore, sont écrites dans un beau style poétique et pléonastique. Je dois aussi dire que, comme mon père, je trouvais que l'apprentissage au calcul mental était bien utile dans la vie pratique, y compris de nos jours.

L'année 1956 était donc bien une année particulièrement bonne pour la nation tunisienne, pour la famille du côté maternel et pour moi-même. D'abord ce jour du 20 mars, les Tunisiens étaient dans un état d'exaltation provoquée par la joie de se sentir revivre une autre vie dans un pays indépendant ; ils étaient aussi en extase devant leur leader Bourguiba qui était pour beaucoup pour cette belle arrivée surprise par sa rapidité inattendue. En effet, à peine les conventions d'autonomie interne de la Tunisie signées le 3 juin 1955 que le régime de cette autonomie entrait en vigueur le 31 août de cette même année et que la Tunisie accédait à son indépendance totale de la France le 20 mars 1956. Les 200 jours d'application de ces conventions paraissaient étonnamment courts alors qu'on prévoyait des mesures transitoires qui pouvaient être étalées sur une période allant de deux à vingt ans. La lutte idéologique qui opposait Salah Ben Youssef à Habib Bourguiba et l'habilité manœuvrière de ce dernier étaient probablement les deux facteurs précurseurs et les moteurs accélérateurs de la fin précoce de l'autonomie interne et de l'accession rapide à l'indépendance du pays. La France, qui craignait le panarabisme et le maghrebisme de Ben Youssef, avait privilégié le dialogue avec le leader Bourguiba qui prônait l'ouverture de sa politique vers l'Occident. Ce 20 mars 1956 était donc, à Ksiba comme dans tous les villages et toutes les

villes de Tunisie, le premier jour de fête officiellement nationale où des fanfares, des tambours, des tambourins, des trompettes et des cornemuses annonçaient bruyamment l'appel à la participation festive.

Ensuite, 1956 était aussi l'année du mariage de Tante Zeynab ; mais contrairement à ma mère qui s'était mariée en automne, Tante Zeynab n'avait pas échappé à la tradition générale de la région qui voulait que presque tous les mariages se célèbrent après la cueillette des olives. Ainsi, les festivités nationales de l'indépendance achevées, ma tante se mariait avec son arrière-cousin maternel (le petit-cousin de Grand-Mère Aziza), Hossein. Celui-ci était assez bien éduqué, mais son unique grand frère, Ali, qui était analphabète, travaillait avec son père comme laitier. C'était une famille de petits cultivateurs qui vivaient dans l'aisance par l'ardeur de leur travail quotidien. Tout ce dont je peux me souvenir de ce mariage, c'est que je m'étais bien accroché derrière une de ces charrettes qui transportaient le gros trousseau de ma tante jusqu'à la maison de son futur mari. Mais je me souviens très bien que le mariage de Tante Zeynab avait laissé un grand vide dans la maison ; je m'y sentais tristement seul, la nuit, avec Grand-Mère Aziza. C'était pour cela que peu de temps après le mariage de ma tante, mes parents, mon frère et ma sœur nous avaient rejoints sans plus tarder. D'ailleurs, il n'y avait aucune raison de ne pas le faire, car il n'y avait aucune obstruction à ce réaménagement familial. En fait, depuis le mariage de Tante Zeynab, nous étions toujours une famille unie avec Grand-Mère Aziza qui ne nous avait jamais quittés jusqu'à son vrai jour du départ pour toujours.

Enfin, 1956 était aussi l'année de mon sixième anniversaire ; j'avais donc l'âge de commencer ma scolarité au mois de septembre de cette même année. Quelle bonne coïncidence et quel privilège de commencer mon instruction juste six mois après la naissance de la nouvelle nation indépendante, celle de mon pays natal ! Mes copains et moi devions être les futurs cadres, les piliers d'espoir et d'espérance de cette Tunisie nouvelle qui devait sortir de son sous-développement pour être, à court terme, un pays en voie de développement, et à long terme, peut-être même à moyen terme, une nation pleinement développée. En tout cas, c'était le rêve de Bourguiba qui pariait sur l'avenir de son pays pour bâtir une Tunisie moderne où les filles et les garçons participaient en commun et à égalité à son édification, à son aménagement territorial, bref à son développement régional, rural et urbain. Malgré sa petite superficie qui totalise à peine 164 000 km^2, la Tunisie est bordée au Nord et à l'Est d'un long littoral méditerranéen avec de beaux rivages et de belles plages qui attirent les vacanciers à la recherche du repos, de la tranquillité et du beau temps. Malgré la non-abondance de ses ressources naturelles, la Tunisie est un pays agricole avec ses variétés d'arbres fruitiers, ses champs de cultures céréalières, ses oasis de palmeraies et de dattiers, et surtout ses oliviers dont certains datent des Romains ; d'ailleurs ne l'appelait-on pas jadis « le grenier de Rome » ? En cette année 1956, la Tunisie indépendante ne comptait qu'à peine trois millions et demi d'habitants, dont la moitié de cette petite population avait moins de 20 ans. C'était peut-être là où se cachait son plus grand challenge, mais c'était aussi là où résidaient sa plus grosse richesse et surtout son plus grand investissement. En effet, étant un grand visionnaire, Bourguiba craignait d'abord que la croissance rapide de la

natalité engendre l'abondance d'une enfance mal nourrie et mal soignée, et l'augmentation d'une jeunesse sans emploi. C'était pour cela qu'il s'était attelé sans plus attendre et sans relâche à mettre en œuvre non seulement un programme efficace de contraception préventive, mais aussi l'accès à l'interruption volontaire de grossesse qui était d'ailleurs légale en Tunisie bien avant la loi Veil en France. La grande vision de Bourguiba pour l'avenir du pays portait en même temps sur cette même jeunesse qu'il voulait bien éduquée, parce qu'elle était la clé du devenir de la Tunisie. C'était pour cela qu'il s'était aussi attelé sans plus attendre et sans relâche à mettre en œuvre un programme rigoureux d'éducation nationale bilingue. C'était du sérieux, car on lui consacrait plus de la moitié du budget de l'État. Comme celui du domaine de la santé, où toute la population y avait droit d'accès gratuitement, ce programme de scolarisation concernait toutes les filles et tous les garçons. On avait commencé à bien convaincre, avec pédagogie, mais aussi avec beaucoup d'instance, les parents et surtout les pères conservateurs que l'éducation de leurs filles ne pouvait être que bénéfique, d'abord pour elles, ensuite pour les familles concernées, enfin et surtout pour le pays. C'était pour cela d'ailleurs que le Code du statut personnel (CSP), visant entre autres choses à instaurer l'égalité entre l'homme et la femme, à établir le mariage civil et à abolir la polygamie, était promulgué et entré en rigueur très rapidement, quelques mois après le jour de l'indépendance.

En cette première année d'indépendance du pays, le premier jour d'école était pour moi comme pour la plupart de mes copains un jour particulièrement heureux dans notre vie d'enfance. Il y avait cette année-là deux petites écoles

primaires à Ksiba ; celle des filles était fraîchement construite et celle des garçons était plus ancienne. Oui, en effet, pendant cette année-là et les quelques années qui avaient suivi, les filles et les garçons faisaient école à part, mais pas pour longtemps ; c'était juste un départ en douceur, une démarche temporellement progressive qui permettrait aux éducateurs de roder les parents conservateurs à se familiariser avec une société moderne en pleine mutation des mœurs. Nous, les garçons, étions assez nombreux dans notre seule classe de cours préparatoire (CP). Il y avait, en effet, dans cette classe tous les élèves du village ayant l'âge normal de scolarité, et d'autres un peu plus âgés qui n'avaient pas pu commencer à temps leur enseignement dans un établissement scolaire laïc. En ce premier jour d'école, qui débutait à l'époque le 1er octobre, nous étions tous accompagnés par des adultes, beaucoup par leurs pères et certains par leurs oncles ou leurs grands frères. En dehors de ce premier jour, tous les élèves allaient à l'école par petits groupes de voisinage ou de quartier. Nous n'avions pas besoin d'être accompagnés tous les jours par des adultes ; tous les chemins du village, qui menaient à notre école, ne présentaient aucun risque de circulation de véhicules motorisés, car il n'y en avait pas à Ksiba. Nous étions tous proprement habillés dans notre chère école et devant notre respectueux instituteur, pauvres et moins pauvres, ce premier jour comme tous les jours d'école d'ailleurs. Tous les élèves recevaient gratuitement des fournitures scolaires de base, comprenant les livres de lecture, les cahiers d'écritures et de devoirs, les buvards, les ardoises, de la craie blanche, les plumes et les porte-plume. La plupart des élèves, qui étaient issus de familles pauvres, mangeaient gratuitement à la cantine de l'école. Nous appelions notre instituteur bien-aimé monsieur Chèdli. Oui,

nous l'aimions beaucoup et, réciproquement, il nous adorait tous. Lui, il s'habillait élégamment, en costume trois-pièces taillé sur mesure et une cravate. Il n'était pas originaire du village, mais il avait loué une petite maison à Ksiba, pour lui seul en tant que célibataire, pendant l'année scolaire qu'il passerait là. Les copains qui habitaient à côté de sa petite maison passaient tous les jours par chez lui pour faire le chemin de l'école en sa compagnie. Chemin faisant, les élèves se disputaient entre eux pour avoir l'honneur de porter son beau cartable en cuir. Pour faire plaisir à tout le monde, Si Chèdli avait fini par établir une liste désignant les noms d'élèves qui devraient, à tour de rôle, porter son cartable, du lundi au samedi de chaque semaine. En classe, en plus de notre leçon quotidienne d'éducation civique, Si Chèdli nous apprenait, pendant cette première année d'école, à lire, à écrire et à calculer. Il faisait aussi réciter chacun de nous par cœur de très courts poèmes ; puis il nous faisait chanter tous ensemble quelques chansons d'enfants. Les cours étaient enseignés exclusivement en arabe, pendant les deux premières années primaires. Ce n'était qu'en troisième année, ou cours élémentaire de deuxième année (CE2), qu'on commençait à apprendre le français. Je me souviens qu'à partir de cette première année de cours préparatoire (CP) et jusqu'à la quatrième année primaire, ou cours moyen de première année (CM1), le meilleur élève de notre classe s'appelait Amor Kridène. Il était constamment le premier de la classe ; personne n'a pu le battre pendant ces quatre années primaires. Le deuxième et le troisième rang de la classe oscillaient alternativement entre mon copain Slah Baccouche et moi-même. Amor avait, cependant, un an de plus que nous deux. C'était pour nous trois et pour beaucoup d'autres copains un plaisir d'apprendre. À la fin de cette année

scolaire, nous étions donc passés avec succès en deuxième année, ou cours élémentaire de première année (CE1). Certains de mes copains avaient redoublé. Redoubler une première année d'école primaire peut paraître, de nos jours, choquant, mais le programme éducatif de Bourguiba visait la rigueur et l'excellence pour sortir le pays du sous-développement ; il voulait la réussite qualitative, mais pas quantitative, des enfants de la nouvelle Tunisie. L'avant-dernier jour de notre première année d'école était réservé pour célébrer, dans la joie, la fin d'année scolaire et le début des grandes vacances de l'été. Tous les parents d'élèves et leurs proches étaient invités, par notre directeur d'école, à cette grande fête. Le dernier jour était consacré au nettoyage à fond de notre école. Tous les élèves, sans exception, devaient participer à bien nettoyer la cour de l'école, les salles de classe, les chaises, les bancs et les tables. Ce jour-là, et avant qu'on soit fatigués par ces travaux de grand ménage, Si Chèdli nous prit lui-même en photo de classe que j'ai gardée précieusement avec moi depuis juin 1957 jusqu'à nos jours ; cette unique photo de ma jeune enfance, avec mes copains de classe, me rappelle toujours que ma première année scolaire était certainement le meilleur souvenir de cette période. Je regrette cependant que Si Chèdli n'apparaisse pas avec nous sur la photo de classe, et de n'avoir jamais su ce qu'il était advenu de lui après cette merveilleuse année scolaire passée en sa compagnie.

J'avais sept ans à la fin de ma première année d'école. Mon père était content de mes résultats scolaires. C'était les grandes vacances de l'été qui commençaient au début du mois de juillet. Pendant ces trois mois de vacances, la plupart de mes copains d'école laïque fréquentaient, tous les jours au

début de la matinée et à la fin de l'après-midi, l'école de récitation coranique. Moi je n'allais que très irrégulièrement à cette *madrasa* et mon père ne m'y obligeait pas. Selon mon humeur et mon désir personnel, j'y allais de temps en temps pour accompagner un petit-cousin de ma mère, Béchir, lorsqu'il insistait, ou pour passer le temps quand je m'ennuyais. Je passais cependant la grande majorité de mes vacances à la campagne en compagnie de ma grand-mère Aziza. Nous amenions notre petit âne transporteur et notre vache laitière. Mon principal rôle consistait à surveiller celle-ci à ne pas manger les céréales de nos petites plantations pendant qu'elle broutait de l'herbe fraîche qui poussait sauvagement sur les bordures de ces petits champs de blé ou d'orge, et le long des cactus qui les clôturaient. Ma grand-mère, quant à elle, avait un rôle de vrai cultivateur qui consistait à faucher le blé ou l'orge que son frère, Oncle Hmeyed, le père de Béchir, se chargeait plus tard de transporter sur une charrette tirée par un cheval pour les déposer sur un terrain vague, plat et dur, avant de procéder au battage et à l'égrenage du blé. Pour ce faire, il étalait d'abord les céréales accumulées sur une large surface circulaire afin de les écraser en tournant en rond pendant qu'il s'asseyait sur une machine appropriée, tirée par son cheval ; cette machine était une sorte de batteuse qui disposait, en dessous du siège d'Oncle Hmeyed, de quelques rangées de disques circulaires bien aiguisés qui roulaient en écrasant et en égrenant les céréales ; il isolait ensuite les pailles du foin proprement dit, en l'entassant dans un coin du terrain, avant de procéder enfin à l'extraction des grains du blé en dispersant la dernière mixture céréalière vers le ciel avec des gestes répétés au milieu d'une atmosphère ventilée par un air doux. En effet, cet ancien procédé d'égrenage du

blé et d'extraction des grains consistait plus précisément à parsemer dans l'espace environnant le mélange de foin et de grains par petits coups, d'abord à l'aide d'une fourche puis d'une pelle en bois en s'aidant de la ventilation de l'air qui permettait de séparer efficacement les grains lourds du blé des petites fibres légères du foin. Cela étant dit, en plus de son travail prioritaire de moissonneuse, ma grand-mère arrachait aussi, de temps en temps, les herbes sauvages qu'elle trouvait sur son chemin de moisson. Ces herbes fraîchement recueillies servaient à nourrir nos lapins, notre âne, notre vache et son veau. Par ailleurs, c'était là, au milieu de notre petite campagne, à deux ou trois kilomètres de Ksiba, que j'avais commencé à bien connaître mon copain Hachemi, devenu depuis mon ami de toujours. Il venait aussi avec ses parents qui possédaient un petit champ avoisinant, de culture céréalière ou maraîchère. Lorsque nous jouions ensemble ou lorsque nous aidions les parents dans leurs propres tâches, j'attachais ma vache laitière au pied d'un arbre. Quelquefois, quand il ne faisait pas très chaud, ma grand-mère s'arrangeait et s'organisait avec la mère de mon copain Hachemi afin d'amener nos repas de midi pour les prendre ensemble sous l'ombre d'un grand olivier. Après une longue sieste bien méritée, et dès que l'air devenait moins chaud et plus doux, nous reprenions nos tâches d'attribution. À la fin de la journée et avant le coucher du soleil, j'aidais ma grand-mère à atteler notre âne, en lui endossant son modeste barda comprenant une simple et longue selle, qui épousait tout son dos, sur laquelle deux couffins, fabriqués en jonc, pendaient solidairement de part et d'autre de la selle. Ma grand-mère se chargeait ensuite de bourrer les deux couffins avec la quantité d'herbe qu'elle avait collectée pendant la journée. Puis elle m'ordonnait de monter sur le dos de l'âne, alors qu'elle

rentrait à pied malgré sa fatigue de la journée. Ce qui m'impressionnait chez ma grand-mère, c'était son énergie, sa légèreté et sa rapidité. D'ailleurs, en rentrant de notre campagne, elle me devançait, avec mon âne et ses charges, au moins d'une vingtaine de mètres avant notre arrivée finale devant la maison.

Lorsque la saison des moissons prenait fin, Grand-Mère Aziza trouvait une autre occupation quotidienne pour son plaisir personnel, pour le nôtre, mais aussi pour celui de notre vache et de son veau. En effet, elle se levait tous les jours très tôt, au crépuscule, pour aller nous cueillir des figues de barbarie de saison. Elle cueillait d'abord ces fruits sur les hauts cactus à l'aide d'une longue perche appropriée ; elle les étalait ensuite par terre sur l'herbe sauvage ; puis elle les nettoyait bien efficacement de leurs très nombreuses fines épines, avec une branche d'olivier ou une botte de paille qu'elle faisait passer plusieurs fois sur les peaux des figues en faisant des mouvements répétés de va-et-vient de façon à les faire rouler sur l'herbe. Une fois nettoyées, elle mettait ces figues dans un grand panier de paille qu'elle portait sur sa tête jusqu'à la maison. Elle se faisait curieusement, pour ainsi dire, un vrai plaisir à cueillir ces figues fraîches des cactées, car elle aimait réellement ces fruits qu'elle mangeait à volonté, bien qu'elle ne fût jamais une femme gourmande. C'était, en quelque sorte, un fruit qui avait toujours flatté le palais de ma grand-mère. En réalité, nous aimions tous, dans la famille, ces figues de barbarie, surtout celles des cactus qui poussaient dans les petits champs sablonneux de notre campagne, et qui avaient la pelure épaisse et verte à l'extérieur et le fruit jaunâtre et ferme à l'intérieur. Celles-ci avaient le goût légèrement acide, mais bien sucré. Les épluchures de ces

figues servaient en outre à nourrir notre vache et son veau qui raffolaient et appréciaient le goût légèrement sucré de ce dessert particulièrement juteux. Lorsqu'il avait plu la veille, je demandais à ma grand-mère de l'accompagner à la campagne, non pas pour l'aider à cueillir les figues de barbarie, car elle ne me le permettait pas par crainte de me remplir le corps et surtout les mains de ces très fines épines, mais pour ramasser des escargots sauvages qui abondaient généralement après une bonne pluie. Ce faisant, et voyant que j'amenais l'âne, grand-mère profitait de l'occasion pour cueillir une plus grande quantité de figues de barbarie, dont elle distribuait une partie aux voisins de notre impasse. Ce jour-là, ma récolte d'escargots était aussi bonne. Tout le monde, dans la famille, était content de mon exploit, pour la simple raison que nous étions tous d'une grande faiblesse envers ces petits escargots gris, bien recherchés pour la cuisine, que nous aimions tous manger avec un grand appétit. Mais avant de consommer ces mollusques, il fallait les nourrir, pendant deux ou trois jours, d'un peu de semoule de blé complet pour les vider naturellement de leurs déchets. Une fois nettoyés intérieurement, on les faisait bouillir dans l'eau avant de les cuisiner dans une sauce à la tomate accompagnée d'un peu d'oignons et de fèves fraîches. Pour manger ces escargots, on apprenait traditionnellement à les percer légèrement, au dos, avec nos dents et à les sucer, par-devant, avec notre bouche et notre langue en fermant étanchement les bords de leurs ouvertures avec nos lèvres. Ainsi, la pression négative, créée par l'aspiration, permettait de collecter la chair de l'escargot dans la bouche pour enfin la manger, accompagnée des fèves et d'un morceau de pain préalablement trempé dans la sauce de tomate. Lorsqu'on mangeait ce plat d'escargots à plusieurs, autour d'une table

familiale, les bruits de ces succions formaient, à vrai dire, une sorte de chorale buccale infernale pour l'oreille. Pour ceux qui n'arrivaient pas à utiliser cette technique traditionnelle d'aspiration buccale, la chair de l'escargot pouvait être tout simplement sortie de la coquille à l'aide d'une épingle ou d'un bâtonnet en bois qui ressemblait à un cure-dent.

Ces escargots me donnent l'occasion d'ouvrir ici une parenthèse pour faire une remarque tout à fait personnelle sur les traditions qui nous rendaient tous accoutumés à manger avec plaisir ou à détester avec dégoût, voire avec sursaut, un produit comestible, sans qu'il y ait pour autant d'interdits religieux. En effet, l'attrait et la tentation ou au contraire la répulsion et le rejet du produit en question ne pouvaient se justifier d'aucune logique valable, ni celle de son délice ou de son supplice. Sans se noyer dans les généralités, et pour étayer mon argument avec pédagogie, je prends précisément deux exemples qui m'ont toujours fait réfléchir quand ils revenaient dans ma curieuse pensée. Ces deux exemples qui sont diamétralement opposés, quant à leur consommation ou à leur répulsion en Tunisie, sont en effet celui des escargots et celui des grenouilles. Dans le premier cas, la grande majorité des Tunisiens, surtout ceux de la région du Sahel avec Sousse et ses environs, raffolaient depuis longtemps de ces mollusques gastéropodes terrestres. Alors que dans le deuxième cas, il n'était pas question pour ces mêmes Tunisiens, pas seulement de manger, mais même de penser à goûter un petit morceau d'une cuisse savoureusement cuisinée de cet amphibien nageur. Quand on pense *a priori* à ces deux exemples particuliers, sans préjugés, mais avec un peu de lucidité et de clairvoyance, on ne peut s'empêcher de se demander comment on pouvait se

régaler, en mangeant quelquefois à outrance, de ces colimaçons invertébrés au corps mou, à la chair flasque et qui possèdent en plus des cornes portant les yeux. Et comment pouvait-on expliquer, en même temps, la répulsion grimacière et le refus total de goûter à une viande provenant d'un batracien qui vivait proprement dans l'eau des rivières et dont la cuisse cuisinée ressemble à celle d'un petit pigeon ? Ces interrogations ne peuvent être expliquées ni par une saveur appétissante, délectable et exquise pour un produit, ni par un goût insipide, déplaisant et rebutant pour un autre.

L'été est la saison d'autres variétés de fruits méditerranéens, dont les poires et les figues. Nous possédions un grand poirier et trois figuiers dans notre jardin potager, situé dans l'impasse à quelques mètres de la maison de Grand-Mère Aziza. Je passais beaucoup de temps dans ce petit jardin, dans l'ombre de ces arbres fruitiers, en compagnie de mon petit frère Ameur. Nous jouions souvent à la balançoire que nous installions nous-mêmes en accrochant tout simplement une corde à une grosse branche dénudée et solide du grand poirier. Au fur et à mesure que les figues ou les poires mûrissaient, j'aidais ma grand-mère à les cueillir pour le plaisir de notre consommation familiale. L'été était aussi la saison de la forte chaleur que nous supportions, au milieu de la journée, par une longue sieste dans nos anciennes chambres qui étaient convenablement construites avec des murs épais, des hauts plafonds et des petites fenêtres qui, munies d'épaisses persiennes en bois et protégées par des rideaux, ne laissaient passer aucun rayon solaire et empêchaient la chaleur de se diffuser dans les chambres où nous dormions. Les portes d'entrée et les fenêtres s'ouvraient sur la grande cour de la maison en direction de l'est ou du sud

pour que les hauts murs nous garantissent de l'ombre devant les chambres à coucher, dès le début de l'après-midi. Cependant, bien que la mer ne fût qu'à cinq kilomètres de Ksiba, nous n'allions presque jamais nous amuser ou nous rafraîchir à la plage qui était réservée aux riches citadins de la ville de Sousse. Quelques familles de fonctionnaires du village qui prenaient des vacances saisonnières et, paradoxalement, d'autres familles pauvres qui n'avaient pas d'occupations estivales pouvaient se permettre de camper sauvagement au bord de la mer sur la plage de Sidi Abdelhamid, en y installant des tentes artisanales qu'elles utilisaient comme résidences secondaires, en s'y entassant inconfortablement à plusieurs, pendant plusieurs semaines de l'été. Mon père, qui était toujours très occupé l'été avec son commerce de laine qu'il amenait des régions intérieures du pays, n'avait pas le temps de nous proposer une telle solution de camping. En plus, comme lui-même n'aimait pas dormir en dehors de sa chambre, et encore moins sous une tente, il ne voulait pas non plus nous laisser passer des nuits entières seuls, au bord de la mer, sans la compagnie d'un adulte masculin, puisqu'en cet été de 1957, notre famille n'était composée, en dehors de mon père, que de deux femmes et de trois enfants en bas âge, incluant Grand-Mère Aziza, ma mère, mon petit frère Ameur, ma petite sœur Jamila et moi-même.

Quelques mois après le mariage de Tante Zeynab, Grand-Mère Aziza avait demandé à l'oncle Othman d'entamer les démarches nécessaires qui devaient amener ma mère et sa sœur à départager équitablement l'héritage de leur défunt père, le malchanceux grand-père Mohamed Rabbègue. En ce qui concerne les 300 oliviers et les quelques petits champs de cultures céréalières, la tâche d'un expert expérimenté du

village était pratiquement sans difficulté. En effet, il avait commencé par diviser équitablement chacun des champs d'oliviers et chacune des plantations en deux parts. Puis il avait expliqué son travail de subdivision à l'oncle Othman et à Grand-Mère Aziza, avant de montrer, à ma mère et ma tante, les deux listes des parts qu'il allait leur proposer par tirage au sort. Il avait ensuite constitué deux bulletins secrets comprenant chacun une liste des parts qu'il avait préalablement établie et montrée aux deux principales héritières. Il avait enfin demandé à chacune d'elles de prendre au hasard un bulletin contenant leurs parts d'héritage agricole. Il faut aussi noter que l'expert en question n'avait pas oublié d'extraire préalablement la part qui revenait à Grand-Mère Aziza. C'était le huitième de l'héritage de son défunt époux, selon la loi d'héritage de la Tunisie indépendante. Depuis ce partage pragmatique, qui n'était pas officiellement enregistré chez un notaire, les deux familles de ma tante et de ma mère avaient exploité chacune de son côté leur part agricole d'une manière indépendante en se conformant à ce vieux compromis de partage officieux. En ce qui concerne les propriétés urbaines au sein même de Ksiba, le défunt grand-père avait laissé, en héritage, la maison de l'impasse où nous habitions, le petit jardin potager de la même impasse avec son poirier et ses trois figuiers, et un autre plus grand terrain nu qui servait jusqu'alors à la culture céréalière ou potagère. Ce terrain qui se trouvait à une bonne distance de la maison de l'impasse était idéalement situé au bord de la route principale de Sousse pour servir éventuellement à la construction d'une future maison. La question était donc : comment départager la maison et ces deux lots de terrain ? La réponse n'était pas facile. Cependant, le même expert du village avait fait l'effort de proposer trois

solutions : la première, qui était la plus simple, mais qui présentait une dislocation dichotomiquement draconienne, consistait à diviser tout en deux parts égales ; dans la deuxième solution, qui était un peu mitigée, on proposait d'attribuer au sort à l'une des deux héritières le petit jardin potager et à l'autre le grand terrain, et de partager la maison en deux maisonnettes, avec ce qu'on pouvait imaginer d'agencements compliqués et de travaux coûteux ; dans la troisième solution, qui était la plus osée et la plus futuriste, l'expert conseillait de choisir à l'amiable entre la maison et l'ensemble des deux terrains non bâtis, en fonction des besoins de chacune des deux familles. Dans les trois cas de figure, il y avait beaucoup de réflexion, d'hésitation et d'indécision, surtout du côté des beaux-parents de Tante Zeynab. Au départ, ils avaient accueilli les trois propositions de l'expert avec hésitation. Quant à mon père, qui était connu pour sa fierté et sa dignité, il ne voulait intervenir dans aucun choix, laissant ainsi la décision au seul désir de ma mère. Mais, après plusieurs indécisions et va-et-vient de la part des membres de la belle-famille de Tante Zeynab entre les trois solutions présentées, ils avaient fini par décider de choisir la deuxième proposition, soit le grand terrain et la moitié de la maison. Ma mère, qui tenait sentimentalement à ne pas partager la maison de son père, n'était pas du tout contente de cette issue. C'est à ce moment que Grand-Mère Aziza décida enfin de réunir ses deux filles pour leur expliquer les besoins du présent et du futur de chacune d'elles, tout en pensant à la personnalité de mon père qui ne voulait jamais, par orgueil, être tributaire de quiconque dans sa vie ; il n'aurait jamais voulu habiter et loger, pour toujours, sa propre famille dans la maison de son défunt beau-père. Elle avait donc fait comprendre à ses deux filles qu'étant donné

les situations actuelles des deux belles-familles, il était préférable que Tante Zeynab prenne la maison de son père et que ma mère choisisse les deux terrains. Les deux sœurs acquiescèrent, bien que ma mère ait toujours eu une affection particulière pour la maison de son père. Mais Grand-Mère Aziza voyait, à juste titre, une meilleure solution future pour notre famille qui commençait à être nombreuse et comptait déjà six membres ; le grand terrain nous serait sûrement utile si mon père voulait bâtir notre propre maison. Après l'accord explicite et déterminé de ses deux filles, Grand-Mère, forte du soutien sans faille de Tante Zeynab, avait usé de son influence pour convaincre sa belle-famille d'accepter cet accord qui avait été finalement conclu. À ce propos, je n'ai pas le moindre souvenir d'une dispute ou d'un désaccord entre ma tante et ma mère ; je me souviens qu'il n'y avait entre elles et ma grand-mère que de l'amour naturel, sincère et respectueux. Je dois aussi dire qu'il y avait toujours eu d'excellents rapports entre mon père et ma tante ; celui-ci avait en réalité toujours aimé Tante Zeynab comme une petite sœur.

Cet accord du partage de l'héritage, concluant l'acquisition par ma mère du petit jardin potager et surtout du grand terrain, avait bien plu à mon père ; il lui convenait parfaitement, car il pouvait y laisser sa trace historique, sa contribution personnelle et sa propre légitimité ; avec le terrain qui appartenait à sa femme et son édifice à lui, l'association des deux époux devenait équitable. Ma grand-mère avait donc vu juste ; elle avait bien lu ses pensées et elle avait deviné ses espoirs pour l'avenir de sa propre famille. En effet, mon père s'était attelé, dès l'accord, à travailler encore plus dur que d'habitude pour commencer à construire progressivement une grande maison traditionnelle,

sur le grand terrain qui mesurait à peu près 1 000 m^2 de superficie. À l'époque, il n'était pas question de construire complètement, et d'un seul coup, une maison. Non, tout se faisait par à-coups, en discontinuité, et en fonction des besoins urgents pour se loger qui dépendaient bien entendu des petites économies de chacun. Mon père pensait que ce grand terrain pouvait être divisé en deux lots, l'un servant à y bâtir notre maison familiale et l'autre fonctionnant comme une sorte de basse-cour. Mais pour lui, le plus urgent était de construire d'abord les murs qui servaient à clôturer l'ensemble du terrain, en laissant deux entrées principales, une petite pour la maison d'habitation et une grande qui pouvait laisser passer des animaux, une charrette avec son attelage et éventuellement une voiture ou un camion par anticipation de l'avenir proche ou lointain. Ensuite, sa priorité était surtout de construire une grande chambre pour lui et ma mère, et une plus petite pour stocker nos réserves d'huile, de semoule et d'autres produits comestibles non périssables. En attendant la réalisation de ce premier projet qui demandait beaucoup de frais de construction et de sacrifice de dépense pour une famille de six personnes, nous continuions à habiter la maison de notre défunt grand-père, devenue celle de ma tante. Mais deux ans après l'accord du partage, mon père avait réussi son pari. À la fin de l'année scolaire de 1959, nous avions une grande maison, très incomplète, mais bien clôturée avec deux portes d'entrée principales et deux chambres dont une grande pour les parents, avec ses deux belles fenêtres en fer forgé, ses beaux carrelages en mosaïque et ses murs épais et hauts qui garantissaient une fraîcheur à l'intérieur pendant la grande chaleur de l'été. Mon père et ma mère avaient meublé leur belle chambre pour y emménager tout de suite, en amenant mon petit frère et ma petite sœur pour dormir dans la petite chambre modeste.

Quant à ma grand-mère et moi, ainsi que nos animaux domestiques habituels, nous n'avions pas déménagé de la maison de l'impasse, car il n'y avait pas assez d'espace aménagé pour nous accueillir tous dans notre nouvelle grande maison. En cet été de 1959, j'avais atteint l'âge de neuf ans et mon petit frère Ameur allait sur ses sept ans. Mon père était réellement soulagé d'avoir achevé cette première phase de construction de notre nouvelle maison, car il voulait l'inaugurer par l'organisation rapide de notre circoncision qui lui donnait beaucoup de soucis et d'inquiétude à cause de nos âges avancés. D'ailleurs, il n'y avait pas que lui qui était dans cet état d'angoisse, ma mère et ma grand-mère l'étaient aussi ; mais mon petit frère et moi étions encore plus anxieux, sachant cette opération très douloureuse, car elle se passait, à l'époque, sans anesthésie locale. En ce qui me concerne, plus le jour J s'approchait, plus j'avais peur de subir des douleurs insupportables, car mon prépuce était non seulement étroit, mais une partie de son enveloppe tégumentaire interne était aussi collée sur le gland de ma verge. Comme je le prévoyais, la sensation d'horreur était là le jour et surtout le moment précis de ma circoncision. En effet, avant l'ablation partielle de mon prépuce, l'homme expérimenté, qui était habitué à circoncire presque tous les enfants du village, avait résolu le problème de mon prépuce étroit et collé en le décalottant avec ses doigts par un mouvement brusque et forcé, pendant que j'étais bien immobilisé par un costaud, proche de la famille, dont une de ses filles deviendra, dix-sept ans plus tard, mon épouse. La douleur intense que j'avais sentie pendant cette opération resterait ancrée pour toujours dans mes souvenirs. Avec le stress d'une attente qui semblait infinie, avec la violence d'un divorce tégument-glandaire forcé, et pour finir avec l'amputation par un coup de ciseaux d'une peau lubrificatrice

sexuelle, l'ensemble de ces épisodes constituait sans aucun doute le plus mauvais souvenir de mon enfance. Curieusement, mon petit frère n'avait exprimé qu'un petit cri d'une douleur instantanée qui témoignait que la décapitation de son libre prépuce n'était qu'un jeu d'enfant.

Le jour de notre circoncision était supposé celui d'une fête familiale, du moins c'était la coutume du village. C'était aussi supposé être une occasion traditionnelle de réconciliation familiale. Mon père, qui comptait se réconcilier une fois pour toutes avec ses parents, attendait justement cette occasion idéale de « coupe de chair humaine », comme on le disait dans le jargon populaire tunisien, dans l'espoir de voir leur apaisement et leur affection envers leurs petits-enfants. Il avait travaillé dur pour achever une partie de sa nouvelle maison, celle de sa propre famille, pour l'inaugurer dans la joie avec une petite fête familiale à l'occasion de la circoncision traditionnelle de ses deux garçons, et par là même conclure une paisible réconciliation avec ses parents. Il avait même pensé sacrifier deux agneaux, lui qui n'était jamais très fana pour ce genre de festivité. Seulement, voilà, mon père n'avait pas vu juste cette fois-ci ; il ne croyait pas, ou il ne voulait pas croire, que ses parents fussent rancuniers au point de refuser de participer à la fête ou d'être présents pendant notre circoncision dans notre nouvelle maison. Conséquences : la fête a été annulée et les deux animaux n'ont pas été égorgés pour la circonstance. Mes grands-parents ont gâché la journée ; ils ont chagriné le reste de la famille. En outre, quelques heures avant mon horrible opération de circoncision, je voyais pour la première fois mon père en larmes à cause de l'entêtement abusif de ses parents. Cette triste image parentale m'avait laissé un sentiment

d'incompréhension sur l'âpreté de mes grands-parents, et en même temps un souvenir de déconsidération envers eux. Ainsi, avec leur attitude irresponsable et inhumaine, on imaginait bien que j'étais au comble de ma frayeur au moment de ma circoncision.

Ma scolarité à l'école primaire s'était bien passée jusqu'à la cinquième année, ou l'équivalent du cours moyen de deuxième année (CM2). À partir de la troisième année (CE2), l'introduction de l'enseignement du français, en bilingue avec l'arabe, n'avait pas perturbé mes performances scolaires. Comme ceux de la première année, mes résultats continuaient à être régulièrement plus que satisfaisants ; j'alternais comme d'habitude, avec mon copain Slah Baccouche, entre la deuxième et la troisième place dans toutes les classes, alors qu'Amor Kridene restait imbattable en monopolisant la première place. Presque tous nos instituteurs étaient bons et assez gentils, mais pas de la même gentillesse et de la même élégance que Si Chèdli, notre maître de première année que nous ne manquions pas de saluer et de revoir tous les jours dans la cour de récréation. Parmi nos instituteurs, un seul était tout de même extrêmement sévère et sans pitié dans ses punitions par châtiments corporels exagérés. Il était mon instituteur de français en quatrième année (CE1) et il s'appelait Hedi Karoui. Tous les lundis, à la première heure, il commençait notre semaine par une dictée de malheur ; une faute d'orthographe nous coûtait un point négatif tandis qu'une faute grammaticale engendrait un débit de deux points. Comme la dictée était notée sur dix points, on avait intérêt à ne pas dépasser les cinq points négatifs si on espérait obtenir la moyenne. En effet, sa règle générale était qu'il infligeait une peine sévère à tous ceux qui n'obtenaient

pas cette moyenne fatidique ; pour chaque point en dessous de celle-ci, un élève recevait deux coups de bâton fin sur les paumes de ses mains et quelques fois sur les bouts de ses cinq doigts groupés et serrés vers le haut en forme d'une pyramide. On imaginait donc bien cette scène terriblement dramatique de tous les lundis matin où on voyait des gamins sortir de leur classe en pleurant, car beaucoup recevaient plus de vingt coups douloureux. Bien que je me souvienne n'avoir jamais été frappé par cet instituteur, ces lundis matin étaient des moments très désagréables pour moi comme pour d'autres bons élèves de ma classe. Heureusement, ces scènes tragiques n'avaient pas beaucoup duré et notre fameux maître Hedi Karoui n'avait pas fait non plus de vieux os à l'école de Ksiba. En effet, au bout d'un mois après la rentrée de cette année scolaire de 1958-1959, beaucoup d'élèves de ma classe, qui devenaient de plus en plus effrayés, faisaient donc de plus en plus de fautes dans leurs dictées, ce qui augmentait le nombre de coups qu'ils recevaient. Malheureusement, nous ne pouvions même pas nous plaindre à notre ancien maître estimé, Si Chèdli, qui venait d'être transféré, cette année-là, dans une autre école de la région. Le directeur de notre école, Salah Hattab, qui était lui-même assez sévère, mais beaucoup plus modéré dans ses punitions, avait eu des échos et des plaintes répétées de la part de certains parents. Il essayait donc de discuter avec notre instituteur de français pour qu'il tempère les ardeurs de ses punitions corporelles, car il est vrai qu'il était techniquement et même pédagogiquement un bon instituteur, mais pas un bon éducateur. Seulement voilà, un matin de ces fameux lundis, un élève a eu le courage de s'échapper de la classe en question pour courir avertir le directeur de l'école qu'il y avait des élèves qui saignaient de leurs mains. En se précipitant vers la classe des blessés, le

directeur avait effectivement observé la scène insupportable de ces élèves terrifiés, qui criaient à haute voix, qui pleuraient et qui saignaient de leurs doigts blessés. Sans plus attendre, il s'empressa de faire un appel urgent à l'inspecteur académique du gouvernorat de Sousse. Celui-ci n'avait pas hésité à exclure sur-le-champ ce fameux instituteur fou, Hedi Karoui, qui avait probablement un problème d'agressivité mentale envers les enfants. Depuis ce jour-là, nous n'avions plus de nouvelles de lui. Pour le remplacer, nous avions eu une institutrice française, mademoiselle Toubiana, qui était jolie, mais qui nous enseignait avec rigueur et combativité comme une militante politique qui cherchait toujours à nous motiver pour bien travailler dans l'intérêt de notre pays.

Pendant toutes ces années scolaires de mon enseignement primaire, à Ksiba, je passais la plupart du temps de mes vacances, comme d'habitude, à la campagne d'abord seul avec Grand-Mère Aziza, puis progressivement en compagnie de mon petit frère Ameur au fur et à mesure qu'il grandissait. Les grandes vacances d'été n'étaient pas les plus agréables à passer à la campagne, à cause de la chaleur des longues journées, de l'aridité du sol et du manque de végétation. Alors, pour varier mon temps de loisirs pendant l'été, je jouais quelques fois à la toupie et aux billes dans l'ombre des murs de notre impasse avec les voisins de mon âge, car ma grand-mère ne me laissait jamais m'éloigner de notre voisinage. Mais comme la plupart des enfants de l'époque et même ceux d'aujourd'hui, ce qui me passionnait le plus était évidemment le football. Je m'entraînais donc souvent au ballon avec mon petit frère dans la grande cour de notre nouvelle maison ; et au moins une fois par semaine, surtout le dimanche en fin d'après-midi, nous organisions, avec

l'autorisation de nos parents, des tournois compétitifs entre les équipes des trois des quatre quartiers du village, à savoir notre Ksar, Toihrilla et Driba ; Rahba n'avait pas d'équipe de foot. J'étais un bon attaquant, comme mon petit frère d'ailleurs qui se débrouillait bien aussi comme gardien de but. Autant l'annoncer tout de suite, n'ayant pas les moyens de nous munir ni de chaussures ni de tenues appropriées, et n'osant pas jouer avec nos chaussures, nos sandales et nos chemises par peur de les user ou de les déchirer, nous étions presque tous amenés à jouer pieds et torse nus. On imaginait bien ainsi les récompenses délétères, en termes de blessures et de douleurs, surtout au niveau des orteils, que nous encaissions à la fin de chaque match ! Nous étions tous inconscients de ces risques, car ce qui importait le plus pour nous, c'était de passer le temps, de nous amuser un bon moment, de marquer des buts et de nous disputer souvent quand on perdait. Lorsqu'on rentrait chez soi avec ces blessures, ces douleurs et les souffrances qu'elles engendraient, on essayait de les dissimuler, de ne pas boiter et surtout de ne jamais se plaindre devant nos parents.

Les vacances de l'hiver et du printemps étaient authentiquement beaucoup plus agréables à passer à la campagne que celles de l'été. Les deux semaines de l'hiver tombaient juste au milieu de la période de la cueillette des olives. À l'aube, mais avant l'aurore, dès que ma grand-mère eut terminé sa première prière du matin, elle me demandait de vérifier si nos employés agricoles du village étaient bien arrivés, en compagnie de leurs épouses. Les deux hommes et leurs deux femmes étaient effectivement déjà là devant la maison, auprès d'un cheval attelé à une charrette ; ils étaient prêts et n'attendaient que leur patronne pour partir à la cueillette. Tous

les jours de mes vacances d'hiver, malgré le froid hivernal, je me faisais un grand plaisir de les accompagner à la campagne pour apprendre, comme un professionnel, à cueillir les olives de mon défunt et malchanceux grand-père, Mohamed Rabbègue. Dès l'arrivée à notre oliveraie, les deux hommes commençaient par libérer le cheval de son attelage et de sa monture, pendant que les femmes ramassaient des vieux morceaux de bois et des branches séchées d'oliviers pour allumer un grand feu pour nous réchauffer un peu et surtout pour chauffer de temps en temps nos mains en attendant le rayonnement du soleil. Ce faisant, les hommes continuaient leur travail préparatoire de la cueillette en dépliant puis en étalant de larges toiles fortes et épaisses, par terre et en dessous d'un des oliviers avant de commencer à cueillir ses fruits. Au-dessus du sol couvert par ces grands draps, et au milieu de deux grosses branches de l'arbre, ils installaient ensuite un grand et lourd escabeau à deux échelles en bois, composées chacune de deux montants convergents réunis par sept à neuf barreaux transversaux équidistants qui servaient de marchepied. Ces marches étaient généralement conçues beaucoup plus larges en bas qu'en haut pour garantir la stabilité de l'ensemble des deux échelles lorsqu'elles étaient posées sur le sol labouré avec un écart adéquat ; une telle stabilité éviterait le risque de chute quand on escaladait ou quand on se maintenait debout sur l'échelle pendant le travail. Avant de commencer la cueillette, nous nous regroupions tous autour du feu pour nous chauffer les mains, avant d'insérer trois cornes de moutons dans l'index, le majeur et l'annulaire d'une des deux mains, selon qu'on était droitier ou gaucher. Ces cornes, que l'on conservait soigneusement après l'abattage des moutons, étaient préalablement bien taillées, puis chauffées pour être facilement façonnées manuellement, avec des outils appropriés, de sorte qu'elles

épousent adéquatement trois des cinq doigts de la main. Avant d'enfiler ces cornes, on s'assurait d'abord de protéger les doigts en les enveloppant avec des morceaux de tissu ou de coton. Cette technique traditionnelle des doigts armés de trois cornes permettait de cueillir efficacement les olives. Plus précisément, elle consistait à tenir une branche d'olivier de la main nue, à faire glisser les doigts cornés à travers cette branche pleine d'olives, à la manière d'un gros peigne à cheveux, puis à peigner la branche par un mouvement vertical vers le bas afin de détacher les olives et les faire tomber par terre sur les draps qui couvraient le sol. Cela étant dit, lorsque tout le monde se sentait un peu réchauffé du froid, un des deux hommes montait sur le tronc au milieu de l'arbre pour cueillir les olives qui se trouvaient au cœur de l'olivier et qu'on ne pouvait atteindre de l'échelle. Ma grand-mère et l'autre homme montaient à leur tour au sommet de chacune des deux échelles pour commencer leur cueillette du haut de l'olivier ; ils poursuivaient ensuite leur travail en descendant progressivement sur les marches des échelles et en s'assurant, chacun de son côté, que toutes les olives soient totalement séparées de leurs branches. On continuait ainsi la cueillette en déplaçant les échelles autour de l'olivier et dans le sens contraire des aiguilles d'une montre tout en évitant d'avoir les rayons du soleil en face. Les épouses de nos deux employés se chargeaient de ramasser les olives qui étaient préalablement tombées sur le sol par le vent ou par la pluie. À la fin de la journée, ma grand-mère leur donnait la moitié de la quantité d'olives qu'elles accumulaient pendant la journée. Quant à moi, lorsque je débutais, ma grand-mère me chargeait de faire la même chose que les deux femmes pour que je puisse gagner un peu d'argent de poche. Puis elle me permettait de temps à autre de cueillir les olives des branches que je pouvais atteindre par mes mains à partir du sol sans me

laisser monter sur les marches des échelles. Mais, d'une année à l'autre, et au fur et à mesure que je grandissais, elle m'apprenait méthodiquement à me débrouiller comme un adulte, en m'enfilant des petites cornes et en me laissant monter sur les échelles ou sur le tronc de l'olivier.

En cette première journée de cueillette, à peine avais-je commencé à apprécier le son rythmé, intense et rapide des claquements des cornes qui frottaient volontairement les branches d'olivier, et entamais-je ma noyade dans le bruissement des olives qui pleuvaient sur les draps, qui rappelait celui d'une averse de grêle, qu'au moment où le soleil débutait sa luminance dans cette vaste campagne, j'aperçus la lointaine silhouette du marchand de beignets qui pressait le pas en notre direction. Dès lors, mes sensations auditives se mêlaient progressivement au message de mon acuité visuelle de sorte que je ressentais soudain se déclencher en moi des stimulations gastriques qui me plongeaient dans une sorte de gourmandise irrésistiblement voluptueuse. En effet, dès que le marchand de beignets s'approcha de nous en tenant sur sa tête son habituel large ustensile d'aluminium, je ne pouvais plus contenir ma salive qui coulait dans ma bouche et même sur mes lèvres, car je me confesse très volontiers, ces fameux beignets, frits à l'huile d'olive, pour lesquels j'éprouvais une grande faiblesse gourmande, étaient toujours et demeurent pour moi particulièrement appétissants, alléchants et d'un grand régal. Quelle était alors ma joie, mais en même temps ma surprise, quand ma grand-mère avait pris l'initiative, sans que j'insistasse auprès d'elle, de nous acheter chacun un beignet. Généralement, elle se montrait plutôt résistante et précautionneuse dans ses dépenses, non pas par avarice personnelle, mais seulement

par prudence habituelle de petite cultivatrice et par défiance naturelle à la vicissitude de la vie. Mais cette saison-là, la récolte semblait particulièrement propice, ce qui expliquait sa générosité inhabituelle. En réalité, la modération stricte de dépense de la part de ma grand-mère s'était renforcée après que Tante Zeynab et ma mère eurent partagé l'héritage de leur défunt père. Maintenant qu'elle faisait partie intégrante de notre famille, et qu'elle s'occupait du travail agricole de l'héritage propre de ma mère, elle se sentait encore plus responsable dans la gestion rigoureuse de ses biens. En particulier, elle espérait que les revenus de la récolte des olives contribueraient, d'une année à l'autre, à aider mon père à continuer sa progression dans la construction de notre maison.

Au lever progressif du soleil suivait l'arrivée graduelle et mouvementée de nos voisins sur les champs de leurs petits vergers. Pratiquement, on ne voyait venir que des hommes pour commencer la cueillette à cette heure matinale de la journée ; les femmes et les enfants les rejoignaient plus tard avec les repas du midi. Malgré tout, la venue matinale de nos voisins masculins ne pouvait que combler le vide et l'espace vacant autour de nous. Leur présence permettait aussi de rompre le silence vocal dominant en compagnie de ma grand-mère et de ses employés que je trouvais particulièrement aphones. Il faut reconnaître que grand-mère était une femme stricte qui préférait le travail silencieux au bavardage inutile qui, selon ses dires, ralentissait le rythme de l'activité manuelle et diminuait la performance et le rendement de ses travailleurs. Il est aussi vrai que, sur ce point, elle était elle-même un modèle impressionnant à suivre, car je remarquais souvent qu'elle devançait son

coéquipier en finissant toujours avant lui sa part de cueillette de son côté de l'échelle, pour aller l'aider à terminer, de l'autre côté, l'autre branche d'olives. Avec la discipline rigoureuse de grand-mère et la monotonie du bruit exclusif des cornes, j'étais personnellement content de voir notre espace avoisinant se renforcer par des voisins masculins dont certains vieux étaient particulièrement affables et marrants. Mais c'était à midi, lorsque le soleil était à son zénith, que je devenais encore plus joyeux. Je voyais avec plaisir l'arrivée de mon père et ma mère ainsi que notre âne qui portait, sur son dos sellé, mon petit frère et ma petite sœur, et qui transportait aussi de part et d'autre notre grand déjeuner et tout ce qui servait à préparer du thé pendant l'après-midi. C'était, en effet, à partir de ce moment-là que j'appréciais le plus ma journée de cueillette d'olives. D'abord, avec le travail disciplinaire de Grand-Mère, je pouvais enfin me relaxer un peu puisque j'avais ramassé et collecté suffisamment d'olives qui me garantissaient une bonne somme d'argent de poche à la fin de la journée. Ensuite, j'avais, comme tout le monde, une grande faim pour apprécier le bon repas concocté par ma mère. Et enfin, avec les arrivées successives des femmes et des enfants de nos voisins, l'ambiance était au comble de la gaîté. Dès que ma mère eut terminé l'installation du repas et la préparation de la théière pour l'infusion du thé, nous nous asseyions tous ensemble sur l'herbe en formant un grand cercle autour de la grande assiette bien creuse contenant notre copieux déjeuner. Nous mangions alors à notre faim, puis nous nous reposions un peu en nous allongeant par terre dans l'attente de siroter la première tournée du thé que ma mère seule avait la patience et le savoir empirique de bien infuser en ajoutant un petit brin de marjolaine ou de thym sauvage qu'elle cueillait elle-même dans les alentours du

verger. Lorsqu'elle nous servait le thé, il se dégageait dans chacune de nos tasses une vapeur qui diffusait une odeur exquise aussi bien pour le plaisir pénétrant des voies olfactives, pour l'accueil savoureux de cavités gustatives que pour le bienfait éternel de l'esprit. Après cet intermède bien mérité, les hommes remontaient sur l'olivier et les échelles, tandis que les femmes et les enfants reprenaient le ramassage des olives par terre. Bien qu'il fût un bon technicien de la cueillette des olives, mon père n'avait jamais eu un grand penchant pour ce travail manuel. Il préférait plutôt le marchandage des olives et ses versants commercial et transactionnel. Cependant, il passait tout de même un bon moment de l'après-midi à remplacer Grand-Mère dans sa tâche de cueillette pendant qu'elle s'occupait, avec ma mère, à tamiser manuellement les branchettes, les brindilles et les feuilles qui se cumulaient au milieu des olives qui étaient récoltées pendant la journée et entassées sur un grand drap. Bien avant le coucher du soleil, mon père retournait au village pour ouvrir son entrepôt commercial et se préparer aux achats des olives proposées par les petits cultivateurs de Ksiba. Je l'accompagnais alors pour l'aider à jouer le rôle de secrétaire en enregistrant ses transactions de la soirée sur son cahier de comptabilité. Peu de temps après notre départ précoce, mais avant la tombée de la nuit, le reste de la famille rentrait avec l'âne et la charrette sur laquelle on chargeait les sacs d'olives pour les déposer, jour après jour, dans une place réservée pour notre récolte, à la petite manufacture artisanale du village, jusqu'au jour du pressurage et l'extrait d'huile. Ainsi se poursuivaient mes journées de vacances d'hiver qui étaient bien remplies, mais monopolisées par la cueillette des olives.

Beaucoup plus douces naturellement et moins longues temporellement que celles de l'été, mes vacances de printemps étaient aussi campagnardes et aussi éphémères que celle de l'hiver. Elles se distinguaient cependant par le privilège unique de la beauté naturelle de la saison, pour les observateurs, mais aussi par la période agricole la plus passive, la moins productive et la plus relaxe pour les cultivateurs. C'était donc tout à fait naturel que je profitasse de mes vacances de printemps pour me reposer à la campagne, toujours en compagnie de ma grand-mère. Là, je me laissais emporter volontiers par les petites brises d'air doux qui ventilaient légèrement la peau de ma poitrine à travers le laisser-aller de ma chemise, et qui effleuraient délicatement les premiers poils épidermiques de mon visage d'enfant ; là aussi, au milieu de ces petits champs verdoyants de blé, je me laissais absorber par la valse de ses tiges serrées, touffues et au bout desquelles se balançaient les glumes et les barbes de leurs épis en suivant la cadence inspirée par l'air frais ; là encore, je me laissais divaguer dans ces prairies joliment décorées par les petites plantes sauvages, variées et multicolores de la nature campagnarde que Grand-Père, Mohamed Rabbègue, nous avait léguée à tous. Alors, tant que le ciel était bleu et tant que la brise était présente, je continuais à être plongé dans mes promenades journalières, au milieu des plantes herbacées, en contemplant cette végétation exubérante avec ses fleurs sauvages aux couleurs vives allant du coquelicot rouge à la marguerite blanche au cœur jaune. Lorsque j'en avais plein les poumons avec cet air frais et plein les yeux avec cette mosaïque de couleurs luxuriantes, je reposais mes contemplations pour laisser la place à mes méditations pendant que mon âne et ma vache, en compagnie cette fois-ci de son veau, broutaient

tranquillement de l'herbe abondante qui allait probablement leur donner une bonne diarrhée à la fin de la journée. Mais, au fur et à mesure que je grandissais, je progressais tellement rapidement dans mes lectures arabes et françaises que je m'accompagnais, dans ces semblables belles journées de printemps, de mes livres de petites histoires d'aventures que me chers instituteurs me suggéraient de lire pendant mes temps de loisirs. Ainsi se poursuivaient mes journées de vacances de printemps qui étaient monotones, passives et reposantes, mais rapidement passagères, agréablement romanesques et indéniablement émouvantes, au milieu d'une nature qui incitait à la paisible et simple méditation de rêverie d'enfant.

J'aimais sincèrement et profondément mon école primaire. Pour moi, c'était tout simplement un lieu où j'apprenais à lire, à écrire et à calculer. Ce n'était pas un lieu pour réussir quoi que ce soit, car je ne connaissais pas le sens de ce verbe pendant la candeur de mon enfance. D'ailleurs, notre premier maître d'école, Si Chèdli, nous disait que nous étions les apprentis de nouvelles connaissances, et qu'il était lui en charge de nous apprendre à nous servir des bons outils de cet apprentissage. Je prenais donc tous les jours le chemin de l'école avec plaisir, à la recherche de ces nouvelles connaissances sans me poser trop de questions. Naturellement, je m'appliquais à répondre aux attentes de mes maîtres et à satisfaire les expectatives de mon père. Ainsi, dès le premier jour de mon école primaire et jusqu'à la fin de ma cinquième année, mes performances n'avaient pas changé et mes résultats trimestriels étaient constamment satisfaisants. Seulement voilà qu'à la fin de cette année précise, le directeur de l'école, Salah Hattab, avait pris

l'initiative autoritaire de ne pas considérer et de ne pas retenir nos résultats trimestriels pour notre passage à la classe supérieure. Contrairement à la règle habituelle de l'école, il avait décidé de faire subir à notre classe un examen final décisif qui devait déterminer notre passage à la sixième et dernière année de l'école primaire. Ce faisant, il pensait vouloir sélectivement tester les aptitudes des meilleurs élèves afin d'améliorer le taux de réussite au futur examen national de fin d'études primaires, appelé populairement l'examen du sixième, qui permettait, à l'époque, l'accès aux études secondaires du lycée. Les résultats de cet examen inattendu étaient évidemment catastrophiques pour beaucoup d'élèves, y compris pour moi et pour tous ceux qui étaient habituellement des bons éléments. En réalité, nos deux instituteurs d'arabe et de français n'étaient pas d'accord avec l'attitude et la projection du directeur, car ils pensaient que nous n'étions pas préparés pour un tel examen surprise qui ne devait que perturber nos comportements et affecter significativement nos résultats. Suite à cet incident de parcours, nos parents avaient porté plainte à l'inspection académique de la région avec l'appui de nos bons résultats trimestriels, et pour certains avec des lettres de soutien de nos deux instituteurs. Sans surprise, nos parents avaient eu bonne cause avec l'annulation pure et simple des résultats de ce fameux examen surprise du directeur. En définitive, seuls nos résultats trimestriels avaient compté pour le passage ou le redoublement. Autant dire que le directeur n'était pas du tout heureux dans son initiative échouée et qu'il était inutile d'imaginer qu'il avait gardé une profonde rancune contre nos parents ; il allait même nous le montrer en classe tout au long de notre prochaine année scolaire.

Le directeur de l'école primaire, Salah Hattab, était en effet mon instituteur de classe d'arabe au cours de l'année scolaire de ma sixième. Dans cette classe, il y avait beaucoup de redoublants qui avaient échoué à l'examen national d'entrée en secondaire. Et pour la première fois depuis ma scolarisation, il y avait parmi nous sept filles qui étaient aussi toutes redoublantes. Dès le premier jour de classe, le directeur avait commencé par nous faire un discours moralement offensant visant surtout les élèves qui étaient passés en sixième année contre sa volonté et dont les parents s'étaient plaints auprès de l'inspection académique. Son discours s'apparentait à une sorte de vengeance personnelle contre nos parents. C'était pour le moins que l'on puisse dire indigne de la part d'un semblant modèle de pédagogie, et non des moindres, le directeur de l'école lui-même. Cette attitude arrogante et ce comportement incompréhensible, de la part de cet enseignant, allaient continuer et même s'aggraver de jour en jour. En effet, chaque fois qu'il avait l'occasion de traiter un sujet en classe, il s'adressait à moi ou à l'un de mes copains, dans la même catégorie, en nous faisant passer au tableau pour nous interroger d'une manière tellement décourageante et tellement déstabilisante que nous ne pouvions pas répondre à ses questions de façon pertinente. Ainsi, il profitait de l'occasion pour nous diminuer devant la classe, et surtout pour nous humilier devant les élèves féminins. Ce genre de scène se poursuivait presque tous les jours, car il continuait son spectacle de harcèlement plus spécifique en s'interrogeant sur nos aptitudes intellectuelles, sur nos acquis de connaissances et sur les valeurs de nos instructions reçues de la part de nos précédents instituteurs. Autant dire que, dès le premier trimestre, mes résultats scolaires de cette année-là n'avaient rien de comparable avec

ceux des années précédentes. Ils n'étaient pas bons pour les cours d'arabe, mais passables pour l'ensemble des deux langues, grâce à ceux des cours du français qui étaient plutôt satisfaisants. Notre maître de français, Azzedine Chattèli, était un excellent instituteur. Contrairement au directeur, Salah Hattab, il était un homme gai et drôle qui ne se prenait jamais trop au sérieux. Il était toujours animé d'un plaisir permanent d'enseignant pédagogue qui employait souvent de l'humour dans ses approches pédagogiques, ce qui nous mettait à l'aise en classe et nous incitait à apprendre avec enthousiasme. Il était aussi un homme généreux qui passait la moitié de ses vacances d'été à Ksiba en donnant des cours particuliers à tous ceux qui le désiraient au village, sans aucune discrimination, puisque c'était totalement gratuit. Juste en passant, je pense que notre maître du sixième, Si Ezzedine Chattèli, était aussi un cousin d'Abdelmajid Chattèli, le meilleur joueur de football que la Tunisie n'ait jamais connu dans son histoire, et qui était devenu l'entraîneur de la fameuse équipe internationale qui avait brillé par sa belle technique sympathique à la brésilienne au Mondial de 1978, en Argentine, sans pour autant dépasser malheureusement le premier tour éliminatoire. Je ne sais pas si mon maître, Si Azzedine Chattèli, était un athlète faisant partie de l'Étoile sportive du Sahel (ESS) comme son cousin, Abdelmajid, mais tout ce que je savais c'était qu'il avait la stature d'un bel athlète qui parcourait, tous les jours, la moitié du chemin entre Sousse, où il habitait, et Ksiba, où il enseignait, à pied. Ceci étant dit, mon père ne comprenant pas mes résultats du premier trimestre me demandait des explications bien qu'il se doutât de quelque chose, car il avait eu des échos de ce qui se passait en classe avec le directeur, Salah Hattab. Personnellement, je n'avais rien dit à mon père

malgré les souffrances que je ressentais presque quotidiennement à la suite de toutes ces réprimandes humiliantes. Je n'osais pas me plaindre auprès de mon père, car il m'avait toujours conseillé de ne jamais me plaindre. Mais cette fois-ci, je n'avais pas le choix que de raconter, avec exactitude, la triste attitude de ce directeur qui n'avait pas seulement affecté mes résultats, mais qui avait surtout gâché mon plaisir d'apprendre. Alors, dès la fin des vacances d'hiver, pendant que nous étions en classe d'arabe avec le directeur, au début de l'après-midi, j'eus la grande surprise de voir mon père en chair et en os se pointer devant la porte ouverte de notre classe. Il faut dire qu'à l'époque, les parents étaient toujours les bienvenus pour parler aux instituteurs sur les problèmes qui concernaient leurs enfants. Mais mon père n'était pas venu pour discuter de mon problème, car je n'en avais pas personnellement, mais plutôt de donner pertinemment une leçon de morale au directeur devant toute la classe. Et voilà, sans attendre la permission d'entrer, il franchit la porte en commençant par saluer toute la classe, puis en s'adressant directement au directeur, il lui avait récité par cœur son discours qu'il avait probablement bien préparé de longue date. Son intention était tout simplement de vider son cœur en envoyant un message de protestation d'un père qui n'acceptait pas que son fils soit humilié, abaissé et déstabilisé dans son apprentissage à l'école par un éducateur indigne de ce métier honorable. Le directeur était tellement ébahi par l'audace des termes employés par mon père qu'il restait bouche bée jusqu'à la fin de son discours. Mais lorsque le directeur tenta de répliquer à ses critiques sévères, mon père ne lui laissa pas l'occasion, et sans plus attendre, il quitta l'école. Après une profonde apnée marquée par un long silence en classe, le directeur avait poursuivi ses leçons

comme si rien ne s'était passé. Autant dire que pendant la récréation, mes copains ne pouvaient pas cacher leur satisfaction, leur soulagement et surtout leur admiration face au sacré culot de mon père. Depuis ce jour-là, le directeur n'avait trouvé qu'une autre voie pour enterrer complètement mon enthousiasme pour ses cours, c'était de m'ignorer totalement avec l'autre groupe de mes copains comme si nous n'existions plus en classe. Heureusement qu'il nous restait la classe de notre maître du français, Si Azzedine Chattèli, pour nous consoler. C'était, en réalité, la seule et unique période désagréable que je garde en souvenir de mes sept heureuses années d'école primaire. Oui, c'était sept ans, car je n'avais pas réussi, cette année-là, mon examen national du sixième qui devait me permettre d'accéder au lycée d'études secondaires. En effet, il fallait attendre l'année suivante pour nous rétablir, avec mes copains, de nos émotions douloureuses. Heureusement que Salah Hattab avait quitté notre école. Il était remplacé par un plus jeune directeur, Si Ameur Khéchine, qui avait pris aussi la place de Si Azzedine Chattèli pour nous enseigner les cours du français. Quant aux cours d'arabe, c'était aussi un jeune nouvel instituteur, Si Mokhtar Smida, qui s'était chargé de nous les enseigner. Je dois dire que nous avions eu de la chance d'avoir ces deux excellents instituteurs pour nous permettre de revivre notre enthousiasme, en cette septième et dernière année décisive de notre école primaire. Comme prévu et sans aucune surprise, j'avais bien réussi, cette année-là, mon examen national du sixième de fin d'études primaires pour entamer mes études secondaires au lycée de Sousse.

Entre Sousse et Ksiba, mon adolescence vacillait

Au début des années soixante, Sousse comptait trois principaux établissements publics secondaires. Le plus grand de tous était celui qu'on appelait, originellement, le lycée de garçons, mais qui était devenu progressivement mixte ; le lycée de jeunes filles qui avait aussi évolué au bout de quelques années pour accueillir garçons et filles ; et enfin, le lycée technique qui était unique dans son genre. D'abord, il n'y avait que trois établissements de ce type, dans tout le pays, à Tunis au nord, à Sfax au sud et à Sousse au centre. Puis on y enseignait essentiellement des cours à dominance techno-industrielle à partir de la quatrième année secondaire (classe de seconde). En réalité, comme dans les autres lycées secondaires, tous les élèves recevaient, pendant les trois premières années, des cours d'enseignement général. Ensuite, ils étaient orientés vers des sections techniques pour obtenir, à la fin du cycle secondaire, un baccalauréat de mécanique industrielle, d'électricité, de topographie ou de chimie industrielle. Cependant, seuls les meilleurs élèves qui excellaient durant l'ensemble de leurs trois premières années étaient admis dans la prestigieuse section mathématiques-techniques qui leur permettait de suivre non seulement les mêmes cours que ceux des élèves du lycée normal en section mathématiques (bac C en France de cette époque), mais en plus des cours théoriques et pratiques d'applications techniques rigoureuses. À la fin de la terminale, ces élèves pouvaient obtenir le bac maths-techniques (bac E en France de la même époque). Les bacheliers avaient alors le choix entre l'accès préférentiel à des écoles d'ingénieurs ou la poursuite des études supérieures scientifiques universitaires. Quant aux autres bacheliers techniques, ils pouvaient espérer

intégrer, en tant que techniciens supérieurs, l'une des petites entreprises industrielles ou agroalimentaires qui se développaient lentement dans le pays. Après, donc, ma réussite à l'examen national du sixième primaire, je me trouvais parachuté dans le lycée technique de Sousse. Celui-ci accueillait les élèves du Sahel, avec ses trois principales villes de Sousse, Monastir, Mahdia et leurs environs, ainsi que ceux du centre comprenant essentiellement le gouvernorat de Kairouan. En fait, j'étais content de me trouver dans ce lycée, d'abord avec mes deux copains d'enfance de Ksiba, Hachemi et Abdelkader, mais aussi avec d'autres inconnus venant des régions lointaines. En réalité, comme mon école primaire de Ksiba, j'aimais mon lycée technique de Sousse. Avec la diversité multirégionale de ses élèves venant d'aussi loin que Oueslatia, avec l'étendue thématique de ses cours allant de la forge ou de la tôlerie en passant par les mathématiques jusqu'à la littérature arabo-musulmane et française, et avec la qualité de ses professeurs qu'ils soient dans le domaine technique, littéraire ou scientifique, je me sentais pleinement imbibé d'un nouveau bonheur d'apprentissage. D'ailleurs, mes performances scolaires, pendant les trois premières années de mon nouveau lycée technique, étaient bien meilleures que celles de mes années d'école primaire. En atteignant l'optimum de mes résultats, à la fin de la troisième année secondaire, le conseil de classe m'avait même décerné le premier prix du gouvernorat de Sousse. J'ai encore en mémoire l'image du visage ravi de mon père et l'apparence flagrante de sa fierté lorsqu'on avait appelé mon nom pour avancer vers le gouverneur de Sousse de l'époque, Omar Chéchia, et recevoir mon prix de ses propres mains. C'était un paquet de quatre bouquins, deux de Balzac et deux d'Émile Zola, tous en reliure d'imitation

cuir. J'avais lu, plus tard, beaucoup de Zola, mais je n'ai pas le souvenir d'en avoir fait autant avec Balzac.

Ma vie scolaire, au sein et en dehors du lycée technique, s'était déroulée en deux phases temporellement égales, mais socialement différentes quant à leur évolution. Durant la première moitié de mes études secondaires, mes trois années se suivaient paisiblement et se ressemblaient presque monotonement aussi bien à Sousse qu'à Ksiba. En ville, le programme bien chargé du lycée occupait presque tout mon temps de la semaine, du lundi au samedi matin ; à cela s'ajoutait le temps consacré au transport quotidien du bus qui m'amenait de Ksiba à Sousse et vice versa, en mentionnant au passage que la station de Sousse la plus proche se trouvait à presque un kilomètre du lycée technique. En outre, je passais une bonne partie d'un après-midi sur deux de mes samedis à l'une des deux bibliothèques publiques de la ville de Sousse pour emprunter des livres pour le plaisir de mes lectures durant mes quelques heures creuses ou pour les devoirs de mes professeurs de littératures arabo-françaises. Toujours à Sousse, le dimanche après-midi, j'allais de temps à autre, avec des copains, assister à un match de football qui opposait l'Étoile sportive du Sahel (ESS) à une équipe visiteuse, au stade Maârouf qui se trouvait presque en face de mon lycée technique ; c'était l'époque où trois vedettes nationales jouaient à l'ESS, Kanoun comme gardien de but, Ridha Rouatbi comme arrière central, et le plus connu de tous jusqu'à nos jours, Abdelamjid Chattèli.

Au village, Grand-Mère Aziza et moi avions déjà quitté la maison de Grand-Père, Mohamed Rabbègue, qui revenait à Tante Zeynab depuis le partage de l'héritage. Nous habitions donc, tous les huit, dans notre nouvelle maison depuis que

mon père avait construit une grande chambre supplémentaire. Je ne me trompe pas quand je compte huit, car, entre-temps, ma mère avait en effet enfanté deux autres petits frères, Fathi en 1961 et Faïçal en 1964. Rassurez-vous, depuis cette dernière date, nous étions au complet et nous resterons là, pour toujours, une famille de huit personnes unie et composée, en m'incluant, de mes parents, Grand-Mère Aziza, mes trois frères et ma sœur. La petite Aïcha, avec ses 140 cm, était en effet bien petite par sa taille, mais très généreuse par sa fertilité, surtout lorsqu'on lui comptait ses avortements spontanés qui étaient au nombre d'une demi-douzaine. Mais je dois dire que ce qui me surprenait chez ma mère, et surtout ce qui m'impressionnait le plus, c'était son sens de l'humour rassurant lorsqu'elle me racontait que la plupart de ses accouchements étaient pratiquement indolores. En tout cas, la toute dernière grande chambre que mon père avait ajoutée dans la maison, et qui m'était officiellement destinée pour plus tard, était la bienvenue pour la famille qui était devenue, il faut le reconnaître, assez nombreuse. Cette chambre servait à loger mon frère Ameur et moi avec Grand-Mère Aziza. Quant aux deux derniers petits frères, Fathi et Faïçal, ils dormaient avec ma sœur Jamila, dans la petite chambre qui avait été construite presque en même temps que celle de mes parents, et qui était destinée, au départ, au stockage de nos réserves alimentaires. À partir de mon admission au lycée secondaire, avec un emploi du temps quotidien aussi chargé, mes journées scolaires se déroulaient donc presque entièrement à Sousse. Ma présence villageoise était plutôt essentiellement nocturne. Tous les jours, et dès la fin de sa première prière matinale, ma grand-mère se chargeait de me réveiller de bonheur pour avoir suffisamment le temps de me préparer et de me

toiletter. Elle s'assurait à ce que je ne manquais jamais le premier passage du bus, car si je le ratais et je prenais le suivant, j'arriverais en retard pour mon premier cours de la journée. Du coup, ce premier passage du bus était tellement tôt que je ne pouvais même pas prendre mon petit-déjeuner à la maison. Mon père me donnait alors, tous les jours, vingt millimes (millième du dinar). J'en dépensais dix pour mon petit-déjeuner qui consistait en un bol de crème chaude et sucrée de sorgho ou en un beignet frit à l'huile d'olive, que j'achetais chez le marchand mobile installé temporairement sur le trottoir du lycée avec son petit chariot astucieusement équipé pour la préparation et la vente de ces simples petits en-cas matinaux ; j'économisais les dix centimes qui restaient en les glissant, tous les soirs, dans ma tirelire, pour d'autres dépenses utiles. En arrivant donc tôt le matin au lycée, j'avais assez de temps pour apprécier d'abord ce petit-déjeuner délicieux, et pour ensuite réviser mes leçons et même revisiter mes devoirs, avant mon premier cours de classe. Quant au repas du midi, c'était une course contre la montre, car il fallait que je rattrape de justesse le premier bus qui me permettait de manger à la maison, à la hâte, et de reprendre le second pour le retour au lycée. Quand il m'arrivait quelques fois de rater ce bus, j'avais toujours en réserve une petite somme d'argent que mon père me donnait, en plus de mon argent de poche quotidien, pour ces circonstances ; je me contentais alors d'un casse-croûte que j'achetais sur place chez un autre marchand qui me le préparait dans sa petite baraque mobile qu'il installait tous les jours juste devant l'entrée du lycée. Je dois avouer que je trouvais ces petits casse-croûte bien appétissants, à l'époque ; composés principalement de leurs petits pains artisanaux, ils étaient bien épicés avec une bonne gélatine de harissa, garnis de bonnes miettes de thon ou de

petites sardines à l'huile d'olive, accompagnés de petits morceaux de pommes de terre cuites à la vapeur, sans oublier la présence obligatoire des câpres au vinaigre, des petites olives salées et de deux ou trois petits piments fins, rouges, salés et bien piquants. Ils me conviendraient parfaitement et je m'accommoderais volontiers à ces repas frugaux, si je pouvais éviter les courses folles vers les bus, pour l'unique but d'un repas hâtif de midi au village. Seulement, conscient du prix de revient coûteux de ces petits repas citadins, je ne pouvais qu'endurer le même rythme pour terminer ma première année secondaire comme je l'avais commencée. Cependant, à partir de ma deuxième année secondaire, lorsque mon frère Ameur m'eut rejoint au lycée technique, nous étions résolus à trouver une solution plus pratique pour mieux aménager notre temps quotidien, plus économique pour manger ensemble un bon repas du midi, et moins stressante pour une bonne pause au milieu de la journée, au lieu de courir incessamment derrière les transports en commun. C'est ainsi que ma mère s'était volontairement proposée de nous préparer chaque jour nos repas que nous devions amener le matin à Sousse, dans un sac approprié, et que nous dégustions ensemble à midi dans un jardin public de la ville. Pour ce faire, nous étions convenus de transporter le repas en alternance avec mon frère, du lundi au vendredi. Comme je jouissais de l'autorité du grand frère, j'exigeais que mon petit frère se charge de cette corvée trois jours sur cinq, alors que je me contentais des deux autres journées de la semaine. Ainsi, avec cette solution pragmatiquement convenable pour des villageois comme nous, mes résultats scolaires s'amélioraient significativement d'un trimestre à l'autre et d'une année sur l'autre jusqu'à leur glorification à la

fin de ma troisième année en me décernant, au grand théâtre, le fameux premier prix du gouvernorat de Sousse.

Au cours de mes trois premières années secondaires, mes journées se passaient essentiellement à Sousse, au lycée qui monopolisait presque tout mon temps de la semaine. Mais Ksiba demeurait le lieu privilégié de mes activités sociales ; c'était toujours dans ce petit berceau que je trouvais refuge à l'abri de mes rêves chimériques citadins qui flottaient dans mon innocente candeur, mais qui trébuchaient sur les réalités d'une adolescence à peine commencée à la recherche d'un désir ardent plus matériel et moins virtuel. Le village était alors là pour me consoler dans mes désirs chimériques, fantasmatiques, pas encore réalistes ; il était là pour me bercer dans mes moments paisiblement allègres ou mélancoliques ; et il était toujours là pour m'offrir des instants de distraction, de divertissement et de détente. C'était donc dans ce simple lieu villageois, dépourvu de tout vestige de grandeur historique et sans charme touristique particulier, situé à mi-chemin entre l'harmonieuse nature de la campagne au sud et la grâce séduisante d'Hadrumète au nord, que je me délassais l'esprit en écoutant de la musique, que je m'amusais avec mon frère Ameur et mes copains, et que somme toute je disposais librement de tout mon temps de loisirs qui étaient curieusement variés et culturellement riches malgré le peu de moyens dont on disposait à cette époque.

Commençons par cette anecdote qui peut paraître, de nos jours, un peu banale, mais qui était considérée, un demi-siècle plus tôt, comme un événement majeur pour toute la famille. En effet, je me souviens encore de ce joyeux moment lorsque mon père nous a surpris avec un précieux cadeau qui nous avait fait plaisir à tous. Ça se passait juste la veille du

mois de Ramadan où nous attendions impatiemment, comme à l'habitude, son retour d'un de ses nombreux voyages qu'il effectuait à l'intérieur du pays. Habituellement, il rentrait à la maison, en camionnette louée, accompagné d'un chargement de grands sacs de laine qu'il achetait dans ces régions lointaines, chez les éleveurs, pour les vendre aux femmes du village. Mais cette fois-ci, nous ne voyions pas de marchandises car, comme je l'ai deviné *a posteriori*, les Ksibiennes n'allaient pas avoir le temps de travailler la laine pendant le mois de Ramadan. Il est vrai qu'elles allaient plutôt s'occuper de leurs grosses besognes quotidiennes qui consistaient essentiellement à concocter divers plats pour l'*Iftar* du soir (rupture du jeûne). Mon père était donc arrivé à la maison en tenant dans ses bras un carton bien emballé dont on se demandait s'il s'agissait de friandises pour les délices de nos longues soirées du ramadan ! Il me demanda alors de lui amener mes ciseaux scolaires pour ouvrir l'emballage. C'est en découvrant le joli poste de radio moderne (fameuse marque Philips) que notre surprise fut encore plus agréable. Sans fil électrique, il fonctionnait avec quatre grosses piles cylindriques ; et comme on n'avait pas besoin de prise électrique, on pouvait le déplacer convenablement n'importe où, dans la cour de notre vaste maison traditionnelle, ou même à la campagne, mais mon père ne le permettait pas, car le poste, qui était de taille moyenne et de forme cubique, mesurait tout de même 40 x 40 x 40 cm. Nous étions donc, tous, contents et en même temps fascinés, en tant que villageois, par cette petite merveille qui arrivait au bon moment pour nous divertir pendant nos rituelles veillées familiales du Randan, avec la programmation de la Radio Nationale Tunisienne (RNT) qui n'était pas très variée, mais plutôt de bonne qualité. En

particulier, la RNT coordonnait ses programmes, je suppose volontairement, pour accompagner harmonieusement les séquences traditionnelles du menu de notre dîner du ramadan. C'était le temps où, juste après la prière rapide de la rupture du jeûne, dès que nous finissions notre bonne soupe habituelle de poisson et de vermicelles en langues d'oiseaux, nous prenions une bonne pause pour laisser le temps à cette inévitable *chorba* de distendre nos voies digestives après leur collapsus de la journée. Pendant ce temps-là, la RNT lançait sa programmation spéciale avec, en ouverture, la fameuse série du « *Hâj Klouf/Hattab* », une paire d'hommes inséparables, dont le premier était un personnage qui ne pouvait pas s'empêcher de se mêler de tout et de critiquer tout ce qu'il ne trouvait pas à son goût, alors que le deuxième, son gros compagnon, était le seul ami qui le défendait contre ses victimes offensées tout en endurant ses insupportables interférences sociales dans les affaires personnelles d'autrui. Les deux bons acteurs, qui jouaient dans cette fameuse série théâtrale radiophonique, s'appelaient, si ma mémoire est bonne, Béchir Rahhal et Abdelaziz Aârfaoui. Socialement instructive et culturellement intéressante, cette série était aussi légèrement amusante et spirituellement distrayante ; nous l'écoutions avec beaucoup d'attention et nous la suivions tous les soirs avec appréciation, pendant que nous enchaînions notre *Iftar* avec l'autre inévitable séquence du brick à l'œuf. Ensuite, lorsque notre principal plat de résistance était terminé et que nos estomacs étaient abondamment remplis, nous ne pouvions que nous détendre en écoutant, à la radio, un long feuilleton théâtral, plus sérieux, qui occupait une bonne partie de toutes nos soirées du ramadan. Je ne me souviens que de la principale actrice, une certaine Najwa, qui actait

bien dans cette pièce, avec une voix captivante et touchante ; je ne sais pas ce qu'il est advenu d'elle et je ne me souviens pas l'avoir vue plus tard à la télévision. Je me souviens aussi que ce feuilleton était non seulement un bon spectacle de culture émotionnelle, mais aussi un sujet qui essayait de traiter les coutumes archaïques et inhibitrices au développement de la société moderne que Bourguiba visionnait pour la Tunisie du futur. Au milieu de la soirée arrivait le temps des savoureux desserts et des en-cas pour se distraire en même temps avec la programmation musicale de la RNT. On se relaxait alors en écoutant les plus belles chansons d'Oum Kalthoum, de Farid El Atrache ou d'Abdel Halim Hafez, avant d'aller se coucher. En dehors du mois de Ramadan, ce poste de radio était aussi un compagnon utile et agréable pendant mes longues soirées tardives, lorsque je travaillais sur mes devoirs de mathématiques ou de physique. La programmation musicale de la nuit m'accompagnait alors dans mes réflexions, dans mes analyses et dans mes résolutions, et quelquefois dans mon imaginaire, en me proposant d'écouter les éternelles chansons de Mohammed Abdel Wahab qu'il interprétait avec une incomparable profondeur vocale limpide qui était la sienne.

Enchaînons en relatant, non pas une autre anecdote ou une historiette passagère, mais plutôt l'historique d'un vrai modèle socioculturel et sportif qui avait vu le jour au village grâce à l'initiative d'un homme, moyennement éduqué, mais sans culture particulière, auquel je voudrais rendre un hommage méritant à sa juste valeur. Cet homme, de son vrai nom Abdelaâli Gaddour, mais qu'on appelait Si Brahim, s'était dévoué passionnément, durant de longues années, à mettre en œuvre les conditions matérielles et structurelles

pour intéresser et associer la jeunesse à la vie culturelle et sportive de Ksiba. Pour ce faire, peu de temps après l'indépendance, alors qu'il militait au sein du parti destourien de Bourguiba en tant que président de la section locale du village, il s'était approché de quelques propriétaires ksibiens pour qu'ils fassent un geste de générosité bienfaitrice envers la jeunesse villageoise. Avec beaucoup d'habileté, du savoir-faire et une diligence efficace, il avait convaincu des chefs de famille à faire le don de deux vieux locaux, situés au cœur du village, et d'une grande parcelle de terre localisée le long de la route principale qui mène à Sousse. Il avait alors su user de la bienveillance encourageante de l'autorité administrative régionale du gouvernorat de Sousse et de la disposition favorable de ses leaders politiques envers les projets culturels et sportifs pour financer non seulement les travaux de restauration, de rafraîchissement et restructuration des deux vétustes bâtiments, mais aussi la construction d'un simple stade de football et d'athlétisme d'amateurs. Peu de temps après l'accord de ce financement et le feu vert des travaux, on pouvait constater que les deux locaux étaient bien rénovés ; l'un était dédié à des activités purement culturelles en portant le nom de la Maison du Peuple ; et l'autre était consacré à des animations sociales et sportives variées avec le label de la Maison de la Femme. En outre et au bout de quelques mois, on vit apparaître un stade clôturé, avec son terrain de football et ses pistes de courses à pied, mais sans vestiaires pour les joueurs et sans gradins pour les spectateurs, et pourtant fonctionnel pour le sport à cette époque du début des années soixante. Il y avait, par conséquent, les structures nécessaires pour créer une association sportive qui devait concrétiser le mérite des efforts entrepris au village. Sans plus attendre, Si Brahim avait donc pris l'initiative de créer, avec ses quelques

camarades, le club du Lion sportif de Ksiba (LSK) qui réunissait une bonne équipe de football, une excellente équipe de boxe et un petit groupe de gymnastes. L'équipe LSK de foot avait participé plus qu'honorablement, pendant des années, à des compétitions sportives régionales, mais elle avait toujours manqué malheureusement de franchir la division supérieure. Par contre, menés par leur entraîneur dévoué, Smaïn, trois boxeurs, Dhaw, Lagraâ ainsi que mon oncle Khémayès, parmi une dizaine, avaient brillé dans leurs compétitions en remportant des combats individuels régionaux puis nationaux, qui avaient rendu le LSK plus connu dans tout le pays. Quant à l'équipe de gymnastique, elle ne dura malheureusement pas longtemps sur les scènes compétitives, car cette discipline sportive n'avait pas attiré beaucoup d'amateurs, probablement par manque de motivation humaine. Comme tous les adolescents du village, je me distrayais, je me divertissais et je m'amusais à suivre ces manifestations sportives pendant mes repos dominicaux. Quant à la Maison de la Femme, elle avait connu sa gloire lorsqu'elle servait à accueillir diverses associations féminines qui animaient des cours d'alphabétisations pour femmes adultes, des apprentissages de couture et de broderie, et surtout des discussions de sensibilisations à la réduction volontaire de la natalité par les moyens contraceptifs que la plupart des femmes recevaient gratuitement. Rappelons qu'à cette époque du début des années soixante, alors que la contraception et même l'avortement étaient légaux en Tunisie, l'interruption volontaire de grossesse était interdite en France jusqu'à la loi de madame Veil, ministre de la Santé du président Giscard d'Estaing, qui n'était promulguée qu'au début des années soixante-dix. L'autre initiative intéressante que Si Brahim Gaddour avait prise envers la jeunesse

ksibienne était de dédier la Maison du Peuple à des activités culturelles simples et variées en encourageant la participation volontaire de tous les habitants du village à l'animation de ce lieu. Pour se donner les moyens matériels à la concrétisation du projet, il s'était adressé encore une fois à des bienfaiteurs bénévoles pour équiper la Maison du Peuple du minimum nécessaire à son animation socioculturelle. On commença alors par installer, dans la grande salle, des chaises et des tables qui allaient servir à des spectacles ou à des réunions de petits groupes ; on réussit ensuite à constituer une bibliothèque avec quelques coins tranquilles pour des lectures silencieuses où avait été rangée une petite collection de livres offerts par plusieurs donateurs bénévoles ; on put enfin acquérir deux tables de tennis qui allaient connaître beaucoup de succès de la part des jeunes adolescents, sans oublier les jeux d'échecs, de dames et de Scrabble qui au départ attiraient des badauds spectateurs. Mais, lorsqu'ils comprirent le fonctionnement des jeux, ils étaient devenus des participants assidus et même des animateurs intéressés et actifs. Je tiens à dire que c'est dans cette Maison du Peuple que j'avais appris à jouer au ping-pong, et surtout aux échecs qui m'avaient tellement imprégné l'esprit que je ne pouvais plus m'en passer pendant une bonne période de mon adolescence. Je me souviens que j'avais même appris les règles à mon père pour jouer avec lui à la maison. Curieusement, lui aussi était bien pris par ce jeu de réflexion qui permettait de distraire l'esprit. Je dois dire enfin que c'est dans cette Maison du Peuple que je vis mes premiers films de cinéma en noir et blanc. Je n'ai plus en mémoire leurs titres, mais je me souviens encore de celui du célèbre metteur en scène Youssef Chahine dans lequel jouait Omar Sharif avec

sa femme égyptienne Faten Hamama, et d'un autre film américain dans lequel jouaient Sidney Poitier et Tony Curtis.

Clôturons enfin cette période du début des années soixante en évoquant une petite aventure théâtrale qui était conçue et préparée à Ksiba, mais qui s'était déroulée à El-Kantaoui de Hammam Sousse, sous l'initiative de Si Saleh Oueslati, et dans laquelle j'avais joué un tout petit rôle d'acteur sans paroles. Ksibien de résidence, Si Saleh était en effet un instituteur et directeur d'école primaire dans un autre village ou une ville ailleurs. Son rôle était bien différent de celui de Si Brahim qui était lui un politicien convaincu et qui militait pour mettre en œuvre les visions de Bourguiba dans son village natal. Loin d'être un homme politique, Si Saleh était plutôt un éducateur de profession et un amateur de culture musicale et théâtrale. D'ailleurs je me souviens que, grâce à son influence, tous ses enfants étaient bien attirés par la musique et encouragés à apprendre à jouer aux instruments tels que le violoncelle, le violon ou le luth ; je crois même qu'ils avaient formé, avec quelques camarades, une petite troupe musicale au village. Sans prétendre être un metteur en scène chevronné ni même un homme de théâtre expérimenté, Si Saleh avait entrepris, peut-être même avec le soutien encourageant de Si Brahim, de mettre sur pied un petit projet culturel ksibien pour contribuer, parmi d'autres villages de la région du Sahel, à l'inauguration d'un projet touristique de grande ampleur, El-Kantaoui à Hammam Sousse. Avec des jeunes volontaires du village, Si Saleh avait en effet réussi à former et à diriger, en peu de temps, un petit groupe de lycéens pour jouer dans une courte pièce théâtrale devant un grand public invité à cette inauguration. Je faisais bien partie de ce groupe, mais tout ce que je peux me rappeler

est que mon rôle consistait, dans cette pièce, à un gamin qui devait recevoir injustement une réprimande et une gifle non méritée de la part d'un grand frère que j'avais préalablement soupçonné de s'être embarqué dans le milieu interlope des femmes de mauvaises fréquentations. Une fois les présentations successives du spectacle amateur des différentes troupes musicales et théâtrales terminées, le programme de l'événement continuait d'abord avec le discours inaugural de l'ingénieur principal, Mokhtar Latiri, qui était le principal initiateur du projet ; c'était lui qui avait, d'ailleurs, créé la première prestigieuse École nationale d'ingénieurs de Tunis (ENIT). Il nous avait ensuite expliqué pédagogiquement, par la projection murale des diapositives, les plans architecturaux du projet qui était devenu par la suite le meilleur complexe touristique de Sousse, le port El-Kantaoui, avec son incomparable modèle hôtelier, le « Hannibal ». Après quoi, nous avions eu droit à un festin somptueux et soigné digne d'artistes amateurs non rémunérés ; de toute évidence, en ce qui me concerne, cela valait bien une bonne engueulade et une petite gifle. Pour les remercier, je ne peux qu'adresser, à titre personnel, mes salutations les plus sincères à la mémoire de mes co-villageois, Si Brahim Gaddour et Si Saleh Oueslati. Repose-toi bien dans ta tombe, *ya* Si Saleh, mais je voudrais juste te dire que je me souviens encore, et comment pourrais-je oublier, de cette autre belle et mémorable soirée d'été que nous avions passée ensemble, plus tard après celle d'El-Kantaoui, en compagnie aussi de mon bon copain Mohamed Oueslati, l'un de vos petits-cousins, au spectacle de l'éternelle chanteuse égyptienne, Shahrazade, avec son incomparable puissante voix et son long souffle ; elle était accompagnée par le meilleur chef d'orchestre arabe, Abboud Abdelali, qui

faisait presque parler son violon oriental (sa *kamanja*) lorsqu'il le faisait résonner avec amusement dans le théâtre de plein air du Ksar Ribat, en plein cœur de Sousse. Peut-on demander plus, lorsqu'on est en pleine adolescence, que de se laisser naviguer dans la brise forte de l'été soufflant de la mer vers le théâtre découvert et venant amplifier ces inoubliables moments animés par la célèbre *kamanja* d'Abboud et la limpide vocale de Shahrazade ? Non, on ne demande pas mieux, mais on voudrait bien redemander un peu de ce genre de thérapeutique, dépourvue d'effets secondaires, pour guérir ces années déprimantes que vit actuellement la Tunisie avec son peuple.

En survolant les agréables souvenirs socioculturels lointains de mon adolescence, du début des années soixante, je ne peux pas m'empêcher d'ouvrir une petite parenthèse pour les comparer à cette perte d'identité culturelle et à ces déficiences humaines, au milieu d'un grand désordre politique corrompu et contagieux engendrant un système sociétal dysfonctionnel qui avait plongé la population tunisienne dans une confusion inextricable, voire dans l'ignorance tout court, qui perdure depuis la fin des années quatre-vingt. Je ne peux pas résister au fait d'ouvrir cette petite parenthèse non pas pour jouer le professeur sociologue ou le donneur de leçons de morale, mais tout simplement pour vider mes poumons de leur gaz carbonique qui stagne profondément dans mes alvéoles, dans l'espoir de les remplir d'oxygène pur qui manque vitalement dans mes hémoglobines ; c'est aussi pour laisser mon cœur gicler librement son sang en faisant bruiter furieusement ses contractions systoliques et ses dilatations diastoliques, dans l'espoir de le décompresser de son stress émotionnel ; et c'est

enfin pour permettre à mon cerveau de distiller ses néfastes substances volatiles pour les condenser à l'extérieur, dans l'espoir de le décontaminer du présent, laissant ainsi mon âme divaguer et mon esprit errer librement dans les souvenirs lointains, à la recherche des jours meilleurs. Pour ce faire, j'ai envie d'implorer le secours de ces intègres disparus pour leur montrer ce qu'il est advenu de leurs efforts méritoires, pour leur signaler les états ruineux et vétustes des Maisons de la Femme et du Peuple, pour leur annoncer la disparition des tables de ping-pong, des jeux d'échecs, de la bibliothèque avec ses bouquins, et surtout pour dénoncer le changement brutal de l'état d'esprit des responsables politiques, la désertion des éducateurs bénévoles et l'abandon pur et simple de la jeunesse. En même temps, je me lamente sur le sort de cette même jeunesse en détresse, en déperdition de son énergie et de sa créativité, à la merci de ces nombreux opportunistes, corrompus, ignares et incultes qui, en ne cherchant qu'à camoufler leurs richesses non méritées tout en justifiant leur prétendue générosité bienfaisante, ont largement contribué à la prolifération des lieux de culte coûteux, que les prêcheurs utilisaient pour profiter de la candeur de ces jeunes en imprégnant leurs esprits innocents d'ingrédients venimeux de violence haineuse de leur désespoir. Rien qu'à Ksiba, on avait construit quatre grandes mosquées, sans le moindre accompagnement culturel éducatif civique ou religieux, pendant que la plupart des jeunes garçons croupissaient dans les cafés, et la plupart des jeunes filles et des femmes regardaient les abrutissantes séries télévisées turques. Comme la plupart des milliers de mosquées qui se construisaient tous les jours dans le pays, ces quatre étaient chiquement bâties avec de l'argent louche et opaque, du moins du point de vue fiscal, et dont les frais

d'entretien, de fonctionnement (au moins quatre employés par mosquée), de consommation électrique et d'eau sont laissés à la charge des pauvres contribuables. En outre, l'une de ces quatre mosquées, qui était considérée comme un patrimoine villageois, au lieu d'être rénovée pour préserver son âme historique, fut complètement rasée et reconstruite sans aucune considération de son passé ancestral. C'était précisément celle où l'oncle Othman dirigeait ses prières des vendredis. Je pousse enfin mes jérémiades jusqu'à l'écœurement à la rescousse de cette jeunesse abandonnée au pessimisme de la désespérance, à l'addiction de la drogue (*zatla*), et pour finir dans l'enfer de la violence, pendant que la majorité de la nouvelle vague des instituteurs et des professeurs ne se souciait que de gagner plus que leurs salaires sur le dos des pauvres parents en proposant à leurs enfants des cours complémentaires presque obligatoires en échange d'attributions des bonnes notes pour leurs réussites virtuelles qui ne débouchaient, en réalité, qu'au chômage chronique. Adieu donc le genre humain de Si Azzedine Chattèli, mon maître d'école primaire qui se déplaçait de Sousse à Ksiba, moitié chemin à pied, pendant les trois mois de l'été, rien que pour nous aider à améliorer notre apprentissage scolaire, à compléter nos connaissances de l'école. Voilà, je me sens momentanément mieux, pour reprendre mes esprits et continuer mes vagabondages lointains, qui avancent progressivement vers le passé proche et le présent.

À la fin de ma troisième année secondaire, après avoir eu le meilleur prix du gouvernorat, je fus évidemment orienté et admis, avec mon copain Abdelkader, dans la prestigieuse section « maths-techniques » qui devait durer trois ans, de la

quatrième à la sixième année, celle du baccalauréat. Quant à mon bon copain Hachemi, il fut orienté malgré lui dans la section « électricité » qui devait déboucher au baccalauréat technique. Avec ces orientations spéciales du lycée technique, nous venions donc de franchir la deuxième moitié de nos études secondaires, et par là même la fin des années soixante. Désormais, avec mes deux camarades, Hachemi et Abdelkader, nous étions devenus l'inséparable trio. Ensemble, nous traversions inconsciemment la vraie période d'adolescence, avec toute sa candeur et sa splendeur, mais aussi avec ses futurs moments de transitions éphémères, tantôt émotionnellement passionnels, tantôt délicatement mélancoliques. Comme tous les élèves de ma section, j'entamais les études de cette difficile spécialité avec beaucoup de sérieux et d'appréhension. En même temps, je dois reconnaître, parcours faisant, non seulement les bonnes compétences techniques de tous mes professeurs, mais aussi leur excellente qualité pédagogique, sans oublier leur intégrité humaine toujours encourageante vis-à-vis de notre avenir prometteur, en dépit de tous les facteurs politiques aléatoires de l'époque. Je peux établir éventuellement une liste unique de tous mes professeurs qui méritaient mon profond respect pour leur probité professionnelle d'éducateurs vertueux, mais elle serait longue. Je ne peux donc que rendre un large hommage non exclusif aux grands efforts pédagogiques louables de mes professeurs de mathématiques, de physique-chimie, de dessin industriel et de tous les ateliers pratiques d'usinages industriels (machines-outils : tournage, fraisage, rectification, etc.). En outre, je ne peux pas oublier mes professeurs d'histoire-géo qui, avec leur large culture intellectuelle, m'avaient fait voyager dans des lieux historiques imaginairement

captivants et dans des endroits géographiquement magnifiques. Je dois aussi évoquer mon professeur d'anglais, Si Mansour, un Palestinien d'origine, qui m'avait involontairement initié à la cigarette. Oui, ce professeur était tellement élégant dans sa démarche, dans son habillement et dans sa façon de fumer ses cigarettes, qu'il m'avait, malheureusement, mais réellement, influencé pour l'imiter à fumer les cigarettes « Bastos ». Je regrette qu'à cause de cet élégant professeur innocent, bien que n'étant jamais un grand fumeur, j'eusse tout de même fumé tantôt des cigarettes, tantôt la pipe pendant plus de vingt. Mais pour finir ce bref tour d'horizon, je dois nommément saluer Si Mohammed Rjiba, mon excellent jeune professeur de littérature arabe, grâce à qui la poésie de cette langue m'avait conquis, envoûté et subjugué, sans résistance, jusqu'à l'enivrement, sans jamais m'en séparer depuis, même dans mes longs et lointains périples internationaux. En réalité, j'avais appris, par Si Mohammed, qu'il n'y avait pas une, mais trois sortes de poésies arabes, chacune étant intimement liée à sa propre époque. En préambule, notre professeur avait commencé par survoler celle qui appartenait à ce que les Arabes appelaient l'ère de l'Ignorance (*Al-Jêhilya*), avec Chanfara et Antar Ibn-Chaddêd comme exemples de poètes représentatifs de cette période où les deux thèmes extrêmement opposés, de la bravoure du combat individuel et de l'amour purement platonique, dominaient la génialité et la beauté de leurs vers rimés. Ensuite, il nous a vite transportés au XXe siècle en sautant les étapes, pour nous mentionner le phénomène particulièrement nouveau d'une certaine poésie contemporaine, celle de Nizar Qabbani, qui est simplement lyrique, légèrement intime et définitivement

dédiée à la femme. De mémoire, je ne peux pas résister à traduire, à ma façon, ces quelques vers.

D'abord, pour montrer sa manière élégante de rencontrer une femme :

Un regard, un sourire, un rendez-vous,
une rencontre, des mots.

Puis, pour saluer sa mémoire et démontrer sa simple tendresse amoureuse lorsqu'il s'adressait élégamment à sa femme qui perdait ses cheveux, suite à une chimiothérapie :

Si on te demande pourquoi t'as coupé tes longs cheveux
Après des années
Tu leur réponds, c'est pour mon amoureux
Il les aime courtement lissés.

Mais mon professeur Si Mohammed Rjiba était enfin revenu à la plus belle et la plus riche époque de la poésie arabe. Il s'était en effet longuement attardé sur cette poésie qui avait traversé l'importante ère de la civilisation islamique et qui avait manifestement influencé plus profondément notre jeune professeur. Je dirais même qu'elle l'avait tellement enthousiasmé, qu'elle l'avait tellement pâmé d'admiration et qu'elle l'avait irrésistiblement ensorcelé par la beauté de ses sujets romanesques qu'il avait tenu plus à la partager avec nous qu'à nous l'enseigner. Je dois rappeler que le renouveau de cette poésie avait connu une grande popularité pendant les règnes des Omeyyades (661-750) et surtout des Abbassides (750-1258), d'abord avec le poète érotique, Omar Ibn Abi Rabia (644-712), puis avec celui qui préférait les hommes, Abou-Nawas (757-815), et enfin avec celui qui se prophétisait, comme son nom l'indique, Al-Mutanabbi (915-965).

Né d'une famille riche quraychite de La Mecque, Omar Ibn Abi Rabia, l'auteur des poésies des passions amoureuses, était considéré comme le plus représentatif du Hedjaz médiéval. Bien qu'il eût voué toute sa vie à la jeune aristocrate, Thorayya, les regards et les allures des belles Hedjaziennes l'avaient toujours enflammé lorsqu'il les croisait aussi bien dans la rue que pendant le pèlerinage. Ce qu'il disait de la désirable jeune, Hind, est un exemple représentatif de cette poésie érotique qu'était la spécialité d'Omar. Pour donner un goût de cette unique poésie osée à l'époque du tout début de la civilisation islamique, qui peut en surprendre plus d'un, j'essaie de mon mieux de traduire ces quelques vers :

Que Hind m'offre sans pudeur
Ce qu'elle a de meilleur
Pour apaiser mon cœur
Pour satisfaire mes ardeurs
L'hiver, son corps est chaleur
L'été, sa peau est fraîcheur.

Quant au plus talentueux des poètes arabes, Abou-Nawas, il avait la chance non seulement d'avoir vécu sous la dynastie abbasside, mais en plus pendant son apogée et sa gloire progressiste qui lui avait permis de surpasser les limites de sa créativité libertine. D'ailleurs, n'était-il pas amoureux d'Al-Amin, fils et successeur du plus célèbre des califes, Haroun Arrachid ? Ce poète bisexuel, que tous les amoureux et bons vivants admiraient, avait consacré toute son œuvre à l'amour des garçons et du vin. En voilà quelques essais de ma propre traduction :

Lorsqu'il se confessait sur sa bisexualité :

Je jouissais de deux manières

Par-devant et par-derrière.

Lorsqu'il décrivait les belles allures d'un garçon, avec cinq différents adjectifs en maniant d'une manière inégalée très peu de lettres de l'alphabet :

Chemin faisant vers l'épicerie,
Je ne croyais pas mes songeries,
Il me suivait dans mes rêveries,
Un Mignon, un Minou, un Mignard, un Minet, un Mimi
*(*Chêouinn, Michêllinn, Chêloulounn Cholchoulounn, Chêouilou*)*
(شاو مشل شلول شلشل شول)

Et lorsqu'il se moquait d'un ignare qui s'inquiétait sur son identité parentale :

Pendant que le misérable se lamentait sur ses racines
Je cherchais un lieu d'ivresse pour allonger ma mine.

S'agissant enfin d'Al-Mutanabbi, il était sans doute non seulement le plus grand génial poète arabe de tous les temps, mais aussi celui qui savait au mieux manipuler et maîtriser les rouages de la langue arabe. Les thèmes de ses poèmes étaient assez diversifiés, selon ses désirs opportunistes, allant des louanges des rois jusqu'à la satire, en passant par des descriptions vivantes et pittoresques des batailles, pour finir avec sa philosophie de la vie. Voilà, justement, un vers qui dit tout sur ce dernier aspect de sa poésie, même s'il est presque impossible de préserver, dans une traduction, la beauté, l'originalité et la profondeur littéraire de sa maîtrise de la langue arabe :

Comme les voiliers, avec les vents de mer,

Il faut faire avec les vicissitudes de la vie sur terre.

Avec mes bons professeurs, le deuxième cycle de mes études secondaires se poursuivait sans accrocs particuliers. Mais je n'étais plus, comme au premier cycle, le meilleur élève de ma classe, car les meilleurs éléments d'autres écoles des régions voisines, telles que Kairouan, Monastir et Mahdia, nous avaient rejoints dans notre difficile et sélective section maths-techniques de Sousse. Par conséquent, à partir de la quatrième année secondaire, les deux classes de cette section ne comptaient que de bons élèves, bosseurs et très compétitifs, où les notes étaient très serrées, avec une bonne moyenne de classe et un petit écart-type, ou une étroite dispersion si on préfère. À partir de cette année-là, aussi, les cours prenaient plus de 45 heures de mon temps hebdomadaire, du lundi au samedi midi, sans compter les devoirs qui absorbaient une bonne partie de mes soirées quotidiennes, en ajoutant mes projets de dessins industriels qui occupaient, une fois sur deux, mes dimanches matinaux. En faisant le compte, il ne me restait que les après-midi des samedis et des dimanches pour mes quelques moments de loisir que je passais le plus souvent avec mes deux bons complices villageois, Hachemi et Abdelkader, pour le meilleur et pour le pire de nos crises naturelles d'adolescence. Généralement, nous nous retrouvions ensemble les dimanches après-midi pour nous promener dans les paisibles ruelles de Ksiba, ou quand il faisait beau, dans les prairies verdoyantes de notre proche campagne. Ainsi, nous partagions candidement nos sentiments d'amour virtuel envers telle ou telle fille, qu'il s'agît de la villageoise qui semblait fièrement imperturbable à nos regards désespérément envahissants ou de la citadine qui paraissait

supérieurement insensible à nos timides signes d'appel au secours. Alors, on se confessait en chantant des mélodies d'amour arabes et françaises. Hachemi aimait chanter les chansons d'Adamo, et Abdelkader s'amusait à chanter celles d'Abdel Halim Hafez. Quant à moi, je préférais déclamer les vers d'un poème lyrique plutôt que chanter faux. Nous nous retrouvions aussi quelquefois à Sousse, le samedi après-midi, pour nous distraire en nous promenant au bord de la mer ou en allant voir un film. D'ailleurs, je me souviens encore de mon premier film payant à Sousse. C'était dans la salle du cinéma Le Palace que je vis celui de *Bent Antar* (*La Fille d'Antar*) ; Antar Ibn-Chaddêd est le fameux poète qui était célèbre pour son courage et sa bravoure dans les batailles de l'époque préislamique ; il avait consacré toute sa poésie à décrire son courage sur les champs de bataille, et surtout son amour platonique pour sa cousine Aâbla, sans avoir jamais pu l'épouser. Le scénario du film reflétait les mêmes thèmes favoris de l'époque, qui étaient les vengeances tribales et les amours presque impossibles entre deux adversaires, un brave homme et une vraie guerrière, qui n'était que la fille de son père, Antar. Samira Tawfiq, une star libanaise, était l'héroïne du film. C'était une jolie chanteuse et actrice, de grande stature, de bonne épaisseur et de forte poitrine amplifiée par des gros seins ; elle avait aussi des gros yeux noirs amandés et une grosse bouche magnifique avec sa belle denture et ses épaisses lèvres élastiques, souples et bien taillées qui embellissaient son sourire dévorant. Je dois me confesser que ce soir-là, après avoir vu le film, je m'étais couché très tard, mais je n'arrivais pas à m'endormir ni à fermer les yeux ; j'avais passé toute la nuit à rêver, *in vivo*, de la belle Samira Tawfiq. Je m'imaginais aéroporté dans l'atmosphère environnante par un grand oiseau qui me permit d'atterrir en

chute libre sur cette large plateforme de poitrine bien accueillante, avec ses gros ballonnets naturellement malléables et fermement amortisseurs. Je me transformais alors en poisson navigant, et me laissais emporter de façon sinusoïdale par les mouvements inspiratoires et expiratoires des vagues de ce paisible océan pacifique. C'était un de ces samedis soir ; n'empêche que le lendemain matin, je devais finir mon projet de dessin industriel que je devais remettre le lundi à mon professeur. En souvenir de ces bons moments imaginaires, je dois remercier Samira Tawfiq dont la beauté m'avait fantasmé dans mes rêves pendant quelques nuits, malgré ma déception, quelques années plus tard, par son film *Une Bédouine à Paris* qui ne lui convenait pas et dans lequel ses jambes me paraissaient un peu trop grosses sous une jupe courte et trop serrée.

À partir de cette année scolaire 1966-1967, ma vie sociale allait connaître quelques évolutions, aussi bien sur le plan loisirs vacanciers que sur le plan relationnel. D'abord, je passais de moins en moins mes grandes vacances à la campagne estivale ennuyante que même Grand-Mère Aziza avait progressivement cessé de fréquenter pendant l'été en l'absence de moissons par manque de pluviométrie. Mes vacances d'été s'alternaient généralement entre la belle plage de Boujaâfar à Sousse, avec mes copains Hachemi et Abdelkader, et les deux grandes bibliothèques publiques de la ville, avec mes bouquins de lectures largement arabes. Occasionnellement, je proposais volontairement mes services à Grand-Mère pour la remplacer dans l'approvisionnement de notre réserve d'eau estivale. En effet, aucune famille du village ne possédait, chez elle, à cette époque, une source d'eau potable. Tout le monde devait se servir de l'eau aux trois fontaines des quatre quartiers, Ksar,

Toihrilla et Driba/Rahba. C'était une tâche presque exclusivement féminine ; mais, au bon moment de la journée, en fin d'après-midi, j'ordonnais à mon frère Ameur de m'aider à transporter nos petites jarres sur le dos de notre âne pour chercher cette eau à la fontaine du Ksar, un lieu de grand bonheur pour les jeunes adolescents comme moi. Pourquoi un lieu de bonheur ? Eh bien parce qu'à cette fontaine-là, et à ce moment propice, j'avais le plus de chances de rencontrer, ou plutôt de me mixer avec les jeunes filles du village qui venaient chercher au même moment de l'eau pour leurs familles, bien qu'elles fussent quelquefois surveillées de près par leurs mères ou grands-mères. Dans ces circonstances, je me trouvais souvent seul avec mon frère parmi cet agréable monde féminin de la jeunesse ksibienne. Mon test consistait alors à détecter celle qui s'intéresserait à moi ! Comment ? C'était évident, lorsque l'une de ces jeunes filles entamait une sorte de négociation discrète avec ses copines en chuchotant dans leurs oreilles des mots fermement autoritaires, pour finir avec un regard obnubilant accompagné d'un joli sourire sur sa belle bouche qui m'indiquait que le passage était libre et qui me signifiait que j'avais, par amabilité villageoise féminine, l'accès prioritaire à la fontaine pour remplir mes jarres. Mais pendant que je remplissais mes deux jarres, et pendant que je pensais à cette allure magnifique de la jeune fille, j'entendais, derrière et autour de moi, des rires bruyants et même un brouhaha de rigolade. Alors, je me demandais si c'était pour couper court à toute tentative de communication intime, ou pour empêcher tout échange de conversation intersexe, ou pour taquiner jalousement la jeune fille pour sa légère insouciance, ou tout simplement pour me ridiculiser sur les illusions de ma prétentieuse naïveté masculine. Toutes ces hypothèses étaient possiblement valides dans le contexte coutumier de l'époque

traditionnelle, chez les jeunes adolescent(e)s qui ne souhaitaient que se projeter vers un avenir sociétal, évolutif, moins strict et plus ouvert, qui leur garantirait plus de liberté de fréquentations amicales et une meilleure transparence de leurs sentiments, de leurs émotions et de leurs expressions intimes. Malgré tous les tabous de l'époque, dont on pensait assister au commencement de leur extinction, j'avais gardé un souvenir de bonheur à la fontaine du village, lieu de mes quelques variétés de distraction villageoise et de mes moments de plaisir que j'éprouvais pendant ces brèves rencontres qui seraient impossibles ailleurs, dans le village, pendant mon adolescence.

À partir de cette année 1967 et jusqu'en 1969, la vie des gens en général, et celle de notre famille en particulier, allait aussi connaître des profonds bouleversements occasionnés par des changements dans l'orientation politique du gouvernement. Bien que ce virage eût été adopté et promulgué dès le début des années soixante, la mise en application de sa planification, entre 1967 et 1968, était réellement désastreuse pour beaucoup de petits cultivateurs, comme ma grand-mère, et de petits commerçants, comme mon père. Il s'agissait d'une réforme agraire, menée par Ahmed Ben Salah, un ancien leader syndical, qui était devenu ministre de la Planification et des Finances, mais qui avait aussi cumulé d'autres postes ministériels importants pour accompagner adéquatement, croyait-il, son programme d'application. Il pensait, en effet, que pour résoudre la décroissance de l'investissement privé et libéral dans le pays, il fallait placer l'agriculture et l'ensemble du secteur commercial au centre d'une transformation économique en l'orientant vers un modèle socialiste. Pour ce faire, il avait mis sur pied un système coopératif qui devrait moderniser

l'agriculture, la diversifier et intensifier sa production afin d'améliorer les conditions de vie des paysans et permettre le transfert de surplus vers l'industrie. Toutefois, l'incompétence des pseudo-agronomes sur le terrain et la mauvaise gestion administrative de l'ensemble du dispositif ainsi constitué n'avaient fait qu'aggraver la situation des paysans pauvres et des petits commerçants. Par exemple, au Sahel, on avait fait arracher beaucoup de vieux oliviers, comme ceux de mon défunt grand-père, par d'arrogants ouvriers agricoles qui s'amusaient à se venger des petits cultivateurs et propriétaires de quelques oliviers qui servaient à nourrir leurs propres familles. Ces pseudo-techniciens agricoles faisaient ce genre d'arrachage aveugle, par jalousie, sous l'unique prétexte qu'ils n'en possédaient pas eux-mêmes. En outre et au milieu de ce contexte politico-économique du nouveau système coopératif, la situation des petits commerçants était devenue encore plus préoccupante que celle des petits cultivateurs, car ils perdaient rapidement leurs capitaux de travail. Pour illustrer la gravité de cette situation, prenons l'exemple de mon père qui travaillait jusque-là comme marchand ambulant. Depuis la mise en application du système coopératif de Ben Salah, on lui avait interdit, comme à beaucoup d'autres marchands, de continuer à faire ce genre de travail libéral, car le commerce du blé, de l'huile ou de la laine était devenu le monopole de l'État. Mais comme il ne savait et n'aimait faire que le marchand ambulant, il avait continué à travailler comme à son habitude au risque de se faire attraper sur la route avec sa marchandise. C'était en effet ce qu'il lui était arrivé à plusieurs reprises ; une fois sur deux, chemin faisant, les gendarmes mobiles l'arrêtaient et lui confisquaient ses marchandises à ses pertes personnelles. Au bout de quelques

mois, mon père avait fait faillite en perdant tout son capital. Comme à son habitude, se sentant responsable pour la survie de sa famille et n'ayant pas eu beaucoup d'options dans le pays, il s'était résigné à quitter Ksiba et la Tunisie pour aller, cette fois-ci, très loin chercher du travail en France. C'était une émigration assumée, mais elle était très dure pour lui à son âge de quarante-sept ans, et en plus tout seul, au départ, sans femme ni enfants, car il allait vers l'inconnu. Heureusement, avec l'aide du mari d'une de ses tantes maternelles, il avait trouvé rapidement du travail dans une petite manufacture familiale qui s'appelait Rodonix et qui fabriquait des pots en céramique et des gerbes de fleurs et feuilles en plastique. Cette petite fabrique se trouvait au numéro 27 de la rue Buffon dans le 5e arrondissement de Paris. Nous étions restés sous la tutelle de l'oncle Othman, mais un an après avoir été embauché, et dès qu'il put obtenir, de son satisfait patron, un petit appartement de deux chambres au rez-de-chaussée de l'impasse au numéro 29 de la rue Buffon, juste à proximité de la manufacture, mon père s'était vite attelé à faire venir auprès de lui ma mère, ma sœur Jamila et mes deux derniers petits frères, Fathi et Faïçal. Quant à mon frère Ameur et moi, nous continuions à vivre dans notre maison auprès de Grand-Mère Aziza, en poursuivant nos études secondaires au lycée technique de Sousse. J'avais alors dix-sept ans.

Ayant été peut-être mal conçu dès son origine, ou peut-être mal adapté à la petite paysannerie et au petit commerce, et surtout mal planifié pour sa mise en application sur le terrain, le système coopératif de Ben Salah avait complètement désorienté les petits marchands en bouleversant leurs habitudes commerciales ; en même temps,

il avait totalement déboussolé les petits cultivateurs en chamboulant leur accoutumance agricole. Malgré tout, il aurait fallu attendre les interventions des grands propriétaires terriens, des gros agriculteurs et des gros commerçants pour voir la fin du rêve politique de Ben Salah. En effet, lorsque la grande bourgeoisie citadine et rurale avait senti que ses intérêts étaient menacés, ses représentants commerciaux et agricoles avaient uni leurs forces contre Ben Salah pour lui faire perdre l'appui des petits cultivateurs, en organisant des révoltes et des violentes manifestations au Sahel, surtout à Msaken et à Ouerdanine. Et pour en finir avec le projet, ils avaient réussi à le faire échouer en dénonçant son inefficacité auprès du président Bourguiba qui ordonna son abandon en 1969. Ben Salah fut même arrêté en 1970 et condamné aux travaux forcés. Malheureusement, c'était déjà trop tard pour mon père.

Pendant l'été de 1967, quelques mois avant le départ de mon père pour Paris, mon oncle Boufarès, qui avait le même âge que ma mère et qui était encore célibataire, décida finalement de se marier avec une femme de son âge. La célébration de ce mariage était, pour toute la famille, sauf peut-être mon père, une bonne occasion pour passer une semaine de distraction et d'amusement dont nous avions tous besoin pour surmonter la déprime politico-économique qui touchait presque tout le monde dans le pays en général et au village en particulier. Quant à mon père, qui ne nous avait pas encore annoncé son plan d'expatriation temporaire, sauf peut-être à ma mère, malgré son semblant d'apparence joyeuse pendant le mariage, au milieu des membres de la famille, je me souviens encore avoir discerné, de temps à autre, sur son visage un regard qui exprimait une sorte de

chagrin caché, et dans son attitude, un air qui inspirait la mélancolie. Après tout, je le comprenais profondément, lui qui était jusqu'à cette date le compagnon de ma mère depuis vingt-deux ans, alors qu'elle n'avait que quinze ans quand ils s'étaient mariés ; lui qui vivait, tous les jours, au milieu d'une famille de cinq enfants d'âges espacés et d'une gentille belle-mère ; oui je comprenais mon père et j'imaginais qu'il devait penser à sa prochaine solitude, à son absence loin de son village natal et de son amour familial. Mais en même temps, je faisais confiance à mon père ; il avait toujours su se sortir des situations difficiles en trouvant une solution qui convenait raisonnablement à l'impasse provisoire dans laquelle il se trouvait.

Le mariage d'Oncle Boufarès était donc la bonne occasion, de cet été 1967, pour nous échapper, au moins momentanément, de cette atmosphère maussade vers une ambiance un peu plus joyeuse, un peu plus gaie et un peu plus distractive où nous avions pu nous défouler, chanter et danser pendant une semaine, en famille, avec les invités, pratiquement avec presque tous les habitants du village. Le mariage d'Oncle Boufarès était aussi, pour moi à mon âge d'adolescence de cet été-là, une aubaine, une chance et même un privilège qui me permit, en tant que neveu du marié et petit-fils de la famille, d'apprécier librement la véritable mosaïque d'invitées féminines qui avaient su décorer la maison avec une merveilleuse variété de couleurs qui inspirait la gaîté et de parures qui combinaient le moderne et la tradition. En observant ces belles filles, qui se présentaient devant moi au milieu de la cour de la maison, j'avais eu la sensation qu'une marée de bonheur émergeait en moi pour purifier la déprime de mon esprit, pour exalter le feu de mon

admiration et pour sublimer les pulsations de mon cœur. Au même moment, pendant que mes fantasmes surréalistes se faufilaient dans mon imaginaire virtuel en abusant de ma candeur naturelle, le hasard d'une coïncidence surprenante, inattendue et remarquable m'avait fait revenir sur terre en me guidant vers une offrande qui se présentait réellement devant mes yeux et qui m'était inespérément envoyée d'un ciel d'azur généreux ! En effet, en ce premier jour du mariage, pendant que mes yeux examinaient, fouillaient et dévisageaient, parmi la foule féminine, les jeunes invitées qui s'exposaient coquettement devant les mères des prétendants célibataires ou qui cherchaient tout simplement à séduire les explorateurs adolescents comme moi, je voyais une silhouette distincte qui se profilait à portée de ma vue, mais qui ne me disait rien, que je ne reconnaissais point. Puis, dès qu'elle se fut tournée dans ma direction, mon regard croisa soudainement le sien. C'était celui d'une jeune fille qui paraissait avoir mon âge ou peut-être un peu plus jeune. Elle était distincte par une coiffure apprêtée de cheveux courts tenus par des barrettes ayant les formes et les couleurs des roses rouges. Elle était chiquement habillée et élégamment vêtue. Elle avait l'air d'une citadine, pas d'une villageoise, rien qu'à voir son style d'habillement légèrement décolleté au niveau de sa poitrine et adéquatement maintenu juste en dessous de ses genoux, pas plus. De toute évidence, elle n'était pas de Ksiba. Mais, bizarrement, elle se tenait debout bien au milieu de notre famille, à côté d'une vieille dame qui semblait être sa mère, mais qui m'était aussi étrangère ! C'était étonnant car, pendant les mariages, les femmes et les jeunes filles se regroupaient coutumièrement par familles, surtout lorsque la fête s'organisait chez les parents du futur mari. Serait-elle alors de notre lointaine famille dont je ne

connaissais pas l'existence ? Mystère, curieuse coïncidence, étonnant concours de circonstances ! Ce qui était encore plus étrange pour moi, c'était qu'elle semblait me connaître puisque, depuis que nos regards s'étaient croisés, elle ne cessait de me jeter des clins d'œil amusés, mais discrets avec un sourire pudique, mais complice ; moi non plus, d'ailleurs, je ne la quittais pas des yeux avec convoitise. Au bout d'un moment, et sans pouvoir attendre plus, je m'étais précipité auprès de ma tante paternelle, Fatma, qui n'avait que cinq ans de plus que moi, pour me dévoiler l'identité de cette inconnue mystérieuse. J'avais alors découvert que la vieille dame était l'une des cinq tantes maternelles de mon père. Elle était la veuve d'un Kairouanais, mais la deuxième avec une autre parmi ses cinq sœurs qui habitait à Sousse avec ses quatre filles. J'avais finalement compris pourquoi je ne l'avais jamais rencontrée auparavant à Ksiba, ni elle ni ses filles, car mon père avait toujours gardé une certaine distance sociale vis-à-vis de ses tantes, même ksibiennes. L'énigme était que cet attrait captivant, ce regard capiteux et ce sourire enivrant provenait donc d'une arrière-petite-cousine paternelle, en plus ouvertement citadine. Cependant, je ne voyais pas les trois autres sœurs, ni l'aînée, ni la cadette, ni la benjamine de la famille. Serait-elle venue, ce premier jour du mariage, toute seule avec sa mère, volontairement pour moi ? Toutes les hypothèses étaient envisageables, y compris cette dernière. Renseignement pris, je m'étais senti alors moins timide et plus conforté dans ma prochaine démarche téméraire. Alors que je m'approchais du groupe familial en me dirigeant audacieusement, mais nonchalamment vers la mère et la fille pour les saluer et me présenter, sans regarder autour de moi, voilà qu'une autre grand-tante paternelle ksibienne, qui était connue pour son humour et qui avait probablement deviné

ma démarche, commençait à me taquiner en me disant : « *Ne te presse surtout pas pour nous dire bonjour en premier, nous pourrions attendre notre tour.* » Que pouvais-je faire dans ces circonstances embarrassantes ? J'ai tout simplement fait un grand sourire à mon émoustillante grand-tante tout en saluant l'ensemble du groupe familial par un geste manuel, puis je m'étais adressé explicitement à mes deux découvertes par des gestes chaleureux en embrassant la mère avec des accolades et la fille avec effleurement qui marquait mes imperceptibles émotions du moment. Mes doux baisers sur les joues de la jeune fille à peine terminés, et voilà encore que l'agaçante grand-tante répétait son cinéma en me lançant un « Bravo mon petit » et en encourageant tout le groupe à claquer des mains en rigolant sans gêne. Et pourquoi pas, après tout, nous étions là pour nous amuser en famille. En réalité, je dois reconnaître que les taquineries de ma fameuse grand-tante m'avaient plutôt mis à l'aise pour parler allégrement avec Fawzia ; oui, elle s'appelait Fawzia. Depuis ce jour-là, avec sa connaissance, je sentais une certaine délivrance du tourment de mon adolescence villageoise ; je me sentais soulagé d'avoir enfin une petite amie citadine avec qui je pouvais parler intimement des sensations passagères et à qui je pouvais me confier pendant cette courte phase transitoire de ma vie. Je ne savais pas si c'était de l'amour que j'avais senti pour elle, mais je ne pouvais pas dire que j'avais eu la sensation de ce qu'on appelle un coup de foudre. Néanmoins, après quelques causeries, elle m'avait instantanément invité chez elle à Sousse, et je lui avais évidemment promis de lui rendre visite dès que possible après le mariage.

Aussitôt le mariage d'Oncle Boufarès terminé, mon père nous réunit alors pour nous faire part de ses difficultés financières qui l'obligeaient à planifier son départ à Paris. Il nous expliqua longuement que son émigration économique en France allait être temporaire et qu'il n'avait nullement l'intention de s'éterniser à Paris. Cependant, comme il ne savait pas combien de temps son absence allait durer, il pensait faire aussi expatrier auprès de lui ma mère, ma sœur et mes deux derniers petits frères, dès qu'il aurait réglé sa situation de travail, de résidence et de logement. En outre, il nous rassura longuement sur le fait que nous ne devions pas nous faire de soucis sur quoi que ce soit, car il avait laissé des consignes bien précises à l'oncle Othman pour s'occuper de nos dépenses quotidiennes. Il avait cependant insisté pour que mon frère Ameur et moi continuions, comme d'habitude, à bien travailler au lycée. C'était donc en septembre 1967, un beau matin de très bonne heure, que mon père avait pris une voiture de louage pour le port de la Goulette de Tunis, puis qu'il s'était embarqué sur le bateau pour Marseille ; et de là, il avait pris le train pour la gare de Lyon à Paris. Comme d'habitude, son plan était méticuleusement préparé et sa prédiction était assez précisément accomplie. Au bout d'un an, ma mère avec ma sœur et mes deux petits frères le rejoignirent au 29, rue Buffon, Paris 5e. Mais au bout de presque neuf ans de travail en France, ses problèmes financiers étant raisonnablement résolus, mon père et ma mère s'étaient retournés ensemble au pays, à Ksiba, là où ils étaient nés, là où ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre, et là où ils allaient continuer à vivre toujours ensemble jusqu'à la destination finale.

Quant à moi, depuis que mon père et une grande partie de la famille étaient partis à Paris, j'avais fait, comme je l'avais promis, des visites à ma grand-tante de Sousse pour sortir de temps à autre avec Fawzia, surtout les samedis après-midi ou pendant les vacances. J'avais essayé, à plusieurs reprises, de l'amener voir un film au cinéma le Vox, mais pas ailleurs, pas à l'ABC, pas au Palace ni au Grand Théâtre de Sousse. C'était au Vox que je tenais absolument à aller avec elle. Elle voulait bien, mais je n'arrivais pas à faire ma réservation préférentielle. Ce n'était pas par manque de sièges, mais les deux seules places que je tenais à réserver étaient toujours occupées. En effet, il existait dans le balcon du Vox, et nulle part ailleurs, deux places-fauteuils, situées dans une sorte de cabine-loge intimement isolée et entourée par des rideaux de tous les côtés, sauf celui par lequel on voyait l'écran. Ces deux places privilégiées que tous les jeunes amoureux, presque exclusivement citadins, s'arrachaient à n'importe quel prix surtout le samedi, étaient toujours réservées plusieurs mois à l'avance. Après plusieurs tentatives auprès du vendeur des tickets, j'avais capitulé. Je ne pouvais pas concurrencer ces jeunes bourgeois soussiens, car je n'avais pas les moyens de stipendier, comme eux, le vendeur avec du bakchich aussi élevé. À l'époque de la Tunisie bourguibienne, les seuls lieux où nous autres villageois et ruraux avions la chance de battre équitablement ces jeunes citadins, c'était dans les écoles, lycées et universités. Cette anecdote avait d'ailleurs renforcé ma volonté naturelle de continuer à bien travailler au lycée, de ne jamais interrompre mon enthousiasme pour les études supérieures et de chercher à élargir mes connaissances culturelles qui m'aideraient à faire face aux riches ignares et corrompus. Depuis cette anecdote, j'avais toujours pensé que

la richesse culturelle serait le seul acquis qui pouvait perdurer quoi qu'il arrive dans la vie.

Après le départ de mes parents pour la France, mes résultats scolaires continuaient à être raisonnablement bons jusqu'à la cinquième année secondaire. Pendant cette année scolaire, j'allais un samedi après-midi sur deux, comme tous mes camarades du lycée, à la caserne de Sousse pour accomplir mon service militaire. C'était en effet une des idées créatives d'Ahmed Ben Salah, qui avait encore cumulé le poste ministériel de l'Éducation nationale. Il pensait, à juste titre, que pour éviter d'interrompre les études universitaires des jeunes Tunisiens, il fallait créer en amont une alternative originale qui leur permettait d'accomplir leurs devoirs civiques et militaires pendant leurs études secondaires. Ce cadre original consistait à ce que tous les élèves participent aux instructions militaires, un samedi après-midi sur deux, pendant les deux dernières années de leurs études secondaires. En plus des samedis après-midi, ils devaient accomplir un premier séjour bloqué de quinze jours à la caserne pendant les grandes vacances d'été à la fin de l'avant-dernière année secondaire et un deuxième séjour bloqué d'un mois à la fin de la terminale. Ainsi, après l'accomplissement de ce programme, tous ces élèves seraient définitivement libérés des obligations militaires classiques. Mais pour des raisons économiques, ce programme d'instruction militaire fut arrêté au bout de deux ans de fonctionnement, d'abord avec le départ précipité de Ben Salah, et puis parce qu'il s'était avéré que le programme coûtait très cher à l'État qui consacrait déjà 50 % de son budget à l'Éducation nationale. Cependant, pendant que je participais aux instructions de la première année de ce programme, les officiers militaires

étaient chargés de recruter, par coïncidence, des bons élèves pour le futur nouveau lycée militaire qui devait ouvrir ses portes à Bizerte à la rentrée 1969-1970. Je venais de faire connaissance, depuis deux ans, d'un bon nouveau copain de Kalaâ-Sghira, un village se trouvant, comme celui de Ksiba, à cinq kilomètres, mais à l'ouest de Sousse. Mon nouveau camarade s'appelait Ali. Je ne savais pas ce qu'il nous avait pris, nous avions décidé tous les deux de nous enrôler dans ce nouveau lycée militaire de Bizerte. Malgré la grande réticence de mon père, je ne sais plus comment j'avais réussi à le convaincre pour m'engager dans une pareille aventure. En réalité, c'était plutôt pour satisfaire un de ces rêves de l'adolescence : avoir une certaine indépendance, loin de son patelin natal, et même de sa belle ville touristique dont ses adultes continuaient à être conservateurs et ses filles qui essayaient de se libérer, mais continuaient à se cramponner à leurs grosses têtes citadines en se comportant d'une manière prétentieuse avec nous autres villageois qui mangions nos couscous avec nos mains. Au contraire, Bizerte était, à l'époque, la ville de la jeunesse la plus libérée de la Tunisie, peut-être même plus que maintenant, en tout cas mieux que de nos jours. C'était donc là, loin des regards sahéliens conservateurs, qu'il fallait tenter sa chance avec les filles civilisées, modernes et qui aimaient par-dessus tout les Sahéliens méritants. Ça tombait bien, car mes sentiments envers Fawzia se fanaient de jour en jour et de semaine en semaine jusqu'à l'inertie, l'indifférence totale, et puis l'abandon de ma part, sans dispute, sans raison valable, seulement ce n'était pas de l'amour. Il fallait donc chercher ailleurs, vivre une autre expérience à Bizerte.

Bizerte, une expérience inoubliable

Notre contrat avec le gouvernement stipulait que nous nous engagions dans l'armée pour dix ans de service après que nous aurons réussi d'abord notre baccalauréat scientifique, puis nos études supérieures dans un des domaines prioritaires de l'armée de terre, de l'air ou de la marine. En effet, en créant ce nouveau lycée militaire en 1969, le gouvernement tunisien espérait former en même temps les futurs cadres militaires compétents et de haut niveau dans les disciplines scientifiques et techniques telles que médecine, ingénierie et pilotage d'avions. En contrepartie, les élèves devaient poursuivre gratuitement leur fin d'études secondaires dans le nouveau lycée et toutes leurs études supérieures dans les meilleures écoles d'ingénieurs et institutions universitaires nationales et internationales. En plus de la gratuité de leur internat, les élèves engagés devaient en outre recevoir une allocation monétaire d'argent de poche. Pour les bons élèves nécessiteux, c'était un programme alléchant. En ce qui me concernait, je n'étais vraiment pas attiré par cette offre budgétaire, ni mon copain Ali, ni même la grande majorité des élèves engagés que j'allais connaître dans ma classe de terminale de ce lycée miliaire de Bizerte. La grande majorité de la jeunesse tunisienne, à cette époque, était des enfants de familles pauvres ou très modestes. Ce n'était pas l'argent de poche qui les motivait pour s'engager dans ce nouveau programme militaire ; c'était plutôt, pour certains, la fierté de pouvoir devenir un jour les cadres, piliers de leur nouvelle nation, et pour d'autres, une simple curiosité d'exploration adolescente à la recherche d'une meilleure opportunité à saisir pour leur avenir incertain, d'autant plus

après l'échec de la réforme agraire de Ben Salah et de sa mise en prison.

Avant l'ultime signature de notre contrat d'engagement militaire, nous étions invités par les autorités compétentes à visiter notre futur lycée, au mois de juin 1969. Pendant cette visite qui dura trois jours, nous avions eu l'occasion de faire le tour de l'internat où nous allions loger et de nos classes où nous allions étudier. Il faut que je mentionne que, dans mon cas comme celui de mon copain Ali, nous devions changer notre orientation scolaire de maths-techniques en mathématiques tout court, car le nouveau lycée militaire n'avait pas prévu de section technique dans son programme ; nous devions d'ailleurs faire nos expériences de physique et de chimie dans les classes de laboratoires du lycée secondaire de Bizerte qui n'avait pas non plus de section technique. Notre visite de trois jours s'était ensuite poursuivie avec l'introduction du règlement interne du lycée par notre futur directeur permanent ou surveillant général, le lieutenant Ourir, qui nous avait aussi présenté ses aides, le surveillant général adjoint, un adjudant chevronné qu'on allait appeler par la suite la « Virgule », pour son visage ayant la forme d'une virgule, son suppléant, un sergent, et une équipe composée d'un caporal et de quelques soldats qui devaient s'occuper de notre restauration et des corvées de l'internat. Après la courte introduction du lieutenant Ourir, et avant notre premier déjeuner de la visite, c'était autour de notre commandant El-Kêtib, d'arriver pour nous souhaiter la bienvenue avec un discours d'accueil chaleureux et des blablablas sur notre future carrière prometteuse au sein de l'armée de la nation ; le commandant avait aussi sous sa tutelle l'École des sous-officiers de Bizerte. Je dois avouer

qu'ils nous avaient bien chouchoutés pendant ces trois jours, en nous offrant de la bonne bouffe avec des boissons gazeuses, et même des cigarettes, les fameuses « Troupes », qui étaient réservées exclusivement au personnel de l'armée. Après cette première journée d'accueil chaleureux et de présentations brèves et non ennuyeuses, le lieutenant Ourir nous laissa le champ libre, pendant les deux dernières journées, pour nous promener dans la ville et pour profiter de la plage de Bizerte qui était aussi belle que celle de Sousse, mais avec beaucoup moins de tourisme encombrant. Alors, mon copain Ali et moi avions profité pleinement de ces deux jours pour explorer tous les rouages fonctionnels, les habitudes et les coutumes sociales de cette ville étonnante qui ne ressemblait, à nos yeux de petits Sahéliens venant des fins fonds des villages, en aucune manière à la ville de Sousse. Nous nous étions donc donnés à cœur joie pour aborder les passants et passantes sur ce que les jeunes, venant d'une autre ville pour étudier, pouvaient faire pendant leurs temps libres du week-end à Bizerte. Nous n'avions rencontré, pendant les deux jours de nos promenades ou lors de nos baignades, aucun ou aucune, garçon ou fille, jeune ou moins jeune, qui nous aurait fait tourner la tête pour ignorer nos questions de curiosités. C'était plutôt des réponses toujours agréables, quelquefois pleines d'ironies sur nos intentions de jeunes naïfs, ou juste des beaux sourires silencieux, mais jamais des vexations à la sahélienne citadine que nous connaissions habituellement à Sousse. D'ailleurs, les Bizertins avaient facilement reconnu qu'Ali et moi étions originaires du Sahel ; il suffisait que l'un de nous dise « *êni* », qui veut dire « moi » en arabe local du Sahel, au lieu de « *êna* » comme dans la plupart des autres régions, pour que les Bizertins et Bizertines répliquent par « ah, vous êtes donc de Sousse ! » Je dois dire

qu'en plus de cet accueil chaleureux que nous avions réellement constaté dans les rues de Bizerte pendant ces deux derniers jours, toute l'équipe de notre futur lycée avait tout fait pour nous paraître agréable, gentille et accueillante, y compris notre futur Virgule, l'adjudant, qui paraissait au premier abord un homme dur. Alors que l'enthousiasme rituel des Bizertins était réel, l'avenir proche allait nous démontrer que l'administration de notre lycée militaire n'avait pas tout dévoilé sur la réalité des moyens pédagogiques et sur la vie sociale au sein du lycée. Néanmoins, suite à cette visite de trois jours, nous étions rentrés chez nous enchantés et prêts à signer notre contrat d'engagement.

Deux ans étaient déjà écoulés depuis le départ de mon père, et un an depuis que ma mère, ma sœur et mes deux petits frères l'avaient rejoint au 29, rue Buffon à Paris 5e. Depuis lors, mon frère Ameur et moi devions rester à Ksiba auprès de notre grand-mère Aziza, sous la tutelle de l'oncle Othman, pour poursuivre nos études secondaires au lycée technique de Sousse. Mais temporairement, mon frère Ameur passait les trois mois de vacances d'été auprès de la famille à Paris où il se débrouillait pour gagner pas mal d'argent en travaillant dans des boîtes d'intérim. Il donnait bien évidemment tout ce qu'il gagnait à mon père. Quant à moi, je n'étais pas tenté par une telle aventure de voyage aussi lointain de Ksiba et de Grand-Mère Aziza. Cela étant dit, nous ne manquions plus, dans le village, de ressources financières, car mon père envoyait tous les mois un mandat postal à l'oncle Othman pour subvenir à nos dépenses quotidiennes. *A priori*, rien ne nous manquait à part l'absence d'une grande partie de la famille. Mais cette absence était

partiellement comblée par la grande affection habituelle et constante de ma chère et irremplaçable grand-mère Aziza, et aussi par l'accueil toujours chaleureux de la famille de l'oncle Othman, à commencer par la gentillesse de sa femme, Tante Latifa, qui était pour moi presque une deuxième mère. Tante Latifa était la deuxième femme de l'oncle Othman, qu'il avait épousée après la mort précipitée de sa première femme. Ils avaient eu ensemble six enfants dont trois étaient nés malheureusement aveugles, les deux premières filles et un des quatre garçons, l'avant-dernier. Fatma, l'aînée, est un peu plus âgée que moi, la deuxième, Habiba, est de mon âge. Quant à Ridha, il est beaucoup plus jeune que moi. Avec leur mère, ces trois arrière-cousines et cousin aveugles étaient toujours mes meilleurs et seuls confidents, après ma grand-mère et mes parents. Pendant l'absence de mes parents, la maison de l'oncle Othman était ma seconde maison. D'ailleurs, c'était là que ma grand-mère et moi dînions et passions presque toutes nos soirées du vendredi et du samedi. Je me souviens toujours que Tante Latifa, Fatma et Habiba étaient toujours là, comme une mère et des sœurs, pour apaiser mes crises passagères d'adolescence, pour me consoler pendant mes quelques échecs scolaires et pour me remonter le moral quand il était bien bas. Ridha était de même, plus tard, quand il eut grandi. C'est pour leur profonde fraternité, leur fidèle confidence et leur sincère confiance que je n'oublierai jamais leur intégrité morale et leur bonté humaine envers moi. J'avais gardé en moi cette profonde émotion d'esprit et de cœur pendant ma présence à Ksiba et au cours de mes périples lointains à travers le monde.

En réalité, tout allait bien pour moi pendant l'absence de mes parents. Mes études suivaient tout bonnement leur cours

normal au lycée technique, ma grand-mère me chouchoutait en s'occupant de tout ce dont j'avais besoin à la maison, y compris me concocter des bons petits plats souvent richement garnis de viande, de poissons, sinon d'œufs. En plus, je me sentais bien confortablement en famille chez l'oncle Othman avec l'humeur toujours agréable et la cuisine toujours excellente de Tante Latifa. Mais alors, qu'est-ce qui m'avait pris de quitter soudainement ce bonheur familial pour aller m'aventurer à Bizerte, dans l'armée ? Était-ce une erreur de jeunesse ? Je ne savais pas le pourquoi réel, à l'époque. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'il s'agissait d'une décision intuitivement instantanée et indéniablement désirée. Maintenant, avec le recul, je pense que c'était simplement une curiosité d'adolescence, un challenge de jeunesse et peut-être un souci d'avenir incertain. Cependant, bien que je ne regrettasse pas cette aventure, j'eus des moments émotionnels alors que j'allais quitter ma grand-mère. Mais je lui avais promis de rentrer auprès d'elle, à Ksiba, pendant toutes les vacances scolaires et à toutes les occasions lors des longs week-ends ou les fêtes religieuses nationales. J'avais tenu toutes mes promesses, et comment faire autrement puisqu'elle me manquait énormément dès que je retournais à Bizerte ?

Me voilà donc confronté à mon premier périple intra-tunisien et bizertin de choix, au début du mois de septembre 1969, j'étais en compagnie de mon copain Ali. Il était ma paire de chaussures, comme nous appelaient les autres camarades de classe, car nous étions toujours ensemble, presque inséparables. Notre tout nouveau lycée militaire comptait au total une cinquantaine d'élèves répartis dans deux classes de premières mathématiques et sciences, d'une vingtaine d'élèves chacune, et une unique classe

terminale de mathématiques, comptant seulement dix élèves. Ali et moi, qui faisions partie de celle-ci, devions donc y préparer notre baccalauréat pour la fin de l'année scolaire 1969-1970. Je dois avouer tout de suite que dès notre arrivée au lycée, on avait commencé à découvrir la réalité contraignante des règles fonctionnelles au sein du lycée, ainsi que le manque de moyens pédagogiques, techniques et humains qui devraient être mis à notre disposition. D'abord, pour ce dernier point pédagogique, mes camarades et moi de la classe terminale étions déçus par la médiocrité de presque tous nos professeurs, à commencer par les plus importants, ceux de mathématiques et de physique. Nous étions en effet surpris que des jeunes coopérants français, qui manquaient indéniablement d'expérience pédagogique et technique, soient affectés pour enseigner les programmes d'une terminale mathématiques dans un nouveau lycée qui était créé pour former les meilleurs futurs cadres de l'armée. En plus, n'ayant pas de laboratoires de physique-chimie dans les locaux du lycée militaire, nous devions aller au lycée civil de Bizerte pour y suivre les cours et apprendre à manipuler les expériences de ces deux matières, sans l'aide habituelle de préparateurs qui devaient assister nos professeurs comme c'était le cas dans les trois lycées secondaires de Sousse. Quant aux contraintes des règles militaires, notre déception était profondément ressentie et notre frustration était conséquemment très visible, car notre vie sociale à Bizerte en dépendait. Cependant, alors que nous ne pouvions rien faire pour remédier à la situation pédagogique lamentable que nous allions connaître, nous allions tout de même pouvoir tantôt négocier la modération de ces règles strictes, voire quelquefois les enfreindre discrètement pour mieux disposer de notre liberté de vie sociale. Il faut dire que malgré son

intégrité militaire, notre directeur, le lieutenant Ourir, était plutôt une personne tellement gentille humainement et tellement compréhensive individuellement qu'il allait souvent tolérer nos quelques diversions distractives. Quant à la « Virgule », notre adjudant dont je regrette de ne plus me souvenir de son nom, bien qu'il donnât l'impression d'être *a priori* un homme autoritaire, redoutable et craignant, il était en réalité tout le contraire, plutôt plaisant, affectif et plein d'humour.

J'avais dix-neuf ans et mon copain Ali en avait vingt, au début de l'automne de cette année scolaire 1969-1970. Nous étions donc dans notre bel âge de la vie pour profiter de l'environnement libéral bizertin qui nous paraissait propice à une certaine ingénuité libertine. C'était l'âge idéal, car on n'aurait pas toujours vingt ans, n'est-ce pas ? C'était aussi le lieu adéquat, car il n'y avait pas de meilleur ou de comparable ailleurs dans le pays ; et c'était enfin l'occasion parfaite qu'il fallait saisir pour savourer pleinement le plaisir de naviguer librement, pendant notre temps de loisir, au milieu de cette jeunesse chaleureuse, dans cette ville accueillante. Cependant, ce désir intense de nous épanouir individuellement dans notre nouvelle vie sociale n'allait pas nous conduire à négliger nos études ou même à les prendre à la légère. Au contraire, j'avais abordé, avec Ali, cette année scolaire avec beaucoup de détermination pour continuer à prendre au sérieux nos études comme nous l'avions fait au lycée technique de Sousse ; mais en même temps, nous avions au fond de nous-mêmes un peu d'appréhension d'échouer à l'examen du bac.

Dès notre arrivée au lycée, une semaine avant la rentrée officielle des classes, on nous avait distribué des tenues militaires qui étaient conçues spécifiquement, et

probablement à la hâte, pour nous distinguer des autres corps classiques de l'armée. Le moins que je puisse dire, maintenant, c'est que ce n'était pas une réussite. En effet, dès le moment de la distribution, nous avions tous constaté de prime abord que les couleurs de ces tenues étaient à la fois moches et tristes. Il s'agissait de deux tenues, une de sortie et une de travail que nous devions porter tous les jours au lycée. La tenue de sortie était totalement gris foncé du képi jusqu'au pantalon, à l'exception des chaussettes et des chaussures qui étaient noires. Quant à la tenue du travail, elle était d'un composite de trois couleurs : une grise, celle du képi et du pantalon ; un kaki, celle de la chemise ; et une noire, celle de la blouse ou du tablier, de la cravate, des chaussettes et des chaussures. S'il fallait porter cette tenue de travail seulement à l'intérieur du lycée, ça ne nous gênait pas à la limite, même si nos professeurs devaient la supporter sur nous tous les jours. Mais ce qui nous gênait le plus, c'était que nous devions aussi nous déplacer avec cette tenue de clown au lycée civil de Bizerte pour nos cours de physique-chimie. On s'était déjà demandé comment ces messieurs les responsables militaires avaient imaginé ce genre de design pour rendre notre allure réellement comique, d'autant plus devant les yeux des jeunes et belles filles de la ville et du lycée de Bizerte. D'ailleurs, dès notre première apparition, elles nous donnèrent le surnom de « Corbeaux » ? Avec le recul, et revisitant les photos que j'ai gardées en souvenir, je pense qu'elles n'avaient pas tort. Sur ce point particulier, nous n'avions malheureusement pas pu faire grand-chose. On avait beau se plaindre, il n'était pas question de changer de tenue chaque fois qu'on devait se déplacer au lycée civil de Bizerte. Ce n'était pas pratique, car nous n'avions pas de temps à perdre pour ce genre de détail, d'autant plus qu'une autre tenue militaire n'allait pas

améliorer notre look. Quant à la tenue de sortie, on exigeait de nous de la mettre lorsqu'on sortait en ville le week-end. Alors que beaucoup de mes camarades ne l'avaient pas aimée, certains la toléraient, mais là-dessus, Ali et moi étions butés, entêtés et avions juré de ne jamais sortir à Bizerte dans cette tenue. Nous avions alors essayé de négocier avec le lieutenant Ourir pour nous accorder des laissez-passer hebdomadaires qui nous permettaient de sortir le week-end en ville avec nos habits civils. Au début, le lieutenant ne voulait rien entendre, car il considérait qu'un militaire devait obéir, sans discussion, aux ordres et aux règlements établis. On était alors amenés à enfreindre ce règlement interne du lycée en trouvant une combine de jeunesse pour satisfaire notre désir de sortir librement, le samedi soir et le dimanche, et nous balader en ville en tenue civile. L'astuce consistait à ne pas sortir par la porte bien gardée du lycée, mais de passer par l'école voisine de tourisme en sautant par-dessus le mur mitoyen dont la hauteur n'était pas, par chance, très élevée. Cependant, cette combine nous posait tout de même quelques difficultés pratiques, surtout le samedi soir où nous voulions veiller tard dans les nombreux cafés nocturnes à Bizerte. En effet, étant donné que la porte principale de l'école de tourisme fermait avant 22 heures, le retour à nos dortoirs, après cette heure, était donc plus compliqué que la sortie. On était alors obligés de rentrer au lycée militaire en passant par la porte toujours gardée par un soldat de service qui était contraint de rapporter nos noms à notre directeur, le lieutenant Ourir. Celui-ci commençait par nous réprimander avec des mises en garde verbales, ensuite il nous punissait par des interdictions de sortie de quelques week-ends, puis il essayait de nous faire peur en nous menaçant d'expulsion pure et simple du lycée. Au bout de quelques semaines d'infractions répétées, et après

plusieurs tentatives de restrictions échouées, le lieutenant Ourir s'était finalement adouci pour écouter nos doléances. Il nous promit d'abord d'améliorer la qualité de nos repas au réfectoire du lycée, sachant que beaucoup d'entre nous mangeaient en ville les soirs du samedi et dimanche. Il nous promit, en outre, de réfléchir sur une alternative concernant la tenue militaire de sortie. Nous voilà enfin un peu plus rassurés sur le déroulement de notre vie sociale au sein du lycée pendant la semaine, et dans la ville de Bizerte pendant le week-end.

Avec toutes ces tracasseries administratives réglementaires du lycée, Ali et moi revenions souvent bredouilles de nos pêches féminines en ville. Nos week-ends du premier trimestre n'étaient vraiment pas propices pour faire des connaissances réellement solides avec des filles bizertines. Avec un hiver plus froid et une pluviométrie nordique plus fréquente qu'à Sousse, le deuxième trimestre fut semblable au premier. Il faut savoir que la vie nocturne dans la ville de Bizerte était presque inexistante ; même pendant les périodes tempérées, les rues étaient très tôt vides ; en réalité, dès le coucher du soleil, il n'y avait pas un chat dans la rue. Il faut aussi savoir que Bizerte était une base militaire où, en plus de notre nouveau lycée, il y avait la grande école des sous-officiers et des bases marines. Les nombreux cafés étaient toujours pleins à craquer par des bidasses, des élèves militaires, des sous-officiers et même des officiers célibataires. Avec l'embarras du choix de ces nombreux cafés, Ali et moi, et quelques autres camarades du lycée, en avions essayé quelques-uns parmi ces nombreux cafés jusqu'à ce que nous eussions trouvé celui qui nous convenait le mieux pour jouer aux cartes. En effet, nous passions la plupart de nos

soirées des samedis ainsi. C'était d'ailleurs dans ces cafés de Bizerte que j'avais appris à jouer à la belote, au tarot et au rami.

Au cours du premier trimestre, Ali et moi n'avions pas pu nous empêcher de faire quelques petites visites de week-ends à nos villages respectifs, moi à Ksiba pour voir ma grand-mère, et lui à Kalaâ Sghira pour voir sa mère, ses trois sœurs et son frère, son père étant souvent en déplacement sur les chantiers de construction des bâtiments où il travaillait comme ouvrier. C'était au cours de ces visites de courte durée que nous avions pu échanger les connaissances réciproques de nos deux villages et de nos deux familles. Il arrivait qu'Ali passât quelquefois la nuit chez moi avec Grand-Mère pour faire nos devoirs de classe de sorte que nous puissions profiter de notre journée du samedi à Sousse avant de reprendre, le lendemain en fin d'après-midi, le chemin du retour à Bizerte. Mais ce premier trimestre, ainsi que le deuxième, d'ailleurs, me semblait long et interminable, car ma grand-mère me manquait réellement. Je me sentais de temps à autre comme un enfant qui manquait d'affection maternelle. Heureusement, Ali était là pour encaisser mes complaintes, pour tempérer mes révoltes contre les règles cachées du lycée et pour me calmer lorsque j'essayais d'inciter les élèves à enfreindre ces règlements. Nous étions tous les deux vraiment solidaires dans nos plaintes, dans nos actions et dans nos réflexions. Le premier trimestre était tellement frustrant, surtout avec l'affaire de la tenue de sortie, qu'il m'avait semblé s'éterniser. J'avais réellement le mal du bled, et je me blâmais d'avoir entraîné avec moi mon bon copain Ali dans cette drôle de galère, et surtout d'avoir abandonné ma grand-mère dans la grande maison du village. Il était donc

temps que ce premier trimestre se termine et que les vacances d'hiver arrivent enfin. J'étais d'autant plus content que ça tombait pile avec les cueillettes des olives que je ne ratais jamais depuis mon enfance, et que mon copain Ali allait connaître pour la première fois. Chemin rentrant à Ksiba, je devais aller à l'école primaire des aveugles de Bir-El-Kasaâ, une banlieue de Tunis, pour prendre mon arrière-petit-cousin Ridha, qui suivait sa scolarisation dans cette école de réputation mondiale. C'était en effet grâce à la politique éducative consistante et inclusive de Bourguiba que cette école primaire de Tunis avec le lycée secondaire de Sousse avait vu le jour pour scolariser les enfants aveugles avec des techniques appropriées. Pour Bourguiba, l'éducation de tous les enfants tunisiens, qu'ils soient pauvres, aveugles ou handicapés, était le seul espoir de l'émergence du pays. Je crois même qu'à cette époque, l'école tunisienne des aveugles était la seule école qui existait sur le continent africain, et peut-être même l'une des rares écoles mondiales. Ridha avait un caractère très difficile lorsqu'il était un petit garçon. Quand il avait atteint l'âge de la scolarisation, il ne voulait absolument pas aller à l'école et encore moins rester interne à Bir-El-Kasaâ, loin de sa famille. Personne n'avait réussi à le convaincre ou le motiver pour ses bénéfices et ses intérêts propres. On avait employé tous les moyens infantiles appropriés, on avait beau le mignarder, l'amadouer ou le cajoler, rien ne le persuadait de changer son refus catégorique. Je me souviens encore que le jour du départ fût dramatique pour lui et pour ses proches, car il fallait l'amener malgré lui à l'école. On était obligé de le forcer au début en espérant qu'il s'habituerait par la suite. J'ai participé à ce *forcing* que je ne regrette pas et je suis sûr que Ridha lui-même avait apprécié plus tard l'immense bénéfice d'être un

jeune homme bien éduqué et un adulte relativement indépendant. À ce propos, il faut rendre hommage à sa sœur Habiba, aveugle aussi, qui avait accepté de l'accompagner pendant toute sa première année scolaire à l'école, et de rester auprès de lui à l'internat pour lui tenir compagnie, le rassurer et lui donner confiance en attendant qu'il se fasse lui-même des copains. Mais malgré ses bonnes performances scolaires, je pense que les trois ou quatre premières années de l'école étaient réellement difficiles pour Ridha. Pendant mon année scolaire bizertine, lors des vacances ou des fêtes religieuses des Aïds, je me faisais un réel plaisir de passer prendre le petit Ridha, quelquefois avec Ali, pour rentrer ensemble à Ksiba et de le raccompagner à son école avant de retourner à mon propre lycée militaire. Cet effort collectif valait la peine, puisque Ridha avait depuis réussi ses études en devenant instituteur, au début dans son ancienne école de Bir-El-Kasaâ, puis dans une autre école qui était créée par la suite à Gabès, pour les aveugles du sud du pays. De nos jours, je me fais un réel plaisir de sortir me promener ou boire un café avec Ridha, à Sousse, lors de ses vacances scolaires. Après avoir été un petit frère pendant son enfance, il était devenu pour moi le compagnon avec qui je discutais de beaucoup de problèmes sociétaux, et surtout l'ami qui écoutait mes interminables plaintes contre la mentalité de cette société tunisienne qui reculait dans beaucoup de domaines au lieu d'avancer, comme le souhaitait Bourguiba. En particulier, lorsque j'observe en ce moment le comportement de ces soi-disant instituteurs ou professeurs qui se disent « éducateurs », je ne peux pas m'empêcher de citer le fameux proverbe tunisien qui dit : « Si Bourguiba voit ce que nous voyons actuellement, il doit pleurer dans sa tombe. » Je peux même inventer mon propre proverbe en phrasant

différemment le précédent : « Si Bourguiba voyait ce que je vois de nos jours, il mourrait une deuxième fois de chagrin dans sa tombe. »

Comme le bilan social, celui de mes études au lycée militaire n'était pas non plus à la hauteur de mes attentes pendant les deux premiers trimestres. À part ceux d'un ou deux excellents camarades, les notes d'examen de la plupart des dix élèves de notre classe terminale pataugeaient dans la moyenne. Ces résultats mitigés étaient peut-être dus au manque d'exercices d'application dans les devoirs que nos professeurs nous prescrivaient pour nous aider à bien assimiler ce qu'on apprenait et mieux intégrer les éléments théoriques de nos connaissances à la résolution des problèmes posés. Au début du mois d'avril, juste après la fin des vacances du printemps, nous avions eu alors l'idée de demander à nos professeurs de nous procurer quelques anciens examens des baccalauréats des années précédentes, pour tester nos connaissances. Dès que nous avions parcouru les quelques sujets de mathématiques, de physique-chimie et de sciences naturelles, nous nous étions regardés les uns des autres ; la consternation générale était bien visible sur tous nos visages, car nous avions constaté qu'une grande partie des sujets d'examen scientifiques n'étaient pas encore traités dans nos cours. Nos professeurs avaient beau nous rassurer sur le fait que tout le programme devait être enseigné complètement avant l'examen du bac, nous étions persuadés du contraire, car on avait l'impression qu'ils insistaient jusque-là sur les sujets dont ils se sentaient le plus à l'aise à traiter, pour essayer de bâcler, ensuite, à la fin de l'année scolaire, les autres sujets dans lesquels ils manquaient de formation. En réalité, c'est ce qui allait se passer les jours du

bac lorsque les sujets des examens nous parurent incompréhensiblement étranges.

Avec l'arrivée du troisième trimestre, notre directeur, le lieutenant Ourir, semblait plus que jamais être disposé à satisfaire nos demandes de sortie en ville le week-end en tenue civile. Il était allé jusqu'à tolérer aux dix élèves de la classe terminale quelques sorties après-classe pour faire des courses ponctuelles en ville. En outre, il avait accordé à nous autres seniors, en cette classe terminale, bien d'autres petits privilèges tels que nous inviter, de temps en temps, à dîner au mess des officiers ou nous fournir une petite salle où nous pouvions étudier, nous distraire ou nous reposer en dehors des classes pendant la journée ou le soir après le dîner et avant de nous coucher, à notre guise, sans même la surveillance de notre sergent habituel. Nous avions été tous surpris de cette progression soudaine et rapide de la part de notre directeur. On s'attendait à un durcissement plutôt qu'à un assouplissement, étant donné la médiocrité de nos résultats des deux premiers trimestres. C'était peut-être là où résidait ce changement d'attitude. Il avait possiblement reçu des ordres de ses supérieurs pour nous traiter comme des futurs officiers en espérant que cela nous encouragerait à travailler encore plus pour réussir notre bac. Il faut dire que sur ce point, les dix élèves avaient la volonté réelle de décrocher leur bac. Le lieutenant le savait puisqu'il nous observait tout le temps en train de travailler sérieusement malgré l'amateurisme de nos jeunes professeurs.

Nous étions enfin bien rassurés sur un bien meilleur déroulement de notre vie sociale au sein du lycée la semaine et dans la ville de Bizerte les week-ends. En plus, avec l'arrivée du beau temps en ce début du mois d'avril, le troisième trimestre

semblait annoncer un présage heureux pour qu'Ali et moi terminions cette année scolaire mieux que nous l'avions commencée. Le moment paraissait donc propice pour saisir la chance qui s'offrait à nous afin d'éclore nos pensées, d'épanouir nos cœurs et de conquérir d'autres avec qui nous espérions partager nos sentiments, nos plaisirs et nos loisirs. Après que les élèves du lycée civil de Bizerte s'étaient habitués à nos allures de corbeaux avec nos tenues militaires de travail quotidien, nous avions pu établir de meilleures relations de camaraderie avec eux. Ali et moi avions même réussi à nouer un début d'amitié avec deux filles en classe terminale. Presque blondes, de peau blanche, très claire, elles étaient toutes les deux originaires de Rass-Jebel, un village situé à une trentaine de kilomètres de Bizerte. Mais cette amitié, qui demeurait superficielle et courtoise, n'avait jamais dépassé la cour de récréation du lycée, car les deux amies étaient internes et ne pouvaient sortir du lycée que pour rendre visite à leurs familles au village, le week-end. Il aurait fallu attendre la fin du printemps et le début de l'été pour que la vraie chance nous sourît. En effet, dès le mois de mai, Ali et moi commençâmes à fréquenter la plage Sidi-Salem de Bizerte. J'avais aimé cette belle plage, presque désertique, presque sauvage et totalement romantique où, contrairement à Sousse, on ne voyait presque pas d'hôtels au bord de la mer, et où on ne rencontrait presque pas de touristes sur le sable doré. Elle n'était fréquentée que par des jeunes locaux, de souche bizertine, ou venant d'autres régions pour travailler ou pour étudier, comme nous. C'était à l'époque un lieu idéal pour des rencontres estivales romanesques, à l'abri de tous les regards curieux et des badauds indiscrets. Dès notre premier week-end de baignade à Sidi-Salem, Ali et moi avions réussi à faire connaissance d'un groupe mixte de jeunes Bizertins avec qui nous nous avions vite

sympathisé, étant donné que nous avions beaucoup de choses à échanger et à partager, non seulement sur nos aventures au sein du tout nouveau lycée militaire, mais aussi et surtout sur les subtilités différentielles entre les coutumes et traditions régionales du Sahel et celles du Nord tunisien. Mais après avoir épuisé nos greniers régionaux de leurs intérêts culturels pour les uns et pour les autres, il était temps de nous consacrer aux relations humaines, aux sentiments individuels et aux attirances personnelles de chacun et de chacune. Au bout de quelques rencontres hebdomadaires, Ali et moi avions fixé nos choix sur les deux jeunes filles, de pseudonymes Sonia et Folla, qui nous paraissaient réciproquement attentives à nos regards absorbants et à nos appels implicites. Un beau jour, nous avions décidé de les séparer du groupe pour nous isoler avec elles. Bref, en ce jour du dernier dimanche du mois de mai 1970, Sonia et Folla étaient devenues respectivement des vraies amies pour Ali et moi. À partir de ce jour-là et jusqu'à notre départ de Bizerte, nous étions devenus les quatre amis inséparables. Nous nous retrouvions habituellement ensemble tous les week-ends d'abord dans un des petits restaurants, au bord de la mer, où nous nous régalions avec des petits plats populaires tels que *sahann tounsi* (plat léger tunisien), *slata méchouia*, *brik à l'œuf* et bien évidemment le fameux *ojja merguez-frites*. Ensuite, nous nous dirigions vers la plage de Sidi-Salem, pour nous détendre sur le sable, nous baigner dans l'eau limpidement propre et flirter librement à l'occidentale comme dans les romans-photos, sans pour autant dépasser les limites sociétales ou nous aventurer dans les zones profondément dangereuses. Nous terminions généralement notre journée par une longue promenade avec une glace ou une citronnade, toujours au bord de la mer, un grand espace presque désertique et plus tranquille que le centre-ville. Ainsi, seul avec Folla ou ensemble avec Sonia

et Ali, j'avais vécu les quelque trois mois les plus mémorables de ma jeunesse en Tunisie. Jusqu'à la fin du mois de juillet 1970, nous n'avions eu que des moments agréables pendant lesquels tout se passait merveilleusement bien entre nous, sans complication, sans la moindre dispute et sans aucune illusion sur une quelconque relation sérieusement durable, comme on l'entendait souvent au Sahel. On comprenait bien qu'on était encore très jeunes, que l'avenir était bien loin devant nous pour nous engager sur une quelconque promesse de vie commune.

Pendant ce temps-là, j'avais poursuivi normalement la préparation de mes examens du bac. Mais je n'étais pas optimiste sur l'issue du résultat final. En même temps, je m'étais confié à Ali que quoi qu'il arrive, j'envisageais sérieusement de quitter le lycée militaire en demandant ma démission de l'armée. D'ailleurs, sachant que la réponse à une telle demande prendrait du temps, une semaine après la fin des examens et sans même attendre les résultats, j'écrivis une longue lettre au ministre de l'Armée dans laquelle je lui demandais de bien vouloir me décharger de mon engagement militaire. J'expliquais dans cette lettre que je m'étais réellement trompé sur la vision immature de mon avenir, en avouant explicitement que je ne me sentais pas humainement apte à faire une carrière militaire efficace. Au début du mois de juillet, le verdict du bac était tombé. Ali et moi ainsi que six autres camarades de classe avions échoué à l'examen. Il n'y avait eu que deux élèves sur dix qui étaient reçus ; pour une école créée pour former les futures élites militaires, vingt pour cent de réussite n'étaient vraiment pas un résultat glorieux. Quant à Folla et Sonia, bien qu'elles fussent un peu plus jeunes que nous, elles nous avouèrent qu'elles ne pensaient pas pouvoir pousser leurs études au-delà du bac. Mais en ce qui nous concernait tous

les quatre, socialement, et en dépit de notre échec déceptif, Ali et moi avions continué à les voir presque tous les jours jusqu'à la fin du mois de juillet. Malheureusement, le jour de nos adieux était bien arrivé. Étant bizertines, Folla et Sonia devaient partir en vacances au mois d'août, en famille, quelque part ailleurs. Ali et moi les avions tristement quittées pour rentrer au bled. Depuis cette date, je n'avais jamais revu la pseudo-Folla, car je n'étais retourné à Bizerte que vingt ans plus tard.

Mes adieux à Grand-Mère

Malgré les frustrations du fonctionnement interne du lycée militaire, nonobstant les difficultés rencontrées au cours de deux premiers trimestres de cette année scolaire 1969-1970, et en dépit de mon échec au baccalauréat, je ne regrettais pas mon séjour à Bizerte. Au contraire, je considérais que le bilan global m'était personnellement positif. J'avais en effet appris, pendant les moments difficiles, à me libérer de ma timidité villageoise, à discuter avec mes supérieurs et à m'exprimer en groupe. J'avais aussi acquis une certaine confiance personnelle, une certaine indépendance individuelle, mais en même temps la certitude de l'amour familial qui m'avait énormément manqué à Bizerte. J'avais enfin vécu, expérimenté et passé des instants intimement agréables avec Folla, même si ce n'étaient que des sentiments de plaisir et de loisir partagés au bon moment de la fin de l'adolescence et le début de la jeunesse. Le seul regret que j'avais eu, c'était de perdre mon bon copain et compagnon Ali qui avait décidé de retenter ses chances au baccalauréat au lycée militaire, et même de poursuivre sa carrière au sein de l'armée.

De retour à Ksiba, je retrouvai le bonheur d'être au bled avec la chaleur affective de Grand-Mère Aziza et l'accueil chaleureux de toute la famille de l'oncle Othman. Dès mon arrivée au village, j'eus la sensation du cœur qui me donnait l'envie de dire à l'anglaise "*it's good to be home*". J'étais aussi content de revoir mes anciens camarades Hachemi et Abdelkader qui, eux non plus, n'avaient pas réussi leurs examens du baccalauréat. Nous devions alors aborder, tous les trois, l'année scolaire 1970-1971 avec beaucoup de détermination pour tenter de décrocher notre bac. À la fin du mois d'août, j'eus le plaisir soulagé de recevoir une réponse positive de ministre de l'Armée m'accordant la libération de mon engagement militaire. Cependant, je n'avais pas apprécié que le proviseur Khinfir refuse catégoriquement, et sans aucune raison, ma demande de réintégration dans mon ancien lycée technique que j'aimais tant et dans lequel je m'étais toujours senti bien. Peut-être avait-il pensé qu'il valait mieux que je redouble ma terminale de mathématiques au lieu de m'aventurer dans une nouvelle préparation de bac maths-techniques ? Mais lorsque j'alla voir monsieur Mzabi, le censeur du lycée de garçons de Sousse, il me reçut cordialement dans son bureau pour écouter l'historique de mon parcours, puis il m'inscrit immédiatement sur la liste des élèves de la classe terminale section mathématiques. Nous étions trente-trois élèves au total dans cette classe, vingt-trois garçons et dix filles, tous originaires du Sahel et issus de familles modestes à part les quelques Soussiens appartenant à la classe moyenne. Le lycée de garçons était déjà de grande taille à cette époque, car il accueillait la grande majorité des élèves de la ville de Sousse et de ses banlieues proches. Il lui fallait donc un homme de la grande stature et de la large carrure du célèbre monsieur Ossman pour occuper, pendant

plusieurs années, la fonction de surveillant général, et assurer le respect de la bonne discipline du lycée. En plus de son fameux physique impressionnant, monsieur Ossman était un homme à la fois autoritaire et intègre. Il était tellement craint par tous les élèves que dès le déclenchement de la sonnerie annonçant la fin de la récréation, on devait se dépêcher pour se mettre vite en rangs devant les salles de classe, et on n'avait pas intérêt à traîner dans la grande cour du lycée ou arriver en retard, même de quelques secondes. Le lycée de garçons de Sousse jouissait aussi d'un grand prestige pour la qualité de ses professeurs, à commencer par le professeur Fayala, qui était aussi le proviseur du lycée, et qui avait conçu et rédigé le livre de mathématiques que la plupart des professeurs utilisaient comme manuel scolaire en classes terminales de sections scientifiques. Quant à mes professeurs de l'année scolaire en question, ils étaient tous des bons enseignants avec plein d'expériences professionnelles. Parmi ceux qui m'avaient enseigné les matières scientifiques, je me dois de citer monsieur Gastaldello, le meilleur professeur de physique que je n'ai jamais connu de semblable pendant tout le cursus de mes études secondaires. Il était non seulement un excellent pédagogue, mais aussi un amoureux de la physique en général et de la mécanique en particulier. Il nous invitait souvent, en dehors de nos cours réguliers, à des séances supplémentaires pour nous faire des démonstrations expérimentales ou pour nous projeter des films illustrant l'évolution historique de certaines découvertes en physique. Mais les professeurs qui m'avaient le plus touché au cœur et auxquels je garde une pensée particulièrement attachante, c'étaient ceux qui m'avaient enseigné les quelques matières dont on considérait, à tort, non primordiales pour ma section de mathématiques. Certains d'entre eux m'avaient pourtant

beaucoup impressionné par leur grande capacité intellectuelle. Ils m'avaient aussi séduit par la modestie de leurs profondes connaissances du monde, captivé par les vertus de leurs tolérances morales et religieuses, ou entraîné dans leur sillage par l'ouverture de leur esprit dans les domaines socioculturels. Je me dois alors d'évoquer, par exemple, les bons moments, oh combien enrichissants, mais malheureusement très courts, que je passais dans la classe de monsieur Dimêssi, mon professeur de pensées islamiques. C'était un cours hebdomadaire d'une heure seulement, et pourtant j'avais appris beaucoup de choses intéressantes et surprenantes sur les démarches intellectuelles et les approches philosophiques du doute chez certains penseurs islamiques tels qu'Al-Fârâbî, Ikhwan-al-Safa ou al-Ghazâlî. Le cours hebdomadaire de monsieur Moncef Zine-El-Alaâbidine en éducation civique et religieuse ne durait aussi qu'une heure. Avec le recul, je suis actuellement grandement surpris de me souvenir que cette matière était enseignée jusqu'en terminale. Mais lorsque je me rappelle avec quelle gentillesse humaine, avec quelle tolérance religieuse et avec quelle intégrité intellectuelle Si Moncef conduisait les discussions hebdomadaires du cours sur certains sujets sociaux qu'il nous introduisait en classe, je me dis que cette discipline était réellement intéressante et que le mérite revenait à cet éducateur merveilleux qui était d'ailleurs, à cette époque, l'imam de la Grande Mosquée de Sousse. Enfin, je ne pourrai jamais oublier l'immense talent de monsieur Chaouach, mon professeur d'histoire-géographie, qui était l'homme à qui je prêtais le plus d'attention non seulement pendant les deux heures de cours hebdomadaires de ces deux matières, mais aussi en dehors de la classe, lorsqu'il organisait des réunions en ville sur des sujets culturels de toute nature.

Avec son talent de professeur médiatique dans le milieu culturel de Sousse, il était en mesure d'animer un cercle mensuel pour les amateurs du cinéma. À cette occasion, monsieur Chaouach invitait tous les élèves de sa classe à assister et participer à la discussion qui suivait la projection du film dans le Grand Théâtre.

Mon état d'esprit étant bien différent de celui de l'année précédente, j'abordai cette année scolaire 1970-1971 avec beaucoup de sérénité, de sérieux et de détermination. Étant tout près de ma grand-mère, fréquentant un des meilleurs lycées du pays et étant encadré par d'excellents professeurs, j'estimais que tous les facteurs m'étaient favorablement réunis pour réussir mon baccalauréat. Je n'avais donc aucune excuse pour un second échec. Parallèlement, j'avais retrouvé une routine de vie sociale paisible avec mes deux meilleurs copains, Hachemi et Abdelkader. Nos loisirs, qui étaient limités au cinéma du samedi après-midi ou à nos promenades habituelles du dimanche après-midi, étaient cependant dépourvus de toute distraction sentimentale d'ordre émotionnel qui pourrait perturber notre détermination à décrocher notre bac à la fin de cette année scolaire. Pour ma part, je continuais aussi à m'intéresser à la saison d'olivaison en prenant plaisir à participer activement, pendant les vacances d'hiver, à la cueillette des olives en compagnie de Grand-Mère Aziza, de ses deux ouvriers et de leurs familles. Mais à partir des vacances du printemps et jusqu'à la semaine des examens du bac, j'avais travaillé intensément, seul ou en compagnie d'Abdelkader, sur les matières scientifiques en révisant les cours et en pratiquant allégrement sur des centaines d'exercices d'application. Avec mes résultats satisfaisants en classe, avec une performance à

la hauteur de mes attentes tout le long de l'année scolaire et avec un accompagnement de travail acharné à la maison, je pensais être prêt pour mes examens et je me sentais confiant en ma capacité de réussir le bac. Mais j'étais pourtant stressé, voire inquiet, de ne pas décrocher ce diplôme tellement important, sans lequel il n'y aurait pas de perspectives d'avenir ambitionné dans un pays encore en mal de développement. En effet, depuis mon retour de Bizerte, je me sentais plus mature pour m'intéresser à la lecture des journaux et pour discuter avec de nouveaux camarades du lycée afin de comprendre la politique du pays. En fait, cette maturité avait commencé par mes observations de la réalité quotidienne qui m'avaient rendu plus critique quant à la politique générale de Bourguiba et plus sceptique quant aux promesses économiques de son gouvernement.

Ce qui me décevait d'abord, c'étaient les attitudes contradictoires de Bourguiba. Nous avions d'une part la vision progressiste de celui qui ambitionnait le développement de son pays pour l'épanouissement équitable de sa jeunesse masculine et féminine, et la vision internationale de celui qui voyait juste l'avenir stratégiquement mesuré du peuple palestinien. Mais nous avions d'autre part la conduite malheureusement rétrograde de celui qui cultivait le culte de la personnalité. En effet, j'avais connu, d'un côté, le Bourguiba avant-gardiste, avec la promulgation du Code du statut personnel (CSP) qui visait l'instauration du mariage civil et l'abolition de la polygamie, et qui donnait à la femme tunisienne une place inédite dans la société arabo-musulmane telle que l'égalité entre les deux sexes pour l'éducation, pour l'emploi et pour bien d'autres droits légitimes. Mais j'avais connu, de l'autre côté, le

Bourguiba incompréhensiblement ridicule, avec ses assemblées indigestes, surtout pour les jeunes, où on voyait autour de lui des poètes qui venaient célébrer, tous les ans, son anniversaire à Monastir, avec des flatteries poétiques qui ne rimaient à rien pour personne, sauf pour ceux qui se croyaient dans la cour du roi ou qui jouaient le jeu du prestigieux père de la nation. En outre, j'avais observé que lors de cette fête nationale d'anniversaire, on se permettait de couper autoritairement, plusieurs fois dans la journée, l'écoulement de l'eau potable dans presque tous les villages avoisinants pour assurer amplement l'approvisionnement des festivités de la ville de Monastir. Mais ce qui me préoccupait le plus dans l'environnement social du moment, c'était le marasme politico-économique dans lequel le pays se trouvait, surtout après l'échec de la réforme agraire de Ben Salah. Autant dire que cette ambiance austère et cet air morose ne pouvaient que présager un avenir incertain pour la jeunesse. C'était la raison essentielle de mon inquiétude au cas où je recevrais de plein fouet un second échec au bac.

Le temps passait vite et la semaine des examens du bac était déjà là. C'était en effet à la fin du mois de juin 1971 que nous nous étions penchés, le premier jour de la semaine, pendant trois heures, sur l'un des trois sujets de philosophie. C'était une manière classiquement douce et psychiquement thérapeutique de commencer les examens par cette matière qui nous permettait de nous détendre et de nous roder, ce premier jour, pour nous préparer à mettre nos pieds dans le plat lorsque nous abordions les sujets difficiles des autres matières dont les réponses aux problèmes posés étaient plus facilement mesurables et dont les coefficients d'affectation étaient très élevés en section mathématiques. Ainsi, plus on

avançait dans la semaine, après la philosophie affectée tout de même d'un coefficient trois, après l'histoire et la géographie, affectées toutes les deux d'un coefficient deux, après l'une des langues étrangères d'un coefficient deux, arrivaient, avant la fin de la semaine, les jours des mathématiques avec son coefficient sept de bulldozer, de la physique-chimie et son puissant coefficient six, pour finir le dernier jour avec les sciences naturelles de coefficient quatre, et les autres matières de petits coefficients. Dès la fin de la semaine des examens, je savais que je n'avais pas bien répondu dans les matières principales, que j'allais perdre beaucoup de points avec leurs coefficients très élevés, et que malheureusement et fatalement j'allais une fois de plus ne pas décrocher ce maudit diplôme, ce putain de baccalauréat. J'étais pourtant bien préparé pour l'avoir, mais j'avais l'impression que l'examen général du bac était transformé en une sorte de concours, et que les professeurs, qui proposaient les sujets d'examens, étaient avisés par les autorités du ministère de l'Éducation de serrer la vis pour réduire significativement le taux de réussite. Ce n'était visiblement pas un test ou un examen de connaissance comme il devait l'être, sinon comment expliquait-on que les problèmes posés, dans les matières essentielles de la section, comprenaient des questions non traitées dans le programme de nos cours en classe, des surprises, voire des pièges.

C'était au début du mois de juillet que je connus l'issue de l'examen général du baccalauréat. Le jour de la publication des résultats était, pour moi, la date la plus triste de ma vie, après, beaucoup plus tard, celles de la mort de mon père, de ma grand-mère Aziza et encore plus récemment de ma mère. À la suite de ce deuxième échec, j'étais, comme mes deux copains Abdelkader et Hachemi, évidemment très déçu,

voire déprimé pendant quelques semaines. Je décidai alors de ne plus me présenter à aucun examen en Tunisie. Mais comme j'avais une bonne formation technique lycéenne, j'optai plutôt pour tenter de travailler tout de suite comme technicien dans l'industrie. Pour ce faire, j'envoyai plusieurs demandes d'emploi à toutes les entreprises industrielles qui existaient dans le pays, à commencer par les Ateliers Mécaniques du Sahel (AMS), en passant par la Société Tunisienne des Industries d'Automobiles (STIA) et en finissant par la Société Nationale de Cellulose et de Papier Alfa (SNCPA) de Kasserine, sans oublier la Compagnie des phosphates de Gafsa, pour n'en citer que quelques-unes. Trois mois après, je n'avais reçu aucune réponse. C'était alors que je décidai de quitter tristement le pays, ou de partir ailleurs plutôt, fâché. Pourquoi ? Parce que je me trouvais dans une situation inattendue qui ne me laissait qu'un seul choix, celui de quitter le pays qui, à la date de son indépendance, m'avait donné l'espoir en m'ouvrant, comme à tous les jeunes de ma génération, les portes de l'école primaire pour apprendre puis celles du lycée secondaire pour acquérir des connaissances théoriques et des formations techniques. Parce que, aussi, le pays, seulement quinze ans après son indépendance, en me fermant les portes de l'espoir pour contribuer à son développement, m'ouvrait la porte de l'exil pour explorer mon avenir ailleurs. Or alors que mon frère Ameur allait souvent à Paris pour travailler saisonnièrement lors des grandes vacances pendant qu'il visitait les parents, je résistais à cette tentation en préférant rester à Ksiba tout près de Grand-Mère Aziza. Me voilà, avec l'ironie du sort, en train d'abandonner, malgré moi, mon village, le berceau de mon enfance, ma grand-mère, l'éternel amour depuis ma naissance jusqu'à sa mort, et Amina, le

secret intime de ma profonde nouvelle attraction sentimentale dont la pudeur m'avait empêché de parler jusque-là. Contrairement à mon séjour transitoire de Bizerte, le chemin de ce voyage allait être, je le savais et je le sentais avec une profonde conviction, très lointain, de très longue durée et peut-être pour toujours, même s'il y aura inévitablement des retours plus ou moins fréquents. Je ne me faisais pas de bile pour Amina, car j'étais presque certain que nous allions nous retrouver, dans quelques années, ensemble, pour le meilleur et pour le pire. Mais le jour de mon départ, j'eus un grand chagrin d'une profonde tristesse lorsque j'enveloppai ma grand-mère dans mes bras pour lui dire au revoir. J'éprouvai même un sentiment de culpabilité vis-à-vis de celle qui m'avait toujours protégé depuis ma naissance jusqu'à ma jeunesse, alors que je ne serais probablement pas là, tout près d'elle, pour lui rendre ma dette lorsqu'elle aurait besoin de mes soins pendant sa vieillesse.

Les années françaises : Paris – Bordeaux

Paris m'accueille

Une semaine avant mon départ, je pus emprunter à l'oncle Othman de quoi m'acheter les deux billets les plus économiques qui devaient me permettre de me mener vers ma destination lointaine. La préparation de mon long voyage fut rapide, même très brève, car je ne voulais rien transporter avec moi, à part mes vêtements de rechange et un paquet de friandises tunisiennes qui devraient faire plaisir à mes petits frères et sœur ; en revanche, j'étais persuadé que rien n'aurait fait plaisir à mes parents, dans ces circonstances. Bref, j'étais prêt. C'était un dimanche du 26 septembre 1971 que, par la voie maritime, j'embarquai, au port de la Goulette, sur un bateau en direction de Marseille. C'était la première fois que je gagnais le large sur un grand bateau, et c'était aussi la première fois que j'entamais un voyage qui durerait vingt-quatre heures sur la mer. Après quelques heures de navigation, je m'installai sur la grande terrasse du bateau où je me laissai caresser par la douceur de la brise. Là, je m'allongeai sur une chaise longue en direction du nord, dans le sens de la navigation du bateau, et je m'abandonnai en laissant à mon imaginaire la liberté de vaguer sans limites ; j'autorisais ainsi mon esprit pensif de voguer sur cette mer méditerranéenne, dont la couleur ressemblait magiquement, mais réellement au bleu d'azur du ciel ; je fermai les yeux

pour mieux visualiser cette jolie étendue d'eau limpide, calme et reposée, aux vagues mouvantes, mais à peine gonflées. Dans cet immense espace qui paraissait infini pour mon acuité visuelle, je ne pouvais m'empêcher de contempler l'étroitesse de mon inévitable chemin de l'émigration à la recherche d'un avenir meilleur, ailleurs qu'en Tunisie, bien loin de Ksiba. C'est alors que je commençai à scruter l'horizon lointain pour m'interroger sur le sort qui m'attendait ; et pendant que le bateau naviguait tranquillement sans encombre sur cette mer paisible, je me laissai voguer avec lui sur cette eau profonde ; ce faisant, je divaguais dans mes hallucinations frileuses, je vaguais à travers mes visions hasardeuses, je vacillais parmi mes hypothèses aléatoires et je tergiversais dans mes vagues projets. Soudain, je me ressaisis fermement par un violent frisson qui me fit revenir au bon sens de raisonnement et qui me fit regagner l'esprit logique de discernement. À cet instant, je me promis de ne jamais laisser le hasard décider du devenir de mon destin, et que seuls mes efforts intellectuels et mes actions individuelles traceraient les sillons de ma vie et détermineraient la vertu méritoire de ma vocation humaine. En me confessant confidemment à moi-même, et pendant que je me projetais lucidement vers l'avenir, j'observai que le soleil se noyait lentement au-delà de la ligne d'horizon et je devinai que la lune et les étoiles devaient surgir ensemble pour décorer le ciel et illuminer la mer. Je profitai alors de cette belle scène inoubliable pour jeter un dernier coup d'œil sur cette carte postale naturelle qui se projetait gratuitement devant mon regard figé. Puis je regagnai ma place à l'intérieur du bateau pour dîner seul avant de m'endormir dans un fauteuil parmi d'autres, en espérant que ma nuit de voyageur solitaire me porterait conseil.

Bien que je fusse fatigué et malgré le manque de sommeil, je n'avais pas bien dormi cette nuit-là ; je dirais même que je n'avais pas fermé l'œil. Je n'arrêtais pas de penser à la déception de mes parents, à leurs soucis du présent et à leurs inquiétudes de l'avenir. Mais j'avais hâte de retrouver toute la famille, car je ressentais une certaine faiblesse semblable à celle d'un enfant qui manquait d'affection. J'avais besoin d'être parmi mes parents, mes frères et ma sœur. Pour me remonter le moral, j'allai au bar pour prendre un bon café fort et chaud, puis je me dirigeai vers l'extérieur pour fuir les fumées avoisinantes du tabac et pour paradoxalement fumer ma propre cigarette. Il est vrai que j'ai toujours détesté l'odeur de la fumée de cigarettes ou de cigares, même lorsque j'étais moi-même fumeur. Je retrouvai donc, sur la terrasse du bateau, l'air frais de cet espace ouvert au-dessus de la mer. Comme il faisait déjà jour ce beau matin du dimanche, je remarquai que l'immense espace d'hier ne semblait plus physiquement infini et que l'horizon nordique ne paraissait plus dessiner, comme hier, cette ligne circulaire qui inspirait la rencontre assoiffée de plaisirs entre le ciel et la mer qui, à la manière des amoureux, se joignaient aux commissures pour s'embrasser sur les lèvres. Non, l'horizon de ce dimanche matin paraissait visiblement bien défini ; on voyait s'approcher vers nous, à travers cet espace plus réduit que celui d'hier, Marseille, avec les édifices de son grand port.

En effet, c'était précisément ce dimanche du 27 septembre 1971, vers midi, que j'arrivai à Marseille. Je passai assez vite et sans encombre les contrôles de police et de douane, car on n'exigeait pas, à l'époque, de visa d'entrée sur le territoire français pour les Tunisiens. Je pris tout de suite le chemin de la gare pour prendre le train de Paris ; j'avais déjà le billet

dans ma poche. Je marchais d'un pas lent, car j'avais tout mon temps, le départ du train étant prévu pour la fin de l'après-midi. Chemin faisant, en direction de la gare, je me souvins d'une galéjade que certains Tunisiens, bien avertis, racontaient autour de moi pour ironiser sur les alléchantes opportunités qui s'offraient aux émigrés dans les pays riches comme la France où la société est tellement prospère qu'on ramasse l'argent à la pelle. Ammar, qui était le héros populaire de cette historiette virtuelle, débarquait comme moi un dimanche à Marseille. Pendant qu'il marchait dans la rue, il crut naïvement visionner, par terre, un billet de cent francs. Ammar, qui d'abord n'en croyait pas ses yeux, regarda négligemment le billet en poursuivant nonchalamment son chemin à la gare ; il ne s'était même pas donné la peine de se baisser, ce jour-là, pour ramasser le billet qui était à la portée de ses mains. Excédé par sa crédulité naturelle et emporté par sa candeur innocente, notre héros s'empressa ensuite de murmurer, sans s'arrêter, les deux phrases suivantes : *« Dimanche est un jour de repos ; je commencerai le travail demain, Inch'Allah. »*

Mon train était à l'heure, mais je ne me souviens plus de l'heure exacte de son départ ; je pense qu'il avait démarré en fin d'après-midi, et qu'il devait arriver à la gare de Lyon vers 21 heures ou 22 heures. Je n'ai aucun souvenir du trajet, même pas des paysages qui défilaient à l'extérieur, car je m'étais endormi par le bercement et le bruit répétitif du train. Je fus seulement réveillé par le contrôleur des billets au moment où il commençait à faire sombre à l'extérieur du train. Dès ma descente sur le quai parisien de la gare de Lyon, j'aperçus tout de suite et reconnus la silhouette de mon jeune frère Ameur qui était venu m'accueillir à la gare. Il m'avait en

effet précédé de quelques mois dans mon voyage parisien, dès la fin de l'année scolaire, et avant même de connaître les résultats de son baccalauréat. Il avait aussi échoué dans son bac de topographie, une spécialité qu'il n'avait d'ailleurs jamais appréciée. C'est pour cette raison qu'il ne voulait plus repasser cet examen. Je dois préciser que bien qu'il soit plus jeune que moi de deux ans, Ameur m'a rattrapé scolairement, car, contrairement à moi, il n'a jamais redoublé de classe.

Croyant qu'il ne m'avait pas vu, j'essayai de me précipiter à sa rencontre, en me frayant un passage à travers cette foule qui descendait du train. Mais, menu et léger comme il était et plus rapide que moi, le voilà déjà devant moi ; sans un mot, nous nous jetâmes l'un sur l'autre dans une accolade d'une durée indéterminée. Puis sans nous attarder plus sur ce quai, car il faisait nuit, nous parcourûmes rapidement la distance qui séparait la gare de Lyon de la rue Buffon, en moins de quinze minutes à pied. Cette inoubliable rue qui longe, du côté impair, uniquement le jardin des Plantes est délimitée à son commencement par le boulevard de l'Hôpital et à sa fin par la rue Geoffroy-Saint-Hilaire. La rue Buffon et surtout l'impasse du numéro 29 demeuraient un lieu mémorable pour toute la famille.

Dès notre arrivée à l'entrée de cette impasse, je vis courir vers moi ma sœur Jamila et mes deux petits frères Fathi et Faïçal ; ils se jetèrent tous ensemble sur moi pour m'accoler ; ils étaient réellement ravis de me voir. Tout en restant accrochés à moi, ils me conduisirent tout droit au petit appartement, avec ses deux pièces du rez-de-chaussée, où toute la famille habitait, et au milieu duquel je trouvai mes parents qui m'attendaient debout avec un sourire intimement affectueux. Je me précipitai tout de suite vers eux

en les embrassant ; ils m'entourèrent alors instantanément, tous les deux, avec leurs bras en me serrant fortement contre leur poitrine ; mais ma mère et moi restâmes enlacés ainsi pendant un bon moment. Malgré cet accueil qui paraissait, au premier abord, mitigé de la part de mes parents, j'eus tout de même l'intime conviction qu'ils étaient au fond contents de me voir, d'être entourés de tous leurs enfants et de se retrouver tous réunis en famille pour le meilleur et pour le pire. Après un long silence, nous échangeâmes automatiquement les mots habituels qui convenaient et qui permettaient de nous interroger et de répondre sur les nouvelles familiales des deux côtés de la Méditerranée. Puis mon père nous laissa pour aller se coucher, car il commençait tôt son travail ; il avait aussi ordonné à mes deux petits frères de ne pas tarder de dormir pour bien être en forme, le lendemain, pour école. C'est alors que mon frère Ameur me demanda de le suivre dehors pour me montrer notre chambre avoisinante, qui touchait le petit appartement de mes parents, mais qui possédait une entrée indépendante donnant sur l'impasse. En faisant un tour visuel rapide, je remarquai la présence de deux lits, de quelques chaises et d'une petite table sur laquelle était déposé un dîner que ma mère avait sûrement préparé et mis soigneusement de côté pour ses deux grands fils. Ameur m'expliqua ensuite que depuis que mon père savait que nous devions rejoindre toute la famille, pour de bon à Paris, il s'était attelé à une tâche difficile pour demander à son patron, Claude Burg, de lui ajouter cette chambre contiguë pour nous loger tous les deux. En effet, mon père, qui était un bon ouvrier bien apprécié par son patron, n'eut aucune difficulté pour obtenir la promesse de son patron de récupérer cette chambre indépendante. Mais celle-ci tardait à se concrétiser, car la difficulté résidait

dans l'attitude de sa charmante épouse qui, bien que très plaisante, était une femme radine et gérait rigoureusement leur petite entreprise. Ne lâchant pas prise, mon père avait continué à négocier avec insistance, tantôt auprès de son patron, tantôt auprès de sa femme pour la convaincre sur l'urgente utilité de lui céder cette chambre qui était depuis longtemps vide et vacante. Cependant, il fallut l'intervention du père du patron pour que cette demande pressante obtienne concrètement une réponse favorable. En effet, bien que monsieur Burg Senior fût à la retraite depuis deux ans, il continuait à être présent dans la petite entreprise familiale, Rodonix. Il connaissait donc mon père depuis ses débuts et appréciait son ardeur et son assiduité au travail. Réciproquement, mon père lui reconnaissait un fond de générosité humaine et un sens naturel d'un bon grand-père vis-à-vis de ses deux petits garçons, quand il les observait bavarder ou s'amuser ensemble au sein de l'entreprise familiale.

Au bout du compte, mon père semblait avoir réussi un bon coup en obtenant gratuitement ces deux petits appartements pour loger, presque convenablement, toute sa famille. Dans le premier, celui des deux pièces, mes parents dormaient dans une chambre et mes deux frères avec ma sœur occupaient la deuxième pièce qui contenait un lavabo, une sorte d'armoire murale qui servait de cuisinette, sans oublier d'y ajouter le poste de télévision, la table à manger, et les quelques chaises. La troisième chambre adjacente, mais indépendante, était en quelque sorte notre studio, celui de mon frère Ameur et moi. Je dois préciser que, dans les deux cas, il n'y avait ni chauffage ni eau chaude, et évidemment pas de baignoire ou de douche ; même les toilettes d'aisances,

communes à la plupart des voisins du rez-de-chaussée, se trouvaient dehors dans l'impasse. Néanmoins, nous étions tous logés gratuitement, dans l'un des meilleurs arrondissements et quartiers de Paris. D'abord, parfaitement située pour mon père et mes deux petits frères, l'impasse du 29 de la rue Buffon était juste mitoyenne à l'immeuble du 27 où se trouvait la petite entreprise familiale, Rodonix, des Burg, dans laquelle travaillait mon père ; elle était aussi à quelques pas de l'école élémentaire que fréquentaient Fathi et Faïçal. Ensuite, convenablement localisée, notre impasse était juste en face du jardin des Plantes que ma mère fréquentait, de temps à autre, surtout quand il faisait beau, pour retrouver ses quelques amies tunisiennes. En plus, pratiquement bien placée, l'impasse permettait à mon père de longer la moitié du jardin des Plantes en quelques minutes pour atteindre la Grande Mosquée de Paris. Curieusement, mon père n'y allait que deux ou trois fois par an, en compagnie de quelques amis, à l'occasion du petit ou du grand Aïd par exemple. Enfin, notre impasse était raisonnablement distante de la place Contrescarpe, dans le quartier Mouffetard, pour que toute la famille puisse parcourir cette distance en moins de vingt minutes à pied afin de se laver convenablement et confortablement dans ces douches municipales du 5e arrondissement, ou dans celles de Ledru-Rollin, dans le 12e, où on pouvait en outre profiter de la piscine, en plus des douches.

Faisant partie du muséum national d'Histoire naturelle, le jardin des Plantes sera plus tard pour moi le lieu le plus familier à travers lequel mes longues promenades nonchalantes demeureront mémorables et mes allègres traversées pressantes, motivées par mes cours, resteront

ancrées dans mes ambitieux souvenirs universitaires. C'était à travers le sens de la largeur qu'un an plus tard, et presque tous les jours, je traversais ce magnifique petit parc, pour suivre mes études au campus de Jussieu où s'étaient implantées mes deux futures universités, Paris VII et Paris VI ou Pierre-et-Marie-Curie ; les bâtiments de ce campus ne me paraissaient malheureusement pas une réussite architecturale au milieu de ce beau et fameux Quartier latin intellectuel. C'était en effet dans ce quartier, du 5e arrondissement, que la science, l'ingénierie, la littérature et la philosophie prospéraient avec de prestigieuses institutions publiques, à commencer par les deux établissements d'enseignement secondaire, Henry-IV et Louis-Legrand, en progressant ensuite temporellement vers la Sorbonne, le Collège de France et l'École normale supérieure, et en culminant enfin au summum des lieux des découvertes scientifiques, l'Institut Curie. C'était aussi et surtout avec des esprits humains penseurs et créatifs qu'avait rayonné ce prodigieux quartier, avec des lauréats du prix Nobel aussi distingués que le couple Pierre et Marie Curie, Jean-Paul Sartres et Pierre-Gilles de Gennes, pour ne citer que quelques-uns parmi bien d'autres. C'était enfin dans ce beau quartier rayonnant du 5e arrondissement de Paris que le hasard avait parachuté mon père et sa famille. C'était pour tout cela que, dès mon arrivée à Paris, en cette nuit du dimanche 27 septembre 1971, quelques jours m'avaient suffi pour me rendre compte que le hasard avait bien fait les choses en envoyant mon père dans cette bénite impasse du 29, rue Buffon. J'avais tout de suite remercié ce même hasard qui avait eu le culot de me faire échouer deux fois à mon baccalauréat pour m'emmener jusqu'ici, auprès de mes parents, dans cette unique impasse et dans cet exceptionnel

quartier de Paris. Depuis, je n'ai pas arrêté d'être reconnaissant à ce hasard de la baraka qui demeurera mon camarade de toujours, qui m'accompagnera dans ce périple et dans d'autres, et qui me permettra de m'inspirer de cet environnement intellectuel favorable à la poursuite de mes études, de vaincre en même temps les difficultés avec les efforts qui s'imposaient, et de saisir enfin humblement les opportunités qui se présentaient à moi pour m'offrir un avenir de rêve.

Nous dînâmes tous les deux ensemble, tard cette nuit-là. Mais avant de nous coucher chacun dans son lit, Ameur m'informa qu'il avait préalablement demandé à son patron la permission de lui accorder la journée du lundi sans solde. Comme il était bien rodé avec la vie parisienne, depuis maintenant quelques saisons estivales, mon jeune frère avait donc prévu de passer cette journée en ma compagnie pour tenter de me familiariser rapidement avec les pratiques quotidiennes de Paris en m'exposant globalement les diverses possibilités qui se présentaient dans le monde professionnel du travail, les règles civiques qui régissaient la vie sociale et les innombrables activités culturelles qui s'offraient dans cette grande ville de renommée mondiale. Curieusement, bien que me trouvant très loin de mon village natal, j'avais bien dormi cette nuit-là. Probablement, me sentant tout près des miens, avec mes parents, mes frères et ma sœur, avais-je retrouvé un sommeil apaisant et bien profond pendant la première nuit de ce deuxième périple, après celui de Bizerte. Celui qui était intra-tunisien avait été volontairement bien court, juste le temps d'expérimenter une nouvelle vie sociétale pour satisfaire mon adolescente curiosité. En revanche, ce premier périple international parisien serait

bien long, je le craignais au premier abord ; il était pour autant mûrement choisi après beaucoup d'hésitations, car je ne voyais pas de meilleures solutions. J'éprouvais, au départ de mon voyage, des inquiétudes quant à la déception et à la réception de mes parents. En réalité, et contrairement à mes attentes préalablement pessimistes, j'avais ressenti, dès mon arrivée dans cette impasse, une ambiance familiale plutôt accueillante, une atmosphère de solidarité chaleureuse et surtout un air parisien particulièrement léger qui semblait vouloir m'emporter allégrement et sans résistance vers des horizons lointains, comme si j'étais dans un état d'apesanteur. En effet, mes préalables inquiétudes s'étaient rapidement dissipées dès mon arrivée à l'entrée de l'impasse lorsque j'avais aperçu mes petits frères et ma sœur courir vers moi pour m'accueillir avec un enthousiasme innocent ; mais c'étaient surtout mes préoccupations paternelle et maternelle qui s'étaient effectivement envolées, évaporées et avaient disparu au moment où j'avais enlacé mes parents. D'ailleurs, dès que j'avais croisé les yeux de mon père, j'avais perçu à son premier regard un clin d'œil de soutien rassurant ; j'avais ensuite discerné en lui un message d'encouragement exhortant ; et j'avais enfin deviné dans sa paternité le regain déterminant qui manifestait la confiance que j'attendais de lui. Quant à ma petite mère, elle m'avait instantanément divulgué, sans surprise, son sentiment d'amour naturel, son émotion d'affection maternelle de retrouvailles et son appui chaleureux d'encouragement stimulant. J'avais alors compris que la balle était désormais dans mon camp, et qu'il fallait reprendre les choses en main pour renverser le cours des événements en traçant le chemin qui devrait m'amener à la réussite dans mes futurs projets.

Nous nous réveillâmes le lendemain, tous les deux presque en même temps, vers 9 heures du matin. Nous rejoignîmes ensuite ma mère et ma sœur dans l'autre petit appartement où un petit-déjeuner familial généreux nous attendait sur la petite table au milieu de la pièce principale. Habituellement, je ne raffolais pas des petits-déjeuners. Mais ce jour-là, j'avais particulièrement apprécié la consistance et la saveur du grand café crème bien français accompagné de vrais bons croissants au beurre, achetés spécialement à mon honneur chez la bonne boulangerie-pâtisserie du boulevard de l'Hôpital, située juste en face de la gare d'Austerlitz. J'avais alors partagé ce grand petit-déjeuner avec ma mère, Jamila et Ameur, pour commencer ma vraie première journée parisienne bon pied bon œil avec le soutien énergétique de ces bonnes calories. Et pendant que je mangeais avec délectation agréable ce repas matinal, je savourais avec plaisir infini ce moment de bonheur au milieu des miens, sans pour autant m'empêcher de penser à Ksiba et de regretter l'absence de ma grand-mère Aziza qui commençait déjà à me manquer. Ce faisant, je me disais que le sacrifice de mon père n'avait pas été vain, car il me semblait que tout allait pour le mieux au sein de la famille. Mon père était déjà sur le point de regagner la perte de son capital financier qui avait été causée par la mauvaise application de la réforme agraire d'Ahmed Ben Salah. Ma mère, bien qu'analphabète, n'était pas complètement dépaysée avec l'aide de ses enfants et avec la compagnie hebdomadaire de ses quelques amies tunisiennes du quartier. Mes deux petits frères travaillaient apparemment bien dans l'une des meilleures écoles de l'arrondissement. En plus, j'appris qu'Ameur avait décroché un emploi de rectifieur, un métier décemment rémunéré, dans une petite entreprise industrielle où le patron s'apprêtait à lui procurer

sa carte de travail. J'ai seulement toujours regretté que Jamila n'ait pas pu poursuivre ses études au-delà du collège moyen ; c'était peut-être à cause du manque de soutien scolaire dont elle avait besoin lorsqu'elle était arrivée à Paris à l'âge de treize ans. Il était déjà trop tard pour l'aider moi-même ; je lui avais cependant vivement conseillé d'apprendre un métier professionnel de son choix en continuant d'acquérir et d'élargir librement sa culture générale. Malheureusement, mes parents, qui étaient pourtant très ouverts, ne l'avaient pas encouragée avec insistance pour vaincre sa réticence au métier manuel.

Il était déjà presque 11 heures lorsque nous finîmes de savourer notre copieux petit-déjeuner qui accompagnait notre agréable causerie avec ma mère qui avait tenu, dès le matin et sans plus attendre, à faire le tour du bled en me posant d'interminables questions, d'abord sur la santé de nos proches, ensuite sur les nouvelles naissances et les récents décès, puis sur la pluie et le beau temps, enfin sur la campagne et ses oliviers, bref sur Ksiba l'actif, le passif, l'inerte et l'ardent. C'est alors qu'elle se rendit compte, tout d'un coup, qu'il fallait qu'on s'arrête là pour aujourd'hui. Elle devait en effet se dépêcher de concocter rapidement le déjeuner, pour mes deux petits frères qui ne mangeaient pas à la cantine de l'école, et surtout pour mon père qui prenait habituellement une pause d'une heure pour souffler un peu et manger son repas de midi. Ça tombait bien puisque Ameur et moi étions sur le point de partir faire le tour du quartier. Mais avant de sortir, nous prévînmes ma mère que nous serions de retour avant la tombée du soir pour notre premier dîner familial au complet.

En sortant de l'impasse, Ameur me demanda par où commencer notre promenade. Il m'expliqua préalablement que, de toute manière, le 5e arrondissement n'est pas très grand. Il est même considéré comme l'un des arrondissements de Paris ayant la plus petite superficie, quoiqu'englobant une densité de population légèrement au-dessus de la moyenne parisienne. Le 5e arrondissement est aussi le plus ancien domaine urbain de la ville de Paris. Se situant sur la rive gauche, il est actuellement entouré au nord-nord-est par la Seine du côté du 4e arrondissement, en ajoutant à celui-ci le pont d'Austerlitz du côté du 12e, à l'ouest exclusivement par le 6e, et au sud-sud-est par le 13e, mais aussi très partiellement au sud par le 14e. Sans vouloir tout faire en un seul jour, et en attendant mon tour pour explorer plus profondément les lieux qui intéresseraient volontairement ma curiosité, je lui suggérai de parcourir, ce lundi, l'essentiel des voisinages, des alentours et des abords plus ou moins lointains, en me guidant à travers les quartiers les plus emblématiques de l'arrondissement. Il acquiesça à mon idée en me proposant alors de viser le cœur du 5e arrondissement en visitant d'abord son fameux Quartier latin. Bien que très hétéroclite, le 5e arrondissement recouvre la plus grande partie du Quartier latin, celui qui compte évidemment un certain nombre de monuments historiques de première place, mais qui abrite aussi et surtout une population estudiantine très importante. Celle-ci avait extrêmement fait parler d'elle, partout dans le monde, en mai 1968. D'ailleurs, lorsque j'étais élève au lycée technique de Sousse, je me souviens encore comment mon bon professeur d'histoire-géo avait parfaitement joué le rôle du journaliste reporteur pour nous relater en détail et presque quotidiennement les événements de l'actualité. Il nous avait aussi longuement

expliqué comment ce mouvement de révolte estudiantine avait réussi à gagner spontanément le cœur de la classe ouvrière et à réveiller viscéralement les revendications prolétariennes.

Il faisait doux et bien beau ce lundi du début de l'automne où les grands arbres du jardin des Plantes faisaient paraître des signes mélancoliques, car ils allaient bientôt se dévêtir de leurs feuillages verdoyants dont certains commençaient déjà à jaunir, d'autres à brunir pour se détacher, mourir et finir par tapisser le sol du parc. Le soleil était presque au zénith lorsque nous entamâmes notre vadrouille en commençant par traverser la moitié du jardin des Plantes en direction de la sortie du côté de la Seine. Arrivés au niveau du quai Saint-Bernard, je voyais Ameur qui me faisait signe de suivre son rythme. À la fois menu et léger comme il était, et fidèle à son habitude de jeune sportif, toujours en forme pour partir à la tâche, le voilà qui commençait à trottiner à petits pas courts et dépêchés dès que nous avions entamé notre virage à gauche sur le quai Saint-Bernard en direction du boulevard Saint-Michel. Je lui signifiai alors de ralentir la cadence, car il ne s'agissait pas d'une course contre la montre, mais simplement d'une première promenade parisienne, et en quelque sorte d'une prise de contact avec le Quartier latin. Rien ne pressait donc, sauf le retour à temps pour notre premier dîner familial parisien. Je lui promis qu'on tâcherait de le respecter coûte que coûte même s'il fallait raccourcir notre parcours. Dès que nous eûmes dépassé la limite du jardin des Plantes au niveau de la rue Cuvier, côté quai Saint-Bernard, Ameur pointa du doigt, à gauche, les horribles piliers en ciment qui paraissaient nus et déshabillés, et qui soutenaient des bâtiments non moins exécrables. Il s'agissait

en fait d'une vue globale de profil du campus Jussieu qui regroupait, à l'époque, les deux universités Paris VI et Paris VII. Depuis ce jour, je me demandais sans cesse comment on avait osé amputer ce beau quartier en le défigurant de la sorte avec des bâtiments qui apparaissaient, à l'évidence, aussi moches, aussi laids et aussi affreux au regard de l'humain ? Il faudrait attendre seize ans pour camoufler une partie de cette horreur architecturale par l'Institut du monde arabe. En attendant, on pouvait heureusement alterner nos regards, à droite, pour apprécier la gaîté des bateaux-mouches qui transportaient joyeusement les touristes en naviguant tranquillement sur la Seine qui coulait calmement entre les deux rives, gauche du 5e et droite du 4e arrondissement. C'était à ce niveau-là que nos regards étaient particulièrement attirés par le charme séduisant de deux quartiers pittoresques qui étaient dessinés, imposés et exhibés par le cours de la Seine. C'était en effet presque au niveau du pont de Sully que la Seine bifurquait en deux affluents pour entourer avec ses deux bras d'abord l'île Saint-Louis puis l'île de la Cité, avant de reprendre son cours unique normal, presque au niveau du pont Neuf. Tout en promenant nos regards sur les bâtiments des deux îles, nous continuâmes notre chemin jusqu'au boulevard Saint-Michel en longeant la Seine et en empruntant, après le quai Saint-Bernard, ceux de la Tournelle, de Montebello et de Saint-Michel. Chemin faisant, nous n'avions pas pu nous empêcher de nous arrêter un petit moment pour contempler, admirer et visualiser la beauté et la grâce de cette magique image figée, mais réelle qu'est l'impressionnante et la majestueuse architecture de la cathédrale Notre-Dame de Paris.

Après ces scènes visuelles magiques, du côté de la rive droite, nous avions enfin atteint l'angle de croisement du quai et du boulevard Saint-Michel. En nous engageant sur la place du même nom, nous avions senti un coup de creux gastrique. Ameur, qui connaissait bien le coin, me proposa alors de couper notre petite faim en empruntant, à gauche, la rue de la Huchette et en nous dirigeant vers l'arrière de la librairie Gibert Jeune où se trouvaient de nombreux petits restaurants rapides tenus par des Tunisiens originaires de Djerba. Comme ils se ressemblaient tous par les étalages visibles à travers leurs vitrines, nous en avions choisi un au hasard pour nous acheter simplement deux fricassés tunisiens. Ces délicieux petits casse-croûte, qui sont moins volumineux que les sandwichs tunisiens ordinaires, sont des en-cas utiles pour couper des petites faims. Il s'agit de boules de pain de forme ovale qu'on frit légèrement de chaque côté, qu'on tartine à l'intérieur d'harissa, puis qu'on farcit de thon, d'olives, de dés de pommes de terre cuites à l'eau et de morceaux d'œufs durs. Tout en mangeant nos fricassées, nous avions flâné un moment dans les ruelles de ce quartier dense et animé par des badauds, avant de poursuivre notre balade *via* la rue de la Harpe jusqu'au boulevard Saint-Germain. Ensuite, nous avions rejoint de nouveau le boulevard Saint-Michel en passant devant le jardin médiéval et le musée de Cluny, pour continuer notre montée du boulevard jusqu'à la place de la Sorbonne. Mais avant d'arriver là, nous avions traversé la rue des Écoles qui menait tout droit au campus Jussieu en passant préalablement devant le Collège de France et le square Paul-Langevin. Puis, au niveau de la place de la Sorbonne, apparaissait la façade de la fameuse université. Après un moment d'admiration devant l'observatoire de la Sorbonne, nous avions emprunté la rue Soufflot pour jeter d'abord un

coup d'œil lointain sur le jardin du Luxembourg qui s'implantait dans le 6e arrondissement, avant d'atteindre la place du Panthéon où on pouvait avoir, pour le plaisir de l'œil, une vue panoramique de l'extérieur du monument de « tous les dieux », comme son nom l'indique en grec. Situé en plein cœur du Quartier latin, sur la montagne Sainte-Geneviève, le Panthéon appartient bien au 5e arrondissement puisque la mairie se trouve juste à quelques pas, sur la même place. La vocation de ce monument est d'honorer certains grands personnages historiques en abritant leurs dépouilles mortelles. C'est le cas de Pierre et Marie Curie, de Voltaire, de Victor Hugo et de mes deux auteurs préférés Jean-Jacques Rousseau et Émile Zola, pour ne citer que quelques-uns de mémoire.

Après cet intermède historique intéressant de notre parcours, nous avions poursuivi notre balade en contournant le lycée Henri-IV par la rue Clotilde. Puis en empruntant la rue de l'Estrapade et la rue Blainville, nous avions atterri sur la place de la Contrescarpe en haut de la rue Mouffetard. Nous avions ensuite descendu celle-ci jusqu'au square et la paroisse Saint-Médard, en passant devant les produits alléchants des halles Mouffetard. Depuis cette première balade parisienne, et malgré une longue absence pour mon dernier vrai périple lointain, la Mouff' demeurait, sans aucun doute, mon lieu parisien préféré aussi bien durant ma jeunesse active que pendant ma retraite tranquille et reposée, songeuse et pensive. Arrivés à ce point de notre balade, Ameur eut l'idée d'acheter le journal du soir. D'ailleurs, le soleil commençait à montrer des signes de faiblesse en cédant progressivement son apparence à l'air frais qui semblait nous inciter à ne pas tarder de conclure notre parcours. C'est ce

que nous fîmes en empruntant, dans notre descente à gauche, un petit bout de la rue Censier pour remonter un peu la rue Monge qui nous permettait d'accéder ensuite à la rue Daubenton. Celle-ci nous mena alors tout droit devant l'entrée du « Café de la Grande Mosquée de Paris » où Ameur me proposa d'y prendre un thé à la menthe, pour m'expliquer brièvement et par la même occasion sa technique de recherche d'emploi dans Paris et sa proche banlieue. Saisissant le journal qu'il avait acheté juste avant dans la Mouffetard, il me montra tout de suite la page où figurait la liste des emplois proposés. Il m'indiqua cependant que le meilleur moyen de trouver rapidement du travail, c'était le bouche-à-oreille par l'intermédiaire des connaissances. Mais en attendant, il faudrait se procurer tous les jours les deux quotidiens les plus populaires, « Le Parisien libéré » le matin et « France Soir » en fin d'après-midi, pour accéder à la liste et aux adresses des éventuelles offres d'emplois vacants. Ameur me conseilla ensuite d'éviter de téléphoner et de privilégier plutôt le déplacement et le contact direct. Pour le faire aussi efficacement que possible, il fallait commencer par cocher les annonces d'emplois qui donnaient un minimum de descriptions, puis les ordonner par zones géographiques rapprochées. S'agissant du contact, Ameur était un champion de la communication directe, car il savait créer rapidement et sans façon les conditions qui permettaient d'aborder facilement les conversations. Quant à moi, je n'étais pas encore rodé pour aborder aussi allégrement les gens que je ne connaissais pas ; j'étais timide ; je n'osais même pas aborder quiconque pour lui demander quoi que ce soit, car je considérais ce geste d'humilité comme un appel à l'aide. S'agissant du déplacement, Ameur me précisa que nous avions, dans notre quartier, l'embarras du choix pour accéder

rapidement aux transports publics, en mentionnant les stations de métro d'Austerlitz, de Jussieu et de Censier, sans oublier les nombreux bus qui stationnaient sur la place Valhubert. Il faisait déjà sombre lorsque nous sortîmes du « Café de la Grande Mosquée de Paris » pour finir notre parcours. Sans plus tarder, nous remontâmes à gauche la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, en longeant transversalement le jardin des Plantes, pour atterrir juste en face de l'entrée principale du campus Jussieu. Là, devant, la triste image de la laideur architecturale de la façade universitaire n'était pas meilleure que celle de profil ; cette mauvaise conception immobilière m'avait tellement frappé que je m'étais dit que Pierre et Marie Curie méritaient tout de même mieux que ça. Tout en pensant à ce campus, qui serait plus tard le mien, Ameur et moi avions finalement terminé notre parcours journalier, en tournant à droite sur la rue Jussieu, pour traverser ensuite le jardin des Plantes *via* la rue Cuvier et regagner enfin notre impasse du 29 de la rue Buffon.

Dès que nous rentrâmes dans l'impasse, nous devinâmes tout de suite, par la bonne odeur qui se dégageait, la nature du plat que ma mère était en train de faire mijoter pour nous dans son coin cuisine du petit appartement familial. En attendant que le dîner soit prêt, les deux petits frères Fathi et Faïçal continuaient de jouer avec leurs deux copines, Laurette et Éliane. La première était la fille unique de la très gentille madame Robert, une voisine divorcée ; et la deuxième était aussi une fille unique du couple de gardiens de l'impasse, qui eux n'étaient pas du tout cordiaux. Il me semblait, de mémoire, que Laurette et Éliane avec Fathi et Faïçal formaient le seul groupe de gamins de l'impasse. Puisque nous y sommes, je dois aussi mentionner la présence d'un

jeune couple sympathique qui faisait partie des voisins du rez-de-chaussée de l'impasse. Évelyne et son compagnon, dont je ne me rappelle plus le nom, n'avaient regrettablement pas habité longtemps dans leur beau studio qu'ils avaient pourtant joliment rénové après en avoir hérité ; ils l'avaient vendu à peine un an après mon arrivée dans l'impasse. Ils étaient tous les deux dans leur trentaine, avaient l'air de deux heureux hippies amoureux et paraissaient dans la plénitude du bonheur de la félicité. Le garçon, qui avait une barbe de gauchiste soixante-huitard, était toujours cool et souriant. Quant à Évelyne, elle ressemblait à une jolie fée avec ses tresses épi de blé ; elle était toujours bien maquillée avec du rouge vif pour ses lèvres charnues et ses ongles pointus, du harkous pour ses longs sourcils, du khôl pour le contour de ses beaux yeux en forme d'amande, et du henné pour ses doigts fins. Ils étaient très serviables tous les deux, toujours gais et communicatifs avec les voisins. Je me souviens encore combien ils savaient créer de la bonne et joyeuse ambiance dans l'impasse en la décorant à deux occasions avec des guirlandes et des spots colorés de lumière fluorescente, et en amenant des groupes de jeunes musiciens, pour faire participer les voisins à la fête de la Saint-Sylvestre et à celle du 14 juillet de l'année 1972. J'avais souvent regretté leur départ de l'impasse et leur déménagement précoce de leur joli studio. Autrement, ils auraient pu faire partie des rares vrais bons amis qu'on aimerait avoir et garder pour toujours.

Pendant que ma mère finissait sa tâche de cuisine avec l'aide de ma sœur Jamila, je m'étais approché de mon père pour m'asseoir auprès de lui, car je devais m'expliquer avec lui pour le rassurer sur mon sujet. D'emblée, je lui avais alors promis que j'étais bien déterminé à faire des études

universitaires et à aller jusqu'au bout de mes efforts. Je lui avais en outre confirmé que je voulais me débrouiller tout seul pour assurer mon indépendance et financer mes études. En attendant la prochaine rentrée universitaire, je lui avais expliqué que mon intention immédiate était de travailler à plein-temps dans la journée et de suivre des cours du soir après le boulot. Lorsque j'eus terminé mon petit discours, il y avait eu un moment de pause silencieuse avant de voir mon père d'abord hocher la tête, de haut en bas, et puis de l'entendre dire tout simplement qu'il comprenait bien mes projets et qu'il avait déjà deviné mes intentions depuis que j'avais annoncé mon départ de Ksiba. Il avait même ajouté que, bien que le domaine commercial ne fût pas notre attrait partagé, nous portions cependant en commun les mêmes attributs quand il s'agissait de franchir les étapes pour poursuivre efficacement nos buts avec ardeur, opiniâtreté et énergie. En l'écoutant parler succinctement de la sorte, je sentais les échos de ses simples remarques résonner harmoniquement dans mon cœur, et je les voyais s'imprimer définitivement dans mon esprit. Je pensai soudain à lui quand il avait affronté seul les difficultés pour résoudre ses problèmes, dans le passé. À présent, en ce jour du 28 septembre 1971, je comprenais le message de mon père. Il me faisait confiance. C'était donc à mon tour de me battre pour franchir les difficultés que je pourrais rencontrer dans l'avenir, comme lui-même l'avait fait dans le passé. Avec son encouragement, je savourais en quelque sorte les calories d'un hors-d'œuvre en attendant de puiser ensuite ma pleine source d'énergie dans le plat de résistance que ma mère avait préparé pour toute la famille. Ce n'était pas du couscous ce soir du lundi, car ce plat était réservé généralement pour le dimanche, mais c'était tout de même un bon ragoût de bœuf

avec sa sauce rouge de tomate fraîche et de paprika piquante, amplement garni d'une variété de légumes qui draguaient la voûte du palais et faisaient couler la salive. Tout le monde avait mangé à sa faim, moi compris, pour bien dormir et partir de bon pied, le lendemain matin, *Inch'Allah*, comme on le disait.

Nous avions eu, ce soir-là, un excellent dîner, composé du ragoût de ma mère et d'un dessert surprise que mon père avait acheté lui-même, en mon honneur, chez la bonne pâtissière du boulevard de l'Hôpital. Le ragoût de ma mère était si délectable et le gâteau de mon père était si succulent que j'avais mangé à volonté et de bon appétit mes deux généreuses parts du menu. Après ça, je sentis ma première journée parisienne bien remplie de plaisirs inimaginables, à travers les petits et les grands passages du Quartier latin ; et elle était aussi comblée de bonheur inespéré au milieu de ma famille. Je sentais enfin l'apaisement de mes inquiétudes et l'amortissement de mes interrogations qui revenaient sans cesse dans ma petite cervelle, depuis mes adieux à Grand-Mère Aziza et mon départ de Ksiba. En effet, que pouvais-je espérer de plus et attendre de mieux de cette première journée parisienne, après une aussi bonne causerie matinale avec ma mère, pour commencer une belle journée d'automne, après une aussi longue promenade au cœur du 5e arrondissement, après une aussi rassurante conversation avec mon père et après un aussi savoureux dîner familial ? Je ne pouvais que roupiller profondément cette nuit-là, pour aborder sereinement la suite, le futur et l'avenir en me guidant selon la fameuse expression anglophone, « *One Step at a Time* », ou « chaque chose en son temps ».

Le lendemain matin, lorsque j'ouvris les yeux, Ameur n'était plus dans son lit. Il était parti au travail sans me déranger. Je m'étais donc réveillé tard ce mardi 29 septembre 1971. C'était surprenant, car habituellement je me levais de bonne heure. Mais après tout, je n'étais pas particulièrement pressé pour faire une tâche spécifique ce jour-là, à part commencer à chercher du travail. J'avais donc démarré ma journée en prenant, auprès de ma mère, mon petit café crème matinal, sans petit-déjeuner, avant d'aller acheter « Le Parisien libéré » au kiosque à journaux du boulevard de l'Hôpital. Comme il faisait beau et le temps était agréablement doux en cette matinée tardive, je m'étais assis sur un des bancs publics du jardin des Plantes pour parcourir rapidement les nouvelles politiques et éplucher les petites annonces du journal. Celui-ci imprimait déjà en gros titre de la première page l'action syndicale imminente de la grève du métro. Ce préavis de grève se confirmait l'après-midi dans l'édition du journal « France Soir ». Mais en ce qui concerne les emplois disponibles, l'offre n'était ni généreuse ni diversement variée. En effet, j'avais constaté que c'étaient les mêmes annonces qui s'imprimaient et se répétaient, presque tous les jours de la semaine, sur les mêmes pages des deux journaux. Il s'agissait effectivement de deux catégories d'emplois qui s'imposaient sur le marché de l'emploi. L'une portait sur les mains-d'œuvre non qualifiées pour les chantiers de constructions immobilières, où il fallait être non seulement costaud, mais aussi prêt à endurer les intempéries. Tandis que l'autre s'intéressait aux électromécaniciens comme les tourneurs, les fraiseurs ou les électriciens, pour l'industrie d'automobiles, où un diplôme de technicien professionnel était exigé. Quant à moi, j'essayais de détecter temporairement les annonces qui concernaient les

magasiniers, les manutentionnaires ou même les plongeurs dans la restauration. Cependant, dans cette catégorie générale d'emplois, les offres n'étaient pas nombreuses ; et elles s'évaporaient aussitôt qu'elles apparaissaient sur le marché. D'ailleurs, malgré la grève du métro qui avait duré plus de dix jours au début du mois d'octobre, j'avais essayé de tenter ma chance, à pied, en répondant présent à quelques annonces qui paraissaient à ma portée. Mais à chaque tentative, il semblait que j'arrivais trop tard pour l'offre, puisque je trouvais la place déjà prise par quelqu'un d'autre qui était plus rapide que moi ! Je rentrais donc systématiquement bredouille de ma chasse.

Deux semaines après mon arrivée à Paris, j'avais décidé de me rendre chez mon copain Hachemi qui avait quitté Ksiba quelques mois avant mon départ. Comme il possédait un bac technique d'électricité, il avait décroché un bon job qui lui avait permis de louer un appartement à lui seul, sur la rue de la Tombe-Issoire dans le 14e arrondissement de Paris. J'avais retrouvé, ce jour du dimanche, chez lui, notre copain de Ksiba, Abdelkader. Lui et moi étions dans la même situation de recherche d'emploi. Par chance, Hachemi nous avait procuré, par l'intermédiaire de Martine, sa première connaissance éphémère, l'adresse d'une entreprise qui embauchait temporairement, mais urgemment, des ouvriers pour son chantier situé à Bourg-la-Reine, dans le département des Hauts-de-Seine, et à moins de cinq kilomètres de Paris porte d'Orléans. Sans plus attendre, Abdelkader et moi nous pointâmes donc, le lendemain matin de bonne heure, sur le chantier de l'entreprise en question. Nous fûmes reçus par le chef du chantier, monsieur David, qui nous avait embauchés sur-le-champ. Mais je dois avouer

d'emblée que, parmi toutes les entreprises qui m'avaient employé au cours de toute ma vie en France, celle de Bourg-la-Reine était la seule qui ne m'avait jamais fourni de fiches de paie. Je ne pouvais donc me souvenir ni de son nom ni de son adresse, alors que je m'étais cramponné, pendant plus de deux mois, à ce premier job qui était pourtant rude. C'était une entreprise qui récupérait, dans les voûtes souterraines de Paris, les vieux gros câbles électriques pour les remplacer par de nouvelles installations modernes. Ces vieux câbles étaient enrobés de plusieurs couches d'isolants cylindriques goudronnés et plombés. Le travail consistait donc à marteler rudement, avec une lourde masse, ces différents composants, afin de les forcer à se disjoindre, puis les dissocier proprement en disposant à part le plomb et le cuivre, pour enfin les vendre séparément sur le marché industriel. Il fallait s'équiper, pour ce type de travail, d'un genre de tenue de combat militaire et de godasses de sécurité. Abdelkader et moi avions travaillé au départ, avec une dizaine d'ouvriers, au sein même de l'entreprise, ou plutôt en plein air, dans la grande cour du chantier. Bien que je n'aie trouvé, dans mes archives, aucune trace documentaire sur cette entreprise, je conserve tout de même un souvenir particulièrement inoubliable de ce premier travail ; je me rappelle en effet que, parmi les ouvriers qui bossaient avec nous, il y avait quelques prisonniers qui purgeaient leur peine tout en travaillant sous surveillance pour très peu d'argent.

Après deux semaines de persévérance sur ce chantier, et à la fin de la journée du deuxième vendredi, notre chef David m'avait proposé de faire équipe avec Abdelkader pour un autre type de travail en déplacement sur un des petits chantiers de Paris. Nous avions immédiatement acquiescé

sans même poser de questions sur la nature du boulot, car on en avait marre de marteler à longueur de journée ces bidules qui étaient solidement enrobés, fortement adhérés et par conséquent difficilement dissociables. Il fallait commencer le nouveau boulot dès le lundi, mais nous devions continuer à nous pointer le matin d'abord sur le chantier de Bourg-la-Reine, pour partir ensuite en déplacement sur Paris avec notre chef David et sa fourgonnette. Notre nouveau chantier se situait à l'intérieur de l'une des voûtes souterraines de Paris où se trouvaient encore accrochés ces fameux vieux gros câbles électriques. Notre travail consistait à morceler ces longs câbles en plusieurs tronçons égaux d'un mètre de longueur. Pour ce faire, on devait se servir d'une scie à main pour les couper, et d'une lampe d'éclairage fort à pile de façon à illuminer suffisamment ces voûtes sombres pour que nous puissions nous guider et bien voir nos câbles. En plus, au fur et à mesure que les tronçons coupés s'accumulaient sur notre chemin, nous devions les transférer vers un espace plus large, proche d'une bouche de sortie aboutissant sur le trottoir ; et à la fin de chaque journée de travail, nous les chargions sur la camionnette du chef David pour être transportés à Bourg-la-Reine. À l'évidence, ce job n'était pas du tout facile, car il fallait user de nos muscles en travaillant inconfortablement dans un espace étroit et mal éclairé. Mais je pensais que c'était tout de même moins pénible que le martelage incessant du grand chantier de l'entreprise où on était exposés aux intempéries. Au nouveau chantier, on pouvait travailler à notre rythme en prenant régulièrement des courtes pauses pour souffler un peu, et on se permettait même de sortir de temps en temps de notre trou pour boire un coup dans un des bistrots du coin. L'essentiel était que nous arrivions, chaque jour, à morceler et à rassembler un certain nombre de

tronçons qui correspondait à l'objectif visé par notre chef David, ce qui nous garantissait d'ailleurs une meilleure paie que la précédente.

C'était donc lui qui se chargeait de nous amener le matin et de nous ramener en fin d'après-midi dans sa fourgonnette, avec tous les outils nécessaires et le produit du travail réalisé. C'était un grand bonhomme, dans la quarantaine, bien bâti en force, et un grand bosseur ; il tenait aussi à ce que le travail soit effectué selon les objectifs qu'il traçait avec exigence. Mais il était en même temps un bon manager, un homme bien plaisant et plein d'humour. D'ailleurs, je me souviens encore de cette anecdote inoubliable qui s'était passée réellement au cours de notre première journée de déplacement. Il faut que je précise préalablement que, n'ayant qu'un mois de séjour à Paris, je ne connaissais évidemment pas encore l'argot parisien, et je n'étais pas encore non plus habitué à suivre facilement une conversation rapide avec l'accent parisien. Mon éducation française étant purement écolière et lycéenne, je ne pouvais donc saisir que les phrases bien articulées et construites avec un vocabulaire pas encore exhaustif. Mais je croyais naïvement, jusqu'à ce premier jour de notre déplacement sur le chantier parisien, en ma bonne éducation française. Précisément, ce jour-là, chemin faisant, notre chef David, qui parlait trop vite avec un fort accent parisien, nous racontait pas mal de plaisanteries pour passer le temps pendant qu'il conduisait sa fourgonnette. Mais j'avais constaté qu'il n'arrêtait pas d'engueuler, de temps à autre, certains conducteurs parisiens qui ne respectaient pas les règles de la conduite routière. Ce faisant, j'avais aussi remarqué qu'il s'adressait à eux en prononçant à plusieurs reprises notamment le même mot, au masculin, qui avait particulièrement mal résonné dans mon oreille attentive. Il

disait en répétant sans cesse : « *oh LE MEC* ; *regarde CE MEC* ; *qu'est-ce qu'il fout CE MEC ; etc.* ». Je n'avais pas osé lui dire quoi que ce soit, ce matin du premier jour de notre déplacement vers le chantier parisien. Mais, chemin rentrant à Bourg-la-Reine, il recommençait les mêmes scènes tout en étant content de notre performance de la journée. Le voyant gai et de bonne humeur, et pensant sincèrement que la prononciation de son mot *MEC* était grammaticalement incorrecte, je n'avais pas résisté à lui faire remarquer en toute naïveté son erreur en lui disant « *Monsieur David, on ne dit pas LE MEC ; on doit plutôt dire LA MECQUE* ». Et aussitôt que j'eus fini ma courte remarque *d'instituteur soucieux du respect de la grammaire française*, notre chef David fut tellement surpris de mon sincère toupet qu'il éclata immédiatement d'un rire joyeux et infini jusqu'à notre arrivée à Bourg-la-Reine. Là, il ne pouvait pas s'empêcher d'annoncer, à sa façon, devant tout le monde, comment je lui avais donné une bonne leçon de grammaire. Depuis ce jour et jusqu'à mon départ de cette entreprise, le chef David n'avait pas cessé de m'apprendre l'argot parisien pendant nos trajets de déplacement. Je dois dire que ces trajets n'étaient pas tristes en sa compagnie.

Pendant que je travaillais dans cette entreprise de Bourg-la-Reine, je suivais en même temps des cours du soir avec mes deux inséparables copains de Ksiba, Hachemi et Abdelkader. Ces cours de mathématiques, de physique, de sciences naturelles et de français étaient organisés par l'université Paris VII dans ses locaux de Jussieu. Ils étaient réservés aux travailleurs et conçus pour les préparer à passer avec succès l'examen d'entrée à cette institution, afin qu'ils puissent poursuivre des études universitaires. C'était avec ces cours du

soir que je pus obtenir ma carte de séjour étudiant qui me permettait de résider en France en toute légalité, au-delà de trois mois de présence. Le job de Bourg-la-Reine m'avait ainsi permis de m'inscrire à ces cours du soir qui étaient réservés exclusivement aux travailleurs. C'était comme l'éternelle histoire de l'œuf ou la poule, ou plutôt le cercle vicieux ; pour s'inscrire aux cours du soir, il faut travailler, mais pour cela, il faut une carte de séjour qui ne peut s'obtenir qu'en étant étudiant ! Il faut se rappeler qu'à l'époque, on devait posséder deux types de cartes, une de séjour pour résider légalement en tant qu'étudiant ou travailleur, et une de travail pour exercer légalement un métier à temps plein. La carte de séjour estudiantine permettait aux étudiants de travailler occasionnellement à temps partiel. Il n'était donc pas facile de trouver un job à plein-temps quand on ne possédait pas une carte de travail. Mais heureusement qu'à l'époque, certains boulots durs avaient du mal à trouver preneurs. C'était le cas de mon premier job à Bourg-la-Reine où il fallait être vraiment tonique et courageux pour l'endurer tous les jours. C'était pour cette raison qu'au bout de deux mois de travail dans cette entreprise, mon jeune frère Ameur, constatant mon état de fatigue, m'avait conseillé de tenter ma chance auprès d'une boîte d'intérim qu'il avait bien connue dans le passé et dont le patron était content de lui. C'était INTEREX, une agence intérimaire tenue par un juif tunisien se trouvant au 3, boulevard Bonne-Nouvelle dans le 2e arrondissement de Paris. Dès que je m'y présentai, le patron, monsieur Cohen, qui s'était tout de suite souvenu de mon nom de famille du fait de son expérience avec Ameur, me reçut bien aimablement. L'entretien était tellement bref et satisfaisant pour ma part que je me remémorai mon bon hasard de la baraka qui était venu à mon secours pour

m'épauler au bon moment. Oui, j'avais en effet décroché un nouveau job de magasinier dans une petite entreprise d'assemblage de tourne-disques qui étaient très populaires à l'époque. Il faut reconnaître qu'au début de ce mois de décembre, le moment était propice à la main-d'œuvre manutentionnaire qui était recherchée pour fabriquer et assembler ce genre de gadgets et de cadeaux de fin d'année. Mieux rémunéré en tant qu'intérimaire, je dois aussi reconnaître que ce travail était beaucoup moins pénible que celui de Bourg-la-Reine, bien qu'il demandât plein d'énergie et d'alerte. J'étais d'ailleurs chargé d'organiser à la fois le stockage des produits finis dans le magasin et leurs expéditions aux revendeurs dans les distributions spécialisées. Mais au bout d'un mois et demi de travail, comme il fallait s'y attendre, aussitôt que les fêtes de fin d'année étaient passées, la production ralentissait drastiquement et le licenciement suivait aussi de près, à commencer par les intérimaires comme moi. Bien que je ne fusse pas parmi les premiers à être licencié, j'étais en fin de compte l'un des derniers à être remercié, juste après avoir fini de réorganiser le magasin de stockage.

Préalablement à mon licenciement, mon patron d'INTEREX, monsieur Cohen, m'avait assuré qu'il me prévoyait en réserve un autre travail tranquille et bien mérité, qui devrait durer jusqu'à la prochaine rentrée universitaire. Parole tenue, et dès la veille même de mon licenciement, il m'avait annoncé la bonne nouvelle. Après l'avoir vivement remercié de sa bonne considération, j'avais soupiré et je m'étais immédiatement adressé intimement à moi-même, comme le faisait jadis mon père, lorsqu'il se trouvait confronté aussi bien aux bonnes circonstances pour les

apprécier qu'aux mauvaises situations pour réfléchir sur des alternatives. Je m'étais alors dit que cette fois-ci et à ce moment précis de la fin du premier mois de la toute nouvelle année 1972, mon copain virtuel le hasard était encore là pour m'aider à me saisir d'une bien meilleure opportunité. Je sentais que ce bon hasard progressait de mieux en mieux dans son renfort conjoncturel favorable, puisqu'au même moment et par coïncidence, la baraka semblait venir combler aussi bien le bonheur de mon père que celui de mon frère Ameur. Commençant par eux. Depuis quelque temps, ils savaient tous les deux que la Société nationale d'étude et de construction des moteurs d'avion (SNECMA) allait déménager de son ancien emplacement vieillissant de Boulogne-Billancourt à un plus grand et plus ambitieux site à Corbeil-Essonnes. En se modernisant et en s'agrandissant, la SNECMA envisageait de recruter progressivement aussi bien des ouvriers qualifiés comme Ameur que des manœuvres comme mon père. Ils étaient déjà inscrits sur la liste d'attente par l'intermédiaire d'un certain monsieur Collins, le chef de recrutement des intérimaires à la SNECMA de Billancourt, qu'Ameur avait bien connu *via* monsieur Cohen, mon patron d'INTEREX. Ils avaient ensuite reçu chacun une lettre de promesse d'embauche à la nouvelle SNECMA de Corbeil-Essonnes, Ameur en tant que rectifieur et mon père comme simple ouvrier manutentionnaire. Bien que mieux payés avec une meilleure protection sociale, ils ne seraient plus logés gratuitement comme c'était le cas dans l'impasse du 29 de la rue Buffon. Il fallait donc commencer à chercher un logement assez grand pour toute la famille. Avec l'aide du chef de personnel de la SNECMA, mon père avait réussi à louer un appartement d'habitation à loyer modéré (HLM) de quatre pièces, situé à

quelques kilomètres du site. Rien à voir avec les conditions d'insalubrité du petit appartement de l'impasse, ce nouveau F4 avait de la largesse et tout le confort nécessaire qui comprenait le chauffage central, une grande cuisine indépendante, une salle de bains, des W.-C., une salle de séjour et trois chambres à coucher. Vu sous cet angle, toute la famille se sentait à l'aise. Mais lors du déménagement, je vis se dessiner sur le visage de mon père une certaine tristesse mélancolique. Manifestement, Paris lui manquait terriblement à tel point qu'il avait vite encouragé Ameur d'acheter une voiture rien que pour l'amener tous les dimanches, avec ou sans ma mère, faire les courses habituelles au marché d'Aligre en jetant, par la même occasion, un coup d'œil sur l'impasse du 29 de la rue Buffon. Se faisant, ma mère, bien que contente de son nouveau confort, regrettait sa petite promenade du jardin des Plantes avec ses deux copines tunisiennes.

Quant à moi, je fus informé par monsieur Cohen que je pouvais commencer mon nouveau job dès le lendemain de mon licenciement, qui tombait un jeudi, ou bien attendre le lundi en laissant passer le week-end pour me reposer. J'avais préféré commencer le plus tôt possible, d'autant plus que je pouvais aussi travailler volontairement les samedis pour accumuler des heures supplémentaires grassement bien payées. Le matin du jeudi 27 janvier 1972, je pris donc la ligne 10 du métro qui m'amenait directement à la SNECMA de Boulogne-Billancourt où je devais commencer mon nouveau travail. Cette ancienne usine, qui devait disparaître au bout de quelques années, continuait de fonctionner avec un personnel réduit, mais spécialisé dans l'entretien et surtout dans la réparation des vieux moteurs d'avion. En

arrivant sur le site, j'avais débuté ma journée avec la rencontre du responsable de recrutement des intérimaires, monsieur Collins, pour me préciser le lieu exact de mon poste à l'intérieur de l'usine qui comprenait plusieurs subdivisions avec chacune son chef de département et son chef d'équipe. Parmi ces ramifications se trouvait une sorte de plateforme spécialement conçue à part, au sein de l'usine, et réservée exclusivement à la compagnie nationale d'Air France. C'était sur cette plateforme particulièrement enfermée que j'effectuai mon atterrissage. Il y avait, dans cette enceinte, quelques bureaux administratifs et un grand espace pour recevoir les moteurs d'avion appartenant à Air France. J'y fus accueilli par deux représentants permanents de la compagnie aérienne, un directeur et son adjoint, qui occupaient deux postes importants dans cette enceinte. Le premier chapeautait les opérations de coordination administrative entre la SNECMA et Air France, et le deuxième supervisait les interactions quotidiennes entre la plateforme et les ateliers de l'usine. C'était donc dans ce lieu tranquille que j'allais occuper, pendant sept mois, le poste d'agent planning. Mon rôle consistait à répertorier les pièces mécaniques qui devraient être remplacées, ou subir les retouches nécessaires, selon les consignes prescrites par les autorités supérieures des mécaniciens aviateurs. J'étais supervisé par l'adjoint du directeur et épaulé, dans ma tâche, par deux autres intérimaires ; Jean, un vieux Breton près de la retraite, s'occupait du démontage de ces pièces défectueuses des moteurs ; et Cyrile, un jeune Africain originaire du Dahomey (devenu le Bénin en 1975), acheminait les pièces détachées aux ateliers de l'usine. En réalité, notre travail quotidien tournait au ralenti, car on ne recevait pas beaucoup de moteurs à réviser ou à réparer sur notre plateforme. Je dirais

même qu'en toute honnêteté, on s'embêtait à mort toute la journée, parce que nous n'avions pas grand-chose à faire. Après l'enfer de mon premier job et après le déluge de mon deuxième, venaient les moments inespérément agréables de ce troisième, où je me trouvais confortablement installé dans la paisible insouciance de ce lieu de travail indolent et bien rémunéré. En plus, la bonne entente avec nos deux chefs venait combler l'amicale ambiance de notre petite équipe. Les deux patrons étaient en effet ouvertement tolérants pour nous laisser organiser nos temps libres comme on le souhaitait. Ainsi, en dehors de ma tâche quotidienne, je faisais d'abord les devoirs de mes cours du soir, je poursuivais ensuite la lecture de la passionnante fresque romanesque d'Émile Zola, *Les Rougon-Macquart*, et je jouais de temps en temps aux échecs avec Cyrile. C'était à cette allure routinière et soutenue que se déroulaient mes journées au sein de l'enceinte Air France à la SNECMA de Boulogne-Billancourt. C'était en effet dans cet environnement spirituellement écologique et virtuellement reposant que j'avais passé les trois saisons de l'hiver, du printemps et de l'été de ma première année à Paris. Et c'était plus précisément entre le 27 janvier et le 28 août 1972 que j'avais accompli mon troisième et dernier emploi à temps plein, avant d'entamer mes études universitaires.

Entre-temps, mon père et Ameur avaient commencé, presque au même moment, leurs nouveaux emplois dans la grande usine de la SNECMA. Peu de temps après, tous les membres de la famille, sauf moi, avaient emménagé dans le nouvel appartement à Corbeil-Essonnes. Mais avant de quitter Paris au mois de mars, mon père avait su négocier avec son ancien patron pour que je garde, en location, le petit

appartement de l'impasse. Et lorsque j'avais promis à madame Burg que j'allais y introduire quelques rénovations, elle fut d'accord pour que je ne commence à payer mon loyer mensuel de 150 francs qu'à partir du 1er septembre 1972. À cette date, apparaissait l'aîné de l'oncle Othman, Adel, qui avait l'âge de mon jeune frère Ameur. Adel avait d'abord immigré à Nice où il n'avait pas pu trouver du travail convenable. Par contre, dès son arrivée à Paris, il avait eu une chance inouïe en décrochant un job à la mesure de sa qualification technique qu'il avait préalablement accomplie à l'école de formation professionnelle de Sousse. Il s'agissait en effet d'un poste de magasinier-vendeur spécialisé dans les pièces détachées d'automobiles italiennes, Fiat et Lancia, que le patron essayait désespérément de remplir depuis quelque temps avant l'heureux pointage stochastique d'Adel. Celui-ci avait même du bol pour obtenir rapidement ses papiers de séjour et de travail. Nous étions donc devenus provisoirement colocataires des deux pièces du petit appartement de l'impasse. Mais avant l'entrée universitaire, j'avais pris le temps d'apprendre, tous les dimanches, à bricoler dans l'appartement pour améliorer son esthétique et surtout pour y réduire l'humidité, d'abord en fixant du contre-plaqué sur les murs puis en les tapissant avec du joli papier peint que j'avais acheté au BHV. Lorsque j'avais terminé mon bricolage, j'étais fier de montrer le résultat à madame Burg qui était impressionnée par le travail du petit artiste. Constatant sa sincère satisfaction, et ayant appris les négociations fines de mon père, je lui avais alors demandé de louer l'autre studio à mon arrière-cousin, Adel en lui expliquant que je souhaitais retrouver une certaine tranquillité dès lors que je commencerais mes études universitaires. Elle m'avait promis d'en parler à son mari ;

mais très vite, celui-ci avait donné son accord pour louer le petit studio à 100 francs supplémentaires. En fait, mon père m'avait expliqué par la suite qu'il avait déjà constaté depuis quelque temps que le travail chez Rodonix ralentissait au fur et à mesure que les commandes diminuaient. Par conséquent, les Burg ne trouvaient plus le besoin urgent de loger d'éventuels nouveaux ouvriers dans les deux appartements qu'Adel et moi avions loués.

Paris m'éduque

Pendant ce temps, je continuais à voir régulièrement mes deux copains, Hachemi et Abdelkader, aux cours du soir qui se poursuivaient sans encombre jusqu'à la fin du mois de juin, date à laquelle nous avions passé avec succès l'examen d'entrée à l'université Paris VII (actuellement université Diderot). Hachemi, qui n'avait jamais eu le moindre penchant pour la voie technique, voulait en finir coûte que coûte avec l'électricité pour suivre des études médicales. Avec ma solide formation en sciences exactes, je souhaitais plutôt me diriger vers des études quantitatives telles que les sciences appliquées en ingénierie. Mais pour cela, il fallait d'abord que je puisse passer des concours difficiles pour accéder aux bonnes écoles d'ingénieurs ; ensuite, en supposant que je franchisse cette étape décisive, il fallait que je consacre tout mon temps à ce genre d'études. Or, j'avais promis à mon père que je comptais me débrouiller tout seul pour payer mes études universitaires. En finale, la faculté des sciences était, à l'évidence, le choix le plus approprié pour moi. C'était la voie la plus flexible qui me permettait de travailler à temps partiel tout en poursuivant des études supérieures. Je m'étais donc inscrit, dans une première étape, au premier cycle

universitaire pour obtenir le diplôme universitaire d'études scientifiques (DUES) en maths-physique. Avec celui-ci, je pouvais, par la suite, m'orienter vers une maîtrise de mathématiques ou de physique (équivalent de l'actuel master 1). Quant à Abdelkader, je ne me souviens plus de la direction qu'il avait prise, car depuis la fin de nos cours du soir et la réussite à notre examen d'entrée à l'université, il ne donnait que très rarement de ses nouvelles. D'ailleurs, je dois aussi préciser que, depuis nos retrouvailles dans l'appartement de la rue de la Tombe-Issoire, les relations amicales entre Hachemi et lui devenaient assez tendues. Elles s'étaient progressivement dégradées, puis avaient très vite empiré, pour tristement s'interrompre pour de bon. Ce disant, je pensais que cette regrettable rupture amicale ne pouvait être qu'un intermède théâtral, juste le temps de calmer les esprits après un petit transit nuageux d'une brouille passagère entre amis qui devaient être au-dessus de tous soupçons. Malheureusement, force était de constater que l'ancienne camaraderie entre Hachemi et Abdelkader s'était amenuisée mortellement à Paris. Heureusement que malgré ce divorce consommé entre mes deux meilleurs amis, Hachemi et moi avions finalement su préserver notre amitié solidement intacte. Tous les deux, nous avions donc su transformer l'ancien trio fragile en un duo beaucoup plus déterminé à ancrer fermement notre inébranlable amitié qui avait pris sa source à Ksiba, qui avait survécu de façon immortelle à notre émigration et durerait éternellement depuis notre enfance jusqu'à notre inconnue destinée.

Comme prévu, mon emploi à plein-temps à la SNECMA était arrivé à son terme le vendredi du 28 août 1972. À midi de ce jour-là, le directeur de la plateforme Air France nous

avait fait l'agréable surprise de fêter mon départ en invitant toute l'équipe à déjeuner avec lui dans un bon restaurant du coin. Puis à la fin du pot sympathique qui avait clôturé la petite cérémonie d'adieu, le groupe m'avait chaleureusement souhaité bonne chance dans mes projets, avant que le directeur me donne le feu vert de partir plus tôt que d'habitude. Chemin rentrant, j'avais alors profité de l'occasion pour passer à ma boîte d'intérim, INTEREX, où monsieur Cohen m'attendait avec une autre joyeuse surprise en relation avec la réglementation légale du travail dont j'ignorais totalement l'existence. Il s'agissait en effet de mes congés payés, pour mes neuf mois de travail avec INTEREX ; une somme correspondant à 75 % de mon salaire moyen mensuel venait s'ajouter à celui du mois d'août. Autant dire que j'étais, au fond de moi-même, très content de cette bonne surprise qui avait supplémenté substantiellement mes économies pour démarrer mon année universitaire, sans trop de soucis. En attendant des jours meilleurs pour trouver un petit job qui convenait à ma future nouvelle situation estudiantine, qui devait démarrer dans deux semaines, j'avais commencé cette période de vacances bien méritées en aidant Adel à s'installer dans son petit studio. Je pouvais ainsi me sentir la tête plus reposée dans mon appartement pour faire paisiblement le point sur le présent et réfléchir sereinement sur la coordination de mes projets d'études et de travail.

Ainsi, c'était avec un corps bien délassé et un esprit bien reposé que j'avais regagné mon énergie habituelle pour démarrer passionnément ma première année universitaire de 1972-1973. Et c'était aussi avec un cœur aux battements bien rythmés et des poumons aux alvéoles bien oxygénées que j'avais retrouvé mon avidité culturelle pour débuter

ardemment mes cours magistraux dans ces énormes amphithéâtres de l'université. Ce faisant, j'étais cependant ébahi par la découverte d'une sorte d'émancipation libertine et d'une certaine liberté indisciplinaire qui régnaient sur le campus universitaire de Jussieu. Pourtant, au bout de quelques semaines de routine quotidienne, je m'étais adéquatement ajusté au milieu de cette jeunesse plurale qui paraissait volontairement vibrante, et m'étais convenablement adapté par cette communauté mosaïquée qui semblait allégrement insouciante. En plus, dès la première semaine des cours, j'avais rencontré fortuitement un autre étudiant tunisien, originaire de Djerba, qui m'avait épaulé auprès de son patron pour commencer un petit job à la fois matinal et vespéral. De ce fait, ce petit boulot, à temps partiel, m'assurait d'une part des horaires qui ne se chevauchaient pas avec mon emploi du temps universitaire et me garantissait d'autre part le juste minimum pour payer mon loyer et vivre très modestement ma nouvelle vie estudiantine. Il s'agissait d'une petite entreprise de nettoyage qui s'appelait Entretien Moderne et qui se trouvait au 15, rue Guénégaud dans le 6e arrondissement de Paris. À ce propos, je ne voyais ni l'apparence ni les moyens techniques qu'employait cette entreprise pour justifier le qualificatif « Moderne » dans son appellation, car tout ou presque se faisait à la main, en commençant par un balai et une pelle, en passant par une serpillière et un seau d'eau, et en finissant par un chiffon et une cire. Mais dans ce cadre dépourvu de toute modernité, j'étais par contre affecté en tant qu'ouvrier nettoyeur à un des chantiers parisiens de cette entreprise pour nettoyer les beaux bureaux, chiquement meublés, d'une grande société d'études commerciales se trouvant dans le 15e arrondissement de Paris. Je m'y pointais avant puis après

mes cours pour travailler au total quatre heures par jour, le matin entre 6 heures et 8 heures, et le soir entre 18 heures et 20 heures. Je devais, à ce titre, assister Jocelyne, une Bretonne d'un certain âge, à vider les corbeilles à papiers, à nettoyer les cendriers et à laver les toilettes. Quant à Jocelyne, elle se chargeait de bien essuyer les meubles pour les faire briller et de passer l'aspirateur là où il y avait de la moquette. Ensuite, chacun avec son balai puis avec sa serpillière, nous partagions la grande corvée de nettoyage et de brillance du sol carrelé. Quand je finissais mon boulot, le matin, Jocelyne se déplaçait sur d'autres chantiers pour continuer sa journée de travail. C'était une brave dame qui avait beaucoup de courage, mais pas autant de chance dans sa vie aussi bien bretonne que parisienne. D'abord, se trouvant toute seule, dans son petit patelin rural de sa Bretagne natale, après la mort précoce de son mari, pour élever son petit garçon, Loïck, elle était obligée de travailler durement comme ouvrière agricole dans une ferme du coin. Puis, ne pouvant joindre les deux bouts, avec une paie de misère, et ne pouvant continuer à subir le harcèlement sexuel de certains mâles de la ferme, elle s'était résignée à abandonner son patelin avec sa maudite ferme et à quitter finalement sa Bretagne qu'elle aimait tant, pour essayer de tenter sa chance à Paris. Mais n'ayant reçu que quelques années d'éducation primaire sans avoir appris aucun métier, elle avait commencé sa vie parisienne en faisant le ménage dans les maisons bourgeoises du 16e arrondissement de Paris, pour pouvoir être logée dans une chambre de bonne avec son petit Loïck. Ensuite, lorsque celui-ci eut l'âge d'aller à l'école, Jocelyne avait préféré travailler dans des entreprises de nettoyage pour assurer un minimum de protection sociale pour elle et son fils. Parallèlement, malgré l'immense tendresse et le soin

amoureux qu'elle affectionnait pour son fils, elle devait faire face progressivement à une adolescence difficile de Loïck qui s'était même trouvé en prison, à l'âge de vingt ans, pour une petite délinquance récidivée. Jocelyne et moi faisions bonne équipe sur le chantier du 15e où nous avions travaillé ensemble pendant neuf mois, du 8 septembre 1972 au 30 mai 1973. Nous avions eu donc le temps de nous connaître ; et c'était pour cette raison que nous nous étions échangés nos histoires et nos parcours, elle de son fin fond de la Bretagne et moi de mon petit bled, Ksiba. Jocelyne avait la cinquantaine lorsqu'elle m'avait raconté son histoire si touchante. J'étais encore plus bouleversé lorsqu'elle m'avait émotionnellement confié l'emprisonnement stupide de Loïck. Elle était tellement persuadée qu'il ne méritait pas ce châtiment que je lui avais alors suggéré et même proposé de l'aider à écrire au juge pour lui demander sa clémence. Ensemble, nous avions donc pris le temps de peaufiner une lettre humainement bien argumentée ; elle avec sa culture générale riche en vocabulaire et moi avec mes efforts poétique et grammatical, nous avions tenté de toucher le cœur du juge qui avait finalement montré, au bout de quelque temps, une certaine indulgence pour alléger conditionnellement la peine du jeune Loïck. Je dois, à ce propos, reconnaître que j'avais appris des choses culturellement intéressantes avec mon ancienne collègue de travail. C'était en effet grâce à Jocelyne que j'avais découvert et aimé le groupe breton de la musique folk celtique, Tri Yan, et Alan Stivell, l'auteur-compositeur et interprète qui était connu pour son habilité multi-instrumentale surtout avec sa harpe celtique, et pour son esprit immensément riche de métissages culturels. Jocelyne m'avait aussi appris, avec une amère ironie du sort, les paroles d'une vieille chanson

traditionnelle du Moyen Âge qui lui rappelait ses amours à la fois nostalgiques et dramatiques de son défunt mari et de son fils en prison. Je m'étais amusé à la chanter, plus tard, avec les enfants que j'avais encadrés en colonie de vacances et dans les centres de loisirs ; en voilà quelques vers pour illustrer le thème :

Ne pleure pas, Jeannette
Nous te marierons
Avec le fils d'un prince
Ou celui d'un baron
Je ne veux pas de prince
Encore moins d'un baron
Je veux mon ami Pierre
Celui qui est en prison

La bonne compagnie de Jocelyne, sur le chantier du 15e arrondissement, avait cessé son cours quotidien le 30 septembre 1973 lorsque j'avais trouvé une autre opportunité d'emploi mieux payé et beaucoup plus convenable pour mes cours. Cependant, je ne regrettais nullement la fin de mes relations avec cette entreprise de soi-disant entretien moderne qui ne respectait pas ses ouvriers et qui les exploitait à outrance. Avec INTEREX, par exemple, j'étais payé sept francs et cinquante centimes l'heure normale et presque dix francs l'heure supplémentaire, alors que cette entreprise de nettoyage m'avait payé à peine quatre francs et cinquante centimes l'heure. Mais mon dégoût avait atteint son paroxysme quand j'avais appris que la pauvre Jocelyne n'était payée que cinquante centimes de plus que moi, bien qu'elle travaillât depuis plus de dix ans avec cet Entretien Moderne qui, d'ailleurs, se permettait le luxe d'avoir un grand siège dans l'un des quartiers les plus chers de Paris. Je

regrettais, par contre, ma séparation avec ma vraie camarade de travail qui me faisait penser au courage de ma grand-mère, Aziza, mais qui n'avait peut-être pas connu autant de chance pour récompenser sa bravoure. Il est vrai que le bon hasard ne l'avait jamais épaulée, dans sa vie de veuve ouvrière rurale et citadine, pour au moins élever son fils dans de meilleures conditions sociales. C'était injuste, car elle méritait beaucoup mieux pour son effort et son courage. Après donc neuf mois de travail avec Jocelyne, le cœur de notre bonne camaraderie avait peut-être cessé de battre, mais les traces de ces bons souvenirs ne pouvaient jamais s'effacer, rien que pour me rappeler le dicton tunisien : « *ne sent la braise que celui qui marche dessus* ». Oui, j'avais bien connu cette brave Jocelyne qui avait senti les douleurs de la braise en piétinant avec courage les difficultés morale et financière de la vie quotidienne. Non, je ne l'ai jamais oubliée, car elle m'a toujours accompagné dans mes périples. Et, comme celle de ma grand-mère Aziza, l'histoire de Jocelyne reste bien ancrée dans ma mémoire.

Pendant ce temps, l'alternance quotidienne des études et du travail prenait sans encombre son rythme de croisière. C'était d'abord entre le calme reposé de mon impasse du 29, rue Buffon, la traversée écologique du jardin des Plantes et le bourdonnement monotone de mon campus universitaire de Jussieu que j'avais trouvé un équilibre bien dosé de ma vie quotidienne d'étudiant travailleur. À la fin du premier semestre universitaire, je me sentais déjà bien dans ma nouvelle peau estudiantine ; et progressivement, j'avais la sensation de m'épanouir confortablement dans cet environnement intellectuel particulièrement différent du monde ouvrier. Mais c'était aussi avec mon apprentissage

théorique par la lecture individuelle et mon rodage pratique par les discussions collectives que je m'imprégnais dans l'ambiance politique du monde universitaire. Et à la fin de ma première année universitaire, bien que mes résultats académiques fussent légèrement au-dessus de la moyenne, je pensais que le bilan était largement positif si on y incluait le bénéfice des valeurs morales du monde du travail que j'avais acquises lors de mon expérience ouvrière avec ma coéquipière Jocelyne.

Dès la clôture de ma première année universitaire, à la fin du mois de juin 1973, j'avais trouvé un travail à temps partiel presque permanent de gardien de nuit, qui convenait parfaitement à ma situation estudiantine. En même temps, j'avais aussi décroché un job de manutentionnaire pour le mois de juillet chez Blanc Transports à Bobigny. Ce boulot saisonnier demandait un peu de musculature, car il fallait charger des colis dans des camions de transport routier. Mais c'était bien rémunéré, pour ceux qui pouvaient endurer dix à douze heures de fatigue journalière. Nous étions cinq étudiants saisonniers en plus des dix ouvriers permanents pendant ce mois de juillet. Comme la boîte fermait traditionnellement au mois d'août, nous étions donc embauchés non seulement pour combler le retard accumulé, mais aussi pour nous assurer que toutes les marchandises commandées fussent livrées à la veille du mois de vacances. C'était aussi pour cette raison qu'on nous demandait de faire beaucoup d'heures supplémentaires qui étaient d'ailleurs payées à presque dix francs de l'heure. Autant dire que j'avais gagné en ce mois de juillet plus que l'équivalent de quatre mois de salaire avec Entretien moderne. En outre, l'ambiance n'était pas du tout triste chez Blanc Transports, surtout avec

le chef Joe, un homme bien baraqué, mais sympathique et très marrant, particulièrement avec nous autres étudiants. Pour nous encourager à bien travailler dans une atmosphère gaie et pleine d'entrain, il s'amusait à nous donner des surnoms qui correspondaient ironiquement à nos profils particuliers. Par exemple, comme j'étais de petite taille, mais assez énergique dans mes démarches et vif dans mes actions au boulot, il m'appelait le bras d'acier ; un autre copain fut appelé le guitariste parce qu'il avait une attitude très nonchalante dans ses mouvements au travail. Mais Joe n'offusquait jamais personne ; au contraire, il essayait toujours de créer une ambiance positive pour travailler solidairement en équipe, ; il nous permettait aussi de prendre des petites pauses pour surmonter la fatigue de la journée. À la fin du mois de juillet, après avoir bossé en moyenne dix heures par jour et six jours par semaine, je me disais que j'avais bien mérité mon décent salaire de ce mois particulier. En même temps, je me sentais tellement fatigué que j'imaginais mal faire ce genre de travail toute l'année, pendant toute la vie, ou presque, jusqu'à la retraite. Mais ce faisant, je comprenais mieux le degré de ce qu'on pouvait endurer dans un travail pénible ; ce qui me ramenait toujours à mon fameux proverbe tunisien, « ne sent la braise que celui qui marche dessus ». Enfin, après avoir travaillé durement, d'abord avec les prisonniers à Bourg-la-Reine, puis avec la brave Jocelyne à Paris 15, et ensuite avec Joe le baraqué et d'autres à Bobigny, une seule conclusion s'imposait à l'issue de ces expériences personnelles ; elle confirmait ce que j'avais projeté et ce que j'avais promis à mon père : poursuivre jusqu'au bout mes études supérieures.

Au même moment où j'avais commencé le boulot chez Blanc Transports à Bobigny, c'est-à-dire le 1er juillet 1973, j'avais aussi commencé mon nouveau travail à temps partiel, mais à durée indéterminée, chez France Protection dont le siège social se trouvait au 136, rue Saint-Denis dans le 2e arrondissement de Paris ; oui, c'était au beau milieu de la fameuse rue des jolies petites femmes du trottoir public. France Protection était une société de gardiennage qui faisait travailler, à temps partiel, des étudiants pour payer leurs études, mais aussi des retraités pour arrondir leurs fins de mois. Ce travail reposant et correctement rémunéré était juste ce qu'il me fallait pour me permettre de réviser mes cours et faire mes devoirs pendant ma garde de nuit, en semaine, ou de jour, le samedi et le dimanche. En fait, je faisais en moyenne trois gardes, de nuit ou de jour, par semaine, et quelques fois plus pendant les vacances universitaires. Comme nous étions souvent deux en poste de garde, j'avais presque toujours les deux mêmes vieux partenaires en retraite qui étaient gentils avec moi, car ils me laissaient faire les deux rondes extrêmes du mouchard, celle du début de soirée et celle du matin, pour que je puisse réviser tranquillement mes cours, faire mes devoirs et avoir assez de temps pour dormir paisiblement sans être dérangé. Quant à mon partenaire, il s'occupait de la ronde de minuit. J'avais veillé quelquefois dans des entreprises industrielles à Gennevilliers ou à La Garenne-Colombes, mais la plupart de mes gardes de nuit étaient à la Westminster Bank qui se trouvait, à l'époque, sur l'agréable place Vendôme dans le 1er arrondissement de Paris. France Protection était une boîte qui savait garder ses employés en les traitant respectueusement, en les payant correctement et pareillement, et surtout en essayant de trouver toujours des

arrangements pour satisfaire les emplois du temps de chacun. C'était pour ces raisons-là que j'avais gardé cet emploi pendant exactement cinq années, du 1er juillet 1973 au 31 juillet 1978. C'était un emploi pratique, convenable et surtout une source financière stable qui me garantissait un minimum de revenu pour mes études. Parallèlement, et au cours du deuxième semestre universitaire, un étudiant m'avait demandé, à cause de ses horaires inadaptés, de le remplacer provisoirement dans son petit job. Celui-ci qui n'avait duré que trois mois, entre mars et mai 1974, consistait à surveiller les petits bambins à la cantine et à la recréation de l'école maternelle de Chevilly-Larue pendant que leurs maîtresses prenaient leur pause de midi. Mais comme cette commune n'était pas bien desservie par les transports en commun, ce petit job n'était vraiment pas rentable ; je perdais en effet beaucoup plus de temps dans les métros et les bus que l'heure que je devais passer dans la surveillance des enfants.

Avant de faire le bilan de mon premier cycle universitaire, je me suis souvenu qu'il me faut ouvrir une parenthèse historique pour relater une anecdote politico-ouvrière importante que j'avais vécue de mes propres yeux et qui restait ancrée dans ma mémoire jusqu'à nos jours. C'était en effet pendant la nuit du dimanche 26 mai 1974, lorsque j'étais de garde dans l'entreprise industrielle à La Garenne-Colombes, que j'avais appris, par la radio, la victoire de Valéry Giscard d'Estaing à l'élection présidentielle, en battant de justesse le candidat de l'union de la gauche, François Mitterrand. Mais c'était surtout le lendemain matin que j'avais réellement observé des visages tristes et même des larmes qui coulaient des yeux de certains ouvriers pendant qu'ils discutaient à chaud l'issue de l'élection, avec leurs

camarades, dans l'enceinte de l'usine. Ils étaient évidemment déçus car, comme la majorité de la classe ouvrière, ils s'attendaient à la victoire de François Mitterrand. Cependant, tout en évoquant cette anecdote, je dois aussi rappeler, avec le recul, quelques faits véridiques pour rendre à *César ce qui est à César*. En effet, c'est sous le septennat du président Giscard d'Estaing que d'importantes réformes législatives ont été accomplies, laissant ainsi les marques d'une vision libérale évolutive avec une société civile en pleine mutation. Ces réformes incluaient la dépénalisation de l'interruption volontaire de grossesse (IVG) avec la loi Simone Veil, le divorce par consentement mutuel, l'abaissement de la majorité de l'âge civil et électoral de 21 à 18 ans, et même l'ébauche de l'abolition de la peine de mort qui avait été initiée par Valéry Giscard d'Estaing et dont le mérite devait lui revenir malgré le renoncement du projet face à la farouche opposition des gaullistes très conservateurs de l'époque.

Par ailleurs, ma deuxième année universitaire s'était achevée honorablement puisque j'avais obtenu mon premier diplôme d'études supérieures, le DUES de maths-physique, avec la mention « assez bien ». Pour continuer sur ma lancée, dans le but de décrocher une maîtrise (équivalent de l'actuel Master 1), il fallait donc que je choisisse entre les deux voies possibles, les mathématiques ou la physique. Cependant, je sentais que les deux années que je venais de traverser, en tant qu'étudiant-travailleur, avaient amorti mon enthousiasme, tempéré mes ambitions et réduit mes projections d'avenir. En même temps, je reconnaissais que les résultats de mon DUES n'étaient pas suffisamment à la hauteur pour que je puisse aller au-delà du deuxième cycle universitaire. Je pensais alors me limiter humblement à obtenir un diplôme

d'enseignement secondaire. Pour ce faire, et après mûre réflexion, j'avais donc opté pour la maîtrise ès sciences de mathématiques, car bien que j'aimasse la physique, je pensais que les maths étaient bien plus faciles à enseigner que la physique. *A priori*, la voie finale du cursus universitaire m'était donc tracée pour acquérir la maîtrise ès sciences de mathématiques.

Au moment où je m'apprêtais à célébrer la fin de mon premier cycle universitaire, une autre voie professionnellement intéressante, à temps partiel, m'était fortuitement ouverte pour complémenter mes revenus modestes de France Protection. J'avais en effet découvert, par l'intermédiaire d'une amie, que la majorité des villes de l'Île-de-France avaient des centres aérés et de loisirs qui s'ouvraient les mercredis et pendant les vacances scolaires pour accueillir les enfants qui fréquentaient les écoles primaires et maternelles. Les municipalités embauchaient donc des moniteurs, presque exclusivement estudiantins, pour l'encadrement de ces enfants. En particulier, les municipalités communistes consacraient des budgets importants pour ces services socio-éducatifs qu'elles considéraient comme importants pour la population. De ce fait, les moniteurs de ces centres de loisirs municipaux étaient particulièrement et généreusement bien payés dans leurs tâches d'encadrement éducatif. Et c'était pour cette raison que la grande majorité des municipalités communistes exigeaient que tous leurs moniteurs obtiennent des brevets appropriés pour exercer ce genre de métier dans leurs centres. Rappelons, en passant, que dans les années soixante-dix, le poids politique des communistes pesait assez lourd avec un taux de vote qui oscillait aux alentours de vingt pour

cent du suffrage français, et qui était particulièrement plus élevé dans les départements à forte concentration ouvrière. Ceci étant dit, la ville de Montreuil m'avait embauché, le 1er juin 1974, sans brevet, mais avec la promesse de passer mon diplôme de moniteur avant la fin de l'année civile. Je dois dire qu'après la découverte de cette nouvelle voie extrascolaire, le travail dans les centres de loisirs éducatifs me semblait réellement intéressant non pas pour son abord financier, mais plutôt pour son aspect socio-éducatif complémentaire des programmes classiques des écoles. Après tout, il s'agissait d'offrir aux enfants des activités manuelles créatives, des animations musicales et artistiques, des sorties culturelles à leur mesure, des excursions thématiques dans la nature, bref du loisir, du plaisir et de la détente. Je m'étais donc intéressé à ce nouveau domaine et m'étais intellectuellement et pratiquement investi pendant plus de deux ans dans trois centres différents des banlieues parisiennes. Ainsi, après avoir travaillé avec les enfants des écoles primaires de la ville de Montreuil de mai à septembre 1974, la ville de Drancy m'avait d'abord offert un poste bien rémunéré dans son centre de loisirs maternel ; ensuite elle avait financé mes deux stages internes chez les Francs et Franches Camarades (FFC), ou Fédération nationale des Francas. C'était un organisme qui avait, avec le CEMEA, l'exclusivité de la formation professionnelle des animateurs des centres de loisirs. Pendant ces stages pratiques, les formateurs tentaient de nous guider d'abord à réfléchir chacun individuellement pour des discussions collectives, puis de nous entraîner vers des thèmes concrets nous permettant de vivre ensemble la pratique de l'animation. Avec ces expériences d'initiations vécues et moyennant une bonne source de documentation qui nous

aidait à prendre plus tard des initiatives individuelles, nous étions assez préparés pour affronter nos centres de travail afin d'encadrer les enfants de tout âge en essayant de leur offrir un environnement favorable au loisir et à la culture, un espace accueillant pour l'animation et la détente, et diverses activités éducatives. C'était aussi à travers ces stages de formation que j'avais découvert deux chanteurs inédits qui avaient consacré une large part de leurs créativités textuelles et musicales aux enfants. Il s'agissait d'abord de Steve Waring, un américain de Pennsylvanie, qui avait imprimé ineffaçablement sa signature sur le registre de l'animation culturelle française, avec ses douze incontournables chansons pour les tout-petits, telles que *La Vieille Dame*, *Jean Petit qui danse*, et surtout la chanson écologique, *La Baleine bleue*, pour ne citer que ces trois par mémoire. Ensuite, comment pourrais-je oublier Graeme Allwright, cet humble auteur-compositeur-interprète français, d'origine néo-zélandaise, qui avait contribué à ancrer éternellement dans les cœurs des jeunes et des adolescents de l'époque des textes engagés avec des rythmes mélodieusement absorbants et enivrants, tels que *Jolie bouteille, sacrée bouteille*, *Les Retrouvailles* ou *Qu'as-tu appris à l'école ?* C'était aussi lui qui m'avait fait découvrir notamment Bob Dylan et Leonard Cohen en leur adaptant *Qui a tué Davy Moore ?* et *Suzanne*, par exemple.

Quelques mois après avoir obtenu mon brevet de moniteur avec les FFC, Mercédès, alors directrice du service culturel de la ville de Drancy, avait constaté que je me dévouais pleinement à mon groupe en créant des activités originales avec les petits et en m'investissant pour transformer la garderie traditionnelle de la maternelle en un vrai lieu d'animation et de loisirs. Elle m'avait alors promu

directeur du centre. D'ailleurs, je crois bien que j'étais l'un des rares moniteurs, de sexe masculin, et probablement le premier à diriger un centre maternel dans la région parisienne. Ce faisant, j'avais donc pris la responsabilité d'instaurer, avec les monitrices, des réunions de travail de courtes durées pour coordonner nos diverses activités des mercredis ou des vacances scolaires. Je me souviens, par exemple, qu'en plus des activités de constructions manuelles, telles que des figurines en terre glaise ou des petits animaux en feutrines cousues et bourrées de coton, je prenais l'initiative d'organiser des grandes sorties à thème dans les forêts, et surtout à la Mer de sable, un parc créé par l'acteur Jean Richard, au cœur de la forêt d'Ermenonville dans l'Oise, et destiné aux enfants en leur offrant des jeux d'attractions, des spectacles vivants et bien d'autres animations. Je me souviens aussi que, lors d'une de ces excursions dans l'autocar, les petits enfants m'avaient surpris en m'apprenant cette chanson féministe rigolote :

Ma grand-mère fait du judo
Elle a la ceinture noire
A foutu pépé K.-O.
Au fond de sa baignoire
Pépé K.-O.
Ah que c'est rigolo !

En achevant mon premier cycle universitaire et en obtenait mon DUES, je m'étais rendu compte que trois années s'étaient déjà écoulées depuis mon départ du village. Je pensais soudainement à tout ce que j'avais laissé derrière moi. Je fermais les yeux et voyais les images de Ksiba avec ses petites ruelles défiler devant moi sur l'écran de mon imagination, et je me voyais au milieu de nos petits champs

de céréales avec ma grand-mère en train de moissonner du blé ou de l'orge à la main ; ces virtuelles projections dynamiques me rappelaient les beaux souvenirs lointains de mon heureuse enfance avec les miens et me faisaient revivre les beaux moments les plus proches de mon agréable adolescence en compagnie de ma grand-mère ; ce qui m'avait donné l'irrésistible envie de la revoir, car elle me manquait terriblement. Je pensais aussi à Amina, avec un cœur battant qui me donnait l'appétence de la retrouver, au plus vite, après cette longue et lointaine absence. Je m'étais donc dit qu'il était temps de prendre une grande pause bien méritée, au milieu de cet été, pour faire le point avec Amina et me reposer un peu au bled, auprès de ma grand-mère. Ne pouvant pas m'offrir un billet d'avion, car je ne voulais pas puiser profondément dans mes modestes économies, j'avais alors opté pour les transports ferroviaire et maritime qui étaient beaucoup plus économiques que la voie aérienne pour se rendre en Tunisie. C'est donc au mois d'août 1974 que je passai mes vacances au village, près de ma grand-mère, quelquefois en compagnie d'Amina, et de temps à autre au bord de la mer sur la belle plage de Sousse. Avec ce changement d'air, cette bouffée d'oxygène et ce retour aux sources, je sentais que je me reposais bien, que mes fatigues physique et intellectuelle s'atténuaient au fur et à mesure que les jours passaient, et que je reprenais progressivement mes sources d'énergie dans l'atmosphère relaxante de la vie quotidienne au village. Cependant, je m'étais profondément attristé de constater, avec beaucoup d'étonnement, que la santé de ma grand-mère s'était visiblement dégradée. Il me semblait que c'était dû au fait qu'elle usait beaucoup de ses remèdes naturels de la médecine traditionnelle pour tenter d'atténuer l'insupportable intensité de sa toux hivernale. En

effet, il était bien possible qu'une herbe sauvage toxique se fût glissée parmi d'autres lorsqu'elle macérait ses tisanes médicamenteuses végétales qu'elle buvait fréquemment pour guérir sa toux. Ce faisant, elle avait affecté profondément son tube digestif, entraînant probablement une inflammation aiguë de son épithélium gastrique. Son appétit était ainsi réduit et elle s'était donc fragilisée, affaiblie et avait perdu de son entrain quotidien, de sa vivacité active, bref de son énergie habituelle. D'ailleurs, toute la famille s'était tellement inquiétée de la tournure qu'avait prise la santé de Grand-Mère que mes parents pensaient, en prélude de leur retour définitif au bled, précipiter le départ de ma sœur, pour lui tenir compagnie et bien veiller sur elle. Ma grand-mère, qui n'avait que soixante-quatre ans à cette époque-là, n'avait *a priori* pas de maladie chronique grave à part sa toux sèche hivernale. Par conséquent, je ne devais pas m'alarmer trop sur son sujet, d'autant que Jamila allait être bientôt auprès d'elle en attendant la rentrée assez proche et définitive de mes parents. Je me sentais alors beaucoup plus rassuré avec l'approche annoncée de la fin de la solitude de ma grand-mère dans notre grande maison qui allait bientôt redevenir moins vide et plus vivante avec le retour de mes parents. Et pour mieux apaiser la présente peine de ma grand-mère tout en lui donnant un peu plus de confiance dans l'avenir, je m'étais officiellement fiancé avec Amina dans l'espoir de nous marier dans deux ans, lorsque j'aurais fini mon deuxième cycle d'études supérieures. Ainsi, cette fois-ci, la séparation était plutôt moins pénible que celle d'il y avait trois ans, car mes perspectives d'avenir étaient mieux définies et même plus précisément tracées. Mes vacances étant terminées, l'espérance et la confiance dominaient mon état

d'esprit, ce jour-là, quand j'avais quitté de nouveau mon Ksiba natal.

De retour à Paris, j'avais d'abord rendu une visite éclair à mes parents et le reste de la famille, à Corbeil-Essonnes, pour leur donner les dernières nouvelles du village, des proches et surtout de Grand-Mère. Mes parents m'avaient alors annoncé avec assurance que c'était bien Jamila qui souhaitait rentrer éminemment au bled pour s'occuper volontairement de sa grand-mère. Ils m'avaient aussi confirmé le projet de leur retour définitif en Tunisie. Ils pensaient sérieusement le faire progressivement en l'amorçant dans le courant de l'année suivante avec l'espoir de l'accomplir officiellement avant l'été 1976. Ils espéraient aussi qu'Ameur et moi nous mariions au même moment pendant cet été. Ils envisageaient ainsi de laisser Fathi et Faïçal poursuivre leur scolarité, à Corbeil-Essonnes, sous la tutelle d'Ameur qui avait un job stable et sécurisé à la SNECMA. Ce faisant, ils pensaient alors pouvoir continuer à effectuer librement des voyages éclair, entre Ksiba et Corbeil, pour veiller au bon fonctionnement de la nouvelle situation familiale, tout en retrouvant l'ambiance sociale qu'ils avaient toujours connue dans leur village natal parmi leurs amis et leurs proches. En réalité, tous les deux n'étaient pas heureux loin de Ksiba, mais mon père l'était encore moins, bien qu'il éprouvât un faible pour l'impasse du 29, rue Buffon et les alentours du quartier. Cependant, il n'avait jamais aimé son éloignement de Paris à Corbeil-Essonnes, et en plus, il s'ennuyait à mort dans son travail de manutentionnaire à la SNECMA, lui qui se plaisait à exercer librement son ex-métier de commerçant ambulant en Tunisie. D'ailleurs, comme il était bien loin de la retraite à l'âge de cinquante-cinq ans, en 1976, il envisageait

d'entreprendre, dès son retour définitif en Tunisie, un petit projet simple et peu coûteux qui devait lui garantir un revenu honorable. Pour ce faire, il pensait s'acheter, chemin rentrant de France, une bétonnière et des moules métalliques d'occasion pour monter une petite fabrique de béton armé à Ksiba qui était, à l'époque, en essor favorable à la construction et à l'amélioration des maisons familiales pour beaucoup de propriétaires modestes. Comme à son habitude, mon père pensait toujours juste, lorsqu'il cherchait le maximum d'efficacités avec le minimum de risques dans ses projets, car il n'était jamais gourmand dans ses propres visions. Et pour preuve, avec l'aide d'un jeune ouvrier, et moyennant une bétonnière et des outils sans grande valeur, il avait démontré qu'il pouvait gagner assez d'argent pour achever la construction de notre grande maison tout en garantissant aux siens un minimum de confort quotidien après son retour final au bled. Et pour être complet dans l'inventaire de sa petite fabrique modeste de béton, je me dois d'ajouter son essentiel investissement. Il s'agissait de sa chouchoute, une camionnette Peugeot 404 qu'il avait achetée toute neuve en 1976, et qu'il avait conservée en bon état jusqu'à sa mort, en 1997. Plus de quarante ans après son acquisition, la camionnette de Kacem, immatriculée TN 28, est encore bien fonctionnelle à Ksiba pour transporter nos olives sur les pistes de la campagne avoisinante.

De retour à mon impasse du 29, rue Buffon, après ma longue pause estivale du mois d'août, je me sentais bien en forme physique pour reprendre mes deux principaux boulots de gardien de nuit chez France Protection et de moniteur du centre maternel de loisirs à Drancy. En même temps, j'étais aussi prêt intellectuellement à démarrer mon deuxième cycle

universitaire à Paris VII. À cette occasion, je dois franchement avouer que bien que la deuxième phase de mes études poursuivît son déroulement normal sans grande difficulté, je ne comprenais pas pourquoi je sentais que l'éclat de mon enthousiasme originel se fanait au fur et à mesure que les semestres passaient au cours des deux dernières années universitaires. Pensais-je peut-être, inconsciemment, que la maîtrise ès sciences de mathématiques en soi n'allait m'ouvrir ni des horizons nouveaux ni des perspectives d'avenir culminant ? En outre, était-il possible que je ne ressentisse pas une passion démesurée pour m'engager professionnellement dans l'enseignement secondaire ? Que savais-je ? En réalité, ces questions dominaient quotidiennement mes cogitations intellectuelles pendant que cette volonté de remise en question de la maîtrise de mathématiques, comme objectif terminal, se concrétisait surtout à l'approche de la fin de mon deuxième cycle universitaire. En attendant de voir comment mon fameux bon hasard était, encore une fois, venu à mon secours pour résoudre la grande énigme de ma disposition intellectuelle et de ma vocation professionnelle, j'aimerais verser succinctement, dans ce chapitre important de ma jeunesse estudiantine, le vécu de mon apprentissage fondamental de la politique. J'insiste sur le terme *vécu*, bien qu'en réalité, je n'eusse jamais fréquenté d'école, je n'eusse aucunement suivi de stage de formation et je ne fusse nullement engagé au sein d'un quelconque syndicat ou parti politique. Pourtant, c'était bien à travers mon vécu réel au milieu des mouvements estudiantins, combiné partiellement avec celui du monde ouvrier, que j'avais appris à m'intéresser aux débats démocratiques et même à aimer l'analyse stratégique de la vie politique à tel point que j'avais rêvé de devenir un jour

conseiller dans ce domaine ; ce qui était illusoire de ma part, car j'avais appris rapidement qu'il fallait être militant et adhérent à un parti politique pour accéder à ce genre de privilège. Ce disant, je ne comprenais pas, à l'époque, et je ne comprends toujours pas de nos jours, comment on pouvait expliquer que beaucoup de gens négligeaient leur participation à la vie politique au point de ne pas voter ! J'aimerais en particulier comprendre comment la majorité des jeunes peuvent justifier leur manque d'intérêt à la vie politique et surtout leur attitude abstentionniste, alors qu'ils passent quotidiennement des heures et des heures à échanger plein d'âneries sur les réseaux sociaux ! Après tout, ce sont bien les orientations politiques des élus qui déterminent le destin de notre vie sociale, économique et culturelle. Je reconnais que certains systèmes politiques sont conçus pour inhiber le renouvellement de la classe politique, mais je n'admets pas le slogan facile kif-kif bourricot, ou blanc bonnet et bonnet blanc (en tunisien, *Hêj-Moussa et Moussa-Hêj*), car je pense qu'à force de s'impliquer, de participer activement et surtout de voter, on peut impacter les résultats, imposer le changement et peut-être même entraîner le renouvellement tant souhaité. Ce n'est certainement pas en se plaignant, en pleurnichant et plus gravement en jouant le je-m'en-foutisme, quand il s'agit de voter, que les dynamiques socio-économiques espérées peuvent s'opérer en politique. Pourtant, je me souviens qu'entre 1973 et 1974, la mobilisation estudiantine et lycéenne était de grande envergure pour contrer les lois Debré-Fontanet. C'était surtout au printemps 1973 que le mouvement avait connu l'ampleur de son exemplarité lorsque la mobilisation avait atteint son apogée. Il y avait eu en effet plus de 200 000 jeunes dans les rues de Paris et plus de 500 000 partout en France

pour protester contre la suppression des sursis militaires décidée par le ministre de la Défense nationale, Michel Debré. C'était aussi en 1974 en s'opposant aux lois du collège et du premier cycle universitaire instituant le DEUG que les lycéens et les étudiants s'étaient joints encore une fois dans les rues de Paris et ailleurs pour contester les réformes du ministre de l'Éducation nationale, Joseph Fontanet. Mais, tout en étant solidairement d'accord avec les revendications des étudiants, j'étais tout de même choqué d'entendre les manifestants scander « *chaud, chaud, chaud ; le printemps sera chaud ; ah si ta mère avait connu l'avortement* », en s'adressant aux ministres concernés. On pourrait citer bien d'autres mouvements massifs impliquant la jeunesse, comme celui de 1986 contre le projet de loi Devaquet, qui avaient même dépassé le cadre syndical et qui avaient joué un rôle déterminant dans l'issue de cette réforme non désirée par les futurs étudiants. Alors je me demande encore pourquoi ce paradoxe entre le oui des jeunes, en répondant souvent présent pour protester et même changer les cours des événements politiques, et leur non, en se déclarant largement absents quand il s'agit de voter. Est-ce que protester ou manifester ensemble est une attitude sociale collectivement rassurante, alors que voter individuellement est une démarche solitairement déconcertante ? Ou alors faudrait-il comptabiliser le vote blanc pour satisfaire tout le monde ? J'en doute ! Mais que sais-je ?

Parallèlement à ce vécu expérimental qui concernait les mouvements estudiantins et les luttes revendicatives ouvrières, je ne pouvais pas éviter, en tant qu'étudiant-travailleur fréquentant le campus Jussieu, de m'associer de temps à autre à des discussions politiques d'ordre théorique.

Le campus était en effet richement fréquenté par des organisations syndicales et surtout des groupes politiques qui se réclamaient chacun à sa manière du vrai marxisme ; ceux-ci incluaient surtout des marxistes-léninistes, des maoïstes-staliniens et des trotskistes. À force d'écouter les uns et les autres débattre philosophiquement et contradictoirement sur l'esplanade de la Tour centrale ou dans un des amphithéâtres de Jussieu, j'avais décidé de m'instruire seul un peu théoriquement et surtout historiquement sur le marxisme en lisant de temps en temps quelques œuvres de Marx et de ses disciples, Lénine, Staline et Mao Tsé-toung. Ce faisant, j'avais préféré me fixer moi-même sur la vision mondiale de cette philosophie qui dominait l'esprit des jeunes gauchistes de l'époque, et surtout sur son expérimentation par ses disciples du XXe siècle. Je m'étais ainsi préparé pour affronter le cas échéant tout débat intellectuel s'il en était besoin. À ce propos, pendant que je dirigeais le centre de loisirs maternel de Drancy, une de mes collègues, Brigitte, m'avait présenté son frère, Bernard, qui était un militant du parti trotskyste, lutte ouvrière (LO), dirigé à l'époque par Arlette Laguiller. Comme la plupart des jeunes de l'extrême gauche, Bernard était un militant dévoué à son parti et convaincu par son orientation communiste internationale. Cependant, bien qu'il fût dogmatique dans sa conviction philosophique révolutionnaire, il était un gentil garçon plein de générosité humaine ; et bien qu'il fût issu d'une famille richement aisée, il était comme moi étudiant-travailleur, vivant très modestement de son labeur sans tirer profit de la richesse de ses parents. Après quelques discussions occasionnelles à la fois politiques et amicales, Bernard avait vainement espéré me vendre la cause politique de Lutte Ouvrière. Il avait seulement réussi à m'attirer, sans

grande difficulté, à la fête de LO qui se déroulait habituellement, pendant le week-end de la Pentecôte, dans un grand parc boisé à Presle, une petite commune du Val-d'Oise, limitrophe de la forêt de L'Isle-Adam. C'était en effet au début du mois de juin 1975 que j'avais participé pour la première fois à cette fête. J'avais tellement pris bon goût à la qualité de ses activités culturelles que j'avais continué à me rendre à cet événement pendant trois années successives. De ce fait, je ne regrettais pas d'avoir connu Bernard, car grâce à lui j'avais profité pleinement de la fête de LO qui donnait une grande place à la bonne culture et même à la science. Le programme comportait, en effet, des concerts d'excellente qualité, des animations théâtrales, des séances de cinéma, des stands de jeu et du cirque pour les enfants, et bien entendu des débats politiques animés, sans oublier les savoureuses spécialités culinaires régionales qui faisaient couler les salives. C'était à la fête de LO que j'avais vu, par exemple, la plupart des films de Costa-Gavras, tels que *Z*, *L'Aveu* ou *État de siège*. Et c'était aussi là que j'avais pu découvrir, parmi d'autres, le fameux chanteur et l'excellent pianiste du blues américain, Memphis Slim, celui qui avait su sans aucun doute perpétuer l'éternelle tradition du boogie-woogie.

À ce propos, je dois avouer que, bien que je n'eusse jamais appartenu à aucun parti politique, c'était bien en assistant gratuitement à des spectacles, arrangés par ce genre d'organisations politiques, que j'avais pu découvrir la plupart des meilleurs chanteurs progressistes, anarchistes, révolutionnaires ou sans étiquettes, à la Mutualité, au parc des Expositions, ou à l'occasion de la fête annuelle de l'Humanité. Et pour bien illustrer le qualificatif de ces chanteurs compositeurs, je ne cite ici que quelques exemples

pertinents, en leur hommage, en commençant par le grec Míkis Theodorákis, en passant par la Sud-Africaine Miriam Makeba, et en finissant par les Français Léo Ferré, Jean Ferrat ou Claude Nougaro, et j'en oublie bien d'autres.

Mais c'était précisément à la fête de l'Huma que j'avais pu joindre l'utile à l'agréable, grâce à Mercédès, la directrice chargée du service culturel à la mairie de Drancy. Comme elle était pleinement impliquée dans l'organisation de certains aspects pratiques de la fête, elle recevait des offres d'emploi émanant des sociétés industrielles qui louaient des stands commerciaux, au parc paysager de La Courneuve, pendant les trois jours du grand événement politique du parti communiste. C'était donc à travers Mercédès que je m'étais informé sur ces opportunités d'emplois et que je fus embauché par une petite boîte commerciale qui vendait des robots de cuisine. L'aspect utile de ma participation à la fête de l'Huma était donc celui d'un petit job bien rémunéré qui consistait à éplucher les légumes et à laver les pièces de vaisselle que les talentueux vendeurs utilisaient dans leurs démonstrations pour convaincre les ménagères de l'efficacité, du confort et du gain de temps que ces robots leur offraient dans leur vie quotidienne. Puis l'autre aspect plutôt agréable de ma participation à cette grande fête consistait tout simplement à me distraire en écoutant de la musique pendant que je bossais et à déambuler à travers les allées en visitant les stands pendant mes pauses. La fête de l'Huma était moins écologiquement localisée que celle de LO, mais elle était beaucoup plus commerciale et surtout plus impressionnante quant au nombre de participants qui affluaient du monde entier et qui se comptaient par centaines de milliers de personnes ; on disait même que plus d'un

demi-million de badauds nationaux et internationaux visitaient, chaque année, cette grande kermesse communiste au cours du deuxième week-end du mois de septembre. Mais la fête de l'Huma était, depuis plusieurs années, une immense foire tellement populaire qu'elle attirait, sur ses nombreuses scènes et surtout sur son principal chapiteau, une très large gamme de vedettes, allant de Chuck Berry aux Pink Floyd, de Stevie Wonder à Leonard Cohen, et de Jacques Brel à Johnny Hallyday. Néanmoins, les deux grandes vedettes, éminemment intellectuelles et artistiques, qui soutenaient l'aspect culturel et évidemment politique de cette fête étaient incontestablement le poète Louis Aragon et le peintre Pablo Picasso. Ainsi, c'était avec un plaisir motivé que j'avais participé, entre 1974 et 1975, à la fête de l'Huma qui m'avait permis d'empocher un peu d'argent supplémentaire à celui que je gagnais chez France Protection et au centre de loisirs de Drancy ; et c'était en même temps avec une joie, tout court, que j'avais profité de cette grande liesse enfiévrée et enjolivée pour me divertir en vivant des bons moments d'oxygénation musicale avec quelques-uns des grands interprètes.

Le 6 mai 1975 restera sans aucun doute la première date tristement mémorable de ma vie depuis mon émigration. Ce jour-là, Ksiba avait vécu un événement tellement tragique par sa brusque fatalité que sa trace s'est imprimée pour toujours dans la mémoire de la presque totalité des 2 000 villageois de l'époque. Pourtant de mon côté, tout se passait plutôt bien à Paris en ce mois de mai 1975. D'abord personnellement, j'allais bientôt terminer la première année de mon deuxième cycle universitaire avec succès. Ensuite, politiquement, après la victoire de Simone Veil avec sa loi du 17 janvier 1975

dépénalisant l'IVG, Valéry Giscard d'Estaing s'apprêtait à célébrer, dans quelques jours, le premier anniversaire de son septennat qui devait être le 27 mai 1975. Enfin syndicalement, à Paris, en ce jour du 1er mai 1975, les deux grands leaders syndicaux de la CGT et de la CFDT, Georges Séguy et Edmond Maire, essayaient de colmater l'échec de l'union de la gauche, en défilant côte à côte à la tête du cortège ouvrier qui se déroulait entre la place de la Nation et celle de la Bastille. C'était évidemment la première fête internationale du travail après la victoire de Valéry Giscard d'Estaing sur François Mitterrand. Je n'étais pas de garde ce jour du 1er mai 1975. Pour moi, c'était aussi la première fête que je célébrais avec des copains dans la rue, et non pas tout seul comme d'habitude au travail. J'étais d'ailleurs particulièrement content de vivre, pour la première fois, cette ambiance odorante de muguet au milieu d'un traditionnel défilé de masse populaire, fraternelle et cosmopolite. En plus, j'étais tellement joyeux qu'à la fin de la manifestation, je m'étais précipité vers une cabine téléphonique parisienne pour appeler monsieur Khémayès, le postier de Ksiba. Celui-ci s'occupait du courrier et veillait sur l'unique téléphone du village en répondant surtout aux appels qui émanaient de tous ceux qui résidaient bien loin du bled. C'était le seul moyen de communication permettant de se tenir au courant des nouvelles, telles que naissances, mariages et décès. Apparemment, il n'y avait rien d'extraordinairement nouveau au village, en ce jour du 1er mai 1975 ; donc pas de nouvelles bonnes nouvelles. Seulement voilà, à peine une semaine après, et plus précisément le 6 mai 1975, Ksiba avait connu un de ses plus grands cortèges funèbres de tous les temps. Il s'agissait des obsèques du père d'Amina. Oui, on enterrait ce jour-là Ali, mon futur beau-père qui n'avait que cinquante-deux ans. Pourtant, rien ne semblait prédire sa soudaine mort précoce,

car il était costaud et paraissait toujours en bonne forme physique. Il avait, semblait-il, succombé à une probable crise cardiaque en plein boulot à Sousse. Ali faisait avec son père Salah le métier de laitier. Ils achetaient le lait au détail chez les habitants de Ksiba et le vendaient aussi au détail dans certains quartiers de Sousse. C'était un métier dur qui consistait à se lever tous les matins de très bonne heure pour faire le tour des pâtés de maisons afin de collecter, de porte à porte, les quantités détaillées du lait tout frais chez les quelques dizaines de villageois qui possédaient généralement une ou deux vaches laitières. Une fois la collecte terminée, les deux compagnons de route prenaient leur chemin habituel de tous les jours en montant sur leur calèche qui, tirée par une jument, les transportait avec leurs bidons de lait vers la ville. Là, à Sousse, ils distribuaient une partie de leur lait à quelques professionnels des cafés publics avant de livrer le reste de leur produit aux domiciles de leurs clientèles privées. La demi-journée citadine du père et du fils se terminait habituellement aux alentours de midi. Mais la journée complète d'Ali ne faisait que commencer, car de retour au village, après une petite sieste qui suivait le déjeuner, d'autres tâches supplémentaires l'attendaient à la campagne pour occuper toute son après-midi. Il s'agissait en effet de la petite ferme familiale où on élevait, comme tout le monde, quelques vaches laitières, et où on pratiquait la culture maraîchère des légumes et des fruits de saison. Le père Salah était cependant âgé et légèrement boiteux. C'était donc à Ali, le père d'Amina, qu'il incombait habituellement de prendre en charge, avec l'aide d'un ouvrier agricole, ces lourdes tâches journalières. Autant dire que sa mort était un coup terrible pour ses parents et pour toute la famille, la sienne qui comptait son épouse, ses quatre filles et ses deux fils, mais aussi celle de son frère qui comptait autant de membres et à qui il venait souvent

en aide. Irrémédiablement, avec la mort de mon futur beau-père, tout ce monde allait se trouver dans une impasse socio-économique insurmontable, car les revenus journaliers allaient chuter dramatiquement, et la situation financière allait empirer de jour en jour et sans possible retour.

À Jussieu, mon année universitaire touchait à sa fin au mois de juin 1975, en obtenant, sans difficulté particulière, mais sans grand enthousiasme, la licence ès sciences de mathématiques. Cependant, ce diplôme ne me garantissait pas la titularisation immédiate du professorat du second degré dans un établissement public tunisien. Il fallait donc que j'obtienne la maîtrise, soit au bout d'un an. En attendant, je devais profiter de la saison estivale pour gagner un peu plus d'argent en travaillant à plein-temps au centre de loisirs de Drancy et en essayant d'augmenter le nombre de mes nuits de garde à France Protection. Mon but était bien atteint pour le mois de juillet qui s'affichait d'ailleurs tellement complet que je me sentais vraiment fatigué à la fin. Mais ce n'était pas mes gardes à la banque qui me fatiguaient le plus ; au contraire, celles-ci me permettaient de bien me reposer les nuits après des journées complètement exhaustives. Non, c'était plutôt l'encadrement quotidien, permanent et sans répit, à la fois physique et intellectuel, des bambins de la maternelle qui m'avait réellement épuisé pendant ce mois de juillet. Heureusement qu'en prévision, j'avais demandé auparavant à Mercédès de me réserver, au mois d'août, une place de moniteur à la colonie de vacances des préadolescents de la ville de Drancy. J'avais choisi cette nouvelle option pour deux raisons principales. D'abord, comme je sentais que mes capacités innovantes avec les petits enfants de la maternelle arrivaient à la limite de la saturation, je pensais qu'il était

temps d'expérimenter l'autre âge extrême de l'enfance, celui des préados, en les encadrant dans un espace aussi naturellement agréable que celui de la colonie de vacances de Drancy. Et c'était particulièrement là où résidait profondément ma réelle et principale motivation pour cette option. En effet, je savais que la mairie de Drancy possédait à l'époque une structure de colonie de vacances bâtie au milieu de la nature montagnarde de Samoëns qui se situait au sud de la Haute-Savoie et qui juxtaposait la frontière suisse. Autant dire que la beauté naturelle n'y manquait pas. Le bâtiment était conçu pour accueillir les enfants des habitants de la ville de Drancy afin qu'ils passent une grande partie de leurs vacances dans cette belle région montagneuse.

Me voilà donc à Samoëns, en ce mois d'août 1975, où je respirais à pleins poumons l'air chaud et sec, mais pur, au milieu de cet ensemble de massifs montagneux, les Préalpes, qui dominaient la vallée du Giffre, qui imprimaient des images romanesques et qui ne demandaient qu'à être escaladés, explorés et admirés. En m'y trouvant, j'avais le sentiment que la chance me souriait encore une fois pour me permettre de joindre l'utile à l'agréable dans ma nouvelle fonction estivale de ce dernier mois des grandes vacances de l'été. Nous étions une équipe de cinq éducateurs, un directeur épaulé par deux moniteurs et deux monitrices, pour encadrer une cinquantaine de préados âgés de 13 à 15 ans. À cette équipe d'encadrement, s'ajoutait une dizaine d'hommes et de femmes qui s'occupaient de l'entretien des lieux, du lavage de linge et de la préparation des repas à la cuisine. Cependant, la colo de Samoëns n'était qu'une base référentielle et une plaque tournante des repos, des départs et des retrouvailles de tous les enfants avec leurs moniteurs. En effet, plutôt que

de séjourner tout le temps à la colo, notre programme était conçu volontairement pour profiter pleinement de la nature en alternant, toutes les semaines du mois d'août, entre trois jours de séjour à la colo pour se reposer et se doucher, et quatre jours de camping à partir desquels on organisait des randonnées pédestres en montagne. Pour ce faire, on avait d'abord scindé les 50 enfants en deux groupes de 25, chacun étant encadré par un partenariat d'une monitrice et d'un moniteur. On avait aussi installé préalablement, en plein air, suffisamment de tentes pour accueillir chaque groupe d'enfants en rotation avec l'autre, dans quatre campements géographiquement différents. Nommément, il s'agissait du camp du Praz-de-Lys, celui de l'Essert, du lac Vert et du plateau d'Assy. Chacun de ces quatre campings était donc conçu pour loger, une fois par semaine, 25 enfants en compagnie de leurs deux moniteurs. Ainsi, toutes les semaines, les deux groupes divergeaient à partir de la colo de Samoëns pour parcourir, à pied, les kilomètres qui menaient aux quatre camps qui étaient préalablement aménagés pour les quatre jours de camping. Dès l'arrivée, et avant même l'occupation des tentes, les moniteurs commençaient par sensibiliser les enfants au partage des responsabilités qui leur incombaient quotidiennement pour le déroulement normal de ces campings. Puis, au fur et à mesure qu'on s'installait dans les lieux, les enfants s'impliquaient progressivement dans la plupart des corvées qui étaient nécessaires à la vie commune du groupe. C'étaient eux qui s'occupaient, par exemple, de laver et de ranger la vaisselle du petit-déjeuner, de préparer leurs propres sandwiches pour les repas du midi et de se munir de tout ce qui était nécessaire aux longues balades journalières. C'étaient eux aussi qui se chargeaient des dîners, qu'il s'agît de cuisiner rapidement une grande

soupe dans une grosse marmite, de préparer une grande salade ou de concevoir un grand buffet campagnard. Quant aux principales activités de tous les camps, elles se résumaient principalement à des grandes randonnées montagnardes. Ainsi, une fois par semaine, munis de nos sacs à dos, on démarrait notre journée en quittant nos campings en direction des quelques merveilles naturelles de la Haute-Savoie. Chemin faisant, et pour chacune de ces promenades, on s'arrêtait un moment pour se reposer tout en prenant le temps de savourer, par exemple, l'un des spectacles que la reine des Alpes, la cascade du Rouget, nous offrait de plus beau. Il s'agissait de la plus prestigieuse des cascades qui jaillissait sur plus de 80 mètres de hauteur. Mais elle n'était pas la seule à capter notre attention ; d'autres paysages tout aussi majestueux se dévoilaient devant nos yeux à l'occasion d'autres randonnées. Ainsi, la cascade de la Pleureuse nous offrait un autre genre de spectacle qui paraissait joliment mélancolique, car en s'alimentant de l'eau qui provenait des résurgences, son écoulement semblait imiter merveilleusement celui des larmes. Enfin, à ces spectacles admirablement dynamiques des cascades, s'ajoutait devant nos yeux un des photogrammes statiques tels que celui du col de la Golèse qui, en haut de ses 1 775 m, nous offrait un panorama exceptionnel sur la vallée du Giffre. Cependant, outre ces incontournables randonnées de découvertes naturelles, les enfants profitaient aussi de la nature savoyarde pour organiser des jeux de piste, des constructions de cabanes et des cueillettes de myrtilles qui s'offraient à eux tellement en abondance qu'ils préservaient une grande quantité pour concocter des bonnes tartelettes dès leur retour à la colo de Samoëns. Ce disant, je ne dois pas non plus oublier leurs talentueuses habilités à profiter de la pleine lune pour créer

de l'ambiance en organisant de joyeuses veillées chantantes et dansantes. Je me souviens, à ce propos, que leur auteur, compositeur et interprète préféré était inévitablement Graeme Allwright. Comme certains étaient accompagnés de leur guitare, ils se mettaient alors à chanter quelques-unes de ses fameuses chansons qui étaient empreintes d'humour que j'appréciais et dont je ne résiste pas à citer ce court passage de mémoire personnelle :

« *En titubant, j'entre chez moi, je suis resté baba*
J'ai vu une tête sur l'oreiller qui n'me ressemblait pas
Alors j'ai dit à ma p'tite femme : "Peux-tu m'expliquer ça
Qu'est-ce que c'est qu'cette tête-là, je ne crois pas qu'c'est moi !"

"Mon pauvre ami, tu ne vois pas clair, le vin t'a trop saoulé
Ce n'est rien qu'un vieux melon que grand-père m'a donné"
Des prix de concours agricoles, j'peux dire que j'en ai eu
Mais une moustache sur un melon, ça je n'ai jamais vu. »

Le mois d'août touchait presque à sa fin et les grandes vacances avec ; et la pendule allait bientôt aussi sonner la dernière heure de notre colo. Connaissant le caractère généralement triste de ce genre de séparation, le directeur voulait absolument éviter de tomber dans l'inévitable piège des larmes qui s'engendraient traditionnellement par la classique chanson d'adieu des scouts « *Ce n'est qu'un au revoir mes frères, ce n'est qu'un au revoir…* » Il avait alors donné libre cours aux initiatives des enfants pour organiser eux-mêmes la fête de la dernière soirée de la colo en incluant les cuisiniers, les autres employés et les encadreurs. Je peux dire de mémoire qu'ils étaient vraiment à la hauteur de leurs tâches. D'abord, pour la bouffe, ils avaient eu la bonne idée de combiner à la fois la simplicité pragmatique pour éviter

l'aspect barbant de la cuisine, l'offre régionale pour inclure la Haute-Savoie et la convivialité familiale pour se sentir ensemble. Par commodité, le dîner ne comprenait qu'un seul ingrédient, fromages au pluriel, auquel s'ajoutaient pain et boissons sans oublier l'inévitable dessert local. La Haute-Savoie était évidemment bien placée pour nous offrir l'embarras du choix de ses meilleures variétés fromagères, telles que le reblochon, la tomme, l'emmental et le gruyère, pour ne citer que ces quelques exemples. Après le choix de ce dîner, qu'y avait-il de plus convivial que de se retrouver autour d'un grand buffet fromager, d'une bonne fondue savoyarde, d'une raclette helvétique et des tartelettes aux myrtilles pour combler le plaisir des convives ? Tout en mangeant chacun à sa guise, les enfants nous avaient ensuite dévoilé le thème musical de notre dernière soirée. Il s'agissait de donner libre cours à l'improvisation du jazz rythmé, en insistant sur la participation vocale de tout le monde et en générant des répercussions instrumentales avec tout ce qui pouvait être à la portée de chacun. Outre les guitares, les instruments pouvaient inclure le bruit des cuillères, des couteaux, des assiettes en aluminium, le claquement des mains sur les tables et des pieds sur le sol. Ainsi, lorsque les rythmes atteignaient l'apogée de la convoitise, les corps convoités ne pouvaient plus résister à l'enchaînement enchanté de la dynamique tridimensionnelle des danses groupées. Ce faisant, les enfants excellaient dans la conversion de plusieurs chansons populaires en jazz improvisé à leur façon. J'étais ainsi surpris par les paroles d'une chanson très paillarde et libertine – j'hésite à citer quelques-uns de ses refrains gênants –, que tout le monde reprenait sans gêne en suivant le rythme qui lui convenait. Finalement, je ne pouvais pas me laisser aller à ma propre

censure, quoique je me permette d'abord de transformer le pronom personnel « JE » en « IL » pour ne pas m'attribuer cette historiette amusante, et d'omettre ensuite volontairement le verbe attribué qui me gêne, sachant qu'il n'est pas difficile de le deviner :

Il avait cent sous
Pour s'acheter des bretelles
Il a gardé ses cent sous
Pour aller au bordel

Chemin faisant,
Il a rencontré grand-mère
Où vas-tu mon enfant ?
Je vais au bordel !

Ne t'en va pas, mon enfant
Je ferai bien l'affaire
Il a gardé ses cent sous
Et il a b… grand-mère

Chemin rentrant,
Il a rencontré son père
D'où viens-tu mon enfant ?
Je viens de b… grand-mère

Enfant de salaud !
Tu as b… ma mère
Salaud toi-même !
T'as bien b… la mienne !

Le lendemain, bien que fatigués, nous ne pouvions pas faire la grasse matinée, car nous devions reprendre le chemin du retour à Drancy. Comme la route était longue, nous allions donc avoir suffisamment de temps pour nous reposer

confortablement dans notre autocar qui nous attendait depuis la veille. Quant à moi, de retour à Paris, je me sentais curieusement en pleine forme physique et mentale. Manifestement, l'impressionnant espace montagnard m'avait apprivoisé en captivant mes sensations, en énergisant mon corps tout en relaxant mon esprit. En même temps, l'encadrement de cette tranche d'âges d'enfants semblait me convenir plus agréablement que celle des tout-petits de la maternelle. Ainsi, dès mon retour de la colo de Samoëns, j'avais démissionné de mon poste de directeur du centre maternel de Drancy, en acceptant une offre d'embauche au centre de loisirs de la ville de Malakoff. Bien qu'étant simple moniteur, ce poste me convenait mieux, car il s'accompagnait de trois avantages essentiels. D'abord, la paie était bien plus généreuse que celle de directeur à Drancy. En plus, j'allais encadrer un groupe d'enfants ayant les mêmes âges que ceux de la colo de Samoëns. Enfin, le cadre géographiquement agréable dans lequel nous menions nos activités d'animations extrascolaires se distinguait avantageusement par sa localisation en pleine nature. En effet, le centre de loisirs de la ville de Malakoff se trouvait, à l'époque, dans un parc naturel situé dans l'Essonne, à 30 km de Paris que nous parcourions tous les mercredis et les jours des petites et grandes vacances scolaires en autocar que la ville nous mettait à disposition. Ce centre était en quelque sorte une colonie de vacances dans la région parisienne que les moniteurs, les enfants et les parents de la ville de Malakoff appréciaient énormément. Quant à ma satisfaction personnelle, je dois reconnaître que j'avais passé une très bonne année dans cet agréable centre de loisirs campagnard dans lequel régnait une excellente ambiance entre la direction, les moniteurs et les enfants ainsi que certains parents, surtout des mères au foyer qui, dès qu'on sollicitait leur participation, s'impliquaient pleinement dans la réussite de

certains projets en apportant leurs précieuses expertises culinaires, de couture et même artistiques. Pour moi, c'était mon troisième et dernier centre de loisirs auquel j'avais participé avec enthousiasme en contribuant avec plaisir à l'éducation extrascolaire des enfants que j'avais encadrés. En effet, contrairement à mes autres emplois temporaires qui me procuraient simplement de quoi vivre tout en payant mes études, je considérais que mes trois centres de loisirs successifs étaient des lieux intellectuellement intéressants, car ils m'avaient donné l'opportunité d'exercer un travail éducatif valeureux. Ce domaine éducatif extrascolaire m'avait aussi permis d'apprendre à réfléchir sur la construction des projets originaux, un apprentissage de créativité qui s'avérait utile à la suite de ma destinée professionnelle. Ainsi, lorsque ma troisième année professionnelle socioculturelle toucha à sa fin, j'étais prêt à tourner la page avant de passer à autre chose.

En cette année 1976, la sécheresse fut historiquement marquante par son impact sur la production hydroélectrique, sur les incendies de forêt, et sur les rivières et les lacs qui laissaient traîner sur leurs sols asséchés beaucoup de poissons morts. Mais cet énorme déficit de précipitations était surtout très marqué par son impact sur les récoltes agricoles, notamment les cultures aussi bien céréalières que vivrières et l'élevage bovin, porcin et volailler. Ces conséquences météorologiques exceptionnelles furent tellement critiques pour la situation économique du pays qu'elles avaient poussé le gouvernement de l'époque à créer un impôt exceptionnel sécheresse dont le principe fut acté le 25 août, le jour de la démission de Jacques Chirac, jusqu'alors Premier ministre du président Valéry Giscard d'Estaing. En ce qui concerne la chaleur, je me souviens encore qu'à partir du mois de juin, la

canicule étouffait réellement Paris. Heureusement que dès le commencement des grandes vacances de l'été 1976, j'avais passé la majeure partie du mois de juillet au parc naturel, avec les enfants du centre de loisirs de Malakoff, dans l'ombre sous les feuillages des grands arbres de la forêt où la chaleur était plus clémente que dans les zones urbaines étouffantes de la région parisienne. Quant au mois d'août, je devais le passer en Tunisie pour me marier avec Amina.

En attendant, j'avais achevé mon deuxième cycle universitaire en passant avec succès mes derniers examens et en obtenant ainsi ma maîtrise ès sciences de mathématiques. Cependant, j'avais pris nettement conscience que les études que j'avais faites jusque-là, en tant qu'étudiant-travailleur, me paraissaient tout simplement une accumulation de connaissances purement techniques qui ne permettaient que de m'ouvrir les portes de la routine de l'enseignement secondaire. En arrivant à ce point dans mes réflexions, j'avais eu la sensation profonde que mes intuitions m'incitaient à ne pas m'arrêter en cours de route, mais plutôt à poursuivre mon chemin en suivant la voie tracée, peut-être par mon fameux hasard, pour approfondir mes connaissances scientifiques. L'année académique à Jussieu touchant presque à sa fin, il fallait donc que je m'inscrive en troisième cycle universitaire avant la fermeture des bureaux administratifs et surtout avant le départ en vacances des quelques professeurs, peu nombreux, qui étaient habilités à diriger certaines disciplines dans ce niveau supérieur du cycle universitaire. Mais alors, quelle discipline de troisième cycle choisir avec une maîtrise de mathématiques ? J'avoue franchement que je n'avais pas beaucoup de choix, et je dirais même que les possibilités techniques étaient quasi nulles. D'abord, n'étant que moyennement bon en mathématiques,

ceci ne m'incitait pas et ne me motivait nullement pour aller plus loin dans cette difficile discipline ; en outre, mes connaissances assez limitées en physique ne me permettaient pas de m'inscrire dans une de ses nombreuses branches de troisième cycle. Cependant, une amie avait fortuitement attiré mon attention sur l'existence d'une nouvelle voie de troisième cycle qui était ouverte aux maîtrisards de mathématiques ou de physique. Il s'agissait d'un diplôme d'études approfondies (DEA, l'équivalent de master 2) suivi éventuellement d'un doctorat de 3e cycle de biophysique, qui étaient encadrés par le professeur Claude Gary-Bobo, à l'université Pierre-et-Marie-Curie (Paris VI), qui dirigeait en outre deux laboratoires de recherche, l'un au Collège de France et l'autre au centre CEA de Saclay. Nous étions une dizaine d'étudiants nouvellement inscrits dans ce 3e cycle. Durant l'année du DEA, chaque étudiant devait réussir obligatoirement les examens après avoir suivi des cours sur les membranes biologiques et sur ceux spécifiquement ciblés en physique de la fluorescence, de la résonance magnétique nucléaire (RMN) et de la spectroscopie Raman. En plus, on devait présenter oralement, à la fin de l'année universitaire, un projet de recherche individuel après avoir participé à des conférences de recherche sur des thèmes au choix, mais proches de la biophysique des membranes biologiques. Enfin et surtout, chaque étudiant devait trouver, avec l'aide du professeur Gary-Bobo, un laboratoire pour faire son stage de recherche et s'initier à la démarche de cette voie professionnelle. En ce qui me concerne, le hasard avait fait que le professeur Gary-Bobo m'avait identifié très rapidement le laboratoire de recherche qui lui semblait me convenir sur le papier. Il s'agissait d'une des unités de recherche situées à l'hôpital Saint-Antoine et appartenant à l'Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale (U68, INSERM). En effet,

mon professeur m'avait fortement conseillé ce laboratoire car, selon le projet qui lui avait été communiqué par la responsable du labo, il lui semblait correspondre adéquatement à ma formation mathématicienne et physicienne. En plus, il pensait que l'orientation très clinique de la majorité du personnel du labo devait m'être bénéfique pour complémenter ma formation scientifique purement fondamentale. Enfin, il m'avait confié que l'INSERM était tellement bien doté budgétairement qu'il pouvait être une issue favorable pour mon avenir professionnel si j'y travaillais bien. La voie de la recherche semblait donc m'être largement ouverte. Elle m'était peut-être destinée depuis longtemps ; elle paraissait s'inscrire progressivement dans mon destin ; et celui-ci semblait l'accueillir avec joie. J'étais enfin mieux fixé sur mon bon sort depuis mon arrivée en France, après avoir été malmené par mon mauvais sort en Tunisie, celui qui m'avait fait échouer une fois à la fin mes études primaires et deux fois au baccalauréat.

Après avoir obtenu mon premier diplôme universitaire, maîtrise de mathématiques à l'université Paris VII, j'avais réglé définitivement mon inscription au DEA (équivalent master 2) de biophysique à l'université Pierre-et-Marie-Curie. Ensuite, je m'étais pleinement investi tout le mois de juillet à travailler, le jour au centre de loisirs de Malakoff pour encadrer les enfants, et la nuit à la banque pour mes gardes. Ce faisant, j'avais économisé assez d'argent pour passer mes vacances de l'été en Tunisie et surtout pour survivre aux dépenses de mon mariage au bled. C'était en effet le 4 août 1976 que je m'étais officiellement marié avec Amina, à Ksiba, le même jour que le mariage officiel de mon frère Ameur avec Najiba. Ce 4 août était en fait le jour de la cérémonie des signatures des contrats des deux mariages, en présence des

deux notaires du village et des parents. Mais notre mariage commun avec ses festivités traditionnelles devait en réalité durer une semaine complète, comme celui de nos parents. N'étant arrivé à Ksiba que trois jours avant la semaine du mariage, je m'étais épargné la préparation préalable de la corvée organisationnelle des festivités. En effet, comme mon père, je n'aimais pas l'interminable déroulement des préparatifs avec leur fatigable aspect physique, lorsqu'il s'agissait d'acheter les produits consommables, de sacrifier les animaux, de s'occuper aimablement des proches en évitant de prendre le risque d'offusquer quelqu'un, et surtout d'inviter oralement, à plusieurs reprises, presque tous les habitants du village. Heureusement qu'Ameur adorait l'organisation sociale de ce genre de festivité traditionnelle. Il s'était donc pleinement occupé de presque toutes les festivités de notre commun mariage. Je ne faisais qu'attendre avec impatience la nuit sacrée du dernier jour de ces festivités pour rencontrer ma future épouse. Le lendemain du mariage, nous étions allés ensemble tous les quatre passer trois jours de lune de miel dans l'île de Djerba. À notre retour, nous étions surpris de trouver une atmosphère inhabituellement triste qui régnait dans la maison. Ma mère nous avait dévoilé rapidement la raison de leur morosité tout en nous rassurant sur le fait que rien n'était grave. Il s'agissait en fin de compte d'un incident stupide qui était arrivé à mon petit frère Faïçal. Jamila avait en effet versé inopinément de l'eau brûlante sur son short pendant qu'elle préparait maladroitement des œufs durs pour le petit-déjeuner. Ce faisant, le zizi du petit frère avait été touché, mais heureusement pas trop gravement, car le tissu de son short avait amorti l'effet de la brûlure. Faïçal qui avait douze ans était malgré tout assez traumatisé par la douleur de la blessure. Depuis, en grandissant, on n'arrêtait

pas d'évoquer cet incident rien que pour l'embêter avec cette histoire, et surtout pour rigoler quelquefois à l'occasion de nos retrouvailles familiales, et plus particulièrement en présence de sa femme Dalila.

Mon copain Hachemi était à Ksiba pour mon mariage. Il se préparait lui aussi à se marier avec Marilyn à Liverpool, au milieu du mois de septembre. Quant à moi, trois semaines après mon mariage, j'étais de retour à Paris à la fin du mois d'août pour reprendre intensément mes deux emplois, au centre de loisirs de Malakoff et à France Protection pour mes gardes de nuit. Amina devait me rejoindre à la fin du mois de septembre, le temps de me préparer à l'accueillir dans un logement plus décent que celui de l'impasse du 29, rue Buffon. En attendant, j'avais fait le voyage à Liverpool pour assister, à mon tour, au mariage de mon meilleur copain. C'était un beau mariage, bien plus court que la semaine traditionnelle tunisienne, mais sympathiquement bien organisé où tout le monde était amicalement bien accueilli et se sentait à l'aise aussi bien autour de la table à manger qu'à proximité du bar de la salle de danse. J'en garde un bon souvenir, car j'avais aimé cette fête matrimoniale brève et bien organisée. Franchement, je la préférais aux festivités tunisiennes répétitives, fatigantes et généralement anarchiquement organisées. Après nos mariages, il était temps que Marilyn et Amina se rencontrent et fassent connaissance. C'était à Gentilly où nous étions devenus, tous les quatre, résidents. Ainsi, depuis ce début d'automne 1976, et vingt ans après notre imperturbable amitié d'enfance, d'adolescence et de jeunes célibataires, nous voilà Hachemi et moi mariés chacun à son tour pour le meilleur et pour le pire. Ce faisant, nous avions aussi agrandi notre inséparable vieille amitié, formant ainsi une nouvelle amicale quaternaire qui

restera soudée jusqu'à nos jours, malgré nos multiples périples à géographie variable.

Paris trace mon avenir professionnel

Bien que je regrettasse nostalgiquement d'avoir quitté mon impasse du 29, rue Buffon dans le 5e arrondissement parisien, il m'était inconcevable de continuer à vivre inconfortablement avec ma nouvelle épouse dans un appartement aussi insalubre que celui que j'occupais avant mon mariage. Gentilly était donc notre nouvelle destination et notre premier lieu de résidence en couple. Celle-ci se trouvait d'ailleurs à une quinzaine de minutes de marche du 65, avenue Paul-Vaillant-Couturier, l'adresse de l'appartement où logeaient nos bons amis, Hachemi et Marilyn. Quant au nôtre, il se situait au 76, rue d'Arcueil. Il s'agissait d'un petit studio, se trouvant en dessous et faisant partie d'un beau pavillon surélevé par rapport au rez-de-chaussée, laissant ainsi l'espace à une demi-fenêtre qui permettait d'éclairer l'intérieur du studio par la lumière du jour. Cet entresol n'était pas le placement idéal pour un studio, mais son intérieur était convenablement aménagé avec un grand lit, un fauteuil et une petite table à manger ; il était aussi commodément équipé d'un petit coin de cuisine, et surtout d'une vraie salle de douche indépendante avec ses toilettes, sans oublier le chauffage central. Considérant en plus que le loyer était raisonnable, c'était donc un logement assez confortable pour le début d'un jeune couple non exigeant. Il est vrai qu'à l'arrivée d'Amina, mon petit grenier économique étant épuisé par mon voyage tunisien et surtout par ma participation aux dépenses du mariage, je n'avais que de quoi payer notre premier loyer et de quoi vivre

modestement notre premier mois de vie commune, en attendant des meilleurs.

C'était avec un souci réel de notre future situation budgétaire familiale que j'avais abordé ma nouvelle rentrée académique d'étudiant-travailleur de 3e cycle universitaire comme on l'appelait à l'époque, ou de doctorant-travailleur comme on l'appelle actuellement. En effet, avec mes conférences et mes cours magistraux obligatoires de physique, de biophysique et de biologie, et surtout avec mon stage de DEA à plein-temps au laboratoire, je ne pouvais plus continuer à travailler au centre de loisirs de Malakoff. De ce fait, il ne me restait plus que les quelques gardes de nuit à France Protection pour subvenir tant bien que mal à nos besoins, en espérant que d'autres portes s'ouvriraient dans ma nouvelle situation estudiantine. J'entamais malgré tout cette rentrée universitaire avec beaucoup plus d'enthousiasme que les années routinières précédentes, et surtout avec un esprit assoiffé de curiosité. C'était en effet avec cet esprit intellectuellement positif que je m'étais présenté à mon rendez-vous et à ma première visite de mon futur laboratoire de l'U68 INSERM à l'hôpital Saint-Antoine dans le 12e arrondissement de Paris. Cette unité de physiopathologie respiratoire était administrée par la directrice, mademoiselle Denise Brille, qui dirigeait en plus un groupe de recherches épidémiologiques sur les maladies bronchitiques chroniques, en collaboration avec des statisticiens appartenant à une autre unité INSERM dirigée par Joseph Lellouche, un de ces polytechniciens qui avaient développé, sur le site de Villejuif, les biostatistiques et leurs applications en biomédecine. L'aspect physiopathologique de la ventilation pulmonaire de l'U68 était dirigé par

mademoiselle Claire Hatzfeld. C'était au sein de son groupe de recherche que je devais passer mon stage de DEA. Je dois préciser que mesdemoiselles Brille et Hatzfeld étaient docteures en médecine et chercheures statutaires INSERM ; et étant toutes les deux célibataires par choix personnel malgré leur âge avancé, elles tenaient à ce qu'on les appelât « mademoiselle » lorsqu'on s'adressait à chacune d'elles. C'était donc un choix assumé de féminisme que tous les membres du laboratoire respectaient. En plus de ces deux directrices de recherche, le laboratoire se composait de trois autres chercheures aussi docteures en médecine, Micheline Levame, Dominique Douguet et Francine Kauffmann, d'un excellent ingénieur de l'École centrale de Lyon, Michel Brès, de trois techniciens, Huguette, Jean-Claude Bonnet et César Walton, d'une secrétaire, Anne Filippi, et de l'inoubliable Annette, qui s'occupait de l'entretien des lieux et qui nous gâtait de bon cœur avec ses propres gâteaux faits maison (je ne me souviens plus des noms de famille d'Huguette et d'Annette). Ces précités étaient tous personnels statutaires de l'INSERM, auxquels s'ajoutaient quelques vacataires à temps partiel. Mademoiselle Hatzfeld était officiellement ma directrice de recherche, mais c'était plutôt Michel Brès qui allait m'encadrer techniquement sur les aspects théorique et expérimental de mon projet de recherche au cours de mon année de stage du DEA. Cette première visite de mon futur labo de recherche fut très positive. En effet, je fus accueilli à bras ouverts par mademoiselle Hatzfeld qui, après m'avoir entretenu pendant une heure dans son bureau, me fit faire le tour du laboratoire et me présenta d'abord à mademoiselle Brille puis à tous les autres membres du labo. Je me souviens encore qu'après ma visite, j'étais rentré chez moi ce jour-là très enthousiasmé par l'accueil chaleureux et sympathique de

toute l'équipe, et je sentais déjà que j'allais être professionnellement chez moi pour un bon bout de temps.

Le sujet de mon stage de DEA fut assez précis. Je devais déterminer les coefficients de diffusion binaire entre l'oxygène et quelques gaz inertes ayant des poids moléculaires variés, léger, moyen et lourd, tels que l'hélium, l'azote, l'argon et l'hexafluorure de soufre. Mademoiselle Hatzfeld m'avait expliqué la raison. Selon elle, ces coefficients serviraient à modéliser mathématiquement le transport gazeux intrapulmonaire qui permettrait de mieux élucider certains mécanismes régissant l'hétérogénéité de la distribution de la ventilation chez les bronchitiques chroniques. Pour ce faire et pour atteindre mes objectifs à temps, la compétence de Michel Brès m'était d'un grand recours. Il m'aida en effet efficacement à concevoir le montage expérimental adéquat pour mes mesures et à établir les équations me permettant d'extraire, à partir des données expérimentales, les coefficients recherchés. J'étais tellement motivé par mon projet que je l'avais terminé bien en avance sur les délais qui m'avaient été fixés. J'avais même pu rédiger une première version d'un article que j'avais présenté à mademoiselle Hatzfeld pour le corriger avant de le soumettre pour publication dans un journal de physiologie respiratoire ; ce qui était rare pour un stage de DEA. Après quoi, je m'étais consacré à préparer aussi bien les examens de mes cours que la rédaction et la présentation orale de mon projet de recherche théorique, dont le thème devait être choisi parmi ceux des conférences que tous les étudiants avaient suivies. Je choisis de présenter un exposé sur les « Mécanismes du transport actif dans les vésicules membranaires d'Escherichia coli ». Contrairement à mon deuxième cycle universitaire,

dont les notes étaient en général juste au-dessus de la moyenne, le début de mon troisième cycle universitaire fut un grand succès puisque je réussis mon DEA avec mention « très bien », et en plus une publication était en cours. Était-ce un présage heureux, un signe de bon augure pour mon avenir ? D'ailleurs en me félicitant, mon directeur académique, le professeur Gary-Bobo, insinua que mes bons résultats de DEA pourraient être le prélude de futures récompenses. Il faisait probablement allusion aux supports financiers dont il savait que j'avais urgemment besoin et qu'ils seraient les bienvenus au bon moment.

En réalité, cette année universitaire n'était pas aussi misérable que je le craignais, sur le plan financier, car quelques semaines après son arrivée en France, Amina put trouver un job à la mesure de ses souhaits ; il consistait à s'occuper de la garde de deux enfants, Nicolas, quatre ans, et Mathias, deux ans, dont la mère était une journaliste pour un magazine culinaire. Pour ce travail, Amina devait accompagner le plus âgé des deux bambins, le matin, à l'école maternelle de la rue Buffon dans le 5e arrondissement de Paris, et de le ramener, l'après-midi, à son appartement qui se situait sur le boulevard Saint-Marcel, dans le même arrondissement que l'école, pour partager son goûter avec son petit frère qu'Amina gardait toute la journée ; et quand le temps était plaisant, ils continuaient tous les trois à s'amuser au jardin public, juste en face de l'école, en attendant le retour de la maman de son travail. Progressivement, celle-ci devenait une amie d'Amina ; elle lui payait un salaire mensuel raisonnable de 1 000 francs et elle était occasionnellement généreuse en offrant de beaux cadeaux qui faisaient plaisir à Amina.

Cette première année universitaire en couple devait se dérouler à merveille si ce triste et malheureux contretemps ne fut pas arrivé pour perturber notre début de bonheur en vie de couple. En effet, alors qu'Amina était enceinte depuis deux mois, sa grossesse fut interrompue par un avortement spontané, une fausse couche. Le dimanche 23 janvier 1977, pendant que j'étais de garde à la Westminster Bank sur la place Vendôme, je reçus un coup de téléphone de nos propriétaires, qui habitaient dans le pavillon au-dessus de notre studio, pour m'avertir de l'événement. Nous n'avions pas de téléphone à l'époque. Alors, la femme du couple m'annonça la mauvaise nouvelle de la part d'Amina qui avait pu se déplacer, après sa fausse couche, pour lui demander de me prévenir. Mon gentil partenaire de garde m'avait alors pressé de partir en m'assurant que je ne devais pas me soucier pour le reste du travail, car il s'en chargerait. J'appelai immédiatement un taxi qui me ramena auprès d'Amina et qui nous conduisit ensuite à l'hôpital Kremlin-Bicêtre pour recevoir les soins médicaux nécessaires en termes de curetage et de support psychologique. Je me souviens encore que ce fut un événement traumatisant pour Amina qui, avec mon soutien et celui de nos bons amis, avait pu surmonter courageusement ce pénible incident naturel. D'ailleurs, une semaine après cet événement, elle avait pu reprendre son travail et retrouver ses deux gamins en espérant qu'un jour elle serait entourée à son tour de ses propres enfants.

Quelques jours après l'obtention de mon DEA, je pensai aux pertinentes insinuations de mon professeur Gary-Bobo concernant les mérites financiers du fruit de mon travail au laboratoire de recherche INSERM. D'ailleurs, à la fin de l'année universitaire et donc au début de l'été 1977, l'occasion

se présentait pour revendiquer légitimement mon droit à un support financier. En effet, mademoiselle Hatzfeld me convoqua dans son bureau pour d'abord me féliciter pour le travail accompli avec en prime une publication en cours, puis pour faire le point sur la prochaine étape concernant mes études doctorales, tout en me proposant vivement de poursuivre mes recherches dans le laboratoire jusqu'à l'obtention de mon doctorat de 3e cycle. Je saisis donc l'opportunité pour lui expliquer que dans l'avenir j'aurais besoin d'une aide financière stable pour mener une vie décente avec mon épouse, en la rassurant sur le fait que j'acceptais volontiers et avec plaisir sa proposition jusqu'à l'obtention de mon doctorat de biophysique. Elle me promit tout de suite de discuter de ce sujet avec mademoiselle Brille pour voir rapidement si elles pourraient puiser dans la caisse noire du labo pour dégager les fonds qui m'aideraient à subvenir à mes besoins. J'étais surpris d'apprendre qu'il existait un tel budget « Caisse noire » en plus de la dotation annuelle de l'INSERM qui était réservée exclusivement aux dépenses du fonctionnement et des petits équipements du labo. En réalité, cette caisse noire contenait essentiellement de l'argent émanant des donations d'anciens patients et d'autres générosités variées. En tout cas, sans tarder, je pus obtenir des petites vacations mensuelles de 500 francs qui, en les additionnant aux 1 000 francs d'Amina et à mes gardes de nuit à France Protection, ne pouvaient qu'améliorer notre budget familial en attendant une autre opportunité pour des jours meilleurs.

Je passai cet été 1977 à travailler durement dans le laboratoire dans le but de concrétiser d'une part le fruit de mon stage de DEA et de cerner d'autre part tous les éléments

bibliographiques qui me permettraient de définir adéquatement le sujet de ma thèse pour mieux préparer les moyens intellectuels de mon projet de recherches, et les méthodes théoriques et expérimentales des travaux qui en découleraient. J'avais commencé à peaufiner mon article, qui avait fait plusieurs fois le va-et-vient avec des discussions tripartites entre mademoiselle Hatzfeld, Michel Brès et moi-même, avant de le soumettre pour publication au Bulletin européen de physiopathologie respiratoire. Ensuite, j'avais consacré plusieurs semaines à lire une bibliographie riche et exhaustive pour me mettre au courant de l'historique et des avancées de la recherche sur le système respiratoire ; ce qui m'avait permis de réfléchir profondément sur le sujet de thèse qui m'avait été proposé par mademoiselle Hatzfeld en faisant le point sur l'originalité du projet de recherche avant de m'aventurer dans le vague du sujet. Enfin, j'avais pu établir, à la fin de l'été, et par l'intermédiaire de mademoiselle Hatzfeld, des relations d'une probable collaboration avec une équipe de recherche en bio-informatique qui allait m'aider à surmonter d'énormes problèmes techniques pour résoudre numériquement sur l'ordinateur les équations de mon futur modèle mathématique concernant le transport gazeux intrapulmonaire.

Cette jeune équipe était composée pour l'essentiel, au départ, de trois chercheurs et de quelques étudiants de troisième cycle universitaire. Le leader du groupe, Jean-François Boisvieux, était à la base de formation médicale, mais aussi un biomatheux de formation supérieure. Il était talonné de deux brillants chercheurs, Alain Mallet et Jean-Louis Steimer. Bien qu'indépendant, le groupe faisait partie de l'unité de recherche INSERM en biomathématique, en

informatique médicale et en santé publique qui était dirigée par le professeur François Gremy à la faculté de médecine de la Pitié-Salpêtrière. Dès ma première prise de contact avec les membres de la petite équipe, Jean-François Boisveux me mit immédiatement à l'aise en précisant que les interactions aussi bien sociales que professionnelles entre les individus du labo se faisaient simultanément sans trop de formalisme préalable, et que tout le monde se tutoyait et s'appelait par le prénom. C'est ainsi qu'un beau matin d'un grand jour de chance, en passant lui dire bonjour dans son bureau, il me fit signe de m'asseoir pendant qu'il téléphonait à un plus vieux collègue, un grand professeur en pathologie pulmonaire à l'hôpital Marie-Lannelongue. En écoutant la conversation, je comprenais vaguement qu'au bout du fil, le collègue en question cherchait urgemment un bon thésard scientifique pour lui offrir un projet de recherche, et avant de raccrocher, j'entendis Jean-François lui dire qu'il pensait connaître la personne qu'il cherchait. Et sachant que je cherchais opportunément une bourse qui me garantirait le financement adéquat de mes études doctorales, il m'expliqua que le professeur Jacques Durand, à l'hôpital Marie-Lannelongue au Plessis-Robinson, avait un projet de recherche accompagné, clé en main, de la prestigieuse bourse « Direction Générale de Recherches Scientifiques et Techniques » (DGRST) émanant de l'académie de Versailles. Il me précisa ensuite qu'il ne fallait pas tarder à le voir si j'étais intéressé par l'offre, car il ne lui restait que quelques jours pour accorder cette bourse avant la date d'expiration. Sans réfléchir à quoi que ce soit, presque les yeux fermés, je me précipitai en direction du centre hospitalier Marie-Lannelongue et me voilà vers midi moins

le quart en face de la secrétaire du professeur Durand qui, gentiment, m'accompagna tout de suite dans son bureau. De prime abord, je fus réellement impressionné par l'apparence mandarinale du personnage et de son élégance au milieu du confort de son lieu de travail. Mais malgré cette apparence subjective, monsieur Durand m'accueillit sympathiquement à bras ouverts, et m'expliqua rapidement le processus de la dotation de la bourse d'abord limitée à une sélection de professeurs, en fonction de leurs réputations, puis les démarches et les règles qu'ils devaient suivre pour choisir les étudiants méritants. Il m'indiqua tout de suite qu'il me faisait confiance quant à mes mérites et mes compétences, et qu'il fallait surtout se dépêcher, pour l'instant, de déposer mon dossier à une adresse au boulevard Raspail, en me précisant qu'on discuterait plus tard du projet de recherche. Il m'invita ensuite à déjeuner avec lui en attendant que sa secrétaire personnelle me prépare le dossier en question. Celle-ci était d'une efficacité et d'une compétence inégalables, car sachant que je n'avais pas la nationalité française, et pour ne pas perdre de temps, elle m'avait en outre préparé une lettre que je devais signer avant de l'inclure dans le dossier, comme l'exigeait la candidature à cette fameuse bourse. La lettre indiquait que je m'engageais à rester définitivement en France pour exercer une activité professionnelle postdoctorale. Pendant que nous déjeunions ensemble, alors que je commençais à lui évoquer ma situation à l'hôpital Saint-Antoine et mon engagement moral avec mademoiselle Hatzfeld, il m'interrompit vite en me rassurant sur le fait que tout se passerait bien et que je ne devais pas me soucier sur ce sujet. Puis, après une petite pause, je fus agréablement surpris d'entendre monsieur Durand me confier sans façon qu'il

aimait la douce Tunisie et qu'il appréciait la gentillesse des Tunisiens, avant d'ajouter que c'était un témoignage personnel qu'il entretenait depuis qu'on l'invitait à donner des cours spécialisés à la faculté de médecine de Tunis (j'ai envie de préciser en ce moment que c'était peut-être la réputation des Tunisiens d'une époque révolue). Bref, en cet après-midi de cette belle et chanceuse journée d'automne, je courus vers le bâtiment du boulevard Raspail, dont je ne me rappelle plus l'adresse exacte, mais dont je me souviens bien de la secrétaire à qui j'avais tendu mon dossier. En effet, je me souviens qu'elle m'avait dit qu'elle m'attendait, car elle avait été avertie par le professeur Durand lui-même de mon passage. Avant de rentrer à la maison, j'allai voir Amina au jardin des Plantes avec les deux gamins pour lui annoncer l'agréable surprise et la bonne nouvelle du jour. Je lui proposai de dîner dans un restaurant pour célébrer l'événement, bien que rien ne fût garanti quant au fait que mon dossier fût accepté par le ministère de Tutelle. Chemin faisant, j'avouai à Amina que depuis mon arrivée à Paris, je sentais que le hasard me fait suivre par un bon sort pour récompenser mes efforts aussi bien physiques, avec les travaux variés pour subvenir à mes besoins et pour me marier, qu'intellectuels pour poursuivre non seulement mes études du passé, mais aussi mes recherches du présent. Ce disant, elle m'interrompit en insérant à sa guise la remarque exclamative suivante : « C'est peut-être moi qui te portais chance depuis nos fiançailles et surtout depuis notre mariage ! »

Cependant, ce soir du dépôt du dossier de ma candidature à la bourse DGRST, je n'arrêtais pas de réfléchir sur la suite à donner à mademoiselle Hatzfeld. Je n'avais pas bien dormi

cette nuit-là, car je pensais aux différents scénarios qui se présentaient sans cesse dans mon imaginaire et que l'éventuelle acquisition de la bourse soulèverait. Ceux-là concernaient le sujet de ma thèse, le projet de mes recherches, le laboratoire d'accueil et bien évidemment mon directeur encadrant. Cette nuit-là, je m'étais rendu compte que cette nouvelle donne de la bourse me plaçait en face d'un dilemme, celui de Saint-Antoine ou Marie-Lannelongue, et celui de Claire Hatzfeld ou Jacques Durand. Que choisir ? D'ailleurs, avais-je vraiment le choix, lorsqu'une bourse aussi prestigieuse que celle de la DGRST m'était accordée fortuitement ? Mais comme monsieur Durand m'avait déjà rassuré quant au fait que tout se passerait pour le mieux, il se pouvait que je me fisse de la bile pour rien ! J'allais le savoir très tôt puisque je devais avoir, le lendemain, ma réunion hebdomadaire avec mademoiselle Hatzfeld qui devait être consacrée à la clarification de mon sujet de thèse. Cependant, d'emblée, ce jour-là, j'évoquai le sujet de la bourse qui m'était inopinément tombée du ciel et la suite de ma course contre la montre durant ma longue journée mouvementée de la veille. Au cours de mon récit, je voyais apparaître sur son visage une sorte de mécontentement qui semblait dire que mon histoire la mettait devant le fait accompli sans qu'elle pût négocier quoi que ce soit. Elle m'avoua ensuite qu'elle comprenait parfaitement mon enthousiasme pour une telle bourse, mais qu'elle regrettait ma décision précipitée sans que je la mette au courant de mon intention. Elle prit cependant la décision d'appeler immédiatement Jacques Durand, en ma présence, pour s'informer plus concrètement sur le règlement administratif de la bourse et pour clarifier la position de son interlocuteur sur l'orientation de ma thèse et surtout sur le déroulement physique de mon projet de recherche. Bien que

la conversation téléphonique fût assez longue, la conclusion était clairement satisfaisante, d'abord pour mademoiselle Hatzfeld et surtout pour moi, car elle me laissait toute latitude d'action. Je dois dire que je fus, à la fin de la conversation, agréablement surpris par la flexibilité et par l'ouverture d'esprit du professeur Durand qui nous avait clairement fait savoir qu'il me donnait la plénitude de mon choix en ajoutant la phrase suivante : « Ma chère Claire, si le projet de recherche que vous aviez proposé à Abdellaziz lui convient, je lui laisse la liberté de continuer ses recherches dans votre laboratoire et sous votre direction. »

Un mois après cet entretien téléphonique, je reçus une lettre officielle m'annonçant que la bourse DGRST m'avait été accordée pour une durée de deux ans. Mais comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, Amina m'annonça aussi qu'elle pourrait bien être enceinte. Ceci tombait à pic, car un ou deux mois auparavant, nos bons amis Hachemi et Marylin venaient de louer un plus grand appartement au 5e du même immeuble du 65, avenue Paul-Vaillant-Couturier à Gentilly. Par conséquent, après l'accord de l'ancien propriétaire de nos amis, Amina et moi avions suivi tout de suite pour emménager dans leur ancien petit appartement, du 6e étage de l'immeuble, qui était tout de même un peu plus grand que notre studio et surtout beaucoup plus agréablement aménagé par son propriétaire qui était un ébéniste chevronné. Nous voilà donc avec de très bons amis, voisins très proches pour le meilleur et pour le pire. Mais après qu'elle eut fait les tests appropriés, Amina fut examinée par son gynécologue qui, sachant ce qui lui était arrivé précédemment, lui conseilla d'éviter les mouvements brusques et de ne pas porter de poids lourds. Deux mois plus

tard, constatant sa fragilité et ses plaintes de douleurs répétitives, il lui suggéra fortement de bien se reposer adéquatement en s'allongeant sur son lit la majeure partie de la journée, et ce, jusqu'à l'accouchement. C'était au mois de décembre 1977, presque un an jour pour jour après sa fausse couche et cinq à six mois avant son accouchement, qu'Amina devait garder presque tout le temps son lit pour éviter un nouveau traumatisme en perdant son futur bébé. Il fallait donc qu'elle cesse la garde des deux gamins et qu'elle donne congé à son amie, leur maman. À partir de ce moment précis, je suppliai Amina de bien suivre les conseils de son médecin, et que je me chargeais de l'essentiel, en faisant le gros ménage du week-end, en préparant le matin notre petit-déjeuner, en l'aidant à disposer de tout le nécessaire pour faire mijoter, tranquillement et sans trop de peine, nos dîners et ses repas du midi de la semaine. Quant à la perte de son travail, son impact financier sur le budget familial fut plus qu'amorti par le salaire de la bourse DGRST, et par celui du nouveau travail d'enseignement partiellement semestriel que j'avais pu décrocher à Paris-Ouest, l'une des trois facultés de médecine de l'université Paris 5. J'étais en fait chargé d'enseigner des cours de physique aux étudiants qui préparaient le concours du PCEM1, celui de l'entrée dans le cursus médical.

Malgré ces astreintes domestiques corvéables et en dépit de ces soucis supplémentaires à mes charges de travail au labo, dues à l'état de santé d'Amina, l'espoir de la venue prochaine de notre premier bébé ne faisait que stimuler mon état d'esprit et motiver ma dynamique de recherche. Cependant, alors que je me sentais rassuré par l'entourage compétent, celui de l'équipe de Jean-François Boisvieux à la Pitié-Salpêtrière, j'éprouvais en revanche un malaise

préoccupant et une vague inquiétude quant à l'incertitude du projet de recherche et sa prétendue originalité tel qu'il me fut présenté par mademoiselle Hatzfeld. En effet, l'établissement de l'état des lieux pulmonaire par les physiopathologistes respiratoires faisait resurgir une question fondamentale à laquelle les éventuelles réponses pourraient être avancées au moyen de la modélisation mathématique de la ventilation pulmonaire. Il faut dire que bien que complexes, les données anatomiques et morphométriques de l'arbre trachéobronchique alvéolaire des poumons humains étaient déjà disponibles depuis le début des années soixante, et que le système respiratoire se prêtait bien adéquatement à ce genre de modélisation quantitative. Celle-ci s'avérait donc un outil utile pour répondre à la principale question qui concernait l'origine ou la cause de l'hétérogénéité de la distribution intrapulmonaire de l'air inhalé et ses conséquences sur les échanges gazeux respiratoires chez les bronchitiques chroniques et les emphysémateux. Et pour tenter d'élucider ces mécanismes, plusieurs chercheurs s'étaient attelés à modéliser le transport gazeux intrapulmonaire par la succession de deux phénomènes physiques simples, celui d'abord d'une convection gazeuse dans les voies aériennes proximales, celles des bronches et les bronchioles, qui donnerait ensuite le relais à la diffusion moléculaire dans l'espace alvéolaire distal. Sans rentrer dans les détails de toutes ces études et les controverses qu'elles avaient engendrées par ses résultats, j'étais pleinement convaincu, en lisant méticuleusement et exhaustivement cette littérature, que le sujet de thèse que mademoiselle Hatzfeld m'avait proposé était largement abordé, que la direction qu'elle voulait que je prenne n'était pas utilement la bonne à mon sens, qu'une contribution de plus n'aurait

aucun intérêt scientifique et que le projet tel quel n'était tout simplement pas original. Heureusement que quelques semaines plus tard une nouvelle publication très originale venait de paraître ; elle m'avait tout de suite donné des idées fraîches et m'avait ouvert de nouvelles perspectives pour une recherche originale dans ce même domaine du système respiratoire que j'avais déjà commencé à apprécier tant par la beauté anatomique de son arbre trachéobronchique que par la complexité physique de son fonctionnement physiologique, sans même aborder son aspect biologique. Le nouvel article en question décrivait en fait une expérience originale qui s'inspirait d'une technique, bien connue des mathématiciens et physiciens sous l'appellation anglophone de « *pulse-response ou bolus-response* », que l'auteur avait commencé à appliquer tout simplement à l'exploration des voies aériennes proximales du système respiratoire. Le nom de cet auteur américain est James Ultman que les bonnes circonstances m'avaient permis, quatre ans plus tard, d'abord de le rencontrer à l'occasion d'une réunion scientifique à Bruxelles puis, cinq ans après, de visiter son laboratoire en Pennsylvanie pour devenir depuis des bons et inséparables amis de toujours. Mais sans m'éloigner de l'état actuel de mes préoccupations du moment, qui étaient celles de définir un projet de recherche clair et précis pour ma thèse, je dois préciser que ce n'était qu'au cours d'une deuxième lecture de l'article de James Ultman que j'avais pu saisir les mots-clés qui m'avaient donné l'idée directrice pour concevoir mon projet. En effet, pour pouvoir appliquer la méthode des bolus au système respiratoire, l'auteur était limité par le petit volume qu'occupe la zone proximale des voies aériennes pulmonaires. C'était donc précisément à travers ces mots-clés morphologiques, « voies respiratoires proximales », que

j'avais décelé l'intérêt du travail original de James Ultman, ce qui m'avait incité à saisir ce moment opportun pour une recherche fructueuse. Pourquoi ces voies aériennes proximales étaient-elles le fil conducteur de mon projet ? C'était tout simplement parce que, jusqu'à présent, tous les travaux de recherche étaient focalisés exclusivement sur la zone distale des poumons et de son espace alvéolaire. Et aussi parce que c'est dans cette zone pulmonaire que les échanges gazeux respiratoires tiennent place, c'est-à-dire la consommation d'oxygène et le rejet du gaz carbonique, au cours d'une inspiration et d'une expiration spontanée. Ce faisant, ces chercheurs avaient négligé les voies aériennes proximales en assumant le fait que cette zone ne représentait qu'un petit espace mort anatomique, des tubes rigides conduisant simplement de l'air inspiré jusqu'à l'entrée de la zone distale sans participer aux échanges gazeux respiratoires. Avec James Ultman, je commençais à penser que cette hypothèse était très discutable, car lorsque le débit gazeux respiratoire passait à travers une structure morphologique aussi complexe que les voies aériennes proximales et centrales des poumons, il devait subir un phénomène de turbulence physique. Dans ces conditions, et dépendant de l'intensité du débit d'air inspiratoire ou expiratoire, le transport gazeux devait se faire par une combinaison simultanée de convection longitudinale et de diffusion tourbillonnaire qui donnerait lieu à un phénomène physique que nous appellerions plus tard « dispersion gazeuse » ou « *gas mixing* ». À l'inverse, donc, de la grande majorité des études précédentes, qui considéraient que l'espace mort anatomique pulmonaire n'avait aucune répercussion sur le trajet de la ventilation, je pensais, avec James Ultman, que les voies aériennes proximales devaient

jouer un rôle déterminant dans le transport gazeux intrapulmonaire, qui était d'ailleurs beaucoup plus compliqué à modéliser que celui dans les voies distales, et que la complexité physique de ce transport devait avoir un impact physiologique sur l'hétérogénéité de la distribution régionale de la ventilation, surtout chez le patient. En outre, considérer l'arbre trachéobronchique comme une simple succession de tubes rigides statiques était une erreur, car, au contraire, ces voies aériennes proximales et centrales sont capables de sécréter des substances contractiles qui peuvent induire une hyperréactivité bronchique ou une bronchoconstriction asthmatique en réponse à une agression naturelle, telle que la pollution atmosphérique, par exemple. D'ailleurs, plus tard, ce thème des polluants gazeux et leur répercussion sur le système respiratoire occupera une grande partie de la deuxième phase de ma recherche postdoctorale.

J'étais enfin content de voir apparaître le bout du tunnel qui me signifiait que le flou de mes pensées disparaissait, que mes idées s'éclaircissaient et qu'un horizon scientifique prometteur se dévoilait devant moi. Bref, j'étais prêt à formuler tout seul mon propre projet pour présenter ses fondements physiologiques et son originalité à mademoiselle Hatzfeld, et sa faisabilité théorique à Jean-François Boisvieux. Ce jour-là, j'étais tellement enthousiaste dans ma présentation générale pour les convaincre de la rationalité du projet, mais aussi assez précis dans les détails pour sa réalisation, que je n'avais *eu a priori* que les encouragements de mes deux directeurs de recherche pour continuer sur ma lancée mon aventure intellectuelle. Ils m'avaient cependant prévenu, tous les deux, qu'il fallait s'attendre à surmonter des difficultés aussi bien théoriques qu'expérimentales. Mais, ce même jour, après ma

réunion, je me sentais aussi tellement imprégné dans mes rêves par la générosité de mes idées et tellement comblé dans mon imaginaire par le bonheur de la recherche scientifique que j'étais persuadé que celle-ci était, sans aucun doute, ma destinée professionnelle. Cela étant dit, et avant de m'épanouir dans cet amour professionnel, je me dois d'évoquer les deux grandes difficultés dont mademoiselle Hatzfeld et Jean-François Boisvieux faisaient allusion. Il faut d'abord dire que mon projet de recherche tournait autour du transport gazeux dans les voies aériennes proximales, avec une approche similaire à celle de James Ultman. Mais au lieu de traiter cette zone respiratoire comme un ensemble unique, mon projet prévoyait d'explorer séparément celle qui correspondait aux voies aériennes supérieures, comprenant l'oropharynx et le larynx, et celle qui correspondait aux voies aériennes centrales, incluant l'arbre trachéobronchique non alvéolisé. La grande difficulté expérimentale était de pouvoir singulariser d'abord le rôle que devait jouer, proprement dit, l'oropharynx et le larynx dans ce transport gazeux pulmonaire. Pour ce faire, il aurait fallu donc concevoir deux types d'expérimentations humaines : une seule et unique expérience, invasive, avait été réalisée sur un volontaire, un collègue pneumologue, ayant subi une intubation intratrachéale qui permettait de shunter la cavité supérieure bucco-pharyngo-laryngale ; une autre série d'expériences, non invasives, était ensuite réalisée sur quelques volontaires où on avait placé deux sondes nucléaires externes, devant la bouche et au niveau de l'entrée de la trachée, qui permettaient de mesurer le « *bolus-response* » du krypton radioactif dans cette cavité supérieure du système respiratoire. Quant à l'autre grande difficulté théorique, elle résidait d'abord dans les problèmes purement mathématiques de convergence de la solution lors de la résolution des équations différentielles

par approximation numérique ; elle était ensuite liée à la lenteur de ces simulations numériques par les ordinateurs de l'époque. En ce qui concerne cet aspect théorique de ma thèse, je me souviens encore de ces infâmes nuits pendant lesquelles je devais veiller sur les essais de programmation de mon modèle qui, au bout de quelques heures d'attente, n'arrêtaient pas de me fournir des erreurs en fin de parcours. Heureusement qu'avec les conseils précieux de Jean-François Boisvieux, et le recours efficace de Jean-Louis Steimer et surtout d'Alain Mallet, nos contributions collectives avaient été fructueuses pour vite oublier ces mauvais souvenirs et prendre le temps de savourer le fruit de nos efforts, d'abord ma thèse puis nos publications scientifiques.

Entre-temps, trois jours après l'obtention de mon permis de conduire et seulement un jour avant celui de ma naissance, Amina accoucha de notre bien jolie fille, le 5 juin 1978 à l'hôpital Saint-Antoine dans le 12e arrondissement de Paris, à quelques pas du lieu de mon travail doctoral. Je lui donnai le nom de Dorsaf, qui signifie « Perle pure » en arabe. En assistant à sa sortie du ventre de sa mère, je sentais, à ce moment-là, que j'étais au zénith de mon bonheur familial ; c'était le plus beau souvenir de ma vie. C'était une vraie petite perle, bien mignonne et gaie dès sa naissance, qui avait grandi depuis en gardant le profil de la beauté physique de sa mère, mais en dévoilant rapidement le tempérament émotionnel, le caractère combatif, et la générosité profonde de son père. À la naissance de Dorsaf coïncidait aussi la fin de mes peines avec mes interminables veillées nocturnes auprès de l'ordinateur à la Pitié-Salpêtrière et le début d'une progression sensible dans mes expérimentations à Saint-Antoine. Peu à peu, avec la naissance de Dorsaf, Amina se

sentait de mieux en mieux dans son rôle de nouvelle maman, moins seule à la maison, et bien heureuse en compagnie de son bébé. En même temps, avec cet heureux événement et le regain de confiance dans les résultats de mon modèle mathématique, j'étais encore plus motivé pour accélérer la progression de ma recherche en passant plus de temps au labo afin d'augmenter ma performance au travail et optimiser le taux de son rendement pour cueillir au plus vite le fruit de mon labeur. C'est ainsi qu'un peu plus d'un an plus tard, le 21 septembre 1979, je pus soutenir ma thèse de doctorat de 3e cycle universitaire en biophysique. J'avais tout de suite pensé à la fierté de mes parents, et surtout à mon père qui n'avait jamais douté de ma capacité intellectuelle et de ma réussite, bien que tardive il faut l'avouer, car j'avais tout de même vingt-neuf ans. C'était donc avec beaucoup d'émotions que je l'appelai, le soir même de ma soutenance, à Ksiba, pour lui annoncer la nouvelle ; il m'avait répondu au bout du fil en me disant avec sa pudeur habituelle : « C'est bien, mon fils, c'est du bon travail. » Ces deux courtes phrases résumaient bien sa sereine confiance en moi, mais disaient en même temps beaucoup sur l'importance qu'il donnait au sens du « travail », car mon père aimait beaucoup travailler en se fixant des objectifs précis et motivants. D'ailleurs, il disait souvent avec une certaine philosophie « le travail n'est pas à la portée de tout le monde » ; une phrase que je traduis probablement mal de l'arabe, mais je crois qu'elle porte le sens de l'exigence ! Cela étant dit, contrairement à son elliptique réaction calme et reposée à mon coup de téléphone, mon père était moins discret pour diffuser fièrement la nouvelle de mon doctorat au bled. Je crois même que j'étais le premier docteur scientifique de Ksiba.

Peu de temps après ma soutenance, mademoiselle Brille décida de prendre sa retraite officielle de l'INSERM pour laisser sa place à mademoiselle Hatzfeld et lui donner la chance de prendre à son tour la direction administrative de l'unité de recherches. Ce n'était en réalité qu'une formalité administrative, car la deuxième méritait amplement cette promotion, sachant qu'elle avait toujours secondé la première pendant toute sa carrière qui n'était d'ailleurs pas loin, non plus, d'arriver à son terme. Avant de prendre la relève, mademoiselle Hatzfeld voulait renforcer et moderniser rapidement le potentiel scientifique de son groupe de recherches en physiopathologie respiratoire. En particulier, et pour commencer, elle espérait me faire recruter à l'INSERM. C'était également mon aspiration la plus profonde et évidemment mon objectif le plus immédiat. Seulement voilà, ce n'était pas une chose facile d'être recruté à l'INSERM, car le parcours comprenait plusieurs facteurs : d'abord, c'était une sérieuse compétition et une rude épreuve qui exigeaient un solide *curriculum vitæ* et une ambition prometteuse du candidat et de son projet de recherche ; ensuite, le recrutement du candidat était plus ou moins favorisé par la dynamique du laboratoire d'accueil et de son avenir à moyen et à long terme ; en outre, le classement méritant des candidats dépendait des profils scientifiques des membres des commissions scientifiques spécialisées qui devaient donner leur avis sur les dossiers et voter sur les mérites des candidats ; et enfin, comme c'était un concours, le nombre de recrutés était assujetti aux exigences budgétaires du ministère de Tutelle, et il était bien évidemment limité par la dotation de l'institut. En passant en revue tous ces facteurs et en analysant le pour et le contre de ses variables, je pensais franchement qu'ils étaient

majoritairement défavorables à ma candidature. Parmi ceux-là, le premier indicateur négatif, qui m'était principalement désavantageux, tournait autour de l'avenir de l'unité de recherche et s'interrogerait sur le devenir même de l'U68 à court terme. En effet, avec l'approche de la retraite de mademoiselle Brille, Francine Kauffmann, qui était une bonne chercheure avec une production scientifique plus qu'honorable, devait quitter logiquement l'unité pour s'associer définitivement avec l'équipe épidémiologique de Joseph Lellouche à Villejuif ; avec sa jeunesse et son thème porteur en épidémiologie des maladies respiratoires, son départ ne devait par conséquent qu'affaiblir le potentiel de l'U68. En outre, la production scientifique de l'ensemble de l'unité n'était pas globalement homogène parmi ses chercheurs, un indicateur qui disait long sur l'hibernation de certains thèmes vieillissants et donc non porteurs de la recherche scientifique. Dans ce cadre général et au milieu de ces problèmes potentiellement déséquilibrants dans la survie du groupe, tout le monde pensait, par-dessus tout, à l'âge avancé de mademoiselle Hatzfeld, et à travers ce facteur crucialement déterminant, certains s'interrogeaient légitimement sur les projections pragmatiques de l'U68. Cependant, et en dépit de toutes ces alertes clignotantes, mademoiselle Hatzfeld envisageait l'opportunité de ma candidature avec optimisme qu'elle expliquait principalement par une argumentation politico-scientifique liée à la commission 5 de l'INSERM au sein de laquelle j'avais déposé ma candidature. Cette commission scientifique spécialisée, qui traitait particulièrement les thèmes de recherches physiologiques des systèmes cardiovasculaire, rénal et pulmonaire, était composée d'une vingtaine de membres compétents, élus et nommés, et représentant d'une

manière plus ou moins équilibrée les trois organes biologiques précités. Dans ce cadre, et à la lumière de ces éminents scientifiques qui siégeaient dans la commission, mademoiselle Hatzfeld pensait que ceux qui représentaient le poumon possédaient non seulement des compétences incontestables dans leurs domaines d'expertises, mais aussi des personnalités assez fortes pour faire pencher la balance en notre faveur en ce moment crucial de la survie de l'unité. Elle ajoutait, à juste titre, que dans le passé, le poumon était l'orphelin pauvre de ses chercheurs, en s'appuyant sur le fait que depuis quelques années, la commission était beaucoup plus généreuse avec le recrutement des jeunes chercheurs dans les domaines cardiaque et rénal que pulmonaire. Était-ce dû politiquement au rapport de force au sein de cette commission 5 ou était-ce tout simplement le résultat du manque de candidats rénovateurs et porteurs de projets de recherches prometteuses en physiologie respiratoire ? Je penchais plutôt pour cette dernière explication, même si l'hégémonie du cœur et du rein pesait assez lourdement sur le poumon sans pour autant le priver de son oxygène vital jusqu'à l'étouffer complètement. En ce qui me concerne, je partageais, au fond de moi-même, quoique modérément, l'optimisme de mademoiselle Hatzfeld, en m'appuyant essentiellement sur un seul indicateur positif que je connaissais bien et qui pèserait en faveur de ma candidature. C'était sûrement la solidité de mon dossier scientifique, qui comprenait une bonne dizaine de publications scientifiques en cours et un projet de recherche original ; à ces deux piliers importants, j'ajouterais peut-être l'enthousiasme exubérant du candidat lui-même pour la recherche qui pourrait éventuellement laisser une impression déterminante dans les esprits des membres de la commission scientifique

spécialisée, et qui pourrait se traduire par un jugement favorable à l'issue de leur discussion finale. D'ailleurs, à cet égard, et avec l'aide de mademoiselle Hatzfeld, je m'étais bien préparé à bien connaître leurs *backgrounds* scientifiques et humains pour pouvoir, le moment venu, les rencontrer volontairement afin de leur présenter mon projet avec une passion pédagogique pétulante, et surtout de convaincre le maximum d'entre eux de mon engouement professionnel pour la recherche scientifique. Et comme disait mon père, il faut toujours se défendre par soi-même en affrontant courageusement la difficulté pour mieux apprécier le fruit de son effort. C'est ce que j'allais faire plus tard ; suivre les conseils de mon père avec pertinence en me souvenant aussi du dicton qui disait « *on n'est jamais si bien servi que par soi-même* ».

En attendant la campagne de ma candidature à l'INSERM, qui devait se dérouler au début de l'année 1980, il fallait que je trouve urgemment du travail pour subvenir aux besoins de ma petite famille, car la fin de ma bourse DGRST devait sonner au mois de novembre 1979. De son côté, mon bon copain Hachemi, qui avait bien terminé le cursus de la médecine générale, poursuivait ses études pour la spécialité d'ophtalmologie, tout en faisant des gardes médicales rémunérées à l'hôpital d'Argenteuil. C'est ainsi qu'il était venu à mon secours pour me parrainer auprès de la surveillante générale de l'hôpital. Celle-ci appréciait tellement mon meilleur copain qu'elle ne tarda pas à me convoquer pour un entretien à la suite duquel elle m'embaucha sans aucune hésitation. Il s'agissait d'un poste de brancardier au service d'urgences nocturnes, qui s'était avéré assez bien payant, car la surveillante m'avait

généreusement fait passer pour un aide-soignant grâce à mon *background* scientifique et biomédical. En fait, bien que je fusse financièrement très satisfait du salaire que j'allais percevoir, elle était plutôt désolée de ne pas pouvoir faire plus pour moi à l'hôpital, pensant que je méritais mieux. Je dois ajouter, à cette occasion, que non seulement je me sentais réellement fier d'avoir travaillé comme brancardier dans cet hôpital, mais qu'en plus je garde un souvenir inoubliable de la bonne ambiance qui régnait dans ce service d'urgences nocturnes de l'époque, au centre hospitalier d'Argenteuil. Je regrette seulement qu'à la suite de cette courte période, je n'eusse pas pu garder d'attaches amicales avec la merveilleuse équipe de nuit, que formaient les infirmiers et infirmières, les aides-soignants et les internes de garde qui nous gâtaient particulièrement avec les bons plats cuisinés qu'ils nous amenaient de temps en temps de leur cantine. Cependant, et malgré mes quatre courts mois que j'avais passés là-bas, je ne pouvais pas oublier les divers cas d'urgences médicales qui passaient toutes les nuits devant mes yeux et qui me touchaient émotionnellement tout en laissant des traces qui me reviennent pensivement à l'esprit. En défilant ces graves et tristes souvenirs dans ma mémoire, je pense d'abord à cette balle d'un pistolet qu'il fallait extraire du ventre d'un jeune homme ; je pense ensuite à cette jeune femme qui s'était pointée avec des douleurs intenses dans son gros ventre, l'infirmier pensait qu'elle était enceinte et qu'elle allait accoucher alors qu'il s'agissait d'une cirrhose alcoolique ; je pense aussi à ce vieil homme octogénaire à qui il fallait faire subir un lavage d'estomac à cause d'un faux – ou d'un vrai – semblant de suicide pour cause d'abandon pendant le réveillon de Noël ; et je pense enfin à ces vieux que j'amenais sur mon brancard à la morgue, mais qu'une nuit j'ai refusé

exceptionnellement d'y déposer un enfant de deux ans. Cette nuit-là, un collègue infirmier, plus âgé que moi, et bien rodé, s'était chargé volontairement de ce cas exceptionnel. Je dois en outre avouer que c'était là, dans cet hôpital, à l'âge de vingt-neuf ans, que je fis ma première connaissance des morts. Bref, ces exemples précités ne sont que quelques-uns parmi des centaines d'autres.

Pendant que la saison 1980 s'ouvrait, en janvier, pour le recrutement des chercheurs à l'INSERM, les membres de ma commission scientifique spécialisée dans les domaines cardiovasculaire, rénal et pulmonaire se préparaient à leur tour pour siéger lors d'une de ces semaines d'hiver afin d'étudier les dossiers des candidats, discuter leurs mérites et donner leurs avis au directeur général de l'époque, Philippe Laudat, pour l'aider à prendre sa décision finale. Comme prévu, je m'étais donc préalablement attelé à présenter mon projet à tous les membres qui avaient bien voulu me rencontrer. Auprès de ceux qui possédaient le *background* pulmonaire, j'avais insisté sur les perspectives scientifiques de mon projet de recherche avec lequel je comptais contribuer à relever le défi qui m'attendait et à surmonter les obstacles qui entravaient le renouveau de la discipline respiratoire. Quant aux autres membres de la commission, qui possédaient des *backgrounds* cardiaque et rénal, j'avais souligné légitimement, auprès d'eux, tous les aspects positifs de mon dossier en commençant par mon large *background* scientifique, avec ses aspects physico-mathématique, biophysique et biomédical, en enchaînant sur la progression rapide de mes productions scientifiques, et en concluant sur ma sincère passion professionnelle pour la recherche biomédicale. À l'issue de ces entretiens individuels, mademoiselle Hatzfeld m'indiqua qu'elle avait reçu des échos

flatteurs qui résumaient bien la sincérité de mon enthousiasme pour le métier de la recherche, la clarté de mes propos pour mon projet scientifique et la vision réaliste de mes objectifs à court et à moyen terme. Plus tard, et à l'issue de la réunion de la commission scientifique spécialisée, les échos étaient encore plus précis ; j'étais en effet classé deuxième sur une vingtaine de candidats pluridisciplinaires et premier parmi ceux du poumon, dans cette même commission, ce qui était plus qu'honorable pour une première candidature à l'INSERM. En tout cas, sachant qu'on tablait sur au moins quatre postes d'attachés de recherche dans la commission cardiovasculaire, rénale et pulmonaire, nul doute, je pouvais parier que la chance serait une fois encore de mon côté. Ainsi, le 21 avril 1980, la très grande bonne nouvelle de ma vie tombait. Précisément, ce jour-là, je devenais réellement un chercheur scientifique à l'INSERM ; oui ce jour-là, j'épousais le meilleur métier du monde, celui pour qui j'avais une passion professionnelle démesurée. À partir de ce jour-là, j'allais partager cette passion d'abord discrètement avec moi-même, pour le plaisir intime de ma satisfaction intellectuelle, ensuite mondialement avec mes lecteurs et mes collègues, en particulier James Ultman, et enfin internationalement avec mes étudiants qui venaient d'horizons culturels divers et variés.

Six mois après mon recrutement à l'INSERM, je pouvais louer un plus grand appartement à Thiais, toujours dans le département du Val-de-Marne, mais tout près de la gare de Choisy-le-Roi, dont le train m'amenait convenablement à la gare d'Austerlitz, puis de là, à pied ou par bus, je continuais mon chemin jusqu'à l'hôpital Saint-Antoine, tous les jours de la semaine sauf le vendredi. Ce jour-là, je conduisais ma petite Peugeot 104 pour transporter, à la fin de ma journée de travail,

les courses familiales que je faisais hebdomadairement à l'incontournable marché d'Aligre. C'était en effet là que j'achetais mes produits fermiers et marins à des prix qui battaient toute concurrence ; je ne citerai même pas les légumes et les fruits, qui s'achetaient de toute évidence à des prix imbattables. Je pense plutôt à mes petits poissons favoris tels que les bogues et les sardines, aux daurades préférées d'Amina pour parfumer son couscous, et aux merlans et rougets grondins pour notre petite Dorsaf ; je pense aussi à mes fromages, tomme de Savoie, reblochon et camembert moelleux, pour n'en citer que trois ; et je pense surtout à mes andouillettes, auxquelles j'avais un faible naturellement inné, que j'achetais chez mon marchand qui tenait une petite boutique spécialisée dans les produits régionaux.

Un an presque jour pour jour après mon recrutement à l'INSERM, et à l'issue des scrutins des premier et deuxième tours du 26 avril et du 10 mai 1981, François Mitterrand réussit son alternance politique à la tête de la gauche socialiste, communiste et radicale modérée, après les 23 ans de pouvoir continuel de la droite, en battant Valéry Giscard d'Estaing, au suffrage universel direct, à la 5e élection présidentielle de la Ve République. À cette occasion, Jean-Pierre Chevènement, l'un des brillants et talentueux leaders de la gauche socialiste, était nommé ministre de la Recherche scientifique et de la Technologie. Ce faisant, il s'était attelé à organiser, entre 1981 et 1982, les Assises nationales de la recherche pour animer des débats constructifs entre les acteurs de cette vocation qui étaient suivis d'une longue gestation de réflexion collective sur les institutions et le métier de la recherche qui accouchèrent d'une réforme qui devait être nécessaire à la modernisation et au rayonnement

de la recherche industrielle française dans un contexte mondial compétitif. À ce propos, tout en restant globalement neutre sur cette réforme lointaine dans ma mémoire, je me dois cependant d'évoquer un aspect positivement important dans le nouveau statut des chercheurs et une décision maladroite du ministre de cette courte période de l'époque. En ce qui concerne le premier point, cette réforme avait aligné, depuis, le statut des chercheurs des institutions publiques, tels que, par exemple, ceux de l'INSERM, du CNRS et de l'INRA, sur celui des enseignants universitaires en passant du statut d'agents d'État à celui de la fonction publique. En outre, ce nouveau statut des chercheurs incluait une clause qui leur permettait théoriquement de se mouvoir avec souplesse dans des positions de mise à disposition ou de détachement dans des institutions nationales ou internationales, publiques ou privées. Quant à la surprenante décision ministérielle de l'époque, elle m'avait paru non seulement inadaptée à la recherche scientifique internationale, mais en plus elle m'avait semblé refléter un état d'esprit et une attitude que je considère à la limite du chauvinisme, un état d'âme politique du ministre Chevènement, qui s'était d'ailleurs clairement dévoilé au cours de sa carrière exécutive dans les différents postes ministériels qu'il avait occupés au sein du gouvernement de la gauche socialiste. Plus précisément, il s'agissait d'une surprenante circulaire ministérielle qui avait été adressée à tous les chercheurs français qui souhaitaient organiser des réunions scientifiques internationales en France ; cette circulaire exigeait expressément l'utilisation de la langue française dans les communications orales et écrites des conférenciers. Je prends ici une pause aussi longue que mon apnée, et je pose tout simplement cette longue question :

Comment pouvait-on imaginer qu'une telle naïveté d'esprit puisse émaner d'une telle personnalité politique aussi brillante et aussi talentueuse, quand tout le monde savait, depuis longtemps, que l'anglais était et reste, que l'on veuille ou non, la langue de communication internationale qui véhiculait les découvertes de toutes les recherches scientifiques de qualité dans le monde entier ? Comme beaucoup de mes collègues, je pensais évidemment que ça n'était pas en se recroquevillant sur soi-même en s'isolant frileusement dans un coin de son laboratoire, qu'on allait défendre la langue et, à travers elle, la culture française ! Au contraire, il fallait élever la qualité de nos recherches dans nos laboratoires pour mieux attirer les meilleurs étudiants, les excellents post-docteurs et les méritants visiteurs scientifiques étrangers en France ; et ce faisant, ils pouvaient automatiquement savourer, absorber et apprécier la bonne culture française dans la multitude de ses variables. Bref, j'ose enfin penser que la grande majorité des chercheurs de l'époque avait pleinement ignoré la circulaire en question, qui n'avait duré que le peu de temps qu'elle méritait, pour se préoccuper plutôt de la qualité de leurs recherches et se consacrer à la bonne communication de leurs découvertes.

Toujours un an à peine après mon recrutement à l'INSERM, et plus précisément le 6 mars 1981, Amina accoucha de notre deuxième bébé, cette fois-ci un garçon. J'avais osé le nommer Minwel qui signifie « Modèle » en arabe. C'était en me référant à ma modélisation mathématique que je m'étais inspiré de ce prénom original qui n'existait nulle part ailleurs. Sans prétendre qu'il était le modèle parfait, notre Minwel avait bien grandi, depuis, beau et relativement géant, pour notre taille, avec ses 179 cm, et

surtout profondément épanoui dans sa vie au milieu de ses proches et dans le respect de sa famille. Mais déjà, avec la croissance rapide et joyeuse de Dorsaf, dans la plénitude du début de ma réussite professionnelle, l'arrivée de Minwel nous avait sans aucun doute comblés de bonheur. Celui-ci était d'ailleurs aussi partagé occasionnellement avec mes parents qui, depuis leur retour définitif au village, avaient pris plaisir à retourner ensemble à Paris pour nous rendre leur courte visite annuelle habituelle. Cependant, à l'occasion des naissances des petits-enfants, de mon côté comme celui de mes frères, c'était plutôt ma mère qui faisait généralement le voyage, en restant le temps qu'il fallait pour aider ses belles-filles à prendre soin des tâches ménagères postnatales, et surtout à bercer ses petits bébés dans ses bras, comme elle aimait le faire sans jamais se lasser.

Dès le début de mon engagement dans la voie de la recherche biomédicale, mademoiselle Hatzfeld n'avait jamais manqué d'occasion pour me présenter à d'éminents chercheurs français et étrangers, chaque fois que je l'accompagnais pour participer avec mes travaux à des congrès scientifiques internationaux, en France ou en Europe. Ainsi et avant même que je sois recruté à l'INSERM, j'avais pu rencontrer, grâce à elle, des sommités de la physiopathologie respiratoire, comme Peter Macklem (décédé en 2011) et Joseph Milic-Emili de McGill University à Montréal, John West de University of California à San Diego, Johannes Piiper (décédé en 2012) de Max-Planck Institute à Gottingen et René Peslin (décédé en 2009) de l'U14 INSERM à Nancy, pour ne citer que ces cinq parmi d'autres, qui avaient sans aucun doute contribué à l'avancement de la recherche fondamentale et clinique

pulmonaire, et à l'amélioration de l'exploration fonctionnelle respiratoire dans les centres hospitalo-universitaires. Cependant, ça ne sera qu'un an et demi après mon recrutement à l'INSERM, et plus précisément le 15 septembre 1981, que j'eus l'immense plaisir de faire la connaissance de mon futur ami, James Ultman. Ce jour-là, le groupe « Échanges gazeux respiratoires », un des piliers actifs de la Société européenne de physiopathologie clinique respiratoire (SEPCR) avait organisé, à Bruxelles, une réunion thématique regroupant une cinquantaine de chercheurs internationaux ; parmi ces participants, une vingtaine, dont Ultman et moi, était invitée à présenter des communications orales sur des récents travaux de recherche. L'organisateur de la réunion, qui était probablement pro-futuriste, avait donné la primauté aux jeunes inconnus pour passer à la plateforme avant les vieux chercheurs rodés. Comme j'étais le benjamin du groupe, j'eus l'honneur d'endosser et surtout de subir le facteur stressant de la première communication de la séance qui s'intitulait "E*xtraction of Tissue Compartment from Multibreath* N_2 *Washout curves of Healthy Subjects*", un travail que j'avais effectué, en marge de ma thèse, mais en collaboration avec une équipe hollandaise dirigée par Visser, un grand chercheur et un ami de vieille connaissance de mademoiselle Hatzfeld. En fin de matinée, juste avant la pause du déjeuner, c'était au tour de James Ultman de conclure la séance matinale de la journée. Malgré ses sept ans d'avance sur mon âge, il semblait très jeune physiquement sur le podium, mais très à l'aise intellectuellement dans sa communication. En l'écoutant attentivement, j'étais surpris, mais en même temps très honoré de l'entendre citer mon travail sur l'intubation intratrachéale que j'avais déjà publié. Ce faisant, il voulait d'abord justifier son travail d'ingénieur

rigoureux sur le modèle physique qu'il présentait, et surtout mettre l'accent sur le rôle important que pourraient jouer les voies aériennes proximales dans la recherche future de la respiration, en particulier des polluants gazeux pulmonaires. En faisant l'écho sur la pollution atmosphérique, il confirmait ce jour-là que nous étions bien tous les deux sur la même longueur d'onde pour prendre date sur les perspectives de ce thème particulièrement important de la recherche. De mon côté, j'étais programmé pour présenter, six mois plus tard, un projet de recherche sur le « Devenir des polluants gazeux dans l'appareil respiratoire » au 4e Symposium sur la pollution de l'air qui devait se dérouler à Arles, le 15 mars 1982. À ce propos, je dois reconnaître que mon intérêt pour la pollution atmosphérique et son impact sur la ventilation pulmonaire m'était originellement inspiré par les études épidémiologiques que mademoiselle Brille et Francine Kauffmann menaient à l'époque et qui montraient que l'une des causes primordiales de la broncho-pulmonaire chronique obstructive (BPCO) était le tabagisme, un des facteurs de toxicité respiratoire comme celui de la pollution environnementale. Cela étant dit, en passant, après son éloquente présentation, je pus finalement m'asseoir auprès de James Ultman pour prendre mon repas du midi à la même table et surtout pour échanger ma toute première longue conversation anglaise avec un Américain. D'ores et déjà, il tint à ce que je l'appelle par son surnom (*Nick-Name*) Jim, une manière sympathique qui disait beaucoup sur sa naturelle modestie. J'appris, à cette occasion, qu'il était professeur et qu'il enseignait des cours d'ingénierie chimique dans le Department of Chemical Engineering à Pennsylvania State University (Penn State), mais qu'il menait en même temps une recherche quantitative, appliquée exclusivement

au domaine pulmonaire. N'étant donc pas de formation médicale, il n'était pas bien connu dans le cercle des chercheurs cliniciens européens. Par contre, il était déjà beaucoup plus connu aux États-Unis, comme beaucoup d'autres jeunes ingénieurs-chercheurs, grâce à la grande foire annuelle de "l'American Thoracic Society (ATS)", la concurrente de la SEPCR européenne. Après ce premier contact du midi, j'eus l'intuition immédiate qu'une convergence intellectuellement professionnelle s'établissait progressivement entre nous deux. Mais plus tard dans la soirée, lors de la réception qui clôturait notre réunion de la journée, lorsque Jim me présenta sa sympathique épouse, Deena, qui l'accompagnait dans leur premier voyage européen, j'eus la naturelle impression que notre première rencontre allait avoir une suite. Cette nuit-là, seul dans ma chambre d'hôtel, tout en passant en revue le bilan positif de cette journée à Bruxelles, j'eus d'abord une pensée frissonnante pour ma petite famille qui me manquait déjà, puis, dans mon profond sommeil, j'avais rêvé qu'une sorte de brise d'air, douce et laminaire, traversait mon imaginaire pour me transmettre un curieux message de mon loyal compagnon, mon bon hasard, celui qui ne me lâchait pas depuis mon départ de Ksiba, en me chuchotant qu'il allait peut-être me concocter, à moyen terme, un long et lointain voyage, bien plus loin que celui du transméditerranéen, qui pourrait être le grand périple transatlantique.

Restant à Paris pour l'instant, car en 1983, et seulement trois ans après mon recrutement à l'INSERM, la survie de l'U68 INSERM, à l'hôpital Saint-Antoine, était de nouveau sérieusement mise en question avec l'approche du départ à la retraite de mademoiselle Hatzfeld. Mais, pour nous et notre

proche entourage, ce questionnement était pour le moins curieusement paradoxal au moment même où le laboratoire de recherche avait retrouvé sa vitesse de croisière en se rajeunissant avec de nouveaux chercheurs. En effet, voilà qu'à peine deux ans après mon recrutement, mademoiselle Hatzfeld avait de nouveau réussi rapidement son pari en attirant deux autres jeunes chercheurs, Daniel Isabey et Marc Thiriet, pour être recrutés au Centre national de la Recherche Scientifique (CNRS) et affectés tous les deux à l'U68 INSERM. Ce faisant, elle avait donc pu renforcer, comme elle le prévoyait, le potentiel scientifique de notre équipe de recherche en physiopathologie respiratoire. On se demandait alors comment on pouvait mettre en question la survie de cette entité INSERM, au moment même où la dynamique de la recherche au laboratoire était en plein essor avec le rajeunissement de ses chercheurs. Oui, mais, selon les dires de quelques témoins de l'époque, certains hospitalo-universitaires ne voyaient pas le problème du même œil et ne se posaient pas la question dans ces mêmes termes logiques. Comme bien d'autres avant eux, il semblait que ceux-là s'intéressaient plutôt à puiser dans la traditionnelle générosité de l'INSERM, en guettant ce moment précis pour mettre la main sur la structure fonctionnelle de l'U68, sa dotation budgétaire et la disponibilité de ses chercheurs avec leurs efforts permanents. Ainsi, en se servant du beurre et de l'argent du beurre, comme disait le dicton, ils pouvaient bénéficier du label INSERM pour optimiser leurs carrières hospitalo-universitaires et par là même asseoir leur pouvoir de futurs mandarins. En ce qui me concernait, je pensais que le problème ne se posait même pas si le système français était assez flexible pour permettre à mademoiselle Hatzfeld de poursuivre tranquillement la direction de l'unité jusqu'au

moins l'émergence de quelqu'un parmi nous qui aurait été capable de prendre le *leadership* de la relève. D'ailleurs, mademoiselle Hatzfeld elle-même aurait souhaité, de bon cœur, poursuivre cette noble tâche qui lui incombait pour combler cette lacune. Malheureusement, le système était tellement rigide qu'elle ne pouvait que prendre le chemin de la retraite qui laissait le destin de notre laboratoire en suspens. Néanmoins, mademoiselle Hatzfeld et moi avions idéalement espéré que quelqu'un comme René Peslin, pour qui on avait énormément d'estime et qui avait fait partie du jury de ma thèse, accepterait de se déplacer de Nancy pour prendre en charge la direction du labo à Paris Saint-Antoine. D'une intégrité scientifique exemplaire, René Peslin était aussi considéré, par beaucoup, comme le meilleur chercheur INSERM dans le domaine de la mécanique broncho-pulmonaire, une voie qui était, par ailleurs, parfaitement compatible avec les nouvelles thématiques de recherche des jeunes chercheurs de notre labo. Ç'aurait été sûrement la solution idéale pour nous et peut-être une excellente opportunité professionnelle pour lui. Mais malgré les tentatives de sollicitation amicalement insistante de la part de Mademoiselle Hatzfeld et en dépit de ma dernière démarche personnellement pressante auprès de lui, lors de ma visite de son labo à Nancy, mon maître René Peslin m'avait gentiment confié, avec sa sincérité habituelle, qu'il était d'abord professionnellement épanoui au sein de son équipe à l'U14 INSERM, qui était dirigée à cette époque par le fameux Paul Sadoul, et qu'il était en plus socialement bien heureux au sein de sa famille à Nancy. En l'écoutant, je ne pouvais que comprendre respectueusement l'homme qui, avant de le quitter ce jour-là, m'avait, par ailleurs, donné quelques précieux conseils pour mon avenir professionnel, sans pour

autant tenter de me faire la moindre allusion de m'attirer dans son équipe, comme le faisaient bien d'autres laboratoires qui cherchaient à se renforcer désespérément avec des jeunes chercheurs statutaires de l'INSERM ou du CNRS. À ce propos, je dois d'abord avouer que ses conseils m'étaient bien utiles pour la suite de cette phase cruciale de transition dans ma vie en général et dans ma carrière en particulier ; je dois ensuite reconnaître que René Peslin était pour moi le modèle de l'intégrité scientifique ; je dois enfin me sentir très honoré de l'avoir eu, à deux reprises, à la fois comme principal rapporteur et membre du jury de mes deux thèses de doctorat 3e cycle en 1979 et ès sciences d'État en 1984. Son nom est imprimé, éternellement, sur mes copies personnelles qui sont exposées, côte à côte, sur l'une des étagères de ma bibliothèque personnelle, à Ksiba.

Malgré l'échec de cette première tentative auprès de notre candidat idéal, René Peslin, j'avais tout de même gardé l'espoir qu'un éventuel candidat, parmi d'autres éminents chercheurs statutaires INSERM, viendrait se joindre à nous pour prendre la relève du *leadership*, en dirigeant l'U68 à Saint-Antoine, et défier ainsi tous ceux qui, dans le cercle hospitalo-universitaire parisien, souhaiteraient son appropriation avec son beurre et l'argent de son beurre. Malheureusement, cet espoir s'évanouissait jour après jour, car le chercheur-sauveur qu'on attendait naïvement n'arrivait pas, ou n'osait peut-être pas venir. Par conséquent, certains parmi nous commençaient à comprendre que les prémices d'une mort annoncée se dévoilaient pour confirmer nos craintes de voir le tombeau de l'U68 se creuser à Saint-Antoine afin d'enterrer, sous nos yeux, notre laboratoire de physiopathologie respiratoire. En effet, un jour, on nous fit

comprendre que la direction générale de l'INSERM souhaiterait voir l'avenir de l'U68 s'intégrer convenablement au sein d'une équipe hospitalo-universitaire, à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil. Mais ce qui m'avait personnellement surpris le plus dans cette annonce brutale, c'était que mademoiselle Hatzfeld avait accepté cette opération de pseudo-transition qui ne visait que la récupération des chercheurs et des techniciens INSERM et non pas la survie de l'Unité 68 qu'elle avait bâtie depuis longtemps avec sa vieille camarade mademoiselle Brille, et qu'elle s'était battue elle-même pour sa survie, au moment le plus critique, en réussissant à dynamiser son potentiel de recherche avec le rajeunissement de ses chercheurs. C'était en réalité une promesse virtuelle pour l'U68, car celle-ci était bel et bien enterrée à Saint-Antoine avec son label, son thème et son âme, pour laisser sa place à une autre unité à Henry-Mondor, avec cependant les mêmes chercheurs et techniciens statutaires de l'INSERM. En fait, seulement une partie du personnel, et surtout un seul des trois jeunes chercheurs, Daniel Isabey, avait accepté de prendre le chemin de Créteil pour suivre cette destinée préétablie. En fin de compte, notre péché mortel, dans cette triste histoire, fut notre jeunesse qui était dépourvue de l'expérience qui lui permettrait d'affronter le combat politique pour sauver l'U68 dans son état actuel de fonctionnement et sur sa demeure originelle. Ainsi, à l'issue de son destin final à Saint-Antoine, nos propres destinées, pour la plupart d'entre nous, allaient prendre progressivement des chemins divergents.

Pour ma part, lorsque j'avais senti que le vent était au pessimisme, j'avais commencé à cogiter proactivement et rationnellement sur mon avenir professionnel, en dehors de

Paris, tout en pensant à la prochaine étape de mon premier périple familial qui devrait déterminer notre future destination résidentielle. J'étais alors tenté, de prime abord, par l'U14 INSERM, la plus grande unité de recherche de physiopathologie respiratoire, pour joindre l'équipe de René Peslin à Nancy ; cette option royale devait théoriquement faciliter le développement rapide de ma carrière à l'INSERM. Mais en réfléchissant profondément sur l'état actuel de ma situation, en tant que chercheur débutant, je m'étais retenu en pensant d'abord et avant tout à mon épanouissement intellectuel dans ce métier de la recherche scientifique que j'aimais tant, depuis la fin de mon DEA et le commencement de mon doctorat. Je reconnaissais en même temps qu'à ce stade de ma carrière, qui ne venait que de commencer, et sachant que je voulais poursuivre ma recherche dans le domaine pulmonaire, j'avais senti le besoin urgent de me baigner plutôt dans un environnement à la fois académique et hospitalier qui me permettrait d'approfondir mes connaissances en physiopathologie respiratoire et de m'exposer aux différentes techniques hospitalières d'explorations fonctionnelles des grandes maladies pulmonaires, telles que l'asthme, le BPCO ou l'emphysème ; je pourrais ainsi élargir ma culture biomédicale tout en saisissant les outils nécessaires à une meilleure vision d'une recherche en génie biologique et médical appliquée à la respiration. Alors, tout en me rappelant les conseils de René Peslin, je passai en revue les grands laboratoires hospitalo-universitaires qui étaient dirigés par des patrons qui seraient à la fois professionnellement intègres et socialement sympathiques pour répondre à mes attentes et pour m'accueillir dans leurs labos sans aucune arrière-pensée. Ce faisant, celui qui avait retenu mon attention était le Laboratoire de Physiologie dirigé par le professeur Pierre Varène à

l'université de Bordeaux-II. Ainsi, par coïncidence, la combinaison de ce choix rationnel de mon futur laboratoire de recherche et de sa situation géographique, dans une des plus belles villes de France, allait nous combler tous de bonheur familial.

Bordeaux m'attire et me captive

Je ne connaissais pas bien Pierre Varène, sauf par sa bonne réputation humaine et professionnelle ; mais c'était au cours du Congrès annuel de la Société de Physiologie de langue française, qui se déroulait à Poitiers entre le 20 et le 24 juin 1983, que j'avais pu saisir l'occasion pour discuter avec lui du problème de mon laboratoire et de son probable transfert à Créteil. Ce faisant, je lui avais dévoilé qu'après une longue et profonde réflexion, j'avais pris l'irrévocable décision de quitter le labo parisien, et à la fin de notre rencontre, je lui avais évoqué mon intention de demander à l'INSERM mon transfert dans son Laboratoire de Physiologie à Bordeaux. À cela, il m'assura tout de suite de son soutien moral ; il m'assura ensuite que les membres de son labo seraient tous heureux de m'accueillir parmi eux ; et il me promit enfin de faire tout son possible pour m'aider à bien démarrer mon installation dans les lieux en me procurant de l'espace qui me convenait, car celui-ci ne manquait pas à Bordeaux contrairement à Paris, et surtout en accédant librement à tous les équipements et aux services des personnels techniques et administratifs du labo. Mais comme monsieur Varène était un homme de nature sage et mesurée, il me suggéra fortement de visiter, avec mon épouse, les futurs lieux professionnel et résidentiel, avant de m'engager définitivement dans l'abstrait. Ce faisant, et avant de nous

séparer pour poursuivre nos travaux du congrès Poitevin, il enchaîna en nous proposant concrètement une invitation bordelaise pour l'automne.

C'était en effet le vendredi 9 septembre 1983 qu'Amina et moi avions programmé notre voyage à Bordeaux pour y passer deux journées afin de prendre une légère note de l'ambiance professionnelle du travail et de nous baigner un peu dans l'atmosphère de la ville, en déambulant au long des ruelles de ses meilleurs quartiers. Ainsi, après avoir confié la garde de Dorsaf et Minwel à mes petits frères, Fathi et Faïçal, nous nous levâmes bien avant l'aube de ce jour-là pour prendre le volant de ma petite Peugeot 104 en direction du Sud-Ouest, en espérant atteindre notre destination au milieu de la journée. Bien que ce fût mon premier long voyage en voiture personnelle, je voulais éviter l'ennui de l'autoroute pensant que le paysage serait plus appréciable en prenant la nationale 10. Malheureusement, ce matin-là, le temps était tellement brumeux que j'avais affronté sur mon chemin deux incidents de route qui auraient pu être de conséquences graves. Dans le premier de ces deux terrifiants épisodes, et alors que je traversais un brouillard enfumant à travers lequel je ne voyais pas clairement les panneaux de signalisation qui indiquaient le croisement d'une voie ferrée, j'avais failli conséquemment, par manque de prudence, tamponner les barres de passage à niveau qui se fermaient lentement à courte distance devant moi, indiquant l'approche imminente du train ; mais fort heureusement, ma vitesse modérée m'avait permis de bien freiner à temps, de stopper la voiture juste avant l'arrivée de la locomotive et d'éviter ainsi le danger. Peu de temps après ce premier incident, tout en traversant le département de la Vienne et plus précisément

Dangé-Saint-Romain, une commune à proximité nord de Châtellerault, entre Tours et Poitiers, je n'avais pas pu esquiver, cette fois-ci, un panneau de signalisation routière qui indiquait pourtant de faire attention au dérapage sur une route glissante ; peut-être par manque d'expérience, et pendant que j'entamais un long virage, j'avais en effet dérapé à droite de la route, légèrement verglacée, en heurtant brusquement ce panneau communal, sans conséquence grave malgré ma condamnation à 400 francs d'amende avec sursis suite au dépôt de plainte, auprès du tribunal, par le maire de Dangé-Saint-Romain qui me réclamait un dédommagement du panneau de son village. Suite à ces deux péripéties météorologiques rocambolesques, effrayantes et presque dramatiques, je décidai de m'arrêter au prochain restaurant sur notre chemin, pour d'abord souffler profondément mon angoisse et me vidanger les tripes du mal qui m'avait saisi ; aussi, il était temps que je fasse une bonne pause pour reprendre mes esprits ; et enfin, il fallait que nous prenions notre déjeuner avant notre visite du laboratoire qui devrait durer toute la seconde moitié de la journée. Après cette courte pause obligée, mais bien nécessaire au rétablissement normal de mon état d'esprit, le reste du voyage s'était plus agréablement déroulé et notre parcours s'était parfaitement bien achevé. Le temps s'était amélioré au fur et à mesure que nous approchions de Bordeaux ; les paysages ruraux étaient devenus visiblement beaucoup plus appréciables à l'œil qu'au début du voyage ; et notre entrée en ville nous imprima d'emblée une bonne impression.

Nous étions enfin donc arrivés sains et saufs à notre destination, au début de l'après-midi, où nous étions accueillis chaleureusement par monsieur Varène qui nous invita tout de

suite à joindre le groupe de son labo dans la petite salle de pause-café, pour nous offrir un verre et nous reposer un moment de notre long voyage pendant qu'il prenait pédagogiquement le temps qu'il fallait pour nous présenter presque tous les membres qui nous avaient fait sympathiquement l'honneur de répondre présents à notre arrivée, et de passer assez de temps avec nous pour nous accompagner dans notre visite afin de la rendre aussi agréable que possible. Après une bonne heure de repos, de détente et de présentations de tout le personnel présent, certains parmi ces derniers avaient gentiment continué à accompagner Amina dans cette réception sociale qui s'était d'ailleurs prolongée géographiquement jusqu'au centre de Bordeaux pour l'aider à retrouver notre hôtel. Quant à moi, j'avais poursuivi ma visite de travail au labo en compagnie de monsieur Varène et de quelques-uns de ses collaborateurs. Au cours de cette visite, j'appris que le professeur Varène dirigeait en fait un grand département de physiologie au sein de la faculté de médecine qui dépendait de l'université de Bordeaux-2, un établissement biologique et médical. D'abord, et comme tous les hospitalo-universitaires fondamentaux (non-cliniciens), en l'occurrence en physiologie pulmonaire, il avait la responsabilité hospitalière du service d'exploration fonctionnelle respiratoire (EFR) dans les deux hôpitaux, Xavier-Arnozan et Pellegrin ; ces deux laboratoires d'EFR assuraient aux malades l'examen, l'exploration et le diagnostic de leurs pathologies fonctionnelles pulmonaires telles que l'asthme, l'hyperréactivité bronchique, l'emphysème ou la bronchite chronique obstructive. En outre, il était en charge de l'organisation de l'enseignement universitaire sur la physiologie humaine pulmonaire, cardiaque et rénale ; cet enseignement assurait aux étudiants du cursus médical des cours magistraux, des travaux dirigés théoriques et

des exercices pratiques de laboratoire. Enfin, monsieur Varène était aussi le directeur de recherche du Laboratoire de Physiologie qui assurait aux étudiants-chercheurs, en 3e cycle universitaire, un encadrement doctoral sur des thèmes scientifiques originaux tels que la bioénergétique respiratoire, la déperdition hydrique pulmonaire ou l'adaptation respiratoire à des environnements extrêmes, pour ne citer que ces trois grands axes de recherche parmi d'autres. Mais parmi ces domaines d'expertises uniques de recherche appliquée aux poumons, c'était surtout cette dernière grande thématique qui avait retenu le plus mon attention et éveillé ma curiosité tant par son intense originalité que par son intérêt physiologique exceptionnel. Il s'agissait en effet des projets de recherches expérimentales en immersion marine profonde dans des conditions hyperbares, en vol parabolique avec l'étroite collaboration du centre d'essais aéronautiques en vol de Brétigny-sur-Orge, et en haute altitude dans des conditions hypoxiques en collaboration avec l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD) qui était présent en Bolivie, à La Paz, depuis 1968 sous la précédente appellation ORSTOM. C'était donc sur le chapitre de ces projets de recherche, qui occupait une part importante de l'étendue et de l'ampleur de cette grande plateforme physiologique, que ma visite professionnelle prit fin. Mais j'avais compris tout de suite que pour bien gérer ces différents services, et surtout assurer l'efficacité de ces charges hospitalières et universitaires, cela impliquait des bons et loyaux collaborateurs. En réalité, malgré l'apparence de l'énormité de ce pouvoir hospitalo-universitaire classique, j'avais découvert par la suite, lorsque je faisais partie du groupe, que monsieur Varène était un homme qui faisait confiance à ses collaborateurs en déléguant à chacun sa propre responsabilité sans trop d'interférence. Comme il était

l'exemple même de l'intégrité professionnelle, de la droiture humaine et de la justesse d'esprit décisionnel, il avait réussi à faire régner autour de lui une sorte de cohésion et d'entente exemplaires. La constance de cette paisible harmonie dans le groupe était indéniablement consolidée par le respect du Boss, comme on aimait l'appeler, et la reconnaissance de ses compétences scientifiques rigoureuses en plus de sa formation médicale. Autant dire que ma longue visite professionnelle m'avait laissé une impression positive qui n'avait fait que renforcer mon intime volonté de quitter mon labo parisien et de poursuivre le chemin de mon transfert à Bordeaux.

Après notre long voyage et ses péripéties effrayantes sur la route, et après ma visite professionnelle et son programme exhaustif au laboratoire, Amina et moi étions, à la fin de la journée, au comble de la fatigue. Nous avions donc pris la sage décision de dîner assez tôt pour bien nous reposer avant d'entamer, le lendemain, notre visite touristique de la ville. Ce soir-là, avec une entrecôte bordelaise de mon côté pour calmer ma faim pressante et un confit de canard du côté d'Amina pour satisfaire sa curiosité régionale, on pouvait prétendre que nos palais furent flattés par les prémices d'une longue et succulente liste culinaire du sud-ouest. Et suite à ce bon dîner rassasiant, qui avait achevé notre état d'épuisement de la journée, notre profond sommeil était, cette nuit-là, physiologiquement reposant et thérapeutiquement réparateur de notre fatigue corporelle et spirituelle de la veille. Le lendemain matin, à peine terminé notre petit-déjeuner, avec deux cafés crème accompagnés de quelques canelés typiquement bordelais bien vanillés et légèrement caramélisés, nous voilà donc en pleine forme pour commencer notre découverte de la ville. Mais avant de

partager mes impressions touristiques et mes sensations émotionnelles de notre promenade, je voudrais commencer plutôt par ma propre conclusion subjective de la journée pour déclarer, d'emblée, et sans prendre le moindre risque, que Bordeaux est l'une des plus belles villes françaises ; j'ose même me hasarder encore plus en avouant, maintenant, qu'elle s'est embellie davantage ces dernières années, pour atteindre l'apogée d'une beauté tellement harmoniquement homogène qu'elle peut prétendre au titre de Miss Ville-France ; d'ailleurs, si elle ne mérite pas ce premier titre de joliesse, pourquoi l'aurait-on inscrite, depuis 2007, sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco ?

Déjà, même en ce jour de notre visite, ses majestueux monuments historiques, harmonieusement bâtis au milieu de leurs propres espaces environnants, avaient tellement captivé mon regard que je fus tombé irrésistiblement amoureux de cette ville qui exprimait sa fierté pour son patrimoine urbanistique exemplaire. Et comment pourrais-je résister à ce charme séduisant, lorsqu'en déambulant aveuglément dans le cœur du vieux Bordeaux, notre première rencontre visuelle était ébahie par l'œuvre architecturale du Grand-Théâtre ? Avec sa façade et ses douze impressionnantes colonnes grecques, ce monument emblématique domine la prestigieuse place de la Comédie qui, entourée du fameux « Grand Hôtel Intercontinental », de luxueuses boutiques et de jolies brasseries, est au cœur du triangle d'or, le point de repère et le lieu de convergence des visiteurs. Mais c'était en poursuivant notre flânerie au sud du cœur historique de Bordeaux, que notre deuxième rencontre avait retenu ma démarche nonchalante pour m'attarder, avec un regard attachant, devant le plus bel édifice religieux de la

ville, la cathédrale Saint-André et son imposant clocher indépendant, la tour Pey-Berland, qui offre aux touristes les plus courageux, qui escaladeraient ses 230 marches pour atteindre le sommet de ses 50 mètres de hauteur, un belvédère exceptionnel de contemplation, d'admiration et d'appréciation de Bordeaux. En outre, l'allure royale de ces deux monuments historiques domine majestueusement le palais Rohan, qui abrite l'hôtel de ville, et la magnifique place Pey-Berland, qui est le lieu de démarcation entre le vieux Bordeaux et la ville moderne ; elle est aussi l'hypercentre de convergence et d'accès de plusieurs rues. Il était cependant impossible de découvrir, en un seul jour, plus de 350 édifices classés ou inscrits aux Monuments historiques, mais la flamboyante basilique Saint-Michel n'avait pas échappé à notre flânerie et à mon admiration car, comme la cathédrale Saint-André, elle est dotée d'un impressionnant clocher indépendant du sanctuaire, la Flèche, qui, avec ses 114 mètres de hauteur, offre aussi un panorama unique de Bordeaux. C'était d'ailleurs autour de cette basilique que le village Saint-Michel s'était bâti, avec ses boutiques de commerce et ses activités de brocante ; loin de l'image bourgeoise qui colle à l'épiderme de Bordeaux, ce quartier vivant à caractère cosmopolite, qui est en pleine mutation, est le dernier bastion populaire du centre-ville. Tout aussi effervescent, mais d'un autre style, l'autre espace mouvementé qui n'avait pas non plus échappé à notre balade, c'était l'épatante place de la Victoire, qui se trouve à plus d'un kilomètre à l'opposé de la place de la Comédie et à l'autre bout de la rue Sainte-Catherine, la principale rue piétonnière et commerciale de la ville, mais aussi la plus longue de l'Europe ; située au sein d'un quartier avivé et apprécié par les étudiants, et entourée par de nombreux bars et de petites boutiques de créations,

cette remarquable place de la Victoire se distingue par son grand portail de la porte d'Aquitaine auquel on y a ajouté de façon grandiose, très récemment, un magnifique obélisque et deux tortues géantes, symbolisant le vignoble bordelais et rendant hommage à son excellent vin et à la réputation de ses prestigieux crus.

Sentant la fatigue dans nos jambes et la faim dans nos estomacs, nous avions sagement mis fin à notre flânerie matinale au centre d'observation de ce vaste espace mouvementé de la belle place de Victoire. Mais pour prendre un déjeuner de repos bien mérité, nous avions rebroussé notre chemin en arpentant rapidement la rue Sainte-Catherine afin de gagner la merveilleuse petite place du Parlement, un autre lieu historique au cœur même du vieux Bordeaux, dominée par la grâce centrale de sa belle fontaine, et entourée par des immeubles richement décorés et de nombreux restaurants pleinement fréquentés. En faisant le tour de ces restaurants qui affichaient les menus devant leurs jolies terrasses, nous avions opté rapidement pour celui qui proposait essentiellement du poisson et des fruits de mer. On était volontairement bien tentés de goûter au moins à l'un des deux mets traditionnels de la cuisine aquitaine, la lamproie ou l'alose à la bordelaise, mais les plats de ces deux poissons migratoires de la Garonne n'étaient pas inscrits au menu du restaurant, car ce n'était pas la saison de leur pêche. Après consultation de la carte, nous avions finalement choisi de partager, tous les deux, un plateau consistant d'une bonne variété de fruits de mer incluant des huîtres fines du cap Ferret, des langoustines, des grosses gambas sauvages, des crevettes roses et grises et des palourdes, accompagné d'un bon verre de vin blanc bordelais, pour mon plaisir personnel,

sans oublier la nécessaire carafe d'eau pour l'hydratation d'Amina qui ne buvait pas de boissons alcoolisées.

Après ce délicieux repas assez typique du bassin de la région, nous étions enfin prêts à continuer notre première découverte de Bordeaux, qui devait se terminer le soir de notre deuxième journée de visite, pour reprendre tranquillement, le dimanche matin, notre chemin de retour à Paris. Mais pour accomplir cet objectif, et venir à bout de notre unique journée touristique, j'avais recours, ce samedi après-midi, à ma petite Peugeot qui nous avait permis de compléter, dans le peu de temps qui nous restait, notre prise de connaissance globale de la ville et d'apprécier son style architectural unique en son genre. Ce faisant, notre balade en voiture nous avait étonnamment révélé que Bordeaux possède d'autres merveilles uniques au monde qui s'ajoutent pour enrichir son patrimoine urbain exceptionnel ; ce sont surtout ses quais avec leurs remarquables monuments historiques, son fleuve avec ses magnifiques ponts, et ses échoppes avec leurs belles façades en pierre, qui avaient le plus attiré mon regard, captivé mon émerveillement et amplifié mon plaisir. Ainsi, en longeant ces quais sur la rive gauche de la Garonne, et en démarrant notre parcours motorisé au niveau du pont de pierre, je pouvais admirer, d'un côté, ce doyen des ponts qui unifiait élégamment les deux rives de la Garonne, et de l'autre côté, la belle silhouette de la porte de Cailhau, l'une des murailles de la ville, qui offre aux visiteurs un excellent observatoire pour une somptueuse vue panoramique sur les alentours du quartier. Mais à quelques mètres de là, je ne pus m'empêcher de ralentir mon allure et même de m'arrêter un moment pour m'extasier devant la splendeur de la place de la Bourse avec sa superbe

façade et sa jolie fontaine des Trois Grâces ; je comprenais alors pourquoi elle était adorée par les visiteurs et adulée par les Bordelais ; je comprends encore mieux maintenant la grande affluence de ses admirateurs, lorsqu'on voit apparaître, désormais, en face de ce bâtiment emblématique monumental avec sa merveilleuse place, une métamorphose alternée d'effets magiques d'eau et de brouillard à travers le spectacle qu'offre la récente œuvre du Miroir d'Eau. Encore un peu plus loin, en roulant toujours sur les quais, et après avoir passé devant la plus grande place d'Europe, l'esplanade des Quinconces, nous arrivâmes enfin au niveau du fameux quartier des Chartrons ; ce berceau historique des négociants bordelais, jadis haut lieu d'une aristocratie anglo-saxonne courtière du vin, avait connu une longue traversée du désert avant d'être réhabilité pour devenir de nos jours un repère branché où cohabitent des antiquaires, des galeries d'art et des restaurants cosmopolites. C'était d'ailleurs dans un restaurant de la rue Latour, en plein cœur de ce quartier historique des Chartrons, que nous avions fini plus tard notre soirée avec du foie gras et du magret de canard accompagné, à moi seul, d'une demi-bouteille d'un bon cru rouge du Médoc. C'était aussi au niveau du quartier des Chartrons que notre balade motorisée sur les quais prit fin, car il faudrait attendre les années dix du XXIe siècle pour apprécier, un peu plus au nord, le nouvel aménagement des quais des Marques, au bord de la Garonne, et les constructions modernes de l'élégant pont levant, le majestueux pont Chaban-Delmas, et de sa voisine, la somptueuse Cité du Vin, un espace culturel et civilisationnel du vin du monde entier. En attendant l'arrivée du XXIe siècle, je poursuivis mon circuit motorisé en virant à gauche sur le cours du Médoc pour rejoindre, à l'ouest, les boulevards au bord desquels on pouvait mieux

apprécier la belle pierre de Bordeaux qui enjolive, avec son aspect jaunâtre, les magnifiques façades des maisons bourgeoises et des échoppes. Cette pierre bordelaise est cependant tellement vulnérable à la pollution atmosphérique urbaine, où l'humidité est élevée, que sa jolie couleur crème peut tourner facilement au gris foncé salissant. À ce propos, disons tout de suite que c'était malheureusement cet aspect salissant des façades mal entretenues qui avait marqué le souvenir de notre séjour à Bordeaux ; et puisque nous y sommes, il faudrait ajouter à cela l'autre aspect négatif de ville dormante qui avait aussi dominé la mauvaise réputation bordelaise pendant cette même période, et peut-être même pendant les presque cinquante ans de règne municipal de Jacques Chaban-Delmas. Il faudrait donc attendre la fin du XXe et le début de ce XXIe siècle pour voir, grâce à Alain Juppé, Bordeaux se réveiller, se rajeunir et se métamorphoser avec des façades merveilleusement décapées, avec des quais admirablement aménagés et avec un tramway alimenté par le sol, circulant presque silencieusement et harmonieusement au sein même de son centre historique et à travers ses beaux monuments patrimoniaux.

Bordeaux nous avait finalement comblés d'engouement, d'emballement et d'enthousiasme, car nous nous étions sentis irrésistiblement captivés et hypnotisés par le charme séduisant de cette ville. Considérée comme un préambule au prochain périple familial, presque certain, cette visite, bien que de courte durée, était indubitablement utile, mais aussi rassurante pour l'avenir quotidien de ma petite famille. J'étais aussi personnellement rassuré par ma visite professionnelle. C'est ainsi que dès le lendemain de mon retour à Paris, j'appelai le Professeur Varène pour lui confirmer ma décision

d'entamer, auprès de l'INSERM, ma démarche de mutation à Bordeaux à compter du 1er janvier 1984 ; je lui demandai alors de m'envoyer une lettre d'accueil dans son laboratoire que je devais joindre à ma demande motivée pour mon transfert. Il faut reconnaître que nous étions, à cette époque bien précise, en pleine application des récentes réformes profondes des instituts de recherches, y compris celles qui concernaient les statuts des chercheurs titulaires ; les mobilités de ces derniers y faisaient partie et étaient d'ailleurs bien encouragées, surtout dans le sens Paris-Province. Comme je l'avais espéré, la réponse de l'INSERM, à ma demande de mutation, fut donc, sans surprise, positive et rapide, avec en plus une agréable surprise de promotion du grade d'attaché à celui de chargé de recherche, dans l'ancien statut ; mais dans le nouveau statut, c'était plutôt une promotion du grade de chargé de recherche de 2e classe à celui de 1re classe. Lorsque je reçus le document officiel attestant ma mutation, j'avais amplement le temps d'organiser le grand déménagement familial. Je prenais donc le temps nécessaire, en allant organiser concrètement, sur place, la logistique du périple familial. C'est pour cela que, bien avant le jour J, j'avais dû proactivement séjourner tout seul à Bordeaux, pendant quelques semaines, le temps de préparer mon installation professionnelle et de concrétiser celle de la famille en cherchant un logement adéquat. Ce faisant, j'avais pu me loger provisoirement dans un des appartements que l'hôpital mettait à la disposition des visiteurs de courte et de moyenne durée, moyennant un loyer très modéré. Mais déjà dès la première semaine, loin de mon épouse et de mes deux petits bambins, la séparation me paraissait tellement longue et dure à supporter que je dus accélérer mes recherches du logement locatif familial en

réduisant mes ambitions géographiques préférentielles quant au choix du quartier résidentiel. C'est ainsi qu'au bout de deux semaines de recherche, je me contentai de louer un appartement dans la résidence du Lac, un grand quartier relativement nouveau, assez grouillant et un peu loin du centre-ville ; mais il était près d'un grand centre commercial et l'école maternelle était presque au pied de l'immeuble de la résidence. Néanmoins, bien que spacieux et confortable, avec ses trois chambres, son grand salon et sa grande cuisine indépendante, ce n'était tout de même pas ce que je souhaitais ; mais après tout, ce n'était que transitoire en attendant de prendre le temps de mieux connaître la ville pour la bonne occasion d'une bien meilleure location ou pourquoi pas d'un achat immobilier. Bref, me voilà enfin soulagé puisque tout était prêt pour l'accueil de la nouvelle famille bordelaise, et ça tombait bien, puisque mes parents étaient à Paris pour nous aider à déménager et à nous installer dans notre nouvel appartement. Je dois aussi reconnaître que le grand mérite revenait plutôt à mon jeune frère Ameur qui avait conduit allégrement le grand camion de déménagement, de Paris jusqu'à notre destination bordelaise. Il avait en effet une longue expérience de conduite routière, car il avait l'habitude et je dirais même le courage de parcourir, à plusieurs reprises, en véhicule et en compagnie de mon père, le long chemin qui sépare Paris de Ksiba. C'était donc grâce à Ameur que notre voyage routier s'était déroulé sans encombre, et c'était aussi grâce à mes parents que notre installation résidentielle s'était effectuée progressivement et sans précipitation.

Alors qu'Ameur était reparti, le lendemain, à Corbeil-Essonnes pour retrouver son épouse et ses deux gamins, et

puis reprendre son travail à la SNECMA, mes parents prolongeaient leur séjour bordelais pour nous accompagner dans l'achèvement progressif de notre aménagement intérieur. D'ailleurs, ils se plaisaient à partager leur temps entre leurs petits-enfants pour les amuser, la cuisine pour préparer les repas et l'ensemble de l'appartement pour en finir avec la corvée du rangement. C'était donc avec une certaine tranquillité d'esprit que j'avais pris le chemin de mon nouveau lieu de travail avec comme premiers objectifs l'équipement de mon laboratoire, qui devait prendre un peu de temps, et l'aménagement de mon bureau qui devait se réaliser rapidement. Je dois dire que celui-ci était confortablement accommodant pour réfléchir paisiblement et me concentrer sérieusement sur des nouveaux projets. Mais parallèlement à ces réflexions de nouvelles natures sur ma recherche future, je devais accomplir, en même temps, deux tâches de première importance ; l'une concernait la publication des articles émanant de mes récents travaux de recherche parisiens ; et l'autre nécessitait la rédaction de ma thèse ès sciences d'État. En outre, je devais enrichir mes connaissances physiologiques, physiopathologiques et cliniques *via* la grande plateforme hospitalo-universitaire qui s'offrait sur place. J'avais en effet à ma disposition un grand choix de conférences hebdomadaires qui étaient offertes par des chercheurs, de renommée nationale, spécialistes dans le domaine de l'adaptation physiologique aux environnements extrêmes. J'avais aussi la possibilité, et je dirais même le privilège, d'accéder librement aux services cliniques de réanimation médicale et d'exploration fonctionnelle respiratoire qui me permettaient de mieux comprendre la pratique de la technologie biomédicale aussi bien dans la performance de la ventilation artificielle assistée que dans le

diagnostic des maladies respiratoires chroniques telles que l'asthme, l'hyperréactivité bronchique ou l'emphysème pulmonaire.

Le temps passait tellement rapidement que nous étions déjà proches de l'été qui nous rappelait que les grandes vacances allaient bientôt sonner pour qu'Amina soit prête à partir avec Dorsaf et Minwel voir la grande famille à Ksiba. C'était en effet devenu une habitude que, pendant les deux mois de juillet et août, nos enfants se retrouvassent avec leurs cousins en Tunisie, au bled, chez les grands-parents, pour se relaxer librement dans le village parmi tant d'autres enfants de leur âge, mais aussi profiter de temps en temps de la belle plage ensoleillée de Sousse. Quant à moi, je les rejoignais aussi habituellement pour quelques semaines au début, au milieu ou à la fin de leur grand séjour vacancier. Mais pour cette année précise, mes propres vacances étaient bien courtes, car en plus des congrès et des réunions scientifiques de fin d'année universitaire où je devais participer activement avec la présentation de mes travaux de recherche sous forme de posters ou de communications orales, je devais aussi finir la rédaction de ma deuxième grande thèse que je souhaitais soutenir après la rentrée universitaire.

Socioprofessionnellement, ma première année universitaire bordelaise se déroulait, comme je l'attendais, bien agréablement dans un environnement où dominait l'esprit de camaraderie, avec un groupe de collègues plutôt sympathiques, et un Boss aimable et aimé par tous, car il était presque toujours disponible quand on avait besoin de lui et bien disposé à aider son personnel dans la mesure du possible. C'était d'ailleurs dans cet esprit de bonne humeur que monsieur Varène aimait la traditionnelle pause-café du

midi, une routine quotidienne du laboratoire, un moment convivial qui nous rassemblait presque tous, ou tous ceux qui pouvaient être présents, autour d'un café post-déjeuner, pour échanger les nouvelles politiques, culturelles ou sportives, avant de reprendre nos diverses tâches professionnelles de l'après-midi. À cette tradition quotidienne, qui était volontaire, s'ajoutait aussi une autre tradition professionnelle hebdomadaire qui était plutôt presque obligatoire ; c'était la réunion scientifique du Laboratoire de Physiologie. Je ne me souviens plus si c'était tous les lundis ou mercredis, après la pause-café, que le Boss nous réunissait pour nous passer les nouvelles administratives, nous informer sur les événements scientifiques à venir et nous proposer éventuellement l'organisation, à Bordeaux, d'un congrès annuel d'une des sociétés physiologiques nationales ou internationales. Mais cette réunion hebdomadaire du labo servait aussi et surtout à faire le tour de table pour que nous puissions échanger les progrès de nos projets de recherche et discuter les difficultés rencontrées. En ce qui me concernait, cette première année universitaire était bien chargée, car je partageais mon temps entre les conférences scientifiques, les diverses activités de recherche médicale hospitalière et les stages d'apprentissage clinique, mais aussi et surtout la publication de mes derniers travaux parisiens qui étaient en bonne progression pour les inclure et les référencer, avec d'autres anciens articles, dans le corps de ma thèse. C'était d'ailleurs la voie préférée que de soutenir une thèse de Doctorat ès Sciences d'État avec un grand résumé des principales publications scientifiques faisant l'objet d'une série cohérente d'études expérimentales et théoriques sur le même thème de recherche. Ce choix préférentiel de constituer et de présenter une thèse sous la forme d'un ensemble d'articles s'expliquait par la rigueur de

la démarche scientifique, puisqu'avant leurs publications, les articles doivent être strictement examinés par des comités de lecture anonymes qui peuvent émettre des critiques, demander des modifications et suggérer des améliorations, mais aussi exiger quelquefois quasiment leurs rejets.

La soutenance de ma thèse avait finalement eu lieu le 26 octobre 1984, à Paris, dans une salle de l'université Pierre-et-Marie-Curie Paris-6, en présence de mon jury qui était présidé par le Professeur Gary-Bobo et composé du professeur Pierre Varène de l'Université de Bordeaux-2, et de mes deux rapporteurs, le Chercheur René Peslin de l'INSERM Nancy et le Professeur Jean-François Boisvieux de la Faculté de Médecine Paris-6. Malgré son heure tardive, ma soutenance avait attiré aussi la présence publique de presque tous mes anciens collègues et amis parisiens, et de mes proches familiaux, sauf Amina et les enfants qui n'avaient pas pu faire le voyage depuis Bordeaux, probablement pour ne pas manquer l'école. La séance de cette soutenance avait commencé en fin d'après-midi par ma présentation orale qui avait duré une heure, suivie d'une demi-heure de discussion et d'un quart d'heure d'attente pour la délibération du jury qui m'accorda à la fin le titre de Docteur ès Sciences d'État, avec la mention « Très Honorable », sous les applaudissements du public. Il était déjà presque 8 heures du soir lorsque j'invitai les membres du jury, avant leur départ, à partager avec tout le monde un verre de champagne ou de jus d'orange que mes frères avaient discrètement apportés dans une salle voisine à celle de ma soutenance. Comme à l'accoutumée, toujours égal à lui-même et avec son habituelle bonne humeur, mon Maître, mon Professeur et Directeur de mes deux thèses, Claude Michel Gary-Bobo (1930-1989)

avait pris, à ce moment-là, l'initiative de porter le premier un toast en ma direction pour me féliciter et me complimenter sur le bon travail de ma thèse tout en me souhaitant les meilleures motivations pour que je continue à aimer le métier de la recherche scientifique, comme je lui avais probablement souvent avoué. À la fin de cette brève célébration en présence de tous les membres du jury, j'invitai par la suite les deux provinciaux parmi eux, messieurs Peslin et Varène, de se joindre à mes quelques amis intimes, entre autres Hachemi, Marilyn et Marie-Rose, et les membres parisiens de ma famille, pour un dîner dans le simple, mais bon restaurant-pizzéria qui se trouvait sur l'avenue du Général-Leclerc, entre Alésia et la porte d'Orléans, dans le 14e arrondissement de Paris, où travaillait notre copain Hedi, originaire de Ksiba. Hedi, qui cuisinait dans ce restaurant et qui était apprécié par son patron italien, nous avait en effet réservé une grande table en plein milieu de la salle du restaurant, et avait carte blanche pour nous satisfaire à sa bonne guise. C'était pour cela que tous ceux qui préféraient une bonne pizza savaient qu'il fallait demander à Hedi, comme on le faisait habituellement, de leur préparer celle qui n'existait pas sur la liste du menu, la M-Ksibienne (M comme meilleure), qui était la plus complète, la plus variée et la plus étoffée, mais aussi la plus piquante pour ceux qui pouvaient supporter la chaleur brûlante des fortes épices. Mais au bout du compte, chacun des invités était content du contenu de sa propre assiette et surtout du service de Hedi et de l'hospitalité de son patron. En effet, fidèle à son habitude, Hedi nous avait particulièrement bien gâtés, ce soir-là, avec les meilleurs moyens à bord pour fêter ce mémorable événement dans une sympathique bonhomie. Merci, Hedi El-Abed, mon copain de toujours, pour ta gentillesse et ta bonté naturelle, bien que je ne te voie plus au

café habituel du bled, depuis quelque temps, car tu nous as quittés trop vite et trop tôt, mais j'espère que le récit de cette belle soirée s'imprimera un jour, pour toujours, avant qu'il disparaisse de notre mémoire.

Cinq ans après l'obtention de mon Doctorat de 3e cycle, je pouvais donc recevoir le diplôme universitaire le plus élevé en France, celui du Doctorat ès sciences d'État ; et en me conférant ce titre, on m'attribuait, par là même, l'habilitation à diriger des recherches doctorales. Il faudrait dire, à cette occasion, que ces deux anciens diplômes universitaires, doctorats de 3e cycle et d'État, avaient cessé d'exister, probablement vers la fin des années quatre-vingt, pour être remplacés par un seul doctorat universitaire qui se voulait l'équivalent du PhD anglo-saxon. Était-ce une simplification qui permettrait de s'aligner sur les autres pays européens et américains du nord ? C'est effectivement une bonne étape internationale pragmatique pour ceux qui souhaitent poursuivre une carrière sans frontière. Cependant, il faut reconnaître en même temps que le système éducatif français, aussi bien secondaire que supérieur, qui s'était toujours distingué par son unique complexité de concevoir le *curriculum* pour l'attribution des diplômes, reste encore ésotérique et très, mais alors très lent, à reformer ; le premier exemple en la matière est le baccalauréat, le diplôme de fin d'études secondaires, qui n'existe probablement nulle part ailleurs, sauf peut-être en France et les pays africains francophones ; l'autre exemple est celui de la nouvelle licence qui est attribuée au bout de trois années d'études universitaires et qui permet d'accéder éventuellement au master 1 puis au master 2, totalisant seulement cinq ans d'études, alors que la grande majorité des autres pays

développés exigent un diplôme de quatre années universitaires, l'équivalent de l'ancienne Maîtrise française, avant de postuler à un seul *Master of Science*, comportant deux autres années d'études universitaires supérieures, totalisant ainsi six ans d'études, pour pouvoir enfin candidater aux études doctorales.

De retour à Bordeaux, après ma soutenance, je me sentais d'abord heureux au milieu de ma petite famille, mais aussi bien motivé professionnellement pour entamer cette deuxième année universitaire bordelaise avec des nouvelles perspectives de recherche fondamentale, au sein de mon propre laboratoire, et d'applications cliniques en milieu hospitalier avec la collaboration d'équipes hospitalo-universitaires. C'était donc dans le cadre de ces opportunités localement collaboratives que j'avais développé, avec des collègues en réanimation hospitalière, des projets communs sur la performance de la ventilation artificielle à haute fréquence (VHF), une nouvelle technique, qui était proposée comme une alternative à la ventilation d'assistance conventionnelle (VAC) en réanimation médicale. Mais pour ce faire, ma recherche, qui jusqu'alors ne concernait que le transport gazeux intrapulmonaire, où la relation convection-diffusion prédominait, devait aussi inclure une nouvelle orientation biomécanique pulmonaire où la relation pression-débit devait jouer le rôle dominant dans les études entamées à Bordeaux. En effet, dans les services de réanimations médicales, l'assistance ventilatoire des patients était maintenue à l'aide d'une pompe mécanique générant un volume courant d'à peu près un demi-litre d'air et oscillant avec une fréquence respiratoire, proche de la normale, d'un cycle toutes les deux secondes. Cependant, lorsque l'état de santé de ces patients nécessitait une assistance ventilatoire prolongée,

cette VAC classique pouvait engendrer, à la longue, un barotraumatisme. Pour remédier à ce genre d'intolérance mécanique, des chercheurs états-uniens et canadiens proposaient, au début des années quatre-vingt, la VHF interne, comme une alternative d'un nouveau mode de ventilation artificielle de très hautes fréquences, au-dessus de 3 Hz, et de petits volumes courants, inférieurs à 100 ml. Mais malgré des résultats probants sur des chiens, cette VHF interne était très peu testée chez l'homme. C'était donc dans le cadre de cette nouvelle vague de pensée et de recherche appliquée que j'avais placé une de mes perspectives de collaboration, avec Yves Castaing, au sein de son service de réanimations médicales à l'hôpital Pellegrin de Bordeaux, pour tester les performances de la VHF plutôt externe qui consistait à appliquer des oscillations extra-thoraciques, non invasives, alors que la VHF interne nécessitait une intubation intratrachéale ; en même temps et parallèlement à ces tests cliniques *in vivo*, des simulations théoriques et des expériences *in vitro* étaient nécessairement menées au laboratoire, aussi en collaboration avec mes collègues Christian Kays et Marie-Luce Choukroun, pour mieux comprendre les mécanismes de cette VHF. En outre, et c'était dans le cadre d'un autre genre de collaboration médicale, avec Hervé Guénard, dans les locaux de l'EFR hospitalière, qu'une autre étude physiopathologique était confiée à un jeune médecin tunisien, Zouhair Tabka (décédé récemment le 19/08/2020), qui, après avoir terminé son résidanat hospitalier (l'équivalent de l'internat français), en Tunisie, était en visite de deux ans à Bordeaux pour préparer sa maîtrise de biologie humaine, qui le qualifierait à postuler une fonction hospitalo-universitaire à la faculté de médecine et à l'hôpital Farhat-Hached de Sousse. Il s'agissait d'étudier, en l'occurrence, l'impact particulier de l'environnement climatique sur la

déperdition hydrique respiratoire et ses conséquences d'hyperréactivité bronchique dans le déclenchement de l'asthme post-exercice chez l'enfant.

Familialement, notre deuxième année bordelaise semblait prendre une joyeuse allure de croisière qui ressemblait à une sorte de navigation de plaisance qui nous emportait dans l'espace et dans le temps pour explorer, découvrir et admirer le charme de Bordeaux, la splendeur de son vignoble et l'étendue harmonique de ses plages. Ainsi, c'était en profitant de la douceur de son climat que nous nous employions presque tous les week-ends à conjuguer le plaisir de l'œil et la sensation du cœur, pour courtiser tout ce que la région pouvait nous offrir de beau, de gracieux et de vénusté. Pour les enfants, c'était surtout le bassin d'Arcachon avec sa fameuse dune du Pilat, la plus haute d'Europe, qu'ils aimaient qu'on les y amène, lorsqu'il faisait agréablement beau et chaud, pour s'amuser à la descendre en roulant sur le sable et à la monter jusqu'à l'épuisement. Quant à moi qui suis amoureux, mais simple amateur sans prétention, du bon cru rouge, je ne peux pas résister à l'envie d'évoquer l'inoubliable souvenir de mes balades sur les routes du vin pour contempler les admirables paysages de ces vignes qui s'exposaient devant mes yeux et qui m'invitaient à tenter leurs cépages mythiques en se présentant à tour de rôle par leurs propres appellations ; je parle principalement du médoc avec ses beaux châteaux, du saint-émilion avec son village médiéval, et des graves qui sont le berceau du vignoble bordelais. Mais, la plupart de nos promenades du week-end, en famille, se limitaient au Parc Bordelais et surtout au Jardin Public où les enfants pouvaient choisir entre se balader au bord du petit ruisseau artificiel pour observer la nage des

petits poissons, regarder le spectacle du petit théâtre de marionnettes en plein air ou tout simplement s'amuser librement sur les divers équipements des aires de jeux. C'était en effet lors d'un de nos parcours habituels, en direction du Jardin Public, que mes yeux avaient croisé, par hasard, un panneau publicitaire indiquant la vente d'appartements dans un immeuble récent qui se trouvait sur l'avenue Émile-Counord, pas loin du centre-ville, mais seulement à quelques centaines de mètres du Jardin Public et en équidistance du fameux quartier historique des Chartrons ; cette résidence s'appelait d'ailleurs « Les Nouveaux Chartrons » ; elle était en plus idéalement située à quelques pas des deux écoles maternelle et élémentaire Montgolfier. C'était donc l'occasion à ne pas rater, puisque j'avais réussi rapidement à prendre un rendez-vous pour visiter les trois appartements encore disponibles, après m'être très vite renseigné sur les prix qui semblaient pouvoir rentrer dans nos possibilités financières de crédit et d'apport personnel qui n'était que de 5 % au minimum et qui pouvait être en plus financé, pour les fonctionnaires, par le Crédit Foncier de France. Lors de cette visite, nous avions choisi d'acheter, sans plus tarder, un appartement au premier étage, un T4 de trois chambres, comprenant aussi un salon et une cuisine indépendante permettant d'accéder à un grand balcon où nous pouvions manger dehors à l'occasion, une salle de bains et des toilettes, ainsi qu'un local de débarras et de rangement, car il n'y avait pas de caves. Dépourvu du moindre bruit, cet appartement était bien au calme, puisque toutes les fenêtres ainsi que le balcon donnaient sur le beau jardin verdoyant de la résidence, qui était parsemé de gazon, et où cohabitaient des arbres variés, des plantes fleurissantes et des jolies roses. En outre, n'ayant pas de sous-sol, tous les garages étaient

sympathiquement localisés sur deux étages d'un immeuble attaché à la résidence et muni d'une grande terrasse qui servait de parking pour les visiteurs et pour tous ceux qui, parmi les copropriétaires, possédaient plus d'une voiture.

Finalement, c'était bien au printemps de 1985 que nous avions eu l'immense bonheur d'emménager dans notre bel appartement qui semblait plaire à toute la famille, et surtout à Amina qui ne cachait pas sa satisfaction de résider dans le bon voisinage calme et reposé du nouveau quartier où tout était convenablement localisé. Elle prenait le temps de vivre décontractée à l'intérieur de sa propriété toute neuve et joyeusement enchantée de rencontrer des voisins à l'extérieur, dans le beau jardin de sa nouvelle résidence. Elle prenait aussi le temps de profiter quotidiennement des plaisirs simples, tels que faire ses courses dans la rue commerciale du cours Portal, à proximité de l'ancien marché des Chartrons, déambuler dans les magasins du centre-ville ou chercher les enfants à leurs écoles en passant par le Jardin Public, quand il faisait beau, pour se relaxer en mangeant tranquillement leurs goûters avant de rentrer à la maison. D'ailleurs, peu de temps après notre emménagement, la primeur de ce plaisir était partagée par la visite de nos meilleurs amis, Marilyn, Hachemi et leurs deux filles, Amel et Sofia, qui étaient venus passer une semaine de vacances avec nous, dans la belle région bordelaise, avant qu'ils quittassent la France, pour tenter leur chance résidentielle en Tunisie, au moment où Hachemi allait commencer à exercer sa spécialité d'ophtalmologie. Quant à nous, ce bonheur de vivre agréablement dans notre nouvel environnement était souvent partagé non seulement par Zouhair que nous avions pris l'habitude d'inviter presque tous les dimanches à

déjeuner, mais aussi par beaucoup de mes collègues du travail, comme le Boss et son épouse, Hervé et Christiane, Marie-Luce et Serge, ainsi que Christian et Caroline, à qui Amina ne manquait pas de préparer, à l'occasion, la bonne cuisine tunisienne, en particulier une combinaison de brik à l'œuf et *slata-méchouia*, suivie d'un couscous du bled. Il faudrait, cependant, reconnaître que nous étions aussi mutuellement et fréquemment invités par ces mêmes camarades du travail pour délecter, en familles, des savoureuses recettes françaises qui étaient concoctées à la perfection pour le plaisir de notre gourmande curiosité. Mais ces retrouvailles amicales, en familles, qui étaient la source de la bonne ambiance sociale, ne se limitaient d'ailleurs pas à Bordeaux ; elles s'organisaient quelques fois dans les Pyrénées, à l'initiative du Boss, qui prenait la bonne habitude d'inviter tous les membres du labo, avec les gamins, à bivouaquer sur son terrain et autour de son chalet. Pendant ces occasions des week-ends chauds de l'été, il n'hésitait pas à nous commander, chez le berger du voisinage, le mouton qui convenait parfaitement au grand méchoui autour duquel le groupe se faisait un immense plaisir de participer à sa cuisson à la broche manuelle et au feu de bois. Inutile d'avouer et de reconnaître que ces moments amicaux de détente et de relâchement en pleine nature montagnarde étaient des plus mémorables de cette époque bordelaise.

En automne de cette deuxième année bordelaise, pendant que je prenais un immense plaisir professionnel à travailler de façon sereine et productive dans un environnement agréable, et quelques mois après l'aubaine acquisition de notre bel appartement, notre bonheur familial fut comblé par la naissance de notre petit garçon bordelais, qui venait

s'ajouter à Dorsaf et Minwel pour former ensemble le trio enfantin familial. C'était en effet le 12 septembre 1985 que Yater est né ; cette appellation originale, que je lui avais choisie, lui attribue la qualité de celui qui s'accroche à son but, qui ne se décourage pas et qui tient sa promesse ; bref c'est un déterminé, en arabe. Pour l'appeler ainsi, je m'étais inspiré de la lecture du roman *Al-Yater* (Le Yater) du grand écrivain syrien, Hanna Mina (1924-2015). Le jour de sa naissance, contrairement à sa sœur et à son frère, Yater était tellement pressé de quitter le ventre de sa mère que je n'avais pas pu arriver à temps pour partager le plaisir et la douleur d'Amina de l'accueillir ensemble dans la salle de délivrance. Il était tout mignon, dès sa naissance, et demeurerait le dernier chouchou de ses parents, mais qui avait bien grandi depuis, sensible aux bonnes causes sociales, solidaire de ses bons copains, et toujours prêt à soutenir ceux qui, parmi eux, étaient socialement diminués. Comme ses deux aînés, et surtout comme son nom l'indique, en s'accrochant à ses études, en adhérant à ses principes et en se cramponnant à son but, Yater avait bien réussi sa vie socioprofessionnelle.

En observant la croissance de Yater, on s'amusait à comparer ses performances motrices et linguistiques à celles de ses aînés, comme on le faisait pour Minwel par rapport à Dorsaf. Il s'agissait de comparer l'âge de pouvoir commencer à s'asseoir, de se mettre debout et de marcher, mais aussi de parler. Cependant, tout en constatant que tous les trois étaient comparables, dans leurs locomotions mécaniques et vocales, j'avais constaté, pour la première fois, que nos trois enfants avaient commencé à parler au moment où ils avaient commencé à marcher, une intéressante coïncidence qui semble s'appliquer à presque tous les enfants. Je m'étais alors

posé la question suivante : pourquoi les enfants commencent-ils à parler si tardivement alors qu'ils sont capables de générer des sons en criant, en riant et en pleurant, dès leur naissance ? Cette constatation m'avait alors intrigué et m'avait incité à approfondir mon instruction sur la question du langage, car l'appareil vocal fait partie des voies aériennes proximales du système respiratoire qui était aussi mon sujet de recherche dans tous ses états fonctionnels et dysfonctionnels. Curieusement, j'avais découvert que, comme chez les chimpanzés, l'appareil vocal du nouveau-né humain, bien que complètement constitué, ne permet pas de produire le moindre mot, à cause de sa position anatomique initiale, très haut dans le cou. Mais pour mieux comprendre cet état de fait anatomo-fonctionnel chez le nourrisson, décrivons d'abord le fonctionnement de l'organe principal de l'appareil phonatoire chez l'homme adulte, dont la position est située beaucoup plus bas dans le cou que celle du nourrisson. En effet, le larynx humain représente un ensemble de muscles et de pièces cartilagineuses se situant au carrefour des voies respiratoires et digestives, entre le pharynx et la trachée, et en avant de l'œsophage. C'est donc l'organe principal du système aérodigestif. Doté d'un clapet cartilagineux ou valve (l'épiglotte) et abritant les cordes vocales, le larynx joue un rôle extrêmement important dans les trois principales fonctions : la déglutition, la respiration et la phonation. Pendant la déglutition, l'épiglotte bascule en arrière pour fermer le larynx en interdisant aux aliments l'accès aux voies respiratoires, leur permettant ainsi de se précipiter plutôt dans les voies digestives *via* l'œsophage après leur passage à travers la cavité buccale. Durant la respiration, l'épiglotte revient à sa place de repos, le larynx se trouve alors en position ouverte assurant ainsi le passage de l'air vers les poumons *via* la trachée. Lors de

la phonation, lorsque le larynx se trouve en position fermée, l'air pulmonaire expiratoire fait vibrer les cordes vocales et un son est alors émis ; il sera amplifié puis modulé au niveau du pharynx et des cavités bucco-nasales. Cette dernière fonction vocale ne peut se réaliser que lorsque le larynx se trouve en position anatomique basse, au milieu du cou. Donc, pour parler, les quatre éléments composant l'appareil vocal humain doivent fonctionner ensemble en bonne coordination. D'abord, c'est grâce aux poumons que l'air expiré permet de générer un son ; et c'est en inspirant par le nez et en expirant par la bouche, plus rapidement et plus courtement que lors de la ventilation normale, qu'on arrive à parler. Mais pour ce faire, ce sont les cordes vocales qui doivent vibrer sous l'effet de l'air expiré provenant des poumons ; et c'est en augmentant le volume courant et la pression d'air expiré, qu'on arrive à entraîner la vibration acoustique de ces cordes vocales. Ensuite, c'est autour du pharynx de faire résonner la boîte en amplifiant et en atténuant les fréquences acoustiques pour que les sons générés par les poumons et vibrés par les cordes vocales soient transformés en mots. Enfin, c'est grâce à la coordination de l'ensemble des organes qui forment la bouche (le voile du palais, la langue, les dents et les mâchoires) que la modulation acoustique se fait et que le produit final de la parole articulée est accompli par un mouvement spécifique à chacun de ces éléments. Ainsi, bien que la position basse du larynx chez l'être humain adulte lui procure la possibilité de parler, elle entraîne cependant le croisement des voies respiratoires et digestives dont l'ouverture et la fermeture doivent être parfaitement régulées par la cavité laryngée. Mais en pratique, ce croisement est loin d'être sans inconvénient majeur pour les nourrissons, car la moindre particule solide ou fluide de nourriture peut facilement entrer dans les poumons

ou les obstruer complètement en lui causant l'étouffement, voire la mort. C'est pour cette raison que la position haute du larynx, chez les nourrissons, leur permet de respirer et d'avaler le lait maternel simultanément sans le moindre souci, les trajets de ces deux fluides (gazeux respiratoire et liquide digestif) ne se croisant alors pas. En effet, l'épiglotte, en prolongeant le larynx, se trouve en position proche du voile du palais pour former une barrière derrière laquelle l'air provenant du nez s'écoule directement dans le larynx, alors que les aliments passent par deux conduits situés de part et d'autre, en se dirigeant vers l'œsophage sans risque de fausse route. Chez le chimpanzé, le larynx ne connaît que la position haute puisqu'il continue à l'occuper même à l'âge adulte. L'enfant humain semble conserver cette position haute du larynx dans le cou jusqu'à peu près l'âge de 6 mois. Ensuite et à partir de cet âge, le larynx commence à descendre progressivement pour s'achever au moment où l'enfant commence à parler et à marcher ; il devrait atteindre sa position finale vers l'âge de 4 ans. Bien entendu, la fonction phonatoire est d'abord tributaire de la croissance et du mouvement structurel du larynx, puisque sa position optimale dans le cou offre un plus grand volume à la caisse de résonance et à l'espace qui lui assure sa libre mobilité pour une meilleure articulation des mots. Cependant, je présume que l'évolution de la fonction phonatoire, chez l'enfant, devrait aussi s'accompagner par des éléments physiologiques et cognitifs, tels que la maturation neurologique et le suivi du développement des fonctions auditive et phonatoire.

En abordant sereinement ma troisième année bordelaise, mes projets de recherche semblaient progresser avec une bonne vitesse de croisière et un bon rythme de productions

scientifiques. C'était donc au cours de ce bon cru de l'année 1986 qu'un jour j'eus la grande surprise de voir apparaître, dans mon laboratoire, le professeur Louis Traissac, chef du fameux service d'oto-rhino-laryngologie (ORL) de Bordeaux, que je ne connaissais pas auparavant, mais la renommée mondiale de son département était déjà bien connue depuis le *leadership* de son prédécesseur, le professeur Georges Portmann. La coïncidence voulut que ce jour-là je conduise des expériences *in vitro* sur un modèle physique de l'arbre laryngo-trachéo-bronchique, pour démontrer l'impact spécifique du larynx sur la dynamique des oscillations forcées de la VHF, ventilation artificielle à haute fréquence ; sous son aspect mécanique, l'étude en cours semblait par ailleurs confirmer ma recherche parisienne qui avait mis en évidence le rôle déterminant de ces voies respiratoires supérieures dans l'interaction de la relation convection-diffusion dans le transport gazeux intrapulmonaire. Curieusement, il semblait que c'était à la fois en lisant mes anciennes publications en la matière et en ayant des échos sur mes études en cours que le sympathique Louis Traissac était venu me voir. En effet, je l'avais trouvé au premier abord très sympathique lorsqu'il s'était présenté avec son jeune interne, Christophe Henry, pour me consulter sur un problème scientifiquement particulier concernant une boîte vocale artificielle qu'il avait conçue dans son service hospitalier chirurgical de Bordeaux. Il s'agissait plus précisément d'une prothèse phonatoire qu'il implantait sur ses patients pour retrouver la parole après avoir subi une laryngectomie totale du larynx. Il m'avait confié sa grande difficulté de publier sa création dans les revues scientifiques internationales, comme le faisaient, par ailleurs, ses collègues hollandais, allemands ou américains. Il m'avait en plus avoué qu'il était d'autant plus frustré qu'il pensait que la

performance vocale de sa prothèse était bien meilleure que celles des autres implants internationaux ; il était même fier de me raconter que quelques-uns de ses patients avaient formé une sorte de chorale pour chanter avec leurs prothèses. Cependant, il reconnaissait en même temps que, contrairement aux autres implants internationaux, il lui manquait des données sur les performances mécaniques concernant la résistance aérienne aux écoulements gazeux à travers son implant bordelais. C'était donc pour ce type de tests aérodynamiques qu'il était venu spécifiquement me consulter. Je l'avais alors spontanément rassuré sur le fait que ce problème d'application paramédicale m'intéressait, car il tombait bien dans mon domaine de compétences scientifiques pour le résoudre sans plus attendre ; et d'ailleurs, cela coïncidait parfaitement avec mes installations expérimentales qui étaient en cours d'utilisation pour des tests semblables. Mais avant de conclure sur la fin de cette nouvelle aventure bordelaise de collaboration scientifique intéressante, il est instructif de bien comprendre les conditions extrêmes qui entraînent à remplacer le larynx humain pathologique par un implant phonatoire. En effet, lorsqu'un patient est atteint d'un cancer du larynx, le traitement radical consiste en son ablation, y compris ses annexes. Cette opération chirurgicale nécessite donc l'ouverture d'une trachéotomie permanente pour maintenir le passage de l'air vers les poumons ; elle nécessite aussi les sutures pharyngées pour assurer l'étanchéité de la voie digestive. L'ablation du larynx a pour conséquence directe la suppression du carrefour et ainsi la séparation définitive des deux voies digestive et respiratoire. Après l'ablation du larynx, puisque la trachée n'est plus raccordée ni à la bouche ni au nez, mais au bas de la gorge *via* la trachéotomie, le chirurgien est alors amené à suturer les rebords de la trachée à la peau pour

constituer un trachéostome ; c'est un orifice permanent au niveau du cou par lequel le patient pourra désormais respirer l'air. Comme ce trachéostome est directement ouvert et exposé à l'environnement extérieur, il est donc nécessaire de le protéger par un voile pour éviter les irritations et les infections intratrachéales. Suite à cette laryngectomie totale, la voie de la déglutition bucco-pharyngée et œsophagienne est directe. Le patient peut avaler et se nourrir convenablement sans difficulté. Par contre, il ne peut évidemment plus parler en voie laryngée utilisant l'air respiratoire. Pour retrouver un semblant de parole, le principe de la simple fistule trachéo-œsophagienne demeurait la technique la plus employée pour la réhabilitation et la restitution de la voix. Le concept consistait à mettre en place chirurgicalement une fistule permettant la communication entre le trachéostome et le sphincter supérieur de l'œsophage. Moyennant la fermeture momentanée de la trachéotomie, cette mise en relation entre la trachée et l'œsophage permettait de projeter l'air expiré des poumons à travers la fistule, de mettre en vibration le sphincter supérieur de l'œsophage et d'engendrer un son qui serait modulé par les cavités pharyngo-bucco-nasales afin de produire la voix parlée. Cette technique de réhabilitation était simple, le rétablissement vocal après l'opération relativement rapide (quelques semaines seulement) et la rééducation facile. Cependant, ces fistules phonatoires développaient, avec le temps, deux problèmes de fiabilité : elles pouvaient se rétrécir jusqu'à la fermeture complète, ce qui empêchait la phonation ; elles pouvaient aussi s'élargir, ce qui entraînait des fausses routes les rendant intolérables. Pour remédier à ces problèmes, le système d'implant phonatoire ou prothèse vocale a pris progressivement le relais des fistules. La qualité de la récupération vocale post-laryngectomie est donc devenue

possible grâce aux développements et aux améliorations des implants phonatoires. Basé sur le même principe que celui de la fistule, ce dispositif artificiel consiste en un implant polymérique (plastique) que le chirurgien installe de manière à ce que le patient puisse s'en servir dans la communication trachéo-œsophagienne pour parler. La mise en place de ce genre de prothèse peut se faire aussi bien pendant qu'après l'opération chirurgicale de laryngectomie totale. De quoi s'agit-il ? L'implant phonatoire est composé tout simplement de quatre parties polymériques : un tube central qui sert à la communication entre la trachée (en avant) et la partie supérieure de l'œsophage (en arrière) et dont la longueur peut s'adapter à chaque patient ; une collerette mobile qui doit empêcher l'expulsion de l'implant vers l'œsophage lors des pressions expiratoires importantes de l'air au moment de la phonation ; une valve unidirectionnelle qui doit s'ouvrir lors du passage de l'air expiratoire pour parler et se fermer automatiquement pour inhiber les fausses routes à la déglutition ; du côté œsophagien, une autre collerette qui est fixe et qui fait partie du tube central doit empêcher la chute de l'implant dans la trachée. Pour parler, le patient doit tout simplement fermer le trachéostome avec un doigt. Cela étant dit, l'implant phonatoire bordelais possédait quelques originalités et présentait des avantages importants par rapport aux autres dispositifs mondiaux. D'abord, son originalité résidait aussi bien dans son matériau de fabrication que dans sa conception. En effet, alors que toutes les prothèses vocales existantes étaient fabriquées en silicone, celui qui est décrit plus haut est conçu en polyuréthane. Ce plastique biomédical est un polymère implantable offrant une variété de dureté et de flexibilité nécessaire à la fabrication de ce genre de prothèses pour qu'elles ne soient pas déformées par la température et

l'humidité. Contrairement à l'élastomère de silicone, le polyuréthane permet d'éviter la formation des agrégats de mycélium (champignon) et empêche la prise au *candida albicans* (levure qui peut être présente dans les voies aériennes), ce qui réduit les fuites de déglutition en allongeant la durée de vie de l'implant et en diminuant donc significativement la contrainte de son changement. L'autre originalité de l'implant phonatoire de l'équipe bordelaise résidait dans le fait que c'était la seule prothèse, dans le monde, qui était composée de deux parties coulissant l'une dans l'autre permettant d'ajuster la longueur de l'implant à l'anatomie du patient ; ceci permettait de réduire son coût de production puisqu'une seule prothèse suffisait quelle que soit l'anatomie du patient. Enfin, nous avions démontré, dans notre étude comparative, que l'avantage le plus significatif de cette prothèse est qu'elle présentait une plus faible résistance à l'écoulement de l'air que celles des autres prothèses mondiales. Cette faible résistance, nous l'avions démontrée aussi bien *in vitro*, sur des essais contrôlés au laboratoire, qu'*in vivo*, sur des patients porteurs d'implants phonatoires. Cette propriété physique avantageuse de l'implant bordelais permettait aux patients de parler plus aisément sans pousser excessivement à l'expiration. À la fin de cette dernière étude satisfaisante, le professeur Louis Traissac m'avait pressé de confronter nos résultats à ceux de ses concurrents en finançant deux de mes voyages professionnels pour participer à deux congrès scientifiques qui s'étaient déroulés l'un en Hollande et l'autre aux États-Unis, où j'avais pu présenter les performances aérodynamiques de l'implant bordelais. Plus tard, il ne pouvait pas cacher son intense satisfaction le jour où je lui avais appris que nos deux articles avaient été acceptés pour publication,

dans les deux revues scientifiques, “Artificials Organs” et “Medical & Biological Engineering & Computing”.

En faisant le bilan de mes trois années de recherche à Bordeaux, et en le comparant avec celui de la même période parisienne, je constatais, avec satisfaction, que le nombre de mes publications scientifiques avait plus que doublé. Cependant, je réalisais en même temps que mes motivations s’atténuaient au fur et à mesure que mes programmes de recherche en cours prenaient une allure de routine monotone et quelques fois même décourageante. En particulier, le thème de la ventilation artificielle à haute fréquence n’était plus porteur d’espoir, car l’application interne ou externe de cette technique d’oscillation forcée, en milieu hospitalier, montrait ses limites avec des résultats peu probants. Le doute commençait alors à s’installer pour envahir mon esprit et me rendre de plus en plus sceptique pour mon avenir professionnel bordelais, avec des programmes aussi statiques et aussi monotones qui me faisaient perdre mon enthousiasme originel. Ainsi, je sentais un début de relâchement dans mes pensées et un certain épuisement dans mes inspirations locales, à Bordeaux. Je plongeai donc dans une profonde réflexion à la recherche d’un véritable renouvellement d’idées qui me permettraient de relever ce grand défi, de rebondir et de retrouver mon enthousiasme habituel. Mais pour aspirer concrètement à cette grande ambition, je pensais qu’il fallait changer complètement d’environnement intellectuel ; il fallait oser s’aventurer très loin, ailleurs, aux États-Unis d’Amérique. Je pensai donc à mon ami James (Jim) Ultman, en Pennsylvanie, et lui écrivis une longue lettre dans laquelle je lui rappelais d’abord notre première rencontre amicale à Bruxelles. Puis, tout en exposant franchement mon état

d'esprit du moment, qui était en pause et à la recherche d'une nouvelle direction, je lui expliquais que j'envisageais de prendre une année sabbatique en m'expatriant aux États-Unis, tout en souhaitant la passer dans son laboratoire. Curieusement, sa réponse était non seulement positive, chaleureuse et très rapide, mais elle mentionnait aussi le même état d'esprit que le mien tout en précisant positivement qu'il était, par coïncidence, en train de réfléchir sur un nouveau projet de recherche qui lui semblait convenir adéquatement à notre savoir-faire, et qui pourrait surtout ouvrir de nouvelles perspectives communes de collaboration durable. Je devinais alors qu'il faisait probablement allusion à notre conversation bruxelloise, vieille de cinq ans, pendant laquelle nous avions vaguement évoqué la possibilité d'utiliser, dans le futur, notre méthode originale de la réponse impulsionnelle, ou *Bolus-Response*, pour tracer, doser et suivre le devenir des polluants gazeux inhalés afin de quantifier leurs distributions régionales intrapulmonaires et mieux évaluer leurs effets locaux respiratoires. Du coup, je me ressaisissais de mes rêves, je rebondissais de mon sommeil et je ressassais dans mon esprit le même refrain qui liait ces trois antagonistes : « Pollution-Inhalation-Santé ». Ce faisant, le refrain m'indiquait que ces antagonistes faisaient bien partie des mots-clés qui devraient gouverner le nouveau thème porteur, du moment, du jour et peut-être de toujours, et qui devraient m'impliquer dans des projets de recherche scientifiquement plus intéressants, personnellement plus motivants et humainement plus utiles de ce que je faisais jusque-là. C'est alors que quelques jours plus tard, au début du mois de mars 1987, je décidai d'appeler Jim qui me rassura tout de suite en me confirmant que mes spéculations, relatives aux effets délétères de l'environnement sur la respiration, étaient bien justes. Mais tout en exhibant

mon effervescence pour la convergence de nos points de vue sur le sujet, je lui demandai comment nous allions nous y prendre avec la technique de notre *bolus-response* qui ne pourrait s'appliquer à des polluants gazeux qu'en présence d'analyseurs rapides qui n'existaient pas sur le marché. C'était là où l'esprit prévoyant d'un ingénieur pragmatique surgissait pour me dire que le projet de recherche devrait inclure, au départ, une première étape qui consisterait à concevoir et à fabriquer notre propre analyseur d'ozone, car ce vulnérable polluant était le plus en vogue du moment, aux États-Unis. Il ajouta ensuite qu'à cause de cette urgence de vulnérabilité, les opportunités des contrats étaient bien disponibles pour financer une recherche unique en son genre par son originalité et par son utilité publique. Il me conseilla enfin de prévoir un plus long séjour américain si je voulais m'engager plus sérieusement et plus durablement dans cette nouvelle voie de recherche qui pourrait avoir, plus tard, un nouveau retentissement à Bordeaux et une éventuelle continuation de notre collaboration internationale.

Ce soir-là, suite à ma longue conversation téléphonique avec Jim, je n'avais pas pu trouver le sommeil tranquille, Amina non plus, car je lui avais évoqué la possibilité d'un long voyage, d'un séjour lointain, bien loin de nos gentils amis, de notre jolie ville adoptive et de notre bel appartement. Mais cette nuit-là, je pensais plutôt positivement à cette unique opportunité professionnelle que je devais saisir sérieusement et sans futilité, car elle ne pouvait être que bénéfique pour toute la famille, et surtout pour l'épanouissement international de nos enfants. Je poursuivis alors mes consultations auprès du Boss, monsieur Varène, pour l'informer sur mes intentions d'expatriation

américaine, tout en lui expliquant mes vives aspirations à de nouveaux projets de recherche qui me permettraient de bien m'ancrer à Bordeaux en montant mon propre laboratoire et en consolidant mon indépendance autour de ma propre équipe de recherche. Curieusement, tout en acquiesçant à mes arguments légitimes qu'il trouvait bien fondés pour mon avenir professionnel à Bordeaux, il m'évoqua de son côté le fait qu'il considérerait une retraite anticipée dans les trois années à venir, ce qui coïnciderait bien avec mon retour des États-Unis. Il m'encouragea cependant à m'atteler à chercher des supports financiers supplémentaires qui compléteraient mon salaire INSERM pour pouvoir venir à bout de mes coûteuses dépenses d'expatriation familiale. J'avais alors suivi ses conseils en envoyant des demandes de financements à des organismes privés et gouvernementaux, tels que la Philip Foundation à New York, l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN), et la Direction des Recherches, Études et Techniques (DRET) au sein de l'ancienne délégation ministérielle pour l'armement. Quelques jours plus tard, dès la réception de la lettre d'invitation de Jim, j'envoyais ma demande officielle au directeur général de l'INSERM lui sollicitant une mise à disposition auprès de The Pennsylvania State University (Penn State) pour une durée de trois ans. Comme pour le cas de Bordeaux, la réponse de l'administration fut positive et rapide, car ma demande entrait dans la cadre du nouveau statut des chercheurs qui encourageait avec une grande flexibilité aussi bien la mobilité nationale qu'internationale. Quelques semaines plus tard, pendant que je digérais avec satisfaction la bonne nouvelle de mon expatriation du côté INSERM, je fus encore plus heureux de recevoir une bourse difficile à obtenir, mais substantiellement généreuse de la DRET, suivie d'une petite

donation supplémentaire de la part de la Philip Foundation. Mais bien que tout fût presque prêt pour notre périple familial international lointain, j'avais tenu à ce qu'Amina et les enfants profitent de leurs deux mois de vacances traditionnelles estivales au Bled, avant leur grande aventure états-unienne, en Pennsylvanie. Quant à moi, j'avais d'énormes tâches professionnelles que je devais compléter avant notre départ, tels que mes congrès scientifiques de l'été, des articles à soumettre pour publications et surtout l'organisation de notre voyage, en attendant le retour vacancier de la famille. En particulier, je devais faire un voyage rapide de reconnaissance au State College, le lieu de notre expatriation, où je devais louer et meubler un appartement familial. Il faut reconnaître que la fin de l'année universitaire était une période bien propice pour l'achat facile des meubles d'occasion, car les étudiants avaient tendance à généreusement les liquider en se débarrassant de ces encombrements à la fin de leurs études. Ces opérations de ventes et d'achats de meubles d'occasion étaient connues sous le nom de *Moving Sale* (vente de déménagement) où tout devait disparaître le même jour.

Les années américaines : State College – Penn State – Boston

Un village familial et un beau campus universitaire

Le 5 septembre 1987, nous avions embarqué, tous les cinq, dans l'avion d'Air Inter à Mérignac, l'aéroport de Bordeaux, en direction de Roissy-Charles-de-Gaulle où un autre avion d'Air France nous attendait pour nous envoler directement à Philadelphie. Après ce long vol international, qui avait duré plus de sept heures, nous avions patienté près de trois heures supplémentaires à Philadelphie avant d'embarquer finalement dans notre petit avion de quinze sièges en direction de State College, notre destination finale. Cet avion était tellement petit et surtout bas qu'on était contraint de s'y déplacer la tête baissée pour ne pas heurter le plafond. D'ailleurs, je plaignais plutôt la pauvre hôtesse de l'air qui était obligée de se déplacer inconfortablement de la sorte pour nous distribuer des boissons et des cacahuètes pendant ce vol de très courte durée. Mais les enfants étaient bien ravis de prendre ce genre de petit avion qui les amusait beaucoup, non seulement à cause de sa petite taille, mais aussi parce qu'il survolait à basse altitude, et avec une certaine turbulence, une partie de la belle et verdoyante Pennsylvanie, avant de nous déposer au bout trente minutes de vol sur le sol de State College. Pour moi, le moment le plus sensationnel, que je garde toujours en mémoire de ce vol, était celui de la descente rapide pendant l'atterrissage du petit avion où j'avais

l'impression d'être absorbé par cette immense couleur verdoyante du nombril de la profonde et vaste vallée pennsylvanienne qui m'accueillait en douceur en me berçant dans son espace environnant pour enfin me déposer allégrement sur le sol de ce petit aéroport, qui se trouve réellement au centre de gravité de la Pennsylvanie, et qui représente le village de State College et son grand campus universitaire, Penn State. Mais malgré sa petite superficie, cet aéroport universitaire était tout de même bien desservi par au moins quatre vols quotidiens en provenance de grands aéroports internationaux, tels que ceux de JFK de New York, de Washington Dulles, de Philadelphie à l'est et de Pittsburgh à l'ouest. Il faisait encore clair, mais il était assez tard lorsque nous débarquâmes de notre petit avion, qui était bien le dernier à atterrir, en fin d'après-midi, sur la petite piste de l'aéroport ; mais Jim était déjà là, avec sa grande voiture, pour nous accueillir et nous transporter avec nos énormes bagages très encombrants, jusqu'à notre appartement que j'avais préalablement loué et meublé au mois de juin. Sachant que nous arrivions tard et bien fatigués d'un très long voyage, avec ses six heures de décalage horaire, en ce jour du samedi 5 septembre, Deena avait fait preuve d'une grande prévoyance en nous ayant concocté sympathiquement un bon dîner qui nous attendait chez nous pour le plaisir d'être consommé en famille. Mais avant de nous quitter, ce soir-là, Jim nous informa que nous étions d'abord invités, le lendemain dimanche, à prendre un brunch familial chez eux ; il me précisa ensuite qu'il m'accompagnerait aussi à Weis-Markets, l'un des deux supermarchés qui existaient à l'époque, pour faire les courses nécessaires à la famille ; et il m'indiqua enfin qu'il m'avait repéré une très bonne voiture d'occasion que je pouvais acheter sans beaucoup de soucis,

car la propriétaire, qui ne travaillait pas, ne l'utilisait qu'occasionnellement pour faire ses courses avec ses enfants en bas âge.

Le lendemain matin, Jim vint me chercher pour aller d'abord voir la voiture dont il m'avait parlé la veille. C'était une Ford Escort break de 1983, qui était vieille de quatre ans et qui affichait trente mille miles sur son compteur ; ce qui n'était pas beaucoup, car elle n'avait roulé en moyenne que sept mille miles par an ; en plus elle était bien entretenue. Après un petit tour d'essai en compagnie de Jim qui m'aida aussi à inspecter rapidement son moteur, je décidai donc de l'acheter, sans plus attendre, à un prix très raisonnable. L'affaire devait être conclue aussi vite que possible, dans la semaine qui suivait, car il me fallait une voiture pour me déplacer afin d'accomplir rapidement toutes les besognes qui m'attendaient aussi bien professionnellement que familialement. Il était déjà 11 heures et demie du matin lorsque Jim nous amena retrouver les siens dans sa grande maison du Park Forest, l'un des quartiers les plus forestiers de State College. Nous étions presque au complet, à l'exception de Shari, l'aînée des trois filles Ultman, qui ne pouvait pas être parmi nous, car elle venait de commencer sa première année d'études universitaires à Boston (Massachusetts). Nous étions donc onze au total, ce jour-là, autour de la grande table pour partager ensemble le fameux brunch dominical américain. Du côté Ultman, en plus de Jim et Deena, il y avait leurs deux autres filles, Suzy et Joanna, ainsi que les deux parents de Jim qui avaient décidé de quitter Chicago après leur retraite pour être près de leur fils, leur belle-fille et leurs petites-filles. C'était donc une belle première réunion familiale autour d'un délicieux brunch ; et

c'était une bonne rencontre entre deux familles qui allaient se lier solidement par une imperturbable amitié qui durera pour toujours quoi qu'il arrive. En particulier, Jim et Deena étaient devenus, ce jour-là, nos meilleurs amis aux États-Unis d'Amérique, comme c'était déjà le cas de Hachemi et Marilyn en France.

Traditionnellement, l'année scolaire, à State College, démarrait toujours après le Labor Day, qui est le premier lundi du mois de septembre. Nous étions donc arrivés par coïncidence au bon moment pour que les enfants puissent commencer leur scolarité juste à temps. Il s'agissait en fait seulement de Dorsaf qui devrait s'intégrer, à neuf ans, en quatrième année primaire (*Fourth Grade*) et de Minwel qui devrait démarrer, à six ans, sa première année élémentaire (*First Grade*). Quant à Yater qui avait à peine deux ans, il devait être temporairement bien peinard avec maman en attendant de lui trouver plus tard une pseudo-école maternelle privée à temps partiel. Très rapidement, je pus donc inscrire Dorsaf et Minwel à Easterly-Parkway School, l'une des écoles élémentaires du district, la plus proche de notre résidence. À cette occasion, nos inquiétudes préalables, concernant leur insertion linguistique, s'étaient vite dissipées dès le premier jour de notre rencontre avec le très sympathique Mr. Barton, leur instituteur d'anglais de transition, ou plus exactement leur tuteur d'*English Second Language* (ESL), qui était en charge de leur insertion rapide à l'école. Pour apaiser nos angoisses, Mr. Barton nous informa d'abord qu'au moins 30 % des élèves étaient, comme nos enfants, des internationaux, d'origines étrangères diverses, dont les parents étaient venus à Penn State en tant que visiteurs universitaires, chercheurs ou postdoctorants. Il

nous expliqua ensuite que sa fonction primordiale était d'aider les enfants à se sentir bien à l'aise à l'école, parmi leurs copains de classe, et surtout d'accélérer efficacement leur immersion au sein de leurs classes quel que soit leur niveau scolaire. Nous étions enfin agréablement surpris d'apprendre que la majorité des élèves ESL commençaient généralement à dialoguer aisément avec les autres élèves dès la deuxième semaine de l'école, et qu'ils retrouvaient leur rythme scolaire de croisière au bout de quatre à six semaines du suivi du programme ESL. En fait, il faut préciser qu'il s'agissait bien du système scolaire public (*Public School District*), totalement gratuit, de la classe préparatoire (*First Grade*) jusqu'à la terminale (*Twelfth Grade*). En plus, State College Area School District (SCASD) était considéré, à plusieurs reprises et par plusieurs classements, comme étant l'un des meilleurs systèmes scolaires de l'État de Pennsylvanie et même de tous les autres États américains. Mais il faut aussi préciser que l'attribution de cet emblème de qualité à SCASD s'expliquait aisément par les acteurs principaux, enseignants et enseignés, qui faisaient émerger cette bonne notoriété nationale. D'abord, la majorité des élèves, qui faisaient partie de SCASD, étaient les enfants d'enseignants, de chercheurs et de postdoctorants à Penn State University. Ensuite, lorsqu'elle est publique, l'école américaine est financée localement par une taxe spécifiquement et exclusivement scolaire ; le School District est géré par des élus locaux qui fixent le taux de cette imposition, qui embauchent les enseignants et qui conçoivent avec eux le contenu du *curriculum* des écoles élémentaires, des collèges et des lycées secondaires. Dans le cas de State College, la taxe scolaire était bien élevée pour tous les individus qui appartenaient majoritairement à une classe moyenne assez aisée ; et les enseignants, qui étaient

conséquemment assez bien payés, étaient rigoureusement bien sélectionnés pour leur professionnalisme. Par conséquent, la qualité des enseignants et la structure presque monosociale, à laquelle appartenaient les élèves, expliquaient trivialement le prestigieux classement du SCASD et de sa renommée nationale. Autant dire que ces bonnes nouvelles ne pouvaient que nous ravir et nous assurer que nos enfants étaient bien chanceux de pouvoir s'épanouir dans cet excellent environnement éducatif international.

Profitant de cet environnement international favorable non seulement à une mixité facile entre plusieurs ethnies, mais aussi à une intégration rapide de toute une mosaïque de plusieurs nationalités, Amina avait très vite découvert quelques groupes avec qui elle pouvait se socialiser pendant son temps libre, mais aussi et surtout pour suivre des cours de conversation anglaise. D'ailleurs, plusieurs bénévoles, essentiellement des femmes, offraient ce genre de cours de groupes de différents niveaux, *via* des associations laïques et ecclésiastiques protestantes, sans la moindre arrière-pensée d'endoctrinement religieux. Mais pour accélérer son apprentissage pratique de l'anglais, Amina avait en outre réussi à dénicher Donna, une sympathique doctorante québécoise, bilingue, qui avait amicalement et bénévolement proposé de lui offrir des cours particuliers à la maison pendant trois mois consécutifs, à raison de trois jours par semaine et de deux heures par jour. C'était même grâce à la grande patience de Donna qu'Amina avait pu réussir, plus tard, à obtenir son permis de conduire pennsylvanien. À ce propos, je dois reconnaître que la vie sociale, à State College, était très appréciée par tout le monde ; un monde très diversifié par plusieurs ethnies qui composaient en grande

partie la société de ce petit village essentiellement universitaire ; un monde aussi gentil qui venait quelquefois, tout à fait naturellement, au secours des personnes qui semblaient mériter une simple attention humaine. Pour bien illustrer ce propos de gentillesse véridique, je me dois d'évoquer une incroyable anecdote qu'Amina avait vécue avec l'aide de Jason, l'un des conducteurs des bus locaux. En effet, trois semaines après notre arrivée à State College, Amina avait fait la connaissance, *via* la branche locale de l'Alliance Française, de Sylviane, une Française, qui avait trois enfants avec Bob, son mari américain. Un jour, Amina fut invitée chez Sylviane pour passer, dès le matin, une bonne partie de la journée avec elle, avant le retour des enfants de l'école, généralement vers 15 heures. Pour ce faire, Amina devait prendre initialement le bus R jusqu'au terminus du centre-ville, puis le bus S jusqu'à sa destination finale. En prenant le premier bus R, qui circulait très fréquemment entre notre lieu de résidence et le centre-ville, le conducteur, Jason, lui donna un ticket de changement qui lui permettait de prendre, au terminus, le bus S, qui devait l'amener près de chez son amie Sylviane ; mais ce dernier n'était pas aussi fréquent que le premier. Il était d'ailleurs tellement peu fréquent, peut-être même en retard, que Jason avait remarqué qu'au bout d'une heure, après avoir accompli deux allers et retours avec son bus, Amina était toujours là, en train d'attendre sa correspondance. Très étonné de ce grand retard, et sachant qu'il était peut-être un peu en avance sur son propre horaire, il avait gentiment pris l'étonnante initiative de conduire rapidement Amina, en présence d'autres voyageurs, dans son bus, comme dans un taxi personnel, jusqu'à sa destination finale, chez son amie Sylvianne, avant de reprendre son circuit habituel avec le

reste des voyageurs. Cette anecdote, qui est toujours ancrée historiquement dans notre mémoire, et qui fut portée à la connaissance de tous nos amis, illustre, sans le moindre doute, un exemple de gentillesse locale, de sensibilité humaine ou peut-être simplement de bon sens naturel.

Village emblématique du comté central du Commonwealth pennsylvanien, depuis sa création en 1896, State College était aussi surnommé "*Happy Valley*" (Vallée joyeuse) depuis la Grande Dépression des années 1930, parce que la région qu'il représentait avait effectivement échappé à la misère économique et financière de cette fameuse époque sombre, grâce à la présence de Penn State University. Mais Happy Valley était surtout synonyme d'une certaine culture de joie de vivre, dans cette région centrale de la Pennsylvanie, grâce aussi à Penn State University qui, en se développant rapidement d'un petit college universitaire agricole à une grande université, avait inéluctablement fait évoluer State College d'un village familial à une petite ville universitaire, pour servir les besoins individuels des communautés hétérogènes qui y résidaient. En fait, avec un nom aussi embrouillant et une appellation qui manquait de créativité, State College ne naquit que quarante ans après la fondation de Penn State. Mais ce n'était qu'à peine onze ans avant notre arrivée que State College avait adopté, en 1976, le statut municipal d'autonomie politique d'une petite ville. Déjà, à notre arrivée, en 1987, la population tournait autour de 35 000 personnes, dont le quart vivait en famille. Mais malgré ce nombre important de résidents, qui étaient plus ou moins rattachés à la structure universitaire fonctionnellement urbaine, State College ressemblait géographiquement plutôt à un village familial où tout le monde semblait s'épanouir

paisiblement dans un environnement qui ressemblait à un milieu rural. En effet, en dehors du centre-ville où dominait effectivement une concentration de petits commerçants, de restaurants et de banques au milieu d'immeubles d'habitations estudiantines, la grande majorité des résidences familiales étaient plutôt dispersées dans la nature écologique, au milieu de gigantesques arbres qui couvraient les surfaces de petits domaines forestiers et entourés de plusieurs champs de maïs. C'était donc dans cet environnement pseudo-rural d'un village paisiblement familial que State College abritait en toute sécurité une communauté vibrante par ses activités intellectuelles et diverses par ses origines ethniques. Et c'était aussi dans ce beau cadre paysager que nous avions partagé sereinement, amicalement et joyeusement, avec bien d'autres familles, nos trois premières années américaines. En particulier, ce centre pennsylvanien était aussi très appréciable par son écosystème qui se prêtait saisonnièrement à des activités physiques bien agréables, en pleine nature, telles que les petites randonnées automnales et même hivernales, sans oublier l'exubérante vitalité estivale.

D'abord, l'automne était la plus belle saison de l'année, aussi bien pour sa douceur climatique que pour la coloration de ses feuilles qui atteignaient, au milieu du mois d'octobre, un incroyable embellissement de la nature environnante, avec un grand assortiment de couleurs nuancées à partir du jaune pâle en passant par le jaune doré et en progressant vers l'orange, le rouge et au-delà, pour finir avec celle des feuilles mortes par terre. C'était donc pendant cette courte période du mois d'octobre que des promenades à pied, à vélo et même en voiture étaient populairement motivées par la joliesse exceptionnelle de cette exposition artistique saisonnière

qu'offrait la nature à ses visiteurs, pour prendre des photos, enregistrer des vidéos de souvenir ou se laisser tout simplement vaguer dans le réel plaisir visuel de la contemplation. C'était aussi pendant cette période automnale qu'on célébrait la traditionnelle fête anglo-saxonne d'Halloween en employant ses meilleurs talents artistiques en sculptant des grosses citrouilles pour décorer les magasins, les vérandas et les balcons. Et c'était surtout à cette occasion que les enfants adoraient participer à des excursions scolaires pour visiter les caves indiennes orchestralement hantées par les mauvais esprits des méchants fantômes. Mais c'était plutôt en fin d'après-midi du 31 octobre que les enfants s'attelaient à leur favorite coutume rituelle d'Halloween, le fameux "*Trick or Treat*", en se déguisant, à leur guise, en personnages de frayeur pour faire le tour du quartier en récoltant, chez tous les voisins, toutes sortes de confiseries telles que des bonbons, des friandises ou du chocolat.

Ensuite, venait l'hiver qui était diversement accueilli, selon qu'on appréciait ou détestait le froid et la neige. Mais disons en toute indulgence que le plus grand reproche de l'hiver était sa longue durée ; c'était effectivement la plus longue saison de l'année, qui commençait dès la fin du mois de novembre et qui pouvait durer jusqu'au milieu du mois de mai, avec une bonne fréquence de chutes de neige qui dépassaient souvent les cinquante centimètres d'épaisseur. Mais étant bien équipée pour la circonstance, la municipalité de State College veillait toujours à ce que la neige ne s'accumulât jamais et que les rues et les ruelles fussent instantanément bien dégagées pour ne pas gêner la circulation quotidienne. Par contre, en dehors de la petite

zone urbaine, la neige faisait partie du patrimoine naturel de la région, en contribuant, en quelque sorte, à l'embellissement de son écosystème ; et comme pour les promenades automnales, certains résidents, qui appréciaient les petites randonnées hivernales, chaussaient leurs skis de fond pour s'aventurer dans la nature vierge que la neige couvrait d'une limpide blancheur juste pour le plaisir de l'œil. En outre, à quelques kilomètres de State College, la présence de Tussey Mountain, une petite station de ski équipée de façon moderne pour ses 500 m d'élévation et ses dix pistes de 1 500 m de longueur faisait bien le bonheur de tous ceux qui, parmi les enfants, les jeunes et les moins jeunes, aimaient s'amuser aux petites descentes rapides de ski, pendant leurs temps libres, à n'importe quel moment de la journée ou même de la soirée.

Enfin, après le départ de la longue saison de l'hiver, on passait directement à l'été, car le printemps était quasi inexistant à State College. C'est ainsi que dès la disparition rapide de la neige grâce à l'intensité du soleil estival, on voyait les arbres qui bourgeonnaient presque en même temps que leur feuillaison, les champs de maïs qui s'ornaient d'un décor de verdure étoffée et les pelouses verdoyantes qui se réveillaient de leur long sommeil hivernal sous la neige tapissante. En ce début d'été, tout le monde était ravi de retrouver progressivement les produits locaux des fermiers, exposés sur les étalages du marché hebdomadaire du vendredi et alignés sur les deux côtés de la ruelle Locust, en plein air et en plein centre de State College. Certains étaient encore plus ravis de s'évader le week-end de leur petite zone urbaine, en parcourant juste quelques kilomètres, pour se promener en pleine campagne et au milieu d'une pléthore de

petites fermes pittoresques qui attiraient irrésistiblement la curiosité des visiteurs et qui les incitaient spontanément à rencontrer les fermiers qui les accueillaient chaleureusement en les invitant à déguster quelques-uns de leurs savoureux produits frais avant de leur proposer de cueillir eux-mêmes les fruits et les légumes de leur choix. D'autres, pour qui l'été était synonyme de la paisible saison de pêche à la ligne, étaient aussi heureux de se retrouver sur les bords des ruisseaux, des rivières ou des lacs silencieux pour lancer leurs hameçons en espérant attraper quelques poissons d'eau douce, en particulier des truites sauvages qui étaient les plus populairement appréciées dans la région. Mais pour la municipalité de State College et ses habitants, l'événement estival le plus abondamment fréquenté était celui du Central Pennsylvania Festival of the Arts (CPFA) qui était créé en 1967 pour célébrer, pratiquer et vivre la culture dans toutes ses formes, pendant cinq jours, aux alentours de la mi-juillet. C'était donc pendant cette période de grande chaleur estivale que plus de 100 000 visiteurs venaient de tous les coins des États-Unis pour envahir State College en participant, du mercredi au dimanche, à cet événement historique. En effet, il s'agissait de l'une des plus grandes manifestations culturelles de la nation qui n'avait cessé de s'agrandir depuis sa création, et qui attirait plus de 300 exposants, artistes et artisans de tout bord, qui proposaient leurs talents de peintres, leurs créativités de sculpteurs, et bien d'autres magnifiques produits décoratifs en verre, céramique ou bois, en les disposant sous les tentes et sur les étalages qui étaient conçus pour eux et installés par la municipalité sur les trottoirs de presque toutes les rues et les ruelles de State College. Mais les journées du CPFA, surtout les après-midi et les soirées, s'animaient par plusieurs performances théâtrales

et musicales aussi bien à l'intérieur des salles de spectacle, pour le théâtre et la musique classique, qu'en plein air pour le jazz, la country, les variétés et les grands groupes de rock.

Fondé en 1855, d'abord comme un college supérieur d'agriculture, *The Pennsylvania State University*, génériquement appelée *Penn State University* ou populairement *Penn State* tout court, a été rebaptisée, en 1874, sous ce dernier nom, pour étendre son *curriculum* au-delà de l'agriculture. À ce titre, l'université reçoit annuellement, de l'État de Pennsylvanie, une dotation financière qui contribue en partie à son budget de fonctionnement ; en échange, Penn State doit offrir aux étudiants pennsylvaniens des droits d'inscription bien inférieurs à ceux qui résident dans d'autres États de l'Union ou qui viennent des pays étrangers. Mais bien qu'elle soit considérée comme une institution publique d'éducation supérieure, avec ses trois principales missions d'enseignement, de recherche et de service public, cette université de l'État de Pennsylvanie est cependant autonome et fonctionne d'une manière indépendante comme toutes les universités privées. Penn State compte une vingtaine de petits campus universitaires qui sont dispersés pratiquement dans tout l'État de la Pennsylvanie et qui totalisent presque cinquante mille étudiants, poursuivant essentiellement des cycles universitaires courts, de deux à quatre ans d'études ; ces petits campus sont rattachés à celui de l'University Park, à State College, qui est le principal campus central de l'université, comptant aussi presque cinquante mille étudiants, dont 20 % sont des doctorants. Avec un total de presque cent mille étudiants, Penn State est considérée donc comme l'une des plus grandes universités des États-Unis. Elle

offre des enseignements dans toutes les disciplines et délivre des diplômes dans toutes les spécialités, allant du *Bachelor* (4 ans d'études) en passant par le *Master* (6 ans d'études) jusqu'au *PhD* (doctorat). Comme toutes les universités américaines, elle est structurée sous forme de collèges (équivalents aux facultés), avec leurs filières d'orientations disciplinaires, tels que *College of Engineering* ou *College of Sciences,* par exemple, et abritant chacun des départements, avec leurs spécialités, tels que *Departement of Chemical Engineering* ou *Department of Physics,* par exemple. Penn State est administrée par un puissant président qui est le grand patron ; il est suivi d'un vice-président ; ensuite viennent les doyens (*Deans*) des collèges qui contrôlent leurs chefs (*Heads*) des départements appropriés qui ont chacun non seulement des pouvoirs administratifs dans la gestion budgétaire, le recrutement et l'évaluation du personnel, mais aussi des responsabilités et des compétences techniques de *leaderships* dans l'orientation des *curriculums*. Avant de postuler ces postes administratifs, les doyens des collèges et les chefs des départements doivent être presque tous d'anciens professeurs-chercheurs, possédant des doctorats dans les filières et les spécialités qu'ils administrent. À ce propos, Penn State est bien reconnue nationalement pour ses excellences académiques, aussi bien dans l'enseignement supérieur que dans la recherche, généralement dans les disciplines scientifiques et surtout en ingénierie, dont la plupart des départements sont classés dans les 20 premiers du pays.

Penn State est aussi réputée pour la beauté de son campus central, l'University Park Campus, tout d'abord avec ses repères architecturaux d'édifices historiques, tels que l'Old

Main où se trouve la présidence avec son administration centrale, les Schwab et Eisenhower Auditoriums qui sont les deux belles grandes salles de spectacle de musique et de théâtre, sans oublier l'élégance rustique des quatre cottages qui sont les seuls à être préservés, après la destruction de quelques autres, pour être visités pour leur beauté architecturale originale tout en continuant à abriter des programmes culturels ; ce ne sont que quelques exemples parmi bien d'autres emblèmes historiques que Penn State possède depuis sa fondation. Mais ce même University Park Campus s'est ensuite encore plus enjolivé progressivement, ces vingt dernières années, par une conception harmonieuse de paysage esthétique, avec le merveilleux arboretum, sa pépinière et ses jardins botaniques, et d'architecture moderne, avec le Westgate Building, le *Department of Information Sciences and Technology*, le *Business Building*, le *Stuckeman School for Architecture Building*, et les deux plus récents *Food and Life Sciences Buildings* ; ce sont les stars des nouveaux édifices qui se sont imposés impérieusement par leur modernisme architectural sur le campus. À côté de ce mariage harmonieux de l'ancien et du moderne, à l'est du campus, qui est animé presque continuellement par le bruissement des étudiants, viennent cohabiter, à l'ouest, les deux magnifiques *Blue and White Golf Courses*, de 18 trous chacun, qui portent le nom des couleurs symboliques de l'université, et qui offrent un environnement naturel presque vierge et silencieux où domine un immense paysage d'un semblant de mer verdoyante, parsemée de petits îlots sablés. C'est ainsi qu'avec ses deux sites, à l'est où une dynamique intellectuelle humaine s'exprime et s'active quotidiennement au milieu d'une belle mixité urbaine, et à l'ouest qui est un lieu d'oxygénation paisible et de relaxation sportive pour les

joggeurs et les golfeurs, l'*University Park Campus* offre, à tous ceux qui le fréquentent, non seulement une alternance équilibrée de vie harmonieusement rythmée, cadencée et proportionnée, mais aussi un ensemble de paysages équilibrés d'esthétiques architecturales ornées de grandes esplanades verdoyantes, qui le classent parmi les plus beaux campus universitaires des États-Unis.

Comme toutes les grandes universités américaines, où le sport est roi, Penn State n'en manque pas et ne lésine pas sur ses investissements dans ce domaine. Elle sponsorise un vaste et riche programme sportif sous l'emblème de *Nittany Lions* (lions des montagnes), dont la mascotte est imprimée avec une combinaison de couleurs blanche et bleu marine. En découvrant pour la première fois cette appellation sportive emblématique, dans ce lieu lointain de la Tunisie, je suis soudain retourné presque vingt ans en arrière dans mon village natal pour me souvenir de la période de mon enfance où j'allais voir, presque tous les dimanches, les matchs de football pour soutenir notre équipe locale du bled qui s'appelait aussi Lion sportif de Ksiba (LSK) ; quel curieux hasard ! Mais restons dans le présent, avec Penn State, pour continuer ma navigation autour de son grand complexe omnisports qui regroupe presque mille étudiants sportifs de haut niveau ; ils appartiennent tous à une trentaine d'équipes et de clubs universitaires, et participent aux compétitions intercollégiennes que la *National Collegiate Athletic Association* (NCAA) organise au sein de la division-1 de la *Big-Ten Conference* dont Penn State fait partie. C'est dans ce cadre très sélectif de ce gigantesque programme que plusieurs centaines d'athlètes sont scrupuleusement recrutés tous les ans pour leurs talents sportifs, mais aussi pour leurs

performances scolaires ; ainsi, que l'on soit footballeur, gymnaste, nageur ou coureur, tous les athlètes qui sont sélectionnés pour ces critères compétitifs sont logés, nourris, et poursuivent gratuitement leurs études universitaires jusqu'à l'obtention de leurs diplômes. Penn State possède d'excellentes équipes sportives qui ont remporté plusieurs championnats dans des domaines variés du sport individuel ou collectif ; c'est d'abord le cas de la gymnastique masculine et féminine, et du *wrestling* (la lutte corps à corps) qui est un sport très populaire dans le centre pennsylvanien ; c'est aussi le cas des équipes féminines et masculines du *soccer* (football européen), du volley-ball et surtout du basket-ball féminin, mais pas masculin, car les basketteurs hommes n'ont donné que des résultats très moyens. Mais le sport qui fait de Penn State sa grande renommée nationale est celui du football américain qui est extrêmement populaire en Pennsylvanie. Mais même au-delà de la région, partout où on se trouve, il suffit de porter un T-shirt avec l'emblème de *Nittany Lions* pour que ce symbole évoque instantanément le nom de Penn State et de son équipe de football qui est l'une des plus célèbres des États-Unis, car en plus de ses fréquentes bonnes performances, elle fut deux fois championne nationale, en 1982 et en 1986. Il est évident que Penn State bénéficie largement de son programme sportif en général et du football en particulier. D'abord, c'est un bénéfice académique, les athlètes eux-mêmes contribuant à sa renommée, car ils sont recrutés parmi les meilleurs élèves des bons lycées et sont donc bien préparés académiquement pour continuer à poursuivre sérieusement leurs études universitaires jusqu'à l'obtention de leurs diplômes. Ensuite, c'est une embellie académique de la part de beaucoup d'autres bons étudiants, non athlétiques, qui choisissent Penn State pour ses

excellents programmes académiques, mais qui sont aussi attirés par le sport qu'ils aiment passionnément pour leur plaisir naturel et pour leurs loisirs de détente pendant leurs moments récréatifs. Enfin, c'est un bénéfice économique, car le football rapporte à Penn State beaucoup d'argent pour financer les autres sports comme la gymnastique, l'escrime, la natation et bien d'autres dont l'affluence des spectateurs est très limitée. C'est pour ces raisons bien légitimes que Penn State investit, sans lésiner, dans des complexes sportifs ambitieux, à la hauteur de son programme, pour épanouir ses athlètes, pour impressionner ses supporteurs et les amoureux du sport, et surtout pour optimiser la qualité de ses programmes académiques. Parmi ces beaux complexes, certains peuvent être considérés conceptuellement comme des œuvres d'art de l'architecture moderne, comme le *Lorenzo Wrestling Complex* pour la lutte, le *Multi-Sport-Indoor Facility* pour l'athlétisme couvert ou le *Bryce Jordan Center* qui est une vraie arène moderne de basket-ball pouvant accueillir plus de 15 000 spectateurs, et servant aussi pour des spectacles de rock, pour les foires de recrutements professionnels des étudiants, et pour les cérémonies de remises des diplômes. Mais le plus prestigieux complexe, et le plus impressionnant de tous, est celui du gigantesque *Beaver Stadium* de football américain qui est classé deuxième plus grand stade de la nation, après celui de Michigan, avec une capacité qui approche les 107 000 sièges. Cependant, les records d'affluence dépassaient largement les 110 000 spectateurs lorsque Penn State Nittany Lions recevait Michigan, Nebraska, Notre Dame ou Ohio State University. On imagine bien qu'à cet échelon d'affluences humaines de tous les âges, le village universitaire de State College se transformait en un semblant de ville, avec ses

grandes ambiances festives des soirs de ces vendredis et des journées de ces samedis, car les matchs de foot se jouaient ce jour-là. Mais le football contribue aussi au dynamisme économique de State College avec ses hôtels, ses restaurants et ses magasins de commerce, pour ne citer que ces quelques branches, qui embauchent, à ces occasions, beaucoup de lycéens et d'étudiants qui cherchent à gagner de l'argent de poche ou à subvenir partiellement aux frais de leurs études.

C'était donc au milieu de ce beau campus universitaire de Penn State que le bâtiment *Fenske Laboratory* (couramment appelé *Fenske Lab*) abritait le *Department of Chemical Engineering* dans lequel j'allais explorer de nouveaux horizons scientifiques pour m'épanouir dans la profession que j'aimais tant, découvrir de nouvelles approches d'action professionnelle pour valoriser les résultats de mes travaux de recherche, et saisir les opportunités de collaborations internationales sur des projets de recherche novatrice, ambitieuse et motivante, pour relever le défi et apprécier le goût du partage. Le bâtiment prenait le nom de Merrell Fenske, un professeur-chercheur et ingénieur chimiste, de renommée nationale, qui avait dirigé le *Department of Chemical Engineering* entre 1959 et 1969 et qui développa préalablement, en 1932, une équation qui porte aussi son nom. Cette *Fenske Equation* permet de prédire le nombre minimal de plaques théoriques qui garantissent la séparation efficace d'un composé binaire de produits chimiques lors d'une distillation à grande échelle industrielle. Mais sur le plan architectural, il faut reconnaître que cet ancien bâtiment ressemblait presque à une petite raffinerie pétrolière. En reportant plusieurs fois sa rénovation, pour des raisons financières, il demeurait une facette négative qui affectait

l'esthétique de l'environnement et qui altérait l'harmonie du voisinage. Néanmoins, il faudra attendre 2016 pour que le *Board of Trustees* (conseil d'administration), qui vote habituellement le budget de Penn State, enfin renonce à sa rénovation en optant plutôt pour la destruction du vieux bâtiment tout en choisissant la reconstruction d'un nouveau *Fenske Lab* ; ce faisant, la nouvelle œuvre architecturale moderne devrait combler ce vide esthétique pour compléter la belle harmonie de ses voisins, tels que les *Food and Life Sciences Buildings*. Le nouvel édifice sera inauguré en 2019 pour abriter les deux *Departments of Chemical and Biomedical Engineering*, avec des laboratoires de recherche, un amphithéâtre de conférence et des salles de réunion et de cours magistraux. En attendant, je devais me contenter de cet ancien bâtiment, au demeurant bien fonctionnel, tout en m'habituant à l'inesthétique de sa vieille architecture.

Dès le premier jour de mon arrivée à *Fenske Lab*, Jim me présenta d'abord à Larry Duda qui était le *Head* du *Department of Chemical Engineering*. Cet ancien chercheur chez Dow Chemical était un homme d'une grande compétence technique dans le domaine de la chimie industrielle et un excellent théoricien dans la recherche sur le phénomène du transport massique, par convection, diffusion et extraction, et sur les mécanismes de la polymérisation des macromolécules. Comme tous les chefs des départements, à Penn State ou ailleurs, le professeur Duda remplissait habituellement les trois charges académiques obligatoires d'un enseignant-chercheur ; il enseignait des cours fondamentaux dans la spécialité ; il encadrait des masters et doctorants dans son propre laboratoire de recherche ; et il administrait évidemment le département dans son ensemble

avec ses enseignants, ses chercheurs et ses administratifs. Mais Larry était surtout un collègue sympathique qui aimait l'humour et un homme d'une grande culture qui rêvait de littérature, malgré son parcours professionnel très technique. En m'accueillant dans son laboratoire, Jim m'avait réservé officiellement, en accord avec Larry, une position statutaire de *Visiting Scientist* au sein du *Department of Chemical Engineering*. Ce faisant, Larry m'avait toujours considéré comme un membre à part entière du département, un collègue et un ami. Parmi les vingt enseignants-chercheurs statutaires du département, dont la majorité s'investissait dans la recherche classique de l'ingénierie chimique, deux s'orientaient dans le domaine de la biotechnologie moléculaire, et trois s'intéressaient à l'ingénierie biomédicale, avec un aspect quantitatif des transports des molécules tissulaires, ou respiratoires comme Jim et cardiovasculaires comme John Tarbell qui est devenu très vite un grand ami. D'ailleurs, peu de temps après mon arrivée à Penn State, Jim, John et moi formions un groupe de recherche très soudé professionnellement au sein du département, et depuis un trio d'amis inséparables, comme jadis celui de Ksiba avec Hachemi et Abdelkader.

J'étais donc comblé de ravissements complémentaires, celui de vivre socialement un joyeux bonheur familial à State College et celui de me sentir professionnellement heureux parmi des collègues sympathiques, au sein d'un département en plein essor scientifique et technologique, et au centre d'un beau campus universitaire. C'était bien dans cette bonne ambiance humaine que Jim et moi avions commencé à réfléchir profondément sur le renouveau de notre recherche commune tout en poursuivant ensemble des discussions qui

devaient aboutir progressivement à la rédaction d'un nouveau projet crédible que nous espérions soumettre, pour financement, à une des agences privées ou fédérales, telles que le *National Institutes of Health* (NIH, équivalent à l'INSERM), le *National Science Foundation* (NSF, équivalent au CNRS), ou le *Health Effets Institue* (HEI). Mais pendant que nous progressions dans nos réflexions et discussions constructives sur ce futur programme, Jim, qui voulait achever le plus rapidement possible ses deux derniers projets de la ventilation artificielle à haute fréquence, m'avait demandé de l'aider à encadrer ses deux étudiants, Karen Cooke et Kenn Lau, qui étaient en charge de ces deux projets dans le cadre de leurs masters. Tout en stimulant ces deux étudiants à progresser dans leurs recherches, Jim et moi avions aussi réussi à parachever efficacement la rédaction de quelques articles qui étaient en attente de publication. D'ailleurs, l'un de nos articles, qui a été publié en 1988 dans *Medical & Biological Engineering & Computing*, a été jugé comme étant la meilleure publication scientifique de l'année 1989, dans le domaine de l'ingénierie biomédicale, et a reçu, à ce titre, le *Nightingale Prize* par la *Biological Engineering Society* et l'*International Federation for Medical and Biological Engineering*.

Nous étions presque à la fin du mois de mai 1988 lorsque le second semestre universitaire (*the Spring Semester*) s'achevait d'une part avec le sourire des étudiants qui paraissaient à la fois fatigués et satisfaits d'avoir franchi une étape importante avant de partir en vacances, et d'autre part avec le soupir apaisant des enseignants qui se sentaient épuisés de leurs lourdes tâches routinières, en particulier les ingénieurs qui, comme Jim, enseignaient deux cours par

semestre. Il faut rappeler, à ce propos, que dans les universités américaines, que l'on soit *Assistant*, *Associate* ou *full Professor*, tous les enseignants-chercheurs ont la charge complète de leurs cours qui sont en moyenne de deux par semestre. Pour chacun de ces cours, ils doivent consacrer trois fois cinquante minutes d'enseignement par semaine en classe ; ils doivent être disponibles deux à trois heures par semaine pour accueillir les étudiants dans leurs bureaux afin de les aider à mieux comprendre certains points du cours magistral ; et ils doivent concevoir toutes les semaines un devoir d'applications avec les réponses adéquates, sur chaque cours enseigné, qu'ils distribuent aux étudiants et qu'ils corrigent et notent eux-mêmes lorsque le nombre d'inscrits ne dépasse pas 25 étudiants, sinon cette dernière tâche est accomplie par un assistant-doctorant (*Teacher-Assistant*, TA). En plus de leur épuisement par la routine de cette lourde charge des cours, les enseignants-chercheurs subissent aussi un grand stress de la part des étudiants qui leur attribuent, à la fin de chaque semestre, des évaluations chiffrées sur leur qualité pédagogique ; et ces évaluations estudiantines comptent pour leur promotion. Mais malgré cette fatigue de fin d'année universitaire, la grande majorité des enseignants retrouvent l'esprit tranquille pour se consacrer pleinement, pendant au moins deux mois, à leur tâche favorite qui est la recherche. C'est en effet la meilleure période pour aider les étudiants de 3e cycle à parachever les rédactions et les soutenances de leurs thèses, pour attribuer aux nouveaux doctorants recrutés des sujets de recherche et surtout pour réfléchir à concevoir de nouveaux projets qui permettent de décrocher des contrats bien financés. C'était donc en cette période propice à la réflexion que Jim et moi avions décidé de nous concentrer sur la formulation et la rédaction de notre

nouveau projet de recherche qui était déjà assez mûr dans nos esprits.

Le cœur de ce projet s'inscrivait dans le cadre de l'émergence d'une préoccupation actuelle de la part de la communauté scientifique qui constatait, déjà à cette époque des années quatre-vingt, que l'inévitable conséquence de l'industrialisation de notre société était la décharge dans notre environnement des produits chimiques potentiellement toxiques. En outre, l'accroissement incessant de la circulation des véhicules entraînait, selon l'*US-Environmental Protection Agency* (EPA) qui est le ministère américain de l'Environnement, et l'Organisation mondiale de la santé (OMS), une augmentation substantielle de la concentration des polluants qui affectait aussi bien la nature avec son écosystème que la santé de l'homme, et en premier lieu son système respiratoire. En effet, on enregistrait que le nombre d'hospitalisations, dans les zones urbaines, était en forte augmentation et principalement lié à l'exposition des polluants gazeux tels que le dioxyde d'azote, le dioxyde de soufre et surtout l'ozone, qui induisaient de nombreuses altérations fonctionnelles pulmonaires chez l'homme normal et qui aggravaient les manifestations des symptômes respiratoires chez l'asthmatique ou le bronchitique chronique. Les conséquences toxicologiques d'une telle pollution avaient donc sonné l'alarme d'une sensibilisation de la classe politique pour donner les moyens à la communauté scientifique de mener des études rigoureuses qui permettent de déterminer le seuil limite de toxicité de chaque polluant, d'autant plus que les altérations respiratoires induites par ces polluants étaient très variables d'un individu à l'autre ; ce qui rendait la tâche des scientifiques encore plus difficile pour

que leurs études convergent vers un seuil d'exposition fiable. Jim et moi pensions alors que les variations dans ces réponses dysfonctionnelles respiratoires pouvaient être expliquées par les variabilités morphologiques pulmonaires qui régissent le transport des polluants et son absorption dans les tissus des différentes zones bronchiques qui sont susceptibles de causer ces aléas dans les manifestations symptomatiques des individus. Pour mieux cerner ces variations dysfonctionnelles respiratoires, nous avions suggéré de les corréler d'abord avec les variabilités dosimétriques tissulaires afin d'établir ensuite des courbes d'étalonnage doses-réponses qui serviraient de modèles à l'adoption d'un système référentiel fiable pour la sélection finale des seuils critiques d'expositions délétères. Notre démarche avait donc consisté à proposer de développer une méthode expérimentale originale qui permettait de déterminer, quantitativement, la distribution régionale de la rétention tissulaire des doses polluantes dans les zones proximales, centrales et distales des poumons humains. Cependant, la mise au point de cette technique non invasive nécessitait, préalablement, la conception et la fabrication d'une instrumentation appropriée, non existante dans le commerce, qui permettait de mesurer, très précisément, les concentrations inspiratoires et expiratoires du polluant en question avec une bonne résolution de détection et avec un temps de réponse très bref, comparé au cycle respiratoire humain. Notre choix fut porté sur l'ozone, le principal polluant qui s'accumulait beaucoup dans les grandes zones urbaines très ensoleillées, comme celle de Los Angeles, où l'intensité de circulation des véhicules aggravait les énormes problèmes respiratoires. C'était donc l'objet de la toute première étape de notre projet de recherche que nous avions

fini par soumettre, en mois de juillet 1988, au *Health Effets Institute* (HEI) pour financer le développement d'un analyseur rapide d'ozone, applicable à la respiration humaine. Le HEI était un petit organisme de recherche non lucratif qui fut créé en 1980 pour gérer un budget de recherche qu'il recevait, équitablement, de l'industrie d'automobiles et du gouvernement fédéral *via* l'EPA. Ce faisant, il était en charge de sélectionner, d'évaluer et de financer des projets de recherche ciblés pertinemment sur les problèmes de santé publique causés par la pollution qui émanait spécifiquement des engins de la circulation urbaine. Si notre projet était retenu, on espérerait décrocher un contrat de trois ans dès la rentrée universitaire de 1988 et démarrer effectivement notre programme de recherche au plus tard au début de l'année civile de 1989.

Sur le plan social, la première année de notre périple lointain semblait se dérouler merveilleusement bien pour toute la famille, à commencer par Amina qui ne cessait, depuis notre arrivée à State College, de rencontrer, à travers ses cours d'anglais, des nouvelles amies de diverses nationalités avec lesquelles elle organisait plein d'activités socioculturelles ; quant aux enfants, qui parlaient déjà presque couramment l'anglais, ils paraissaient s'épanouir pleinement dans leur environnement scolaire qu'ils jugeaient particulièrement moins contraignant, moins formel et plus sympathique qu'en France, surtout lorsqu'il s'agissait de leurs relations avec le personnel enseignant ou administratif ; ils appréciaient en outre les espaces de jeux et les terrains de sport qui leur étaient disponibles, dans le voisinage résidentiel, pour pratiquer leurs activités extrascolaires. Mais en ce qui concerne l'ensemble de la famille, nous n'avions pas

manqué de saisir les journées des beaux week-ends pour nous détendre dans les proches environnements attractifs et surtout les grandes occasions des vacances scolaires pour voyager et découvrir d'autres attractions touristiques plus lointaines. Ainsi, nous avions d'abord profité de la richesse naturelle de la région pour nous réjouir ensemble de quelques excursions, en explorant par exemple les deux fameuses grottes indiennes, Penn's Cave et Woodward Cave, et en participant à une magnifique visite guidée dans le vignoble d'Armstrong Valley Winery, surtout pour mon plaisir personnel, bien que le vin pennsylvanien fût loin de flatter mon palais comme l'avait fait mon préférable vin bordelais. Mais en nous éloignant de la Pennsylvanie, notre toute première grande aventure concernait le plus long voyage familial que nous ayons effectué en voiture : Orlando, dans l'État de Floride, qui nous avait pris presque deux jours complets pour parcourir les deux mille kilomètres du voyage ; ce qui nous avait permis de traverser et de découvrir, du nord au sud, six États de l'est américain, Maryland, Virginia, North Carolina, South Carolina, Georgia et Florida. Il faut mentionner, à ce propos, que les longs voyages routiers sont très pratiques pour les familles, grâce à la prolifération des motels à très bon marché sur les *highways* américains. Ce grand voyage printanier, malgré ses quatre mille kilomètres d'aller et de retour et surtout ma grande fatigue de conduite, a laissé un souvenir plaisant et inoubliable dans la mémoire de nos enfants qui s'étaient beaucoup défoulés pendant les trois jours de distractions actives à Disneyworld, après avoir été impressionnés par la grandiose visite du gigantesque complexe Kennedy Space Center, à Cape Canaveral. Notre deuxième long voyage familial en voiture était plus court, puisqu'il n'était que de deux mille kilomètres aller et retour.

C'était un voyage estival à Chicago où j'étais invité localement, sur recommandation de Jim, par le Department of Pulmonary and Critical Care Medicine, pour visiter un grand laboratoire de recherches respiratoires et y donner une conférence intitulée *"Mixing of Inert Gases in the Airways during High-Frequency Ventilation"*. Il faudrait que je mentionne, à cette occasion, que Jim était né, avait grandi et poursuivi toutes ses études, sauf doctorales, à Chicago. C'était donc en profitant de ma visite professionnelle, dans cette ville cosmopolite, qu'Amina et les enfants avaient choisi d'occuper leur première journée touristique en s'amusant au Lincoln Park Zoo et en se distrayant dans le Museum of Science and Industry. Quant au lendemain de notre visite, nous avions passé cette deuxième et dernière journée à nous balader ensemble sur les beaux rivages du fameux Lac Michigan, à nous promener au bord d'un bateau de croisière sur la rivière pour découvrir et contempler les gigantesques architectures modernes et à nous laisser finalement vagabonder pour explorer quelques quartiers de cette *Windy City*. Enfin, notre troisième et très lointain voyage, qui était partiellement familial, fut effectué en avion, vers San Antonio, une jolie ville située au centre-sud de l'État du Texas. C'était encore une bonne occasion professionnelle qui nous avait permis de joindre l'utile à l'agréable. J'étais en effet invité par l'organisateur local du *World Congress on Medical Physics and Biomedical Engineering* pour présider une séance sur les prothèses phonatoires et donner, par la même occasion, une communication scientifique personnelle que j'avais intitulée "*Airflow Resistance of a New Voice Prosthesis*". Mais en m'invitant à ce grand congrès scientifique pour présider une séance sur ce thème qui n'était pas mon principal sujet de recherche, et sans même connaître

l'organisateur, je m'étais rendu compte que la publication de notre travail sur la prothèse phonatoire du professeur Traissac à Bordeaux avait eu un bon écho parmi les chercheurs spécialisés dans ce domaine de la restauration de la voix. J'étais donc accompagné, dans ce voyage, seulement par Amina et Yater, alors que Dorsaf et Minwel étaient restés à State College en compagnie de Cathy qui était une des étudiantes de notre département. Parallèlement à cette grande foire scientifique qui m'avait intéressé personnellement, parce qu'elle avait regroupé une grande variété de présentations sur des thèmes de recherches appliquées à la médecine, s'étaient organisés aussi des programmes sociaux, pour les accompagnants, tels que des excursions culturelles auxquelles Amina et Yater avaient pleinement pris part. Il faut dire que San Antonio est une charmante ville qui se prête bien à ce genre de curiosités touristiques grâce à son riche héritage colonial tel que l'Alamo pour ne citer qu'un exemple. Mais ce qui m'avait charmé le plus, dans cette ville, que je considère comme étant l'une des plus intéressantes du Texas avec Austin, c'était son emblématique rivière au bord de laquelle on pouvait se promener agréablement, en observant des belles boutiques, en se reposant sur des terrasses de café, ou en assistant le soir à des spectacles de jazz autour d'un dîner ou simplement devant un cocktail margarita mexicaine.

Quelques semaines après la rentrée universitaire, et presque un an jour pour jour après mon arrivée à Penn State, le verdict du HEI était tombé avec la bonne nouvelle que nous espérions recevoir, même si la durée du contrat que nous avions souhaitée était raccourcie d'un an. En effet, le HEI indiquait, dans sa lettre officielle, que bien que notre projet

eût reçu des avis unanimement favorables de la part des *reviewers* scientifiques, la commission budgétaire avait décidé de nous accorder, dans un premier temps, un contrat de deux ans au lieu de trois, éventuellement renouvelable si le comité administratif constatait, au bout de deux ans, des progrès concrètement tangibles dans la conception et la réalisation de l'instrumentation proposée, et surtout dans la consolidation de son applicabilité respiratoire espérée. Tout en nous réjouissant de cette bonne nouvelle, qui nous ouvrait de grandes portes pour une recherche future, Jim et moi étions sur la même longueur d'onde en pensant que la tâche immédiate de cette étape instrumentale du projet était tellement cruciale pour la suite qu'il n'était pas raisonnable de la confier à un étudiant qui demanderait un encadrement intensif et qui risquerait de ralentir sa progression ; d'autant plus qu'il fallait continuer à nous occuper des deux anciens étudiants, Karen Cooke et Kendrick Lau, qui étaient en phase terminale de leurs masters pour clore le programme de recherche sur la ventilation artificielle à haute fréquence. En même temps, comme j'étais personnellement bien motivé par cette nouvelle opportunité de reconversion, dans la voie du *Bioengineering*, j'avais alors proposé à Jim de me consacrer pleinement à cette phase du projet, en espérant qu'en suivant fidèlement le plan qu'il avait ingénieusement conçu et en coordonnant quotidiennement tous les deux nos efforts intellectuels, nous pourrions progresser plus rapidement dans le développement de l'analyseur d'ozone qui devait être coûte que coûte fonctionnellement applicable à la respiration humaine dans au moins deux ans. Jim s'était réjoui de la stratégie de ma proposition, d'autant plus qu'il était particulièrement soucieux de sa lourde charge d'enseignement qu'il devait assumer pendant cette année

universitaire, en prévision de son absence, l'année suivante, pour son détachement sabbatique. Il voulait en effet profiter de ma dernière année de présence dans son laboratoire pour passer son année sabbatique dans un des laboratoires de recherches sur l'environnement respiratoire en North Carolina.

Dès la réception officielle du contrat financier, par Penn State, je m'étais alors attelé à commander toutes les pièces mécaniques nécessaires à l'assemblage du *hardware* de l'appareil, et tous les éléments électroniques indispensables à l'émission et à la détection du signal mesuré. En attendant la livraison de tous ces composants électromécaniques, ma première tâche urgente avait consisté ensuite à repérer un bon mécano-tourneur capable d'usiner, avec précision, la petite chambre de réaction, qui était la pièce maîtresse de notre futur appareil. Pour ce faire, je m'étais d'abord adressé au chef de l'atelier central de Penn State qui m'avait fait comprendre que je devais attendre plusieurs semaines voire des mois pour qu'il puisse me réserver une date, sans me garantir la flexibilité de pouvoir interagir, s'il était nécessaire, avec celui qui serait en charge de l'usinage. En réalité, l'atelier de Penn State n'était pas la bonne voie pour moi, car ses ouvriers et techniciens étaient prioritairement plus occupés dans la fabrication des grosses pièces mécaniques aérospatiales et sous-marines que des petites conçues pour la recherche biomédicale. Quant au principal mécano-technicien de notre département, Donald Lucas à Fenske, il n'était pas assez versatile pour accomplir cette tâche de précision, mais Don m'avait fourni une bonne adresse qui s'était avérée bien appropriée. Il s'agissait, en effet, d'un petit atelier de machines-outils qui appartenait à un excellent

tourneur-fraiseur-rectifieur du nom de David Scherer. Doté d'un incomparable talent d'usinage-mécanique de précision, Dave était aussi un petit agriculteur-céréalier de maïs, un métier familial qu'il continuait à assumer, avec son épouse, pour sauvegarder un héritage traditionnel. C'était donc sur cette petite ferme familiale, localisée à proximité de Spring Mills, une petite agglomération rurale située à une quinzaine de miles à l'est de State College, que Dave avait installé son petit atelier mécanique avec ses machines-outils. Je dois mentionner à ce propos que je garde, jusqu'à nos jours, un merveilleux souvenir amical de ce gentil, simple et généreux bonhomme qui m'avait surpris par sa patiente curiosité à mon écoute, surtout lorsque je n'arrêtais pas, avec ma nature hyperbolique, de lui narrer, à chaque visite, mes historiettes d'enfance, d'adolescence et de jeunesse franco-tunisiennes. Je n'ai jamais oublié non plus le professionnalisme de Dave qui était à la fois minutieux, rapide et efficace dans son travail. C'était pour ça qu'il ne chômait pas dans son métier qu'il maîtrisait bien en lui attirant pas mal de projets semblables au nôtre de la part d'ingénieurs-chercheurs de Penn State. Je dois aussi reconnaître qu'il était toujours ouvert, tolérant et patient avec moi, malgré mes fréquentes visites pour d'innombrables modifications de la chambre de réaction de mon futur analyseur d'ozone respiratoire.

Pour apprécier l'importance de cette chambre de réaction, qui était au cœur même de l'instrument, je me dois d'expliquer son principal rôle dans cet appareil respiratoire que nous voulions agencer. D'abord, le signal électronique que nous espérions détecter était basé sur le principe de la photo-chimiluminescence qui devait résulter de la réaction entre l'ozone et un aldéhyde approprié. En se rencontrant et

en se mixant dans la chambre de réaction, ces deux composants très réactifs se décomposent rapidement pour émettre instantanément des photons qui se transforment, par l'intermédiaire d'un multiplicateur de photons et d'une conversion digitale appropriée, en un signal analogique dont le niveau de détection devrait être linéairement proportionnel à la concentration d'ozone recueillie dans la chambre de réaction. Mais le volume de cette chambre devait être suffisamment large pour qu'on puisse détecter un signal propre, sans bruit de mesure, et avec une bonne résolution. En même temps, la chambre devait aussi être suffisamment petite pour que le temps de réponse du signal mesuré soit très rapide, de l'ordre de 100 msec, comparé au cycle respiratoire qui est de l'ordre de 2 secondes aussi bien à l'inspiration qu'à l'expiration. Ces deux facteurs importants, temps de réponse et résolution du signal, dépendaient aussi du type d'aldéhyde choisi en fonction de sa vitesse de réactivité avec l'ozone. Mais, bien que nous eussions fait des calculs préalables pour estimer le volume de la chambre, et malgré les connaissances prédictives d'un bon *Chemical Engineer*, comme Jim, pour identifier une bonne liste d'aldéhydes intensément et rapidement réactifs avec l'ozone pour générer la bonne résolution et la rapide réponse recherchées, il fallait néanmoins conduire d'interminables essais en ajustant plusieurs fois le volume de la chambre tout en testant une vingtaine d'aldéhydes, avant d'arriver à l'optimisation finale. C'était un long chemin parcouru et plusieurs mois d'expérimentations, avec des jours de déceptions et de frustrations, mais quelquefois des moments d'espoir et d'optimisme, jusqu'à l'achèvement de cette première mission du contrat de recherche qui consistait d'abord à concevoir, à agencer et à disposer, sur la paillasse du labo, de cet analyseur

d'ozone respiratoire ayant les caractéristiques exigées. Nous étions, au bout du compte, très satisfaits de cet énorme accomplissement technique, unique en son genre, qui allait nous ouvrir de nouveaux horizons pour nous reconvertir dans une recherche appliquée, pointée particulièrement sur les problèmes environnementaux que nous espérions traiter utilement pour mieux prévenir les effets délétères de la pollution atmosphérique sur la santé publique. Mais nous n'étions, à ce moment-là, qu'à l'ébauche de la prochaine mission que nous devions mener avec rigueur pour tester l'application adéquate de cet instrument que nous avions finalement réussi à construire avec un indéniable succès, puisque sa conception, sa complète réalisation et ses performances techniques avaient fait l'objet d'un ensemble de trois articles que nous avions publiés dans *Review of Scientific Instrument* qui est un journal de grandes réputations scientifiques. Nous étions déjà au mois de mai 1989 lorsque ma deuxième année universitaire, à Penn State, tirait à sa fin ; et j'avoue franchement que j'étais à ce point très fatigué, je dirais même saturé, aussi bien intellectuellement que physiquement, surtout par l'effort et la concentration ininterrompus que j'avais consacrés à cette première étape du nouveau projet. Mais j'étais tout de même apaisé par la progression rapide du projet qui nous laissait suffisamment de temps pour peaufiner et compléter tranquillement le travail, en démontrant le *monitoring* durable de notre analyseur et sa fiable utilisation dans le domaine de la pollution respiratoire. Par conséquent, nous pouvions être confiants sur le fait que d'ici la fin de cette première étape du projet, nous satisferions notre principal sponsor, le HEI, pour qu'il renouvelât notre contrat de recherche afin d'entamer la prochaine phase qui devrait

marquer réellement le renouveau de notre recherche dans le domaine de l'environnement et son impact sur la santé publique.

Cependant, malgré tous les enchantements familiaux et les ravissements professionnels que nous avions vécus, au cours de ces presque deux années d'un périple lointain, au milieu de ce beau et paisible environnement international, l'approche de la deuxième période estivale, loin de la Tunisie natale, avait réveillé en moi le picotement nostalgique du pays, le parfum respirable de son jasmin et l'envie émotionnelle de revoir le bled avec ma grand-mère et mes parents, et tous nos proches, vieux, jeunes et enfants. Il est vrai qu'au moment où je me sentais traversé par un vent d'optimisme professionnel, marqué par l'accomplissement d'une percée technique dans le nouveau projet scientifique, au moment où les enfants se réjouissaient de leurs succès scolaires dans leur nouvel environnement international, et au moment où je constatais que nous éprouvions malgré tout une fatigue passagère, je me disais alors pourquoi ne pas s'envoler au pays pour décompresser, en retrouvant les familles, en rencontrant les gens du village et en effleurant la brise chaudement estivale de la mer méditerranéenne ! D'ailleurs, l'idée avait tellement plu aux enfants que dès qu'ils apprirent la nouvelle, l'appartement avait résonné par un cri sonore, bien coordonné et rythmé de leurs voix infantiles qui répétaient, pendant quelques secondes, *oh yes, oh yes, oh yes*… Bref, tout le monde était extasié par la nouvelle ; à cet instant-là, je me dis : "*Why not ?*" Au diable l'avarice, car après tout, ce voyage allait sûrement nous ressourcer pour bien reprendre la dernière ligne droite de notre belle aventure américaine qui devait s'achever dans seulement un an, mais

avec un calendrier bien chargé pour moi. Ainsi, malgré son coût élevé, je m'étais arrangé financièrement pour concrétiser ce voyage qui avait fait plaisir à ma famille, d'autant plus que, volant vers la Tunisie, on avait fait un arrêt à Bordeaux pour inspecter notre appartement et saluer nos chers amis bordelais.

Après un bon mois d'amusements pour les enfants sur la plage brûlante de Sousse et un séjour d'été reposant en famille, dans notre ancien village tunisien, nous voilà de retour à notre nouveau village américain, en plein centre de Pennsylvanie, où nous avions retrouvé un habituel paysage abondamment verdoyant, malgré la saison, qui contrastait avec celui de la nature aride qu'on avait laissé derrière nous au bled. La saison estivale tirait donc à sa fin pour accueillir les deux rentrées universitaire et scolaire qui démarraient, respectivement, la dernière semaine du mois d'août et la première semaine du mois de septembre, juste après le *Labor Day* (jour du travail) qui est célébré, aux États-Unis et au Canada, le premier lundi du mois de septembre, et non pas le 1er mai comme partout ailleurs. Nos enfants, bien bronzés, beaux et en pleine forme, étaient ravis de retrouver leurs camarades, leurs maîtres et maîtresses d'école. Ils avaient l'air joyeux ; ils me paraissaient radieux ; ils semblaient tout simplement heureux de faire partie de cette ambiance scolaire internationale et d'apprécier la flexibilité du système éducatif anglo-saxon. Paradoxalement, en les voyant ainsi, cela me donnait des inquiétudes, pour eux, quant à la suite, quant à l'avenir, quant au retour en France ; ce retour semblait proche ; le temps passait vite ; un an paraissait court. Je croyais rêver, mais c'était un vrai moment d'égarement temporel, un véritable souci de passage et un réel instant de

réflexion sur le futur. Mais fidèle à moi-même, je m'étais ressaisi en pensant d'abord que, malgré la rigidité du système scolaire français, mes enfants étaient très jeunes et internationalement assez flexibles pour s'adapter et se réadapter à n'importe quel système scolaire. Ensuite, je pensai à mon nouveau projet de recherche qui allait m'ouvrir des nouveaux horizons et me donner l'élan nécessaire pour poursuivre ma carrière professionnelle qui me passionnait tant, avec mes anciens amis, à Bordeaux, cette belle ville que j'aimais profondément.

Jim était content de me revoir de retour à Penn State, après mon voyage familial en Tunisie. Je le voyais aussi tout à fait ravi de se libérer, en cette année universitaire, de ses charges habituelles d'enseignement routinier qui l'épuisaient à chaque fin de semestre, comme tout autre professeur en ingénierie. Il me paraissait, en même temps, très enthousiaste de partir avec Deena, en année sabbatique, à North Carolina. Mais, avant de partir, nous avions discuté longuement ensemble sur la meilleure stratégie à adopter pour continuer notre programme de recherche dans les meilleures conditions possible. Pour bien faire, nous avions recruté deux nouveaux étudiants, Donna DeMaria et Ervin Kitzmiller, que j'allais superviser pendant son absence pour m'aider à compléter la première phase du projet qui consistait à tester les performances techniques de l'analyseur d'ozone, sur des modèles physiques simples, mais aussi sur des trachées excisées de moutons et de porcs, et dans des conditions d'écoulements physiologiques proches de la respiration humaine. Le choix de ces trachées était volontaire, car leurs dimensions sont en moyenne du même ordre de grandeur que celles de l'homme. En choisissant alors les bonnes

dimensions de ces trachées, Donna et Ervin se chargeaient, deux fois par semaine, de se les procurer, fraîchement isolées de leurs animaux, chez les Myers Brothers Meats, une sympathique petite boucherie familiale, à Spring Mills, qui m'avait été d'ailleurs recommandée, par mon ami David Scherer, celui qui avait minutieusement usiné la chambre de réaction de notre analyseur d'ozone. Au bout de quelques semaines, j'avais constaté avec plaisir que Donna et Ervin étaient bien motivés par leur projet et prenaient même goût à passer de longues heures au labo en y restant quelquefois tard le soir pour finir leurs expériences. Les voyant ainsi presque indépendants dans leurs tâches quotidiennes, et en continuelle progression dans leurs recherches, je retrouvai alors les quelques moments de tranquillité qui m'avaient induit à penser qu'il était temps de passer, de mon côté, à la phase cruciale de cette première étape du projet qui consistait à utiliser l'analyseur d'ozone dans les conditions respiratoires *in vivo* ; autrement dit, le moment était venu pour conduire une série d'expérimentations humaines qui nécessitaient l'inhalation des bolus d'ozone et qui permettaient de tester réellement les performances de l'analyseur, en enregistrant le *monitoring* des concentrations du polluant aussi bien pendant l'inspiration que pendant l'expiration humaine. Mais pour ce faire, il fallait demander l'autorisation officielle du comité d'éthique de Penn State en préparant un dossier bien documenté qui garantirait la nature non invasive des expériences, l'absence de nuisance des concentrations employées sur la santé des participants volontaires, leur sécurité, leur adéquate rémunération et leur formel consentement. Je me souviens encore de mes interminables frustrations lorsque j'avais affaire aux membres du comité qui m'avaient convoqué maintes fois, pour répondre à leurs

questions, avant de nous donner enfin leur feu vert pour commencer ces expérimentations humaines. Je dois cependant avouer que ce type de tracasseries administratives, qui étaient d'ailleurs légitimes, m'avaient formé à m'occuper efficacement d'autres affaires du même genre et de bien traiter d'autres sujets semblables tels que les expérimentations animales. Tout ceci s'était évidemment déroulé en coordination avec Jim depuis son lieu de résidence sabbatique. Nous étions en effet restés en contact professionnel régulier, par téléphone ou par e-mail quand nous nous échangions des documents, même s'il avait effectué de brefs retours à State College, au moment des deux pauses hivernale et printanière.

Ma troisième et dernière année universitaire, à Penn State, était une année particulièrement intéressante pour moi, car l'absence de Jim m'avait permis de me débrouiller seul, au labo, avec les étudiants, tout en me rodant avec le système académique américain et toutes ses complexités administratives. D'ailleurs, au bout de quelques mois, après le départ de Jim, les nouveaux programmes de recherche prenaient leur rythme de croisière qui semblait indiquer que tout se déroulait merveilleusement bien et sans encombre, en commençant par les projets de mes deux étudiants qui paraissaient satisfaits de leurs résultats préliminaires, en passant par l'agrément du comité d'éthique que j'avais pu obtenir au bout de quelques semaines de négociations ininterrompues et en terminant par mes premiers résultats humains qui démontraient les bonnes performances réelles de l'analyseur d'ozone, et qui confirmaient son unique utilité pour identifier les facteurs délétères de la pollution atmosphérique.

Cette même année universitaire était aussi singulière pour toute la planète du fait de deux grands événements positifs mondiaux qui s'étaient déroulés à trois mois d'intervalle. Le premier fut la chute du mur de Berlin, ou celui de la honte, qui avait eu lieu pendant la nuit du 9 au 10 novembre 1989, après plus de 28 ans d'existence, et qui avait permis, presque un an plus tard, le 3 octobre 1990, à la réunification des deux Allemagnes. Le second grand événement fut la libération du Sud-Africain Nelson Mandela, le 11 février 1990, après 27 ans d'emprisonnement, et qui, trois ans plus tard, en 1993, avait reçu, avec Frederik de Klerk, le Prix Nobel de la paix, pour avoir conjointement contribué à la réconciliation nationale afin de mettre pacifiquement fin au régime de l'apartheid.

En accueillant ces deux événements internationaux qui paraissaient propices à une paix mondiale et en me réjouissant personnellement de cette ambiance universitaire qui semblait favorable au succès de mon expatriation professionnelle, je devais alors saisir l'occasion pour combler la mesure, en célébrant notre dernière année américaine par quelques incontournables visites touristiques qui allaient exaucer les vœux de tous les membres de la famille. Le tri des lieux de ces visites étant ainsi fait, nous avions alors programmé ces voyages en fonction des saisons et en tenant compte du calendrier de mes obligations professionnelles. Washington DC (*District of Columbia*) était l'un des choix prioritaires de notre programme et un lieu touristique inévitable, qui se trouve juste à trois heures de route depuis State College. Sans gratte-ciel, la capitale fédérale des États-Unis est la ville politique qui symbolise la puissance politique mondiale, avec ses trois grandes branches institutionnelles

des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire américains ; le président à la White-House, le Congrès, avec le Sénat et la Chambre des représentants, au Capitole, et la Cour suprême, la plus haute juridiction fédérale. Mais avec ses innombrables monuments et musées qui attirent chaque année plusieurs millions de touristes, Washington DC est aussi l'une des villes les plus visitées au monde. Quant à notre visite qui était programmée au milieu du mois de mars 1990, pendant la semaine du *Spring Break* (vacances du printemps), elle coïncidait, par chance, avec la bonne et courte période de la belle fleuraison optimale des cerisiers japonais (*cherry blossom*) qui ne durait que quelques jours. En nous promenant ainsi au milieu de ces arbres merveilleusement enjolivés par leurs magnifiques fleurs, j'avais alors profité du beau temps pour prendre des jolies photos familiales qui constituent les plus beaux souvenirs paysagers de cette période printanière. Cependant, l'incontournable tour de White-House ne m'a pas laissé un souvenir particulièrement mémorable dans mon esprit, malgré l'intérêt qu'il avait suscité en moi avant la visite. C'était peut-être dû à la modeste architecture des lieux ! Pour le reste, toute la famille avait pris plaisir à flâner, pendant quelques jours, sur le National Mall pour s'amuser et admirer, chemin parcourant, les monuments qui le bordent, tout en effectuant, de temps à autre et selon les envies de chacun, des visites alternées d'un certain nombre de musées, qui étaient, pour la plupart, convenablement situés aux alentours de ce lieu.

New York City était évidemment l'autre choix prioritaire dans la liste, car on ne pouvait pas résider trois ans dans l'Est américain sans consacrer quelques jours de vacances dans cette ville emblématique de la puissance économique et

financière mondiale. Mais New York City est un lieu qui symbolise aussi et surtout l'histoire de plusieurs millions d'immigrants, et une ville qui offre une grande richesse de diversité culturelle et qui glorifie le divertissement musical, théâtral et médiatique. Nous avions donc programmé ce voyage à New York City pendant le long week-end du *Memorial Day* qui correspond toujours au dernier lundi du mois de mai. Il n'était pas alors question d'embêter les enfants avec les musées, mais le Brooklyn Children Museum était celui où ils s'étaient bien amusés pendant tout un après-midi de notre séjour. Comme il faisait beau à cette époque de l'année, nous avions passé la plupart du temps de ces quatre jours de vacances en plein air, en commençant par la visite de la Liberty Island pour voir de près la gigantesque statue de la Liberté. Ensuite, nous avions passé une demi-journée à déambuler le long des ruelles du Greenwich Village qui fut jadis un des bastions des mouvements politiques progressistes, une enclave d'artistes avant-gardistes cultivant un mode de vie bohème et un lieu central de contestations pour soutenir le mouvement de libération gay et lesbienne. Enfin, nous nous étions promenés dans les fameux quartiers de Chinatown et de Little Italy où nous avions déjeuné deux fois dans deux de ces nombreux restaurants ethniques. Et pour clore notre visite, nous n'avions pas manqué de passer un moment du dernier soir dans le quartier du Time Square pour observer les lumières vives des spectacles de Broadway.

Niagara Falls (chutes de Niagara) fut enfin notre dernière destination touristique familiale avant le retour final à Bordeaux. Peu de temps après la fin de l'année scolaire, au mois de juin 1990, nous avions donc effectué un très agréable voyage en voiture, qui nous avait pris toute une journée pour

parcourir les 350 km qui séparent State College à cet immense lieu touristique américano-canadien. Chemin faisant, j'avais choisi d'emprunter les routes nationales en prenant le temps de nous arrêter près de l'Allegheny National Forest, de pique-niquer dans l'Allegheny State Park et de profiter de la beauté naturelle des prairies avoisinantes qui s'exposaient, devant les regards des visiteurs, avec des décors qui étaient à la fois verdoyants et fleurissants, à cette époque de l'année pendant laquelle s'effectue la transition printanière estivale. Arrivés en fin d'après-midi à notre destination, nous avions passé la première nuit dans un motel du côté américain pour prendre, le lendemain, le Maid of the Mist, une petite croisière guidée qui nous transportait jusqu'au pied des tourbillons pour être mouillés par les chutes d'eau, ce qui amusait beaucoup les enfants. Nous avions ensuite passé deux jours et deux nuits de l'autre côté de la rivière, car de ce côté canadien, les chutes offraient de beaux spectacles visuels et plein d'espaces d'amusement pour les enfants. Nous avions alors passé notre temps à nous relaxer en observant les enfants s'amuser tout en contemplant tout simplement les impressionnants mouvements des chutes, prendre de belles photos, et admirer l'animation des lumières et le décor éclatant du feu d'artifice. Mais, je dois avouer qu'après la fin de ce dernier voyage, en route vers State College, je pensais, au fond de moi-même, à cette majestueuse beauté naturelle, à ces grandioses mouvements spectaculaires et à cette immense source d'énergie hydroélectrique, pour me convaincre que Niagara Falls était là pour émouvoir ses visiteurs par sa gigantesque force naturelle, peut-être au même titre que New York City pouvait dominer économiquement la planète par sa puissance financière, comme Washington DC pouvait

influencer politiquement les autres nations par son impressionnante puissance militaire. Comme quoi, on ne prête qu'au plus fort, même la nature ; *is it naturally fair ?*

Un peu de retour en arrière pour me rappeler, en effet, qu'entre les deux voyages familiaux, à Washington DC et à New York City, j'avais oublié de mentionner le voyage professionnel que j'avais effectué aux laboratoires de recherches où Jim passait son année sabbatique. Ces deux centres d'excellence sur la modélisation environnementale respiratoire étaient localisés au sein du fameux Research Triangle Park (RTP), un technopôle qui fut fondé en 1959 pour redynamiser l'économie du vieux sud en accueillant de grandes entreprises de pointe et de proéminents centres de recherches académiques et industriels. Ce RTP est implanté géographiquement au milieu des trois principales villes dynamiques de l'État de North Carolina, Durham, Raleigh et Chapel Hill, où sont établies, respectivement, les trois principales universités, Duke University, NC State University et l'University of North Carolina. Jim partageait son temps de travail entre le laboratoire d'*Extrapolation Modeling* au Duke Medical Center, et celui du Health Effects Research Laboratory de l'EPA qui était dirigé par Philip Bromberg, un ami de longue date de Jim. Phil était bien au courant de notre nouveau projet à Penn State, et surtout de notre unique approche originale du problème des polluants gazeux respiratoires. Profitant de la présence de Jim dans son centre de recherche, Phil m'avait donc invité le 17 avril 1990 pour présenter, devant son groupe et bien d'autres chercheurs de la région, la primeur de mes dernières avancées sur les mesures respiratoires humaines. Mon exposé, que j'avais intitulé "*Transport and Uptake of Ozone in Human Lungs*"

(Transport et rétention de l'ozone dans les poumons humains), avait retenu l'attention d'une grande audience et la discussion, qui avait suivi avec les spécialistes dans la matière environnementale, était intéressante pour la bonne orientation de notre recherche future.

Le temps passait tellement vite en cette dernière année de notre séjour américain que nous étions déjà en plein milieu de l'été 1990 qui annonçait presque la fin de mon expatriation professionnelle. Celle-ci devait d'ailleurs s'achever au mois d'octobre ; mais Amina et les enfants devaient repartir à Bordeaux quelques mois avant mon retour définitif, pour bien préparer leur rentrée scolaire. Quant à moi, il me restait beaucoup de choses à accomplir sur mon agenda. Je devais d'abord aider Jim à préparer le rapport final pour notre sponsor, le HEI, qui exigeait une documentation exhaustive, détaillant, d'une part, la conception et la construction de notre instrument, et décrivant, d'autre part, la méthodologie employée pour tester sa fiabilité ainsi que les résultats préliminaires obtenus aussi bien sur les trachées que sur l'humain. Je devais ensuite préparer les brouillons de quelques articles pour lesquels nous espérions soumettre leurs versions finales pour publication, avant mon départ. Je devais enfin finaliser avec Jim la mise au point de la poursuite du projet en formulant une demande de renouvellement du contrat de recherche, auprès du HEI. Nous nous étions en effet mis d'accord sur le principe de poursuivre notre fructueuse collaboration, quoi qu'il arrivât et malgré la distance qui allait bientôt nous séparer. Quant à la formule que prendrait notre future collaboration internationale, tout dépendrait de la solidité de mon avenir professionnel à Bordeaux.

À peine une semaine avant le départ d'Amina avec les enfants pour Bordeaux, la situation politique internationale était devenue soudainement très préoccupante lorsque, le 2 août 1990, l'armée irakienne de Saddam Hussein avait brutalement envahi le Koweït, pour s'y installer et l'occuper pendant 7 mois, avant que les États-Unis et les forces alliées de la coalition ne déclarent la guerre à l'envahisseur pour libérer le pays occupé. J'avais eu alors le triste sentiment que cette dramatique situation internationale contrastait curieusement avec les deux événements, plus réjouissants, que nous avions connus, à la fin de 1989 et au début de 1990, lors de la chute du mur de Berlin et de la libération de Nelson Mandela. J'avais eu aussi le profond sentiment que cet affrontement irako-koweïtien allait créer les conditions d'une longue situation chaotique dans la région. J'avais enfin eu l'intime sentiment subjectif qu'à quelques mois de mon retour supposé définitif en France, cet événement tragique n'était pas de bon augure. Était-ce le signe avant-coureur d'un retour décevant ?

Le retour avorté à Bordeaux

Comme prévu, mon retour à Bordeaux coïncidait, à quelques mois près, avec le départ à la retraite du monsieur Varène. Hervé Guénard devait alors prendre la relève pour diriger le service hospitalo-universitaire de physiologie et d'explorations fonctionnelles respiratoires. Mais sur le plan de la recherche, le Laboratoire de Physiologie s'était rajeuni humainement par quelques nouveaux arrivés qui souhaitaient infléchir son orientation thématique respiratoire vers des aspects plus tissulaire et cellulaire. Quelle bonne coïncidence avec mon retour ! Moi qui

souhaitais développer, à Bordeaux, une approche physiopathologique originale des aérocontaminants, tout en continuant ma collaboration américaine avec Jim, sous son aspect d'ingénierie biomédicale, je ne pouvais que me réjouir du parfait *timing* de cette évolution thématique du labo et de cette rencontre locale qui devait favoriser l'émergence d'une nouvelle collaboration opportune. En effet, parmi ces nouveaux chercheurs, il y avait Roger Marthan, un jeune assistant hospitalo-universitaire qui, dès la fin de son internat de médecine à Bordeaux, s'était expatrié, pendant un an, en Australie, pour apprendre la technique de la contraction du muscle lisse bronchique, dans le Department of Respiratory Medicine, Royal Prince Alfred Hospital, dirigé, à Sydney, par Sandra Andersen, une pharmaco-physiologiste respiratoire de renommée mondiale. Dès son retour d'Australie, et pour consolider son expérience, Roger avait entrepris une étroite collaboration avec Jean-Pierre Savineau, un excellent chercheur à la faculté de pharmacie de Bordeaux, et un spécialiste de la réponse contractile cellulaire des muscles lisses vasculaire et pulmonaire. Classiquement, cette technique contractile était utilisée comme un outil pharmacologique qui permettait d'étudier la transduction du signal cellulaire pour mieux comprendre les mécanismes qui régissent le dysfonctionnement du système respiratoire lors du déclenchement de l'hyperréactivité bronchique ou de la crise d'asthme. Or, ces conditions physiopathologiques ou inflammatoires du système broncho-pulmonaire sont généralement causées ou exacerbées par la respiration de l'air pollué. Je pensais alors que la technique de la réponse cellulaire à l'inhalation des polluants gazeux était une thématique parfaitement originale qui pouvait nous converger vers un intérêt commun pour créer une nouvelle

dynamique au laboratoire. Et pour concrétiser cette dynamique, j'avais alors saisi l'opportunité en prenant l'initiative de construire un projet de recherche avec Roger et Jean-Pierre pour le soumettre à l'INSERM afin d'obtenir un contrat jeune formation (CJF). Ce CJF était aussi une aubaine pour nous, car c'était une entité nouvellement créée par l'INSERM pour permettre aux jeunes chercheurs de se lancer d'abord dans une légère structure de recherche puis d'évoluer progressivement vers une lourde plateforme qui était celle de l'unité de recherche classique ayant un grand nombre de chercheurs statutaires INSERM.

J'avais encore plus de dix mois devant mois pour bien préparer le projet du CJF. Mais en attendant cette date limite, nous nous étions attelés tout de suite à élargir nos installations techniques au moyen d'équipements adéquats tout en nous renforçant par des potentiels techniques humains. Cela allait nous permettre de générer des données expérimentales qui apporteraient un soutien de base et une créance à ma demande CJF. D'ailleurs, l'idée du projet semblait créer une ambiance positive au labo, une cohésion intellectuelle entre les membres du groupe et un tel enthousiasme humain qu'au bout de quelques mois, nous étions en mesure d'observer et d'analyser des résultats concordants qui semblaient étayer mes hypothèses et fortifier mon projet du CJF INSERM. Mieux encore, quelques semaines avant la date limite de la soumission du CJF, j'avais remarqué que nous avions collecté suffisamment de données expérimentales et obtenu des résultats statistiquement convaincants pour qu'il y ait amplement matière à une publication originale ; ce qui devait potentialiser la chance d'aboutissement du CJF. Après la soumission de cet article à un journal scientifique

international, je m'étais alors senti en état d'apesanteur qui me permit de m'atteler à rédiger le projet du CJF, en coordination avec mon équipe, avant de le soumettre à l'INSERM. Je devais connaître l'issue du projet en automne 1991, après la visite du labo par quelques représentants de la commission scientifique spécialisée n° 5 (CSS5) de l'INSERM, qui devait évaluer et classer par ordre de mérite tout ce qui concerne les domaines du cœur, des vaisseaux, du rein et des poumons.

Par ailleurs, le retour inattendu, en France, de nos meilleurs amis Hachemi, Marilyn et leurs deux filles était une autre heureuse coïncidence sociale qui allait nous rapprocher pour nous réunir de nouveau après une courte et lointaine séparation, eux en Tunisie et nous aux États-Unis. De leur côté, il semblait en effet qu'après quelques années de séjour exploratif en Tunisie, l'environnement socioprofessionnel n'était pas assez propice à leur épanouissement intellectuel et familial pour les retenir dans le pays. Leur retour en France nous avait donc comblés de bonheur, d'autant plus que c'était à Terrasson, une jolie petite ville située dans le beau département de la Dordogne, et à peine à deux heures de route en voiture de Bordeaux. Par conséquent, il fallait reconnaître que les beautés naturelles, les patrimoines architecturaux et les richesses culinaires de nos deux lieux de résidence ne pouvaient que nous stimuler et nous inciter à faire des visites mutuelles pour animer de nouveau notre amitié et la partager avec nos enfants qui grandissaient vite.

Mais la principale difficulté à laquelle nos propres enfants devaient faire face, dès leur retour en France, avec beaucoup de challenges et de stress, était leur réintégration dans la scolarisation française. En effet, contrairement à la flexibilité du système éducatif américain, surtout à State College, qui

prévoyait aux enfants une période de transition et d'adaptation par l'intermédiaire d'un tuteur spécialisé dans la matière, le système scolaire français était tellement rigide que même les enfants les plus doués ou les plus encadrés par les parents trouvaient d'énormes difficultés à rattraper leur retard linguistique dès qu'ils s'éloignaient temporairement du système éducatif francophone. C'était bien le cas de nos enfants qui, après trois ans d'absence, avaient sûrement oublié le maniement perfectionné de la langue française, avec sa grammaire et ses conjugaisons, comme l'exigeaient les programmes scolaires en France. Cependant, le moins touché par ce problème était Yater qui n'avait que cinq ans et qui, par conséquent, avait encore un an à passer à l'école maternelle pour retrouver ses calibres linguistiques français. Quant à Minwel qui avait neuf ans, donc en CM1, il avait de la chance d'être accueilli par la directrice de son école primaire Montgolfier, avec beaucoup de compréhension, ce qui avait permis à sa principale institutrice de corroborer en lui prêtant une particulière attention pédagogique afin qu'il puisse rattraper son retard. Mais pour Dorsaf, qui avait douze ans et qui entrait au collège, sa réintégration était plus compliquée à cause de la multitude de cours et de professeurs, dont certains étaient plus ou moins compréhensifs, et d'autres moins coopérants parce qu'ils n'avaient pas beaucoup de latitude pour agir en dehors de leur cadre de programmation strictement académique. Par chance, Dorsaf avait pu se joindre à une douzaine d'élèves, qui revenaient aussi des États-Unis, pour former une section américaine dans le college bordelais, Cheverus, qui commençait à prétendre d'une vocation linguistique internationale. Or, en 1990, cette section américaine n'était pas conçue pour résoudre le problème de réinsertion des

expatriés en les aidant à rétablir leur compréhension linguistique afin de suivre correctement leurs cours standards en français. Je me souviens que le seul bénéfice que recevaient les élèves de cette section était de retrouver, une fois par semaine, un enseignant franco-américain pour recevoir une version socioculturelle, en anglais, d'un cours d'histoire. À l'époque, je pensais donc que cette section américaine était une foutaise ; c'était plutôt le prélude d'une publicité pour une prestigieuse vocation internationale du collège Cheverus. Je reconnais, cependant, que cette section avait permis à Dorsaf et à ses copains de s'entraider pour surmonter leurs difficultés, mais aussi pour consolider le surplus de leurs atouts internationaux.

Nous voilà enfin en plein milieu du mois d'octobre 1991 lorsque la mauvaise nouvelle de l'INSERM tomba brusquement comme une douche froide pour m'annoncer que, n'étant pas classée en priorité absolue par la CSS5, ma demande CJF ne pouvait être prise en considération financière par l'administration centrale qui avait décidé de n'accorder qu'un seul projet pour ce cycle budgétaire. Inutile alors d'évoquer ma grande surprise, ma profonde déception et mon extrême découragement ; inutile aussi d'imaginer mon état d'esprit qui ne pouvait supporter l'échec de cette tentative qui avait porté un réel frein à l'enthousiasme de mon retour constructif dans mon laboratoire bordelais ; et enfin il est facile de comprendre que suite à cet avortement professionnel qui avait coupé court à l'ampleur de ma grande naïveté, je ne pouvais poursuivre, dans ces conditions, la recherche que j'imaginais et prétendre être heureux dans le seul métier que j'aimais intensément. J'écoutais passivement, dans ces moments difficiles, les réconforts de mes collègues,

mais je refusais les promesses spéculatives de certains membres de la commission 5 de l'INSERM qui me suggéraient de miser sur l'espoir d'un meilleur prochain cycle budgétaire qui pourrait porter secours à une deuxième tentative de mon projet CJF. Tout en déclinant évidemment ce genre de raisonnement spéculatif, je commençais à réfléchir une fois de plus, mais plus sérieusement, sur ma destinée professionnelle. Pour ce faire, j'essayai d'abord de copier mon père qui suivait toujours son instinct personnel pour surmonter les difficultés du moment ; ensuite, je me référais théoriquement à l'un de ses principes qui suggérait fortement de ne jamais poursuivre l'expérience qui échoue pour laisser une solide opportunité aller à ton secours immédiat ; et enfin, je pensais inévitablement à me remonter le moral auprès de mon copain Jim que j'avais appelé le lendemain de la mauvaise nouvelle pour me lamenter sur mon triste sort tout en lui expliquant l'avortement et probablement la fin de mes projets bordelais qui étaient intimement liés à l'échec du CJF INSERM. Fidèle à lui-même, il m'avait longuement écouté avec beaucoup de compréhension et de compassion amicale en m'indiquant que, de son côté, la grande porte restait bien ouverte si j'étais tenté par un éventuel grand retour aux États-Unis pour une longue collaboration afin de poursuivre en commun notre projet initial. Et comme pour me rassurer, il m'avait rappelé, une semaine plus tard, pour m'annoncer que le comité scientifique du HEI était très impressionné par le rapport final de notre contrat démonstratif initial et qu'il avait émis un avis très favorable pour nous accorder le renouvellement de notre contrat pour une durée de trois ans. Sentant que le vent soufflait, à ce moment-là, à notre avantage, pour sécuriser des nouveaux contrats afin d'assurer notre aventure

scientifique commune, Jim avait alors saisi l'occasion pour m'indiquer qu'il souhaitait élargir le soutien financier de notre projet auprès d'un des fameux National Institutes of Health (NIH) ou de l'Environmental Protection Agency (EPA), surtout si je considérais sérieusement l'hypothèse de ma longue expatriation. Il m'avait alors demandé de réfléchir sur sa proposition concernant mon retour à Penn State. De mon côté, je lui avais alors proposé spontanément une invitation à la fois professionnelle et amicale à Bordeaux pendant le prochain *Summer-Break* ; suite à quoi, il me promit de réfléchir sérieusement là-dessus, tout en m'avouant instinctivement que l'idée était alléchante pour lui et qu'elle pourrait être aussi séduisante pour Deena et les filles.

Il fallait admettre que depuis la nouvelle de l'INSERM, j'avais passé, pendant quelques semaines, de longues nuits d'insomnies et des journées entières à réfléchir sur la suite à prendre. Je pesais le pour et le contre dans mes réflexions, en passant en revue les avantages et les inconvénients des deux alternatives qui se présentaient à moi : celle qui m'ouvrait les portes d'un réel avenir professionnel et celle qui venait de les fermer en coupant court à l'espoir d'une carrière de recherche que je pensais prometteuse ; celle qui m'offrait clairement les promesses opportunes d'une grande aventure scientifique internationale et celle qui me laissait naviguer dans le flou d'une politique scientifique nationale qui n'avait pas tenu sa promesse pour récompenser les efforts de mes trois années d'expatriation ; il me fallait donc choisir entre partager avec un fidèle ami professionnel une vision commune d'une recherche qui serait utilement appliquée à l'environnement et à la santé publique ou m'isoler dans un

coin d'un laboratoire hors formation INSERM en me sentant obligé de conduire une recherche démotivante. Mais bien que tous les indicateurs m'inclinassent favorablement vers le lointain chemin du retour et la voie de l'aventure internationale qui me donnerait un regain de motivation et de confiance, je comprenais que ma grande décision allait engager aussi l'avenir de ma petite famille, Amina et les enfants, et l'éloignement de la grande famille de Ksiba. J'étais cependant persuadé que les enfants seraient avantageusement servis par une longue expérience internationale qui ne serait que très bénéfique pour leurs épanouissements scolaire et sociétal, et ensuite pour leur avenir professionnel. Mais, pendant ce temps-là, j'essayais, coûte que coûte, de garder mes soucis professionnels loin des préoccupations des enfants qui semblaient réussir leur réintégration dans le système éducatif français en comblant progressivement leurs retards linguistiques scolaires. Quant à Amina, elle devinait facilement la cause de mes longues nuits d'insomnies tourmentées, la raison de mes visibles moments d'anxiété et l'origine de mes profondes pensées évasives, car je ne pouvais pas lui cacher ces manifestations d'angoisses quotidiennes. Par contre, je résistais patiemment à la tentation immédiate de partager avec elle mes inclinations sur le devenir de mon avenir professionnel, par crainte de la contrarier sur l'idée de l'embarquer à nouveau dans une longue aventure lointaine. Mais lorsque je décidai finalement, au bon moment, de lui divulguer le fond de mes réflexions, je fus agréablement surpris par sa réaction plus que positive ; elle avait manifesté une immense joie et un long soupir qui semblait provenir d'un bon souvenir, celui de la Happy Valley. J'avais alors compris, ce jour-là, qu'Amina aimait profondément State College, ce village qui a été créé

en plein centre de la belle Pennsylvanie verdoyante, grâce à la grande Penn State University.

Après avoir formulé, sans regret, mes adieux personnels à l'année 1991 qui ne m'avait pas porté la chance que j'espérais avec l'INSERM, je me sentais soulagé d'accueillir, comme tout le monde, l'arrivée de la nouvelle année 1992 avec les habituels vœux de bonne santé. Je l'accueillais plus personnellement avec l'espérance de retrouver le bonheur professionnel que j'avais perdu l'automne précédent. Quelques jours plus tard, en ce début du mois de janvier 1992, alors que je participais à la réunion festive du labo autour de la traditionnelle galette des Rois, j'avais décidé de raccourcir le temps de ma présence afin d'appeler mon copain Jim, d'abord pour échanger nos meilleurs vœux pour la nouvelle année, ensuite pour lui confirmer mon irrévocable intention de retourner à Penn State. Il était alors réellement heureux de m'entendre dire à quel point nos discussions intellectuelles me manquaient, et combien je souhaitais reprendre la dynamique de nos projets de recherche pour retrouver mon enthousiasme habituel et le bonheur de mon métier. Il était aussi réconforté par la certitude de mon retour, car il croyait véritablement à la convergence de nos visions intellectuelles, à l'efficacité de nos démarches professionnelles, et par-dessus tout à la sincérité de notre indéfectible amitié. Et pour me rassurer de son soutien, il m'avait annoncé, à cette occasion, qu'il allait se remettre très vite au travail pour fignoler l'ébauche d'un contrat de recherche qu'il espérait soumettre au NIH à temps, et dans lequel il comptait m'y associer pleinement en tant que *Co-Principal Investigator*. Et lorsque je lui rappelai que mon invitation estivale tenait toujours, car je ne pensais pas partir

avant l'automne, il m'affirma qu'il y pensait sérieusement et qu'il me tiendrait au courant dès qu'il fixerait le bon calendrier qui conviendrait, pour partager la version touristique du séjour avec sa famille qui était très enthousiaste pour faire ce voyage.

Depuis mon immigration française, je tenais volontairement à ne garder en mémoire que les bons souvenirs de mes longues années résidentielles parisiennes tout en évitant d'évoquer les mauvais moments des interminables files d'attente et des tracasseries administratives, pour régulariser mes différentes situations de séjour qui évoluaient périodiquement en fonction du temps. Mais en cette période cruciale de transition continentale dans mes périples, entre la France et les États-Unis, je ne pouvais pas garder sous silence ma plus grande démarche administrative française ; celle qui pouvait ouvrir de larges horizons pour l'avenir professionnel de mes enfants ; et surtout celle qui permettait d'élargir les droits civiques et les libertés civiles de tous les membres de ma famille. Il s'agissait en effet de la longue démarche d'acquisition collective de notre double nationalité française qui avait commencé dès mon retour des États-Unis, après la fin de notre première période d'expatriation américaine, et qui avait pris positivement fin juste au moment où je m'apprêtais à reprendre le chemin de mon second et long périple américain. Ce processus de naturalisation avait donc duré presque deux ans alors que j'étais fonctionnaire de l'État et je comptais, sur mon horloge, vingt et un ans de résidence permanente légale. En évoquant le souvenir de cet important événement, je tenais à assumer pleinement le fondement de ma démarche, malgré sa lenteur administrative, et je voulais

souligner en même temps que je méritais cette citoyenneté française après tant d'années d'efforts physiques et intellectuels, pendant lesquelles j'avais travaillé durement, en exerçant toutes sortes d'emplois temporaires, pour payer mes longues études, avant de décrocher le métier de mon bonheur et d'obtenir enfin une seconde nationalité dans le pays des déclarations du droit de l'homme.

Tout au début du mois juin, j'eus enfin l'immense plaisir d'accueillir mon ami Jim à Bordeaux. Il était venu d'abord en visite solitaire pour un court séjour professionnel de collaboration en notre compagnie au Laboratoire de Physiologie, avant d'être joint, deux semaines plus tard, par Deena, Suzy et Joanna pour profiter de l'occasion en partageant ensemble une dizaine de jours de vacances touristiques bien méritées. En attendant l'arrivée de sa famille, Jim et moi avions beaucoup à faire professionnellement pour venir à bout de ce qu'on prévoyait d'accomplir pendant ces deux semaines qui s'annonçaient bien chargées pour les tâches qui nous attendaient. Mais, pour suivre la tradition scientifique internationale, Jim avait commencé son séjour professionnel en rencontrant d'abord tous les membres de notre groupe tout en prenant connaissance du projet ou de la tâche de chacun pendant qu'il faisait le tour du labo universitaire et ceux d'explorations fonctionnelles hospitalières. Ensuite, je tenais à élargir son exposition académique au-delà de notre groupe, en organisant, avec l'aide de mes collègues, une grande réunion publique qui lui permettait de se présenter devant une large audience locale de scientifiques, de médecins, d'étudiants et d'autres qui étaient juste curieux de s'informer, ou bien qui s'intéressaient de près à la nouvelle approche académique

pour traiter le problème de la pollution atmosphérique et de son impact sur la santé humaine. Conscient de la diversité de son audience, Jim avait alors orienté volontairement son exposé plutôt vers son aspect pédagogique que technique. Pour ce faire, il avait commencé sa conférence en mettant en lumière les causes du problème qui se posait à notre société, surtout dans ses zones urbaines ; il avait ensuite poursuivi sa présentation en mettant clairement en exergue les conséquences néfastes de la pollution atmosphérique aussi bien pour la nature que pour la population ; puis il avait fini son exposé en expliquant comment il pensait s'y prendre pour contribuer scientifiquement à remédier efficacement au problème posé, tout en saisissant l'occasion pour passer simplement en revue les différentes étapes du nouveau projet de recherche que nous avions déjà entamé ensemble à Penn State. Il était déjà 7 heures du soir lorsque Jim termina son exposé qui avait suscité un grand intérêt et beaucoup de questions de la part des présents. Nous avions alors prolongé la soirée autour d'un verre, et dans la bonne ambiance, pour permettre à tous ceux qui le désiraient de dialoguer sans façon avec le conférencier qui était d'ailleurs bien disposé à poursuivre cette discussion informelle même si elle dépassait largement le cadre de sa conférence.

Après l'incontestable succès de cette séance inaugurale de son séjour professionnel, nous devions, dès le lendemain, nous remettre tous les deux au travail pour accomplir deux principales tâches avant l'arrivée de sa famille. Ce faisant, je commençai par lui expliquer en détail la primeur des premières données expérimentales que nous avions recueillies depuis mon retour à Bordeaux, avec les nouvelles installations du labo, dans le cadre de mon projet avorté par

l'INSERM. Les résultats de cette première série d'expériences démontraient d'ores et déjà que l'exposition *in vitro* des trachées de petits animaux de laboratoire aux polluants gazeux induisait une hyperréactivité contractile du muscle lisse trachéal ; une telle induction permettait alors de mettre en évidence les conséquences délétères de la pollution sur le fonctionnement global du système respiratoire. L'objectif final de cette première tâche était donc de profiter de la présence de Jim pour bien analyser les données de ces expériences originales afin de rédiger, avec les résultats obtenus, un article de qualité et de le soumettre pour publication dans une bonne revue scientifique internationale respectable.

Deux jours avant la fin de son séjour professionnel, Jim était finalement bien disposé à préparer, avec moi, mon dossier d'immigration américaine, car il s'agissait cette fois-ci d'une réelle immigration légale aux États-Unis. C'était donc le sujet de la deuxième tâche qui nous restait à accomplir adéquatement, avant son départ de Bordeaux. Il fallait en effet veiller à ce que mon dossier soit minutieusement constitué pour éviter les retards et les mauvaises surprises lorsqu'il le soumettrait, dès son retour, à l'administration de Penn State qui devait alors se charger de le transmettre au service d'immigration en sponsorisant ma demande pour obtenir rapidement le titre du Visa H qui me permettrait de travailler temporairement aux États-Unis avant l'acquisition collective de la fameuse Green Card, celle qui devait nous ouvrir, cinq années plus tard, la grande porte pour une éventuelle naturalisation américaine. Pour l'instant, j'avais inscrit, dans ma demande, le 1er octobre 1992, date à

partir de laquelle je souhaitais obtenir l'autorisation de mon immigration.

Malgré l'intensité de nos occupations professionnelles, nous avions pu tout de même joindre l'utile à l'agréable, pour que les soirées et les week-ends du séjour de mon copain soient les plus plaisants possible, au sein de ma famille et en compagnie de mes bons amis bordelais. Mais au milieu du mois de juin, tout en nous libérant finalement de nos tâches professionnelles, nous étions tous enfin très heureux d'accueillir Deena, Souzy et Joanna à Bordeaux, mais sans Shari ; la fille aînée ne pouvait pas faire le voyage, à cause de ses obligations universitaires. Sans être bien fixés sur les lieux précis de leur circuit touristique, ils avaient souhaité cependant visiter Biarritz, après Bordeaux, avant de conclure inévitablement leur parcours à Paris. Pour les détails, ils comptaient sur mes connaissances des lieux pour identifier les attractions culturelles, musicales et architecturales qui convenaient pour remplir adéquatement leur emploi du temps touristique. Pour commencer, ils étaient réellement séduits par l'incontestable grâce architecturale de Bordeaux avec le joyau de ses monuments historiques, l'originalité de ses maisons bourgeoises et ses petites échoppes, et surtout l'esthétique ornementale de ses boutiques artisanales et ses magasins de mode ; ils furent aussi conquis par la gastronomie du sud-ouest avec ses délectables magrets et confits de canard, ses foies gras et ses huîtres, sans oublier ses prestigieux vins qui régalaient délicatement les palais et qui enivraient paisiblement les esprits ; mais c'est en voyageant à travers la beauté naturelle de la campagne avoisinante tout en empruntant l'une des plus belles routes des châteaux du Médoc qu'ils furent transportés par les paysages

panoramiques des vignobles bordelais, et c'est en se baladant dans le ravissant village médiéval de Saint-Émilion tout en admirant la grande diversité de ses terroirs qu'ils avaient apprécié la qualité de ses vins ; et pour leur dernier week-end girondin, quoi de mieux que d'amener mes amis à l'océan, là où ils pouvaient escalader l'incontournable dune du Pilat qui offrait une incomparable vue panoramique sur le bassin d'Arcachon et la forêt des pins maritimes, là où ils pouvaient déambuler sur le sentier du littoral qui s'ornait de mimosas exhalant une odeur enivrante, et là où ils pouvaient s'arrêter enfin à l'un des ports du bassin pour déguster un bon plateau d'huîtres dans une des innombrables cabanes ostréicoles. Enfin, après avoir profité pleinement de leurs quatre premiers jours de vacances remplis de plaisirs enchantés, et avant de faire leurs adieux à Bordeaux, ils avaient poursuivi leur route vers Biarritz en voiture de location. Chemin faisant, je leur avais alors suggéré de découvrir au moins rapidement l'intéressante ville de Bayonne, avec ses étroites rues médiévales, sa cathédrale gothique et son moyenâgeux Château-Vieux ; mais ce curieux voyage de deux jours était en réalité une sorte d'intermède qui leur avait permis de se relaxer un peu, tout en s'offrant, pour le plaisir des yeux, d'autres beaux paysages du sud-ouest français, avant d'attaquer le programme parisien qui pouvait être assez fatigant.

Six jours après leur atterrissage à l'aéroport de Bordeaux, et au lendemain de leur retour de la gracieuse ville de Biarritz avec son emblématique rocher de la Vierge et ses grandes plages de surf, nous avions pris ensemble le TGV en direction de Paris. Je tenais en effet à les accompagner jusqu'au bout de leur voyage pour veiller à ce que leur séjour parisien se

déroule sans le moindre souci et m'assurer que leur court programme touristique, comme celui de Bordeaux, soit pleinement profitable. En même temps, je profitai de cette occasion pour rendre visite à mes jeunes frères et leurs petites familles. Mais pour rendre le séjour de mes hôtes encore plus appréciable, j'avais réussi à leur dénicher, depuis quelque temps, deux agréables chambres d'hôtel, au cœur de mon quartier préféré du 5e arrondissement de Paris. Il s'agissait de l'hôtel « Minerve », qui était situé dans la rue des Écoles, et qui était entouré presque à équidistance de Jussieu avec mon honorable université Pierre-et-Marie-Curie, de l'Institut du monde arabe, des deux jardins des Plantes et du Luxembourg, de la Sorbonne, du Panthéon et de la Mouffetard, sans oublier le quartier Saint-Michel et la fameuse cathédrale Notre-Dame de Paris ; il était aussi bien desservi par les transports en commun, en particulier la ligne 7 du métro, qui était bien pratique pour moi, car j'étais logé, pendant ces quatre jours, chez mon plus jeune frère, Faïçal, à Villejuif et à une dizaine de stations de Jussieu. J'allais donc tous les matins à leur rencontre pour prendre mon petit-déjeuner avec eux et faire le point sur le programme de la journée. Ils avaient cependant deux désirs prioritaires dans leur liste : visiter le château de Versailles et assister à l'un des fameux spectacles des cabarets parisiens. J'avais pensé qu'il était alors plus convenable d'emprunter exceptionnellement la voiture de Faïçal pour les conduire dès le premier jour à la bonne adresse de Versailles où je les avais abandonnés à leur guise pour passer une bonne partie de la journée à visiter le château en admirant sa grandiose architecture, ses luxueux appartements et son emblématique galerie des Glaces ; ils avaient ensuite pris le temps de se promener dans le parc pour contempler l'étendue de ses

jardins et observer l'harmonie de ses fontaines, en attendant mon retour. Après un repas tardif dans le coin, il était temps de les ramener à l'hôtel pour se reposer avant d'assister à leur spectacle du soir. Ils savaient que ce n'était pas mon genre ; sans me joindre à eux, je leur avais suggéré celui du Lido qui se trouvait par le bon hasard sur l'avenue des Champs-Élysées où ils pouvaient déambuler aussi bien avant le spectacle, avec la lumière naturelle du jour, qu'après dans la nuit avec les brillants décors des lumières artificielles ; c'était donc bien l'occasion idéale de prendre de somptueuses photos de souvenirs et d'apprécier, à travers les lumières de ces moments magiques, la plus belle avenue du monde avec son arc de Triomphe.

Le lendemain matin, pas très tôt, à cause de leur longue soirée du spectacle du Lido, mes amis, l'air heureux, m'avaient accueilli en criant lyriquement tous ensemble : « *Good job*, *Aziz* ! » Ils étaient manifestement satisfaits de leur première journée parisienne ; et pour cause, car avec la longue visite du château de Versailles, la promenade en deux temps sur l'avenue la plus rêvée du monde et le grand spectacle nocturne typiquement parisien, il était difficile de faire mieux pour gérer efficacement un emploi de temps touristique bien chargé. Mais ce n'était que le commencement, car le deuxième jour s'annonçait peut-être encore plus dense en marche que le premier ; il restait en effet beaucoup à faire à pied en aussi peu de temps. Il fallait donc faire des choix difficiles, comme celui de ne pas s'aventurer à visiter le musée du Louvre qui demandait beaucoup de temps et qui pouvait être exténuant ; c'était en fait leur souhait, car ils préféraient profiter du beau temps pour découvrir les quartiers villageois de Paris tout en contemplant l'extérieur

des monuments historiques. Mais sachant qu'ils aimaient tous les impressionnistes, je leur avais proposé de passer la moitié de la matinée dans l'ancienne gare d'Orsay, nouvellement reconvertie en 1986 en joli musée, qui exposait la plus spectaculaire collection des chefs-d'œuvre des plus célèbres artistes. Après cela, quoi de mieux que de se promener le long de la Seine jusqu'au pont Neuf, le traverser, pour atteindre directement le quartier des Halles afin de découvrir l'extérieur de la curieuse architecture industrielle du Centre Pompidou, familièrement appelé Beaubourg. Tout en déambulant dans le quartier, j'avais pu par chance dénicher un restaurant qui proposait des plats traditionnels de l'ancienne cuisine française. C'était donc le moment ou jamais d'inviter mes amis à savourer les bonnes recettes de grand-mère. Alors que Jim et Deena s'aventurèrent volontairement, respectivement, dans la tentation du coq au vin et du pot-au-feu, Suzy et Joanna ont pris moins de risques en choisissant, toutes les deux, de la blanquette de veau ; quant à moi, je n'avais pas pu résister à l'un de mes plats favoris, le lapin à la moutarde, une viande que l'immense majorité des Américains ne mangent pas. Pour clôturer ce bon repas, qui avait l'air de satisfaire la gourmandise de tout le monde, nous avions laissé le temps à la digestion de faire son travail en poursuivant notre chemin vers l'île Saint-Louis jusqu'au moment où j'eus l'immense plaisir de proposer à mes chers amis de se régaler avec une délicieuse glace Berthillon, car je considérais qu'on ne pouvait pas traverser ce fabuleux quartier en se privant de déguster cette excellente glace parisienne. Nous étions déjà au milieu de l'après-midi lorsqu'en marchant allégrement, nous atteignîmes ma nostalgique impasse du fameux 29, rue Buffon où j'avais vécu pendant les cinq dernières années de mon célibat, juste après

les quatre années de résidence de mes parents. Fièrement, et sans me plaindre, je leur avais montré les pièces presque insalubres du rez-de-chaussée où nous étions logés. Je n'avais pas besoin d'expliquer l'état des lieux, car nous avions pu observer ensemble l'intérieur de ces chambres à travers les vitres de leurs fenêtres, sans volets, qui donnaient sur l'impasse ; curieusement, rien n'avait changé depuis 1976 jusqu'à ce jour du mois de juin 1992. Mais lorsque nous rebroussâmes notre chemin en traversant le jardin des Plantes pour atteindre rapidement Jussieu, où j'avais poursuivi toutes mes études universitaires, tout le monde avait bien compris que ma petite impasse était bien située pour mes études et agréablement bien localisée aussi bien pour mes régulières traversées quotidiennes que pour mes promenades écologiques, les jours de mes beaux week-ends. À ce point, il était déjà assez tard dans l'après-midi lorsque je les quittai à l'entrée de leur hôtel pour qu'ils se reposent un peu avant de les amener, plus tard, chez Faïçal où nous avions organisé un dîner familial et une soirée rencontre avec mes deux jeunes frères, leurs épouses et leurs deux premiers bébés filles, Laurine et Noor.

Alors que le troisième jour s'annonçait aussi beau que les deux précédents, j'avais l'impression de lire sur les visages de mes amis une expression de fatigue corporelle et les apparences de souffrances musculaires qui se manifestaient au niveau de leurs jambes. Tout en admettant leurs faiblesses physiques du moment, ils avouèrent cependant qu'ils étaient comblés de bonheur culturel, en ajoutant qu'ils n'oublieraient jamais ce que leur unique passage bordelais et parisien leur avait offert d'aussi remarquable, de plus attachant et de plus mémorable. Ils reconnurent en même

temps qu'ils se sentaient tellement imprégnés par les joyaux de leurs visites quotidiennes qu'ils ne pouvaient pas s'empêcher de revivre, pendant leur sommeil, les scènes rêvées et de sauvegarder dans leur mémoire les inoubliables souvenirs des jours vécus. Mais pour leur troisième journée parisienne, je leur avais proposé une bonne alternance touristique, une sorte de compromis entre une promenade activement sympathique et une balade passivement reposante qui devaient remédier à leur fatigue et apaiser leurs souffrances des jours précédents. Alors, tant qu'on était fraîchement en forme, la première étape du jour nous amena à visiter l'incontournable quartier Montmartre qui est l'un des jolis villages emblématiques de Paris et qui possède le point culminant de la capitale. C'était donc en accédant à la colline de la butte Montmartre et en se rendant sur le parvis du Sacré-Cœur qu'on pouvait avoir une superbe vue panoramique de Paris ; c'était aussi en flânant sur la place du Tertre, pas trop tard avant que la horde sauvage des touristes l'envahisse, qu'on s'amusait devant les caricatures artistiques, tout en imaginant l'époque de l'art moderne ; et c'était en poursuivant notre descente vers le Moulin-Rouge qu'on osait se distraire devant les coquines vitrines de Pigalle et ses coquets sex-shops ; mais lorsque les jambes commençaient à faire leur rappel à la prudence, nous pouvions alors nous asseoir dans un de ces restaurants cosmopolites du quartier pour manger un repas exotique. Après cette promenade sympathique, non épuisante, mais cumulativement fatigante pour leur troisième journée parisienne, un retour à leur hôtel pour un repos mérité s'imposait en attendant la suite du programme. Pour la soirée, je pensais leur proposer d'assister confortablement à un spectacle d'opéra, de danse ou de musique classique à l'opéra Bastille, le grand théâtre moderne

qui était nouvellement inauguré en 1989. Mais il n'y avait plus de places disponibles pour la programmation de ce soir-là. Alors, pourquoi pas une croisière nocturne sur la Seine à bord d'un des bateaux-mouches parisiens ? L'idée semblait enthousiasmer tout le monde, mois compris, car je n'avais jamais eu l'occasion de goûter au plaisir visuel de ce genre de navigation nocturne. Au pied de la tour Eiffel, en cette belle et douce soirée du mois de juin, nous fûmes alors tous emballés pour embarquer sur le bateau pour nous installer, en haut, sur la terrasse. À partir de là, nous commençâmes par admirer l'ornement lumineux de la tour Eiffel, qui paraissait grandiose avec ses trois cents et quelques mètres de hauteur, impressionnante par son fer puddlé et sublime par sa conception moderne qui symbolisait Paris dans le monde. Nous nous laissâmes ensuite emporter par la lente navigation du bateau au gré d'un parcours bien précis pour que les touristes puissent admirer, le long de la Seine, et dans l'ordre de son passage, un certain nombre d'emblèmes historiques de Paris tels que l'hôtel national des Invalides, l'Assemblée nationale et le musée d'Orsay dans le 7e arrondissement, l'Académie française dans le 6e, Notre-Dame de Paris et l'hôtel de ville dans le 4e, et le musée du Louvre dans le 1er arrondissement parisien. Au retour, au pied de la tour Eiffel, nous débarquâmes, mais avant de regagner leur hôtel, mes amis désiraient profiter de l'occasion pour traverser une partie du Champs-de-Mars en s'approchant de l'admirable monument qui était magnifiquement illuminé pour le plaisir des yeux et pour le challenge des belles prises de photos.

La quatrième journée était évidemment presque exclusivement consacrée au grand shopping, avant l'embarquement du retour en Pennsylvanie, le lendemain

après-midi, à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle. Comme pour la majorité des touristes américains, les Galeries Lafayette s'imposaient aussi comme le choix préféré de Deena et les filles. Tout en acquiesçant, Jim ne semblait pas cependant enthousiaste à l'idée d'accompagner sa famille dans ces grands magasins. Ça tombait bien, car j'avais une meilleure balade pour lui comme pour moi. Je leur avais donc proposé de nous rencontrer le matin de cet avant-dernier jour sur la place de l'Opéra, juste à la sortie de la station du métro de la ligne 7, qui était aussi directement pratique pour moi à partir de Villejuif que pour eux en partant de Jussieu. Dès nos retrouvailles, au milieu de la matinée, j'avais d'abord expliqué, aux *shopping-ladies*, le bon chemin qui devait les amener facilement, à pied, jusqu'aux Galeries Lafayette ; nous nous étions en même temps mis d'accord sur l'heure approximative du retour à la même place après leur *shopping*. En attendant, Jim et moi étions alors libres, à partir de là, de nous balader à notre guise dans les environs. Je l'avais donc amené jusqu'au jardin du Palais-Royal pour voir, dans la cour d'honneur du palais, les colonnes de Buren, une œuvre d'art urbain qui fut réalisée en 1986 par un architecte qui porte son nom et qui avait suscité les controverses de l'époque Lang-Mitterrandienne. À quelques pas de là, tout en passant devant le monument de la Comédie française, nous ne pouvions pas rater l'occasion d'aller jeter un coup d'œil sur la nouvelle pyramide du Louvre. Réalisée en plein centre de la cour Napoléon, et couvrant l'entrée principale du musée, cette œuvre futuriste était très appréciée, depuis son inauguration en 1989, par les amoureux du Louvre. Après cet aperçu rapide de la pyramide qui avait plu à Jim, beaucoup plus que les colonnes de Buren, nous avions rebroussé notre chemin en direction de deux passages couverts parisiens qui devaient

intéresser notre inclination d'explorateurs amateuristes, car ces anciennes galeries constituaient une curiosité architecturale typique de Paris. Nous commençâmes alors par flâner dans le passage le plus proche du musée du Louvre, la galerie Véro-Dodat. Cette discrète galerie était probablement la moins connue des Parisiens, et pourtant elle était mignonne par sa petitesse et charmante par son bas plafond orné de peintures paysagères et de déesses antiques ; elle était aussi élégante par ses pittoresques boutiques de vieux livres, de poupées anciennes, d'instruments de musique et de souliers en cuir de luxe. Nonchalamment et paisiblement, nous avions pris le temps de prendre une petite pause désaltérante dans la brasserie de ce petit passage original, puis nous avions poursuivi tranquillement notre chemin pour découvrir, à quelques pas de là, un autre passage couvert, beaucoup plus long, beaucoup plus chic et beaucoup plus connu que le précédent ; c'était la galerie Vivienne qui, dès sa rencontre, donnait l'impression d'avoir gardé son aspect bourgeois d'une belle époque du passé. Il est vrai qu'avec ses boutiques au luxe raffiné, cet emblématique passage parisien figurait, depuis 1974, sur la liste des monuments historiques. Il est aussi vrai que Jim et moi étions vraiment enchantés d'avoir fait la connaissance de ce charmant lieu qui offrait, à nos yeux, l'élégance des boutiques les plus attrayantes, l'ivresse des anciennes caves à vins les plus enivrantes et l'appétence des fines épiceries françaises les plus alléchantes. Mais tout en étant ravis, tous les deux, d'avoir passé un moment hors du temps dans ces cadres exceptionnels que seul Paris pouvait nous offrir, nous avions repris notre chemin du retour vers la place de l'Opéra pour retrouver nos *shopping-ladies* qui paraissaient bien encombrées avec leurs paquets d'achats, mais qui semblaient

aussi toutes contentes de leurs cadeaux souvenirs parisiens. Jim n'avait alors pas pu résister à l'idée de repasser voir, en compagnie de sa famille, la conception originale de la pyramide du Louvre ; il pensait que l'occasion était bien opportune pour Suzy qui avait choisi de se spécialiser, à Penn State, dans le domaine du *Graphic Design*, mais aussi pour Joanna qui désirait suivre bientôt la même orientation universitaire que sa sœur. Malgré leur fatigue apparente, elles ne regrettaient pas d'avoir fait l'effort de vivre un petit moment historique en observant une sorte de mariage mixte entre l'ancien et le moderne, et une originalité d'art architectural qui ne pouvait être qu'une source d'inspiration pour leurs projets universitaires et surtout pour leurs futurs professionnels. En attendant, il était temps de rentrer à l'hôtel pour prendre une pause et pour entamer la préparation des valises ; mais avant de leur donner un rendez-vous pour le soir, je leur avais suggéré que, si toutefois il leur manquait quelques achats, ils pouvaient toujours essayer d'explorer les belles boutiques de la rue de Rennes depuis le boulevard Saint-Germain jusqu'à la tour Montparnasse. Un peu plus tard, à la fin de cette belle journée *shopping* qui était tout de même épuisante pour les *ladies*, je ne pouvais pas proposer mieux que de nous détendre autour d'un apéritif reposant sur la place de la Contrescarpe du charmant quartier Mouffetard, avant de les inviter à clore cette dernière soirée par un dîner dans un bon restaurant vietnamien, pour le grand plaisir de mes amis qui, je le savais, appréciaient bien la cuisine asiatique d'une manière générale. C'était donc à la fin de cette dernière et belle soirée parisienne et au cœur de mon quartier préféré du 5e arrondissement que nous nous accolâmes pour nous dire au revoir, prochainement à State College, mon

village préféré en plein milieu de la belle et plaisante Pennsylvanie.

La bonne nouvelle que nous attendions depuis presque deux ans nous était finalement parvenue, à la fin du mois de juin, dans une lettre officielle du ministère des Affaires Sociales et d'Intégration, qui nous informait que nous avions acquis la nationalité française et qu'un décret d'application de cette décision serait publié le 23 juillet 1992 dans le Journal officiel. Quelques jours plus tard, à peine un mois après le départ de mes amis, et alors que je m'apprêtais à rejoindre Amina et les enfants à Ksiba, pour quelques jours de vacances, je reçus un appel téléphonique de Jim qui m'annonçait avec une voix à la fois douce et enthousiaste que ma demande de visa était bien acceptée par l'*Immigration and Naturalization Service* (INS) et que je recevrais bientôt le document qui devait me permettre de faire apposer, au consulat américain de Bordeaux, le visa H1 sur mon passeport pour entrer et travailler légalement, mais temporairement, aux États-Unis à partir du 1er octobre 1992, comme je l'avais souhaité sur ma demande ; quant aux membres la famille, ils avaient droit au visa H2 d'accompagnement familial. Je me précipitai alors pour envoyer à l'INSERM une demande motivée et accompagnée de l'accord écrit d'Hervé Guénard, qui était devenu mon directeur du labo de Bordeaux, pour me remettre, une deuxième fois, en position officielle de détachement auprès de Penn State, pour une durée de trois ans à partir du 15 octobre 1992. En attendant la réponse de l'INSERM et avant de me replonger dans un emploi du temps qui s'annonçait particulièrement bien chargé, je commençai par prendre mes deux semaines de repos auprès de ma grand-mère, mes parents et ma petite famille, pour me relaxer un peu et pour me ressourcer, afin d'affronter une

rentrée post-estivale très excitante, mais exceptionnellement stressante.

Dès mon arrivée au bled, j'annonçai à Amina les deux bonnes nouvelles qui concernaient notre naturalisation française et notre immigration américaine. Tout en nous réjouissant de l'agréable coïncidence de ces deux événements internationaux, nous avions pris conscience, après longue réflexion, qu'il fallait prendre le temps pour que cette immigration familiale, qui serait probablement irréversible, se fasse dans les meilleures conditions possible. Nous pensions, en particulier, qu'il ne fallait pas précipiter les événements pour les enfants, et qu'il valait mieux qu'ils finissent tranquillement leur dernière année scolaire française de 1992-1993 à Bordeaux. D'ailleurs rien ne pressait, à part le grand souci de notre séparation temporaire à cause de mes responsabilités professionnelles qui m'obligeaient à partir plus tôt ; mais comme je ne partirais pas avant la fin du mois d'octobre, et en organisant, pendant les petites vacances scolaires, des visites réciproques, nous pourrions rendre cette séparation plus supportable et moins douloureuse pour tous les membres de la famille. Ainsi, en adoptant cette stratégie, de partir en avance tout seul, j'aurais en outre amplement le temps de préparer tout le nécessaire pour bien accueillir le retour de la famille à State College ; cela concernait les inscriptions des enfants aux écoles, l'incontournable achat d'une voiture familiale et surtout la recherche d'un logement approprié ainsi que l'adéquation de son aménagement. Nous avions alors pris soin de ne pas dévoiler, pour l'instant, aux enfants le grand projet du retour collectif à State College, tout en leur expliquant que mon absence à Penn State se limiterait à quelques mois, juste le temps de finir un projet de

collaboration avec Jim. Cependant, j'avais pris le temps nécessaire d'exposer à ma grand-mère et à mes parents mon point de vue sur les motifs qui causaient notre départ de Bordeaux et les raisons qui justifiaient notre lointain périple américain. Alors, je regardai leurs réactions et m'aperçus que ces trois derniers mots avaient provoqué sur leurs visages un mouvement de crispation ; je devinai aussi que la notion de distance avait déclenché, dans leur imaginaire, la méfiance de l'éloignement ; et je compris enfin que la réalité de notre absence lointaine ne pouvait engendrer, dans leur vie quotidienne, que la peur de la dure et durable séparation. Et pour la première fois, je lus sur leurs visages l'expression d'une grande tristesse, peut-être même le sentiment d'une profonde douleur qui semblait incriminer le temps moderne et sa globalisation qui, en aggravant la pauvreté des pays pauvres et en optimisant la richesse des pays riches, ne faisait qu'éloigner leurs propres enfants et leurs petits-enfants, pour les prendre en otage jusqu'à, possiblement, l'oubli de leur racine et la rupture finale de leur traditionnel tissu social. Cette conversation avec mes chers parents, Kacem et Aïcha, et mon affectueuse grand-mère, Aziza, m'avait laissé des traces ineffaçables dans ma mémoire ; et le souvenir de leurs mémorables réactions me hanterait pour toujours. Depuis ce temps-là, lorsque j'écoute Léo Ferré chanter *Avec le temps*, sa voix harmonieuse et ses paroles rimées me rappellent toujours leur éternel amour qui m'évoque la nostalgie du bled et qui m'incite souvent au retour. Alors, je me libère de mes émotions, je m'inspire docilement et je me console de cette façon :

Avec le temps, va, tout s'en va
On partira et on s'éloignera

Mais le bled ne bougera pas
Et son nom ne changera pas
Il s'appelle toujours Ksiba
Avec le temps, va, tout s'en va
Mais l'éternel village résistera
Pour ce qui restera et ce qui passera
Et pour ce qui reviendra de là-bas
Avec le temps, va, tout s'en va
Et pourtant la maison demeure là
Y a Kacem, y a Aïcha
Avec eux, y a l'Aziza
Et pas si loin veillera
La petite sœur Jamila
Avec le temps qui ne s'arrête point
Le souvenir de mes parents me revient
Pour me rappeler mes propres lointains
Et avec eux mes petits bambins
Mais quand ils me manquent, ces petits coquins
Alors je me console avec Skype ou machin
Pour leur faire de virtuels câlins.

Pendant qu'Amina et les enfants continuaient leurs longues vacances estivales en Tunisie, j'étais obligé de raccourcir les miennes pour rentrer à Bordeaux, au milieu du mois de juillet, afin de finaliser toutes mes obligations professionnelles, avant mon départ aux États-Unis. Je devais surtout finir la rédaction et la publication de mes derniers articles scientifiques ; et à ce propos, je constatais que le bilan de mes activités scientifiques était plus qu'honorable, puis qu'au bout de ces deux dernières années, depuis ce retour avorté, je pouvais compter sur une demi-douzaine de publications originales et autant de communications dans

des congrès scientifiques nationaux et internationaux, sachant que ces productions scientifiques résultaient d'un nouveau projet complètement expérimental qui avait exigé beaucoup de temps pour son démarrage et beaucoup de patience pour sa concrétisation.

Après leur retour de vacances, avec leur teint foncé de bronzage, les enfants étaient plus beaux que jamais ; en plus, ils paraissaient en pleine forme et semblaient être ravis de retrouver leurs copains d'école bordelaise. Ils ne le savaient pas encore, mais c'était réellement leur dernière rentrée scolaire française. Dorsaf devait finir sa classe de 3e au collège Cheverus tout en obtenant son brevet ; Minwel devait conclure sa classe de 6e au même collège ; et Yater devait terminer sa classe de CE1 à l'école élémentaire Montgolfier. D'ailleurs, tout semblait se dérouler merveilleusement bien en cette période post-estivale puisque, peu de temps après la rentrée scolaire, le consulat américain nous avait apposé les visas sur nos passeports tunisiens ; trois semaines après, nous obtenions nos premiers passeports français ; et c'est aux alentours de cette rentrée scolaire que je reçus aussi la lettre officielle de mon détachement de l'INSERM et mon affectation professionnelle auprès de Penn State University. Tous les ingrédients étaient donc bien réunis pour réduire mes soucis, apaiser mon stress et partir avec confiance en l'avenir.

Le jour J était bien arrivé, et c'était le 18 octobre 1992. Le matin de ce beau dimanche automnal, nous nous étions tous réveillés assez tôt pour nous réunir autour d'un petit-déjeuner, avant de prendre le chemin de mon retour américain. C'était l'occasion d'engager avec les enfants une petite conversation qui les incita à émettre quelques

souhaits ; en particulier, ils m'avaient demandé de transmettre quelques messages personnels à leurs anciens instituteurs et à leurs meilleurs copains du voisinage. C'était donc un bon moment d'échange affectueux que nous avions poursuivi jusqu'au quai de la gare Saint-Jean, pour rendre mon départ, et donc notre séparation, moins brusque, moins triste et plus optimiste.

Avant de survoler l'océan Atlantique pour la côte est américaine, j'optai d'abord pour le TGV Atlantique pour parcourir les 600 km de chemin de fer qui séparaient Bordeaux de Paris. Tout au long du voyage, dans ce train à grande vitesse, je tentais de contempler, à travers la fenêtre, les paysages plats et monotones qui défilaient tellement rapidement devant mes yeux que je n'arrivais ni à les capter ni à les apprécier. Alors je me relâchai sur mon siège, je me laissai bercer par le train et je donnai libre cours à mon imaginaire pour combler le vide de ces trois heures de voyage. Peu à peu, je voyais défiler, dans ma mémoire, les agréables souvenirs de la région que je venais de quitter. En particulier, je revivais ma rencontre fortuite avec Bordeaux et je ressentais en même temps cet amour sincère que j'avais éprouvé intensément envers cette belle ville, qui m'avait offert le bonheur d'y vivre avec ma famille pendant les six années du récent passé de ma vie. C'était donc le moment de dire adieu, plutôt au revoir, au quartier des Chartrons, à la Garonne et ses quais, à ces jolies places de la Bourse, du Parlement, de la Victoire et Gambetta, à cet unique patrimoine architectural, sans oublier ces magnifiques échoppes ; et c'était aussi le meilleur moment de saluer, par un tour d'horizon, cet incomparable vignoble qui donnait fièrement, aux palais fins des amateurs du vin, l'enivrement

des meilleurs crus aux grands millésimes, en commençant par le saint-émilion et le pomerol, en passant par le médoc avec ses fameux châteaux Margaux, Moulis, Saint-Estèphe et Saint-Julien, et en terminant par le graves avec ses fameux Pape Clément et Haut-Brion, sans oublier les sauternes avec leur douceur sucrée. En faisant ces adieux, je me rendais compte que je quittais Bordeaux pour de bon, que je m'éloignais dans mon train berçant et que je partais vers d'autres horizons. Je sentais alors, dans ces bercements du moment, la nonchalance rythmée de Graeme Allwright quand il chantait sa *Sacrée bouteille* qui m'inspira les trois vers de la fin, dont je reproduis fidèlement quelques-uns comme ça :

Jolie bouteille, sacrée bouteille
Veux-tu me laisser tranquille ?
Je veux m'en aller, je veux te quitter
Je veux recommencer ma vie
Chacun fait
Ce qui lui plaît
Tout le monde veut sa place au soleil
Mais moi je m'en fous
Je n'ai rien du tout
Rien que le bonheur de mon métier
Et ma famille à faire rêver
De découvrir le monde entier.

La Pennsylvanie, un bonheur professionnel et familial

Au milieu de l'après-midi, mon avion décolla de Paris-Charles-de-Gaulle en direction de Philadelphie, pour une courte escale avant de reprendre le petit avion pour State

College. Avec les six heures de décalage horaire entre la France et la côte est américaine et les huit heures du vol transatlantique, je devais atterrir, en Pennsylvanie, le même jour et en plein milieu de l'après-midi. En attendant, volant solitairement dans mon avion, mon esprit restait cependant préoccupé par la dernière expression presque figée que j'avais aperçue sur les trois visages mélancoliques de ma grand-mère et de mes parents, lorsque je leur avais annoncé notre lointain périple au pays de l'opportunité migratoire. Étant affecté par la force de cette image qui restait ancrée dans ma mémoire, car elle exprimait leur profonde inquiétude sur le déracinement culturel de nos enfants, je m'étais alors promis que j'essaierais, avec l'aide d'Amina, de faire tout notre possible pour que les enfants gardent les pleines références de leurs racines culturelles. En particulier, je m'étais engagé à bien gérer mon budget familial en faisant les économies nécessaires pour qu'Amina et les enfants puissent passer régulièrement les grandes vacances estivales auprès de la grande famille à Ksiba. Cependant, je m'étais aussi rappelé, sur une note très positive, que State College, et surtout Penn State University, avec ses plus de soixante-dix mille étudiants et ses nombreux enseignants-chercheurs, était malgré tout un lieu mosaïqué de plusieurs nationalités qui venaient de presque tous les continents du globe terrestre et qui vivaient harmonieusement ensemble dans un environnement multiculturel envieusement enrichissant ; quoi de mieux, donc, que ce lieu idéal pour l'épanouissement socioculturel de ma petite famille ! Suite à ce rappel qui avait fortement apaisé mon esprit et ses turbulentes préoccupations, je m'étais alors tranquillisé en faisant une petite sieste dans l'attente de mon atterrissage à Philadelphie.

Après une escale de courte durée à l'aéroport de la plus grande ville pennsylvanienne, suivie d'à peine trois quarts d'heure de vol jusqu'à State College, je m'étais senti agréablement accueilli aussi bien par la douceur habituelle de ce début d'automne que par le magnifique décor des feuilles qui commençaient à prendre ses harmonieuses couleurs pour enjoliver de façon pittoresque le paysage naturel de la plus belle saison du centre de la Pennsylvanie. En ce beau jour, j'étais aussi évidemment bien accueilli, à la sortie du petit aéroport, par mon bon ami Jim qui était venu me chercher en voiture pour m'amener à mon petit appartement qu'il m'avait réservé parmi les quelques logements que Penn State University louait temporairement à ses visiteurs de longue durée ou à ses nouveaux employés, en attendant de trouver un logement permanent. Sur le chemin qui nous amenait au campus universitaire, j'avais remarqué que les jardins et les entrées des maisons étaient déjà bien décorés par les potirons qui annonçaient joyeusement l'arrivée proche d'Halloween que les enfants adoraient célébrer, le 31 octobre, en se déguisant pour faire le tour des maisons voisines en demandant aux habitants des friandises tout en jouant à la coutume rituelle du "*Trick or Treat*". J'avais aussi remarqué que les sourires des créatures imprimées artistiquement sur la peau orangée des potirons donnaient un supplément de gaîté au paysage accueillant de la nature multicolore de cette *Happy Valley* de la Pennsylvanie centrale qui semblait me chuchoter un *Welcome Back* chaleureux, et que je saluais, à mon tour, par un souvenir nostalgique d'une poésie de l'école de mon enfance, celle d'Alphonse de Lamartine qui s'adressait, à l'automne, avec ces quelques vers qui disaient mélancoliquement :

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! Le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards !

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois !

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !

Dès le lendemain de mon arrivée, je repris mon travail en commençant la journée par mon entrevue avec le chef du département, Lary Duda, qui était au courant de mon retour et qui me souhaita la re-bienvenue dans les locaux de Fenske tout en m'assurant de son soutien habituel, en précisant qu'il me garantirait la place que je méritais au sein du département. Je dois dire et redire, à ce propos, que j'avais toujours reconnu en Lary une grande intégrité scientifique et une confiance humaine sans faille dans la gestion du département et de son personnel. C'était ainsi que, malgré ma formation de non-ingénieur, et encore moins d'ingénieur-chimiste, et malgré mon statut particulier de détachement de l'INSERM, j'avais obtenu progressivement, grâce aux soutiens objectifs de Lary et Jim, les promotions honorables que je méritais au sein du département, en commençant, pour une courte durée, par le titre de *Research Associate*, puis en passant rapidement au grade d'*Associate Professor* et en finissant normalement, comme la plupart de mes collègues, par le grade supérieur de *Full Professor of Chemical Engineering* ; j'avais même obtenu, comme Jim, le titre de

Professor of Bioengineering et celui de *Physiology Graduate Program* pour pouvoir encadrer les étudiants-doctorants qui s'inscrivaient dans ces deux derniers départements, en plus de ceux qui étaient au sein du *Department of Chemical Engineering*. En retour, je devais évidemment travailler dur tout en consacrant beaucoup de temps à encadrer les étudiants, à concevoir des nouveaux projets et à rédiger avec Jim des contrats et des rapports scientifiques qui garantissaient le soutien financier de nos programmes de recherche. La recherche contractuelle était effectivement notre réel souci permanent pour maintenir financièrement la survie de notre groupe de chercheurs, postdoctorants et étudiants. Mais, fort heureusement, les années quatre-vingt-dix étaient une époque propice pour notre thématique de recherche qui trouvait des échos favorables aussi bien auprès des organismes fédéraux que des organisations non gouvernementales ; et c'était pour cette raison qu'à cette période bien précise, je ne voulais pas rater cette unique opportunité qui me permettait de faire partie d'une belle aventure dans le domaine de ma propre compétence et par là même de m'épanouir professionnellement dans mon métier que j'aimais tant. D'ailleurs, mon retour coïncidait avec deux bonnes nouvelles, celle du renouvellement de notre premier contrat HEI pour trois ans et celle de l'octroi d'un nouveau plus grand contrat par le NIH pour cinq ans. Nous nous trouvions ainsi dans une bonne posture budgétaire qui nous garantissait une assez longue période de tranquillité d'esprit pour poursuivre notre principal projet de recherche en perfectionnant les aspects techniques de sa première phase tout en affrontant sa deuxième phase avec ses aspects cliniques qui consistaient à valider notre méthode originale sur un groupe représentatif de la population, puis d'évaluer

quantitativement les résultats qui serviraient de références et qui permettraient au législateur d'établir les seuils limites de l'impact de la pollution atmosphérique sur le système respiratoire.

Parallèlement à ce grand projet de recherche qui s'intéressait directement à l'ozone en tant que polluant atmosphérique et plus spécifiquement à son inhalation et à son absorption régionale dans les poumons humains, je tenais en même temps à poursuivre au moins partiellement le nouveau projet de recherche que j'avais entamé à Bordeaux, dans lequel je m'étais beaucoup investi, qui avait donné des bons résultats publiés ou qui étaient en cours de publication, et qui m'avait permis, au bout du compte, de bien maîtriser la méthode pharmacologique de l'hyperréactivité broncho-pulmonaire. Il s'agissait en effet d'utiliser cette méthode *in vitro* pour mettre en évidence les effets délétères des polluants sur le dysfonctionnement du muscle lisse trachéal des petits animaux de laboratoire, afin d'élucider les mécanismes physiopathologiques d'une telle exposition. Mais pour poursuivre ce projet, il fallait trouver des fonds propres qui permettraient de démarrer cette initiative et surtout de s'équiper adéquatement d'une installation expérimentale de la contraction musculaire trachéale. Encore fort heureusement, lorsque j'exposai cette idée à Jim, il m'encouragea immédiatement à la poursuivre tout en m'indiquant que Penn State soutenait occasionnellement le démarrage de quelques nouveaux projets qui n'existaient dans aucun programme de recherche sur le campus universitaire, en allouant initialement des fonds propres pour aider leurs auteurs à générer des données expérimentales qui permettraient de démontrer réellement

leur faisabilité et d'espérer potentiellement leur développement en association avec d'autres chercheurs ayant des compétences complémentaires en la matière. Suite à cette opportunité locale, je rédigeai rapidement un brouillon de projet que je soumis préalablement à Jim pour m'aider à le parfaire avant de le soumettre à la commission *ad hoc* qui était en charge d'évaluer le mérite de ce type de projets internes à l'université et surtout son potentiel succès, au-delà de cette phase initiale, pour développer des fonds externes de recherche. À ma grande surprise, ce projet avait tellement gagné la confiance de la commission qu'on m'avait accordé expressément le maximum des fonds auxquels je pouvais prétendre. Mais après coup, je ne fus plus surpris de cette agréable décision favorable à mon projet, car je m'étais rendu compte avec beaucoup d'étonnement que Penn State était totalement dépourvu de programme de recherche en physiologie ou physiopathologie pulmonaire humaine ou animale incluant spécifiquement les techniques d'évaluations pharmacologiques de l'asthme allergique ou l'hyperréactivité bronchique, malgré ses grands laboratoires scientifiques multidisciplinaires et la variété de ses énormes programmes de recherches. Ainsi, cette lacune thématique au sein de l'université m'avait permis de m'être alloué, dès 1993, les ressources nécessaires pour m'engager rapidement dans ce domaine pharmacologique particulier qui était tout de même complémentaire à celui de l'*engineering* quantitatif, puisque l'intérêt commun visait à démontrer les effets délétères de la pollution atmosphérique sur l'organe respiratoire.

J'avais eu aussi la chance de recruter, par hasard, Yves Crozet, un étudiant en *Bioengineering*, et un excellent Centralien lyonnais qui était venu finir sa cinquième et

dernière année de stage à Penn State, en pensant améliorer tout simplement la pratique de l'anglais. Mais je l'avais convaincu de se lancer sur un master de *Bioengineering* en l'incitant à accepter de travailler sur mon projet de recherche tout en l'aidant à valider, auprès du département, l'équivalence d'un certain nombre de ses cours théoriques français pour lui éviter de suivre catégoriquement tous les cours du programme et de passer les examens obligatoires correspondants. Ce gain de temps substantiel lui avait permis de se concentrer pleinement sur son projet de recherche et d'accélérer le rythme de son travail tout en consacrant quotidiennement beaucoup de son temps au laboratoire. Ainsi, au fur et à mesure qu'il avançait dans ce domaine, sa motivation concernant ce projet était telle qu'il avait pu finir son *Master of Science (MS) in Bioengineering* en un an au lieu de deux. En plus, grâce à sa solide formation de base d'ingénierie centralienne, Yves avait même apporté sa propre contribution en allant au-delà de l'aspect pharmacologique du projet qu'il avait appris avec moi sur le tas, pour lui donner une autre dimension plus quantitative de modélisation mathématique appropriée, car il s'agissait au départ d'établir la relation entre la dose de l'exposition à l'acroléine et la réponse contractile du muscle lisse trachéal du furet. À cela, Yves avait pris l'initiative de mesurer et de modéliser le transport par absorption et réaction de cet aldéhyde volatil dans la muqueuse épithéliale de cette longue trachée du furet. Par conséquent, grâce à sa grande aptitude et à son effort impressionnant, il avait accompli à la fin d'une seule année universitaire beaucoup plus qu'il projetait au début de son arrivée à Penn State, puisqu'il avait réussi à obtenir d'abord son MS de *Bioengineering*, puis deux années plus tard, deux publications scientifiques, l'une dans

Toxicology and Applied Pharmacology et l'autre dans *Environmental Toxicology and Pharmacology*.

Pour clôturer ce sujet scientifique bien méritant, et suite aux bons résultats de cette initiative qui avait bien démarré avec l'excellente formation centralienne de mon étudiant français, Yves Crozet, le projet eut immédiatement quelques échos sur le campus universitaire grâce au personnel de l'animalerie de Penn State qui avait pu transmettre, auprès des collègues biologistes, cette thématique de recherche particulière et surtout la technique employée dans le domaine pulmonaire de l'hyperréactivité bronchique qui manquait jusqu'alors à Penn State. Quelque temps après la fin du master d'Yves, je recevais un appel téléphonique de la part d'un tout nouveau jeune chercheur à Penn State, Avery August, qui voulait me voir pour une sérieuse et éventuellement longue collaboration professionnelle sur le campus. Avery, qui venait d'être recruté par le *Departement of Veterinary Science* avec un grand talent de biologiste moléculaire, était très intéressé par une étude approfondie du développement des symptômes de l'asthme allergique chez la souris transgénique. En le recevant dans mon bureau, il m'expliqua qu'un an après avoir été recruté par Penn State, il avait soumis au NIH, comme presque tous les chercheurs biologistes, un grand contrat de recherche pour financer son ambitieux projet. Bien qu'il fût très rare de réussir à décrocher un contrat dès sa première soumission à ce prestigieux institut, Avery ne voulait pas de nouveau le soumettre immédiatement sans pouvoir apporter de réelles réponses aux critiques profondes, mais constructives, qui étaient explicitement formulées par les *reviewers* de la commission scientifique du NIH. En outre, il souhaitait

suivre méticuleusement leurs conseils pratiques pour avoir plus de chance de remporter le grand lot ; c'est-à-dire miser sur un score assez élevé qui permettait d'obtenir le financement maximal du contrat sur une période de cinq ans. La principale critique de la commission à son projet était en effet le manque de cohérence entre les raisonnables hypothèses qu'il émettait et les ambitieux objectifs qu'il espérait atteindre pour élucider les mécanismes cliniques qui régissent l'hyperréactivité broncho-pulmonaire. Cependant, tout en lui reconnaissant presque unanimement le bien-fondé de ses hypothèses et la pertinence de leur validation néanmoins partielle aux niveaux moléculaire et cellulaire, les membres de la commission scientifique du NIH lui recommandaient vivement de considérer d'autres niveaux de validations expérimentales, aussi bien *in vitro* tissulaire qu'*in vivo* organique, pour que le projet final soit globalement plus convaincant. Ces recommandations semblaient encourager presque explicitement la voie des collaborations pour combler les lacunes du projet préalablement soumis et rendre le prochain plus attractif, complet et concluant. C'était donc le sujet de la visite d'Avery qui souhaitait m'entraîner dans une nouvelle aventure scientifique qu'il pensait prometteuse et complémentaire pour nos intérêts professionnels de la recherche. J'ai évidemment répondu positivement à cette initiative constructive et à cette nouvelle opportunité qui nous engageait dans un nouveau projet de collaboration biologique expérimentale, dont bénéficieraient nos deux laboratoires, le sien avec ses techniques modernes de la biologie moléculaire et cellulaire, et le mien avec ma récente installation tissulaire de la contraction *in vitro* du muscle lisse trachéal à laquelle viendrait s'ajouter un équipement commercial qui permettrait d'évaluer *in vivo* l'hyperréactivité

broncho-pulmonaire chez la souris. Depuis ce jour-là, nous nous étions attelés à rendre cette collaboration fructueuse ; et elle était en effet à la fois financièrement propice et académiquement productive, puisque nous avions réussi, après deux tentatives successives, à décrocher le grand contrat NIH qui nous avait permis d'encadrer un certain nombre de masters et de docteurs en physiologie accompagnés d'honorables publications scientifiques. En outre, cette fructueuse collaboration, qui avait duré plus de sept ans, avait permis à Avery de prétendre à une meilleure position académique en dehors de Penn State pour poursuivre ailleurs une carrière très prometteuse.

Sur le plan familial, mon retour seul à Penn State avait créé un grand vide autour de moi, surtout en fin de journée et au début de mes longues soirées, pendant lesquelles je m'étais habitué à être entouré d'Amina et des enfants qui, malgré mon occupation professionnelle intensive, commençaient à me manquer dès la fin de la première semaine de mon arrivée à State College. Il fallait pourtant faire avec en patientant, et en jouant sur la notion du temps qui semblait passer vite et qui donnait l'espoir de retrouvailles prochaines. Mais comme prévu, je pus d'abord rentrer à Bordeaux en décembre 1992 pour fêter la fin de l'année civile en famille, puis en juin 1993 pour partager la fin de l'année scolaire avec les enfants et leur annoncer la grande surprise de leur retour définitif à State College. Entre ces deux dates, Amina avait pu aussi me rendre une visite de deux semaines à State College pendant les vacances scolaires de février 1993 en envoyant Minwel et Yater faire du ski dans les Pyrénées avec un organisme approprié tout en laissant Dorsaf passer ses vacances d'hiver avec ses cousins chez les

jeunes tontons parisiens. Cette visite d'Amina était à la fois plaisante et utile, malgré le commencement de la grande tempête de neige que nous connûmes cette année-là. Nous avions d'abord été bien gâtés par nos quelques amis qui nous avaient invités à partager des bons moments conviviaux pour célébrer chaleureusement le projet du retour définitif de notre famille à la Happy Valley de la belle Pennsylvanie. En même temps, je profitai de la visite d'Amina pour faire le tour des magasins afin de repérer l'ameublement de notre futur appartement que nous espérions louer dans la même résidence que celle de notre première et précédente visite à State College. Mais quelques jours avant le départ d'Amina, la neige commençait à battre son plein pour nous obliger à bien ralentir nos projets exploratoires du futur logement et de son éventuel ameublement. Alors, je tranquillisai Amina sur ce sujet en l'assurant que je m'en occuperais sérieusement au bon moment pendant la semaine habituelle du *Spring Break*. D'ailleurs, elle était beaucoup plus préoccupée par la tempête de neige qui semblait menacer son retour à Bordeaux pour retrouver les enfants, comme prévu, à leur retour de vacances d'hiver. Par chance, elle réussit à partir juste à temps pour éviter le comble de la tempête qui s'était abattue, avec un cumul de 90 cm de neige, à peine une semaine plus tard et qui avait même retardé la reprise des cours à Penn State après la fin du *Spring Break*.

Comme convenu, et malgré l'abondance de la neige, j'avais pu reprendre rapidement l'exploration de location de notre futur logement, car cette tâche devait se faire très tôt et bien avant la ruée des nombreux étudiants et autres catégories universitaires vers les nouveaux baux traditionnellement annuels des logements. Mais lorsque je

tentai ma chance auprès de l'agence immobilière, qui fut longuement en charge de la gestion de notre ancienne résidence, on m'annonça que la soixantaine d'appartements des quatre petits immeubles à trois étages de cette résidence, nommée Amitie-II, n'étaient plus à louer, mais plutôt à vendre. On me précisa en outre que leur unique propriétaire, monsieur Schwab, qui était devenu très âgé, souhaitait vendre toutes les unités d'Amitie-II à des copropriétaires qui désiraient les habiter tout en excluant les éventuels spéculateurs. La directrice de l'agence immobilière me suggéra alors fortement d'acheter l'appartement modèle, de type 4, qui était exactement le même que celui que nous avions préalablement occupé, mais qui était totalement rénové avec sa cuisine équipée de façon moderne, ses deux salles de bains qui incluaient deux toilettes, son grand salon et ses trois chambres avec en plus une grande mezzanine qui donnait sur la salle de séjour. Et pour me motiver plus à l'achat de cet appartement tout en veillant à me proposer un plan de financement à la fois alléchant et tranquillisant, Donna, qui était en charge de ces ventes, m'avait préalablement démontré que, sur les quinze ans d'un prêt à taux fixe, le remboursement mensuel serait d'emblée moins élevé que le prix de location qui pouvait sans aucun doute augmenter en fonction du temps. Elle m'informa, en outre, que monsieur Schwab s'engageait personnellement à accorder aux familles des futurs copropriétaires, qui le désiraient, des crédits financiers très attractifs dont le taux imbattable des prêts serait plus bas que celui du marché de l'époque. Ce faisant, monsieur Schwab souhaitait donc encourager les futurs résidants à acheter plutôt que louer, tout en décourageant la ruée des potentiels investisseurs aux caractères spéculatifs. Suite à cette proposition opportune à

laquelle je n'avais jamais songé, je visitai d'abord l'appartement proposé, puis promis à Donna d'y réfléchir sérieusement, mais rapidement, car les ventes prenaient un rythme croissant dans cette petite ville universitaire qui se métamorphosait à une allure accélérée pour répondre à son propre succès. Après mûre réflexion, j'optai vite favorablement pour cette nouvelle opportunité, car je n'y avais trouvé aucun inconvénient qui m'aurait empêché réellement d'acquérir cet appartement familial. D'ailleurs, je n'étais pas le seul à poursuivre rapidement cette option puisqu'en moins d'un an, les 60 appartements avaient été vendus, comme le souhaitait monsieur Schwab, à des couples avec ou sans enfants. Après avoir signé ma promesse d'achat, je poursuivis alors le chemin de mon exploration pour repérer, commander et faire livrer à temps les literies et tous les autres éléments nécessaires à l'ameublement complet de notre futur appartement. Lorsque j'eus accompli cette principale mission qui consistait à garantir un logement adéquatement meublé pour accueillir confortablement ma famille, je me sentis moins soucieux et plus enthousiaste pour rassurer Amina, au téléphone, de la suite de mes démarches, et pour lui annoncer enfin la commande d'une bonne affaire de meubles bien soldés, pour cause de neige, qui coïncidait avec l'acquisition inattendue de notre propre appartement d'Amitie-II que nous allions d'ailleurs paisiblement occuper, en bon voisinage, pendant les dix-sept années de notre séjour au State College pennsylvanien et pendant toute la durée de notre longue expatriation américaine. C'était bien l'Apt # 34 du premier étage de 804 Stratford Drive, State College, PA 16801, avec le même n° de téléphone : (814) 237-0739.

Sur le plan socioprofessionnel, Jim, John et moi avions instauré, avec nos étudiants, un groupe de recherche thématique, centré autour des problèmes physiologiques du transport des fluides dans les organes cardio-pulmonaires, que nous avions baptisé *Physiological Transport Studies Laboratories* (PTSL). La principale mission de ce groupe était d'encourager les interactions intellectuelles et sociales entre nos étudiants en programmant des réunions mensuelles informelles autour d'exposés thématiques directement liés à la progression de leurs projets de thèse, et en organisant de temps à autre des activités de loisirs autour d'un pique-nique dans la nature ou d'une soirée familiale chez l'un des professeurs. En plus de cette initiative qui avait ancré sa place traditionnelle à Fenske, au sein du *Department of Chemical Engineering*, Jim et John m'avaient aussi entraîné dans une bonne routine quotidienne de relaxation sportive au Rec-Hall (Recreation-Hall) qui nous permettait d'oxygéner nos poumons et de reposer nos esprits, avant de prendre nos *fast* petits lunchs du midi. Pendant cette pause journalière plutôt récréative que sportive, nous avions établi une sorte de routine hebdomadaire où nous alternions les séances d'exercice musculaire des mardi et jeudi en salle de gym, avec celles de jogging des lundi, mercredi et vendredi sur la piste intérieure du Rec-Hall ou autour du terrain de golf lorsqu'il faisait beau. Il faut reconnaître que c'était réellement une bonne pratique socioprofessionnelle que nous avions entretenue ensemble jusqu'à notre séparation, et que j'ai poursuivie, depuis, tout seul jusqu'à nos jours. C'était aussi une excellente motivation pour cesser définitivement de fumer les cinq à dix cigarettes par jour que j'avais idiotement consommées pendant plus de vingt ans, dès l'âge de vingt ans, jusqu'en 1992.

Mais en attendant patiemment le grand retour de la famille, et pour occuper les heures creuses de mes fins de journées et surtout mes longs week-ends, j'avais pris goût progressivement à l'endurance de la longue course à pied qui m'avait été inculquée par l'un de mes plus vieux étudiants, Patrick Asplund, un bon marathonien, qui avait décidé de reprendre ses études doctorales après ses cinq ans d'activité professionnelle et qui m'avait incessamment incité à prolonger les distances de mes courses individuelles pour tenter de participer à l'un des prochains fameux marathons nationaux. Avec un repos hebdomadaire du samedi, j'avais réussi au bout de quelques mois d'entraînement presque quotidiens, le matin de bonne heure ou à la fin de la journée, à améliorer rapidement mes cadences de vitesse et à allonger progressivement mes distances du dimanche, pour atteindre les 20 miles qui sont une distance proche du parcours des 26 miles (42,195 km) fatidiques du marathon. Ce faisant, j'étais bien prêt le 24 octobre 1993 pour courir le *Marine Corps Marathon* à Washington D.C. en 3 heures et 38 minutes en me plaçant 2 912e parmi les 12 082 participants. Suite à ce surprenant premier succès, j'avais réussi l'année d'après à courir, le 30 octobre 1994, à l'âge de quarante-quatre ans, mon meilleur marathon de Chicago en 3 heures et 25 minutes (1 346e sur 7 215 participants), en me chalengeant avec mon étudiant Patrick qui m'avait battu de 10 minutes. Trois autres marathons avaient suivi, ceux de Paris le 3 avril 1995 (3 h 45 min), de New York City le 12 novembre 1995 (3 h 54 min, mais avec 30 minutes de retard, après le signal du départ, causé par l'encombrement des nombreux participants) et enfin d'Atlantic City le 15 octobre 2000 (3 h 52 min) que j'ai démarré en compagnie de Minwel, mais

qui l'a terminé une heure après mon arrivée. Puisque j'y suis, je dois conclure ce chapitre en relatant les autres courtes courses auxquelles j'avais participé annuellement ou occasionnellement ; il s'agissait d'abord de mes cinq courses annuelles de 10 km, entre 1993 et 2005 (42 à 47 minutes), qui étaient organisées à State College pour clôturer le traditionnel *Arts Festival* ; il y avait aussi les 4 miles que j'avais courus le 31 mai 1993, en 25 minutes et 41 secondes, à l'occasion du *Memorial Day* à Boalsburg ; sans oublier enfin la très populaire course, en déguisements libres, des 12 km de *Bay to Breakers* à San Francisco que j'ai terminée en 59 minutes en me classant à la 1 850e place sur les 80 000 participants.

Comme prévu, ce fut au début du mois de juin 1993 que je choisis de retourner à Bordeaux pour préparer le grand voyage du retour de la famille à State College. La date coïncidait bien avec le 15e anniversaire de Dorsaf que nous avions fêté ensemble dans une ambiance joyeuse et pleine de bonne humeur. Les enfants étaient devenus encore plus radieux lorsque je leur avais annoncé, à cette occasion, qu'ils allaient retrouver bientôt leurs écoles américaines à State College. J'avais tout de même constaté, après coup, que leurs visages diffusaient une sorte de lueur mélancolique qui avait l'air de s'adresser à leurs copains bordelais pour leur dire qu'ils étaient désolés de les quitter et de laisser derrière eux cette belle ville, en repartant définitivement sur l'autre continent. Mais avant l'achèvement de l'année scolaire, ils avaient amplement le temps de dire au revoir à leurs enseignants et enseignantes, à leur école et collège, et à leurs copains et copines. À ce propos, Minwel était particulièrement tristement touché pendant ses adieux à son meilleur copain Pierre-Paul dont les parents, Marie-Annick

et Philippe, étaient devenus, grâce à leur camaraderie, nos bons amis de toujours à Bordeaux. Mais, avant le grand voyage, les enfants avaient aussi plus d'un mois de vacances à passer avec maman, à Ksiba, auprès des grands-parents et de tous les autres, petits et grands du bled, mais aussi à Sousse au bord de la mer. Quant à moi, je devais m'atteler, au cours de mes deux dernières semaines bordelaises, à préparer efficacement, avec Amina, toute la logistique du grand voyage familial tout en organisant préalablement leurs vacances en Tunisie. Il fallait aussi demander à notre syndic de prendre soin de notre appartement pour le louer à sa guise, car le prix immobilier était tellement bas, à cette époque, qu'on ne pouvait le vendre qu'à grande perte. Fort heureusement, j'avais pu anticiper les événements pour renégocier préalablement notre emprunt et faire baisser substantiellement son taux d'intérêt auprès d'une autre banque.

Le 11 août 1993, j'étais heureux d'accueillir Amina avec les enfants à l'aéroport de Washington D.C. pour les amener à State College dans une fourgonnette louée qui pouvait contenir tous les passagers avec leurs grands et nombreux bagages. Arrivés à destination, les enfants étaient radieux de retrouver leur précédent village pennsylvanien après avoir passé préalablement un mois de vacances auprès des grands-parents, en s'amusant avec les cousins et cousines, et en se familiarisant mieux avec les petits voisins et voisines de l'autre village, le Ksiba tunisien. Tout le monde semblait aussi ravi d'habiter dans le même ancien immeuble et de se retrouver dans un appartement qui ressemblait exactement à celui que nous avions occupé précédemment. Le lieu leur paraissait agréablement rénové pour bien les accueillir, et les

meubles y étaient adéquatement distribués pour inviter chacun des habitants à reconnaître facilement sa place. Pour le reste comme pour l'appartement, tout était aussi prêt pour qu'Amina et les enfants s'intègrent bien dans la vie associative et sociale de State College. Amina avait bien l'intention d'améliorer sa communication orale de l'anglais en poursuivant des cours pratiques qui continuaient à être offerts par plusieurs associations et des bénévoles sympathiques. Quant aux enfants, je les avais déjà inscrits dans leurs écoles et dans leurs classes appropriées, bien avant leur arrivée à State College. Dorsaf allait inaugurer sa première année, ou *fresh-year*, du lycée ; Minwel devait plutôt inaugurer sa première année du collège, ou *middle school* ; et Yater allait entamer son CE2, ou *third grade*. Mais en attendant, ils avaient encore amplement le temps de bien se détendre, avant la rentrée scolaire qui ne commençait, en Pennsylvanie, qu'au début du mois de septembre, juste le lendemain du *Labor Day* américain. Ils pouvaient, par exemple, admirer la grande ruée des quelque 50 000 étudiants vers le campus universitaire de Penn State, dont la rentrée débutait traditionnellement au cours de la deuxième moitié du mois d'août. Mais les enfants étaient impatients de se faire de nouveaux copains et copines, et de retrouver leurs enseignants et enseignantes dans la joyeuse ambiance de leurs écoles. Il est vrai que l'accueil était toujours chaleureux dans ces lieux éducatifs qui étaient agréablement mosaïqués par la grande diversité ethnique des enfants. Il est vrai aussi que les écoles de State College étaient particulièrement distinctives par les richesses intellectuelle et culturelle des *backgrounds* familiaux de ces enfants internationaux qui étaient presque tous liés de près ou de loin à ceux qui visitaient Penn State University ou qui y

travaillaient. *State College Area School District* (SCASD), qui se classait presque tous les ans dans le top niveau national, ne reflétait cependant pas les autres écoles pennsylvaniennes, et encore moins la grande majorité des écoles publiques états-uniennes dont le niveau moyen était à la traîne mondiale. Ceci étant bien précisé, nos enfants avaient franchement non seulement beaucoup aimé leurs écoles du SCASD, mais ils y avaient en plus pris plaisir à étudier, et à participer activement et joyeusement aux championnats des compétitions sportives interdistricts. C'était le cas de Dorsaf qui avait joué la gardienne de but de l'équipe féminine de football de son lycée pendant trois années consécutives, après avoir essayé puis vite abandonné le cross-country pour manque de grande performance, mais aussi d'enthousiasme à cette discipline sportive qui demandait beaucoup d'efforts individuels plutôt difficiles. C'était aussi le cas de Minwel qui avait joué, pendant toutes les saisons de son lycée, aussi bien dans l'équipe de volley-ball que dans l'équipe de football, comme milieu de terrain. Je dois préciser que la saison automnale des championnats interdistricts du foot masculin débutait dès la rentrée scolaire et se terminait la veille des vacances de l'hiver ; quant aux championnats du football féminin et du volley-ball des filles et garçons, ils se déroulaient pendant la saison printanière entre février et mai.

Pour nous, parents, nous étions évidemment heureux de suivre de près cette joyeuse ambiance scolaire dans laquelle baignaient nos enfants et de constater que tous les trois s'épanouissaient académiquement dans leurs écoles. D'ailleurs, pouvait-on espérer plus, lorsqu'à la fin de leurs études secondaires, nous avions célébré fièrement, avec chacun d'entre eux, leurs graduations successives, symboles de leurs réussites

scolaires ? Et pouvait-on imaginer mieux, lorsque ces réussites se poursuivaient sans encombre jusqu'à l'obtention de leurs diplômes universitaires ? Nous n'espérions pas plus et nous n'imaginions pas mieux, car nous étions, ces jours-là, comblés du vrai grand bonheur parental ; et les célébrations successives de leurs graduations universitaires étaient, pour nous, des moments sublimes. Dans ces moments-là, nous avions goûté au plus grand plaisir de notre vie, celui de voir nos enfants bien éduqués ; et nous avions senti l'ultime satisfaction de notre objectif, celui de les voir tous récompensés, sans le moindre souci et en avance de leurs graduations universitaires, par des bonnes professions internationales dans des compagnies de renommées mondiales.

Cependant, quelques années après notre retour définitif à State College, alors que mes collaborations professionnelles se diversifiaient de mieux en mieux avec des projets scientifiques opportunément motivants qui prenaient une tournure alléchante de brevetages pharmaceutiques, et alors que tout semblait nous combler d'un bonheur familial avec l'épanouissement de nos enfants, j'appris que mon père était atteint d'une tumeur vésicale maline. J'étais alors personnellement dévasté par la mauvaise nouvelle, d'autant plus que j'apprenais aussi qu'il savait ce qui lui arrivait depuis 1991 ; c'était du moins aux alentours de cette date-là qu'il avait constaté l'écoulement des premières gouttelettes de sang dans son urine. Mais avec sa pudeur habituelle, il n'avait confié son inquiétude qu'à ma mère, alors que mon plus jeune frère, Faïçal, est infirmier ! Et ce n'est qu'au bout de quelques années de dégradations progressives de son état de santé qu'il s'était enfin confié à ce dernier pour poursuivre un traitement médical adéquat, si j'ose m'exprimer ainsi, car une

telle maladie ne recule quasiment jamais devant les obstacles médicaux, surtout lorsqu'on lui laisse le temps de s'exprimer avec son habituelle méchanceté. Autant dire qu'il était probablement trop tard, en 1997, de sauver mon pauvre père ! Et pourtant, si on avait agi à temps, dès le début, au moment opportun, des options chirurgicales s'offraient à nous pour radier la tumeur, et il y avait des nouvelles techniques qu'on maîtrisait bien pour lui permettre de vivre confortablement en déviant son urine vers la voie anale. Malheureusement, au fur et à mesure que le temps passait, la malignité devenait de plus en plus maline, pour s'acharner sur mon père en s'exprimant allégrement à travers toutes les voies disponibles de son corps avec une telle méchanceté, une telle vilenie et une telle cruauté que la victime n'avait le choix que d'obéir à ses insupportables tortures en s'affaiblissant jour après jour pendant qu'elle essayait de surmonter ses douleurs avec des traitements inefficients. C'était d'ailleurs au cours de mes fréquentes conversations téléphoniques que j'avais senti, à travers ses expressions vocales, l'évidence de sa souffrance ; et c'était au cours de mes insomnies que j'avais entraperçu, à travers mes visions nocturnes, l'image de sa faiblesse corporelle. Alors sans plus attendre, je pressentais l'urgente nécessité de revoir mon père et de lui parler pour probablement la dernière fois. Et au milieu de cet été 1997, Minwel, qui était alors âgé de seize ans, m'avait instamment demandé de m'accompagner dans cet imprévu périple à Ksiba. Quant à Dorsaf, qui souhaitait pourtant ardemment faire le voyage avec moi en Tunisie pour aussi revoir son grand-père, elle était empêchée par ses cours universitaires qu'elle s'était engagée à prendre pendant ce semestre estival ; c'était regrettable, car elle avait des relations affectivement privilégiées avec son grand-père qui affectionnait sa petite-

fille et l'adorait autant qu'il chérissait sa fille unique, ma sœur Jamila. Arrivés tous les deux au bled, j'étais personnellement surpris, et bien heureux, de retrouver mon père en assez bonne posture. D'ailleurs, j'avais l'intime conviction qu'il avait fait tout le nécessaire pour optimiser l'effet positif de son traitement médical afin d'apparaître assez bien portant, du moins devant son petit-fils qui était venu le revoir de très loin et peut-être pour la dernière fois. Et malgré ses bas moments, mon père avait tellement bien tenu le coup pendant notre présence à Ksiba que Minwel, mais pas moi, avait passé deux bonnes semaines de vacances en famille ksibienne. De retour à State College, j'avais prévu de nous arrêter à Paris juste le temps de revisiter avec Minwel mon quartier favori qui était aussi celui de mon père, en commençant par lui montrer l'inoubliable impasse du 29, rue Buffon qui, pendant dix ans, était d'abord le domicile parisien de mes parents et le reste de la famille, puis le mien, en plein cœur de ce 5e arrondissement que j'avais fréquenté quotidiennement pendant la glorieuse époque de ma jeunesse ouvrière, de ma liberté estudiantine et de ma maturation intellectuelle.

Quelques semaines après notre retour à State College, mon père avait enduré une telle souffrance qu'il décida de subir, urgemment, l'ablation de sa vessie avec la nécessaire déviation urinaire vers une poche externe en plastique ; l'opération avait été effectuée dans une clinique privée à un prix très coûtant. Ce faisant, il croyait d'abord réduire les douleurs aiguës qu'il ressentait localement à cause de la résistance urinaire et qui s'intensifiaient fréquemment avec l'obstruction complète de sa vessie. Il croyait aussi qu'il pouvait vivre avec, en s'adaptant courageusement à la

vicissitude de son existence ; bref, sans trop penser, il espérait vaincre la maladie et il voulait, coûte que coûte, continuer à vivre, car il aimait la vie. J'ai même personnellement l'intime conviction que mon père croyait plus positivement au plaisir de son vivant qu'au rêve douteux de l'au-delà ; c'est pour cela, et pour bien d'autres qualités, qu'il était mon unique modèle.

Malheureusement, l'action chirurgicale de la dernière chance n'était en réalité que le reflet de la mauvaise gestion du traitement palliatif du cancer de mon père au moment où sa maladie était tardivement incurable, et au moment même où la métastase avait gagné du terrain. Mais que pouvait-il faire devant cette détresse accablante, d'autant plus lorsque la douleur avait atteint son paroxysme ? Pris de panique humaine sous l'insupportable souffrance, mais aussi acquiescé par son chirurgien malhonnêtement attiré par l'argent, mon père s'était soumis à une opération chirurgicale conceptuellement inutile et médicalement inhumaine, car elle avait plutôt aggravé son désarroi, avec la poche externe, sans pour autant résoudre son affliction. D'ailleurs, pendant les quelques jours qui avaient suivi son opération, je ne pouvais même plus communiquer au téléphone avec mon père. Alors, je ne pensais qu'à lui ; je manquais de sommeil ; et je n'arrivais pas non plus à trouver le goût du travail. Et comme je pouvais m'y attendre, quelques jours plus tard, au milieu de la nuit de la côte est américaine, le téléphone sonna ; j'avais évidemment deviné la mauvaise nouvelle que mon frère Fathi m'annonçait au bout du fil dans ses propres termes : « C'est terminé pour notre père. » C'était en effet, le 17 octobre 1997, vers 5 heures du matin, heure locale de Ksiba, que Kacem s'est endormi pour toujours, tout près d'Aïcha ; celle pour qui il avait eu le coup de foudre dès la

première seconde, au premier regard et à la première rencontre dans la boutique de l'oncle Othman, alors qu'elle n'était qu'une fillette de treize ans ; celle qu'il épousa selon son cœur à l'âge de quinze ans ; et celle qui était sa compagne durant plus d'un demi-siècle. Il nous a quittés malgré lui et en dépit de son propre combat contre cette saloperie de la malchance qui lui a raccourci précocement une vie paisible pendant laquelle il n'avait connu aucun autre pépin de santé. Il n'était qu'à un mois et demi de son 77e anniversaire ; c'était injuste, car il pouvait prétendre à beaucoup plus.

Malgré les six heures de décalage horaire défavorable, mais grâce à l'efficacité inégalée de Sharon, qui était l'aimable patronne de mon habituelle petite agence locale de voyages, j'avais pu m'envoler d'urgence, vers Ksiba, afin d'accompagner mes frères à l'enterrement de notre père et partager les trois jours de deuil traditionnel avec le reste de la famille. Seulement, avant d'atteindre Ksiba, je me souviens que j'avais enduré le plus dur voyage de ma vie, car je devais vivre ma plus profonde tristesse, ma plus intense souffrance et ma plus intime affection pour mon père. Je me souviens surtout que j'essayais, tout au long du trajet, de surmonter toutes ces sensations douloureuses, sans pour autant réussir à dissimuler leur apparence qui se manifestait par l'abondance de mes larmes émotionnelles que je n'arrivais ni à sécher ni à contrôler. C'était honteux, c'était dégradant et c'était humiliant de pleurer en public. Je le reconnais volontiers. Mais que pouvais-je faire ? C'est dans ma nature humaine ; celle que j'ai d'ailleurs bien héritée de mon père, car je me souviens qu'il avait, lui-même, les larmes faciles qui traduisaient probablement la transparence de sa sensibilité humaine. Pourtant, je réalisais que mon état émotionnel

devenait de plus en plus embarrassant au fur et à mesure que j'occupais mes sièges parmi ceux des différents voyageurs avec qui je voisinais dans les trois avions qui se relayaient jusqu'à ma destination finale. J'étais particulièrement encore plus gêné dans l'espace intime du premier petit avion qui me transportait, avec une dizaine d'autres voyageurs, de State College à Detroit, ma première escale, où je devais prendre le grand Boeing pour Paris, ma deuxième escale, avant mon troisième et dernier vol pour Tunis. Néanmoins, la situation s'était heureusement améliorée pour devenir un peu plus aménageable lorsque je m'étais trouvé dans celui qui traversait l'océan Atlantique où j'avais pu finalement agir discrètement en faisant semblant de dormir sous la petite couverture qu'on fournissait habituellement aux voyageurs, dans les avions long-courriers. Mieux encore, curieusement, sous cette couverture magique, l'obscurité m'avait progressivement aidé à retrouver un peu de sérénité pour me plonger dans de mémorables souvenirs qui ne pouvaient qu'apaiser momentanément mon chagrin et sécher peu à peu mes larmes. Je repensais alors à l'époque bien éloignée de mon enfance lorsque je me faisais plaisir de rester en compagnie de mon père dans sa petite boutique de commerce d'olives, pour jouer le petit comptable en l'assistant à l'enregistrement, sur son cahier de comptabilité, des flux des marchandises au fur et à mesure que les petits oléiculteurs venaient lui vendre, tous les soirs de l'hiver, leurs récoltes de la journée. Et je repensais à l'époque lointaine de mon adolescence et celle d'Ameur, mon frère junior, lorsque nous nous réjouissions tous les deux d'accompagner notre père, presque tous les matins des dimanches estivaux, au grand souk de Sousse pour l'assister à la vente de sa laine qu'il achetait dans d'autres régions reculées du pays. Et au-delà de

ces lointains souvenirs spécifiques, je repensais d'abord à l'inoubliable grande générosité de notre père lorsqu'il nous récompensait largement de nos efforts bien mérités, mais je repensais aussi et surtout à sa réelle sévérité lorsqu'il exigeait de nous des bons résultats scolaires. Je repensais enfin à une plus récente époque lorsqu'il s'en allait, dans sa petite voiture, une Renault Clio, à Sousse en amenant Dorsaf pour passer ensemble un peu de temps sur la terrasse de son café habituel qui n'était d'ailleurs fréquenté que par des hommes ; il lui offrait alors son soda préféré, une Bouga-Cidre, pendant qu'il sirotait de son côté son café maure en vantant fièrement les bonnes performances scolaires de sa petite-fille de dix ans en présence de ses vieux amis. Plus tard, lorsque Dorsaf a eu son permis de conduire américain, elle savait que son grand-père appréciait notablement la portée des performances scolaires ; elle avait alors usé de son charme habituel pour l'adoucir, en lui racontant les progrès méritoires dans ses études universitaires, afin qu'il la laisse conduire sa vieille camionnette Peugeot 404 qu'il ne prêtait pourtant à personne, car il l'entretenait très précieusement. Datée de 1975, cette fameuse vieille Peugeot 404, à laquelle mon père était très personnellement attaché, avait bien survécu le départ précipité de son propriétaire et elle est toujours là pour nous rappeler son affection.

En arrivant à Ksiba, au début de l'après-midi du lendemain de la mort de mon père, je trouvai une grande foule d'hommes et de femmes rassemblés à l'extérieur et à l'intérieur de la maison de mes parents. À l'évidence, beaucoup de mes villageois attendaient patiemment mon arrivée pour nous accompagner au cimetière du bled. Et alors que je me dirigeais vers l'entrée de la maison, beaucoup

d'amis essayaient de m'embrasser en m'accueillant les bras ouverts ; mais je fonçais sans m'arrêter sur mon chemin, en essayant de me frayer le passage qui m'amenait tout droit dans la chambre de mes parents. C'est à ce moment-là que je pus discerner ma mère, à travers mes larmes qui continuaient à couler sur mes joues ; je m'étais alors précipité vers elle pour l'envelopper dans mes bras sans la lâcher jusqu'au chevet du lit de mon père. Mais quand je dévoilai son visage pour l'embrasser, je découvris un corps inerte. Je compris alors que c'était la dernière fois que je touchais mon père et que je ne le reverrais plus jamais comme avant, sauf peut-être dans mes rêves et sûrement dans l'imaginaire de mes réels souvenirs.

Boston, une aventure d'innovation technologique biomédicale

Nous étions au milieu de 1996 lorsqu'un nouveau collègue arriva, à Fenske, pour nous joindre dans le *Department of Chemical Engineering*, David Edward, un bon théoricien qui s'intéressait spécifiquement à la modélisation mathématique et aux simulations numériques du transport des aérosols inhalables. Sa thématique de recherche avoisinait et complémentait donc celle de Jim et moi, puisqu'elle visait le même commun organe pulmonaire, mais elle se focalisait sur les mécanismes du transport des particules au lieu des polluants gazeux respirables. De ce fait, l'arrivée de David à Fenske ne pouvait être que potentiellement bénéfique pour des nouvelles collaborations. En plus, sa recherche biomédicale lui permettait d'incorporer parfaitement notre groupe PTSL (le *Physiological Transport Studies Laboratories*) pour consolider son socle de recherche sur le transport des fluides dans les systèmes cardiovasculaires et

pulmonaires. Par ailleurs, étant un homme de culture, David s'intéressait occasionnellement à l'écriture littéraire et poétique ; mais étant un fin connaisseur des finances libérales et un observateur perspicace des bonnes affaires des *start-up* pharmaceutiques, il ambitionnait aussi et surtout la réussite lucrative de la recherche scientifique.

Mais malgré sa qualité intellectuelle et son talent d'ingénieur-chimiste-informaticien, David avait roulé un peu sa bosse, aussi bien à l'étranger qu'aux États-Unis, avant d'atterrir à Fenske. Pendant ce temps-là, il cherchait probablement le parfait équilibre professionnel qui lui permettrait de satisfaire son plaisir scientifique et de combler son appétence intellectuelle par la découverte d'une opportunité biotechnologique qui pouvait déclencher potentiellement l'envolée de ses ambitions commerciales. Il faut dire que le point faible de David était le versant expérimental imaginatif de la recherche biomédicale, surtout si celle-ci impliquait des essais et des tests *in vivo* sur l'animal de laboratoire. Cependant, avant de nous rejoindre à Penn State, il avait travaillé dans le fameux laboratoire de Robert (Bob) Langer, un éminent professeur de *Chemical Engineering* et un brillant chercheur de *Bioengineering* au sein du prestigieux MIT, le Massachusetts Institue of Technology, à Cambridge. Dans ce grand laboratoire de *brainstorming*, plusieurs groupes de jeunes scientifiques poursuivaient sans relâche des recherches ambitieuses pour développer des nouvelles technologies spécifiques au domaine particulier de l'ingénierie tissulaire biomédicale. Parmi les projets phares de ce prodigieux laboratoire cambridgien, une nouvelle conception de biomatériaux avait surgi dans le tas de sa plateforme tournante, pour promettre

un nouvel avenir, car elle donnait l'espoir d'une thérapeutique novatrice applicable à la circulation sanguine, mais qui devait emprunter le chemin intrapulmonaire pour livrer efficacement ses médicaments. Il s'agissait en effet d'un nouveau type d'aérosols potentiellement inhalables à visées thérapeutiques systémiques qui a été conçu, mis au point et fabriqué, sous la direction de Bob Langer, par deux jeunes chercheurs postdocteurs, Jeff Hrkach et Justin Hanes, et deux visiteurs italien et israélien, Giovanni Caponetti et Noah Lotan, auxquels David Edwards serait théoriquement associé sans être impliqué directement ni dans la conception physico-chimique ni dans la réalisation expérimentale de ces aérosols ; il conduisait cependant des simulations stochastiques pour prédire l'efficacité des écoulements de ces aérosols dans un modèle anatomo-morphométrique de l'arbre trachéobronchique des poumons humains.

C'était donc à ce moment-là que coïncidait le recrutement de David par Penn State et son rattachement au *Department of Chemical Engineering*. Et au bout de quelques mois, après son arrivée à Fenske, il m'expliqua longuement l'historique et les circonstances de l'achèvement réussi de la nouvelle technologie développée par l'équipe de Bob Langer à MIT. Il me précisa, en outre, que le laboratoire ne disposait d'aucune expertise respiratoire qui permettrait de concevoir une technique d'introduction et de ventilation pulmonaire de ces aérosols chez les petits animaux de laboratoire. Il s'était alors pressé de me proposer une intense collaboration, avec lui et en liaison directe avec l'équipe de MIT, sur le sujet, tout en spéculant sur le fait que ces efforts interactifs pluridisciplinaires seraient probablement bien récompensés si on réussissait à franchir les trois étapes suivantes : d'abord

pulvériser efficacement ces particules ; ensuite garantir leur écoulement homogène jusqu'aux alvéoles pulmonaires ; enfin et surtout démontrer leur utilité thérapeutique systémique lorsqu'elles transportent des produits pharmaceutiques. En plaçant la barre très haut dans cette prometteuse collaboration interinstitutionnelle, entre Penn State et MIT, David espérait m'enthousiasmer pour m'engager rapidement dans ce difficile challenge qui consistait à concevoir et à conduire des tests expérimentaux *in vivo* qui aboutiraient à des essais thérapeutiques concluants. Ce faisant, il était évidemment au courant de ma longue et solide expertise théorique et expérimentale, dans le domaine du transport gazeux intrapulmonaire, mais il comptait surtout et plus spécifiquement sur mon unique habilité chirurgicale qui me permettrait de mener à bien les nécessaires expérimentations sur les petits animaux de laboratoire afin de surmonter les difficultés techniques du projet en question. Comme ses simulations mathématiques démontraient que les aérosols, nouvellement développés par l'équipe du MIT, étaient théoriquement inhalables, il espérait que je réussirais rapidement, dans une première étape, à démontrer expérimentalement qu'ils étaient bien transportables à travers les voies aériennes respiratoires et à établir visuellement qu'ils atteignaient bien l'espace alvéolaire des poumons. Cependant, il craignait que l'étape cruciale du projet soit réellement challengeant, car elle consistait à démontrer que les particules inhalées seraient, de manière thérapeutique, plus efficaces, pour atteindre rapidement le versant systémique, que les comprimés ingurgités.

J'étais évidemment très intéressé par cette collaboration interdisciplinaire et interinstitutionnelle, et surtout par cette nouvelle opportunité qui me permettrait de démontrer, encore une fois, que mon intime attachement et mon grand enthousiasme de chercheur scientifique à ce beau système respiratoire étaient largement justifiés, malgré le peu d'intérêt qu'il suscitait auprès de l'écrasante majorité des chercheurs qui portaient plus leur attention sur les autres organes biologiques. En effet, après avoir débuté ma recherche sur la modélisation mathématique et la simulation numérique du transport gazeux intrapulmonaire pour essayer de comprendre les mécanismes qui régissent les échanges gazeux respiratoires, et après avoir poursuivi ma recherche aussi bien expérimentale que théorique dans la voie environnementale pour quantifier l'impact de la pollution atmosphérique sur le système respiratoire, j'étais donc engagé dans une toute nouvelle aventure de recherche purement expérimentale qui me permettrait peut-être de démontrer que le système respiratoire pouvait jouer aussi un rôle de solidarité thérapeutique efficace et bénéfique pour ses voisins cardiovasculaires. Mais avant de continuer ma narration sur cette alléchante aventure de recherche novatrice qui m'avait embarqué dans mon dernier périple bostonien et cambridgien dans l'État du Massachusetts, et pour mieux comprendre la suite de l'histoire, je dois préalablement ouvrir, à ce stade de mon récit, une petite parenthèse sur le problème du diabète et ses terribles conséquences en santé publique, car cette maladie invalidante était la principale motivation de l'application thérapeutique de ces aérosols inhalables.

En effet, le diabète est une maladie métabolique liée à une dérégulation glycémique présentant un taux élevé du sucre sanguin (hyperglycémie), à cause d'une production insuffisante de l'insuline endogène ou d'une absence de réponse, par les cellules, à l'insuline sécrétée. Cette maladie se caractérise par une polyurie (urines abondantes), par une perte de poids (surtout pour le diabète de type 1), et par des sensations d'avoir faim et soif. Lorsqu'il n'est pas traité, le diabète peut induire des conséquences lourdes pour la santé, en affectant plusieurs fonctions organiques du corps humain. Ces risques peuvent inclure des complications cardiovasculaires, rénales, neuropathiques, et surtout une rétinopathie pouvant entraîner la cécité.

Bien que n'étant pas une maladie émergente, puisqu'elle avait été découverte par les Égyptiens vers 1500 av. J.-C., le diabète est cependant une maladie chronique invalidante qui progresse fortement et rapidement, depuis plusieurs années, aussi bien dans les pays développés que dans ceux en voie de développement. On estime que le diabète affecte, actuellement, près de 300 millions de personnes dans le monde parmi lesquelles on peut citer quelques exemples qui illustrent bien une consistance élevée de prévalence de cette maladie dans les différents pays. Ainsi, environ 3 millions en France, 30 millions aux États-Unis d'Amérique, 50 millions en Inde et plus de 100 millions d'individus en Chine seraient atteints de diabète. Mais avec 1,5 million de diabétiques, il semble que la Tunisie se distinguerait d'une prévalence exceptionnellement très élevée (environ 15 % de la population).

On distingue en gros trois formes principales de diabète :

1) Le diabète de type 1 (diabète sucré) est le résultat du manque de production de l'insuline ; il nécessite au malade de s'injecter de l'insuline (insulino-dépendant) ; et il est observé fréquemment chez l'enfant.

2) Le diabète de type 2 (diabète d'adulte) est le résultat d'une résistance à l'insuline qui est parfois combinée d'une déficience de celle-ci ; il est observé fréquemment chez des personnes en surpoids ou obèses.

3) Le diabète gestationnel se présente chez certaines femmes enceintes ; il ressemble à plusieurs égards à celui de type 2, impliquant ainsi une mauvaise adéquation de sécrétion et de réponse à l'insuline.

Pour tous les diabétiques insulinodépendants, de type 1, aussi bien juvéniles qu'adultes, des injections sous-cutanées de l'insuline sont nécessaires pour maintenir une concentration normale du sucre sanguin, et pour éviter ou minimiser les complications du diabète. En outre, bien que la majorité des diabétiques de type 2 soient non insulinodépendants, ils sont souvent amenés aussi à se traiter par l'injection sous-cutanée de l'insuline pour maîtriser l'équilibre glycémique. Dans tous les cas, la séance d'injection de l'insuline à l'aide d'une seringue, ou avec un stylo (très coûteux pour être utilisé par les diabétiques des pays pauvres), exige de la part du diabétique d'être préparé à prendre certaines précautions d'ordre d'hygiène et de sécurité. Outre les éléments basiques d'hygiène, notamment lavage des mains et nettoyage du site d'injection, la routine de cette séance consiste à bien doser le médicament, à choisir le lieu d'injection, à savoir insérer l'aiguille sous la peau et à répartir quotidiennement les injections dans les différentes zones du corps (abdomen, bras, cuisse, fesse, etc.), mais aussi

au sein d'une même région, sans négliger la sécurisation de la seringue après usage. Sans nier le fait que ces injections quotidiennes d'insuline sont désagréables, voire pénibles, et quelquefois douloureuses pour les patients, il est clair qu'elles requièrent aussi de la diligence et des précautions d'ordre hygiénique et sécuritaire, et elles exigent en outre de l'assistance humaine aux diabétiques aveugles et malvoyants. En plus, l'emploi thérapeutique des seringues peut induire les utilisateurs à succomber à des tentations d'usage indésirable tel que la drogue. C'est donc un souci quotidien barbifiant et stressant pour les malades, mais aussi inquiétant pour leur entourage.

Pour résoudre tous ces problèmes, le nouveau type d'aérosols inhalables semblait donc offrir une alternative respiratoire qui répondrait aux soucis quotidiens d'hygiène et de sécurité, et dont l'usage serait beaucoup plus commode que la voie injectable des seringues. Ces aérosols sont, à l'origine, des particules poreuses, donc assez légères (densité massique inférieure à 1 g/ml) pour être facilement respirables dans les poumons profonds, mais assez grosses (diamètre supérieur à 5 micromètres) pour ne pas être phagocytées par les macrophages alvéolaires. En outre, cette nouvelle technologie d'inhalation thérapeutique, qui devrait être non invasive, éviterait non seulement tous les inconvénients de l'insuline injectée, mais présenterait aussi des avantages supplémentaires pour les diabétiques, tels que la libération lente du médicament de ses excipients polymériques qui composaient les particules transporteuses, garantissant ainsi une action prolongée du produit thérapeutique désiré, tout en minimisant ses effets secondaires indésirables. Tout aussi méritant grâce à sa grande surface tissulaire, à la fine

épaisseur de sa barrière alvéolo-capillaire et à la rapide perméabilité de son épithélium, le système pulmonaire semblait se prêter idéalement à une voie thérapeutique convenable pour s'auto-administrer aisément de l'insuline et optimiser son efficacité thérapeutique systémique.

C'était donc dans ce cadre stimulant que je me fus attelé, avec enthousiasme, à ma propre tâche du projet qui consistait à mettre concrètement en évidence la fonctionnalité et la faisabilité thérapeutique systémique de cette nouvelle technologie. Pour ce faire, je devais d'abord concevoir un système respiratoire de ventilation artificielle qui garantirait fonctionnellement l'aérosolisation et la désagrégation de ces grosses particules polymériques de façon à les rendre inhalables par le petit animal de laboratoire, en l'occurrence, le rat ; je devais ensuite vérifier quantitativement, par des moyens techniques appropriés, que la grande majorité de ces aérosols inhalés ne s'agrégeaient pas dans les voies aériennes proximales, mais pénétraient bien profondément dans les poumons pour atteindre l'espace alvéolaire et y demeuraient pendant un certain temps sans que les macrophages puissent les phagocyter ; et je devais enfin démontrer que les produits pharmaceutiques, largués par ces particules dans les alvéoles pulmonaires, se libéraient lentement de leurs excipients, passaient rapidement la barrière alvéolo-capillaire et se répandaient continuellement dans le système sanguin, tout en m'assurant que la biodégradabilité des excipients polymériques coïncidait avec la libération temporelle des médicaments testés. Cette troisième et dernière étape du projet était une phase longuement laborieuse qui nécessitait deux procédures expérimentales : d'abord, on devait faire plusieurs prélèvements sanguins, à raison de trois à cinq fois

par jour pendant toute une semaine, pour vérifier la présence des médicaments dans le sang, une manière indirecte de garantir leurs actions prolongées ; et on devait faire ensuite un lavage alvéolaire pour s'assurer de la désintégration complète des excipients biodégradables.

Après avoir enduré plusieurs frustrations quotidiennes et même d'énormes déceptions hebdomadaires, j'étais arrivé, au bout de six mois de travail acharné, à vaincre les difficultés rencontrées pour atteindre mon but final. J'étais assisté, pendant ces longues phases du projet, par Mary-Lou Eskew, une excellente biologiste, dont sa longue expérience avec les petits animaux de laboratoire m'avait été très utile pour surmonter les quelques grandes difficultés opérationnelles. Je dois avouer qu'à cet instant-là de ma vie, et pour la première fois de ma carrière de chercheur, je m'étais senti profondément satisfait de l'achèvement réussi de ce travail réellement personnel, aussi bien dans la conception des méthodes employées que dans l'élaboration des procédures expérimentales et l'obtention des résultats escomptés, depuis le début jusqu'à la fin du projet. D'ailleurs, l'équipe de MIT avait grandement apprécié ma contribution tout en reconnaissant le mérite de mes efforts. En outre, la valeur de mon travail a été reconnue, un peu plus tard, par les deux sociétés savantes, "*The American Association for Aerosol Research (AAAR)*", et "*The International Society for Aerosols in Medicine (ISAM)*", en m'attribuant personnellement, en 2000, le prix commun, "*Thomas T. Mercer Joint Prize*", qui reconnaissait officiellement l'excellence dans les deux domaines des aérosols pharmaceutiques et des matériaux inhalables. Quant à David qui ne pouvait pas cacher ses moments de joie excessive en pensant surtout à ses

ambitieuses projections du futur entrepreneur, il m'appela au téléphone, pendant un de ses voyages, pour m'exprimer ses vifs remerciements ; j'entends encore sa joyeuse voix qui résonnait dans mes oreilles et qui me disait explicitement : *"Great, Aziz, and thanks for this incredible job ; I can tell you, it is going to be a big hit"* (Aziz, c'est super, et merci pour cet accomplissement ; je peux te dire que ça va être un grand succès). Je pense que ça se passe de commentaire, car l'avenir proche allait confirmer sa prédiction de "*big hit*" grassement fertile de plusieurs millions de dollars. Mais, en attendant cette suite et son accouchement très lucratif, surtout pour David, il fallait prendre date pour notre travail et obtenir une reconnaissance internationale légitime de nos efforts académiques collectifs, au sein de la communauté scientifique ; et il fallait protéger les retours financiers possibles de cette innovation technologique. Nous avions donc commencé par déposer collectivement, dès l'achèvement de mes premières expériences concluantes, à l'agence américaine compétente, un brevet d'invention qui incluait les sept contributeurs, d'un côté Bob Langer et les quatre membres de son équipe à MIT, et de l'autre David et moi à Penn State University ; cette invention qui s'intitule "*Aerodynamically Light Particles for Pulmonary Drug Delivery*", avait été accordée en 1999, suivie par la succession d'une douzaine d'autres, jusqu'en 2008. Mais, juste après le dépôt du premier brevet, et en attendant son attribution, David, qui était pressé par ses ambitions commerciales, avait alors suggéré de publier très rapidement, en 1997, un article intitulé "*Large Porous Particles for Pulmonary Drug Delivery*", dans le prestigieux journal américain, *SCIENCE* ; la publication avait eu un large écho parmi les chercheurs de la communauté scientifique spécialisée dans ce domaine

biotechnologique. C'était alors l'occasion pour David d'utiliser tout son talent de charmeur commercial pour convaincre rapidement Terry McGuire, un gros investisseur financier de capital-risque (*Venture-Capital*, *Polarispartners*), de s'aventurer avec lui, et avec Bob Langer, dans le lancement de la *start-up* Advanced Inhalation Research (AIR), à Boston. Pendant ce temps-là, je continuai sur ma lancée dans ce domaine innovant, assisté par deux étudiants, Jue Wang et Jeff Mintzes, et par deux postdocteurs, Rita Vanbever et Donghao Chen, pour mener d'autres travaux de recherche qui ont été concrétisés par une demi-douzaine de publications scientifiques supplémentaires, dont une qui me tenait à cœur, que j'ai publiée dans la revue "*Aerosol Science and Technology*", et qui s'intitule "*Inhalation system for Pulmonary Aerosol Drug Delivery in Rodents Using Large Porous Particles*".

Paradoxalement, le hasard avait décidé que cette bonne période professionnelle coïncidât avec l'événement le plus triste émotionnellement de ma vie. C'était en effet au moment où je célébrais fièrement l'achèvement réussi de ma contribution personnelle à cet ambitieux projet, et pendant que David employait tout son enthousiasme pour négocier, avec Terry McGuire, le financement rapide de sa *start-up*, AIR, que la triste nouvelle de la mort de mon père arriva. Et ce n'était que peu de temps après mon retour de son enterrement, à Ksiba, que David m'annonça le démarrage imminent de sa jeune entreprise qui devait prendre la forme d'un laboratoire privé de recherche technologique. Il m'informa en outre qu'il devait démissionner de son poste académique, à Fenske, pour quitter Penn State et se consacrer pleinement à sa nouvelle tâche de P-DG de "Advanced

Inhalation Research". Il me proposa alors de l'aider au démarrage du labo en me joignant à son équipe, à Boston, qui devrait être composée d'une vingtaine de chercheurs, ingénieurs, biologistes et techniciens. En fait, le laboratoire d'AIR qui était localisé plutôt à Cambridge, tout près de Boston, allait être bien équipé non seulement pour produire, en grande quantité, les particules inhalables, mais aussi pour conduire des expériences *in vitro* et procéder à des analyses biologiques. Cependant, comme il n'était pas possible d'installer rapidement une animalerie dans les locaux d'AIR, ou même d'y conduire des expériences *in vivo* sur des animaux, David avait alors négocié un accord de principe avec l'hôpital de Boston pour utiliser son labo, particulièrement pour ces tâches expérimentales qui exigeaient un encadrement méticuleux sur le plan éthique. Il fallait donc un responsable qui se chargerait de concevoir et de proposer un protocole expérimental bien précis pour le soumettre à l'approbation du comité d'éthique de l'hôpital. C'était dans ce contexte bien particulier d'interface entre le labo de l'hôpital et celui d'AIR que David espérait mon aide pour le démarrage de sa jeune entreprise. Je lui promis que j'allais bien réfléchir sur le sujet pour me fixer sur l'ampleur de cette opportunité.

Pendant que je réfléchissais sur la proposition de David, j'avais fait, par anticipation, quelques visites des deux labos d'AIR et de l'hôpital, à Cambridge et Boston, pour me familiariser avec l'installation des équipements et surtout pour explorer l'environnement du centre hospitalier où logeaient les animaux. Et pour prendre un peu plus d'assurance dans les préparatifs de mon éventuelle future tâche, j'avais, une fois encore, recours aux précieux conseils

de ma collègue biologiste Mary-Lou Eskew, qui eut, comme à son habitude, la gentillesse de m'accompagner dans un de mes voyages, à Boston, pour m'aider à finaliser la documentation de mes approches administrative et technique, et surtout des règles éthiques au sujet de l'expérimentation animale.

L'année universitaire 1998 venait de s'achever lorsque David réitéra sa proposition de le suivre à Boston pour m'embarquer dans l'aventure de sa nouvelle compagnie, "Advanced Inhalation Research". En pesant le pour et le contre, j'en conclus que je ne pouvais pas me permettre, comme lui, de quitter définitivement Penn State qui prenait en charge 75 % des droits d'inscription universitaire de mes enfants ; ce qui n'était pas négligeable pour mon petit budget familial. En outre, je tenais encore à poursuivre mon étroite et longue collaboration professionnelle avec mon meilleur ami américain, Jim, dont nos projets communs de recherche duraient depuis déjà dix ans, sans encombre. Enfin, je ne pouvais pas non plus prédire le devenir imprévisible d'AIR et ses conséquences à court terme. Cependant, pour ne pas couper complètement les ponts avec le fruit possible de mon travail, et pour être dans le coup au moins au début de cette nouvelle aventure, j'étalai tous mes soucis à David, tout en lui expliquant que j'étais plutôt tenté par une année expérimentale de collaboration sous la forme de *consulting* chez AIR. Il accepta sans hésitation ma proposition, tout en avouant comprendre mes inquiétudes familiales, et mes attachements amicaux et professionnels avec Jim. Et avant de concrétiser notre accord, il m'expliqua au préalable que pour que la *start-up*, AIR, puisse fonctionner sur la base de notre invention collective, il devait présenter, à chacun des

inventeurs et à leurs institutions académiques, un certificat attestant leurs propres mérites tout en leur distribuant un certain nombre d'actions sans valeurs monétaires immédiates, mais qui pourraient se transformer en chiffres réels du Nasdaq si, un jour, AIR était cotée en cette Bourse new-yorkaise ; les inventeurs devraient, en outre, toucher des droits de royalties *via* leurs institutions, Penn State ou MIT, si le brevet générait sur le marché des produits pharmaceutiques, avant son expiration dans les vingt ans qui suivaient son dépôt. Après m'avoir éclairé sur ce listing réglementaire concernant le socle légitime d'AIR, David me signa un contrat d'un an avec l'administration de Penn State, pour financer mon absence temporaire de l'université ; il m'offrit aussi un logement professionnel à Boston ; et il m'assurait d'une indemnité mensuelle pour compenser mes dépenses supplémentaires dues à mon éloignement résidentiel. En échange, je devais endosser, en tant que "*Director of Animal Studies*", un rôle administratif de gestion de l'animalerie et un rôle de supervision des protocoles expérimentaux, à l'hôpital de Boston ; et je devais en même temps assumer, en tant que "*Principal Scientist*", la responsabilité de contrôler les projets de recherche concernant surtout la première phase des essais toxicologiques des excipients d'insuline qui était le principal produit d'intérêt clinique. Le but fixé, avant d'aborder sérieusement l'aspect thérapeutique humain de l'insuline, était de démontrer le plus rapidement possible que l'inhalation des particules n'entraînerait ni des effets respiratoires indésirables ni des séquelles toxiques pulmonaires.

Au mois de juin 1998, je poursuivais donc tout seul mon périple bostonien pour commencer ma nouvelle aventure professionnelle. Ce faisant, je laissais derrière moi ma famille, à State College, en emménageant temporairement à Boston et en m'installant dans mon nouveau logement situé dans le quartier bourgeois de Brookline. Je dois cependant vite me corriger en précisant que j'étais en fait accompagné, au début, par Minwel, pendant ses vacances scolaires estivales, car je lui avais arrangé un travail d'apprentissage saisonnier chez AIR ; ce qui lui permettait de découvrir l'ambiance d'un laboratoire de recherche, d'apprendre à mener des expériences sur les rats et de gagner un bon paquet d'argent de poche tout en profitant, pendant les week-ends, du plaisir touristique de Boston et de l'agréable plage du Cape Cod Bay. Et pendant ce temps-là, Amina et Yater étaient partis en voyage en Tunisie pour visiter le bled, la famille et les autres proches. Quant à Dorsaf, elle avait opté, comme d'habitude, pour quelques cours optionnels du semestre estival raccourci de Penn State, afin d'alléger les charges de ses autres semestres tout en progressant sereinement vers son diplôme universitaire. Elle put, après coup, nous rejoindre à Boston pour quelques jours de vacances méritées. Mais, dès la fin de l'été, lorsque Minwel et Dorsaf furent retournés à State College pour reprendre leurs études scolaires et universitaires, je commençais à sentir le vide autour de moi, bien que mes journées fussent intensément occupées par l'abondance de mes charges professionnelles. Je décidai alors, au bout de quelques semaines, de passer presque tous mes week-ends à State College, auprès de ma famille. Ainsi, malgré la fatigue quotidienne de ma semaine du travail, j'arrivais à bien tenir mes dix heures de route en voiture sur les 706 km qui séparent Boston de State College, à l'aller comme au retour,

en écoutant le jazz de Louis Armstrong, le blues de B.B. King, le folk de Bob Dylan et de Leonard Cohen, le reggae de Bob Marley, les mélodies orientales de Shahrazade et d'Abdelhalim Hafez, le rythme africain de Myriam Makeba et de Salif Keita, sans oublier les éternelles chansons de Jacques Brel et de Léo Ferré. Et pour éviter les bouchons de circulation sur les deux autoroutes, 80 et 84, qui longent cette côte est américaine avec ses nombreuses petites villes et ses denses populations, il fallait que je démarre mon trajet, dans un sens, assez tôt le vendredi après-midi et que je reparte, dans le sens du retour, assez tard à la fin de la journée du dimanche.

Six mois s'étaient à peine écoulés depuis mon périple bostonien, et nous voilà déjà proches de la grande fête nationale de *Thanksgiving* qui se célèbre traditionnellement, aux États-Unis, le quatrième jeudi du mois de novembre. Mais en faisant automatiquement le pont du vendredi, presque tout le monde profite des quatre jours de vacances de ce week-end prolongé pour rendre visite aux parents ou aux grands-parents, en prenant part à la réunion familiale très élargie où on partage obligatoirement le grand festin traditionnel. J'avais alors saisi cette occasion pour proposer à la famille de me rejoindre à Boston, pour fêter *Thanksgiving* à notre manière et pour explorer ensemble cette belle ville, avec ses quartiers historiques intéressants, comme ceux de Beacon Hill, Newbury Street, Quincy Market, Harborwalk et bien d'autres. Mais, voilà, deux semaines avant nos retrouvailles, j'appris que la santé de ma grand-mère Aziza se dégradait suffisamment rapidement pour être inquiétante, selon les dires de ma mère qui avait respecté mes consignes pour m'alerter à temps afin que je puisse être tout près d'elle

pendant ses derniers moments. Alors, sans perdre de temps, je parcourus, le jour même de la mauvaise nouvelle, mes 706 km en voiture jusqu'à State College pour prendre, dès le lendemain, l'avion en direction de Ksiba, dans l'espoir de revoir ma très chère grand-mère avant son départ définitif. En attendant le retour de mon voyage tunisien, que j'avais planifié à Boston, je m'étais convenu avec la famille de nous retrouver comme prévu dans mon logement de Brookline, en chargeant Dorsaf, qui avait déjà son permis de conduire et une bonne expérience de la route, de les y amener en voiture. Mes quelques jours passés à Ksiba étaient plutôt tristement vécus auprès de ma grand-mère qui me regardait dans son agonie sans pouvoir me répondre, et en présence de ma mère et ma tante Zeynab, ainsi que ma sœur Jamila, qui se relayaient à son chevet en attendant la fin de sa souffrance. Malheureusement, au bout de ma semaine qui venait de s'achever, je ne pouvais que faire mes derniers adieux à cette meilleure grand-mère au monde qui, après avoir sacrifié sa jeunesse pour le bien de ses deux petites orphelines de père, Aïcha et Zeynab, avait consacré une bonne part de sa vie à mon intention, en m'entourant de tout son amour affectif, dès ma naissance, en veillant au pragmatisme de ma bonne éducation, pendant mon enfance, en m'inculquant le plaisir d'admirer et d'aimer la campagne avec ses champs de blé et ses oliviers, pendant mon adolescence, et en partageant mes longues veillées d'études d'examens secondaires, pendant ma jeunesse. J'étais donc tristement obligé de l'abandonner dans son agonie et de la quitter dans mes douleurs sans même assister à son enterrement. Je ne pouvais à la fin me consoler que par mes tendres accolades, mes douces embrassades et mes derniers regards flous avec mes yeux pleins de larmes.

À peine une semaine après mon retour de Ksiba, et juste le lendemain du long week-end de *Thanksgiving*, ma grand-mère s'était éteinte pour toujours ; elle avait choisi d'inhaler et d'exhaler ses dernières molécules d'O_2 et de CO_2, le lundi 29 novembre 1998, exactement 22 jours suivant son 88e anniversaire. Autant dire que ce *Thanksgiving* de 1998 n'était pas celui que toute la famille aurait souhaité ; il restait cependant le plus mémorable pour moi. Et comment ne pas me mémoriser cette triste date, à Ksiba, qui avait malheureusement coïncidé avec l'événement le plus joyeusement célébré aux États-Unis ? C'était précisément un an et douze jours après le départ définitif de mon père que ma grand-mère avait décidé de suivre son chemin ! Avant ces deux adieux, je les voyais former tous les trois, avec ma mère, un solide trio familial qui veillait, chacun à sa façon, sur le bonheur de leurs grands, petits et arrière-petits-enfants ; mais en dépit de ces deux disparitions, je les imaginais toujours ensemble, éternellement inséparables, logés au fond de mon cœur, et bien ancrés aux trois sommets de mon triangle équilatéral. Ils étaient, et ils continueront à être, pour toujours, les uniques modèles de ma vie. Je leur devais tout ; mais voilà que deux sur les trois étaient partis avant que je puisse avoir le temps de leur rendre ce qu'ils m'avaient donné. Il ne restait alors que ma très chère petite mère ; j'ose espérer qu'elle vivrait assez longtemps pour que je puisse lui montrer ma reconnaissance en m'acquittant de ma dette.

Je dois avouer que le vécu psychologique de la mort de ma grand-mère avait amplifié sur le coup mes sentiments de frustration et de déception au sein de la jeune entreprise, AIR. Je dirais même que le contexte situationnel allait provoquer mon départ précipité de Boston et accélérer mon retour,

avant terme, à Penn State. En effet, quelques jours après mon arrivée dans le nouveau laboratoire à Cambridge, je m'étais tout de suite appliqué à démarrer le programme de mon projet dans les meilleures conditions, favorables à une bonne ambiance de travail au sein de mon équipe de recherche, avec à sa tête mon assistant principal, Dafé Ogagan, un excellent jeune ingénieur, d'origine nigérienne, qui avait été formé à MIT avant de suivre, plus tard, des études médicales. Et suite à ce bon démarrage, les tâches quotidiennes semblaient alors se dérouler, comme prévu, en bonne harmonie, avec en plus mon entière satisfaction sur l'accumulation des résultats escomptés. Cependant, quelques semaines plus tard, et alors que les expérimentations animales à l'hôpital et les essais biologiques au laboratoire prenaient une allure de croisière étonnante sur le plan scientifique, me voilà soudain contrarié par une nouvelle rencontre avec un certain Ralph Niven que David, toujours pressé par la réussite de sa *start-up*, avait recruté un peu tardivement pour l'épauler dans la progression expresse du projet d'insuline pour lequel la grande entreprise pharmaceutique, Eli Lilly, semblait s'intéresser. M'inspirant, dès le départ, de l'antipathie, Ralph ne tarda pas à confirmer ma première intuition lorsque, dans son rôle de vice-président de développement, ce présomptueux personnage n'avait pas hésité à mettre la pression non seulement sur la performance du personnel de production, mais aussi sur la direction que je prenais avec mon équipe dans la conception adéquate de mes protocoles expérimentaux. Pour ce faire, il avait instauré un système de réunions hebdomadaires avec chacun des leaders d'AIR pour contrôler le suivi de leurs projets spécifiques tout en proposant, sans arrêt, des nouvelles orientations stratégiques qui permettraient de satisfaire, selon ses prétentions, les

attentes d'Eli Lilly. Et en ce qui me concerne, il avait constamment essayé de multiplier ses interférences dans mon domaine particulier de compétence, en me pressant, par exemple, à augmenter dangereusement, au-delà de la limite toxique autorisée, l'aérosolisation des particules inhalées par les rats, ou en me demandant constamment de modifier mon système original d'inhalation et de ventilation pour l'adapter aux grands animaux, alors que nous ne pouvions pas accéder à une telle animalerie, et que nous n'étions ni équipés pour ce genre d'expérimentations ni habilités à les faire. Mais c'est en continuant à me faire endurer ses interminables discussions, qui étaient toujours animées par sa réunionite aiguë avec son habituelle fausseté qui prétendait satisfaire les désirs d'Eli Lilly, que ma frustration avait atteint son paroxysme ; ce qui me fit perdre au bout du compte mon enthousiasme pour cette aventure, et surtout le plaisir de mon métier de chercheur. David avait tenté, à plusieurs reprises, de jouer l'intermédiaire pour trouver un compromis d'entente, mais lorsqu'il se rendit compte du sérieux de mon état d'esprit au moment où je lui exprimai fortement mon souhait d'interrompre immédiatement mon contrat, il s'inclina devant mes vœux, en acceptant mon départ sans pour autant couper court à mon contrat qu'il avait honoré jusqu'au bout de ses termes avec Penn State.

Ma folle pseudo-année sabbatique chez AIR n'avait finalement duré que neuf mois. Nous étions alors au mois de mars 1999 lorsque je quittai aussi bien Cambridge que Boston pour retourner définitivement à la fois à Penn State où j'étais content de regagner la liberté de ma recherche académique, et à State College où j'eus le bonheur de retrouver ma famille. Mais peu de temps après, David réussit

une prodigieuse opération commerciale en vendant AIR, pour 114 millions de dollars) à Alkermes, une compagnie pharmaceutique de petite taille, mais cotée en Bourse. Du coup, il était devenu riche comme il avait toujours espéré. Pour autant, en se séparant de sa *start-up*, avec un vrai joli pactole à sa disposition, David allait poursuivre un curieux chemin pour tisser son propre destin, alors qu'AIR allait plutôt subir une triste destinée. Voilà donc la suite narrative de cette petite histoire, en commençant par la trajectoire tragique d'AIR et en enchaînant sur l'étonnant parcours du riche David.

En acquérant AIR, en 1999, Alkermes avait réorganisé son potentiel humain et consolidé son plateau technique pour se concentrer plus sérieusement sur le développement du programme d'insuline tout en continuant de mettre à jour la technologie et son brevet d'invention, avec l'inclusion légale des anciens co-inventeurs de chez MIT-Penn State. Ce faisant, elle avait démontré progressivement que la technologie AIR était fiable et que la réussite de ses essais cliniques était potentielle. Ainsi, au bout de deux années d'acquisition d'AIR, Alkermes avait enfin réussi, en 2001, à sécuriser un bon contrat de collaboration avec la gigantesque entreprise pharmaceutique internationale, Eli Lilly, pour développer, élaborer et commercialiser l'insuline inhalée en utilisant la technologie AIR. Au bout de huit ans d'investigations scientifiques et après un investissement financier de plusieurs centaines de millions de dollars, la recherche et le développement de ce produit avaient franchi avec grand succès toutes les étapes difficiles (phase I, phase II, et phase III) des essais cliniques exigés par l'agence américaine "Food and Drug Administration (FDA)".

Curieusement, en 2009, alors qu'Eli Lilly était sur le point de soumettre le nouveau médicament (insuline AIR) à la FDA, pour son approbation et sa commercialisation sur le marché, le géant pharmaceutique avait soudain changé sa décision en informant Alkermes qu'il abandonnait définitivement le programme insuline AIR suite à une analyse prospective du marché et à une évaluation financière qui projetait une absence de rentabilité du produit. Il était donc clair qu'Eli Lilly avait estimé que la commercialisation de l'insuline inhalée n'allait pas remporter les gros bénéfices que ses investisseurs escomptaient.

Pour compléter la triste histoire de l'insuline inhalée, je me dois d'évoquer le fait qu'un autre géant pharmaceutique, Pfizer, a été le premier à mettre sur le marché, en 2006, une forme d'insuline inhalée, Exubera, basée sur la technologie de Nektar Therapeutics, une autre petite *start-up* californienne, concurrente, mais un peu plus ancienne qu'AIR. Cependant, Pfizer avait préalablement acquis le droit de développement et de commercialisation de cette forme d'insuline inhalée de chez Sanofi pour près d'un milliard et demi de dollars. Un an après, en 2007, Pfizer a arrêté la production et la commercialisation d'Exubera, qui ne se vendait pas bien, parce que les médecins étaient très réticents quant au fait de prescrire cette forme d'insuline thérapeutique inhalée. Ils estimaient que ce produit (accompagné de son appareil inhalateur) était trop cher pour les diabétiques. Par conséquent, n'étant pas suffisamment rentable, l'insuline inhalée n'avait pas répondu aux attentes financières des groupes pharmaceutiques. Il faut, cependant, préciser deux différences de taille entre les deux technologies concurrentes : d'abord, les particules d'AIR étaient plus

facilement inhalables parce qu'elles étaient poreuses et légères, alors que celles de Nektar Therapeutics étaient lourdes et trop petites, et pouvaient s'agglomérer pour encombrer facilement aussi bien les bronches proximales que les bronchioles distales ; en outre, l'inhalateur de Pfizer était un appareil de grande taille, trop encombrant pour le malade, alors que celui d'AIR-Alkermes était petit, de taille similaire à un crayon-feutre, qui pouvait s'insérer facilement dans une pochette de chemise. Par ailleurs, il avait été rapporté qu'au cours des essais cliniques réalisés avec Exubera, 6 patients sur 5 000 diabétiques, ayant participé à ces tests, ont développé un cancer du poumon. Ces six cas étaient à comparer à un seul dans le groupe témoin de même taille, ayant été traité avec l'insuline injectée. Pfizer a aussi précisé que les six patients ayant développé un cancer du poumon étaient d'anciens fumeurs. Il est donc regrettable qu'après avoir dépensé tant d'argent (près de 3 milliards de dollars dans le cas de Pfizer et plusieurs centaines de millions par Eli Lilly), et tant d'efforts dans ces recherches de développement technologique biomédical, les diabétiques aient été sacrifiés au bénéfice de la rentabilité à court terme. C'était donc l'histoire de cette technologie prometteuse, à but thérapeutique, qui a bien commencé, qui a poursuivi son chemin en franchissant tous les obstacles de développement jusqu'à la phase terminale des essais cliniques, mais qui s'est arrêtée au bout du chemin en privant les diabétiques de leur insuline respiratoire, malgré son avantage manifeste.

Avec l'échec de l'insuline inhalée, les inventeurs du brevet avaient donc perdu tout espoir de bénéficier un jour d'éventuelles royalties sur la vente du produit pharmaceutique issu de leur invention technologique. Par contre, dès le retrait

d'Eli Lilly, Alkermes avait manigancé, pour son bénéfice, une forme de montage logistique et une sorte d'opération financière en se séparant de la technologie d'AIR tout en créant, avec certains de ses anciens employés, une autre *start-up*, Civitas Therapeutics, qui en 2014 avait, à son tour, cédé lucrativement notre propre technologie à Acorda. En adoptant la technologie de l'inhalation thérapeutique pour son compte, celle-ci a réussi, en 2019, à mettre sur le marché une forme inhalée de L-Dopa pour les maladies de Parkinson, au moment même où, comme par hasard, notre brevet arrivait à son expiration. Moralité de l'histoire, tout le monde trouvait bien son compte, sauf évidemment les pauvres chercheurs qui, souvent candidement bien couillonnés par ce type de montages financiers qui les mettaient hors coup, ne pouvaient se consoler, au bout du compte, qu'avec le plaisir de voir leurs travaux quelquefois brevetés ou le plus souvent publiés dans des revues scientifiques spécialisées ; c'est le devoir de leur métier, mais c'est aussi une satisfaction intellectuelle qui pourrait dépasser « *l'appât du lucre* ».

Quant à David, fort de sa réussite financière en 2001, avec la vente d'AIR à Alkermes, il avait depuis cherché à bien faire fructifier, à sa manière, son grand pactole, d'abord en participant grassement à la fondation de "*Wyss Institute of Biologically Inspired Engineering*" (un institut pour les bioingénieurs) au sein de l'école d'ingénieurs qui fait partie de la fameuse université Harvard ; quoique celle-ci soit plutôt réputée pour ses branches de médecine et de droit, mais moins pour l'ingénierie. En retour, l'université Harvard lui avait offert un poste de "*Professor of the Practice of Idea Translation*" (professeur de la traduction, ou transformation, pratique d'idée !) ; visiblement, c'était du

donnant donnant ; et bizarrement c'était une fonction professorale qui ne semblait rimer à rien sauf peut-être pour raconter des boniments. Mais, après avoir assuré son siège académique à Cambridge, David avait poursuivi son chemin jusqu'à Paris à la recherche d'artistes qui pourraient l'aider à marier les arts avec la science. Ce faisant, il est parvenu à créer, en 2007, le « Laboratoire », un lieu consacré à la rencontre entre le possible vrai art et la probable « *fake science* ». D'ailleurs, l'article d'Édouard Launet, paru le 15 octobre 2007 dans le journal « Libération », sous le grand titre « Edwards aux mains pleines d'argent », résume assez bien cette transition cocasse du "*Professor of the Practice of Idea Translation*". On apprend dans cet article que David avait investi 6 millions d'euros pour démarrer ce projet dans le quartier chic parisien avoisinant le Palais Royal. Et comme pour le cas de l'université Harvard, cette profonde générosité avait créé une telle émotion de joie (« une immense joie qui dilatait le cœur », selon Gide) dans le cercle parisien, que le ministère de la Culture a décidé, en 2009, de décorer David au titre de Chevalier des Arts et des Lettres ; sans surprise, le donnant donnant est donc un principe universel. Cependant, en parcourant l'article de Launet, dans « Libération », on peut lire : « On a déjà vu tellement d'entreprises fumeuses dans ce domaine (…) que la simple annonce de la création, à Paris, d'un lieu dédié à l'"artscience" suffit à faire froncer le nez. Méfiance qu'une rencontre avec l'initiateur et financier du projet, un certain David Edwards, ne parvient pas à dissiper, au contraire. » Si la lecture de ces deux phrases de Launet ne suffit pas pour imaginer la futilité d'esprit pour ce genre d'artscience, on peut poursuivre la lecture d'un autre article, paru en 2013 dans le « Boston Globe » sous la plume de Scott Kirsner, qui s'interrogeait aussi sur ce genre de fantasme en

écrivant : « Il est difficile de savoir s'il faut prendre sérieusement Edwards lorsqu'il parle d'utiliser les smartphones pour envoyer des odeurs, ou de concevoir un langage aromatique qui pourrait être compris comme les biologistes comprennent le langage de l'ADN » ("*It can be hard to know wehether to take Edwards seriously when he talks about smartphones to send odors wirlessly, or designing an aromatic language that could understand just as biologists understand the language of DNA*"). En réalité, que David eût le mérite de devenir riche grâce à la vente de sa *start-up*, c'est un succès que personne ne peut lui contester, sauf pour lui reprocher, d'une part, le traitement injuste vis-à-vis de ceux qui avaient contribué, le plus, à sa réussite financière, et d'autre part, ses largesses envers ses proches ; qu'il fructifie son pactole pour vivre, à sa façon, entre honneur et philanthropie, c'est sûrement un droit personnel qu'on ne peut pas lui dénier. Par contre, il ne manquait pas d'aplomb, lorsqu'il ne cessait de déclarer, partout et sans pudeur, qu'il avait inventé tout seul un procédé innovant permettant l'inhalation d'insuline. Cette étrange attitude, qui jouait l'amnésie avec les médias de la presse écrite en leur faisant croire des mensonges, est non conforme à l'éthique scientifique ; essayer de nier en bloc l'ensemble des contributions de tous ceux qui étaient à l'origine de cette belle aventure technologique est réellement condamnable. D'ailleurs, qui pouvait croire à ce genre de délire, quand on sait que toutes ces contributions sont solidement bien archivées aussi bien dans les treize brevets que dans les sept publications reconnues par nos pairs scientifiques ? Alors, David peut toujours faire semblant d'être joyeux en faisant courir de faux bruits à tous ceux qui ne vérifient pas leurs sources ; mais peut-il trouver un sommeil tranquille, une fois

que les faux amis ne croient plus à ses histoires ou ne sont plus impressionnés par sa réussite financière, et que le pouvoir de l'argent cessera de combler son bonheur artificiel ? L'avenir nous le dira peut-être !

Le nouveau millénaire et le plaisant séjour américain de ma mère

"*Economy, Stupid*" (l'économie, stupide) ! C'était une célèbre expression inventée, dans les années quatre-vingt-dix, par James Carville, pour dire que sans prospérité économique il n'y a pas de succès politique aux États-Unis. Ce brillant James était le fameux conseiller politique du président Bill Clinton qui, en profitant d'un secteur technologique en plein essor et d'une croissance économique en grande envolée, avait enregistré un record d'une longue période présidentielle particulièrement prospère et d'une popularité conséquemment élevée. Pour la petite anecdote politique, James Carville qui était socialement progressiste, même s'il était originaire d'un État conservateur du sud, la Louisiane, disait aussi, avec son accent très marrant du sud, une mémorable phrase pour se moquer des conservateurs du sud : « La Pennsylvanie, c'est Philadelphie à l'est, Pittsburgh à l'ouest et Alabama entre les deux. » Mais, avec "*Economy, Stupid*", le président Bill Clinton, qui est aussi originaire d'un autre État du sud, Arkansas, avait sûrement bénéficié de ce boom économique pour survivre durablement à la Maison-Blanche, tout en menant une politique progressiste, malgré la férocité de ses opposants conservateurs au Sénat et surtout à la Chambre des représentants. Avec cet environnement économique favorable qui semblait persister jusqu'au bout de son deuxième mandat présidentiel, nous voilà donc, à cette

époque, prêts à faire nos adieux au IIe millénaire, pour célébrer l'arrivée du XXIe siècle que nous accueillions avec le même enthousiasme politique que les démocrates, et avec le bon espoir de vivre en paix et de voir tous mes projets professionnels et familiaux se concrétiser sans accrocs.

Tout d'abord, quoi de plus agréable que de commencer l'an 2000 en atteignant l'apogée de ma carrière professionnelle en accédant au plus haut grade académique usuel de "*Full Professor of Chemical Engineering, Bioengineering, and Physiology*" (professeur de génie chimique, de génie biologique et médical, et de physiologie) ? Ensuite, conscients que la course vers les contrats de recherche était devenue de plus en plus challengeant, mon ami Jim et moi étions particulièrement soulagés d'avoir pu réussir, dès la fin de nos projets avec le HEI en 2001 et le NIH en 2003, à obtenir un nouveau contrat de recherche externe de chez Philip Morris pour étudier, jusqu'à la fin de 2007, l'effet synergique du tabac et de l'ozone sur les poumons humains. En outre, l'élaboration d'une nouvelle collaboration avec mon autre ami et collègue, John Tarbell, nous avait conduits à générer, avec succès, un nouveau type de contrat de recherche avec "Institute for Non-Leathal Defense Technologies", pour tester si l'application d'ultrason à basse fréquence améliorerait la perméabilité transdermique des médicaments. Enfin, le développement d'un nouveau programme de collaborations soutenues, avec le jeune collègue, Avery August, nous avait permis, après deux années d'études préalablement démonstratives, de décrocher, à partir de 2002, un gros contrat de cinq ans de recherche avec le "National Institue of Allergy and Infectious Diseases", pour explorer l'asthme allergique chez la souris transgénique,

au niveau moléculaire du côté d'Avery, et *in vivo* de mon côté. Avec ces trois appréciables nouveaux contrats de recherches, je ne pouvais donc que souhaiter avec satisfaction la bienvenue au nouveau millénium.

Ensuite, sur le plan familial, vingt-deux ans après sa naissance à Paris, qui m'avait comblé de bonheur, Dorsaf me fit vivre encore un moment émotionnel d'intense fierté lorsqu'elle obtint, en 2000, à la fois son diplôme de "*Civil Engineer*" à Penn State et son premier emploi au Texas, chez Schlumberger, une très grande entreprise d'origine française et de renommée mondiale. Mais préalablement à ces deux agréables événements, et un an après le décès de ma grand-mère, elle m'accompagna, pendant les vacances d'hiver, en Tunisie pour voir ma mère et ma sœur à Ksiba. C'est là que nous avions célébré, avec le reste de la famille du bled, le premier Nouvel An et le commencement du XXIe siècle. Et c'était en 2002 que nous avions aussi célébré notre troisième nationalité, celle des États-Unis d'Amérique, qui allait ouvrir les grandes portes à toutes les opportunités internationales pour nos enfants. D'ailleurs, à peine quatre années après la réussite universitaire de Dorsaf, j'eus encore l'immense plaisir de voir Minwel décrocher, en 2004, son diplôme universitaire, "*Bachelor of Supply Chain*", à Penn State et son premier emploi dans une petite société industrielle californienne. Ma satisfaction était encore à son comble lorsqu'en 2007, Yater réussit, à son tour, son diplôme de "*Mechanical Engineer*" à Penn State et acquit son premier job chez Kimberly Clark en Californie. Le début du XXIe siècle semblait donc exaucer tous mes vœux les plus chers de voir mes enfants prendre leurs bons chemins d'indépendance professionnelle pour s'envoler avec leurs propres ailes vers la réussite sociale avec leurs propres familles.

Cependant, après que l'an 2000 avait réussi son examen de passage dans le nouveau millénium, malgré les prédictions alarmantes concernant le Y2K, ou le bug informatique de l'an 2000, et alors que tout semblait indiquer que le début de ce XXIe siècle serait de bon augure, malgré la surprenante victoire présidentielle du républicain Georges W. Bush sur le démocrate Albert Gore, nous fûmes soudain frappés par l'horreur des attaques terroristes qui causèrent beaucoup de morts et de blessés ainsi que d'énormes dégâts matériels, et qui allait en outre engendrer le grand désastre d'une guerre en Afghanistan et surtout en Irak tout en créant une déstabilisation géopolitique internationale catastrophique. C'était en effet le mardi du 11 septembre 2001 que quatre avions américains, trois American Airlines et un United Airlines, furent piratés par des terroristes, originaires des pays du Moyen-Orient et du golfe Arabique, pour des opérations suicidaires. Deux de ces quatre avions furent délibérément dirigés vers le fameux World Trade Center new-yorkais afin de fatalement les emboutir dans les deux tours du complexe, entraînant ainsi violemment leur destruction totale ; le troisième avion fut volontairement guidé vers le Pentagone en le faisant crasher sur une partie du bâtiment ; quant au quatrième avion, après avoir été initialement détourné pour voler vers Washington DC, certains de ses passagers eurent le courage de se battre avec les pirates, les obligeant ainsi à le faire écraser au sol d'un champ près de Shanksville en Pennsylvanie. Avec un coût de plus de dix milliards de dollars d'infrastructure, et un bilan dramatique de 2 996 morts et 6 000 blessés, les États-Unis avaient connu, ce jour du 11 septembre 2001, probablement l'attaque terroriste la plus meurtrière de l'histoire.

Un an et demi après cette attaque terroriste, une coalition politique menée principalement par le président américain, George W. Bush, et le Premier ministre britannique, Tony Blair, avait conduit à l'invasion de l'Irak qui commença le 19 mars 2003 et qui dura un peu plus d'un mois dans sa première phase de bombardement massif et d'occupation militaire stratégique. Avec un engagement de près de 180 000 troupes armées (à peu près 130 000 soldats américains, 45 000 britanniques, 2 000 australiens et 200 polonais), cette opération militaire de grande envergure, appelée « Iraqi Freedom », avait été montée de toutes pièces pour soi-disant désarmer le pays de ses armes de destruction massive, pour en finir avec la menace terroriste soutenue par Saddam Hussein et pour libérer le peuple irakien de sa dictature. Officiellement, la déclaration de cette guerre avait été justifiée par le refus du gouvernement irakien de se débarrasser de ses armes nucléaire, chimique et biologique que les Américains et les Britanniques accusaient de posséder en grande quantité. Cependant, ces accusations qui ont été d'ailleurs démontrées par la suite comme non fondées, y compris par le Sénat américain, furent immédiatement récusées par un certain nombre de pays occidentaux, alliés des États-Unis, incluant la France, l'Allemagne, le Canada et la Nouvelle-Zélande qui s'étaient fermement opposés à l'invasion de l'Irak en soutenant l'absence de preuves qui justifiaient cette guerre invasive et destructive. En effet, bien que la première phase de cette invasion semblât assez rapide aux yeux des Américains lorsque George W. Bush avait déclaré sa fameuse phrase "*Mission accomplished*", le monde entier reconnaissait malheureusement que le plus dur restait à faire avec les luttes politiques, les combats ethniques et les opérations sanglantes des guérillas qui allaient durer jusqu'à

nos jours avec l'apparition de Daesh (État islamique) et sa consolidation militaro-étatique sur le terrain par l'occupation des zones stratégiques en Irak, en Syrie et ailleurs. Tony Blair s'excusera d'ailleurs plus tard pour ses erreurs sur l'Irak en admettant, dans une interview de 2015 sur CNN, par Fareed Zakaria, que l'invasion de l'Irak avait probablement contribué à l'émergence, au développement et à l'expansion de Daesh. Néanmoins, ces excuses paraissent à l'évidence un peu légères, tant qu'il ne reconnaît pas la gravité de sa responsabilité politique avec celle de son ami George W. Bush, qui avait entraîné une réelle déstabilisation de cette région. Pire, on resterait sur notre faim lorsqu'on entend ce genre de déclaration à la légère, alors que l'on constate que leur engagement irresponsable dans une guerre inutile en Irak avait causé, dès les premiers jours des combats, plus de 7 000 morts dans les civils et que certaines estimations internationales avancent entre 150 000 et 600 000 le nombre d'humains tués entre 2003 et 2011. Bravo messieurs George W. Bush, Dick Cheney, Donald Rumsfeld, John Bolton, Tony Blair et bien d'autres pour cet exploit désastreux !

Depuis la fin du XXe siècle, avec la mort de mon père et de ma grand-mère, et l'arrivée de ce nouveau millénaire, avec l'espoir de voir ma mère plus fréquemment que dans le passé, j'avais pris l'habitude d'aller passer, chaque année, quelques semaines de vacances à Ksiba auprès d'elle et de ma sœur. Mais, peu de temps après l'obtention de la nationalité américaine, je pensais qu'il était temps que ma mère vienne découvrir les vrais visages urbains et ruraux de l'Amérique du Nord, et partager avec nous les bons moments de notre vie quotidienne dans ce coin particulier de la Pennsylvanie centrale. Je pensais aussi que c'était en effet le bon moment

de lui faire goûter la joie de vivre pennsylvanienne, précisément à State College, notre agréable grand village résidentiel, à côté du grand campus universitaire où grouillaient, tous les jours, les presque 100 000 étudiants et *staff* qui formaient la grande foule mosaïquée de Penn State University. Je pensais surtout qu'il fallait lui organiser cette visite avant que Minwel et Yater prennent leurs lointains chemins professionnels, comme l'avait déjà fait Dorsaf presque quatre ans auparavant, au Texas.

Six mois avant le voyage prévu de ma mère aux États-Unis, je l'accompagnai à l'ambassade américaine, à Tunis, pour l'aider à obtenir son visa touristique. Pendant que nous attendions notre tour d'appel pour son entretien obligatoire avec un *staff*, j'observais attentivement les réactions sur le visage de la dame, au guichet, qui était en charge des visas en question. Et alors qu'elle feuilletait son dossier sous ses mains, elle s'était soudain intéressée à la lecture d'un document particulier qui lui avait provoqué un très grand sourire aux lèvres. Je me remémore souvent ce petit détail, ce sourire plaisant, car il s'agissait de la lecture de ma lettre que j'avais jointe au dossier de ma mère pour soutenir sa demande de visa, et dans laquelle j'avais écrit, entre autres, que je souhaitais accueillir ma mère chez moi, en Pennsylvanie, pour qu'elle partage avec nous la joie de vivre au milieu de notre mosaïque humaine universitaire et surtout pour admirer le beau visage naturel de notre « Happy Valley » (la Vallée joyeuse), le surnom donné à State College. D'ailleurs, aussitôt qu'elle eut terminé la lecture de ma courte lettre, elle s'adressa à nous pour qu'on s'approche de son guichet, et pour m'annoncer fièrement que son propre père avait bien connu la région, car il était un "Penn State

alumnus" (un ancien étudiant de Penn State des années cinquante) ; elle ajouta ensuite que l'entretien de ma mère n'était pas nécessaire, étant donné son âge avancé et la nationalité américaine de son fils, et que son visa serait prêt dans quelques minutes. Il était intéressant de constater que le grand tampon de son visa indiquait dix ans de validité alors que son passeport tunisien expirait bien avant, puisqu'il n'était valide que pour cinq ans.

C'était Minwel qui était allé chercher sa grand-mère pour l'accompagner dans son grand voyage transatlantique. En le chargeant de cette mission familiale, quelques mois avant la fin de ses études universitaires, je voulais en effet qu'il profite de cette occasion, qui coïncidait avec son dernier « *Spring Break* », pour passer une semaine de vacances chez les tontons à Paris, où sa grand-mère l'attendait pour repartir par la suite, ensemble, aux États-Unis. Donc, le 13 mars 2004, nous avions eu le plaisir d'accueillir ma mère à State College. Je voulais qu'elle profite au maximum de son séjour pour bien connaître State College et ses alentours ; après tout, j'y avais résidé autant d'années qu'en France et autant d'années qu'à mon Ksiba de Tunisie ; je voulais aussi qu'elle visite d'autres régions, d'autres villes, etc. ; bref, je voulais qu'elle garde un souvenir inoubliable, qu'elle puisse raconter sincèrement à tous ses proches et aux gens du bled ce qu'elle avait vécu pendant les presque cinq mois de son séjour aux États-Unis. Ainsi, et pour l'aider à revivre, plus tard, paisiblement les bons souvenirs de son grand périple américain, j'avais constitué, spécifiquement pour elle, et peut-être pour nous aussi, un bel album photos qu'elle pouvait feuilleter, quand elle le voulait, seule pour rafraîchir sa mémoire ou en présence de ses amies, enfants, petits et

arrière-petits-enfants. Amina s'était amusée à prendre presque toutes ces photos ; je n'avais fait que les trier, les documenter et les organiser dans l'album.

D'ailleurs grâce à cet album photo, je peux, à mon tour, prendre plaisir à relater les détails des parcours touristiques de ma mère. Ce faisant, je commence par évoquer le bon souvenir de notre plus long voyage en voiture jusqu'en Floride où je devais participer et présenter un de mes plus récents travaux de recherche au Congrès international de l'American Thoracic Society (ATS) qui se déroulait en cette année 2004 à Orlando entre le 20 et le 25 mai. À cette occasion, au lieu d'aller seul en avion pour ce voyage professionnel, j'avais choisi de louer une voiture pour parcourir tranquillement ce long chemin de plus de 1 700 km en deux jours, à l'aller comme au retour, en compagnie d'Amina et de ma mère qui pouvait alors découvrir, chemin passant, les États de cette côte est du Sud américain, à savoir la Virginie, les deux Caroline de Nord et du Sud, la Géorgie et une partie de la Floride. En réalité, c'était la troisième fois que je me coltinais cette longue route monotone, tellement monotone qu'elle m'avait coûté cette fois-là une amende de 300 dollars pour excès de vitesse, pendant que j'expliquais à ma mère des choses sur l'esclavage en traversant la Caroline du Sud. Tous ces trois voyages étaient destinés à Disneyworld où j'avais accompagné la première fois, en 1988, nos enfants pour découvrir ce grand parc d'attractions et d'amusement, puis six ans plus tard, en 1994, pour les y accompagner encore une fois avec leur cousin Sami, et enfin en cette année 2004 à l'occasion de la visite de ma mère qui coïncidait avec ce voyage professionnel. Mais, pour celui-ci, il n'était pas question pour moi de remettre les pieds dans ce parc

d'amusement. Par contre, la veille de l'ouverture du congrès de l'ATS, j'ai pu partager avec Amina et ma mère une aventure guidée d'une grande balade sur le très bruyant *airboat* (ou hydroglisseur) qui nous avait fait explorer les alentours de Tosohatchee en naviguant sur le marais de Big Bald Cypress du parc national des Everglades, tout en observant sa riche faune en alligators.

Dès le lendemain et les deux jours suivants, j'avais abandonné ma mère et Amina à leurs propres visites journalières pendant que je m'occupais de mes affaires professionnelles du congrès de l'ATS. Mais malgré ses deux précédentes visites à Disneyworld, Amina était toujours enthousiaste pour faire découvrir à ma mère la magie de ce parc d'attractions. Cependant, comme le Magic Kingdom était conçu essentiellement pour amuser les enfants, il était évident que cette fois-ci, Amina s'était intéressée plutôt à Epcot Center où elle s'était aventurée avec ma mère pour passer toutes les deux une journée et demie à vaguer à travers les pavillons internationaux des onze pays qui représentaient leurs spécificités culturelles et qui exposaient leurs patrimoines architecturaux, anciens et récents, leurs beaux paysages naturels, leurs réalisations technologiques et leurs spécialités culinaires. Quant aux deux derniers jours, elles ne pouvaient pas s'empêcher, comme presque toutes les femmes, de faire le tour des magasins des *outlets* et des grands centres commerciaux de la région.

Chemin rentrant, j'avais tenu à impressionner ma mère par la grandeur technologique du pays en s'arrêtant pendant une demi-journée à Kennedy Space Center (Centre spatial Kennedy) au Cape Canaveral pour visiter les expositions qui retracent l'exploration spatiale de la NASA (National

Aeronautics and Space Administration). Avoisinant l'immense bâtiment d'assemblage et les aires de lancement des fusées, le complexe touristique expose tous les types de fusées mis en œuvre par la NASA ainsi que les reconstitutions des capsules spatiales. Nous avions ainsi pu revivre, à cette occasion, le mémorable souvenir des images télévisées, en noir et blanc, de la conquête de l'espace par Apollo 11 qui avait permis au premier astronaute américain, Neil Armstrong, de marcher sur la lune le 21 juillet 1969. Nous étions tous les trois jeunes à cette date-là ; ma mère qui n'avait que trente-neuf ans ne comprenait pas ou ne croyait pas qu'un homme puisse marcher sur une chose qui brille dans le ciel ; elle n'était pas la seule à cette époque-là, à s'étonner de la sorte ; quant à moi qui avais juste dix-neuf ans, j'étais plus intéressé par la réalisation technologique que par la découverte de la Lune.

Préalablement à ce long voyage en Floride, j'avais aussi cinq jours de *consulting* professionnel, entre le 29 mars et le 2 avril, à Washington, D.C. où je devais expertiser, avec une vingtaine d'autres collègues, des projets de recherche que des étudiants-doctorants soumettaient au *Department of Homeland Security* (DHS) pour concourir à des fonds monétaires en répondant à l'appel d'offres que le gouvernement fédéral proposait annuellement sur des sujets très variés concernant la sécurité des citoyens américains. Chapeautant plusieurs anciennes agences fédérales de sécurité intérieure du pays, ce nouveau DHS de recomposition et de coordination nationale avait été créé le 27 novembre 2002 suite aux attentats terroristes du 11 septembre 2001. En cette année 2004, on avait sollicité, pour la deuxième fois consécutive, ma participation à l'évaluation de ce genre de concours national ; et mon sujet d'expertise était lié spécifiquement aux effets délétères des produits toxiques sur les

organes biologiques et plus particulièrement le système respiratoire. C'était alors l'occasion idéale de faire découvrir à ma mère, en compagnie d'Amina, la capitale fédérale des États-Unis d'Amérique et tout ce qu'elle possédait de beau et d'intéressant. J'avais donc conduit mes deux dames en voiture en parcourant mon habituelle route, que je connaissais bien, en un peu plus de trois heures jusqu'à notre hôtel que j'avais choisi, à l'occasion, bien situé géographiquement pour qu'on puisse emprunter, à partir de là, les transports en commun de la ville, car il n'était pas question d'utiliser la voiture à Washington D.C., ou même à Arlington en Virginie où je devais travailler pendant mes cinq jours de *consulting*. Et comme à Orlando, en Floride, Amina et ma mère avaient bénéficié pleinement de ce séjour de cinq jours pour visiter beaucoup de lieux emblématiques de la capitale fédérale. Elles avaient d'abord profité du beau temps de la première journée pour prendre des photos souvenirs aux alentours de l'obélisque du Washington Monument et surtout au milieu des fameux cerisiers japonais qui leur offraient une unique opportunité pour apprécier le décor naturel qui se manifestait joliment avec la pleine floraison de la saison, et de respirer la bonne odeur qui se dégageait de ces fleurs, en cette période qui coïncidait, par chance, avec le National Cherry Blossom Festival qui célébrait le printemps à Washington D.C. Puis elles avaient pu se promener, les jours suivants et à plusieurs reprises, le long du National Mall qui mesure, à partir du Washington Monument, entre 2 et 3 km, selon qu'on veut atteindre le Capitole (la Chambre des représentants) ou le Lincoln Memorial. Cette grande esplanade est surtout bordée par de nombreux musées, d'ailleurs Amina et ma mère avaient pris le temps et le plaisir de visiter un certain nombre d'entre eux, tels que le National Air and Space Museum, le National Museum of African Art, le National

Museum of American History et le National Museum of the American Indian qui avait ouvert ses portes en cette année 2004, sans oublier le United States Holocaust Memorial Museum dont les récits historiques, sur les victimes des atrocités nazies, qui s'exposaient avec de fortes images, photographies et vidéo avaient généré des grandes émotions de tristesse humaine chez ma mère. Quant au dernier jour du voyage, il avait été évidemment consacré à l'inévitable *shopping* dans les galeries marchandes, les centres commerciaux ou les *outlets* qui ne manquent pas dans le district même de Washington ou dans les environs de Virginie.

Un mois jour pour jour après notre lointain voyage en Floride, j'étais enfin prêt à passer un long week-end de vacances à New York City (NYC) avec ma mère, Amina et Yater qui voulait profiter de l'occasion pour prendre une petite pause de ses études universitaires estivales, en ayant le plaisir de voyager avec sa grand-mère et de lui faire découvrir NYC et ses quelques célèbres symboles. C'était donc entre le 25 et le 28 juin que nous avions visité la capitale économique des États-Unis, et surtout le district de Manhattan, où nous avions pris le temps de flâner, ensemble, afin de bien apprécier ses lieux emblématiques, à commencer par la fameuse 5e Avenue et son gratte-ciel, l'Empire State Building, où Yater s'était amusé à pointer son sommet à sa grand-mère pour tester si elle pouvait faire tomber son foulard en levant bien sa tête pour le regarder d'en bas presque au pied de la tour. C'était aussi en se baladant que nous avions pu observer le siège permanent des Nations Unis (ONU), New York City Hall (l'hôtel de ville), et New York Public Library (NYPL) qui est la deuxième plus grande bibliothèque publique des États-Unis après celle du Capitol à Washington, D.C. Mais c'était

le Ground Zero, le site de ce qu'était devenu le complexe du World Trade Center, après les attentats du 11 septembre 2001, que nous avions longuement contemplé en le découvrant pour la première fois, presque trois ans après cette folle tragédie. Puis c'était au tour de l'incontournable Greenwich Village d'attirer notre curiosité culturelle des années 1960, en consacrant une demi-journée à découvrir pour la deuxième fois cet ancien creuset de l'anticonformisme qui était l'épicentre des mouvements politiques progressistes et un des bastions des artistes avant-gardistes. Et pour nous dépayser un peu, nous avions dédié une bonne partie de notre avant-dernière journée à vaguer à travers les ruelles du grand quartier chinois après avoir traversé rapidement Little Italy ou ce qu'il restait de cet historique quartier d'immigrants italiens qui s'était vu absorbé progressivement par Chinatown où nous avions passé la majeure partie de notre journée à explorer son effervescence commerciale en nous plongeant dans l'atmosphère de ce quartier new-yorkais à part, avec ses étalages de fruits et légumes, ses poissons frais, ses canards laqués, ses nombreuses épiceries et ses boutiques de souvenirs, sans oublier ses innombrables restaurants typiquement asiatiques. Enfin, on ne pouvait pas terminer notre visite de New York City sans faire vivre à ma mère une mémorable soirée sur la place du Times Square, le symbole le plus célèbre de Manhattan et peut-être l'endroit le plus animé au monde, surtout le soir avec ses nombreux grands théâtres professionnels de Broadway, ses magasins géants, ses lumières multicolores qui illuminent ses gigantesques panneaux publicitaires, et la fréquentation des centaines de milliers de personnes qui s'y croisent sans arrêt à toute heure

de la journée et de la nuit, faisant de Times Square le quartier constamment éveillé.

Au cours de nos trois voyages en commun, j'étais heureux de constater que ma mère s'était véritablement régalée comme un enfant en profitant à cœur joie de ces agréables aventures touristiques qu'elle n'avait jamais vécues auparavant ; et qu'après coup, je m'étais réjoui aussi d'observer sur son visage une réelle satisfaction et une authentique appréciation de ces uniques expériences ; et c'était un réel bonheur pour moi. Mais parallèlement à ces voyages réussis, nous avions (Amina et moi) aussi tenu à ce qu'elle découvre, le plus largement possible, notre *Happy Valley* avec ses beaux paysages naturels verdoyants, même en plein été, ses grottes indiennes, ses rivières limpides où on pouvait pêcher la truite et l'alose, ses lacs où on pouvait se baigner et se détendre sur ses plages aménagées et ses uniques fermiers de la communauté Amish qu'on pouvait facilement rencontrer dans le comté de Lancaster, et dont certains se déplaçaient jusqu'à State College pour nous proposer, tous les vendredis, leurs bons produits agricoles frais sur le marché en plein air. En même temps, tout au long des cinq mois de sa visite, nous avions surtout voulu que ma mère embrasse plus étroitement la joie de vivre aussi bien dans State College que sur le beau campus de Penn State, au sein de nos communautés multiethniques, et au milieu des riches lieux de distractions culturelles et sportives, des belles architectures modernes de l'université, en présence du plus grand festival annuel d'arts des États-Unis, et à l'occasion d'un des meilleurs feux d'artifice du pays qui célébrait, tous les ans, le jour de l'indépendance du 4 juillet. En plus, elle avait pu fêter avec nous la réussite de Minwel qui recevait, en

cet été 2004, son diplôme universitaire de gestion logistique commerciale, en tenue bleu marine de Penn State, dans une cérémonie qui reflétait la joyeuse ambiance académique traditionnelle américaine. Et pour clôturer nos festivités estivales, Yater, qui aimait bien fêter les anniversaires, avait tenu à organiser lui-même le 74e anniversaire de sa grand-mère et son *Happy Birthday* que nous avions eu le plaisir de célébrer en famille, en ce jour du 14 juillet 2004. Au bout du compte, j'ose penser sans me tromper que ma mère avait vécu auprès de nous, à State College, dans notre village de cette Pennsylvanie centrale, des moments, des jours, et des semaines qui étaient parmi les meilleurs de sa vie. Mais malgré tout, on devinait à la fin que son bled, sa fille, ses autres petits-enfants, ses voisins et surtout sa maison commençaient à lui manquer. C'était alors le bon moment pour elle de regagner Ksiba, son paisible village natal en compagnie d'Amina qui profitait de l'occasion pour passer quelques semaines de vacances en Tunisie.

Fulbright, ma dernière année sabbatique à Sousse

C'était donc le 5 août 2004 que ma mère, accompagnée d'Amina, avait quitté les États-Unis pour retourner en Tunisie. Je m'étais alors rendu compte que quatre années s'étaient déjà écoulées depuis le départ professionnel de Dorsaf au Texas pour commencer son travail chez Schlumberger en tant qu'ingénieur civil ; et vingt ans après, elle est toujours fidèle à cette prestigieuse compagnie internationale, d'origine française, qui lui avait fait découvrir, grâce à ses nombreuses implantations mondiales, plusieurs pays répartis sur les trois continents américains, européens et asiatiques. D'ailleurs, sa mère se faisait beaucoup de soucis

pour ses engagements professionnels lointains dans l'espace et dans le temps ; mais j'ai toujours eu confiance en notre fille qui a du caractère et pour qui j'ai de la fierté.

Quelques semaines après le retour de ma mère en Tunisie, Minwel venait de décrocher, à son tour, un bon emploi chez C&D Aerospace, une petite entreprise sud-californienne, mais qui avait été achetée, un an plus tard, par Zodiac, une plus grande société française à Toulouse. Dans la foulée de cette transaction internationale, celle-ci avait offert à Minwel une proposition alléchante qu'il ne pouvait *a priori* pas refuser, sachant qu'il était franco-américain et qu'il pratiquait couramment, comme sa sœur et son frère, outre l'anglais et le français, l'arabe et l'espagnol. Minwel était alors heureux d'accepter, sans aucune hésitation, l'offre de suivre la nouvelle destination de son entreprise. Il s'estimait d'ailleurs chanceux du fait que cette unique opportunité lui ait permis de retourner vivre en France, car bien qu'il eût aimé l'ambiance scolaire et universitaire pennsylvanienne, son expérience californienne lui avait fait vite découvrir que la vie postuniversitaire était moins plaisante que celle qu'il avait connue au sein de sa famille, et que l'environnement socioprofessionnel américain était moins agréable que celui de son enfance et de son adolescence. Mais après ses quelques années à Toulouse, il avait eu depuis d'autres excellentes opportunités professionnelles, dans le domaine pharmaceutique et dans d'autres villes européennes.

Trois années plus tard, en septembre 2007, venait enfin le tour de Yater de nous quitter pour sa nouvelle résidence professionnelle dans l'Ouest américain. Il avait même réussi à signer, six mois avant la réception de son diplôme d'ingénieur mécanique, un contrat d'embauche chez

Kimberly-Clark, dans sa branche californienne d'Anaheim, la ville du fameux Disneyland, située à 40 km au sud de Los Angeles. Mais contrairement à Minwel, Yater souhaitait ardemment vivre en Californie ; il tenait tellement à son climat qu'il avait refusé de suivre mes conseils en déclinant une bien meilleure offre d'emploi, chez Dow Chemical, dans son site à Bâton-Rouge en Louisiane. Pourtant, Yater connaissait bien ce géant mondial de l'industrie chimique avec qui il avait acquis une bonne expérience professionnelle variée pendant les trois différents stages industriels payants qu'il avait effectués, en Californie, au Texas et à Michigan, en alternance avec ses semestres académiques à Penn State University. Mais quatre années plus tard, tout en restant fidèlement attaché à la Californie, il avait quitté depuis Kimberly-Clark, pour diversifier et enrichir son *background* en poursuivant sa carrière dans trois autres entreprises, complètement différentes les unes des autres, mais qui lui avaient permis d'exceller progressivement dans le métier d'ingénieur qu'il aimait tant.

Avec le départ de Yater, voilà que nous nous trouvions, Amina et moi, bizarrement seuls dans notre appartement et au milieu de notre *Empty Nest* (nid vide) ; une fameuse expression anglaise que nos bons amis américains nous avaient apprise et répétée chaque fois que leurs enfants partaient vivre ailleurs. Nous nous étions donc mis, à notre tour, à nous amuser volontairement avec ce refrain pendant les quelques semaines qui avaient suivi le départ de notre dernier fiston. C'était un moment d'émotion passagère, il faut le reconnaître, mais après coup, nous étions, au fond de nous-mêmes, paisibles et contents que nos trois enfants aient pris leurs bons chemins d'indépendance socioprofessionnelle

que nous espérions solides, prospères et heureuses. Nous pouvions alors prétendre que notre mission parentale était accomplie ; la balle étant passée dans leurs camps, c'était à leur tour de prendre librement le relais pour tracer leur convenable avenir et former leurs propres familles.

De mon côté, je pensais déjà proactivement que ce moment devait être alors propice pour méditer sur notre propre pré- et postretraite, sachant que les enfants, quoique bien casés, étaient déjà et seront probablement toujours géolocalisés aux différents coins du globe terrestre. Je croyais que j'étais encore loin de la retraite, mais je songeais, depuis bien longtemps, à une dernière année sabbatique professionnelle en Tunisie. Je considérais d'abord que c'était une voie logique et une manière sympathique de boucler la boucle de mes multiples périples ; je pensais aussi sérieusement que c'était la dernière et unique opportunité pour moi d'enseigner et surtout de mener un projet de recherche important dans mon pays natal ; et je figurais enfin que c'était une sorte de retrouvailles qui pourrait préluder à un retour définitif aux sources. Je rêvais alors de ma paisible enfance à Ksiba ; et je m'imaginais en compagnie de ma grand-mère, à la campagne, sur le pré verdoyant de mon grand-père et au milieu des floraisons naturelles du printemps. Mais je revenais sur terre et je pris conscience que ma mère et ma sœur étaient réellement dans mes pensées du présent. Fort heureusement, la faculté de médecine de Sousse, qui se trouvait seulement à cinq kilomètres de Ksiba, serait le lieu académique idéal pour passer, avec Amina, une agréable année sabbatique auprès de nos proches.

Mais pour remplir sereinement cette mission internationale et atteindre mes objectifs académiques dans

les meilleures conditions possible, il me fallait un parrainage approprié et un soutien financier adéquat. J'avais alors tenté ma chance auprès du fameux *Fulbright Scholar Program* en lui soumettant mon projet scientifique ainsi que l'agenda et les thèmes détaillés de mes conférences universitaires, pour concourir à son patronage dans l'espoir de décrocher une de ses prestigieuses bourses internationales. Ce programme, de renommée mondiale, avait été établi, en 1946, par le sénateur américain J. William Fulbright, dans le but de promouvoir les ententes entre les États-Unis et bien d'autres pays dans le monde entier ; il est administré par le Bureau d'éducation et des affaires culturelles, au sein même du Département d'État américain. Il sponsorisait plusieurs catégories de projets culturels et éducatifs, pour des séjours allant de quelques semaines jusqu'à une durée maximale de neuf mois qui convenait pratiquement aux années sabbatiques universitaires traditionnelles. C'est dans cette plus longue catégorie que j'avais soumis mon dossier de candidature pour la bourse. Et au mois de mai 2007, je fus agréablement surpris de recevoir une réponse positive, et donc le feu vert pour accomplir une année sabbatique en Tunisie, malgré le tri difficile du comité de sélection et les faibles statistiques de rétention dans ce programme ; il est fort possible que je fusse plus chanceux, dans le choix disciplinaire d'ingénierie biomédicale, que les plus nombreux candidats dans la grande catégorie des lettres, histoire et civilisation.

En décrochant cette bourse internationale, j'étais d'abord honoré de me joindre à la longue liste des *Fulbright Scholars* ; j'étais en même temps heureux de pouvoir clôturer mes infatigables périples dans ma Tunisie natale ; j'étais ensuite content du fait que ma mission incluait officiellement ma

compagne de route, Amina, en couvrant une partie de ses frais de séjour en Tunisie ; et j'étais enfin enthousiaste quant au fait d'être affecté, comme je l'avais souhaité, aux deux laboratoires de physiologie et d'explorations fonctionnelles cardio-respiratoires de la faculté de médecine de Sousse. Ces deux services hospitalo-universitaires étaient en fait dirigés par mon ancien ami et jeune collaborateur, Zouhair Tabka, qui était doctorant en biologie humaine au moment où j'étais à Bordeaux. Zouhair avait pris le relais du professeur Abdelkarim Zbidi, devenu, à l'époque, doyen de la faculté de médecine de Sousse.

Je devais commencer officiellement mon séjour sabbatique au début du mois d'octobre 2007 ; mais pour gagner du temps précieux au moment de mon arrivée à la faculté de médecine (Ibn-El-Jazzar) de Sousse, où je devais entamer rapidement et mener efficacement le protocole de ma mission scientifique, j'avais consacré, préalablement à mon départ, une grande part de mon activité estivale à mettre au point les détails de mon agenda professionnel, et surtout à coordonner l'organisation concrète des étapes de la recherche que je voulais accomplir dans les neuf mois qui m'avaient été alloués par le *Fulbright Program* en Tunisie. C'était d'ailleurs en tenant compte de ce temps, relativement court, que j'avais conçu mon projet de recherche dont je voudrais exposer les détails dans les lignes qui suivent. Mais disons, d'emblée, qu'il s'agissait d'une étude expérimentalement clinique qui avait pour but d'apporter une réponse simple à la question universelle suivante : *y a-t-il une relation entre l'obésité et l'asthme ?*

Avant de répondre à cette question, il faudrait d'abord comprendre l'ampleur croissante de ces deux maladies afin de

prendre conscience des conséquences alarmantes qu'elles peuvent impliquer pour la santé humaine. En effet, l'obésité et l'asthme constituent tous les deux des préoccupations légitimes en santé publique, puisque leurs prévalences ont augmenté énormément aussi bien dans les pays riches que dans ceux en voie de développement, durant les dix dernières années. Et outre le fait que l'obésité soit reconnue comme étant un facteur de risque pour le diabète de type II et les maladies cardiovasculaires, l'observation épidémiologique d'une augmentation concomitante des deux conditions d'obésité et d'asthme suggère que ces deux maladies seraient intimement liées. Pour illustrer ces préoccupations, je prendrai l'exemple des États-Unis d'Amérique et celui de la Tunisie.

D'abord, l'asthme est une maladie complexe et multifactorielle qui se manifeste par une inflammation chronique des voies aériennes, un remaniement des bronches et des bronchioles, une obstruction réversible du débit d'air et une hypersensibilité des voies respiratoires. L'asthme affecte, sans discrimination, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants dans le monde des pays riches et ceux en voie de développement. Sa prévalence, aux États-Unis par exemple, a doublé durant les vingt dernières années avec une plus forte augmentation dans les populations afro-américaine et hispanique. Selon les centres américains de contrôle et de prévention des maladies (*Centers for Disease Control and Prevention*), il y avait plus de 20 millions de personnes qui étaient touchées par l'asthme en l'an 1999. En Tunisie, les données régionales de santé publique indiquent que 32 % des patients examinés par des pneumologues, en l'an 2000, étaient diagnostiqués de la maladie d'asthme, et que 40 % de ces asthmatiques étaient des enfants. Bien que

les raisons de ces augmentations mondiales de l'asthme ne soient pas bien comprises, il semblerait que ce soit le résultat d'une interaction complexe de facteurs génétiques, environnementaux et socio-économiques. À ceux-ci s'ajoute l'obésité qui est suggérée comme étant un nouveau facteur jouant un grand rôle dans l'induction, l'exacerbation ou la persistance de l'asthme.

Ensuite, la pathogenèse de l'obésité est beaucoup plus complexe qu'un simple déséquilibre entre consommation de calories alimentaires et dépense d'énergie ; elle peut cependant être caractérisée par un excès de rétention de matières grasses dans le corps humain entraînant une forte augmentation d'indice de masse corporelle (IMC) qui excède 30 kg/m^2 ; rappelons que ce dernier se définit comme étant le rapport entre le poids d'un individu en kilogramme et le carré de sa taille en mètre (IMC = poids (kg)/taille^2 (m^2)) ; une corpulence est considérée comme normale lorsque l'IMC est inférieur ou égal à 25 kg/m^2 ; un IMC compris entre 25 et 30 kg/m^2 reflète un surpoids ; et un IMC égal ou supérieur à 30 kg/m^2 est indicateur d'obésité. Celle-ci affecte près d'un milliard de personnes dans le monde parmi lesquelles approximativement 100 millions d'adultes aux États-Unis sont au moins en état d'excès de poids ou obèses. Comme l'asthme, la prévalence de l'obésité a fortement progressé dans plusieurs pays, y compris les États-Unis et la Tunisie. Aux États-Unis par exemple, la prévalence est passée de 13 % en 1960 à 28 % en 2002 parmi les hommes, et de 16 % à 33 % parmi les femmes ; le tiers des adolescents nord-américains, âgés de seize ans, avaient un excès de poids dont 15 % d'entre eux étaient obèses. En Tunisie, les données exhibent une tendance similairement troublante, avec un taux d'obésité

dépassant les 22 % chez les femmes, mais seulement 7 % chez les hommes. Cette prévalence tunisienne, qui était en augmentation continuelle depuis 1980, indique qu'alors que le taux d'obésité a progressé significativement de 9 % en 1980 à 23 % en 1997 chez les femmes, il est resté bas chez les hommes. Cependant, l'excès de poids est en forte progression chez les deux sexes atteignant des taux alarmants de 51 % chez les femmes et de 30 % chez les hommes. Par ailleurs, cette forte augmentation d'excès de poids est aussi observée parmi les adolescents tunisiens dont le risque d'obésité serait de 10 % chez les filles et de 5 % chez les garçons. Ironiquement, un facteur intéressant qui expliquerait l'augmentation d'obésité en Tunisie est son développement rapide depuis son indépendance en 1956. Par exemple, les indicateurs économiques montrent que pendant que le taux de pauvreté a chuté de 50 % à 4 % entre 1956 et 2005, le revenu moyen annuel individuel a augmenté de 91 à 3 803 dinars et que les vivres ont été décuplés durant la même période. Bien que la prospérité économique ait permis à la population tunisienne d'être en mesure de mieux consommer des produits riches en calories, le changement des pratiques individuelles et le manque de qualité dans leur consommation quotidienne des produits rapidement cuisinés (*fast-food*) ont certainement contribué, comme dans d'autres pays, à l'augmentation inquiétante de l'obésité. J'ajouterais que la prévalence de l'obésité tunisienne féminine est cependant plus élevée que la masculine ; ce qui est intellectuellement paradoxal, car les jeunes femmes sont supérieurement plus éduquées que les jeunes hommes ; mais ce paradoxe peut s'expliquer par le manque traditionnel d'activités physiques et sportives des femmes.

Alors, l'obésité induit-elle l'asthme ? Outre le fait bien établi que l'obésité est un facteur de risque pour le diabète du type II et les maladies cardiovasculaires telles que l'hypertension et l'athérosclérose, et hormis la constatation épidémiologique qui dévoile une augmentation concomitante d'asthme et d'obésité, d'autres arguments immunologique et inflammatoire semblent suggérer que l'obésité peut conduire à l'hyperréactivité bronchique et à l'induction d'asthme. C'était d'ailleurs l'hypothèse qui m'avait conduit à proposer ce projet d'étude. En effet, le tissu adipeux produit et libère deux hormones, la leptine et l'adiponectine, qui exercent respectivement des rôles pro- et anti-inflammatoires. Ce qui est intéressant, c'est que l'élévation du niveau de sérum leptine, qui est un indicateur bien connu d'obésité (causant l'appétit), est aussi observée chez les asthmatiques. Par contraste, le niveau de sérum adiponectine, qui est un indicateur anti-inflammatoire, a tendance à être réduit aussi bien chez les obèses que chez les asthmatiques. Le fait que ces deux populations de maladies, qui paraissaient différentes et indépendantes, exhibent en commun un marqueur élevé favorable à la pro-inflammation et un marqueur réduit défavorable à l'anti-inflammation, est un témoignage que l'obésité pourrait être un facteur de risque pour l'asthme hyperréactif.

Pour répondre adéquatement à la question posée, je pensais inclure dans cette investigation clinique un nombre raisonnablement homogène de la population tunisienne, appartenant à la zone urbaine et composant les deux genres, masculin et féminin. Cependant, j'ai tout de suite réalisé qu'il était non seulement difficile, mais aussi quasiment impossible de recruter des hommes non-fumeurs pour cette

étude qui exigeait l'exclusion absolue des fumeurs. J'avais alors limité ma recherche à une population féminine, non-fumeuse de cigarettes et représentative de façon homogène des zones urbaines des banlieues soussiennes. Et pour mener à bien cette étude, j'étais assisté, dès le départ, et grâce à Zouhair, par deux doctorantes, Afef Chouchane et Hanène Miaâdi. Il s'agissait donc de recruter un certain nombre de jeunes femmes appartenant aux trois catégories, d'obèses, de surpoids et de poids normal, et de leur faire subir tout simplement des tests classiques d'explorations fonctionnelles respiratoires à l'hôpital Farhat-Hached de Sousse.

Au bout de huit mois d'intenses activités professionnelles, incluant les recrutements, les tests cliniques et les analyses statistiques, nous avions pu clôturer à temps le projet envisagé ; plus précisément, trois semaines avant mon retour aux États-Unis ; ce qui m'avait permis de rédiger mon rapport final pour le *Fulbright Program* et d'esquisser les grandes lignes de deux articles qui allaient être publiés dans *International Journal of Obesity*. Mais je pouvais d'emblée rapporter qu'à la fin du projet, cette investigation clinique avait été réalisée sur 160 femmes (63 obèses, 45 en excès de poids et 52 de poids normal) d'une trentaine d'années, toutes non-fumeuses de cigarettes et n'ayant pas d'antécédents de maladies respiratoires ; elle a démontré que l'obésité induit bien une hypersensibilité (HSB) et quelquefois une hyperréactivité bronchique (HRB). Ces deux hyperindicateurs, HSB et HRB, se mesurent par un test de provocation clinique qui consiste à administrer, habituellement à un patient, des doses progressivement croissantes d'un agent pharmacologique broncho-constricteur, classiquement la méthacholine (Mch). Après

l'inhalation de chaque dose de Mch, le patient remplit ses poumons d'air puis il les vide en expirant aussi fortement et aussi rapidement que possible dans un spiromètre (un appareil servant à mesurer le volume gazeux). Le volume expiré en une seconde (VEMS), qui est un débit gazeux, permet de diagnostiquer la présence ou l'absence d'une bronchoconstriction. Lorsqu'en réponse aux premières doses de Mch, on observe une diminution du VEMS, par rapport à la valeur normale avant stimulation à la Mch, on est en présence d'une HSB. Si le VEMS chute d'au moins 20 %, on assiste alors à une HRB. Notre étude a spécifiquement révélé que les VEMS des femmes obèses ont chuté de 12 % en moyenne (certains dépassaient les 20 %), ceux des femmes en excès de poids ont diminué de 10 %, alors que le VEMS moyen des femmes de poids normal n'a diminué que de 6 %. En outre, les données détaillées de cette étude indiquent qu'il y a une corrélation significative de la chute du VEMS avec l'indice de masse corporel (IMC). Ces résultats permettent donc de conclure que l'obésité affecte les performances de la fonction pulmonaire en promettant une hypersensibilité et potentiellement une hyperréactivité bronchique du type asthmatique.

En dehors de mes préoccupations professionnelles, j'avais aussi consacré une bonne part de mon temps libre à m'occuper du futur confort de ma mère. En effet, bien que mes longues et intenses responsabilités professionnelles, à la faculté et à l'hôpital, me prissent tout le temps de mes cinq jours de la semaine, mes week-ends étaient aussi bien remplis à Ksiba avec un grand projet familial qui me tenait à cœur et que j'avais prévu d'accomplir pendant cette année sabbatique. Il s'agissait de rénover la maison traditionnelle de mes parents. Sans

toucher à l'essentiel de ses grandes œuvres, je devais seulement consolider les bâtisses originelles, les entretenir et les embellir ; mais je voulais aussi apporter, à ce simple patrimoine parental, quelques modifications pratiques avec des installations modernes qui devaient convenir aux conforts sanitaire et culinaire de ma mère. Ces modifications concernaient principalement le remplacement de l'archaïque baignoire, dont l'accès était potentiellement dangereux pour ma mère, par deux douches à l'italienne, simples et facilement accessibles ; quant aux innovations, elles touchaient essentiellement à la transformation de l'ancienne cuisine en un lieu superbement équipé par des jolis éléments de rangements et par un ensemble complet d'appareils modernes, et ouvert, à la façon américaine, à un espace très convivial pour les retrouvailles en famille. Et pour inhiber l'apparition de l'humidité qui est très élevée dans la région, il fallait aussi inclure un carrelage approprié des sols et des murs pour ces lieux concernés. Enfin, j'avais tenu à installer un chauffe-eau solaire pour l'ensemble de la demeure.

Pour faire tous ces travaux de modification et de rénovation, j'avais fait appel à M'hamed Skili, un excellent artisan de grosse et de fine maçonneries, et un ancien ami d'enfance. Mais à cause de son âge avancé, M'hamed avait ralenti ses activités professionnelles en se limitant occasionnellement à ne faire que des petits travaux de finition. Il aurait fallu donc que j'insiste auprès de lui pour qu'il prenne soin de tous mes projets en le rassurant sur le fait qu'il pouvait prendre le temps qu'il fallait pour accomplir l'ensemble de ces travaux. Il avait accepté ma proposition, mais il était obligé de faire appel, de temps à autre, à son jeune frère Abdelhamid pour l'aider à avancer dans le carrelage des sols, une tâche difficile pour le dos, mais dans laquelle le

jeune Abdelhamid excellait, malgré sa pénibilité pour les lombes. Il faudrait préciser que le vieux M'hamed, qui avait soixante-cinq en cette année 2008, était auparavant le plus jeune des artisans maçons de Ksiba, à avoir déjà contribué, dans les années soixante-dix du siècle dernier, à l'achèvement de la maison de mes parents, en particulier le carrelage de certaines pièces et surtout les 350 m^2 de la grande cour à ciel ouvert.

Au fur et à mesure que les travaux avançaient, la rénovation de la maison de mes parents semblait plaire à ma mère qui n'arrêtait pas d'émettre, tous les jours, des termes élogieux à M'hamed, le maçon, pour le bon soin qu'il donnait à son travail ; et à la fin, au vu des résultats, elle était heureuse de montrer sa profonde satisfaction pour son nouveau confort sanitaire, et elle était aussi joyeuse d'apprécier l'harmonie de la modernité et de l'esthétique ajoutées à son principal lieu culinaire. Pour ma part, je ne pouvais pas espérer mieux ; j'étais comblé de bonheur de la voir si contente. Ainsi, avec l'achèvement, presque simultané, de mes deux projets, professionnel et familial, je pouvais clamer que ma mission, en Tunisie, était bien accomplie ; ce qui me permettait de prétendre, *a priori*, à un retour insoucieux en Pennsylvanie.

Mes regrets adieux à la Pennsylvanie

De retour à Penn State, j'étais content de retrouver mon bon copain Jim qui, bien qu'il fût, depuis le 28 juillet 2006, officiellement en retraite académique, continuait volontairement, mais à temps partiel, ses activités pour venir à bout de son dernier projet de recherche théorique qu'il avait

préalablement entamé avec Ali Borhan, le meilleur collègue théoricien du département en mécanique des fluides. Jim et moi étions donc heureux de reprendre, tous les deux, notre routine habituelle de détente physique, qui consistait à alterner quotidiennement, au milieu de la journée, entre le jogging, autour des deux terrains de golf universitaire, et l'exercice musculaire dans les salles de sport superbement équipées du Rec-Hall. Cependant, je m'étais rendu compte, dès le premier jour, que nous n'étions plus le trio habituel que nous formions jadis à cette heure de la pause journalière, car j'avais presque oublié que notre troisième ami John Tarbell avait déjà quitté Penn State pour rejoindre City College of New York (CCNY). John avait en effet pris cette grande décision, en 2003, suite à un profond désaccord avec Hank Fowley, un ambitieux nouveau chef du département, qui avait perturbé la bonne harmonie qui régnait à *Fenske Lab*, lorsqu'il avait inadéquatement remplacé, même pour une courte durée, notre bon Larry Duda qui avait alors choisi d'abandonner sa tâche administrative pour se consacrer pleinement à la recherche et l'enseignement. Mais, malheureusement, Larry nous a vite quittés, pour de bon, le 24 septembre 2006, suite à une grave maladie.

De retour à State College, Amina était aussi contente de revoir ses meilleures copines qui l'accueillirent avec enthousiasme et qui s'impatientaient de repartager avec elle le plaisir habituel de leurs bons moments de loisir social. D'ailleurs, elle me disait souvent que cette localité était notre seul lieu résidentiel, parmi ceux de nos multiples périples, où la vie sociale était la plus agréablement partagée avec de nombreux amis qu'on se faisait naturellement, facilement, à la moindre occasion et avec le minimum d'effort de communication. Je ne pouvais qu'approuver sa remarque,

car il est vrai qu'avec la grande attraction de Penn State, grâce aux succès de ses programmes académiques, State College était un village résidentiel, essentiellement universitaire, qui se prêtait bien à ce désir naturel de curiosité et de mélange social. Ses nombreuses communautés internationales, d'origines diverses, se croisaient quotidiennement par milliers, se montraient en permanence comme une fresque mosaïquée et avaient effectivement l'envie de partager leurs richesses pluriculturelles avec d'autres. Localisé en plein centre de la Pennsylvanie, ce village universitaire méritait bien, me semble-t-il, le surnom de « *Happy Valley* », rien que pour le plaisant accueil qu'il réservait à cette large population estudiantine, à ces enseignants-chercheurs et à bien d'autres catégories de stagiaires et aspirants professionnels, dont beaucoup de jeunes expatriés qui étaient venus pour apprendre, réussir leurs études et acquérir les diplômes qui leur permettaient de saisir leur chance afin de concourir pour les meilleures opportunités professionnelles.

De retour, en finale, à cette belle Pennsylvanie centrale, qui est orgueilleusement rurale, mais modestement urbaine, qui est joliment multicolore avec ses feuilles automnales, qui est limpidement blanche avec sa neige hivernale et qui est abondamment verdoyante, même en pleine chaleur estivale, je m'y sentais paisiblement heureux ; et lorsque j'apercevais concrètement que le campus universitaire s'embellissait d'une année à l'autre en se rénovant progressivement avec des nouvelles conceptions architecturales, je m'y imaginais éternellement laborieux ; et enfin, lorsque j'apprenais que les bons projets d'urbanisme écologiques se concoctaient pour que State College soit aussi à la hauteur de Penn State, je continuais à croire que le bon hasard avait bien choisi ce

dernier périple pour me parachuter de façon magique en plein milieu de la Pennsylvanie et au cœur même de son magnifique centre de gravité. Je méditais alors longuement sur le futur proche, en m'efforçant de contrôler les émotions intenses qui m'attachaient à cette belle région adoptive tout en tâchant de tempérer le désir passionnel qui me poussait à demeurer perpétuellement dans cette *Happy Valley*. Mais, au moment où je contemplais ce milieu naturel beau et désirable, et au moment où j'admirais cet espace architectural joliment bien fondé, je m'étais rendu compte que j'allais presque oublier l'essentiel ; celui de l'humain en général, de mes amis en particulier et de moi-même par-dessus le marché. Oui, dans ce cadre privilégié de la *Happy Valley*, il y avait ceux qui nous quittaient pour de bon, comme Larry Duda ; d'autres qui partaient ailleurs, comme notre ami John Tarbell ; et suffisamment qui ne bougeaient pas de State College, comme mon bon copain Jim Ultman. Ceux-là, anciens ou nouveaux, feront sans aucun doute bien l'affaire pour maintenir ou pour renouveler le traditionnel bon accueil de ce merveilleux lieu.

Enfin, deux années entières s'étaient déjà écoulées depuis que ma mission Fulbright avait pris fin à la faculté de médecine de Sousse. Mais pendant toute cette longue période, je subissais la lenteur du temps qui me semblait se dérouler au ralenti, jour après jour, semaine après semaine et mois après mois. Je songeais à ma mère qui m'avait pourtant paru, tout au long de mon séjour sabbatique, fièrement contente de la rénovation de sa maison et bienheureuse de son nouveau confort. En réalité, je songeais surtout à son regard intimement maternel qu'elle m'avait lancé discrètement le jour de mon départ et qui semblait discerner

une sorte de mélancolie, peut-être bien des reproches pour mon continuel éloignement, voire des remontrances pour mon détachement à l'égard de mes racines. C'était donc cette lueur de tristesse dans ses yeux qui m'avait suivi, tout le temps, durant ces deux dernières années, sans se détacher de ma mémoire, et qui me préoccupait, jour et nuit, sans lâcher mon esprit. Je ne pouvais alors que méditer profondément sur mon prochain périple qui devait me conduire à ma future destination où je vivrais ma retraite anticipée. Ce faisant, je ne cessais de tergiverser dans mes sommeils ; j'étais perplexe, confus et vacillant ; et pour la première fois de ma vie errante, j'étais indécis sur la direction à prendre pour mon avenir proche. Je n'avais pas confiance dans le sort de mon retour définitif à la source et je manifestais un penchant de défiance vis-à-vis de l'atmosphère sociale en Tunisie. Et pour cause intuitive : la politique dictatoriale de Ben Ali, avec la bande de voyous de sa belle-famille, n'avait que trop duré pour survivre indéfiniment ; son régime répressif n'était que trop vieillissant et suffisamment débilitant pour ne pas succomber sous le poids de sa propre usure ; et la mainmise, exclusivement familiale, sur le fruit d'une corruption galopante était devenue tellement flagrante qu'elle faisait enrager la presque totalité de la population tunisienne. Ces signes annonciateurs d'une probable débâcle du régime politique et d'une possible banqueroute étatique me faisaient craindre l'émergence des écueils hasardeux qui pourraient laisser le pays sombrer au bord de l'abîme. Ils laissaient aussi présager d'inquiétants bouleversements sociaux qui m'avaient alors incité à m'approcher géographiquement de ma mère pour bien veiller sur elle, dans cette conjoncture politique préoccupante. Mais quoi qu'il en soit, il n'était pas question de vivre ma retraite très loin de la seule survivante

de mon trio familial le plus cher de ma vie ; celui qui avait préalablement bien pris soin de moi depuis ma naissance jusqu'à la fin de mon adolescence ; et celui qui était assez soudé pour ne jamais se séparer que par la mort qui avait emporté Kacem et Aziza, mais qui avait épargné Aïcha, dans la bienveillance permanente de son unique fille, et en bonne compagnie nocturne de ses quatre petits-enfants qui lui assuraient une alternance de cohabitation dans sa grande maison.

Je ne pouvais plus m'éloigner trop de ma mère. Je l'avais fait bien avant, pour mon avenir professionnel ; et je l'avais fait plus tard, pour l'avenir de mes enfants. Mais après cette longue période et ce lointain périple, j'ai pensé qu'il était temps de plier bagage pour regagner ma terre natale qui m'a semblé soudainement me manquer profondément. C'est alors que spontanément, je me suis dit, au fond de moi-même, "*enough is enough ; it is time to go home*". Après tout, j'avais perdu trop tôt mon père sans avoir eu le temps de lui montrer combien je me reconnaissais en lui, par la profondeur de sa générosité et surtout par la chaleur et la transparence de son tempérament ; je le regrettais beaucoup, car je devais presque tout à ce Kacem qui m'avait montré le chemin de l'éducation, qui m'avait inculqué la valeur du travail et qui m'avait donné l'esprit d'indépendance. J'avais aussi perdu ma grand-mère, Aziza, un an après, presque jour pour jour, sans avoir non plus eu la chance de lui montrer combien j'estimais le sacrifice de sa jeunesse, combien j'appréciais le courage de sa féminité et combien je respectais sa valeur humaine, pour avoir bien veillé sur la croissance et l'épanouissement de ses deux fillettes, Aïcha et Zeynab, après la perte prématurée de son pauvre mari ; je regrettais aussi de

ne pas avoir eu l'occasion de rendre, à cette chère et unique Aziza, l'amour qu'elle m'avait toujours affectionné tout au long de mon enfance et mon adolescence ; et je regrettais enfin de ne pas avoir eu le temps d'accompagner cette grand-mère exemplaire dans sa longue maladie pour apaiser ses souffrances quotidiennes qu'elle avait affrontées courageusement avec beaucoup de patience, sans jamais se plaindre.

C'est donc à la fin du mois d'octobre 2010 que j'ai pris mes deux irrévocables décisions ; celle de cesser prématurément mon activité professionnelle, à l'âge précoce de soixante ans, et celle de faire mes difficiles adieux à ma Pennsylvanie centrale, pour un retour définitif aux sources, ou presque, afin de vivre ma retraite anticipée tout près ou pas loin de ma mère. Amina et moi avions alors pris une troisième décision pragmatique ; celle de partager notre temps libre entre Ksiba en compagnie de ma mère et Paris près de mes trois frères, mais non loin du bled qui se trouve à quelques minutes de route de l'aéroport de Monastir et qui n'est, à son tour, qu'à deux heures d'avion de Paris. L'alternance irrégulière d'un séjour longuement ensoleillé au bord de la mer méditerranéenne avec un lieu résidentiel parisien, plus diversement culturel et plus ouvert au monde, nous permettait de voir aussi bien les membres de notre famille tunisienne, essentiellement ma mère, ma sœur et les sœurs d'Amina, que nos proches et amis français à Paris, à Bordeaux et ailleurs. Paris nous permettait aussi de prendre plus facilement le large pour voir nos enfants et nos petits-enfants qui sont assez dispersés sur le reste du globe terrestre.

Deux mois étaient à peine passés depuis ma retraite, et alors que j'abordais sereinement ma nouvelle vie de paisible

retraité parmi les miens, voilà que subitement, au milieu de décembre 2010, en présence des mauvaises nouvelles qui émanaient de la région du centre tunisien, et plus particulièrement de Sidi Bouzid, on mentionnait des agitations individuelles, voire des révoltes groupées qui ont poussé l'intervention musclée de la police locale. Cependant, ces troubles, qui paraissaient au départ sporadiquement confinées dans cette localité régionale, ont gagné, de bouche à oreille, le mécontentement des autres régions pauvres du pays, en engendrant de larges manifestations de solidarité. Les réseaux sociaux se sont alors vite emparés de ces événements locaux pour les relayer sur le plan national afin de faire réagir les jeunes et les inciter à joindre les grognements de protestation. Cette jeunesse, qui était injustement ignorée et longuement abandonnée à son désespoir, se sentait, à l'occasion, tellement frustrée et à bout de nerfs qu'elle s'est montrée, aussitôt, furieusement présente dans la rue pour exposer sa colère envers un pouvoir autoproclamé et en place depuis plus de vingt ans de règne sans partage. En quelques jours, on assistait réellement à l'émergence de plusieurs vagues de mobilisations spontanées qui se sont rapidement générées en émeutes aussi violentes et tellement acharnées que même une police puissamment formée et bien entraînée à cette tâche répressive n'arrivait pas à les contrôler. Face à ce soulèvement populaire, inorganisé, insaisissable, mais bien déterminé, le gouvernement ne pouvait pas se ressaisir pour le contenir ni avec des promesses politiques, ni avec des mesures sociales, ni même avec les moyens armés de sa puissante police qui s'est sentie, d'un seul coup, bien débordée, affaiblie et forcée à la débandade par l'ampleur et la détermination de la masse populaire et son unique slogan : DÉGAGE.

Pris de panique, devant le dégagisme énergisant d'une foule enragée, Ben Ali et sa bande n'avaient d'autres solutions que de s'enfuir à la hâte vers l'Arabie saoudite, en abandonnant lâchement le pays, pour le laisser, livré à lui-même, à la merci des bandits, des pilleurs et des brigands qui ne reculaient devant rien dans leurs moments de furie ; ils saccageaient, volaient et brûlaient des biens publics et privés en guise de consolation vengeresse. Mais le pire, soit une possible guerre civile, a été heureusement évité grâce à une constitution claire, mais aussi grâce au bon sens de quelques patriotes raisonnables, parmi les vieux compagnons de Bourguiba, qui étaient bien rodés à la fonction politique de l'État et au bon usage de sa solide administration. Ils se sont alors empressés de recourir à la Constitution pour saisir les articles appropriés qui permettaient de restaurer l'autorité de l'État en lui restituant légalement les bases fonctionnelles de sa gouvernance. Ainsi, le président du Parlement est devenu, constitutionnellement, président de la République ; celui-ci a nommé temporairement un Premier ministre, pour former un gouvernement provisoirement technocrate, capable d'assurer la sécurité interne et externe du pays, de bien gérer les affaires courantes et de veiller à la mise en place d'une réelle transition politique vers des élections démocratiques transparentes. Mais le plus urgent du moment était surtout de rassurer la population qui vivait, depuis le soulèvement, dans l'inquiétude, la peur et l'insécurité quotidienne. C'est pour cette raison pressante que le nouveau gouvernement provisoire s'est immédiatement attelé, dans cette première phase de la transition politique, à contenir la violence pour ramener le calme dans le pays. Il a effectivement réussi cette mission cruciale, grâce à la seule force tranquille de l'État qui était demeuré propre, incorrompu et sagement intègre,

malgré sa déconsidération, voire son humiliation permanente par l'ancien régime de Ben Ali, qui a totalement affaibli son rôle et réduit son budget au profit d'une police complétement corrompue, superpuissante et répressive pour la survie de son régime dictatorial.

Merci donc à l'exemplarité exceptionnelle de cette armée qui a réussi sereinement à maintenir la paix interne dans la société, à gagner la confiance de la population et à épauler efficacement le gouvernement provisoire pour poursuivre sa mission dans l'espoir de franchir, sans encombre, les étapes difficiles, mais nécessaires à une transition démocratique réelle. À ce moment-là, lorsque la violence a diminué de son intensité, les jeunes protagonistes de la mobilisation ont alors décidé d'organiser leurs grands sit-in, pour protester et élever leurs voix afin de démontrer et affirmer leur mécontentement, mais aussi pour proposer et négocier leurs légitimes doléances. Malheureusement, au même moment, on assistait au réveil joyeux des politiciens opportunistes de tout bord, pour s'intercaler discrètement et voler à ces jeunes gens naïfs leur propre victoire ; ces politiciens arrivistes ont vite clamé leur pseudo-contribution au renversement du régime Ben Ali, et se sont enfoncés à cœur joie dans la prolifération des centaines de partis politiques, dans l'espoir d'arracher leur part du gâteau électoral au sein de la future assemblée constituante qui devrait accoucher d'une nouvelle constitution. Pire, on assistait aussi au retour victorieux des teneurs de la vérité divine pour réclamer leur part du gâteau sociétal afin d'y prêcher leur stricte morale ; et au comble de la joie, nous voilà surtout submergés par l'apparence hégémonique des professionnels de l'islam politique, qui s'étaient bien préparés, depuis longtemps, au sein

d'Ennahdha ; ils n'attendaient que ce moment propice pour semer la zizanie morale de la division, s'emparer du pouvoir et gouverner le pays selon les règles de la charia. On assistait alors à la renaissance artificielle d'une apparence conservatrice de la religion qui promettait une mode vestimentaire dépourvue d'esthétique, une vogue physique inélégante et une pratique de la foi pompeusement ostentatoire et bruyante. Conséquences, on vivait dans une ambiance audiovisuelle qui aveuglait les yeux avec le voile du féminin et la barbe du masculin, et qui assourdissait les oreilles avec le bruit strident du haut-parleur au sommet du minaret, faisant sauter, dès l'aube, les enfants de leurs lits, et perturbant, à longueur de journée, la tranquillité, le sommeil et l'activité de toute la population.

N'étant pas professionnellement qualifié dans le domaine social, je laisse le soin aux bons historiens de relater correctement les événements, de prendre le temps de les analyser tranquillement et de tirer, le moment venu, leurs propres conclusions quant à la nature du soulèvement populaire et de l'émergence, sans leaders, d'une révolution spontanée qui a incontestablement entraîné ce bouleversement politique. Par contre, je dois remarquer que pendant que la Tunisie montrait, au monde entier, qu'elle était l'unique pays capable de réussir son printemps arabe, beaucoup de politiciens, hyperboliquement bavards, prétentieusement têtus et dogmatiquement hypocrites, s'amusaient à ne se soucier que de l'avenir de leurs ambitions personnelles et de leurs pouvoirs idéologiques obsessionnels. J'étais pourtant naïvement optimiste, au départ, et surtout dans le cadre précis des deux courtes périodes pré- et immédiatement postrévolutionnaire, qui ont bien coïncidé

avec le démarrage de ma retraite ; j'avais en effet caressé, comme tout le monde, l'immense espoir de voir la Tunisie se diriger vers le renouveau démocratique qu'elle méritait et de voir ses honnêtes dirigeants s'activer à créer, rapidement et adéquatement, les conditions nécessaires à une prospérité économique qui devrait inciter les jeunes à déserter les terrasses des cafés et s'insérer dans la vie active. Malheureusement, pressés par leurs ambitions politiques, la plupart des laïcs modérés avaient maladroitement sous-estimé la capacité disciplinaire et la puissance opérationnelle des leaders d'Ennahdha qui ont pu habilement remporter les premières élections démocratiques transitoires et gagner, par là même, la majorité des sièges d'une assemblée constituante dont les membres étaient censés rédiger une nouvelle constitution, dépourvue de toute controverse idéologique. Ces mêmes conservateurs de la mouvance religieuse ont su, par la suite, piéger pernicieusement certains de ces mêmes laïcs en les associant avec eux dans une troïka politique, comprenant Ennahdha, Ettakatol et Congrès pour la République (CPR), qui leur a permis de s'emparer provisoirement du premier pouvoir postrévolutionnaire et se tailler, à leur propre mesure, une nouvelle constitution qui brandit, dans son premier article, l'emblème arabo-musulman de l'État, comme si la Tunisie appartenait à la péninsule arabique.

Ce faisant, on semblait d'abord oublier que la Tunisie est à la fois africaine et méditerranéenne par sa situation géographique, qu'elle est, avant tout, originellement berbère par sa population primitive indigène et qu'elle est, surtout, fièrement majestueuse par la richesse de sa longue histoire. On semblait aussi ignorer que la Tunisie avait préservé la

mémoire intacte pour demeurer ouvertement pluriculturelle par l'imprégnation de ses anciennes civilisations punique-carthaginoise, romaine, byzantine, et j'en passe bien d'autres plus ou moins récentes qui avaient certainement contribué à la modernisation de ses mœurs sociétales tout en lui préservant ses coutumes musulmanes et ses traditions populaires. Enfin, est-il nécessaire de démontrer que, même sur le plan culinaire, la gastronomie tunisienne est aussi diversement variée que sa culture et qu'elle ne se limite sûrement pas à la presque monotonie quotidienne du riz arabo-moyen-oriental ? Et pour s'en convaincre, dois-je rappeler l'origine maghrébine du fameux couscous et sa recette, spécifiquement tunisienne, au poisson, avant d'énumérer d'autres plats typiques qui ne sont ni arabes ni musulmans ? Je me limite alors à distinguer seulement quelques-uns à titre de démonstration didactique, comme la *mloukhiya* qui est délicieuse par son goût pour certains, mais répugnante par sa couleur pour d'autres ; la *chakchouka* qui ressemble d'ailleurs à la ratatouille française ; la *markha*, aux légumes et viandes mijotés, qui ressemble aux ragoûts français, tels que pot-au-feu ou bœuf bourguignon ; la *markha* aux poissons, qui ressemble sans aucun doute à la bouillabaisse marseillaise ; le brik à l'œuf qui combine une variété exhaustive d'alléchantes farces ; et l'*osban* qui englobe, avec ses grosses boules et ses énormes saucisses, des farces composées de multiples fragments de tripes, d'abats et bien d'autres ingrédients de végétaux hachés, mixés avant d'être parfumés de toutes sortes d'épices. Et au bout du compte, dois-je surprendre si j'annonce que les Tunisiens sont d'énormes bouffeurs de pain, dépassant largement les Français, et qu'ils sont, derrière les Italiens, les deuxièmes consommateurs de toutes sortes de pâtes, surtout les

spaghettis, de sauces tomate et d'huile d'olive ? Et pour conclure sur ce petit passage démonstrativement appétissant, j'atteste que les Tunisiens mangent peu de riz qu'ils cuisent à la manière du couscous, pour apparaître comme une vraie paella espagnole ; ah, j'allais oublier qu'ils raffolent aussi des pâtisseries qui proviennent, en grande partie, d'une influence gréco-turque. Bon appétit !

Mais en revenant à cette nouvelle Constitution, on constate clairement que son premier article, qui met en exergue la religion de l'État, est en pleine contradiction avec le deuxième article qui affirme que la Tunisie est un État civil ; et on observe qu'il l'est aussi en complète incompatibilité avec d'autres articles qui garantiraient théoriquement la liberté de conscience et qui préserveraient, grâce d'ailleurs à la lutte féminine, les acquis progressistes et égalitaires du Code du statut personnel de la femme. Mais, en plus de son incohérence philosophique, on remarque que la nouvelle Constitution se distingue brillamment par son opacité institutionnelle qui ne peut que semer la zizanie en faisant cohabiter un régime présidentiel, faible, mais paradoxalement élu au suffrage universel direct, et un fort régime parlementaire qui tient le pouvoir législatif et qui contrôle presque tous les aspects du pouvoir exécutif. Et pour finir, on remarque que cette pseudo-pure Constitution nous embarque dans un système électoral qui ne peut que générer un Parlement totalement hétérogène, mais aussi bigarré et tellement disparate qu'il serait impossible de construire une majorité parlementaire qui puisse gouverner de façon stable le pays. Il n'y a pas de mystère dans le fait qu'en concevant ce système électoral, les leaders d'Ennahdha ne cherchaient qu'à garantir leur maintien à l'avant-garde du pouvoir, sinon au

moins s'assurer de leur participation quoi qu'il en soit, sans se soucier du temps qu'il faudrait consacrer à gérer l'ingérable anarchie parlementaire qui mènerait à l'inévitable instabilité institutionnelle permanente.

C'est dans le cadre de cette nouvelle Constitution incohérente, opaque et imprécise que la Tunisie s'enfonçait très vite dans le marasme politique d'une arrogante et irresponsable Troïka qui s'était précipitée à doubler artificiellement les salariés de la fonction publique en recrutant à la va-vite un nombre important de ses fidèles pour les répartir sur tout le territoire et les caser dans toutes les administrations afin d'asseoir son autorité hégémonique sur les institutions du pays et diffuser, par là même, son idéologie dans la mentalité fonctionnelle de l'administration publique. Conséquences, on empruntait et on s'endettait, non pas pour produire des richesses, en investissant dans la relance économique du pays, mais pour payer l'incompétence et la somnolence de ces nouvelles recrues qui s'étaient employées, de surcroît, à accélérer la transmission virale de la corruption administrative, pour atteindre son niveau pandémique dans tous les domaines de l'État. Et pendant ce temps-là, et avec le concours de cette même Troïka, on assistait à l'émergence d'un certain nombre d'islamistes radicaux et violents qui s'étaient employés à semer la terreur parmi la population ; et en même temps, la Tunisie avait surtout vécu ses pires moments de violences extrêmes, avec l'assassinat successif de deux de ses principaux dirigeants politiques de l'opposition, Chokri Belaïd, le 6 février 2013, et Mohamed Brahmi, le 25 juillet de la même année.

Envers et contre tout, la Tunisie ne se résignait pas ; beaucoup de ses bons citoyens tâchaient de résister fermement aux effets délétères de la corruption administrative et tentaient

de se défendre férocement contre la violence. Ils essayaient alors de se frayer, contre vents et marées, un chemin difficile à travers les bourrasques de hargneux politiciens, afin de vaincre la transition démocratique dans l'espoir de maîtriser les facteurs économiques qui pourraient résorber le chômage, réduire la pauvreté et assurer la sécurité de la population.

Au bout de quelques années de pouvoir postrévolutionnaire désastreusement sombre, sous la Troïka, on semblait percevoir enfin des horizons nouveaux avec le réveil d'anciens sociaux-démocrates, modernistes et bourguibistes, qui ont décidé de fonder, en 2012, un nouveau parti centriste, Nidaa Touness, à l'initiative de Béji Caïd Essebsi (BCE), un social-démocrate et un vieil homme d'État, qui était bien rodé à la politique avec l'exercice de plusieurs fonctions ministérielles, au cours de la longue période bourguibienne. Il avait été aussi chargé, en tant que Premier ministre provisoire, après le renversement de Ben Ali, d'organiser et de mener à bien l'élection libre de l'Assemblée constituante, en 2011, qui a accouché la nouvelle Constitution. En 2014, BCE a mis tout son talent d'orateur et de négociateur pour convaincre un certain nombre de leaders de l'opposition de se joindre à lui pour renforcer Nidaa Touness ; il a su trouver les termes pédagogiques pour s'adresser aux jeunes et les inciter à s'engager dans la politique pour prendre le relais ; et il a pu user de son verbe pour appeler beaucoup d'autres citoyens à se rassembler pour contrer la puissance organisationnelle d'Ennahdha. Ce faisant, il a organisé une campagne électorale énergique, digne d'un jeune vieil homme, qui lui a permis de mener son parti jusqu'à la victoire aux premières élections démocratiques, législatives et présidentielles de 2014 ; il a finalement réussi à devenir le premier président élu librement et démocratiquement au

suffrage universel, après avoir remporté, quelques semaines plus tôt, celles des législatives à la Chambre des représentants du peuple, avec une majorité relative de 86 sièges sur un total de 217, surpassant les 66 sièges d'Ennahdha. Avec cette majorité parlementaire, même relative, et dans le cadre de la nouvelle Constitution, l'une des quelques attributions du président de la République est de nommer un chef de cette même majorité pour présider et former un gouvernement qui devrait obtenir l'investiture parlementaire avant de passer au pouvoir exécutif pour gouverner le pays.

N'ayant pas obtenu la majorité absolue des sièges au Parlement, le nouveau chef du gouvernement, issu du parti Nidaa Touness et nommé par le président BCE, avait d'abord tenté de faire une coalition gouvernementale avec Afek Touness, un parti social-libéral qui avait obtenu 8 sièges parlementaires et surtout avec le front populaire, le parti d'un groupe parlementaire d'extrême gauche, qui avait décroché 15 sièges au Parlement. Malheureusement, les principaux leaders de ce groupe hétérogène, composé essentiellement de communistes et de nationalistes nassériens, avaient décliné l'offre de s'associer avec les sociaux-démocrates de Nidaa Touness et les sociaux-libéraux de Afek Touness pour gouverner le pays qui avait pourtant besoin d'un renouveau politique qui le sauverait de son marasme religieux et le dirigerait vers la paix sociale, la relance économique et le progrès sociétal. Ce faisant, ils avaient fui leurs responsabilités, en manquant du courage des vrais leaders politiques ; et ils avaient, par là même, raté leur unique coche historique qui aurait pu stopper leurs ennemis d'Ennahdha, avec ses professionnels de l'islam politique, d'embarquer le pays vers une époque d'un système sociétal révolu, d'imposer

leur ordre moral, de contrôler la liberté de conscience individuelle et de démolir les aspects modernes de la société.

Après cet échec de négociations avec l'extrême gauche, et ne possédant pas les 109 sièges de la majorité requise à la Chambre des représentants du peuple, le parti Nidaa Touness du président BCE n'avait d'autre choix que de composer avec la mouvance religieuse Ennahdha pour garantir l'investiture du Parlement et gouverner le pays avec quelques-uns de ses ministrables membres. Ce faisant, BCE pensait pouvoir raisonner les dirigeants d'Ennahdha, et surtout leur leader Rached Ghannouchi, quant au fait d'adopter une attitude modérée pour coopérer sereinement à la résolution des problèmes socio-économiques de la population. Mais malgré les apparences médiatiquement angéliques de certains politiciens qui appelaient à se serrer les coudes pour une sortie urgente de la crise qui perdurait dans le pays, d'autres assoiffés des pouvoirs politique et idéologique, au sein même des partis de la majorité gouvernante, guettaient attentivement l'occasion appropriée pour semer la zizanie habituelle, dans le seul but de rattraper jalousement leurs examens de passage dans l'équipe gouvernante. Il faudrait d'abord se rappeler qu'Ennahdha avait préalablement réussi, non seulement à affaiblir ses deux premiers associés de la Troïka, entre 2011 et 2014, mais elle les avait presque complètement éliminés de la scène politique avec zéro siège en 2014 contre 13 en 2011 pour Ettakatol, et seulement 4 sièges en 2014 contre 16 en 2011 pour CPR. De la même manière, sans pour autant négliger l'attitude irresponsable de la plupart des membres de Nidaa Touness, il n'est pas non plus étonnant que la mouvance islamique aille aussi jouer, dans les années à venir, un rôle politique important dans

l'émiettement, l'affaiblissement et la dislocation de l'unité au sein du parti du président BCE. Ainsi allait la politique de ceux qui ne se souciaient que de leurs propres intérêts, tout en se vantant hypocritement de leur pseudo-patriotisme, surtout quand ils faisaient semblant de crier répétitivement, pompeusement et inconsidérément l'hymne national.

Après les élections de 2014, on pensait que la sagesse de BCE, comme président de la République, allait contenir le jeu serpentin d'Ennahdha et que la Tunisie allait retrouver la paix sociale et la sérénité politique de ses dirigeants pour l'accompagner sur le chemin de la prospérité économique. Mais au bout de quelques mois, nous voilà encore horriblement frappés par deux attaques terroristes islamistes qui ont traumatisé le pays et son entière population, en tuant des dizaines de touristes et en en blessant plusieurs autres ; il s'agissait de l'attentat au musée du Bardo, près de Tunis, le 18 mars 2015, qui avait fait 24 morts et 45 blessés, et celui de la plage de Sousse, le 26 juin 2015, qui avait fait 39 morts et 39 blessés. Celui-ci avait particulièrement horrifié le monde entier, en voyant les corps des cadavres complétement abandonnés et totalement exposés sur la plage, à la merci des transmissions médiatiques des télévisions et des réseaux sociaux. Inutile de deviner l'impact de ces attentats sur l'économie touristique de la pauvre Tunisie, qui continuait à souffrir de ces terribles violences et à subir, en même temps, les conséquences des échecs de ses élus qui s'amusaient à s'injurier dans la Chambre des représentants du peuple et à contempler son administration qui ne se gênait pas de somnoler à longueur de journée. Exsangue par les blessures de sa population, étouffée par la pollution de son atmosphère et exténuée par les disputes intestines de ses pseudo-leaders

politiques, la Tunisie n'arrivait pas à décélérer sa descente aux enfers. Et avec l'explosion de sa dette publique qui s'envolait sans ailes, qui avoisinait les 80 % du PIB, et qui raflait la moitié de son budget pour financer l'énorme masse salariale de la fonction publique, l'État tunisien ne pouvait pas contrôler une inflation galopante qui affectait le pouvoir d'achat de la population.

Rien n'allait plus dans ma Tunisie natale, où le tout petit monde semblait complétement désarmé pour venir à son secours et où la population se sentait impuissamment envahie par une détresse quotidienne accablante. Et au milieu de ce sombre constat, et comme un malheur n'arrive jamais seul, me voilà aussi soudainement confronté à l'épreuve tragique de la mort subite de ma pauvre mère. Oui, en ce jour du 18 février 2015, à l'aube, notre chère Aïcha a décidé, sans prévenir, de quitter précipitamment son unique sœur, ses enfants, ses petits et arrière-petits-enfants, alors qu'elle m'avait longuement parlé au téléphone chez ma sœur la veille au soir, lorsque je me trouvais, par la malchance du hasard, à Paris. C'était une totale surprise, car, bien qu'elle eût quatre-vingt-quatre ans, je pensais qu'elle vivrait cent ans. N'ayant ni diabète, ni cholestérol, ni tension sanguine, ni obésité, ni problèmes cardiovasculaires, et ne prenant aucun médicament, elle était en excellente santé et n'avait apparemment aucune raison biologique objective de partir sans retour possible. En ce jour de malheur, et bien au-delà, je m'étais senti affligé, mortifié et très peiné dans mes intenses douleurs. Depuis le jour de ma retraite précoce, je pensais que j'allais prendre longuement le temps et le plaisir d'accompagner utilement ma mère dans sa vie quotidienne : à la campagne, pour déambuler au milieu de ses propres

oliviers ; sur la plage, pour nous promener au bord de la mer ; en ville pour boire ou manger quelque chose sur les terrasses des cafés ; chez ma sœur pour passer le temps ; chez ma tante pour bavarder et l'entendre se plaindre de la vieillesse ; et chez elle, à la maison, pour bricoler ou tout simplement changer une serrure, un robinet d'eau ou une ampoule électrique. Curieusement, avec son départ précoce, j'avais eu la sensation d'avoir plus besoin d'elle qu'elle n'avait besoin de moi. Depuis ce jour-là, et pendant plusieurs mois, je ne cessais de pleurer sa mort, comme un enfant délaissé et dépossédé de l'affection maternelle dont il avait besoin en vieillissant à son tour ; et lorsque je n'avais plus de larmes pour pleurer, je m'abandonnais à mes lointains souvenirs pour essayer de me consoler, mais sans pouvoir vaincre les douleurs et les souffrances qui m'accablaient depuis cette irremplaçable perte maternelle. Pire, la mort de ma mère m'avait plongé, pendant une longue période, dans une sorte de vie végétative, anormalement nonchalante, avec des moments d'évasions déprimantes, jusqu'au jour où j'ai soudain entendu dans mes rêves un vacarme d'échos lointains qui semblaient me parvenir du Mexique, de la Californie et de Zurich, où je croyais discerner les voix d'Ilyann et Anella, celles d'Aylen et Lylia et enfin celle de Fares, qui répétaient sans cesse : Papi, secoue-toi ; Papi, réveille-toi ; Papi, on est là ; Papi, la vie continue avec toi. C'est alors que je me suis aperçu que c'étaient effectivement mes petits bambins qui s'amusaient avec leurs iPads à troubler mon léger sommeil *via* Skype, Face-Time et Viber. Dois-je remercier ces nouvelles technologies d'être venues à mon secours thérapeutique ? Ou dois-je reconnaître que dans la vie il y a toujours des hauts et des bas ? Par malchance, on est peut-être, en ce moment, au creux d'une vague ; mais

il faudrait bien qu'un beau jour on remonte, au plus vite, au plus haut et au sommet d'une bien meilleure vague.

En attendant, je regrette mes adieux à ma Pennsylvanie adoptive. Mais je promets que je la reverrai, rien que pour la verdoyance estivale de sa campagne, rien que pour la coloration automnale de ses feuilles d'arbres et rien que pour la blancheur hivernale de sa neige ; je la reverrai surtout à State College rien que pour mes retrouvailles avec mes deux meilleurs amis de toujours, Jim et John ; et je la reverrai encore à Penn State rien que pour son immense foule estudiantine, ethniquement mosaïquée et joyeusement indifférente.

Mais à présent, que reste-t-il de mon Ksiba natal ? Il me reste, les ineffaçables traces d'amours d'Aziza, de Kacem et d'Aïcha ; et il me reste les éternels oliviers de ma mère, la grande maison de mon père et les objets séculaires de ma grand-mère ; ce sont les repères immunitaires contre un éventuel Alzheimer.